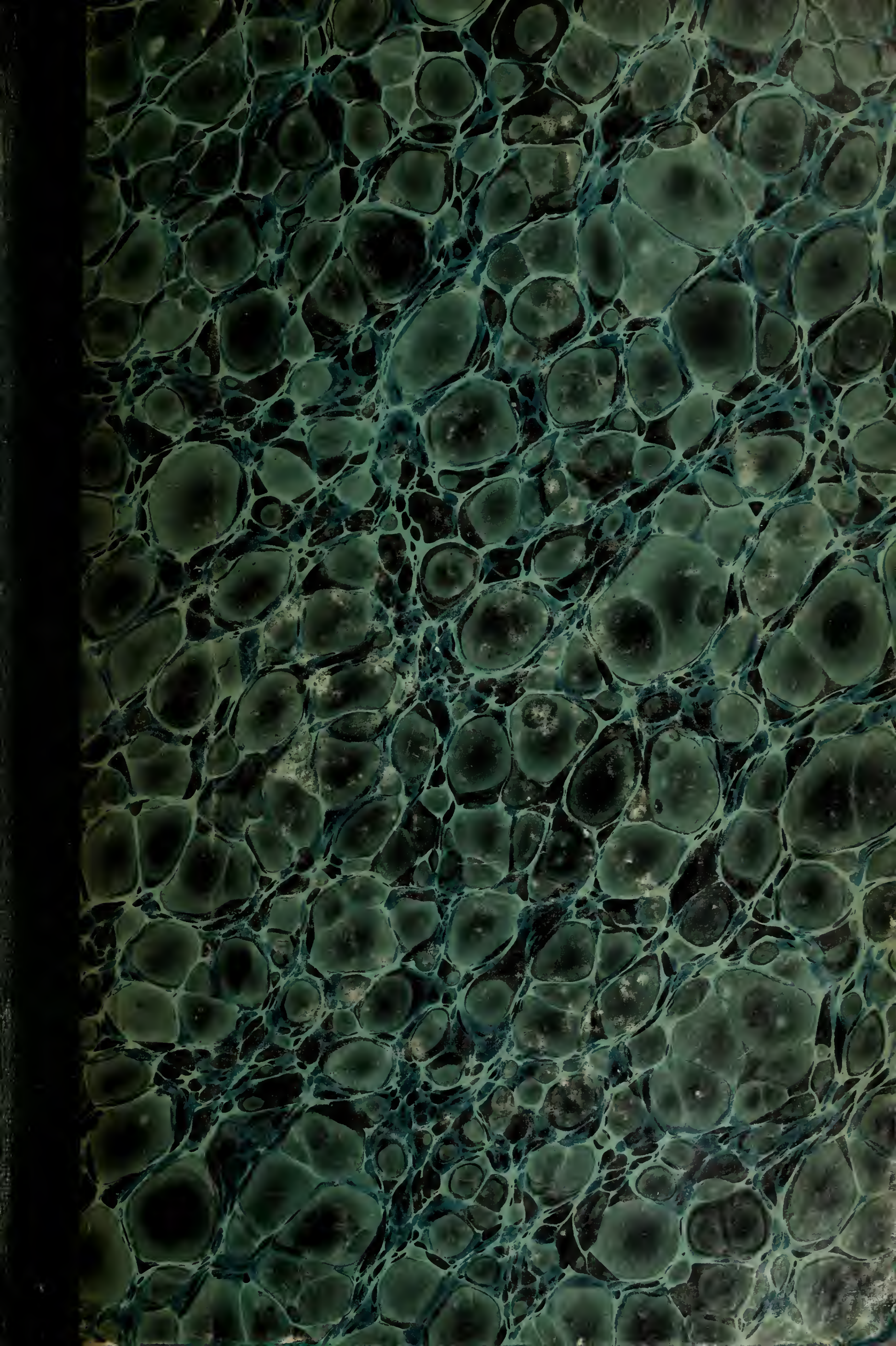
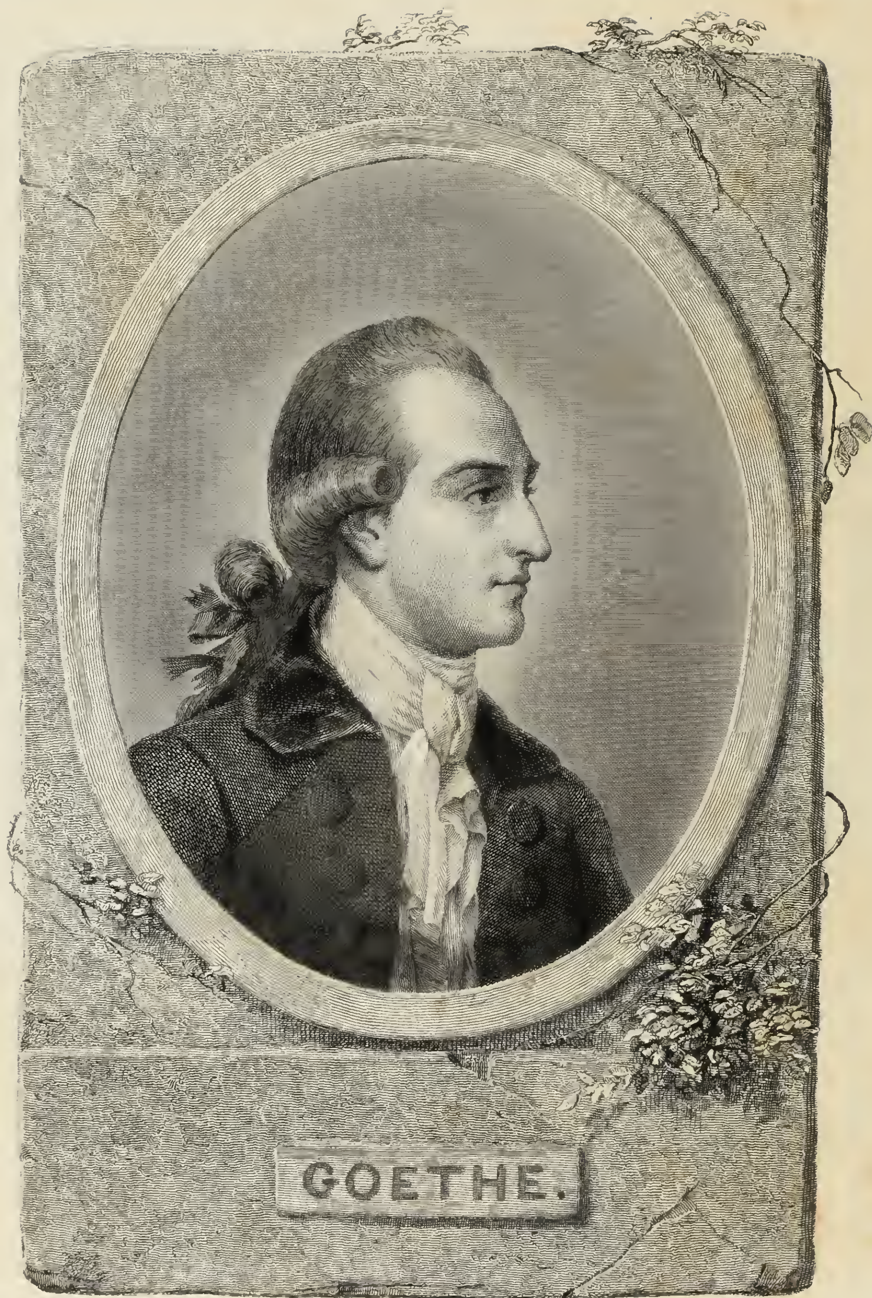




LE FAUST

DE GOETHE


Paris. — Typographie Lacrampe fils et Comp., 2, rue Damiette.


GOETHE.

LE FAUST

DE

GOETHE

TRADUCTION REVUE ET COMPLÈTE, PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR GOETHE

PAR M. HENRI BLAZE

ÉDITION ILLUSTRÉE

PAR M. TONY JOHANNOT



PARIS

DUTERTRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 20

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 1

—

1847



FAUST

A

SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE

MARIA PAULOWNA,

GRANDE-DUCHESSE DE SAXE-WEIMAR-EISENACH,

NÉE GRANDE-DUCHESSE DE RUSSIE,

Madame,

La gloire de Goethe, que le monde revendique, appartient d'abord à vos États, à ce beau pays de Weimar où les lettres allemandes se ressentent encore de la magnifique impulsion que leur a donnée Charles-Auguste. C'est sans doute à cette sollicitude héréditaire dans votre royale famille pour toute tentative invoquant le patronage de l'un de ces grands génies qui ont leur sanctuaire à Weimar, que j'ai dû l'accueil si bienveillant de Votre Altesse Impériale et les flatteurs encouragements qui m'ont soutenu dans une tâche si laborieuse et si au-dessus de

mes forces. Daignez aujourd'hui, Madame, accepter l'hommage de mon travail; je l'offre à Votre Altesse Impériale et Royale, sinon comme une traduction digne du texte original, sinon comme une reproduction satisfaisante du chef-d'œuvre, du moins comme un témoignage de mon culte religieux pour Goethe, pour ce héros de votre littérature, ainsi que vous l'appelez vous-même, Madame, et surtout comme l'expression de ma profonde reconnaissance.

Je suis avec respect,

Madame,

de Votre Altesse Impériale et Royale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

Baron Blaze de Bury.

Janvier 1840.

ESSAI SUR GOETHE

ET

LE SECOND FAUST.

Il y a des œuvres généreuses et fécondes entre toutes, mais que du premier coup on juge inaccessibles, tant ce luxe d'imagination qui en défend l'entrée épouvante dès le premier abord les intelligences paresseuses, et les force à reculer, parce qu'en effet toutes les idées, toutes les formes s'y croisent pêle-mêle et flottent incessamment dans une vapeur lumineuse qu'on ne peut cependant appeler le jour. Tantôt c'est le Symbole qui balance au vent du soir sa fleur de lotus à demi close, tantôt l'Ode qui chante en ouvrant dans l'azur des cieux ses ailes d'aigle ; tantôt, enfin, la Satire qui siffle sous vos pieds comme un serpent. Toutes les choses de l'esprit, tous les trésors dont il dispose, se trouvent entassés comme par miracle dans ces mondes de la pensée. Ainsi de la seconde partie de *Faust*. Quiconque ouvrira ce livre, unique peut-être dans le domaine de la poésie, hésitera d'abord, et, sans nul doute, — à moins d'avoir en soi cette espèce de spontanéité excentrique qui fait que l'on peut suppléer par sa propre intelligence à l'obscurité d'un passage, et jeter une lumière instantanée et vive sur un endroit ténébreux, de manière à ce que l'esprit puisse continuer sa marche sans obstacle, à moins d'avoir en outre un grand fonds de persévérance, — renoncera bientôt et pour jamais au chef-d'œuvre. En effet, les difficultés abondent et se multiplient à l'infini ; la tentative gigantesque de cet homme qui rassemble dans la même épopée Hélène et Faust, Pâris et Wagner, les Kabires et les Vulcanistes modernes, les *idées* de Platon et les *matrices* de Paracelse ; l'attitude puissante de cet empereur singulier qui tient d'une main le monde antique et de l'autre le monde nouveau, et tantôt les pèse gravement, tantôt s'amuse à les entre-choquer, jouant encore, dans sa fantaisie, avec les mille étincelles sonores qui peuvent en jaillir ; il y a dans tout cela quelque chose qui

vous étonne et qui vous épouvante. Par quel secret du génie tant d'éléments divers peuvent-ils se combiner harmonieusement? Quelle musique doit résulter de tant de passions contraires qui se trouvent en présence pour la première fois? Une musique étrange, en vérité, qui vous surprend avant de vous ravir. Il en est de ce livre comme d'un temple antique au fond d'un bois sacré : des bruits éclatants s'en échappent, les cymbales vibrent, les clairons sonnent, la voix des prêtresses en délire domine le chœur; l'étranger égaré, qui ne sait rien des mystères qu'on y célèbre, se trouble à ces accents inaccoutumés, pâlit et veut s'enfuir, tandis que l'initié, immobile et debout, écoute avec recueillement, le front appuyé contre le marbre du portique. — N'importe ; commencez toujours à lire ce grand livre avec la ferme résolution de ne point reculer devant les premiers obstacles ; laissez-vous distraire, comme un enfant curieux, par les mille détails qui se rencontrent ; prenez-les pour ce qu'ils sont, tantôt des perles au bord de l'Océan, tantôt des grains de sable sur le chemin. A travers le jour ou le crépuscule, arrivez jusqu'au bout. Une fois là, essuyez la sueur de vos tempes, reprenez haleine un moment, puis mettez-vous au travail de nouveau et recommencez. Suivez alors tous les petits sentiers déjà battus, explorez les profondeurs ignorées ; allez ainsi jusqu'à ce que l'œuvre se révèle à vous dans son imposante grandeur et sa magnifique unité. La tâche est rude, je le sais ; mais, après tout, le chaos de Goethe, si toutefois il est permis d'appeler ainsi l'une des plus vastes compositions qui existent, le chaos de Goethe vaut bien qu'on s'y prenne à deux fois pour le débrouiller. D'ailleurs, il y a, sinon de la gloire, du moins un certain contentement qui réjouit l'âme, à courir à la découverte des belles pensées que le monde ignore, et qui sont comme des îles vertes dans la création du génie.

Pour en revenir à la gravité d'une pareille entreprise, on ne saurait la révoquer en doute. Aux difficultés de langue, qui sont immenses (nulle part le style de Goethe ne subit plus immédiatement l'action de sa volonté despotique, nulle part il n'affecte plus de science dans les périodes, de précision dans le dialogue, de variété dans les rhythmes), viennent se joindre les embarras de toute sorte qui ne manquent jamais de naître pour l'interprétation de l'allégorie et du symbole. Sitôt que vous avez vaincu la lettre, l'esprit se dresse et vous résiste. Goethe enveloppe d'une double écorce de granit le diamant de sa pensée, sans doute pour le rendre impérissable : c'est à l'intelligence de faire vaillamment son métier de lapidaire.

Il me semble que ce doit être pour le génie une auguste volupté que de donner ainsi libre carrière à toute son inspiration, et d'en arriver un jour à ne plus compter avec lui-même, à ne plus choisir, à ne plus émonder avec la faucille de la raison l'arbre touffu de ses idées. La critique qui refuse avec obstination, à des hommes de la trempe de Goethe et de Beethoven, le droit de divaguer un jour à leur manière, est évidemment pédante et ridicule. Qu'importent les proportions d'une œuvre, si le maître a le souffle assez grand pour l'animer, si sa poitrine contient assez de flamme pour y répandre la lumière et la vie? Au reste, de pareilles entreprises ne se font guère que dans la maturité de l'âge et du cerveau ; à vingt ans, elles sont folles : que signifie de vouloir aborder l'infini avant d'avoir pris possession de la terre où l'on vient de naître? Goethe, que la pensée de Faust n'a cessé de poursuivre un seul instant, lorsqu'il écrivait à son début les pages brûlantes de *Werther*, roulait déjà peut-être dans sa tête ces combinai-

sons sublimes ; mais il était loin de les vouloir exécuter encore : il réservait cette tâche à l'expérience de sa vieillesse ; il sentait que, pour qu'une œuvre semblable fût durable et ne pérît pas dans la confusion, il fallait, avant d'y mettre la main, avoir acquis la conscience des moindres mystères de la forme, et surtout cette force de tempérance et de modération qui supplée à toute règle, vertu qui finit par s'installer chez lui au point qu'on la distinguait à peine de ses qualités innées.

Il faut, en général, bien se garder de cette espèce de fascination que les grands sujets exercent sur les esprits nouveaux ; dans cette fièvre chaude qui vous prend aux premiers jours de la sève poétique, on s'exagère ses forces, ou plutôt on ne pense pas même à les mesurer : l'esprit, emporté par une ambition généreuse, il est vrai, mais insensée, ne songe pas seulement à mettre en cause ses facultés. Cependant il y a pour le génie, comme pour toutes les choses d'ici-bas, certaines conditions de temps auxquelles il ne peut se soustraire quoi qu'il fasse. On conçoit bien que cette spontanéité tienne lieu de l'expérience, lorsqu'il s'agit de quelque improvisation sublime qui s'alimente au besoin d'un enthousiasme prophétique propre à toutes les organisations inspirées ; mais qui soutiendra qu'il en puisse être ainsi à propos d'une épopée où se résument les idées et le travail de tout un âge de l'humanité? Il est une époque heureuse et charmante où les idées s'échappent du cœur une à une, sans ordre, sans suite, presque sans ressemblance ; on reconnaît la source d'où elles sortent, ainsi que leur aimable parenté, à la grâce naïve qui les décore ; elles s'ouvrent au soleil de côté et d'autre, et fleurissent isolées: époque d'illusions ineffables et de bonheur, printemps de la vie des poëtes. Plus tard le raisonnement s'allie à la sensation, le cerveau se marie au cœur : dès lors tout se rassemble, se recherche et se coordonne ; mais aussi, adieu cette riante liberté, adieu ce facile abandon. L'homme de génie est celui chez lequel cette succession s'accomplit paisiblement tout entière : Goethe, par exemple. Dès que l'œil de l'intelligence se repose sur lui, le sentiment de l'harmonie vous pénètre jusque dans la moelle des os ; vous êtes devant son œuvre comme devant quelque merveille de la nature ; rien ne manque, rien ne se laisse souhaiter, tout est bien à sa place, tout s'y révèle selon la loi du temps ; toujours le calme et l'impassibilité du génie. C'est merveille comme dans l'espace immense de cette carrière tout se développe et grandit avec aisance et liberté. En face d'une si puissante manifestation de l'intelligence, on ne sait que penser. C'est au point qu'à moins d'avoir le cœur rongé par le ver de la critique et de porter sur toute chose sa vue inquiète et chagrine, lorsque de pareils hommes ont reçu la consécration de la mort, et que les misères de l'existence ne sont plus là pour démentir à toute heure les beaux rêves de l'imagination, on se demande s'ils ont bien pu vivre parmi nous, et si ceux que la nature a doués ainsi de toutes les forces essentielles à la création n'appartiennent pas plutôt à cette race de mortels sublimes que les anciens célèbrent sous le nom épique de demi-dieux.

Cependant on rencontre çà et là, dans le jardin de la poésie, de blondes et pâles figures qui, — pour ne s'être jamais élevées jusqu'au vaste travail d'une composition épique, pour s'être arrêtées à ce point de la vie où les facultés, au lieu de s'évaporer en l'air et de se disperser, se condensent en quelque sorte et se ramassent ; où les idées, au lieu de s'effiler une à une, se rassemblent dans un tissu plus solide, — n'en garderont pas moins autour de leurs tempes mélancoliques un aimable rayon de gloire. Ainsi Novalis n'a jamais fait une œuvre : le

livre que nous avons de lui n'est guère qu'une suite de fragments suaves et purs que l'amour seul relie entre eux; Novalis n'a point laissé de composition achevée, la mort l'a surpris doucement comme il effeuillait, sur le bord du ruisseau d'Ophélie, la pâle fleur de ses sensations; et quel poëte, quelle nature choisie et destinée à vivre toujours dans les intelligences pures et délicates! Ce n'est pas le génie, c'est son ombre. Au lieu de s'abandonner à ces premières émotions, si Novalis eût voulu, dès le premier jour, écrire quelque grand poëme tout rempli de théories sociales, qu'en serait-il advenu? D'abord le souffle lui aurait manqué, les détails merveilleux dont sa poésie abonde, perdus dans des dimensions trop vastes, n'auraient pu racheter l'inégalité de l'ensemble; le chef-d'œuvre serait oublié aujourd'hui, et l'auteur de *Henry d'Ofterdingen* eût renoncé à ce que l'art des vers a de plus doux, à cette naïve et fraîche inspiration de la nature, qui est comme la première coupe de la poésie.

Il existe, entre le sujet et celui qui le traite, certaines conditions relatives, nécessaires à l'enfantement de l'œuvre. Le vrai poëte ne se prend guère à ces apparences sublimes qui trompent si facilement les imaginations simplement exaltées. Ce n'est pas lui qui laisse à l'occasion le soin de disposer de ses facultés de produire; son inspiration même, si libre qu'elle semble d'abord, ne cesse point de se mouvoir dans un espace déterminé. Aussi rien ne l'épouvante, il peut toucher à tout sans crainte; il est grand, il est fort, parce qu'il sait attendre. Le génie est patient comme l'éternité, il n'y a pas de sujet au-dessus de ses forces; si quelque chose lui manque, il attend en repos et ne se désiste jamais. Quelle que soit l'étoile qu'il a choisie, qu'elle resplendisse au firmament d'Homère ou tremble au septième ciel de saint Paul, il faut tôt ou tard qu'elle descende dans son œuvre. Aspiration sublime qui ne se lasse pas! Du moment où le génie a fixé sur lui son œil d'aigle, le sujet se détache de la place qu'il occupait jadis dans le royaume des choses incréées, dans le vaste ὕλη dont parle Herder (1), et tombe en sa puissance comme l'oiseau fasciné dans la gueule du serpent éveillé sous l'herbe.

C'est cette impassibilité du génie qui fait sa force et sa grandeur. Il ne se laisse distraire ni par les bruits de la multitude qui varie à toute heure, ni par les sollicitations de sa vanité qui l'invite sans cesse à produire. Sûr de son lendemain, il ne se hâte pas; avec lui chaque chose a son temps; il laisse l'idée passer à loisir par toutes ses transformations. Tel m'apparaît Goethe. Son indifférence à l'égard de toutes les passions de la vie, ce calme inaltérable qu'il apportait dans ses rapports avec ces êtres charmants que le hasard jetait tremblants sur son chemin, cette attitude imposante, mais froide, cet air de grandeur et de sérénité qui ne s'est pas démenti même vis-à-vis de la mort, tout cela me semble autant de signes certains de son élection entre les hommes. Je cherche en vain, dans cette carrière immense, des heures d'égoïsme et de dévouement, comme il s'en trouve partout ailleurs: je n'y vois qu'une logique immuable, inflexible. Goethe n'obéit pas plus à l'amour de sa personne qu'aux exigences de sa renommée, pas plus aux caprices de son ambition qu'aux lois impérieuses d'un sensualisme grossier; il obéit à son génie. Sitôt qu'il a eu conscience de sa force surnaturelle et de la grandeur de l'œuvre qui lui était imposée, il a repoussé indifféremment les peines, les plaisirs, les amours, les devoirs et toutes les nécessités de l'existence, et

[1] Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menscheit.* (Fünftes Buch.)

on peut dire que cette révélation lui est venue de bonne heure, en face de la terre en fleurs peut-être, ou plutôt en face de ce soleil auquel il offrait, tout enfant, des sacrifices [1]. Du jour où Goethe a senti la divinité de son cerveau, il s'est résigné à ne vivre que par lui et pour lui. Une fois ce parti pris, rien ne devait l'en écarter; il devait subir jusqu'au bout la destinée fatale qui pesait sur ses épaules. Pour se vouer ainsi, sans relâche jusqu'à la tombe, au seul culte de son génie, pour lui donner à dévorer sa jeunesse, ses loisirs, ses amours et toutes les plus pures félicités d'ici-bas, quelle foi profonde il faut avoir en lui! de quel invincible courage il faut être doué! Combien de jeunes gens que la Muse avait choisis de bonne heure, et marqués pareillement d'un signe glorieux, ont reculé devant une si rude tâche, et, faute de croyance en leurs propres forces et de conviction sincère, se sont jetés à corps perdu dans le monde des sensations, trop irrésolus sur la réalité finale pour lui sacrifier la plénitude de leur existence, et préférant aux mystérieuses voluptés de l'œuvre, la joie qui vous vient au cœur d'un baiser pris sur des lèvres roses, sans arrière-pensée et sans remords!

Il faut bien se garder de s'approcher de Goethe sans avoir réfléchi à ces conditions inexorables où il s'est placé délibérément. On rencontre çà et là, dans sa vie, certains actes d'un égoïsme brutal qui vous révoltent, si vous n'en avez trouvé d'avance la raison, peut-être même, hélas! l'excuse dans cette espèce de sacerdoce qu'il pratique à l'égard de sa pensée [2]. En général, la société a tort de vouloir juger de pareils hommes avec la critique ordinaire; elle les blâme sans avoir soulevé le voile qui couvre les mystères de leur conscience, et ne s'aperçoit pas que, tout en se dérobant aux lois qu'elle impose, ils en subissaient de plus rigoureuses peut-être. Toutes ces concessions que la société commande, ils les ont faites à leur cerveau, dont ils n'ont pas un instant cessé d'être les esclaves. Certes, c'est un bonheur lorsque l'organe qui se développe ainsi par l'absorption accomplit quelque fonction divine, et qu'une nature choisie, ainsi passée à l'alambic, donne pour dernière essence les idées. Chaque jour on voit dans des sphères inférieures des exemples d'une absorption qui, pour être mesquine et souvent ridicule, n'en a pas moins un certain air de ressemblance avec celle dont nous parlons. Il n'est pas rare de rencontrer des chanteurs qui, à force d'honorer l'organe sur lequel ils fondent leur renommée et leur fortune, à force de se soumettre à ses moindres caprices, finissent par s'identifier avec lui au point qu'ils cessent tôt ou tard d'être des hommes pour devenir une voix. Qui pourrait donc trouver étrange qu'un mortel de la trempe de Goethe ait porté tout son amour, tout son dévouement, toute sa religion, du côté de son cerveau, de cette âme qui pense, comme dit Platon?

Goethe se soumet toute chose par l'analyse et la contemplation; les passions ne sont guère pour lui que des phénomènes qu'il observe à loisir et dont son intelligence avide se repaît; ensuite il les enferme dans sa mémoire, au fond de laquelle il les ordonne et les classe comme il fait des plantes de son herbier. Il attire à lui, non pas comme les autres hommes, pour rendre plus tard dans l'ef-

[1] *Dichtung und Wahrheit.*

[2] Goethe dit quelque part, dans ses mémoires, qu'il se sentit d'abord une assez vive inclination pour la petite Frédérique, mais qu'il eut garde d'y mettre bon ordre; et le poëte se félicite à ce propos d'avoir éteint dans son germe un sentiment pareil, qui aurait bien pu, d'après ce qu'il calcule, lui faire perdre deux années de son temps. (*Dichtung und Wahrheit aus meinem Leben.*)

fusion du cœur, mais comme le soleil, pour transformer. Des larmes les plus ternes il fait, par son art merveilleux, d'incomparables gouttes de rosée ; mais ces larmes jamais ne retournent aux paupières où il les a puisées, il les répand dans son champ de poésie qu'elles fécondent. Qu'on se figure après cela quel sort attendait les douces jeunes filles qui s'abandonnaient à lui, Aenchen, Marguerite, Lucinde. Dans l'extase qui les fascinait, ces pauvres créatures ont pu se laisser tromper un instant et prendre pour les apparences de l'amour l'impassible sérénité de ce vaste front qui s'inclinait sur leur gorge palpitante comme pour en suivre les suaves ondulations ; mais ce rêve n'a pas été de longue durée. Demander à Goethe une sympathie avouée et franche, et cette loyauté de tendresse qui fait que dans une liaison on ne rejette pas froidement sur l'autre la part qui vous revient de douleurs et d'angoisses, c'était là une idée qui ne pouvait naître que dans des têtes de seize ans, ivres d'illusions. Autant vaudrait que le lis du matin demandât de l'amour à l'abeille ; le lis prodigue sa vie, et meurt épuisé, l'abeille en compose son miel ; puis l'homme vient et s'en nourrit. Étrange loi de la nature, mystère de la vie et de la mort qu'on retrouve à chaque pas sur la terre et toujours plus impénétrable ! Lorsque la vie d'une jeune fille ou d'une pauvre fleur s'est transformée ainsi par mille successions invisibles, est-ce que celui auquel il échoit un jour de profiter du sacrifice ne contracte pas avec son auteur une alliance immatérielle, presque divine, qu'il retrouvera plus tard dans le ciel ? ou bien est-ce que ces sacrifices accomplis d'une part sans qu'on en ait conscience, et reçus de l'autre sans gratitude, ne seraient tout simplement qu'un fait de l'organisation, une enveloppe que dépouille la chrysalide en travail de transformation, et puis qui flotte dans l'air, semblable à ces fils de la Vierge, présages de bonheur, venus on ne sait d'où, et qui dansent au soleil vers les premiers jours du printemps ?

Cependant au milieu de cette troupe désolée, parmi ces pâles ombres qu'on ose à peine nommer les maîtresses de Goethe, il s'est un jour rencontré une femme vive, ardente, dévouée entre toutes, nature portée à l'enthousiasme, à la mélancolie, au désespoir, à tout enfin ce qui ronge l'existence et la dévaste ; celle-là se livra dans toute l'innocence de son âme et s'oublia sans penser à l'avenir, sans savoir si lorsqu'on aimait seule on pouvait, non pas vivre heureuse, mais vivre. Lorsque Frédérique eut donné à Goethe sa jeunesse, sa vie et son âme dans un baiser de feu, ses lèvres devinrent pâles ; elle attendit que son maître lui rendît l'existence ; mais Goethe n'en fit rien et garda pour lui, sans le rendre jamais, le baiser de Frédérique. De l'étincelle divine ravie au cœur de la jeune fille, ce Pygmalion étrange anima les beaux marbres de son jardin, Claire, Marguerite, Adélaïde, Mignon. Frédérique, se voyant ainsi cruellement trompée, blasphéma la poésie, son atroce rivale, et mourut. Pauvre Frédérique, qui vins te briser le front contre cet égoïsme d'airain et demandas au génie les conditions de l'humanité ! D'ailleurs, qui jamais a lu dans le sein de Goethe? Qui oserait porter un jugement irrévocable sur certains actes de cette vie si calme et si profonde ? Chez de pareils hommes tout est mystère, à moins qu'on ne se place au point de vue du travail qu'ils devaient accomplir ; alors seulement un peu de lumière vous arrive, et les doutes commencent à s'éclaircir. Après cela, vouloir excommunier Goethe à cause de ce que l'on est convenu aujourd'hui en Allemagne d'appeler son égoïsme, prétendre dénoncer à l'indignation de la postérité l'auteur de *Faust*, parce qu'il s'est enfermé dans le culte de sa pensée, la trouvant sans doute plus sacrée

que tous les bruits qui se croisaient autour de lui, ce n'est là ni un crime de lèse-majesté, ni un sacrilége, mais tout simplement une révolte d'enfants contre l'autorité du plus beau nom poétique de notre âge, une boutade d'étudiants ivres, faite pour dérider une dernière fois dans la tombe cette bouche où l'ironie avait creusé un si indélébile sillon.

Je le répète, de tels hommes arrangent leur vie entière sur la tâche qu'ils s'imposent: sacrifice] énorme, assez continu, assez lent, assez difficile pour que la société ne leur en demande pas d'autres. Ils ne se préoccupent guère des affections qui les entourent, je le sais; ils oublient indifféremment le bien et le mal qu'on peut leur faire, et ne permettent point aux influences extérieures d'altérer un seul moment la sérénité de leur âme. Mais, après tout, ils ne relèvent que de leur conscience, et si la conscience de Goethe est plus large que celle des autres hommes, il faut s'en prendre à la nature qui l'a taillée sur le patron de son cerveau. Et qui vous dit ensuite qu'il ne lui en ait pas coûté bien cher de subir ainsi jusqu'au bout la règle austère du génie, qui, tout en le dispensant à ses yeux de certaines rudes nécessités de l'existence commune, lui interdisait les plus douces joies? Qui vous dit que cette indifférence impassible, cette monotone égalité d'humeur, cette froide réserve qu'il affectait envers tous, n'ont pas été autant d'âpres concessions faites à la fatalité de sa destinée? Il y a dans le cinquième acte du second *Faust* un vers énergique et beau qui, bien que le vieux docteur le prononce, m'a toujours semblé sortir de la bouche même de Goethe, tant ce vers exprime d'une admirable façon le cri d'une âme éternellement comprimée, et dont le sombre désespoir se fait jour un moment. Faust, arrivé au terme de sa longue et misérable carrière, épuisé par tant de voluptés adultères qui n'ont fait qu'enfanter les désirs et les appétits insatiables, las de toutes ces sensations achetées à force de science et de crimes, et dont il ne reste plus que cendres dans son cœur, se trouve tout à coup en face de la Mort, qui se présente à lui sous quatre formes hideuses, et s'écrie dans un mouvement d'ineffable tristesse: « O Nature, que ne suis-je un homme devant toi, rien qu'un homme! cela vaudrait la peine alors d'être homme! »

Stünd' ich, Natur! vor dir ein Mann allein!
Da wär's der Mühe werth ein Mensch zu seyn.

Voilà un vers qui a dû s'éveiller plus d'une fois dans la conscience de Goethe, un vers qu'il s'est dit peut-être à lui-même dans certaines occasions solennelles, le jour sans doute où Frédérique se mourait de cet amour dévorant qu'il ne pouvait partager. S'il en a été ainsi, s'il a vraiment senti dans son âme toute l'amertume que cette pensée exprime, qu'il soit à jamais absous; Frédérique, du fond de sa tombe, lui a pardonné, car il a souffert autant qu'elle. Vous qui êtes si prompts lorsqu'il s'agit d'accuser le génie, avez-vous réfléchi seulement aux angoisses de sa destinée? Un jeune homme plein d'enthousiasme et de vigueur est assis entre deux démons qui se disputent son existence. Là-bas sont les amours de vingt ans, les doux loisirs, toutes les roses de la terre. Son imagination travaille, son sang bout, sa chaude nature l'emporte; il va pour courir où les verres s'entre-choquent, où les mains s'étreignent, où les lèvres amoureuses se rencontrent; alors son génie inexorable le retient et l'enferme dans une chambre étroite, au milieu de volumes jaunis et poudreux; et tandis que les étudiants, ses frères, boivent

joyeusement sous les grands ormes ou se dispersent dans les sentiers en fleurs pour causer avec leurs maîtresses, tandis que tous les anges de la vie passent sous sa fenêtre et l'appellent par son nom, lui seul, inquiet, altéré de science et d'avenir, poursuit péniblement son étude à travers des sacrifices sans cesse renaissants. « O Nature ! que ne suis-je un homme devant toi, rien qu'un homme ! alors cela vaudrait la peine d'être homme ! » A vingt ans surtout, n'est-ce pas, Goethe ? Oui, cette pensée a dû lui venir à cet âge et sortir tout à coup de son jeune cœur, comme une flamme du volcan ; mais nul n'en a jamais rien su. Son orgueil la refoulait sans doute dans les profondeurs de sa conscience ; la veille de sa mort seulement, il s'en est déchargé dans le sein de Faust, ce personnage singulier qui le suivait pas à pas dans son chemin, le seul peut-être auquel le grand poëte se soit confessé jamais.

Une fois ces conditions de caractère admises comme les nécessités inévitables du génie, les défauts que l'on reproche à l'homme s'effacent et vous apparaissent comme les éminentes qualités d'un grand artiste. Que sera-ce si vous laissez la personne pour étudier l'œuvre, si de la cause, dont le côté qui regarde la vie privée reste toujours un peu taché d'ombre, vous passez à l'effet, tout entier dans la lumière ? Quelle symétrie admirable ! quel respect pour la forme ! quelle réalité dans la poésie ! quelle plasticité ! comme toutes ces passions agissent sans se confondre ! quelle logique ! La logique gouverne seule ; c'est elle qui dispose des combinaisons dramatiques. Depuis la *Fiancée de Corinthe*, où le monde antique et le monde chrétien se rencontrent pour la première fois dans l'étroit espace d'une ballade, jusqu'à cet immense poëme de *Faust* où ces deux éléments se heurtent dans l'infini, je défie que l'on cite un endroit dans lequel il se soit passionné pour un sujet quelconque plus qu'il ne convient à la sérénité olympienne de son caractère. Cependant, comme il faut toujours que la critique se montre et que le plus beau soleil ait son ombre, je dirai que ces qualités de tempérance, si admirables et si rares, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre dramatique, me paraissent beaucoup moins convenir à la nature du roman. En effet, la forme du roman, plus intime, pour ainsi dire, et plus réelle, exige certaines forces de sympathie et d'intervention que ne comporte guère le système d'immuable impassibilité. C'est pourquoi je préférerai toujours, quant à moi, *Goetz de Berlichingen*, *Egmont*, *Iphigénie*, le poëme de *Faust*, enfin toutes les œuvres dramatiques de Goethe, aux *Affinités électives* et même à *Wilhem Meister*, malgré le merveilleux caractère de Mignon. Quelles que soient les richesses de style qui vous éblouissent à chaque page dans ces livres, elles ne rachètent pas, à mon avis, l'absence complète de toute sensibilité naïve, et l'air desséchant qui s'en exhale. On y voit trop le parti pris de ne point entrer dans les émotions de ses personnages, et, sauf Mignon, que je viens de citer, de les tenir à distance de son cœur. Goethe est peut-être le seul grand poëte que l'inspiration n'ait jamais pu ravir à son gré ; il y a chez Goethe une force qui domine l'inspiration ; nommez-la raison pure, égoïsme, sens commun, peu importe ; il n'en est pas moins vrai qu'elle existe. La fée immortelle a trouvé au-dessus d'elle une loi humaine qui la modère et la dirige. Or, c'est ici que nous pouvons à juste titre réclamer la part que nous avons dans le génie de Goethe. Je ne prétends pas dire que la France ait autant contribué que l'Allemagne à former cet homme puissant, et que sans nous ce nom si splendide manquerait au monde ; mais quand on voit Goethe entretenir durant toute sa vie un commerce incessant avec les grands esprits du dix-septième siècle, si doués de ces nobles

qualités de raison pure dont je veux parler, et que depuis les temps antiques on ne rencontre nulle part dans une aussi prodigieuse manifestation, il est bien permis de croire que la France ait eu quelque influence sur le développement de ce vaste cerveau, et de revendiquer pour notre patrie la part qui lui revient dans cette gloire immense. Goethe a pris à la France ce qu'il savait bien que l'Allemagne ne lui donnerait jamais. De cette raison calme et droite, de cet esprit critique, de cet admirable sens commun que nous avons au plus haut degré, comme aussi d'un sentiment inné de la couleur, de l'image, de la forme, d'une aspiration insatiable vers toutes les choses idéales et divines, que nous n'avons jamais eus, résulte la poésie de Goethe dans sa plus imposante harmonie.

Schiller est plus allemand : nature exaltée et féconde, ouverte à toutes les émotions sincères et généreuses, les idées l'emportent, il ne sait pas leur résister. Schiller chante un hymne sans fin, pendant lequel toutes ses sensations prennent forme presque sans qu'il s'aperçoive du travail de la création. Voici Thécla, Piccolomini, Guillaume Tell, Carlos, la Vierge d'Orléans, toutes ses idées d'amour, de liberté, de gloire; quoi qu'il fasse, vous retrouvez toujours le bel étudiant inspiré; ce sont les larmes de Schiller qui tremblent aux paupières de Thécla; c'est la voix de Schiller qui sort de la poitrine de Jeanne d'Arc en extase, ou de Carlos amoureux. A force de lyrisme, la vérité manque. Les caractères de Schiller sont tous faits à sa propre image; quand vous les contemplez, ne vous semble-t-il pas qu'ils ont conservé quelque chose de son profil mélancolique et doux et de ses cheveux blonds? L'amour déborde de son cœur ainsi que d'un vase trop plein; un besoin incessant d'expansion le travaille et l'agite; il est comme l'aiglon qui bat des ailes en face du soleil. Toutes les choses grandes et pures se l'attirent; la spontanéité de son noble cœur le dirige au point qu'il semble craindre parfois que la réflexion ne vienne altérer la sérénité de son enthousiasme : c'est l'honnête homme, enfin, dans son expression la plus idéale. Dans Schiller, en effet, l'homme domine l'artiste. Goethe, au contraire, laisse son cerveau régner seul sur le lac immobile et silencieux de sa conscience. Schiller n'abdique rien de son humanité ; il vit en époux, en poëte, en citoyen ; tantôt perdu dans le ciel des idées, tantôt sur la terre, environné d'affections et de réalités heureuses, il n'a pas, comme le Jupiter de Weimar, posé le pied sur un granit inaccessible. Il aime, il chante, il prie, il se passionne imprudemment ; il arrive souvent que, dans la fièvre de l'inspiration, il cesse tout à coup d'être un poëte vis-à-vis de son œuvre pour devenir un homme en présence de la société ; parmi les caractères dont il s'entoure, il n'affectionne et ne relève que ceux dont la nature exaltée et loyale convient à sa propre nature, oubliant les autres, qu'il laisse à tort dans l'ombre. De là dans Schiller un enthousiasme constant qui l'entraîne souvent loin des sentiers de l'observation véritable, une sorte de *subjectivité* qui le soumet sans cesse à des influences personnelles. Goethe se retire sur les hauteurs de son génie pour contempler de là l'humanité ; Schiller, au contraire, demeure parmi les hommes, soit par un sentiment de divine faiblesse, soit que son illuminisme recule devant la responsabilité d'un pareil acte. Quelque sympathie qu'on ait pour l'illustre auteur de *Wallenstein* et de la *Vierge d'Orléans*, il est impossible de ne pas rendre hommage à l'incontestable supériorité de Goethe. L'un subit les lois du sujet, l'autre le domine ; l'un se débat sous les fils embrouillés qui l'enveloppent, l'autre, assis sur son escabeau

d'airain, les dévide à loisir entre ses doigts puissants. On peut dire de Schiller qu'il est dans l'œuvre tout entier; de Goethe, qu'il en est dehors, au-dessus. Autant qu'on peut comparer les images périssables des hommes avec des types éternels, Goethe, dans cette impassibilité sublime qui ne se dément pas un seul instant, crée à l'exemple du Dieu de la Genèse. Quant à l'idée du poëte qui dépose dans son œuvre l'essence la plus pure de son cœur, puis s'endort laissant un livre tout embaumé des plus suaves parfums de son âme, c'est là une idée éclose du panthéisme. Le panthéisme, en confondant ainsi, par orgueil humain peut-être, le sujet et l'objet dans la même pensée, me semble amoindrir singulièrement l'œuvre de Dieu dans la création.

Ainsi que nous l'avons dit, Goethe ne pouvait abandonner l'idée de Faust: c'était une fatalité qui pesait sur lui et dont il ne s'est peut-être jamais rendu compte, de ne pouvoir se séparer de cette idée et d'avoir incessamment à la nourrir de sa propre substance. Qu'on se figure l'incertitude étrange et le sentiment de regret qui dut s'emparer de Goethe, lorsque, après avoir terminé les premiers fragments de *Faust* à vingt-trois ans, il se vit tout à coup au moment d'en avoir fini avec le sujet de son affection. Vivre sans Faust, c'était vivre dans le désœuvrement et l'ennui. Que faire? renouer cette idée à quelque composition immense et telle qu'il lui faudrait sa vie entière pour l'exécuter? Mais Faust est mort. Qu'importe? sa destinée est loin d'être accomplie. D'ailleurs, en pareille occasion, Goethe serait homme à duper le diable; laissez-le faire, et vous verrez qu'il trouvera dans ce pacte quelque point litigieux, quelque clause douteuse qu'il ne manquera pas d'interpréter à son gré, de manière à ressaisir sa créature tombée au pouvoir de la mort et de l'enfer.

La première partie nous montre Faust dans le tumulte de son activité; il désire, il aime, il éclate en transports furieux; les circonstances où il se trouve ne peuvent rien sur lui. Dans la seconde partie, c'est tout le contraire qui arrive, voici toute une suite d'apparitions nouvelles : la Cour, l'État, la Politique, la Guerre, l'Antiquité; dès ce moment, le domaine infini de la fantaisie poétique s'ouvre et s'étend sous vos yeux à perte de vue. La tragédie ne pouvait se terminer avec l'épisode de Marguerite, car, à tout prendre, aux dernières scènes du premier *Faust*, Méphistophélès n'a gagné ni perdu son pari; l'âme qui se voue à l'ivresse des sens a bien d'autres épreuves plus dangereuses à subir encore, et le monde qui l'attire irrésistiblement est loin de lui avoir révélé toutes ses jouissances.

En ce qui est de la grandeur du style et de l'abondance des idées, la seconde partie de *Faust* me paraît l'emporter de beaucoup sur la première. Là, Goethe règne seul et dirige selon ses volontés le sujet de sa fantaisie; selon qu'il lui convient, il monte dans les étoiles, visite Pharsale, ou plonge au sein de l'Océan, toujours calme, toujours impassible, toujours maître absolu de lui-même et des objets qui l'environnent. L'observation des phénomènes de la nature et de la vie humaine remplace la chaleureuse effusion du cœur. Comme on le voit, le génie de Goethe est dans son élément le plus pur; mais ce que l'on ne peut dire et qui vous frappe du commencement à la fin de cette œuvre, à mesure que l'on y descend plus profondément, c'est dans la pénétration du sujet, dans l'ordonnance de certaines parties de l'épisode grec, dans la disposition de la langue et du vers antique, une grandeur, une plasticité, une richesse sans exemple. Tous les trésors de la science roulent à vos pieds; la métaphysique réfléchit les étoiles, les

images et les couleurs, pour la première fois, dans son miroir glacé ; les idées les plus abstraites se couronnent de poésie, et viennent à vous le sourire de l'amour sur les lèvres; vous les interrogez, non plus avec terreur comme de mornes sphinx, mais joyeux et du ton familier d'Alcibiade au banquet de Socrate. La nature et l'histoire ont concouru également à cette révélation du génie, et il serait difficile de dire ce que l'on doit admirer le plus dans ce livre, de la profondeur symbolique du naturalisme ou de la vaste intelligence des faits historiques. Le style, constamment grave et solennel, a dépouillé les formules bourgeoises que les exigences de la vérité dramatique commandaient dans la première partie. Cependant il me semble qu'on pourrait lui reprocher, à certains endroits, d'abonder trop en proverbes, comme aussi en allusions, toujours ingénieuses et fines, il est vrai, mais d'où l'obscurité résulte. Ce luxe de proverbes et cette force d'observation dont je parle sont les seuls signes qui trahissent le vieillard dans cette œuvre prodigieuse.

L'auteur de *Faust* n'admet pas que la forme, si rigoureuse qu'elle soit, puisse exclure la pensée. Chez lui tout s'accomplit naturellement et sans travail. Plus la forme est étroite et solide, plus l'idée apparaît au fond vive, lumineuse, concentrée, et saisissable à l'intelligence. On dirait alors que la pensée subit dans son cerveau une transformation première, et se répand en essence pour venir tout entière dans le moule qu'il lui destine. Jamais vous ne rencontrez chez Goethe de ces aspérités qui proviennent de jointures mal faites, et vous choquent si souvent ailleurs. La pensée entre dans la forme sans rien abandonner de son allure indépendante ; et, de son côté, jamais la forme ne se rétrécit ou ne se dilate. On a beaucoup reproché à Goethe son indifférence touchant les points de religion. Pour moi, cette indifférence me semble l'avoir servi merveilleusement dans son entreprise. Si Goethe eût été catholique de profession ou païen, adorateur borné de Jupiter, comme on a voulu si plaisamment nous le faire croire, Goethe, soyez-en sûr, n'eût pas écrit les deux parties de *Faust*, ce livre du moyen âge et de l'antiquité, ce monument qui tient de la cathédrale et du Parthénon. Pour les grandes conceptions de l'esprit humain, la croyance à l'art supplée à toutes les autres croyances.

La tragédie de *Faust* est comme un triple miroir où se réfléchit, dans les trois époques solennelles de sa vie, la grande figure de Goethe. Il y a le Faust de sa jeunesse, le Faust de son âge mûr, le Faust de sa vieillesse. Sa pensée est là, d'abord amoureuse et naïve, plus tard mélancolique et sombre, enfin calme et sereine comme aux premiers jours, dépouillant toute rancune, et secouant, pour remonter aux cieux, le souvenir des misères terrestres. Tout ce que Goethe a senti d'amour, d'ironie amère, de poignante douleur, il l'a mis dans son poëme de *Faust*. C'est bien là son œuvre. Quoi qu'il fasse, il ne peut se soustraire à la fascination de ce sujet tout-puissant [1]. S'il le quitte un moment, c'est pour le reprendre bientôt; s'il sort du cercle fatal, c'est pour y rentrer tôt ou tard. Je ne dis pas ici que Goethe n'ait été toute sa vie occupé que de *Faust* : Goetz de Berlichingen, Werther, Egmont, Claire, Adélaïde et Franz, et vingt autres caractères, sont là pour témoigner contre cette opinion; mais une chose incontestable, c'est qu'entre toutes ses créations, *Faust* est la seule qu'il affectionne du fond de l'âme, et pour laquelle il professe une fidélité, non de poëte, mais d'amant. Les

[1] Voy. la lettre qu'il écrivait quelques jours avant sa mort à G. de Humboldt, le 17 mars 1832.

caractères qu'il conçoit dans les intervalles, ou sent qu'il ne les aime qu'à l'heure de la création : il les contemple un instant, puis il leur donne le baiser d'adieu et les congédie pour ne les plus revoir. De *Faust* il n'en est pas ainsi. Chaque fois qu'une larme vient à germer dans ses paupières arides, il cherche Marguerite autour de lui, pour répandre cette larme avec elle; il ne discute volontiers qu'avec le vieux Docteur, et pour verser à loisir sa bile sur le monde il lui faut son Méphistophélès. La question d'art mise de côté, ses autres créations lui sont indifférentes, presque étrangères, il n'a jamais vécu dans leur compagnie; les seules qu'il aime, pour lesquelles il se passionne, et dont, en quelque sorte, il ait revêtu l'humanité, ce sont, croyez-le bien, Henri Faust, Méphistophélès et peut-être aussi Marguerite.

Il a souvent été question de l'avortement nécessaire de toute tentative épique dans notre siècle; on n'a pas manqué de faire valoir à ce propos toute sorte de considérations de climat et de lieu, comme si, depuis que les jeunes gens ne vont plus par les places publiques les tempes ceintes de myrte et de laurier, le beau idéal s'était retiré de la terre : idées bonnes tout au plus à gonfler de vent certaines imprécations prophétiques dont personne ne se soucie! Le beau ne périt pas, il se transforme. Aujourd'hui, par exemple, le beau pourrait bien être l'utile. Puisque nous parlons d'épopée, en voilà une sublime, la seconde partie de *Faust!* Quelle condition du genre manque donc à cette œuvre? Est-ce la magnificence de la forme? *Faust*, pour la grandeur de la composition, ne le cède pas même à l'*Iliade* d'Homère. Est-ce la variété? Toutes les théories, tous les mystères enseignés dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, tout ce que les hommes isolés ou réunis ont pensé depuis le fond de l'antiquité jusqu'à ce jour, tout cela murmure, s'agite et tourbillonne dans cet univers. Est-ce enfin cette force de vitalité qu'une œuvre synthétique emprunte aux faits contemporains? Prenez dans l'allégorie; derrière Méphistophélès et l'empereur, voyez Law et la révolution de juillet *Geldaristocratie*, Nicolaï et ses disciples, les ambitions politiques et les extravagances littéraires. Il semble qu'on s'imagine qu'un poëme ne devienne une épopée que lorsque deux mille ans ont passé dessus. A ce compte, *Faust*, éclos d'hier, tiède encore de l'inspiration qui l'a conçu, ne peut être une épopée en aucune façon. D'ailleurs, s'il a jamais existé une intelligence faite pour se soustraire à ces théories que l'on se plaît à développer sur la nécessité de certaines époques à la venue au monde de telle œuvre d'art ou de telle autre, c'était Goethe : avec cette force d'*objectivité* qu'il tenait de sa nature invincible, toute entreprise poétique devait lui réussir dans tous les temps. L'homme qui a reproduit l'Orient et l'antiquité homérique, s'il eût voulu s'y appliquer dix ans de sa vie, aurait composé un poëme indien aussi vaste, aussi merveilleux que le *Baghawad*. Étrange chose! notre siècle a vu naître le second *Faust*, et l'Allemagne se doute à peine de cette épopée. Le tort de Goethe, c'est d'avoir fait *Iphigénie en Tauride*, *Egmont*, *Goetz*, *Werther*, et cent autres chefs-d'œuvre. S'il avait voulu s'en tenir à *Faust*, cette poésie titanique, s'il n'eût jamais écrit que *Faust*, son poëme aurait déjà conquis sa place entre l'*Iliade* d'Homère et la *Divine Comédie* de Dante. Le vase de l'admiration une fois rempli, il n'est pas de force au monde qui puisse y faire entrer une goutte de plus. On adopte celui-ci pour ses œuvres dramatiques, celui-là pour son épopée. La société ne veut pas croire qu'il y ait des hommes tellement élevés par l'inspiration au-dessus de leurs semblables, qu'ils puissent écrire *Egmont* et *Faust*. Elle défend au génie d'être deux fois immortel.

Goethe avait à peine vingt-deux ans lorsqu'il publia les premiers fragments de *Faust*, un petit volume qui contenait l'introduction, moins quelques pages, et presque toutes les scènes de Marguerite. Il y a là toute cette passion si naïve, si pure, si allemande, si pleine de grâce et de volupté : la rencontre dans la rue, la promenade dans le jardin et les marguerites effeuillées, tout le caractère de la jeune fille, le seul peut-être auquel il n'ait jamais touché depuis ; et cela se conçoit : Goethe, lorsqu'il écrivit les premiers fragments de *Faust*, s'il ne pouvait encore que pressentir les grandes figures du Docteur et de Méphistophélès, était plus que jamais dans l'âge de produire Marguerite, création toute de jeunesse et de sentiment, presque lyrique.

Plus tard, lorsque l'amertume lui fut venue au cœur, qu'il eut touché du doigt les misères de la vie et les vanités de la science, il ajouta à son œuvre la scène désespérante de l'Écolier, la scène de la Sorcière, celle des joyeux Compagnons dans la taverne d'Auërbach à Leipzig, et d'autres. Alors, dans la composition du drame et dans ses moindres détails, on vit se reproduire une idée fondamentale, l'idée qui domine le poëte, de démontrer combien dans les rapports de la vie les plus divers et les plus variés, une sorte d'oubli graduel de l'état véritable et originel de l'homme finit par conduire à l'exagération la plus fatale, et cela par les sentiers les plus opposés. Je m'explique. — Si, chez Faust, qui représente l'abus le plus grand et le plus noble, après tout, qui se puisse faire des qualités de l'homme, cette exagération éclate par cette incessante volonté qu'il a de convertir la destinée individuelle de l'homme en une destinée universelle où toute chose vienne s'absorber, on peut se convaincre, — en lisant les scènes de la taverne, du jardin chez Marthe, de Lise au puits, les jactances de Valentin à propos de la beauté de sa sœur, — de cette vérité, que l'état originel de l'homme n'est, d'autre part, non moins foulé aux pieds dans l'ivresse d'une sensualité grossière et d'un désir commun. — Sur sa vieillesse, Goethe écrivit le second *Faust*, conception que lui seul au monde pouvait réaliser. L'unité du premier *Faust* pesait à sa pensée ; il était à l'étroit dans ces dimensions qui nous semblent à nous si vastes : sa fantaisie inépuisable demandait l'infini, tentative sublime et des plus glorieuses qui se soient faites. Ici, plus d'action dramatique, plus de scènes ; mais la simple logique des faits substituée au caprice du poëte, la pensée humaine dans sa plus haute et sa plus solennelle manifestation. L'Allemagne du moyen âge ne lui suffisait pas, à cet homme : il manquait d'air sur la cime du Brocken. Cette fois, il traverse l'Océan, pose le pied sur la terre de Grèce, et s'empare du Peneios. Il y a tout dans cette œuvre, ou plutôt dans ce monde, les Sirènes et les Salamandres, les Néréides et les Ondines. En sortant du laboratoire de Wagner, vous entrez dans le champ de bataille de Pharsale, où la Thessalienne Erichto chante dans l'ombre. Le petit homme (Homunculus) que Wagner crée, à force de mélanges, dans une fiole de cristal, prend tout à coup sa course à travers l'espace, et, tout en flottant sur le rivage de la mer Égée, s'entretient avec Anaxagoras et Thalès touchant les principes de l'univers. Une chose à remarquer surtout, c'est le soin curieux avec lequel Goethe a traité les moindres détails de cette œuvre. Jamais, en effet, le grand maître de la forme n'est descendu plus avant dans les profondeurs mystérieuses de son art. Comme il chante sur tous les modes! comme cette riche langue allemande devient souple entre ses mains, et prend, lorsqu'il le veut, le rhythme, la clarté, l'harmonie et le nombre de la langue homérique! Mais tout cela n'est rien. Pour avoir une idée de son

art inconcevable, il faut l'étudier dans ses moindres caprices, lorsqu'il verse en se jouant le métal de sa pensée dans le moule étroit et rigoureux qu'il s'est choisi, et lutte avec les difficultés du rhythme le plus sévère. Il assemble les mots en groupes sonores, et combine ses petits vers dans la strophe comme les fils merveilleux d'un tissu d'or. Je ne sais rien au monde de plus frais et de plus doux que le chœur des Sylphes, au premier acte; et les paroles d'Ariel, quelle musique! Cela murmure, cela gazouille, cela siffle et s'exhale : c'est un parfum de lis dans l'air, c'est le vent dans le feuillage, c'est la poésie allemande dans son évaporation la plus suave.

Dans la première partie, Faust est d'abord en proie au doute de la science, et plus tard à toutes les ardeurs de la poésie. On le voit lutter avec les exigences superbes d'un esprit hautain et sans repos qui prétend approfondir tous les mystères et ravir à la terre ses plus divines voluptés. Cette lutte finit avec le pacte qu'il signe à Méphistophélès, auquel Faust appartiendra dans l'autre vie, si son désir est satisfait ici-bas. Dès lors l'action commence. Les rapports inquiets et fatals qu'il se crée avec la nature et l'humanité, la transfiguration de Faust, son amour pour Marguerite, le Blocksberg et ses vingt illusions, sont autant de tentatives pour apaiser cette âme insatiable. Toutes échouent : le bonheur et le désespoir, comme deux vents contraires, soulèvent à chaque instant les océans de sa conscience. Il tombe des hauteurs de la foi dans les abîmes du doute, va d'épreuve en épreuve, cueille les plus doux fruits de l'arbre de la vie et les plus amers; mais, dans ce tumulte, aucun repos, aucune jouissance. Et comment pourrait-il en être autrement, aussi longtemps qu'une étincelle divine tremblera parmi les cendres tièdes de son cœur, aussi longtemps que l'esprit de négation ne sera pas le maître absolu de son être? A chaque pas qu'il fait dans la vie, il se heurte contre une pierre, il trébuche: il cherche la vérité, la force, l'unité, et ne trouve que les contraires. Il ouvre les bras dans l'espace, invoquant de toutes ses forces une créature qui le soutienne et le console, et lorsqu'il croit l'avoir trouvée, il sent, le malheureux, qu'il n'étreint que le vide! Il en est de son bonheur comme de ses peines. Au milieu de ses plus franches exaltations, lorsque l'ivresse l'emporte au delà des soucis du moment, au delà de la crainte de voir se dissiper tout à coup les voluptés dont il s'entoure, de mystérieux désirs s'éveillent en lui : le souvenir de la Divinité tombe comme un rayon du ciel dans son âme pour en éclairer les ruines, et dès lors, pâle, triste, éperdu, il regrette amèrement la durée éternelle et la consécration sereine que le bien seul donne aux choses. Aussi ce n'est que par contrainte qu'à la fin de la première partie il obéit au terrible *Her zu mir!* de Méphistophélès. Le démon n'a gagné son pari en aucune manière, pas plus vis-à-vis du poëte que de l'homme.

A la fin de la première partie, nous avons laissé Faust dans les angoisses d'une lutte qui ne pouvait se prolonger, et voici que nous le retrouvons au sein de la plus féconde nature, étendu sur l'herbe nouvelle, entouré de Sylphes qui chantent, de ruisseaux qui murmurent. Les génies de l'air, les cascades, l'arc-en-ciel, quelle compagnie que celle-là pour une âme marquée partout des empreintes fatales de la réalité! La baguette d'or de la Fantaisie a frappé la source: des eaux vives et bruyantes jaillissent par torrents. L'esprit s'enivre de lumière, de parfum et d'amour. La joie est d'autant plus franche et plus sereine, que son abattement et sa tristesse étaient plus mornes. En sortant de cette prison humide, froide et sombre, où vient de mourir Marguerite, on se sent frémir d'aise au

grand soleil, dont l'explosion rappelle Faust à l'existence. Le contraste est admirable : en poésie comme en musique, les effets les plus simples et les plus grands sont dans les contrastes ; et qui jamais a mieux compris cet art que Goethe et Weber? Je cite ici ces deux noms à dessein, parce qu'ils se conviennent à merveille. La musique de Weber affectionne les contrastes, de même que la poésie de Goethe. En certains endroits, le *Freyschütz* et le *Faust* sont des œuvres de même nature. Plus on les examine, plus on découvre en elles de mystérieux rapports. Il y a dans la partition des motifs qui semblent écrits tout exprès pour le drame : un vers éveille une mélodie, et l'esprit, qui reçoit rarement les impressions telles que le poëte les lui donne, qui, soit caprice, soit confiance, se plaît à les modifier à sa manière, l'esprit confond ensemble les deux éléments, et se compose une comédie de poésie et de musique d'autant plus curieuse, qu'il en jouit tout seul. On dira, je le sais, que les rapports nombreux qui peuvent exister entre les deux chefs-d'œuvre viennent de l'idée première, qui, au fond, est la même, autant toutefois que les conditions respectives des deux arts le permettent. De part et d'autre, il s'agit de fatalité combattue avec l'aide de puissances surnaturelles. Franchement, est-ce là un motif pour que le musicien et le poëte recherchent de préférence certaines combinaisons qu'ils mettent en usage dans les moindres détails? Deux génies, s'ils n'ont apporté en naissant une parenté divine, auront beau se rencontrer sur le même sujet, ne croyez pas que leurs œuvres jamais se ressemblent. Le sujet est un monde, ou plutôt l'argile donnée au poëte pour créer un monde ; chacun pétrit cette argile à sa manière, et l'œuvre en résulte pareille ou dissemblable. Si des rapports de sujets unissaient ainsi deux œuvres, il s'ensuivrait que toutes les partitions de *Faust*, dont l'Allemagne abonde, auraient de meilleurs droits que le *Freyschütz* à faire valoir à la parenté de Goethe ; ce qui ne peut être admis en aucune façon. Rien ne ressemble moins à l'œuvre de Goethe que toutes les conceptions musicales écrites sur le même sujet ; je n'en excepte pas même le *Faust* de Spohr, où la grande figure de Méphistophélès n'apparaît qu'un moment, pendant le menuet du second acte. — Il y a dans Weber un effet tout pareil à celui dont nous parlons. Le musicien passe tout à coup de l'agitation à la quiétude, de l'odeur du soufre au parfum des blés, des évocations infernales de Gaspard à la douce prière d'Agathe. C'est là un moyen bien simple et qui produit une sensation rare. Après les terreurs de la nuit, après les ouragans dont les éclats ont occupé le finale, ce rideau qui se lève sur une scène si pure de mélancolie et d'innocence envoie, en se ployant, un air de bénédiction dans la salle. Vous oubliez le carrefour maudit, le torrent plein de visions, le pacte signé à la lueur des éclairs, pour cet hymne qui monte au milieu des vapeurs du matin, et va tout racheter. C'est un rayon de soleil après la pluie, un cri d'oiseau après l'orage ; votre front s'épanouit, votre pensée redevient heureuse et sereine.

Faust se trouve ensuite porté au milieu de la cour de l'empereur, où Méphistophélès remplit l'office de bouffon. Tout va de mal en pis ; l'argent manque, le peuple menace de se révolter. On consulte Méphistophélès, qui ne voit d'autre moyen de se tirer d'affaire que de créer sur-le-champ une énorme quantité de papier-monnaie. L'empereur, dont Méphistophélès a séduit le caractère faible par je ne sais quel grand projet de lui soumettre les éléments, et de rendre l'eau, l'air, le feu et la terre, tributaires de sa couronne, ne tarde pas à consentir, et bientôt après le Chancelier proclame ces paroles : « On fait savoir à qui le dé-

sire que les billets émis valent chacun mille couronnes : il est donné pour caution un trésor immense enfoui dans le sol de l'empire. » Grâce à cet expédient habile, l'inquiétude cesse, on oublie les préoccupations sérieuses, on chante, on boit, on s'abandonne à l'ivresse du moment ; le carnaval, suspendu tout à l'heure, recommence de plus belle. Les figures que Goethe évoque dans le carnaval poétique sont, pour ainsi dire, autant de vivantes allusions. Ce beau jeune homme qui conduit un char, comme Apollon, représente la poésie, etc. Voyez passer tour à tour les Faunes, les Satyres, les Gnomes, la nature agreste et la nature souterraine, les arbres et les métaux. Survient Pan, qui plonge trop avant dans la chaudière où l'or bout ; sa barbe prend feu, un incendie général en résulte. L'empereur lui-même court grand risque, lorsque Plutus, étendant son bâton, conjure les nuages et la pluie et met fin à l'intermède. Cependant Faust ne fait que grandir en crédit ; l'empereur, émerveillé de sa puissance, exige de lui une évocation d'Esprits (*eine Geisterscene*). Le maître du monde prétend qu'on lui montre Hélène et Pâris. Méphistophélès hésite, cet ordre l'effraie ; il peut bien évoquer des spectres et des sorcières, mais les héroïnes et les demi-dieux des temps antiques échappent à sa domination.

Ici l'énigme semble se compliquer à dessein. Que Méphistophélès, création de la légende catholique, perde tous ses droits sur les héros de l'antiquité païenne, cela se conçoit aisément ; mais que veulent dire ces *Mères* qui habitent dans la profondeur ? Il est évident que le poëte n'entend pas faire allusion au Tartare des Grecs ; car les êtres qui s'y trouvent ont aussi vécu jadis dans le temps et l'espace ; ni l'Elysée, ni le Tartare, n'éveillent le sentiment de morne solitude dont il parle. — Faust veut évoquer les formes de la Fable et de la poésie antique ; où les trouver ces formes, sinon dans le royaume des idées ? Écoutez Platon : « Les idées, types éternels des choses, ne passent jamais dans l'existence variable ; elles ne se transforment pas, elles ne sont pas. Du fond de leur patrie, l'éternelle unité, le sein de Dieu, elles reflètent leurs images dans toutes les créations de la nature et de l'esprit humain. On peut citer un passage du *Timée* où ce nom de Mères est donné à la nature absorbante : ὑποδοχὴ οἷον τιθήνη προσεικάται πρέπει τὸ μὲν δεχόμενον μητρὶ τὸ δὲ ὅθεν πατρί. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la théorie des alchimistes, le mot de *Mères* sert aussi à désigner les principes des métaux et des corps (*elementa sunt matrices*). Le corps conçoit l'existence et la forme par l'intervention de trois puissances : le mercure, le soufre, le sel. (Théophraste Paracelse, *Paramirum*, livre I, p. 584, 585.) *Matrices rerum omnium id est elementa.* (Mart. Rulandi, *Lex. Alchem.*) Pour ceux qui n'ignorent pas avec quelle ardeur Goethe se livrait dans sa jeunesse à l'étude des sciences occultes [1], il est clair que ce nom de Mères (*Mutter*) lui vient des alchimistes du moyen âge. Au premier moment Faust s'en épouvante ; perdu comme il est dans le royaume des sens, toute spéculation divine lui répugne. Peut-être aussi le nom de Mère éveille-t-il en lui le souvenir de la grossesse de Marguerite. Pour Méphistophélès, il ne veut rien avoir à faire avec les Mères ; il ne s'attache qu'aux choses solides et qui ont un corps. Voilà pourquoi Faust, une fois qu'il s'est élevé au point de vue de l'esprit, espère, en son exaltation sublime, trouver son tout, *das all*, dans le néant de Méphistophélès ; car c'est dans le royaume des idées seulement qu'il

[1] Voyez : *Dichtung und Wahrheit*, 2, Theil, 8, 200.

puisera cette satisfaction qu'il cherche en vain partout dans l'univers. D'ailleurs, la beauté pure n'y séjourne-t-elle pas?

Faust s'abîme dans le gouffre sans nom. En attendant qu'il revienne, la cour s'empresse autour de Méphistophélès; on l'accable de questions. Les chambellans, les marquises, les pages se le disputent. Le pauvre diable, assailli de toutes parts, ne sait à qui répondre. Cependant Faust, en vêtements sacerdotaux, reparaît avec le trépied qu'il conjure. Le nuage de la fable laisse échapper deux ombres, Pâris d'abord, Hélène ensuite. La beauté grecque, qui répugne à Méphistophélès, fascine l'esprit de Faust.

Faust. « La douce figure qui jadis me ravit, et dont le reflet magique m'enchanta, n'était que l'ombre d'une telle beauté. C'est à toi que je voue toute force active, toute passion ; à toi sympathie, amour, adoration, délire! »

La fantasmagorie poursuit son cours : Pâris veut enlever Hélène, Faust transporté sort de son rôle, s'élance sur le ravisseur, le touche de la clef. Une explosion terrible en résulte ; Faust tombe comme foudroyé sur le sol, Méphistophélès vient à son aide, et le charge sur ses épaules.

Au second acte, nous retrouvons Méphistophélès dans le gothique laboratoire où nous l'avons vu jadis pour la première fois. Faust, épuisé par tant d'émotions, repose sur le lit de ses pères, et tandis que l'amant inquiet d'Hélène poursuit à travers les campagnes du rêve les insaisissables voluptés où son cœur aspire sans relâche, le vieux diable endosse la robe de docteur et vient jeter un coup d'œil sur les lieux témoins du célèbre contrat.

Méphistophélès. « J'ai beau regarder en haut, en bas, partout, rien n'est changé ; seulement les vitraux sont moins clairs, il me semble, et les toiles d'araignées plus nombreuses ; je trouve l'encre figée et le papier jauni ; cependant tout est bien demeuré en place. Voilà encore la plume avec laquelle Faust a signé son pacte avec moi, et dans le tuyau tremble encore la goutte de sang que je lui ai tirée. Une pièce unique, en vérité, et que je souhaite de grand cœur au prince des antiquaires! »

Survient l'Écolier de la première partie. Le jeune héros a fait bien du chemin depuis, le voilà bachelier maintenant; et comme il faut toujours que la faiblesse humaine trouve son compte même dans les moindres sujets, il a monté tout à coup son orgueil au niveau du grade qu'il occupe désormais dans l'université : autant il était humble, timide et simple autrefois, autant il se montre aujourd'hui arrogant et superbe. Philosophe absolutiste, infatué de son mérite, le monde commence avec lui. Ici Méphistophélès cède sa place à Goethe, et la personnalité susceptible du vieillard s'empare de la scène ; c'est toujours la même ironie, le même dédaigneux sang-froid, le même ton de sarcasme et de mépris ; seulement, à travers cet air d'impassibilité qu'il affecte de prendre, un sentiment de tristesse profonde se fait jour : la mélancolie de ce visage auguste perce par les trous du masque de pierre qui le recouvre. Dans la première partie de *Faust*, l'ironie de cette scène a quelque chose en soi de plaisant et de sympathique, parce qu'elle s'exerce de plus haut ; cette manière aisée et familière de traiter le pauvre diable qui se sent pour toutes les carrières une égale vocation, et de le placer au beau milieu des sciences qui se le renvoient comme une balle, sans qu'il puisse savoir à laquelle se fixer, tient du persiflage plus encore que de l'ironie. Ici, au contraire, rien de tout cela. Quand l'ironie éclate dans le second *Faust*, elle est sombre, chagrine, maussade, pleine d'amertume et de fiel. Peut-être la cause de

cette différence est-elle tout entière dans la question de temps. La première de ces deux scènes fut écrite à vingt ans, les yeux fixés sur l'avenir où le soleil resplendit toujours, quoi qu'on dise, et l'autre à soixante-dix, les regards tournés vers les ombres du passé ; à cet âge où l'on a acquis toute expérience des hommes et des choses, où l'on sait ce que le fruit de la pensée peut donner de suc généreux et fécond sous la main puissante qui l'exprime ; à cette heure à jamais funeste et déplorable où l'homme de génie voit les rangs s'éclaircir autour de lui, où les défections commencent, où l'on sent que l'on tarde à mourir, et que l'on s'isole de jour en jour dans le linceul de sa gloire. L'ironie des jeunes gens tient du persiflage, celle des vieillards du désespoir : l'une, toute superficielle, rôde à l'entour des lèvres, semblable aux zéphyrs des soirs d'avril, qui ébouriffent les roses sur leurs tiges sans les flétrir; l'autre s'exhale comme un vent maudit des abîmes desséchés du cœur humain, et souffle partout sur son passage la désolation et la mort. — Méphistophélès, vis-à-vis du bachelier, c'est tout simplement Goethe en face de la jeunesse d'aujourd'hui, de cette jeunesse active, impétueuse, à la fois dévouée et rebelle ; qui se donne corps et biens à la première gloire qui l'éblouit, ne peut vivre dans le cercle étroit d'une admiration immuable, et qui tôt ou tard s'impatiente du joug de l'autorité ; qui n'a sous le ciel d'amour, d'enthousiaste et de culte que pour les idées, et lorsqu'il se rencontre sur son chemin un mortel digne de les représenter, fait station autour de lui, le proclame glorieux et l'aide autant qu'il est en elle à remuer le monde, mais spontanément, sans arrière-pensée ni pacte conclu, trop fière pour jamais engager son indépendance dans l'avenir, et toujours prête à se disperser dès qu'elle croit voir les belles étoiles de la terre filer vers d'autres régions.

Cette humeur inquiète, qui venait à Goethe de la mélancolie qui s'attache aux vieillesses glorieuses et les accompagne jusqu'à la tombe, se révélait surtout dans l'intimité de sa conversation, où l'ont surprise ceux qui l'abordaient dans les dernières années de sa vie. Voici ce qu'il disait à Falk dans un de ces accès : « Il en est aujourd'hui de la république des lettres en Allemagne absolument comme de l'empire romain à l'époque de la décadence, lorsque chacun voulait gouverner et qu'on ne savait plus quel était l'empereur. Les grands hommes vivent tous exilés, et le premier aventurier qui se rencontre, pour peu qu'il compte sur les soldats et sur l'armée, se proclame aussitôt empereur. Au point où nous en sommes, on ne regarde plus au nombre ; quelques-uns de plus ou de moins, peu importe. L'empire romain n'a-t-il pas eu trente empereurs à la fois? Wieland et Schiller sont déchus de leur trône. Combien de temps vais-je garder sur mon dos mon antique pourpre impériale? Qui le sait? A coup sûr, ce n'est pas moi. Quoi qu'il en puisse advenir, je veux montrer au monde que cette royauté ne me tient point à cœur, et supporter ma déchéance avec le calme et la résignation qu'une âme forte oppose aux coups de la destinée. — Çà ! de quoi parlions-nous donc? Ah ! des empereurs ! C'est bien ! Novalis ne l'était pas encore ; mais, avec le temps, il ne pouvait manquer de le devenir. Quel dommage qu'il soit mort si jeune, d'autant plus qu'il avait devancé son temps en se faisant catholique ! N'a-t'on pas vu, s'il faut en croire les gazettes, des jeunes filles et des étudiants se rendre en pèlerinage à son tombeau, et le joncher de fleurs? J'appelle cela un début glorieux et qui donnait dans l'avenir de grandes espérances. Pour moi, comme je lis fort peu les gazettes, je supplie mes amis, toutes les fois qu'il y aura quelque canonisation de cette espèce, de ne pas négliger de m'en faire

part. Tieck aussi fut empereur quelques jours ; mais cela ne dura guère : il eut bientôt perdu son sceptre et sa couronne. On lui reprocha sa douceur, sa clémence, ses mœurs de Titus. Le gouvernement exige plus que jamais aujourd'hui une main ferme et puissante, et, je n'hésite pas à le dire, une sorte de grandeur barbare. Ensuite vint le tour des Schlegel, Auguste Schlegel, premier du nom, et Frédéric Schlegel II. Tous les deux régnèrent avec autorité, en monarques absolus et despotes. Chaque matin des proscriptions nouvelles ou des exécutions ; les listes se couvraient de noms, les échafauds se dressaient. C'était merveille ! De temps immémorial, le peuple aime fort toutes ces choses-là. Dernièrement, un jeune homme, à son premier début dans la carrière, appelait quelque part Frédéric Schlegel un Hercule allemand qui parcourt le pays sa massue à la main, et va terrassant tout sur son passage. Aussitôt le magnanime empereur d'envoyer des lettres de noblesse au jeune écrivain, qu'il appelle à son tour un héros de littérature allemande ! Le diplôme est fait et parfait, vous pouvez m'en croire ; je l'ai vu de mes propres yeux. Puis viennent, pour dotations et domaines, les gazettes qu'on exploite au profit de ses partisans et de ses amis, tandis qu'on a bien soin de passer les autres sous silence. Admirable expédient, fait pour réussir avec ce digne public allemand, qui ne lit jamais un livre avant que la gazette en ait parlé ! Comme vous le voyez, cette manière de jouer à l'empereur ne manque pas de charmes, et a sur l'autre l'avantage qu'avec elle du moins on ne court aucun risque. Ainsi, un beau soir, vous vous couchez heureux et dispos, et vous vous endormez empereur dans votre lit ; le lendemain, à votre réveil, vous cherchez votre couronne et ne la trouvez plus. C'est cruel, je l'avoue ; mais au moins votre tête, en temps que l'empereur en avait une, votre tête est encore à sa place, et c'est, à mon sens, un grand point. Quelle différence avec les empereurs antiques, massacrés par douzaines dans l'histoire, et jetés ensuite dans le Tibre ! — Pour en revenir à nos consécrations, il est mort récemment, à Iéna, un autre jeune poëte, trop tôt, on peut le dire, Celui-là, on ne l'aurait pas fait empereur, mais au moins vicaire de l'empire, *major domûs*, ou quelque chose de ce genre. Dans quel rang illustre de la littérature allemande le jeune héros n'aurait-il pas trouvé sa place ! On dit qu'il est question de fonder une chambre des pairs de l'intelligence. L'idée me paraît excellente. Si le poëte d'Iéna eût vécu quelques années de plus, il devenait pair du royaume sans s'en douter. Mais, comme je l'ai dit, il est mort trop tôt ; de toute façon, il s'est trop pressé. Au train dont vont les choses aujourd'hui dans notre littérature nouvelle, il faut aller à la renommée le plus vite possible, mais à la mort le plus lentement. Là est tout le secret. Il ne suffit pas, pour être un grand homme, d'avoir publié quelques sonnets et deux ou trois almanachs. Les amis du jeune poëte nous ont assuré, dans les feuilles publiques, que ses sonnets vivraient longtemps dans la postérité. J'avoue que jusqu'à présent je n'ai pas pris soin d'éclaircir l'affaire, et par conséquent je ne saurais dire si leur prédiction s'est accomplie. — J'ai bien des fois, dans ma jeunesse, ouï dire à des hommes graves qu'il arrive souvent que tout un siècle travaille à produire un poëte, un peintre de génie. Mais, à ce qu'il paraît, nos jeunes gens y ont mis bon ordre ; c'est un plaisir de voir comme ils traitent leur siècle. On ne sort plus de son siècle aujourd'hui, comme naturellement cela devrait être ; mais on prétend l'absorber en soi tout entier ; et si tout ne se passe pas selon leur fantaisie, ils se prennent de beau dépit envers le monde, méprisent la multitude et raillent le public. Dernièrement, j'eus la visite d'un étudiant de Heidel-

berg qui pouvait avoir dix-neuf ans; il m'assura, du plus grand sang-froid, qu'il avait approfondi toute science, et que, sachant parfaitement à quoi s'en tenir désormais, il comptait s'abstenir de toute lecture, et ne voulait plus que développer à loisir ses théories sur l'univers, sans jamais s'embarrasser à l'avenir de langues étrangères, de livres, de classifications et de systèmes. Voilà certainement un sublime début! Si chacun recommence à sortir du néant, quels admirables progrès nous allons faire avant peu[1]! »

Cet étudiant de Heidelberg nous a bien l'air d'avoir posé devant Goethe pour la scène du Bachelier, dont il est question plus bas. Le lecteur appréciera ces paroles de l'auteur de *Faust*. Quant à nous, nous ne saurions approuver cette ironie qu'il affecte à l'égard de Novalis. Il sied mal à sa vieillesse puissante de poursuivre jusque dans la mort cette nature inoffensive et douce. Chez Novalis, Goethe en veut encore plus au catholique qu'au poëte, nous aimons à le croire; ainsi, du moins, toute arrière-pensée de fausse jalousie s'efface. Nous ne connaissons rien du jeune poëte d'Iéna; mais le persiflage que Goethe exerce à son égard ne nous semble guère généreux. La mort est une consécration qui commande aux vieillards le respect de la jeunesse. Ce n'est point à Goethe, respectable à tant de titres, d'y manquer. La manière brutale dont il s'attaque à lui concilie à ce pauvre jeune homme un peu de cette sympathie qu'on donne si volontiers à Frédérique. Du reste, ce que dit Goethe de la république des lettres en Allemagne ne pourrait-il pas s'appliquer à nous? L'allusion naît d'elle-même. Si l'on excepte quelques nobles esprits que soutient la conscience de leur dignité, que voyons-nous, sinon des invidualités jalouses, inquiètes, militant pour les seuls intérêts de leurs fortunes, des rois d'un jour, dépossédés le lendemain?

Nulle part le fiel de cette scène ne se laisse plus amèrement sentir que dans un vers qui est, pour ainsi dire, l'essence du venin fatal que le grand poëte y distille. Le Bachelier s'abandonne sans réflexion à son enthousiasme immodéré; dans les dispositions fougueuses où le mettent sa jeunesse et la chaleur du sang qui bouillonne dans ses veines, chaque parole qu'il dit est comme un flot de vin vieux qui lui monte au cerveau; son ivresse s'alimente d'elle-même, son œil s'enflamme, ses narines se gonflent, les artères de ses tempes battent à coups précipités; une fois lancé, rien ne l'arrête. Il faut le voir trancher du maître, résoudre en un moment les plus hautes questions de philosophie et de morale, courir effaré par les mille sentiers du champ de la science, coupant sans façon, du bout de sa cravache, la tête aux plus nobles pavots! C'est un coursier indomptable qui obéit aux provocations de sa nature ardente; il va, il vient, bondit ou se roule sur l'herbe, lance des ruades au hasard, et, dans ses ambitieuses fureurs et sa folle jactance, franchit toutes les limites, au risque de se rompre le cou.

LE BACHELIER.

O jeunesse! ô transports! vocation sublime!
Avant nous, avant moi, le monde n'était pas.
J'ai tiré le soleil du milieu de l'abîme
Et dirigé la lune au bout de mon compas.
Le jour, en me voyant, s'est fait beau sur mes pas;
La terre de verdure et de fleurs s'est parée,

[1] *Goethe aus naherm personlichem Umgange dargestellt*, Joh. Falk, S. 105.

Et des étoiles d'or la légion sacrée,
Dans la première nuit, au signe de ma main,
Splendide s'est levée au firmament divin.
Si ce n'est moi, qui donc a brisé la barrière
Des misérables lois qui pesaient sur la terre?
Pour moi, libre, je vais où me pousse mon cœur;
Je poursuis, tout joyeux, le verbe intérieur,
Et marche à l'avenir hardiment, la lumière
En avant devant moi, les ténèbres derrière.

D'abord Goethe laisse le fier étalon prendre carrière librement et battre à loisir la campagne; puis tout à coup, au détour d'un sentier, il le saisit par la crinière, saute dessus, et l'arrête en sa course insensée par le seul frein de cette parole : « Et qui donc peut avoir une idée bonne ou mauvaise que le passé n'ait point eue avant lui? »

Cependant Wagner, enfermé seul dans son laboratoire, poursuit sans relâche le rêve de l'alchimie. Le vieux serviteur de Faust, après avoir recueilli l'héritage du maître, a imaginé de créer un homme par les mélanges et le feu. L'heure de la réalisation approche, et le voilà penché sur ses fourneaux, haletant, la face barbouillée de fumée et de sueur, qui attend dans les dernières et les plus vives angoisses le fruit de tant de veilles et de travaux. Homunculus paraît tout à coup dans la fiole; et, tandis que le vieux Wagner demeure absorbé dans la stupeur où le plonge l'idée du miracle qu'il vient de faire, le petit être, sans corps, sans pesanteur, sans sexe, le pygmée s'échappe de ses mains, vient voltiger au-dessus de la couche où Faust repose, et prélude à sa vie nouvelle par toute sorte de fantaisies charmantes et d'imaginations curieuses. L'antiquité est le premier champ où bourdonne cette petite abeille de lumière. Quels frémissements singuliers, quel bruit de cristal, quelles vibrations lascives dans l'air, trempé de mélodie et de sonorité! Écoutez, Homunculus improvise : — Léda au bain, le cygne à ses pieds, tous les rêves intérieurs de Faust, de cette âme insatiable que le pressentiment de la beauté pure et régulière possède désormais.

Comme on le voit, cet Homunculus est un peu cousin des *Mères*. Produit de l'art et de l'abstraction, il participe de la nature démoniaque des Esprits élémentaires, et se rattache à la famille de ceux que l'alchimie appelle *Vulcanales*. Un homme dont le nom seul éveille toute idée de magie, de nécromancie et d'anthropomancie, le contemporain illustre de Faust et de Wagner, qui, sans le vouloir, a tant fait pour la science, et trouvé les secrets sans nombre de la médecine au fond du creuset où il se consumait à chercher l'or potable, la pierre des sages, l'*anodinum summum* et toutes les chimères de l'alchimie, Théophraste Paracelse, ce fou sublime, énumère, au troisième chapitre du *Paramirum*, les formules sur lesquelles on doit se régler pour créer un *homuncule* : « Il faut bien se garder, dit-il, de négliger en quoi que ce soit la génération des *homuncules*, car il y a quelque chose dans ce mot, quoiqu'un épais mystère l'enveloppe. Ainsi donc, à la philosophie antique, qui demande s'il est possible de créer un homme en dehors du sein de la femme, je répondrai que oui, mais seulement par les secrets de l'art spagirique. Or, voici comment il faut s'y prendre pour réussir. » Ici je m'arrête dans la traduction, car je n'oserais m'aventurer plus avant à travers le fumier bizarre que l'alchimiste amoncelle au soleil pour son œuvre. Je renvoie les lecteurs curieux de faire un homme, d'après le procédé de Paracelse, au cha-

pitre III du *Paramirum*, p. 586, où la recette se trouve exposée en détail, « *Spagiria, sive ars spagirica, est quæ purum ab impuro segregare docet ut rejectis fæcibus virtus remanens operetur*[1]. »

Plus loin, Théophraste analyse avec complaisance les facultés miraculeuses de ces créatures étranges, formées *ex contrario et incongruo.* « De même, ce qui est un secret pour les hommes naturels, ne l'est pas pour les Esprits des forêts et les Nymphes. Les énigmes que l'humanité ne peut résoudre se révèlent à eux de toute éternité. Lorsque les *Homuncules* sont parvenus à leur virilité, ils engendrent les *Mandragores* et toute sorte de démons semblables, qui deviennent, dans certaines entreprises, des auxiliaires puissants et des instruments indispensables, triomphent de leurs ennemis, et savent à fond des choses que l'homme ignorerait toujours sans eux. C'est de l'art seul qu'ils reçoivent la vie, le corps, la chair, le sang. Aussi l'art est inné, incorporé en eux ; ils ne l'apprennent de personne ; ils sont enfants de la nature, comme les roses et les fleurs. » On remarquera facilement que l'art dont parle ici Théophraste n'est autre chose que la contemplation profonde de la nature, l'alchimie.

Dans le poëme de Goethe, Homunculus a la science innée, *infuse.* A peine au monde, il aspire déjà vers la réalité, la forme, et cherche son chemin à travers le naturalisme de l'antiquité. Esprit de feu, il entre dans le cercle des éléments ; phosphore, il se marie à l'eau. Ce n'est pas que ce petit être n'ait aussi son côté satirique. La nature ne livre pas ses secrets aux froides spéculations de la science, et les efforts qu'on tente sur elle n'aboutissent qu'à l'avortement. Nous avons vu, dans la première partie, Faust se convaincre de cette vérité fatale. Or, maintenant voilà que Wagner, cette ombre ridicule d'un si grand corps, ce Leporello du don Juan de la pensée, s'est mis en tête de continuer l'œuvre du Docteur. Quelle fin donner aux tentatives d'un cerveau si vulgaire? Les chemins qui ont conduit Faust au désespoir mènent Wagner à la quiétude. Le sot croit avoir réussi à merveille, et ne demande plus rien dès qu'il voit ses travaux de trente ans se résumer dans Homunculus, un pygmée, une petite lumière tremblotante dans une fiole de cristal. Risible apparition ! Homunculus, c'est l'ironie de Goethe qui voltige et qui plane au-dessus de son œuvre.

Le manteau magique se déploie dans l'air ; Faust et Méphistophélès s'enveloppent de ses plis nuageux ; et, comme le vent du nord les pousse à travers l'espace, Homunculus file devant en éclaireur, et sa lanterne, qui tremblote, illumine le chemin. Wagner voudrait bien être du voyage, mais le pauvre homme ne le peut. La médiocrité de sa nature, fermée, dès le premier jour, aux angoisses de la science, à ces sensations à la fois désastreuses et fécondes qui sont comme les ailes de feu sur lesquelles Faust s'élève par moment aux régions supérieures, la médiocrité de sa nature le cloue au sol. Le ver obscur continuera, comme par le passé, à ramper oisivement dans la poussière des livres ; il rongera jusqu'à la fin les fades racines de la fleur, sans pouvoir s'élever jamais au calice pour y boire cette rosée du ciel et de l'enfer que la science y distille, ce breuvage de la vie et de la mort, doux et fatal, qui porte le délire dans le cerveau, les désirs insatiables dans les sens, et dont l'intelligence seule aime à s'enivrer. « Reste, lui dit, en se dégageant de ses mains débiles, le malicieux Phosphore. Reste ; ton œuvre à toi, maître, est bien autrement importante ; songe

[1] Rutland, *Lex Alc.* p. 439.

que tu dois feuilleter les vieux parchemins, rassembler en bon ordre les éléments de la vie, et les classer avec circonspection. Ne manque pas de méditer la cause, de méditer plus encore le moyen. »

Une admirable qualité de Goethe, celle qui, sans nul doute, le distingue le plus entre tous les grands poëtes, c'est cette inflexible logique qu'il apporte toujours dans la composition de ses caractères, cette loi de déduction qui ne varie jamais. Voyez Wagner ; est-ce là un caractère qui se démente ? Le monde où il se meut a été bouleversé de fond en comble, les montagnes s'élèvent là où les fleuves coulaient, le cours des astres a changé : lui cependant est resté stationnaire. Indifférent à toutes les révolutions qui s'accomplissent au dehors, il s'enferme entre quatre murailles, et s'occupe d'y mener à fin son œuvre, une idée féconde et puissante que Faust a laissée au fond de ses alambics et de ses cornues, et qui, grâce aux efforts inouïs du bonhomme, a pour réalisation cet embryon d'Homunculus. Au peu de consistance du petit être, à la fragilité de son existence, on reconnaît le misérable souffle des poumons étiques de Wagner. En face d'un avortement pareil de sa pensée, Faust serait mort de honte ; le désespoir l'aurait anéanti au seul spectacle de cette essence lumineuse emprisonnée dans une fiole de cristal, qui va dans l'air clopin clopant, sans se rattacher à rien dans la nature, et semble faite pour servir de risée aux éléments. Wagner, au contraire, se glorifie et se pavane, et ne s'aperçoit pas que Méphistophélès le raille et s'amuse depuis une heure à ses dépens. Homunculus, à son tour, refuse d'accepter l'héritage d'un pareil pharmacien. L'idée a comme le pressentiment d'une origine plus noble : l'aiglon, une fois sorti de l'œuf, prend le large, et laisse glousser dans la basse-cour la poule couarde qui l'a couvé. — Je ne puis penser à ce Wagner sans me rappeler le frère Laurence de Roméo. Celui-là aussi vit dans la solitude et l'indifférence des bruits du monde ; mais avec quel enthousiasme sacré il aime la nature ! avec quelle foi charmante il écoute les révélations des astres ! quelle sereine confiance il a dans les baumes que lui donnent ses plantes pour assoupir les souffrances des mortels ! Il ne s'agit plus ici de science, mais de pur sentiment. La spéculation qui force la nature exige une main énergique et puissante ; l'amour, au contraire, se satisfait dans le loisir, car il ne demande que ce qu'on veut bien lui donner. Laurence n'a pas la prétention de convertir les lois de la création ; il les aime comme Dieu les a faites, et c'est pour les admirer plus à son aise qu'il se retire dans son champ. Wagner a tout le dogmatisme du métier ; formé à l'imitation du maître, il veut continuer son entreprise, il veut créer. Il prend l'œuvre de Faust tout juste au point où l'amant de Marguerite et d'Hélène trouve qu'il est bon de l'interrompre pour aller courir le monde. Du reste, la médiocrité ne manque jamais d'en agir de la sorte ; l'à-propos n'est guère son fait d'habitude. Comme elle n'a pas les ongles de l'aigle pour creuser son nid dans le roc, elle attend que l'oiseau royal quitte son aire pour s'y installer. Je le répète, Wagner n'a pas fait un pas ; tel on l'a vu jadis, tel on le retrouve aujourd'hui. Qu'on se souvienne de la scène de la promenade, dans la première partie. — Faust, en proie aux misères de son existence, traverse la ville un soir d'été, et partout sur ses pas la foule se découvre en signe de respect et d'admiration. Or, Wagner, qui l'accompagne, ne manque pas d'être ému jusqu'aux larmes par ces témoignages glorieux, et le voilà qui se prend aussitôt d'enthousiasme pour la science, qui doit être une fort belle chose, puisqu'elle commande à la multitude une vénération pareille. Cependant Faust,

absorbé par la vie intérieure, s'aperçoit à peine de l'accueil qu'on lui fait, et tandis que le vieux Philistin radote à son aise en cheminant à ses côtés, lui, rêveur, s'abandonne à quelque fantaisie sublime qui l'emporte vers les régions empourprées du soleil couchant. — Il en est de même ici : Homunculus s'envole et part, et Wagner reste à terre, comme toujours. Wagner a commencé par balayer les laboratoires de Faust ; peu à peu il a monté dans la hiérarchie, les grades lui sont venus avec les années ; ses entretiens familiers avec le Docteur, la poussière des livres qu'il respire, l'air qui s'exhale des fourneaux, tout cela finit par troubler sa pauvre cervelle, au point qu'un beau jour il s'empare de l'attirail de Faust, et se met à travailler pour son propre compte, mais sans but, sans vocation, sans idée. Entre Wagner et les êtres fantastiques dont il s'entoure, il ne peut exister d'alliance durable ; chaque fois que le bonhomme lève le nez en l'air, c'est pour voir quelqu'un des siens qui lui échappe par toute sorte de transformations auxquelles son ingrate nature refuse de se prêter. Cependant il ne se décourage pas ; au contraire, vous le trouvez toujours heureux, épanoui, satisfait de lui-même, et c'est par ce côté surtout que ce caractère est admirable. La sérénité pure est en Dieu seul, qui crée sans souffrance ni travail, par le seul acte de sa volonté éternelle, et se repose aussitôt dans son œuvre ; le génie humain crée aussi, mais dans la tristesse et les angoisses, et la béatitude ou le calme céleste ne se réfléchit au monde qu'au sein de la médiocrité. Vérité funeste mais incontestable, et venue d'une source divine : *Beati pauperes spiritu, quia*... On dirait que Dieu donne aux uns la pensée, aux autres la quiétude, sans vouloir jamais rassembler en un seul la pensée et la quiétude, comme s'il craignait de voir trop près de lui le mortel doué de ces facultés faites pour se développer et s'agrandir l'une par l'autre. Je ne sais, mais il me semble qu'il y a là tout le secret de la chute. Lucifer, c'est la pensée dans la béatitude et s'exerçant sous l'influence de l'orgueil. Wagner, dans toute sa vie, n'a pas un seul instant de tristesse ou de déception ; si l'œuvre où il met toutes ses espérances avorte un beau soir, il en prend bravement son parti, dort sur les deux oreilles, et le lendemain recommence de plus belle. Misérable condition, que Faust n'a pas tort de prendre en pitié ! Qu'est-ce donc en effet que le calme de l'existence, s'il faut l'acheter au prix de l'infirmité de sa nature ! N'y a-t-il pas, au-dessus de ces biens relatifs et dont on jouit sans en avoir conscience, quelque volupté absolue où tendent les ambitions généreuses au risque d'être foudroyées ? et ne vaut-il pas mieux être Faust debout sur le Brocken, en butte à toutes les tempêtes qui soufflent sur l'âme humaine du ciel et de la terre, que ce misérable Wagner, qui vit soixante ans heureux, mais bafoué, et ne s'aperçoit pas qu'il sert de jouet ridicule à la destinée ?

Ensuite les trois compagnons se mettent en route pour aller assister à la nuit classique de Walpürgis. Le premier besoin d'Homunculus, c'est d'exister : il faut qu'il puisse se mouvoir dans le libre espace des cieux ; il faut que l'esprit élémentaire se retrempe aux sources fécondes du naturalisme antique, qu'il s'arrête un moment sur les rocs de la mer Égée et s'entretienne avec Anaxagore et Thalès touchant les causes premières. Nous le verrons plus tard Esprit de feu, phosphore, plonger dans l'eau sans mourir et former alliance avec l'élément de l'école d'Ionie. Pour Faust, il n'a pas renoncé à sa course aventureuse. Fatigué de chercher dans le présent de quoi satisfaire le désir immodéré qui le consume, il se tourne vers le passé. Il faut que cette activité sans bornes, que les voluptés

de la contemplation n'absorbent plus désormais, se rue ailleurs et se dépense. De pareilles natures ne s'arrêtent plus, une fois qu'elles ont mis le pied dans la débauche de l'esprit et des sens. Faust a commencé par sonder les abîmes de l'avenir, puis il s'est promené dans le jardin du présent, dont il a ravagé les plus douces fleurs, et maintenant le voilà qui fouille dans le passé. De tels êtres rentreraient dans l'existence ordinaire s'ils pouvaient savoir ce que c'est que la lassitude. Le sentiment de paix et de satisfaction que donne le repos qui suit l'œuvre, est peut-être la seule volupté qu'ils ignorent, eux qui boivent à toutes les coupes de la volupté. Rien ne rebute Faust ; il faut qu'il s'agite et qu'il souffre. Il va, il ira partout et toujours, tant qu'il y aura dans l'espace et dans le temps des mondes et de l'air. A mesure que ses illusions tombent, il les remplace par des illusions qu'il se crée, illusions d'un autre âge et d'un autre ciel. On dirait un arbre immense qui ne se dépouille jamais, ou plutôt qui renouvelle sans cesse son feuillage et ses fleurs, grâce à l'abondance d'une séve mystérieuse qui fournit seule à sa végétation surnaturelle. Voyez-le dans sa fureur insensée : il quitte Marguerite pour prendre Hélène, il abolit l'amour dans le présent pour relever son autel dans le passé. Il renonce aux illusions de Roméo pour se faire les illusions de Pâris. Les imaginations lascives dont il vient d'être bercé durant son court sommeil éveillent en lui d'irrésistibles fantaisies ; les brises qui frémissaient tout à l'heure dans ses cheveux lui ont apporté quelque chose des grèves de Sunium et des roses de Tempé. Il s'éveille les bras étendus vers la beauté plastique, appelant la Grèce de tous ses vœux. D'ailleurs n'est-ce point là, sous ce ciel enchanté, dans ce pays des fleuves et des bois sacrés, des Nymphes et des Dryades, que respire, entourée du chœur des vierges troyennes, l'épouse de Ménélas, Hélène, l'objet de son culte idéal, la maîtresse de sa pensée, comme Marguerite le fut jadis de son cœur ? Quant à Méphistophélès, il fera le voyage en vrai touriste, en vieux diable qui n'est pas fâché de s'instruire et de voir du pays. A parler franchement, le monde antique, tout peuplé de dieux et de héros inconnus, ne le séduit guère au premier abord. Cet enfer, gouverné par un dieu impassible et qui ne connaît ni la haine, ni les désespoirs de l'orgueil enchaîné, lui semble misérable, à lui l'ange déchu, l'Esprit du mal, le diable de la hiérarchie catholique. Cependant il finit par céder au vent du destin qui le pousse, et se rendre aux instances d'Homunculus, dont le cristal sonore illumine le chemin de splendeurs phosphorescentes. Après tout, là aussi Méphistophélès pourra bien se trouver en pays de connaissance. Si les Gnomes et les Salamandres lui manquent, il aura les Griffons et les Kabires, et, comme Œdipe, il causera sur les ruines de Thèbes avec les Sphinx, ces divinités monstrueuses qui rampent comme des lézards sur les pans croulés des murs cyclopéens ; il pourra soulever leurs mamelles pendantes et leur dire en face, en les quittant, le grand mot de l'énigme antique qu'il sait à coup sûr mieux que personne. D'ailleurs la nature n'a-t-elle pas mis au fond des choses des fils mystérieux par lesquels se rattachent entre elles les idées éternelles de l'humanité ? et ces fils qui servent à guider les intelligences humaines à travers le ténébreux labyrinthe du temps, le diable ne peut-il donc les saisir comme un simple mortel ? Ici éclate la sollicitude de Goethe pour son personnage de prédilection. Cette sollicitude, en pareille circonstance, est tout simplement un trait de génie. Grâce à l'effort prodigieux du poëte, Méphistophélès entre seul dans le monde antique sans presque se dépayser ; il est là comme il était sur le Brocken, entouré des siens et de sa famille.

La mythologie païenne a de secrets abîmes qu'on ignore : bien loin de cet Olympe de lumière et d'azur où se meuvent, dans leur adorable jeunesse et leur pure beauté, les créations divines des poëtes, s'étend comme un chaos immense où flottent pêle-mêle, dans le vide de la nuit, les Esprits issus des éléments que la science livre à peine ébauchés à la poésie, et c'est à cette source inconnue et profonde que Goethe ira prendre son imagination ; c'est par la Thessalie que le grand poëte romantique des temps modernes mettra le pied sur la terre classique de Grèce pour la conquérir. Il se contente de prendre Hélène et le cœur à l'antiquité homérique ; pour le reste, il obéit à sa fantaisie accoutumée. Goethe, ce n'est pas l'imagination qui puise aux sources de la poésie, mais la poésie qui puise aux divines sources de la science humaine. Là repose, selon moi, tout le mystère de son œuvre. A mesure que son œil se fixe quelque part, le sol se creuse si bien que dans cette antiquité où tant de beaux génies n'ont su trouver que des marbres inanimés, lui découvre la vie et tout un monde, le monde de la science qui se transforme, et prend dans son cerveau les splendides couleurs de l'imagination. L'aigle olympien voit du haut des cieux la cuve immense du panthéisme bouillonner dans les entrailles de cette terre généreuse, et voilà qu'il descend aussitôt, se plonge dans les flots de cette lave incandescente, et remonte vers son empyrée emportant sa proie avec lui, les idées, Ganymèdes de ce Jupiter. Goethe n'a que faire de la traduction épique d'Homère et d'Eschyle. Il ne tiendra qu'à lui de lutter de nombre et de magnificence avec l'*Iliade* et *les Suppliantes*, comme il l'a fait dans sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*. L'auteur de *Faust* est de taille à se mesurer avec les plus vaillants et les plus forts ; mais il lui convient mieux d'évoquer d'autres apparitions. L'antiquité a sa légende comme le moyen âge. Livrez l'antiquité à cet Allemand venu des bords du Rhin pour donner, après deux mille ans, l'air et l'espace au merveilleux que la Grèce adorait presque sans le connaître ; laissez-le réunir dans son poëme immense tout ce qui tinte dans le cristal, roule dans les eaux, siffle dans l'air, frémit dans le feuillage, et rassembler dans une symphonie éternelle toutes ces âmes éparses de la nature, dont les anciens avaient à certains jours la divination sacrée, mais qu'ils ne pouvaient évoquer, car Spinosa n'avait pas couvé l'œuf d'Ionie, car la science du panthéisme n'était pas faite. Goethe ne prend à l'antiquité ni ses héros ni ses dieux ; les héros et les dieux de l'antiquité ont leur Olympe et les poëmes d'Homère. Ce qu'il veut, lui, ce sont les *Kabires*, les *Telchines*, les *Psylles*, les *Gorgones*, les *Phorkiades*, les *Lamies*, et tous ces fantômes venus de Thrace, et qui erraient depuis des siècles au nord-ouest de la Thessalie et de Lemnos, sans que nul eût osé les recueillir ; le romantisme enfin de l'antiquité classique. Je laisse à penser au lecteur si Méphistophélès se trouve bien en pareille compagnie. Il interroge çà et là, il cause, il argumente, et, sauf quelques expressions qui l'embarrassent un peu, finit par se dire que tout cela se ressemble beaucoup et qu'il n'y a guère que les noms de changés. Un moment il est là comme sur sa terre, il donne la main à chacun, et se croirait volontiers dans son royaume, parmi ses familiers et ses sujets. Le vieux diable a trop d'esprit et de sens pour se laisser prendre aux différences. Aussi ne tarde-t-il pas à s'apercevoir que tout cet appareil dont il se faisait un monstre, c'est tout simplement l'éternelle émanation de la grande nature, modifiée à l'infini par des conditions de climat, de temps et de langage. Insensiblement il marche avec plus d'aisance, prend pied sur cette Grèce, et au besoin il s'arrangerait pour y vivre. La Thessalie vaut le

Brocken ; entre la pythie de Délos et la sorcière du Harzberg, ce n'est guère qu'une question de monture : un trépied au lieu d'un balai, voilà tout.

Faust rencontre Chiron sur le rivage du Peneïos, et lui demande aussitôt des nouvelles d'Hélène. Le Centaure haletant l'invite à monter sur son dos, et l'emporte à travers le fleuve, « du côté de la plaine où Rome et la Grèce se heurtèrent en un choc terrible, » le champ de Cynocéphale, où Quintus Flaminius battit Philippe. Chemin faisant, le fils de Kronos et de Philyra cause avec son cavalier et lui parle d'Hercule, son élève. Au nom d'Hélène, prononcé par le Centaure, Faust éclate en un transport d'enthousiasme : « Créature éternelle du rang des dieux, aussi grande que tendre, auguste et digne d'être aimée, tu l'as vue jadis ; aujourd'hui, moi, je l'ai vue aussi belle qu'attrayante, aussi belle que désirée ; tous mes sens, tout mon être en sont désormais possédés ; je ne vis plus si je ne puis l'atteindre. »

A ces paroles effrénées, Chiron ne doute plus de la démence qui règne dans le cerveau de Faust. En sa qualité de Centaure, initié aux mystères des plantes et des eaux, il juge sur-le-champ qu'il est de toute nécessité de remédier au mal ; et, comme dans sa course intrépide il ne peut entreprendre lui-même la cure, il dépose son cavalier sur le seuil de la devineresse Manto, puis disparaît et continue à battre la campagne sonore de son pied infatigable. Il s'agit de guérir Faust de son amour insensé pour Hélène. A défaut du Centaure médecin, la fille d'Esculape se charge de l'affaire et le conduit dans l'antre de Perséphone. — Les Syrènes se baignent en chantant dans les flots du Peneïos, l'onde s'émeut, la terre tremble, — allusion à l'origine de Délos. Les Griffons gardent les trésors enfouis dans la terre, les Pygmées et les Imses se disputent les royaumes souterrains, les Dactyles forgent les métaux. Cependant Méphistophélès se perd dans les groupes de Larves et de Lamies. Au premier abord, le vieux diable est séduit par la beauté des formes qui s'offrent à lui ; les apparences tentent sa luxure ; peu à peu, il s'humanise, il ose, il devient familier. Par malheur, il oublie qu'il est dans la nuit de Walpürgis ; il prend des illusions pour des réalités, et les illusions qui dansent à ses côtés se dissipent au premier attouchement de ses mains, ou plutôt se transforment en figures hideuses, qui, bien loin d'exciter sa concupiscence, ne soulèvent que son dégoût.

Ici les Esprits de l'antique nature commencent à s'émouvoir en tous sens, les eaux du Peneïos s'enflent et bouillonnent, les feuillages sacrés ondulent, et des bruits inouïs roulent dans les airs sur les ailes du vent. Les idées antiques et les idées modernes se rencontrent et se donnent la main dans ce Josaphat poétique. Tant que dure l'intermède, on se sent comme enveloppé d'une vapeur mélodieuse ; il semble qu'on entende planer dans l'air, au-dessus de la voix des Sphinx, des Syrènes et des Dactyles, une harmonie âpre et sauvage dont on écoute avec ravissement les divagations infinies, sans essayer de remonter à leur source. On ignore qui soulève ainsi dans l'espace cette grande voix éplorée et confuse, si c'est le passé qui chante ou le présent. Cela peut venir d'Orphée errant dans les bois de la Thrace, ou de Weber conduisant à travers les brouillards sonores la meute fantastique de Samiel. Tout s'anime, frissonne et palpite : on dirait une forêt enchantée du moyen âge ; le marbre de Paros lui-même élève la voix et parle comme la statue du Commandeur : sabbat prodigieux où défilent l'une après l'autre, sous l'évocation puissante de Goethe, les pâles et mystérieuses figures que l'œil de l'initié peut seul entrevoir dans les ténèbres

du paganisme ; car l'antiquité, elle aussi, a ses terreurs, terreurs sombres et mornes, dont le vulgaire ne se rend pas compte et que le pontife exploite à son profit.

On ne cesse de se répandre en beaux discours sur l'instinct merveilleux qui poussa les Grecs vers les choses pures et sereines de l'art, et de vanter avec amour l'immuable sourire de leurs divinités de marbre. Mais sait-on, après tout, si cette persévérance à ne jamais produire que les grâces de la nature ne leur vient pas plutôt de la nécessité d'obéir à la loi religieuse qui garde le dogme au fond du sanctuaire et défend au ciseau d'entamer le symbole? On ne peut, certes, attribuer à l'imagination de Goethe les figures sans nombre qui s'agitent dans le cercle immense de cet intermède : ce sont là des figures antiques d'aussi bonne race que les héros de l'*Iliade*, des *Perses*, ou d'*OEdipe roi*, et cependant vous ne les trouvez ni dans Homère, ni dans Eschyle, ni dans Sophocle. Non pas que ces grands maîtres aient vécu dans l'ignorance de ces créations mystérieuses que Goethe a produites à la vie de l'air et du soleil ; mais ils ne les abordent jamais qu'avec une réserve extrême, et s'éloignent d'elles sitôt après les avoir nommées, sans chercher à les dégager du symbole qui les enveloppe. Pour voir surgir le romantisme de l'antiquité, il faut attendre le mouvement alexandrin. C'est là, dans la débâcle universelle qu'amène l'invasion du christianisme, qu'apparaissent pour la première fois ces myriades de dieux inconnus. La confusion s'empare du monde, le Serapeum croule, et Julien, dans les efforts désespérés qu'il tente pour relever l'édifice mythologique du passé à jamais aboli, renverse toute hiérarchie ; si bien que le symbole, si longtemps retenu dans les ténèbres du sanctuaire impénétrable, finit par remplacer au grand jour les dieux de marbre tombés en poudre sous le marteau des chrétiens. Et c'est pourquoi Goethe, après deux mille ans, voulant accomplir au profit de la poésie l'œuvre que Julien avait tentée en vain dans un but politique, Goethe devait prendre à l'antiquité, non la forme périssable tant de fois épuisée par des mains glorieuses, mais le dogme, mais l'idée où la vie se perpétue, et qui était le seul point de contact par où notre siècle pût entrer en rapport avec l'antiquité.

L'intermède vient de finir, le drame commence. Hélène, entourée du chœur des vierges troyennes, s'arrête devant le palais de Ménélas. Les images coulent de ses lèvres avec la richesse et l'abondance de l'inspiration homérique ; sa belle voix au timbre d'or plane dans les régions de la mélodie : ineffable langage, dont Goethe emprunte le secret aux chantres de l'Olympe. Dès les premières paroles d'Hélène, on sent que désormais l'œuvre se meut dans le cercle de la réalité. Assez longtemps le poëte a parcouru l'espace, traçant dans l'air au hasard les folles visions de son délire. Cette fois la figure d'Hélène l'attire et le fascine au point qu'il ne peut s'empêcher de la prendre au sérieux ; il l'aime, et l'inquiet désir qu'il ressent pour elle nous est un sûr garant de la beauté visible et palpable qu'il s'attache à lui donner. Remarquez comme, dès le premier vers, le ton change, comme la voix se hausse, comme le style revêt tout à coup une pompe inusitée. Quelle ampleur dans le discours ! quel appareil solennel dans l'ordonnance des rhythmes ! on entend le bruit du cothurne retentir sous le péristyle sacré. Ce n'est plus cette fois la vision que Faust évoque au premier acte, du sein du royaume des idées, la forme insaisissable qui passe bafouée et méconnue devant la cour de l'Empereur, et ne doit qu'au sensualisme le plus grossier les singuliers compliments qu'elle recueille. Non, c'est la fille grecque, c'est

Hélène de sang et de chair, j'allais dire de marbre, le fruit des amours du Cygne et de Léda, l'amante incomparable de Pâris et d'Achille ; celle que Goethe a rêvée, qu'il désire de toute la puissance de son cerveau; celle enfin qui, plus que Melpomène, plus que toutes les Muses, représente la poésie antique, car elle est la beauté pure. Où trouver en effet, dans le monde païen, une idée qui ne se soit confondue avec elle en un baiser de feu, sous les lauriers-roses de l'Eurotas ou les voûtes du sanctuaire domestique? On conçoit que la poésie moderne ait voulu porter la main sur ce corps suave que tant de lèvres immortelles ont touché. Si, dans la nuit classique de Walpürgis, le poëte célèbre la fête des éléments, cet acte tout entier est consacré par lui au culte de la pure beauté, élément, elle aussi, — élément unique du monde de la pensée et de l'imagination. Supposez un instant que ce n'est point la véritable Hélène qui paraît devant vous, aussitôt l'allégorie perd tout son sens. Faust, le représentant du romantisme, ne doit en aucune façon se marier avec une ombre; il lui faut pour compagne la beauté dans sa manifestation plastique, Hélène. Ainsi seulement la poésie classique peut entrer en rapport avec la théorie moderne. Le beau côté de la chevalerie, — le chant et l'amour, la force de la jeunesse et de la nature, — sert de transition vers la grande forme et la puissance inflexible de l'antiquité. Ainsi le poëte atteint son but, qui est ici de montrer l'art antique passant à l'art romantique, tout au rebours de la nuit de Walpürgis, où c'est le romantique qui passe à l'antique. De l'alliance de ce double élément avec la nature et la plastique naît la vraie poésie.

Hélène est une imagination des plus belles années de Goethe, une idée venue en même temps que *Hermann et Dorothée*, peut-être avant. Voici, du reste, ce qu'il en dit lui-même dans une lettre à Schiller, 12 septembre 1800 (*Briefwechsel*, Th. V. S. 306) : « J'ai mené à bien, cette semaine, les situations dont je vous ai parlé, et mon Hélène est vraiment venue au jour. Maintenant le beau m'attire tellement vers le cercle de mon héroïne, que c'est une affliction pour moi d'avoir à la convertir en une sorte de conte bleu. Je sens bien un vif désir de fonder une sérieuse tragédie sur les matériaux que j'ai déjà ; mais je craindrais d'augmenter encore les obligations dont l'accomplissement pénible consume les joies de la vie. » Et vingt-six ans plus tard, dans une lettre à Zelter, 2 juin 1826 (*Briefwechsel mit Zelter*, Th. IV, S. 171) : « Je dois aussi te confier que j'ai repris, pour ce qui regarde le plan poétique et non les développements, les travaux préliminaires d'une œuvre importante sur laquelle, depuis la mort de Schiller, je n'avais pas jeté les yeux, et qui, sans le coup de collier d'aujourd'hui, serait demeurée *in limbo patrum*. Le caractère de cette œuvre est d'empiéter sur les domaines de la nouvelle littérature, et cependant je défie qui que ce soit au monde d'en avoir la moindre idée. J'ai lieu de croire qu'il en résultera une grande confusion, car je la destine dans ma pensée à vider une querelle. » Il était difficile de toucher plus juste, et le poëte parle ici avec cet admirable instinct critique qui ne le trompe jamais. En effet, je ne sais pas d'œuvre plus prônée et plus méconnue, plus exposée à la fois aux exagérations de la louange et du blâme, plus admirée des uns et des autres, et plus mise en question par tous. Tandis que les philosophes s'y complaisent, attirés par le souffle divin qui s'exhale de la perfection grecque, les romantiques s'en détournent avec horreur, et là où le pied du classique chancelle, le romantique se trouve sur son terrain. Le secret de cette inquiétude qui tourmente les deux partis me semble tout en-

tier dans la fantaisie immense de Goethe, qui a voulu rassembler tous les éléments dans sa création. Fatalité attachée aux enfantements du génie! Ces grandes œuvres synthétiques, qui comprennent l'univers de la pensée et de l'action, sont créées plutôt pour l'humanité que pour l'homme. Dès leur naissance, la discussion s'en empare : elles servent de champ de bataille aux opinions les plus contraires, qui s'y livrent un combat éternel d'autant plus indécis, que les chances sont plus également partagées. Ces œuvres éveillent plutôt l'enthousiasme de tous que l'amour et le culte de chacun ; beaucoup les défendent avec courage et persévérance, mais peu se passionnent pour elles. Ce n'est pas au moins, — quant à ce qui regarde l'observation des sentiments, les grâces de la pensée, le soin curieux du détail, — que ces œuvres le cèdent en rien à d'autres. Ce qui leur manque, c'est la classification et l'ordre. Une forêt vierge n'est pas un sentier. Les intelligences oisives et modestes trouveraient là aussi la douce fleur de l'âme, mais cachée et perdue sous les grandes herbes qu'il faudrait séparer avec peine, et l'on s'explique comment il convient mieux à leur heureuse nonchalance d'aller respirer les pâles violettes dans le coin de terre isolé où Pétrarque et Novalis les ont plantées. Une chose qui du premier abord glace la sympathie du lecteur, c'est l'ironie inexorable qui se manifeste dans ce livre sous toutes les formes. Goethe ne procède guère autrement : génie essentiellement profond et varié, il voit d'un coup d'œil infaillible les tendances du moment, et trouve dans la fécondité de sa nature généreuse de quoi y satisfaire. Mais l'imitation suit le génie comme son ombre ; la voie ouverte, tous s'y précipitent au hasard, et c'est alors un plaisir de dieu pour le vieillard que de comprimer tout d'un coup ces élans effrénés par un éclat de rire inextinguible. Goethe fait un peu, autour du troupeau littéraire de son temps, l'office du chien de berger : dès que les moutons se débandent et vont dévastant le beau pâturage que leur a découvert la sagacité du maître, le vieux gardien attentif se lance après eux, d'un bond dépasse les plus hardis, et les ramène à l'étable en leur mordant l'oreille jusqu'au sang. Je citerai, à l'appui de ce que j'avance, dans la première partie de *Faust*, l'intermède tout entier des *Noces d'or d'Obéron et de Titania* (*Oberon's und Titania's goldne Hochzeit*), et dans la seconde, ces allusions de toute sorte et ces passages satiriques où certaines idées, fort en honneur dans un passé encore très-près de nous, ne sont guère plus épargnées que les faiblesses de Nicolaï et de ses contemporains dans les scènes du Brocken. — Voici en quels termes Goethe parle de l'accueil fait à sa création d'Hélène dans certaines capitales de l'Europe : « Je sais maintenant comment on a salué Hélène à Édimbourg, à Paris, à Moscou ; peut-être n'est-il pas sans intérêt de connaître, à ce propos, trois façons de penser tout à fait opposées. L'Écossais cherche à pénétrer dans l'œuvre, le Français à la comprendre, le Russe à se l'approprier. Il ne serait pas impossible qu'on trouvât ces trois facultés réunies chez le lecteur allemand. » (*Goethe an Zelter*, 20 mai 1828 ; *Briefwechsel*, Th. V, S. 44).

Cependant Hélène est entrée dans le palais de Ménélas : le chœur chante un hymne à la gloire des dieux, qui ont protégé le retour de l'héroïne. Mais tout à coup la reine épouvantée sort du palais, et tombe dans les bras de ses compagnes. Ses traits si calmes sont émus ; on dirait que la colère lutte sur son noble front avec l'étonnement.

Le chœur. Découvre, noble femme, à tes servantes qui t'assistent avec respect, ce qui est arrivé.

HÉLÈNE. Ce que j'ai vu, vous le verrez vous-mêmes de vos propres yeux, à moins que l'antique nuit n'ait englouti aussitôt son œuvre dans le sein de ses profondeurs, d'où s'échappent les prodiges ; mais, pour que vous le sachiez, je vous le dis à haute voix : — Comme je traversais d'un pas solennel le vestibule austère de la maison royale, songeant à mes nouveaux devoirs, le silence de ces pieux déserts m'étonna. Ni le bruit sonore des gens qui vont et viennent ne frappa mon oreille, ni le travail empressé et vigilant mon regard ; aucune servante ne m'apparut, aucune ménagère, de celles qui jadis saluaient amicalement chaque étranger. Cependant, comme je m'approchais du foyer, j'aperçus, près d'un reste attiédi de cendres consumées, assise sur le sol, je ne sais quelle grande femme voilée, dans l'attitude de la pensée plutôt que du sommeil. Ma voix souveraine l'invite au travail, car je la prends d'abord pour une servante placée là par la prévoyance de mon époux ; mais elle demeure impassible, enveloppée dans les plis de sa tunique. A la fin seulement, elle élève, sur ma menace, son bras droit, comme pour me chasser de l'âtre et de la salle. Irritée, je me détourne et monte les degrés qui conduisent à l'estrade où le thalamos s'élève, tout paré, près de la salle du trésor. La vision, elle aussi, se dresse, et, me fermant le chemin d'un air impérieux, se montre à moi dans sa grandeur décharnée, l'œil creux, terne et sanglant, comme un spectre bizarre qui trouble la vue et l'esprit... Mais je parle en vain, car la parole ne dispose pas de la forme en créatrice. Voyez vous-mêmes, elle ose se risquer à la lumière ! Ici nous régnons jusqu'à l'arrivée de notre maître et roi. Phébus, l'ami de la beauté, repousse bien loin dans les ténèbres les hideux fantômes de la nuit, ou les dompte.

La destinée lamentable de Troie plane au-dessus de cette introduction. Tout autour d'Hélène, source fatale de tant de misères, flotte un nuage si doux, si vaporeux, qu'il semble encore ici que le naturalisme pur des temps antiques l'emporte sur la beauté morale de l'âge chrétien. Que de systèmes sur la poésie réduits à néant par cette démonstration souveraine que Goethe poursuit avec un implacable sang-froid ! Le beau dans l'art peut donc se passer du sens moral ! Phorkyas représente ici plutôt les terreurs profondes que l'antiquité personnifie dans certaines apparitions que la laideur du diable. Ce n'est que vers la fin, lorsque le romantisme atteint son apogée, que la Laideur se montre. Le classique répugne à Méphistophélès ; il n'ose s'y aventurer que sous un masque ; et quelle apparence lui conviendrait mieux que celle de Phorkyas, le monstre sorti de l'Érèbe, l'épouvante des jeunes Troyennes ? Car Phorkyas, c'est encore Méphistophélès, on le devine. La manière dont l'imagination de Goethe se donne cours et franchit toute barrière, sans tenir compte des temps et des lieux, pourra sembler étrange ; mais n'oublions pas qu'il ne s'agit ici que de la beauté poétique, et que nous sommes au milieu du rêve d'un Allemand sur l'antiquité, c'est-à-dire bien loin de toute vraisemblance et de toute réalité prosaïque.

La réponse du spectre ne se fait pas attendre. Le chœur des Troyennes repousse et maudit la Laideur. La querelle s'anime. On se rappelle, à propos de cette scène, le naturel souvent brutal de la poésie antique, et les rudes paroles qu'échangent entre eux les héros de la tragédie grecque et des poëmes d'Homère. Cependant Hélène intervient et commande le silence :

HÉLÈNE. Qu'on répare le temps perdu en des querelles arrogantes, et qu'on se hâte d'accomplir le sacrifice ordonné par le roi.

PHORKYAS. Tout est prêt dans la maison ; la coupe, le trépied, la hache aiguë, l'eau lustrale, l'encens, tout est prêt… Désigne la victime.

HÉLÈNE. Le roi ne l'a pas indiquée.

PHORKIAS. Il ne l'a pas dite? O misère!

HÉLÈNE. Quelle affliction s'empare de ton cœur?

PHORKYAS. Reine, c'est toi-même!

HÉLÈNE. Moi?

PHORKIAS. Et celles-ci.

LE CHŒUR. Malheur et désespoir!

PHORKYAS. Tu tomberas sous la hache.

HÉLÈNE. Affreux! Mais je l'avais pressenti, malheureuse!

PHORKYAS. Cela me semble inévitable.

LE CHŒUR. Hélas! et nous, quel destin nous attend?

Le chœur, dans les angoisses du désespoir, se tourne vers Phorkyas, implorant d'elle un moyen de salut.

Phorkyas cède enfin aux instances des Troyennes suppliantes. Le temps presse : il faut se hâter de fuir les murs de Sparte, et s'en aller chercher un refuge sur les bords du Taygète, où une race étrangère vient de fonder une cité nouvelle sous la conduite d'un aventurier glorieux. Hélène demeure un instant irrésolue… Un bruit de clairons annonce l'arrivée de Ménélas : c'est la mort qui s'avance à grands pas, la mort sanglante pour elle et ses blanches compagnes. La reine, épouvantée, n'hésite plus, et remet sa destinée entre les mains de Phorkyas. Un nuage épais couvre la scène, et, lorsqu'il se dissipe, la reine et le chœur se trouvent, par enchantement, au milieu de la cité gothique, où des pages blonds et vêtus de soie et d'or s'empressent à les accueillir. Hélène est conduite vers Faust. Celui-ci, avant même de rendre hommage à la fille immortelle du Cygne, fait charger de fers, en sa présence, le gardien de la tour, Lyncéus, pour avoir négligé d'annoncer qu'il la voyait venir. Hélène sourit d'aise à ce premier témoignage de galanterie chevaleresque, et pardonne au gardien. Faust obéit, et s'avoue le vassal de la pure beauté. Dès ce moment, l'hyménée de Faust et d'Hélène est décidé. Le représentant du moyen âge monte sur le trône de l'héroïne antique, et partage avec elle le royaume infini. Hélène ne se lasse pas d'admirer les phénomènes merveilleux qui dansent autour d'elle comme les rayons d'un soleil inconnu. C'est un monde tout entier qui se révèle à ses sens. La belle fleur divine, transplantée sur un sol étranger, épanouit son calice d'argent, d'où s'échappent de suaves parfums qui enivrent Faust. Cependant des cris tumultueux troublent le calme de la vallée heureuse. Les envoyés de Ménélas viennent réclamer Hélène. Faust se lève, et les repousse à la tête de ses hommes d'armes. La valeur protége la beauté et s'en rend digne. Bientôt le calme renaît, doux, embaumé, voluptueux, inaltérable. Le chœur s'endort çà et là sur les degrés du palais et sur les touffes d'herbe où serpentent les eaux vives. Hélène et Faust, l'œil humide, la lèvre altérée, ivres de désirs et d'amour, se perdent, la main dans la main, sous l'épaisseur du feuillage dans les ombres de la grotte mystérieuse. Bientôt Phorkyas annonce qu'un enfant nouveau-né bondit, en se jouant, du giron de l'épouse sur le sein de l'époux ; un merveilleux enfant, nu d'abord, puis vêtu de pourpre et d'azur, la lyre d'or à la main, comme un petit Phébus, l'auréole de lumière sur les tempes. Euphorion paraît ; il court, il bondit, quitte le sol, monte vers les astres, et se balance

dans l'infini, joyeux, insouciant, et toujours chantant, d'une voix plus pure que le cristal, des strophes romantiques que la musique aérienne accompagne. On voit ainsi ce que Goethe emprunte à la légende et ce qu'il y ajoute. Les amours d'Achille et d'Hélène, vous les trouverez ici. Rien n'est perdu, ni l'ardeur des caresses, ni l'harmonie de l'air, ni l'enchantement du site, mystérieuse étreinte d'où naît de même Euphorion, l'enfant divin, la poésie. Seulement, au lieu d'Achille, c'est Faust; au lieu de la beauté humaine, la beauté idéale, l'intelligence. Hélène reste ce que l'antiquité l'a faite, ce qu'elle sera toujours. Quel représentant plus noble et plus digne l'antiquité plastique trouverait-elle?

Ainsi, les éléments de toute poésie se rencontrent et s'assemblent; l'antiquité épouse le romantisme, et de cet hyménée sort la poésie moderne avec sa forme originale, son intimité sympathique, mais aussi avec ses désirs sans bornes, son impatience du joug et de la règle; réelle à la fois et symbolique, — tantôt voilée, tantôt nue comme le marbre antique, — aujourd'hui noyée dans les brouillards, demain sereine, et la lumière au front, — féconde et capricieuse comme le soleil, où elle tend sans cesse, au risque de tomber dans l'eau comme Euphorion et comme Icare. Icare, c'est l'inquiétude incessante de la pensée, l'aspiration éternelle vers un but ignoré qui s'élève toujours à mesure qu'on monte, la fièvre d'un dieu insensé dans le cerveau d'un pâle adolescent, tout ce qu'il y a de vaste, d'infini, dans les vœux des immortels, et tout ce qu'il y a de factice et de vain dans l'action des hommes; le désir insatiable qui cherche la source, et tombe foudroyé avant de l'avoir découverte; l'âme de Byron sur deux ailes de cire qui fondent au soleil. — L'antiquité, qui devinait Faust en créant Prométhée, a pressenti Byron dans Icare; et Goethe, — ce magicien de la poésie, ce conciliateur suprême qui sait par quels côtés latents les éléments disjoints d'un monde, dont l'unité fait l'harmonie, peuvent se réunir; — Goethe, après vingt siècles, confond ensemble ces deux relations d'une même idée dans une allusion pleine de mélancolie et de charme, grâce à laquelle la trinité symbolique se complète, et dont il emprunte le nom mélodieux aux légendes de la mythologie antique.

Tel est le mythe qui clôt l'intermède antique de la tragédie. Au premier aspect, la part que Goethe fait à Euphorion semble assez belle. Représentant par sa mère de la beauté pure, de la beauté grecque, et de la science allemande par son père, quelle destinée plus glorieuse dès le berceau! Et cependant Goethe ne s'en tient pas là, il faut à sa création quelque chose de contemporain qui en rehausse la vie et l'éclat dans le présent. De l'idée d'Euphorion, étoile radieuse sitôt éteinte au firmament de la poésie, à l'idée de lord Byron, il n'y a qu'un pas. Euphorion sera Byron. Ainsi Goethe paiera le tribut de sa plainte sublime à la mémoire de l'auteur de *Manfred*, et son œuvre trouvera dans cette douleur généreuse une mélancolie imposante et grandiose que l'antiquité seule n'aurait pu lui donner. Quel autre que Byron serait ce jeune immortel au splendide visage, aux tempes sereines qu'une flamme illumine, ce génie inquiet qui gravit d'un pied ferme les pics escarpés et neigeux, plonge au hasard dans les abîmes, appelle la guerre, et trouve enfin la mort en cherchant un idéal qu'il ne peut atteindre?

EUPHORION. Je sens des ailes qui me poussent. Là-bas, là-bas, le devoir m'appelle. Laissez, que je m'envole!

(Euphorion s'élance dans l'air, ses vêtements le portent quelque temps. Sa tête rayonne et laisse dans le ciel une trace lumineuse.)

LE CHŒUR. Icare ! Icare ! assez de malheur !

(Un beau jeune homme tombe aux pieds de Faust et d'Hélène. Son visage rappelle des *traits connus*. L'enveloppe matérielle disparaît ; l'auréole monte vers le ciel ; les vêtements, le manteau et la lyre restent sur le sol.)

HÉLÈNE, *à Faust*. Antique parole que je devais consacrer par mon exemple : —Le bonheur et la beauté ne restent jamais longtemps unis ! — Les liens de l'existence et de l'amour sont brisés ! Je le déplore, leur dis un douloureux adieu, et me jette encore une fois dans tes bras ! —Perséphone, reçois le fils, reçois la mère !

(Elle embrasse Faust et disparaît. Faust ne retient d'elle que ses voiles.)

Hélène retourne dans l'Hadès, auprès de Perséphone ; mais les Nymphes du chœur refusent de la suivre : une aspiration indicible vers l'éternelle nature les possède, et toutes finissent par s'abîmer dans son sein et se perdre dans la végétation, dans les flots, dans les airs. Ainsi, la nature est la source et la fin des choses : tout en vient et tout y retourne. Le panthéisme a trouvé de nos jours son poëte dans Goethe, comme le dogme catholique avait trouvé le sien, au moyen âge, dans Alighieri. — Les belles Nymphes du chœur se plongent dans la nature. Elles vont donc frémir comme les arbres, s'exhaler comme l'air, couler comme les eaux ; elles vont, pampres verdoyants, serpenter autour des coteaux. Tandis que leur transformation s'accomplit, elles célèbrent leur vie nouvelle en tétramètres trochaïques, idylle digne de Théocrite.

Les vêtements d'Hélène, transformés en nuage, enveloppent Faust, l'enlèvent, et déposent l'infatigable aventurier sur le pinacle d'une haute montagne qui domine la terre, un peu comme le sommet de Judée où l'Esprit du mal conduisit Jésus pour le tenter. Faust demeure pensif, et, tandis que le brouillard flottant disparaît du côté de l'est, il voit glisser dans sa transparence vaporeuse toutes les pensées de son âme. On dirait un miroir gigantesque où défilent une à une les sensations de sa vie, formes qui grandissent et passent, insaisissables et vaines comme la vapeur qui les enfante ou plutôt les réfléchit, lumières qui tremblent au moment de s'éteindre, fantômes qui traversent le vide à grands pas pour aller au néant. Toutes ont passé, lorsqu'il s'en élève une dans le cristal, une qui reste ; le nuage a beau s'éloigner, elle diminue et ne disparaît pas : c'est Marguerite, le premier rêve de jeunesse, le premier désir, la première pensée d'amour ; Marguerite, cette perle divine que tant d'orages ont refoulée dans les plus profonds abîmes de sa conscience, toujours plus pure, plus limpide, plus baignée de lumière, chaque fois qu'un rayon du soleil amène pour quelques heures la quiétude et la sérénité.

Cependant la nature impatiente de Faust ne tarde guère à se faire jour ; il n'est pas dans son caractère de remuer longtemps les cendres éteintes de ses sensations pour y chercher quelques parcelles d'or. La Mélancolie peut s'asseoir à l'ombre et se réfugier dans le passé ; les vives splendeurs du soleil l'éblouissent, et l'idée de l'avenir la trouble ; mais lui, avec le désir insatiable qui le possède et l'agite, s'il recule d'un pas, c'est pour s'élancer d'un bond plus impétueux sur le sommet qui ferme l'horizon à son œil d'aigle. Il faut à son activité dévorante un aliment nouveau ; il y a dans la comédie humaine une scène qu'il n'a pas jouée encore : la guerre. Cette scène, il la demande, il la veut, dût Méphistophélès composer le drame tout exprès ; du reste, il se soucie fort peu des titres et des honneurs, et n'envisage la question qu'au point de vue de l'inexorable activité qui le pousse.

Faust décrit avec chaleur le mouvement éternel de la mer ; cette force qui se dépense en vain l'irrite et le provoque; il veut la combattre et la réduire. Sa fureur d'agir va désormais s'en prendre aux éléments. En proie à l'ambition qui le possède, il rêve déjà un vaste domaine, une immense étendue de terrain où sa volonté règne en souveraine. Eh bien! tout cela il saura se le conquérir, non sur les hommes, auxquels il se ferait scrupule de porter préjudice, mais sur l'Océan, qu'il refoulera dans son lit par des digues. Méphistophélès n'entrevoit qu'un moyen : la guerre. Le mauvais gouvernement du clergé a précipité le royaume dans l'anarchie; un Anti-Empereur vient de surgir. L'occasion s'offre belle pour les actions d'éclat. Que Faust entre en campagne, qu'il procure la victoire à l'Empereur légitime, et sur-le-champ il recevra pour fief le rivage de la mer, cette vaste étendue de côtes où sa domination impatiente brûle de s'exercer.

L'Empereur est tombé dans le piége que Méphistophélès a tendu sous ses pas au premier acte. A l'aspect de ces richesses diaboliques dont les trésors de l'État ont regorgé tout à coup, la tête lui a tourné ; au lieu de gouverner son peuple, il s'est mis à jouir de la vie en Sardanapale. Déjà la révolte lève la tête, l'anarchie éclate de toutes parts, le clergé vient d'élire un nouveau chef, qui s'avance à grandes journées contre son souverain légitime. Méphistophélès accourt à son aide; les Trois-Vaillants, Raufebold, Habebald, Haltefest, l'accompagnent. Faust est promu à la dignité de généralissime; il n'entend rien à la guerre, peu importe. — Prends toujours le bâton de général, lui dit Méphistophélès, et je réponds de l'affaire. — Cependant un bruit fatal court dans les rangs, on parle de la défection des corps alliés ; l'Empereur fait bonne contenance : « Un prétendant vient pour me conquérir; aujourd'hui, pour la première fois, je sens que je suis l'Empereur. » Faust, armé de la tête aux pieds, s'avance au nom du Nécroman de Nurcia, que l'Empereur a sauvé jadis du bûcher, et propose au maître du monde le secours de la magie. L'offre de Faust est acceptée. La bataille s'engage, les Trois-Vaillants fondent sur l'ennemi; Méphistophélès évoque, des quatre coins de la terre, des légions de fantômes, qui, bardés de fer, cheminent en grandissant à travers l'espace, et sèment sur leurs pas la confusion et l'épouvante. Méphistophélès, Faust et l'Empereur suivent du haut de la montagne les chances longtemps douteuses du combat.

Cependant l'aile gauche souffre, l'ennemi escalade les hauteurs, la situation devient grave. Méphistophélès s'empare du commandement et dépêche aussitôt des corbeaux messagers près des Nymphes de la montagne.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Çà, mes noirs cousins! vite à l'œuvre, vite au grand lac de la montagne! Saluez de ma part les Nymphes, et tâchez d'obtenir d'elles une apparence d'inondation.

(Pause.)

FAUST. Certes, nos messagers ont dû faire dans les règles leur cour aux dames des eaux. L'inondation commence à gronder. Çà et là, des cimes arides et chauves du granit s'échappe la source vive à larges flots. . . . .

MÉPHISTOPHÉLÈS. Pour moi, je ne vois rien de ces prestiges des eaux ; des yeux humains peuvent seuls se laisser abuser de la sorte, et l'aventure étrange me divertit ; elles se ruent par masses transparentes. Les imbéciles pensent se

noyer et s'évertuent de la plus singulière façon à courir à la nage. Maintenant la confusion est partout. . . . .

La rébellion une fois en déroute, les Trois-Vaillants pénètrent dans la tente splendide du prétendant, et se mettent en devoir de tout piller, lorsque les trabans de l'Empereur légitime entrent à point pour les chasser. Arrive l'Empereur, qui s'empare du trône vide et récompense les grands dignitaires qui lui sont restés fidèles. L'Archi-Maréchal, l'Archi-Chambellan, l'Archi-Échanson, reçoivent des priviléges sans nombre, dont l'Archevêque, en même temps grand-chancelier de la cour, leur transmet les brevets scellés du sceau de l'État. Les princes temporels se retirent, l'Archevêque blâme l'Empereur de la victoire sacrilége qu'il vient de remporter avec l'aide des puissances de l'enfer ; il le menace de toutes les foudres de Rome, s'il ne cède aussitôt à l'Église une bonne partie de son territoire. On élèvera sur le champ du combat une cathédrale qui sera bâtie avec les deniers de l'Empereur, et dont les revenus de l'État paieront l'entretien. Le clergé n'en reste pas là : il exige encore, avant de consentir à parler d'accommodements, une part du rivage que Faust a conquis sur la mer. Goethe, qui n'aime pas le catholicisme, ne laisse pas échapper l'occasion d'attaquer avec violence la constitution de l'empire au moyen âge. D'un côté, c'est la faiblesse et l'impuissance des empereurs ; de l'autre, la cupidité, l'avarice et la simonie de la cour de Rome. On a peine à s'expliquer comment Goethe, ce génie si impartial et si froid sur tout autre point de l'histoire, s'obstine, pour obéir à je ne sais quelle haine, à ne voir dans le catholicisme qu'une affaire de sacristie et d'antichambre ; comment lui, dont la pensée aime tant à planer dans la généralité, peut oublier seulement à ce sujet l'ensemble grandiose pour de misérables détails, qu'il poursuit avec une animosité vraiment déplorable.

Le cinquième acte est comme un épilogue immense où le mystère se dénoue dans la splendeur et l'azur du firmament. Le motif glorieux que les immortelles phalanges chantent dans l'introduction de la première partie de *Faust*, revient ici, mais varié à l'infini par le sublime orchestre, par les voix sonores des chérubins en extase qui l'entonnent avec ravissement, mais plus pompeux, plus grand, plus solennel, plus enveloppé d'harmonie et de vapeurs mystiques. Goethe a fait cette fois comme les musiciens, comme Mozart, qui ramène à la dernière scène de *Don Juan* la phrase imposante de l'ouverture. Chaque maître procède selon la mesure de son art ; celui-ci trouve l'unité de l'œuvre dans un verbe, celui-là dans un motif, tous deux dans une idée puissante et féconde. Seulement l'idée de Mozart est sombre et terrible, sa musique chante la mort et le jugement par la voix superbe des trombones. Ici, au contraire, les fanfares divines annoncent le pardon et l'oubli. Mozart, rêveur et enthousiaste, comme il convenait à la nature ardente, passionnée et expansive du plus grand musicien qui ait jamais existé, Mozart est plus catholique qu'il ne le croit lui-même ; le Viennois sensuel s'abandonne à la fièvre qui l'emporte, et, dans cette débauche du corps et du cerveau, aboutit au catholicisme terrible d'Orcagna, au point qu'il s'épouvante ensuite de son œuvre et qu'il en meurt. Le finale de *Don Juan* prêche la mort comme un sermon de Savonarole. Goethe, au contraire, penseur énergique et profond avant d'être poëte, n'aborde jamais un dogme, quel qu'il soit, qu'à la condition de se le soumettre. C'est là pour lui un terrain plus ou moins fécond dont il s'empare, et qu'il sillonne en tous sens. Si Goethe met le pied dans le ciel catholique, il y éveille aussitôt toutes les rumeurs des sources et des bois,

tous les bruits de la végétation. On respire dans le ciel de Goethe toutes les vives odeurs du panthéisme. Plus de responsabilité misérable, plus de mort hideuse, plus de terrible châtiment ; partout la vie et la gloire, et la transformation dans l'éther fluide et lumineux. Il est impossible d'assister à ce spectacle sans se rappeler ces peintures divines de la primitive école italienne, où les martyrs et les saints canonisés, vêtus de chapes d'or, montent à travers des tentures d'azur et de flamme dans la gloire de Dieu, l'œil attaché sur les beaux chérubins qui les conduisent et sèment des roses dans l'espace.

Je reprends l'analyse. — Philémon et Baucis habitent une chaumière au bord de la mer, une modeste chaumière cachée comme un nid, avec la petite chapelle qui la domine, sous des touffes embaumées de tilleuls. Survient un voyageur. Le couple pacifique, qui l'a sauvé jadis des flots, l'accueille avec amour, et lui raconte les prodiges du nouveau maître du rivage. On parle des plaines qui se défrichent, des moissons qui poussent, des grands bois qui montent, des murailles qui s'élèvent avec une promptitude surnaturelle. La puissance mystérieuse de cet homme les épouvante. « Il est impie, il convoite notre hutte et notre bois ; et lorsqu'il veut s'agrandir aux dépens de ses voisins, il faut se soumettre. » Cependant les deux époux trouvent des consolations dans la prière et la piété. « Laissez-nous aller à la chapelle saluer le dernier rayon, laissez-nous sonner la cloche, tomber à genoux, prier et nous abandonner au dieu antique. »

Faust, parvenu au terme de la plus grande vieillesse, se promène dans les jardins somptueux de son palais de marbre. Tout à coup le gardien de la tour annonce l'arrivée d'un navire chargé des plus rares trésors des contrées lointaines. Cette nouvelle laisse Faust indifférent ; la sonnerie de la chapelle trouble son repos ; l'envie et la tristesse cheminent désormais à ses côtés. En vain Méphistophélès s'efforce d'émouvoir en lui un reste de cupidité ! « Quelle fête cependant ! nous avons appareillé deux vaisseaux, il nous revient une flotte ; c'est sur la mer seulement qu'on trouve la liberté du commerce et du pillage. Avez-vous la force, vous avez le droit ; on s'informe du pourquoi, et jamais du comment ; ou je ne me connais pas en navigation, ou la guerre, le commerce et la piraterie sont une trinité inséparable. » Faust laisse dire son infernal associé, d'autres soins le travaillent. Tant que les deux vieillards habiteront près de lui, il sera malheureux ; il veut que les tilleuls lui appartiennent, et puis cette cloche l'obsède.

Voilà donc comme il faut toujours qu'on me torture !
Plus je suis riche, et plus je sens ma pauvreté.
Le bruit de cette cloche ainsi vers moi porté,
Et de ces frais tilleuls le suave murmure,
Me parlent de l'Église et de la sépulture ;
La volonté de Dieu, sa force, son amour,
Jusque sur ces graviers viennent se faire jour.
Comment donc rassurer ma pauvre conscience ?
Cette cloche d'enfer sonne, et j'entre en démence.

Ce qui tient à l'Église lui répugne. Méphistophélès le confirme de toutes ses forces dans ces dispositions, et lui conseille de s'emparer de la chaumière et du bois qui l'entoure, et d'offrir en dédommagement, aux pieux époux, un petit bien que Faust leur a choisi d'avance. Au même instant, la voix de Lyncéus annonce l'incendie. L'espace est envahi, les arbres craquent, les murailles s'effondrent, le fléau grandit jusqu'au ciel ; c'est la maison des pasteurs qui brûle ;

l'incendie consume la chapelle et les tilleuls centenaires. A de pareils ravages, Faust reconnaît l'ouvrier, et comme autrefois, sur la montagne, l'accable de ses malédictions. Cependant peu à peu les tempêtes de sa colère s'apaisent avec l'incendie; alors une mélancolie inexorable s'empare de sa conscience, et le vent mortel de la tristesse souffle sur lui du milieu des ruines encore fumantes.

Vers minuit, quatre femmes vêtues de gris s'avancent : la Pénurie, la Conscience, le Souci, le Malheur; les trois premières ne peuvent entrer; le Souci se glisse par le trou de la serrure.

Un sombre pressentiment s'empare de Faust; aux approches de la mort, la magie lui devient odieuse :

Te trouverai-je donc toujours sur mon chemin,
O toi, Magie! ô toi qui me suis comme une ombre!
Quand pourrai-je oublier tes formules sans nombre,
Tes évocations en qui jadis j'eus foi?
Nature, que ne suis-je un homme devant toi!
Ah! ce serait alors la peine d'être au monde.
Un homme, je l'étais jadis quand je suis né,
Avant d'avoir fouillé l'immensité profonde
Avec ce mot fatal par qui je suis damné!

Belles paroles, dites quand il n'est plus temps. Faust s'en aperçoit. Le Souci, malgré sa résistance, lui souffle sur les yeux : il devient aveugle; son ardeur s'en accroît.

Cependant Méphistophélès, accompagné des *Lemures*, paraît dans le vestibule du palais, et commande à ses étranges satellites d'élever un tombeau. Le bruit du travail réjouit Faust; Méphistophélès le raille : « De toute manière, vous êtes perdu; les éléments conspirent avec nous, tout marche au néant. » Parole terrible et fatale bien digne de l'Esprit du mal, qui ne voit à l'activité humaine d'autre but que le néant. Tout ici-bas n'est qu'une lutte éternelle de la vie et de la mort, et l'œuvre des hommes sert de pâture aux éléments. Faust s'élève contre cette opinion de l'enfer : « Oui, je crois de toutes mes forces à cette parole, fin dernière de la sagesse : Celui-là est digne de la liberté comme de la vie, qui peut chaque jour se la conquérir. » Il voudrait doter de vastes États son peuple libre : « Ah! que ne puis-je voir une activité semblable! puissé-je vivre sur un sol libre, avec des hommes libres! Alors seulement je dirais à l'heure qui va fuir : Reste, reste, tu es si belle! Non, la trace de mes jours terrestres ne doit pas s'effacer! — Dans le pressentiment d'une telle béatitude, je goûte maintenant l'heure ineffable. » Faust assouvit en cette extase le désir si ardemment exprimé dans la première partie; ce pressentiment le conduit à la plénitude de l'existence, l'œuvre de sa vie est consommée. Les Lemures s'emparent de Faust et le couchent dans le tombeau.

Le chœur. L'heure s'arrête, l'aiguille tombe.
Méphistophélès. Elle tombe, tout est accompli!

Ainsi Faust trouve le but de son activité dans un pressentiment extatique; les voluptés de la vie n'ont pu le satisfaire. Méphistophélès a perdu son pari, car ce n'est point le présent qui arrache à Faust les paroles par lesquelles son existence terrestre se consomme, mais l'espérance d'un avenir meilleur.

Au moment où Méphistophélès va saisir sa proie, le firmament s'ouvre, et des

légions d'anges apparaissent à l'horizon, dans les splendeurs d'une céleste aurore. L'espace s'emplit d'une musique harmonieuse, que Méphistophélès trouve insupportable; chaque note du concert divin lui tombe dans l'oreille comme une goutte de plomb ardent. Les anges se dispersent dans les campagnes de l'air, et sèment les roses à pleines mains, roses mystiques devant lesquelles les compagnons hideux de Méphistophélès reculent épouvantés. Méphistophélès tient bon d'abord, et se débat, au milieu des roses qui le couvrent, dans les angoisses d'un affreux supplice. Ici la lutte éternelle du mal contre le bien, du laid contre le beau, de l'impur contre le saint et l'immaculé, se produit environnée de tous les merveilleux prestiges d'une poésie dont l'esprit humain semblait avoir oublié le secret depuis Dante et sa *Divine Comédie*. Méphistophélès voudrait maudire les anges, il ne le peut; la flamme céleste, qui pénètre en lui, refoule jusque dans les abîmes de sa conscience de réprouvé le blasphème qui voudrait en sortir; et sa bouche, crispée pour l'injure, éclate en hymnes diaboliques à la gloire de la béatitude dont le spectacle l'oppresse et l'écrase. Quel supplice pour l'Esprit du mal de se trouver ainsi tout à coup en face du soleil de la grâce, de se sentir ballotté par le flux et le reflux des émanations pures! le supplice du hibou surpris par l'explosion d'une radieuse matinée d'avril. Comme l'oiseau de nuit, Méphistophélès ferme les yeux et recule; mais, ô misère! tandis qu'il cherche à tâtons son gîte ténébreux pour s'y engloutir à jamais, une influence irrésistible le force à évoquer la lumière flamboyante qui l'offusque. Il appelle les anges, et les anges viennent à sa voix, calmes, confiants, pleins d'un céleste amour et d'une béatitude ineffable, dont s'accroît encore sa torture. Fascination inexorable que le bien exerce dans le monde!—A mesure qu'il recule, les anges s'avancent, et lui, tout en les appelant, recule toujours, dévoré par une sensualité diabolique qui se manifeste dans ses discours et couvre sa peau comme une lèpre.

Les roses que les anges sèment pour féconder partout l'amour divin, la grâce et l'éternelle pureté, n'éveillent chez Méphistophélès que le sentiment de la plus hideuse licence. Les anges, pour ravir sa proie à Satan, ont usé de supercherie et répandu sur lui les baumes incandescents qui font aimer. Tandis qu'il s'abandonne à son ivresse, les divins messagers lui dérobent la partie immortelle de Faust et l'emportent au ciel. Les anges, une fois sortis vainqueurs de la lutte, rappellent à eux les flammes pures qui dévoraient le diable. Méphistophélès reconnaît le tour dont il est dupe; les fleurs célestes ont laissé sur tout son corps des traces sanglantes : l'amour divin consume ceux qu'il n'épure pas.

Cependant, au bord des précipices, dans la profondeur des forêts, au sein d'une nature âpre et sauvage, de pieux solitaires exaltent les voluptés de l'amour mystique, et s'abîment dans les océans de la béatitude; à leur voix les échos des rochers sonores et des grands bois émus répondent en chœur; les torrents se précipitent du haut des montagnes, les animaux hurlent dans leurs tanières. Pour la poésie allemande, la nature n'est jamais qu'un vaste clavier dont l'âme humaine dispose à son gré. Le motif seulement varie selon les circonstances et les conditions du sujet. Quoi qu'il arrive, il faut que la nature coopère à l'œuvre de l'homme et subisse l'influence du sentiment qui l'affecte, la loi de sa toute-puissante volonté. Ainsi des anachorètes chantent dans la solitude, et voilà qu'aussitôt les arbres, les granits sortent de la vie de la végétation, de la vie des minéraux, pour devenir les tuyaux d'un orgue immense dont la voix accompagne leur musique.

(Ravins, bois, rochers, solitudes. — SAINTS ANACHORÈTES, dispersés sur le haut des montagnes et campés dans les crevasses du granit.)

LE CHOEUR ET L'ÉCHO.

Au gré des vents qui tourbillonnent,
Les bois flottent sur le granit
Où les racines se cramponnent ;
Les grands arbres qui le couronnent
Montent épais jusqu'au zénith.
L'onde s'émeut et cherche l'onde ;
La caverne s'ouvre profonde,
Et le lion silencieux
Rôde paisible et solitaire,
Honorant le sacré mystère,
Mystère d'amour de ces lieux !

Ces rocs gigantesques, ces forêts immenses qui s'émeuvent à la voix des pieux anachorètes, ces lions qui répondent à leur psalmodie, tout cela n'est guère selon l'orthodoxie catholique, et l'on peut dire que cette nature vivante, si prompte à entrer en rapport avec le désir humain qui la sollicite, relève moins du dogme de saint Paul que des théories de Spinosa. Goethe, trop sûr de lui-même pour se laisser prendre en défaut en pareille question, a senti l'erreur où il s'engageait, poussé par une invincible préoccupation de la vie extérieure. Aussi n'a-t-il pas manqué de faire ses réserves et de se ménager d'avance une réponse à l'orthodoxie, en tenant à distance ses principaux personnages et en les désignant sous des dénominations vagues qui ne sauraient entraver son indépendance, et n'impliquent aucun engagement envers l'autorité, telles que *Pater Exstaticus*, *Pater Profundus, Pater Seraphicus*. Voilà, il me semble, ce que le docteur Loewe ne comprend pas, lorsqu'il s'efforce de voir dans le Père Extatique Jehan Roysbrock, dans le Père Profond saint Thomas de Canterbury, et saint Bonaventure dans le Père Séraphique. Certes, si Goethe avait voulu mettre en scène ici les fondateurs de la scolastique, rien ne l'empêchait de s'expliquer franchement ; s'il ne l'a point fait, sans doute c'est qu'il avait ses raisons. Prétendre individualiser ces créations ébauchées à dessein par le poëte, et les incarner en quelque sorte dans une existence authentique, c'est vouloir les rendre responsables, vis-à-vis de l'orthodoxie, de leurs paroles et de leurs actes, et les faire descendre, sans profit pour la réalité, des sphères où elles se meuvent dans les brouillards vaporeux d'un naturalisme mystique, illuminé çà et là des ardeurs du soleil catholique : stratagème admirable, du reste, qui met le théologien à couvert, et donne au poëte un monde de plus.

Le Père Extatique, en proie au délire de l'amour pur, appelle sur lui les plus âpres douleurs de la chair, ces voluptés suprêmes de la vie ascétique ; il se frappe la poitrine, se creuse les flancs de ses ongles, se martyrise à plaisir. Plus il souffre de cuisantes tortures, plus il se réjouit et bénit Dieu. Dans la fièvre chaude qui le consume, l'élément terrestre s'évapore ; encore quelques instants, et il touchera au but de ses désirs effrénés. Déjà il ne tient plus à ce monde que par le pressentiment d'une sphère plus pure, déjà il a perdu la pesanteur, et Goethe nous le représente flottant çà et là dans les airs :

PATER EXSTATICUS.

Ardeur de la flamme divine,
Liens d'amour, liens de feu,
Apre douleur de la poitrine,
Écumant appétit de Dieu,
Flèches, traversez-moi!
Lances, transpercez-moi!
Chênes, écrasez-moi!
Éclairs, foudroyez-moi!
Que l'élément périssable et funeste
Tombe sans retour,
Et que de mon être il ne reste
Que l'étoile ardente et céleste,
Noyau de l'éternel armour!

Le Père Profond exalte l'amour, source éternelle de toutes choses ; plus calme et plus solennel que le Père Extatique, mais non moins fervent et non moins possédé du désir de tout savoir et de tout comprendre, c'est du sein des abîmes qu'il appelle, pour se confondre en lui, ce *Dieu dans la nature*, dont il voit partout se révéler la présence. Écoutez ce chant parti du creux des ravins, du fond des mers, du sein des volcans et des gouffres, cette voix de toutes les profondeurs, qui dit : Amour, nature, Dieu, aussi bien que la voix des anges qui chantent au ciel. Les hymnes sacrés du firmament ont leurs échos dans les abîmes de la terre :

PATER PROFUNDUS. (Région basse.)

Ainsi que la roche éternelle
Pèse sur l'abîme profond,
Comme le flot au flot se mêle
Pour l'affreuse inondation;
Comme le chêne magnifique
Se porte dans l'air tout d'un coup
Par sa propre force organique,
Tel l'amour puissant, sympathique,
Qui forme tout et nourrit tout.

Il faut, avant tout, considérer cette scène comme un épilogue que Goethe donne à son œuvre, et qui sert de pendant au prologue de la première partie de *Faust*, dans lequel Méphistophélès, en présence de la cour céleste, demande au Père Éternel la permission de tenter le vieux Docteur. C'est entre ce prologue, dont on trouve l'idée première dans le livre de Job, et cet épilogue, qui donne l'occasion à Goethe, ainsi que nous le verrons plus tard, de mettre en lumière ses idées sur la théologie, qu'est renfermé le drame de l'existence de Faust, cette existence insatiable à laquelle la science, l'amour et la conquête ne suffisent pas. Quant à ce qui regarde l'action, il faut en prendre son parti, et, de plus, ne pas se montrer trop exigeant à l'endroit de la clarté ; car il s'agit ici de théologie, de mysticisme, et de mysticisme allemand. Cependant, si toutes ces raisons ne suffisaient pas pour expliquer la présence de tant de personnages bien excentriques, disons-le tout à notre aise, et qui semblent au premier abord ne prendre point de part au mystère qui se joue, Goethe pourrait répondre qu'il a voulu repré-

senter en eux l'amour, la quiétude au sein de Dieu, opposés à la spéculation turbulente de Faust. La nature parle de Dieu sans cesse, et conduit vers Dieu celui qui sait la comprendre ; voilà le sens qu'il faut donner à la présence des anachorètes : ils ont contemplé la nature avec cette intelligence divine des choses qui manquait à Faust, à son activité ; et ces hommes, au lieu de tomber par le désespoir dans le sensualisme, *éternelle soif de la soif* (*ewiger Durst nach dem Durste*), ont conquis la béatitude ineffable, du sein de laquelle ils intercèdent, ô néant de la science humaine ! pour l'orgueilleux alchimiste.

Arrêtons-nous un moment pour contempler la divine comédie. Voilà bien tous les degrés de la céleste nature, depuis l'initiation au sortir de la vie terrestre jusqu'à la béatitude suprême au sein de Dieu : les Enfants Bienheureux, les Chérubins, les Anges, les Séraphins, et, pour tous ces membres de la hiérarchie céleste, des sphères de purification à traverser : la région profonde, la région intermédiaire, la région supérieure. On croirait lire une page de saint Thomas ou de Roysbrock, si le rhythme glorieux de ces strophes de lumière, qu'il faut désespérer de reproduire dans la transparence native de leurs eaux limpides, ne vous rappelait à tout instant la poésie au sein du mysticisme. Le souffle de Goethe nous rend visibles ces myriades d'intelligences éthérées qui peuplent l'infini, et le regard s'élève jusqu'au triangle mystérieux, le long d'une traînée radieuse où brillent et flamboient, rangées en ordre et par degrés, toutes les topazes, toutes les clartés, toutes les splendeurs de la couronne de Dieu ; imagination sublime, vraie théorie des anges, inspirée jadis à Philon par le symbole de l'Échelle de Jacob, et que Goethe emprunte à l'école d'Alexandrie. L'éther est rempli d'habitants ; qu'on ne puisse percevoir avec les sens ces êtres mystérieux, qui en doute ? Notre âme, elle aussi, est invisible. L'air est la source de toute vie : pourquoi donc ne serait-il pas habité ? Ainsi qu'une ville immense et peuplée, l'espace a ses myriades d'habitants ; les âmes, innombrables comme les étoiles, sont ses hôtes éternels. Parmi ces âmes, il y en a qui tombent et se laissent enfermer dans des corps périssables ; ce sont celles qui flottent dans le voisinage de la terre et que les séductions de la chair attirent. Après un certain temps révolu, elles se séparent de leur corps et remontent vers leur première patrie. Mais souvent le séjour qu'elles ont fait dans le monde a éveillé en elles les désirs impies et le goût des habitudes terrestres, de sorte qu'elles ne tardent pas à retomber. Les autres, au contraire, pénétrées du néant de l'existence, et n'ayant jamais vu dans leur corps qu'une prison et qu'un tombeau, le quittent sans regret, remontent d'un vol léger dans l'éther, et vivent éternellement sur les hauteurs bienheureuses. Au-dessus de ces âmes, il y en a d'autres, toujours plus pures, glorieuses, inspirées du souffle divin. Celles-là n'ont jamais ressenti la moindre ardeur pour les choses de la terre, aussi elles forment la milice du Tout-Puissant, et sont, pour ainsi parler, les oreilles du Grand Roi, car elles voient tout, entendent tout. Les philosophes les appellent démons, δαίμονες, et l'Écriture, Archanges. Or, ce nom leur convient mieux, car elles portent les ordres du Père à ses Enfants, et transmettent au Père les prières de ceux-ci. Elles vont et viennent incessamment, et leur éternité s'écoule en des divagations continuelles. Non certes que Dieu ait besoin de messagers qui lui rapportent ce qui se fait dans ce monde ; mais parce que nous avons besoin d'intermédiaires et de verbes conciliateurs entre lui et nous, trop faibles que nous sommes pour contempler en face le maître de l'univers.



Les groupes séraphiques se transmettent la partie immortelle de Faust; les Archanges, qui s'en étaient emparés d'abord, ne la trouvent pas assez pure pour leurs divines mains, et la livrent aux Anges Novices, qui, à leur tour, la passent aux Enfants de Minuit. Faust, pour arriver au ciel, traversa donc toutes les sphères de purification. Cependant le docteur Marianus annonce l'arrivée des Trois Saintes Femmes qui viennent intercéder pour le salut d'une sœur, et, dans l'effusion de l'amour qui le pénètre, tombe aux pieds de la Reine des Anges :

DOCTOR MARIANUS (dans la cellule la plus élevée et la plus pure.)

D'ici la vue est profonde,
L'esprit flotte entre le monde
Et l'Éternel.

Mais dans la nuée en flammes,
J'aperçois de saintes femmes
Qui vont au ciel.

J'en vois une qui rayonne
Au milieu, sous sa couronne
D'astres en fleur.

C'est la Patronne divine,
La Reine, je le devine
A sa splendeur.
(Dans un ravissement extatique.)
Souveraine immaculée
De l'univers,
Sous la coupole étoilée
Des cieux ouverts,
Laisse-moi dans la lumière
Du ciel en feu,
Lire ton divin mystère,
Mère de Dieu!

MATER GLORIOSA (plane dans l'atmosphère.)

Les Trois Pénitentes, Madeleine, la Samaritaine, Marie Égyptienne, implorent la Mère du Christ pour Marguerite :

Toi qui jamais aux pécheresses
Ne refusas l'accès des cieux,
Qui, du repentir généreux,
Augmentes encor les richesses,
Sainte Patronne, accorde ici
A cette âme douce et ployée
Qui s'est une fois oubliée
Sans croire qu'elle avait failli ;
Accorde un pardon infini.

(Una Pœnitentium, autrefois nommée MARGUERITE, s'humiliant.)

Daigne, ô glorieuse!
Vers moi, bienheureuse,
Tourner ton front propice en ce beau jour!
Celui que j'aimai sur la terre,
Libre de toute peine amère,
Est de retour.

Encore un de ces harmonieux échos de la première partie de *Faust*. Vous qui vous souvenez de cette plainte si mélancolique et si douce que la jeune fille exhale comme un soupir après sa faute, de ces larmes de repentir qui tombent aux pieds de la Madone dans les roses d'une gerbe de fleurs, écoutez : c'est encore la même voix.... la même voix dans le ciel! à mesure que l'esprit s'accoutume, il retrouve une à une, dans ce poëme sans fond, toutes les idées du premier *Faust*, mais agrandies, développées ; et, qu'on ne s'y trompe pas, s'il se sent attiré vers elles par un irrésistible charme, au milieu de l'espèce de canonisation épique et lumineuse dont le poëte les investit, c'est qu'il se souvient de les avoir vues autrefois se mouvoir dans la réalité de l'existence. Marguerite, par exemple, l'unité de ce personnage, c'est l'amour, l'amour simple, confiant, résigné, l'amour dans le sein de Marie, soit qu'il pleure ses faiblesses sur les dalles du sanctuaire, soit qu'il chante dans les nuées l'hymne de la rédemption. Aussi, comme notre sympathie s'élance au-devant de la Pénitente céleste! comme elle nous touche plus que la Béatrix de Dante ! car Béatrix nous apparaît dans la lumière, sans que nous sachions par quels chemins elle y est venue : on ne nous a rien dit de sa jeunesse et de ses amours. Pour trouver la trace de son existence, il faut sortir du cercle mystique et l'aller chercher dans les biographies. Puis Béatrix est morte à dix ans... Une enfant! Mais Marguerite, elle a vécu comme nous, parmi nous ; nous l'avons tous vue aimer, souffrir, mourir. Marguerite, nous l'avons rencontrée au puits, à l'église, au jardin, interrogeant une à une toutes ses sensations, ces feuilles fragiles des roses de la vie[1].

[1] Nous produisons ici le morceau si touchant de la première partie, afin de donner au lecteur un point de vue nouveau, en opposant l'une à l'autre ces deux situations, qui semblent tirer du contraste encore plus d'intérêt.

MARGUERITE.

(Elle met des fleurs nouvelles dans les pots.)

Oh! daigne, daigne,
Mère dont le cœur saigne,
Pencher ton front vers ma douleur!

L'épée au cœur,
L'âme chagrine,
Tu vois ton fils mourir sur la colline;
Ton regard cherche le ciel,
Tu lances vers l'Éternel
Des soupirs pour sa misère,
Pour la tienne aussi, pauvre mère!

Qui sentira jamais
L'affreux excès
De la douleur qui me déchire ;
Ce que mon cœur a de regrets,
Ce qu'il craint et ce qu'il désire?
Toi seule, toi seule le sais.

En quelque endroit que j'aille
Un mal cruel travaille
Mon cœur tout en émoi.
Je suis seule à cette heure,
Je pleure, pleure, pleure,
Mon cœur se brise en moi.

Quand l'aube allait paraître,
En te cueillant ces fleurs,
J'arrosais de mes pleurs
Les pots de ma fenêtre ;

Et le premier rayon
Du soleil m'a surprise
Sur mon séant assise,
Dans mon affliction.

Ah! sauve-moi de la mort, de l'affront!
Daigne, daigne,
Toi dont le cœur saigne,
Vers ma douleur pencher ton divin front!

Maintenant, toute peine terrestre oubliée dans l'expiation, Marguerite se sent ravie au ciel dans des nuages de flamme, autour desquels gravite la partie immortelle de Faust ; et les yeux encore tournés vers le trône de la Reine des Anges, elle l'invoque dans sa béatitude, comme autrefois dans

Cependant les Enfants de Minuit tourbillonnent en cercles lumineux autour de l'âme de Faust, en qui la vie céleste pénètre de plus en plus. Faust, le savant superbe, le maître des Esprits, grandit jusqu'au ciel ; et là, c'est Marguerite qui se présente pour l'instruire.

La simple jeune fille introduit le Docteur dans la gloire des anges, l'ignorance rachète la science. Faust participe au bonheur des élus. Le dogme de la rédemption des âmes est mis en œuvré, et le poëme se dénoue au point de vue du catholicisme.

Quels que soient les développements immenses que le poëte donne à son œuvre, le sujet de *Faust* tient de la légende. On a beau faire, là est son point d'unité. Il en est sorti ; après des divagations sans nombre, il y retournera. Il faut que le drame se termine comme il a commencé, dans le ciel, au milieu des splendides imaginations de la hiérarchie catholique. Il est vrai de dire que Goethe en agit assez librement avec le dogme, et prend peu de souci de traiter la chose en Père de l'Église. Qu'est-ce, en effet, qu'un catholicisme qui admet qu'une aspiration incessante vers un bien vague et mystérieux, qu'une activité sans trêve puisse, au besoin, tenir lieu de la foi à la parole divine, à la révélation, au Verbe? Théologie éclectique, théologie de poëte, où le néoplatonisme d'Alexandrie se marie au panthéisme de l'Allemagne, où les idées de Platon, d'Iamblique, de Spinosa, de Hegel et de Novalis, se confondent et tourbillonnent, atomes lumineux, dans le rayon le plus pur et le plus chaud du soleil chrétien. Au XIVe siècle, Dante eût infailliblement mis Faust en enfer, ou tout au moins en purgatoire, et encore le vieux Gibelin aurait-il, en ce dernier cas, cru donner à son personnage une singulière preuve de mansuétude. Ici, une difficulté se présente : comment le philosophe sortira-t-il du labyrinthe où le poëte s'est engagé à travers les sentiers du catholicisme? Par le dogme? Vraiment, il ne le peut, lui qui, en proclamant ce principe, que l'âme humaine peut trouver son salut autre part que dans un attachement inviolable à la parole révélée, a rompu en visière avec l'orthodoxie. Force lui est, pour se tirer d'affaire, d'ériger en système sa conviction intime, son point de vue personnel, et de mettre pour un moment la métaphysique à la place de la théologie. Or, c'est là, selon nous, un fait curieux, et qui mérite bien qu'on l'examine, un fait qui laisse à découvert certaines théories dont Goethe se préoccupait plus qu'on ne pense, et qu'il est indispensable d'étudier, si on veut connaître à fond le grand poëte : car elles dominent à la fois son existence et son œuvre ; théories faites en partie avec les idées de Spinosa[1] et de Leibnitz, en partie avec les siennes propres.

sa misère. — Voilà, certes, deux admirables sujets de poésie et de peinture. Cornélius a traité le premier avec une grâce à la fois idéale et naïve, dans son estampe la plus poétique, et sans contredit la plus heureusement venue, de la belle collection des dessins de *Faust*. Quant au second, il appartient de droit à Overbeck, au peintre mystique des *Arts sous l'invocation de la Vierge*.

[1] « Le livre de Jacobi m'a sincèrement affligé ; et comment, en effet, aurais-je pu me réjouir de voir un ami si vivement affectionné soutenir cette thèse : que la nature dérobe Dieu à notre vue? Pénétré comme je suis d'une méthode pure, profonde, innée, qui m'a toujours fait voir inviolablement Dieu dans la nature et la nature en Dieu, de telle sorte que cette conviction a servi de base à mon existence entière, un paradoxe si étroit et si borné ne devait-il pas m'éloigner à jamais, quant à l'esprit, d'un homme généreux dont je chérissais le cœur vénérable? Cependant je n'eus garde de me laisser abattre tout à fait par le triste découragement que j'en ressentis, et me réfugiai avec d'autant plus d'ardeur dans mon antique asile, *l'Ethique*, de Spinosa. (*Bekenntnisse*, I, Theil., von 1811, *Goethe's Werke*, Bd. 52, S. 72.)

Sans mystique, il n'y a pas de religion possible. Le naturalisme lui-même, tout en ne reconnaissant que les choses créées, se voit forcé d'admettre des forces élémentaires actives. Une force prise en dehors de l'acte qui en résulte est quelque chose qui ne se peut saisir, et cependant il faut qu'on se la représente. De là, d'une part, la mythologie païenne ; de l'autre, la philosophie de Spinosa, qui donnent plus ou moins aux causes et aux forces premières la réalité de l'existence, et les classent en un système. Cependant, ici encore les mêmes difficultés se rencontrent : car, quelles que soient les formules et les apparitions, il y a au fond de tout cela un mystère insaisissable, et l'âme, au milieu du culte de la nature, éprouve, comme au sein de l'orthodoxie chrétienne, cet infini besoin d'amour, d'espérance et de foi [1] qui ne l'abandonne jamais.

De semblables aspirations existent d'elles-mêmes, et la piété en résulte [2]. Aussi combien de fois n'a-t-on pas vu la conscience humaine, en proie aux sombres inquiétudes que font naître en elle les idées d'avenir et d'éternité, ne trouver de refuge contre l'épouvante et le doute que dans la foi qu'elle avait repoussée sous sa forme première ! C'est un peu l'histoire du plus grand nombre, de Goethe lui-même. Voyez ce qu'il écrivait à Zelter sur ce sujet [3], en 1827 : « Continuons d'agir jusqu'à ce que, rappelés par l'Esprit du monde, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous retournions dans l'éther ; puisse alors l'Être éternel ne pas nous refuser des facultés nouvelles, analogues [4] à celles dont nous avons eu déjà l'usage ! S'il y joint paternellement le souvenir et le sentiment ultérieur (*Nachgefühl*) du bien que nous avons pu vouloir et accomplir ici-bas, nul doute que nous ne nous engrenions d'autant mieux dans le rouage de la machine universelle. Il faut que la *Monade* supérieure (*die entelechische Monade*) se maintienne en une activité continuelle ; et si cette activité devient une autre nature, l'occupation ne lui manquera pas dans l'éternité. » Belles paroles qui ne sont peut-être pas si éloignées du christianisme que Goethe voudrait le faire croire, et qu'on y rattacherait facilement ainsi que la pensée qui suit : « Je veux te le dire à l'oreille ; j'éprouve le bonheur de sentir qu'il me vient, dans ma haute vieillesse, des idées qui, pour être poursuivies et mises en œuvre, demanderaient une réitération de l'existence… »

« Chaque soleil, chaque planète porte en soi une intention plus haute, une plus haute destinée en vertu de laquelle ses développements doivent s'accomplir avec autant d'ordre et de succession que les développements d'un rosier par la feuille, la tige, la corolle. Appelez cette intention une *idée*, une *monade*, peu importe ; il suffit qu'elle préexiste invisible au développement qui en sort dans

[1] « Nul être ne peut tomber à néant. L'Éternel s'émeut en tout. Tu es ; tiens-toi heureux de cette idée. L'être est éternel, car des lois conservent les trésors de vie dont se pare l'univers. » (Goethe, *Vermachtnisse*, *Werke*, Bd. 22, S. 261.)

Goethe exprime encore le sentiment auguste de la Divinité qui lui inspire le culte de la nature, dans cette poésie où le lion s'apprivoise tout à coup, dompté par le cantique d'un enfant : « Car l'Éternel règne sur la terre ; son regard règne sur les flots. Les lions doivent se changer en brebis, et la vague recule épouvantée ; l'épée nue, près de frapper, s'arrête immobile dans l'air ; la foi et l'espérance sont accomplies. Il fait des miracles, l'amour qui se révèle dans la prière. » Bd. 15, S. 327.)

[2] *Goethe bei der Fürstinn Gallitzin Werke*, Bd. 30, S. 247.

[3] *Briefwechsel*, T. IV, S. 278.

[4] « Je souhaite à mon *Moi*, pour l'éternité, les joies que j'ai goûtées ici-bas. » (Goethe's *Divan*, S. 269.)

la nature. Les larves des états intermédiaires, que cette idée prend dans ses transformations, ne sauraient nous arrêter un moment. C'est toujours la même métamorphose, la même faculté de transformation de la nature, qui tire de la feuille une fleur, une rose, de l'œuf une chenille, de la chenille un papillon. Les monades inférieures obéissent à une monade supérieure, et cela, non pour leur bon plaisir, mais uniquement parce qu'il le faut. Du reste, tout se passe fort naturellement en ce travail. Par exemple, voyez cette main ; elle contient des parties incessamment au service de la monade supérieure, qui a su se les approprier indissolublement sitôt leur existence. Grâce à elle, je puis jouer tel morceau de musique ou tel autre ; je puis promener à ma fantaisie mes doigts sur les touches du clavier ; elles me procurent donc une jouissance intellectuelle et noble ; mais, pour ce qui les regarde, elles sont sourdes, la monade supérieure seule entend. De là, je conclus que ma main ou mes doigts s'amusent peu ou point. Ce jeu de monades, auquel je prends plaisir, ne divertit nullement mes sujettes, et peut-être, en outre, les fatigue. Combien elles seraient plus heureuses d'aller où leur aptitude les entraîne ! Combien, au lieu de courir en désœuvrées sur mon clavier, elles aimeraient mieux, abeilles laborieuses, voltiger sur les prés, se poser sur un arbre, et s'enivrer du suc des fleurs ! L'instant de la mort, qui pour cela s'appelle avec raison une dissolution, est justement celui où la monade supérieure régnante (*die regierende Hautpmonas*) affranchit ses sujettes et les dégage de leur fidèle service. C'est pourquoi, de même que l'existence, je regarde la mort comme un acte dépendant de cette monade capitale, dont l'être particulier nous est complétement inconnu.

« Cependant les monades sont inaltérables de leur nature, et leur activité ne saurait ni se perdre, ni se trouver suspendue au moment de la dissolution. Elles ne quittent leurs anciens rapports que pour en contracter de nouveaux sur-le-champ ; et, dans cet acte de transformation, tout dépend de l'intention, de la puissance de l'intention contenue dans telle ou telle monade. La monade d'une âme humaine cultivée n'est point la monade d'un castor, d'un oiseau ou d'un poisson, cela va sans dire ; et ici nous retombons dans le système de la classification des âmes, auquel il est impossible d'échapper toutes les fois qu'on veut interpréter d'une façon quelconque les phénomèmes de la nature. Swedenborg, cherchant à l'expliquer à sa manière, se sert, pour représenter son idée, d'une image fort ingénieuse, à mon sens. Il compare le séjour où les âmes se trouvent, à un espace divisé en trois pièces principales, au milieu desquelles s'en trouve une grande. Maintenant supposons que, de ces divers appartements, diverses espèces de créatures, des poissons, des oiseaux, des chiens, des chats, se rendent dans la grande salle, curieuse compagnie, en vérité, et singulièrement mêlée ; qu'adviendra-t-il aussitôt ? Le plaisir de se trouver ensemble ne durera certes pas longtemps, et de ces mille dispositions si instinctivement contraires, quelque effroyable querelle résultera ; à la fin, le semblable cherchera le semblable, les poissons iront vers les poissons, les oiseaux vers les oiseaux, les chiens vers les chiens, etc., et chacune de toutes ces espèces contraires cherchera, autant que possible, à se trouver quelque lieu particulier. N'est-ce point là l'histoire de nos monades après la mort terrestre ? Chaque monade va où sa force l'entraîne, dans les eaux, dans l'air, dans la terre, dans le feu, dans les étoiles ; et cet essor mystérieux qui l'y porte contient tout le secret de sa destinée future.

« A une destruction complète, il n'y faut pas penser. Cependant il peut bien

se faire qu'on coure le risque d'être pris au passage par quelque monade puissante et grossière en même temps, qui vous subordonne à elle. Le danger a au fond quelque chose de sérieux, et, pour ma part, toutes les fois que je me trouve sur la voie de la simple contemplation de la nature, je ne puis me défendre d'une certaine épouvante qu'il me cause[1].

« Qu'il y ait un coup d'œil général historique, qu'il y ait aussi parmi les monades des natures supérieures à nous, cela est incontestable. L'intention d'une monade du monde (*Weltmonade*) peut tirer et tire du sein ténébreux de son souvenir des choses qui semblent des prophéties, et qui, au fond, ne sont que la vague réminiscence d'un état révolu, la mémoire: par exemple, le génie humain a découvert les lois qui régissent l'univers, non par une recherche aride, mais par l'éclair du souvenir plongeant dans les ténèbres du passé, attendu qu'il était présent, lui aussi, lorsque ces lois furent élaborées. Il serait insensé de prétendre assigner un but à ces éclairs qui traversent les souvenirs des esprits supérieurs, ou déterminer le degré où doit s'arrêter cette révélation. Ainsi, dans l'univers comme dans l'histoire, je suis loin de penser que la durée de la personnalité d'une monade soit inadmissible.

« En ce qui nous regarde particulièrement, il semble presque que les divers états antérieurs que nous avons pu traverser dans cette planète soient trop indifférents ou trop médiocres pour renfermer beaucoup de choses dignes, aux yeux de la nature, d'un second souvenir. Notre état actuel lui-même ne saurait se passer d'un grand choix, et sans doute qu'un jour, dans l'avenir, notre monade principale le récapitulera sommairement par de grandes synthèses historiques[2] !

« Si nous passons aux conjectures, à vous parler franchement, je ne vois pas ce qui pourrait empêcher la monade à laquelle nous devons l'apparition de Wieland sur notre planète d'embrasser dans son nouvel état les plus vastes rapports de cet univers. L'activité, le zèle, l'intelligence avec lesquels elle s'est approprié tant de faces de l'histoire du monde, lui donnent le droit de prétendre à tout. Il m'étonnerait peu, bien plus, je regarderais cela comme une chose tout à fait conforme à mes vues, de rencontrer, après des siècles, ce même Wieland devenu

[1] Cette idée d'une force brutale en attirant une autre dans son cercle et se la soumettant par violence, a plus d'une fois préoccupé Goethe dans sa vaste carrière. C'est au point que ceux de ses amis qui ont pénétré le plus à fond dans les mystères de sa nature, ont cherché souvent dans cette idée la cause de certaines antipathies bizarres dont il ne pouvait se défendre. Il faut en toute chose que l'humanité trouve son compte. Le génie a ses faiblesses, la philosophie ses superstitions : comment expliquer autrement cette aversion insurmontable que l'auteur de *Faust* avait pour quelques animaux, pour les chiens, par exemple ? On raconte qu'un jour, pendant qu'il exposait son système des monades dont il est question ici, un chien aboya dans la rue à plusieurs reprises, et que Goethe, se dirigeant brusquement vers la fenêtre, lui cria d'une voix de tonnerre : « Oui, va, hurle à ton aise, tu auras beau faire, larve, ce n'est pas toi qui m'attraperas. » Nous ne garantissons pas l'authenticité de cette histoire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les chiens lui inspiraient une invincible répugnance, et qu'il évitait avec soin leur rencontre. N'oublions pas qu'il a fait de l'animal réprouvé dont le diable emprunte l'apparence pour s'introduire dans le laboratoire de Faust, un barbet noir (*einen schwarzen Pudel*), sans doute par esprit de haine contre l'espèce.

[2] Telle était aussi l'opinion de Herder sur ce point, lorsqu'il disait, un soir qu'il se promenait au clair de lune avec ses amis : « Nous sommes maintenant sur l'esplanade de Weimar, et j'espère bien que nous nous retrouverons peut-être un jour dans Uranus ; mais Dieu me garde d'emporter dans ce monde le souvenir de mon séjour ici-bas, le souvenir de mon histoire personnelle et de tous les petits événements qui m'ont attristé ou réjoui dans ces rues, au bord de l'Ilm. Pour ma part, je regarderais un pareil sort comme le plus cruel châtiment qui pût m'être infligé. »

quelque monade cosmique, quelque étoile de première grandeur, et de le voir réjouir, féconder par sa douce lumière tout ce qui s'approcherait de lui. Oui, ce serait beau pour la monade de notre Wieland de comprendre l'être vaporeux de quelque comète dans sa lumière et sa splendeur. Quand on réfléchit à l'éternité de cet état universel, il est impossible de ne pas supposer que les monades, en tant que forces coopératives, sont aussi admises à prendre part aux joies divines de la création. L'être de la création leur est confié. Appelées ou non, elles viennent d'elles-mêmes de tous les chemins, de toutes les montagnes, de toutes les mers, de toutes les étoiles : qui peut les arrêter? Je suis sûr d'avoir mille fois pris part à ces joies dont je parle, et je compte bien mille fois encore y retourner. Rien au monde ne m'ôterait cette conviction et cet espoir. — Maintenant il reste à savoir si l'on peut appeler retour un acte accompli sans conscience : celui-là seul retourne dans un lieu, qui a conscience d'y avoir séjourné précédemment. Souvent, dans mes contemplations sur la nature, de radieux souvenirs et des gerbes de lumière jaillissent à mes yeux de certains faits cosmogoniques auxquels ma monade a peut-être contribué avec activité ; mais tout cela ne repose que sur un *peut-être*, et, lorsqu'il s'agit de pareilles choses, il faudrait cependant avoir de plus sérieuses certitudes que celles qui peuvent nous venir des pressentiments et de ces éclairs dont l'œil du génie illumine par intervalles les abîmes de la création. Pourquoi, dira-t-on, ne pas supposer au centre de la création une monade universelle, aimante, qui gouverne et dirige selon ses desseins les monades de l'univers, de la même façon que notre âme gouverne et dirige les monades inférieures qu'elle s'est subordonnées [1] ? — Je ne m'élève pas contre cette proposition, pourvu qu'on la présente comme article de foi : car j'ai pour habitude de ne jamais donner de valeur définitive aux idées qui ne s'appuient sur aucune observation sensible. Ah ! si nous connaissions notre cerveau, ses rapports avec Uranus, les mille fils qui s'y entre-croisent, et sur lesquels la pensée court çà et là ! L'éclair de la pensée ! mais nous ne le percevons qu'au moment où il éclate. Nous connaissons des ganglions, des vertèbres, et ne savons rien de l'être du cerveau : que voulons-nous donc savoir de Dieu? On a beaucoup reproché à Diderot d'avoir écrit quelque part : — Si Dieu n'est pas encore, il sera peut-être quelque jour. — Mes théories sur la nature et ses lois s'accordent assez avec l'idée d'une planète d'où les monades les plus nobles ont pris leur premier essor, et dans laquelle la parole est inconnue.

« De même qu'il y a des planètes d'hommes, il peut y avoir des planètes de poissons, des planètes d'oiseaux. L'HOMME EST LE PREMIER ENTRETIEN DE LA NATURE AVEC DIEU. Je ne doute pas que cet entretien ne doive se continuer sur

[1] N'est-ce point là le dieu dans la nature, le dieu du panthéisme, dont Faust, dans la première partie de la tragédie, a le sentiment sublime, lorsqu'il répond avec enthousiasme aux timides questions de Marguerite, qui lui demande s'il croit en Dieu? Les paroles de Faust ne contiennent-elles pas le germe de toutes les idées que Goethe se plaît à développer touchant la science et la foi, ces magnifiques hypothèses où il s'abandonne si volontiers? C'est le caractère de Goethe que, chez lui, la science n'a d'autre but que d'aider l'imagination. Ses études sur la nature se couronnent toujours de grandes vues synthétiques. La science le conduit à l'hypothèse, dernier terme de la foi philosophique, comme la dévotion est le dernier terme de la foi religieuse; et c'est en ce sens seulement que Goethe aime la science, la recherche, s'occupe avec ardeur de minéralogie, de métallurgie, d'ostéologie, d'anatomie comparée. La contemplation immédiate des innombrables mystères de la nature éveille en lui les pressentiments d'un ordre fondamental, harmonieux, dont il s'étudie à se rendre compte, et jamais son activité ne s'exerce dans un cercle restreint.

une autre planète, plus sublime, plus profond, plus intelligible. Pour ce qui est d'aujourd'hui, mille connaissances nous manquent. La première est la connaissance de nous-mêmes ; ensuite viennent les autres. A la rigueur, ma science de Dieu ne peut s'étendre au delà de l'étroit horizon que l'observation des phénomènes de la nature m'ouvre sur cette planète, et, de toute façon, c'est bien peu de chose. En tout ceci, je ne prétends pas dire que ces bornes mises à notre contemplation de la nature soient faites pour entraver la foi ; au contraire, par l'action immédiate des sentiments divins en nous, il peut se faire que le savoir ne doive arriver que comme un fragment sur une planète qui, elle-même dérangée dans ses rapports avec le soleil, laisse imparfaite toute espèce de réflexion, qui dès lors ne peut se compléter que par la foi. Déjà j'ai remarqué, dans ma *Théorie des couleurs*, qu'il y a des phénomènes primitifs que l'analyse ne fait que troubler dans leur simplicité divine, et qu'il faut par conséquent abandonner à la foi. Des deux côtés, travaillons avec ardeur à pénétrer plus avant ; mais tenons toujours bien les limites distinctes : n'essayons pas de prouver ce qui ne peut être prouvé ; autrement nos prétendus chefs-d'œuvre ne serviraient qu'à donner à la postérité le spectacle de notre faiblesse. Où la science suffit, la foi est inutile ; mais où la science perd sa force, gardons-nous de vouloir disputer à la foi ses droits incontestables. En dehors de ce principe, que *la science et la foi ne sont pas pour se nier l'une l'autre, mais au contraire pour se compléter l'une par l'autre*, vous ne trouvez qu'erreur et confusion. »

Cependant, toute question de théologie mise à part, il est permis de douter que la morale y trouve son compte. Qu'est-ce, en effet, que Faust, sinon l'orgueil, le désespoir, la débauche des sens, l'ambition, le mensonge, la haine incessante de Dieu? Et tout cela aboutit à quoi? A la gloire des anges. Étrange conclusion, et qui pourtant s'explique. Le mal, chez Faust, vient de Méphistophélès, on ne peut le nier; et d'ailleurs, ne trouve-t-il pas son châtiment dans cette vie, le mal qui *tend sans relâche vers un but qu'il ne peut atteindre?* Faust, après tout, est homme ; il se trompe souvent et profondément ; mais, comme le Seigneur l'a dit dans le prologue, un vague instinct le porte vers le bien. Je l'avoue, chaque fois que la raison et le désir des sens sont aux prises, le désir l'emporte, mais non sans une lutte acharnée, non sans que la raison ait vaillamment combattu pour ses droits. Faust hait Méphistophélès, et, du commencement à la fin, tous les moyens que le diable met en œuvre lui répugnent. Puis, son vaste amour pour la nature ne nous est-il pas garant de ce pressentiment sublime de l'ordre et de la loi régulière qui ne l'abandonne jamais ? En un mot, Faust est, comme Werther, un homme doué des plus riches dons de la nature, mais qui, dans ses rapports avec la vie morale, retombe au niveau des autres hommes et participe des faiblesses communes. Après tout, si l'on insistait sur ce point, nous dirions volontiers que Goethe n'a prétendu faire ni un sermon ni un bréviaire, mais un poëme large et profond comme la vie, sérieux et vrai comme la nature, et, dans le plus haut sens de cette expression, un miroir où l'expérience du passé se réfléchit pour l'avenir.

Ainsi tout se transforme et rien ne meurt, l'intelligence va à l'amour, l'amour à Dieu ; le mal succombe au dénoûment des choses, car il n'existe pas en soi.

On voit comme tout se lie et s'enchaîne dans *Faust*. La tragédie s'arrête ; le poëme s'ouvre ; l'individu fait place à l'humanité. Tant de scènes charmantes, tant de détails heureux, mais bornés, se perdent dans l'infini du grand œuvre. L'inspiration de Goethe se transforme, mais sans rien perdre de sa vie première.

A chaque pas vous rencontrez des idées qui vous rappellent le passé. Les scènes qui vous ont charmé, vous les retrouvez l'une après l'autre, mais élargies, développées. C'est encore la scène de l'Écolier, la nuit de Walpürgis, encore le galop sonore à travers la campagne[1]. Seulement ici l'ordre classique règne seul, le mouvement délibéré de la réflexion trempée de science tient lieu de la fantaisie instinctive. Hélène remplace Marguerite ; on dirait le cœur de Goethe qui se mire dans son cerveau.

Il en est de la poésie comme de l'architecture; les monuments sublimes qui font sa gloire dans la postérité ne sont jamais l'œuvre d'un seul ; l'homme prédestiné ne paraît qu'à son jour, lorsque les efforts des siècles ont ouvert la carrière ou la mine. Quand Goethe est venu, les matériaux de son œuvre couvraient le sol de l'Allemagne ; toutes les pierres de cet édifice magnifique étaient là, immobiles et dormantes, les unes roses comme le granit des Sphinx, les autres sombres et lugubres comme des blocs druidiques ; celles-ci couvertes de mousse et de gramen rampant, celles-là transparentes et réfléchissant toutes les fantaisies du soleil dans leurs eaux limpides. C'est parce que les conditions de l'épopée sont à sa taille, que Goethe se décide à sacrifier ses instincts capricieux, ses sensations changeantes, et, qu'on me passe le mot, la subjectivité de sa nature, pour entrer dans le cercle fatal où toute liberté s'abdique, et s'asseoir au milieu en Jupiter. C'est qu'en effet nulle part la Muse n'a ses coudées moins franches, nulle part l'inspiration ne souscrit à des règles plus austères ; l'épopée, c'est le génie d'un homme qui se meut dans le génie d'un siècle. A vrai dire, il n'y a de liberté que pour les poëtes du lac, de la prairie et de la montagne, pour les chantres mélodieux des intimes pensées : ceux-là vont et viennent, montent et descendent, selon le caprice de leurs ailes; ils peuvent s'attarder au bord des eaux, ramasser tous les diamants qu'ils trouvent, sans qu'un avertissement d'en haut les ramène au giron souverain. Feux errants et follets, tandis que le soleil immobile se tient au centre, ils traversent l'étendue en tout sens, au risque de se laisser prendre par lui quelque chose de leur clarté phosphorescente, et finissent par aller s'éteindre dans les larmes d'une jeune fille. Le mystère dont ils s'environnent fait toute leur liberté ; isolés, mais heureux de s'enivrer ainsi, comme des abeilles, du miel le plus doux de la terre, ils ont ce qu'ils souhaitent. Le génie qui se fait centre ne peut, lui, se contenter d'une si médiocre volupté. Or, l'admiration qu'il ambitionne ne se donne pas volontiers ; pour l'avoir, il la faut conquérir : l'humanité est comme la terre, qui ne donne rien de ses larmes ni de sa végétation aux étoiles oisives qui se contentent de la regarder avec mélancolie, et se livre tout entière au soleil qui la féconde.

Quiconque entreprend une œuvre épique dépouille sa propre inspiration pour se soumettre au dogme sans discuter ; que ce dogme vienne ensuite de Dieu ou de l'esprit humain, qu'il s'appelle Jésus, saint Paul, Grégoire VII ou Spinosa, Hégel, Novalis, peu importe, on n'en doit pas moins le considérer comme l'autorité dont la pensée relève. Le poëme de *Faust* est le chant du naturalisme, l'évangile du panthéisme, mais d'un panthéisme idéal qui élève la matière jusqu'à l'esprit, bien loin d'enfouir l'esprit dans la matière, proclame la raison

[1] Faust à cheval sur la croupe du centaure Chiron et courant les campagnes de Lemnos à la recherche d'Hélène ; quel admirable pendant à la sombre cavalcade de la première partie, dont Cornélius a fait un si poétique dessin!

souveraine, et donne le spectacle si beau de l'hyménée des sens et de l'intelligence. Toutes les voix chantent sous la coupole magnifique, les anges, l'humanité, les grands bois, les eaux et les moissons; les flammes de la vie et de l'amour roulent à torrents, puis remontent à la source éternelle pour s'épancher encore. L'harmonie est complète, pas une note n'y manque. Désormais Novalis et Goëthe ont élargi le Verbe du Christ et fait entrer la terre, les eaux et le ciel dans la révélation; la nature est sauvée, l'humanité se réconcilie à jamais avec elle; tout annonce le panthéisme et le glorifie dans cet édifice sublime. Entre tous les grands maîtres, Goethe est celui qui possède au plus haut degré le génie de la volonté : il fait ce qu'il veut, rien que cela, et s'arrête à temps; et, qu'on ne s'y trompe pas, cette puissance n'est que le résultat de son organisation insensible aux influences du cœur, de sa nature qui attire sans jamais rendre, comme nous l'avons déjà dit. On doit bien se garder de croire que toutes les tendances du siècle le frappent également; dans cette symphonie étrange, dans ce chœur sans mesure que chantent pêle-mêle tous les instincts et toutes les passions, son oreille infaillible saisit la voix fondamentale et la sépare des autres, ou plutôt groupe les autres autour d'elle. Goethe est un écho, mais un écho intelligent autant que sonore, et qui réfléchit avant de rendre le bruit qui l'a frappé, bien différent en cela de ces poëtes toujours prêts à se laisser inspirer, qui passent incessamment de l'orthodoxie au doute, du doute à la religion de Spinosa, et, de trop faible vue pour distinguer d'en haut le mouvement d'un siècle, se contentent d'en exprimer les vagues rumeurs, et cherchent l'unité de l'œuvre épique dans une variété où la pensée se dissémine, et qui n'aboutit qu'à des fragments; harpes éoliennes, sans cesse ballottées par tous les vents de la terre qui les font chanter!

Ainsi, quel que soit le but mystérieux où tende l'humanité, que son avenir appartienne au christianisme, au règne absolu de l'esprit pur, à l'abjuration de toutes les joies de cette vie, ou (nous aimerions mieux le croire avec Novalis) à un panthéisme clairvoyant, illuminé çà et là par les divins rayons de l'Évangile, mais où l'esprit s'incarne quelque peu, où l'activité humaine marche enfin librement vers le ciel, à travers le beau jardin de la terre; quel que soit dans l'avenir le but de l'humanité, le poëme de *Faust* restera non-seulement comme un livre sublime où se rencontrent les plus nobles pensées que la poésie ait jamais prises au cœur humain, à la théologie, en un mot à la science de Dieu et des hommes, — mais encore comme l'expression d'une époque grande et féconde, qui, après avoir tout interrogé, tout tenté, j'allais dire tout accompli; après avoir promené son activité impatiente dans toutes les écoles et sur tous les champs de bataille, lasse de la discussion et de la guerre, lasse surtout des folles théories qu'elle a vues éclore et mourir sous ses pas, mais trop jeune, trop ardente, trop vivace pour se contenter du doute, se réfugie dans la nature intelligente et le pressentiment d'une plus haute destinée.

Maintenant, si j'ai tant insisté sur ce poëme, c'est qu'à mon sens ce poëme contient l'esprit de Goethe. D'ailleurs, si l'on me cherchait querelle à ce propos, les bonnes raisons ne me feraient pas faute, et je trouverais la première dans l'ignorance où l'on était encore en France de ce beau livre, auquel la traduction avait manqué jusqu'ici.

Tout, chez Goethe, semble concourir à l'harmonie. La science aide la poésie.

la poésie aide la science; le naturalisme alimente l'inspiration et la féconde, et, de son côté, l'inspiration illumine le naturalisme : de là *Faust*, la *Théorie des couleurs*, la *Métamorphose des plantes*, et tant d'autres livres que ni Spinosa, ni Schiller, ne pouvaient écrire, splendides hypothèses échappées du chaos sur les ailes d'or de l'imagination. La poésie de Goethe est la fleur magique épanouie sur l'arbre de science. C'est grâce à ces tendances de son génie, à ce double instinct essentiel, qu'il embrasse du même coup, et dans leur ensemble, le sujet et l'objet, le monde extérieur et le monde intérieur. Telle est sa facilité de percevoir et de formuler, que chaque vision qu'il a s'incarne aussitôt et devient une image, et qu'à peine évoquée chaque image se confond pour lui dans la nature. Quelque influence que l'art exerce sur son esprit, le sentiment de la nature le possède à un plus haut degré. Toutes ses études, toutes ses réflexions, toutes ses recherches ont la nature pour objet. Jour et nuit il la contemple, il en est jaloux, il l'aime jusqu'à la magie. On dirait un amant qui magnétise sa maîtresse pour surprendre, dans l'ivresse du sommeil, les mots qu'elle refuse de laisser échapper dans la plénitude de la raison. La vie intérieure surtout le frappe : il porte le flambeau de son intelligence dans les abîmes les plus inexplorés, et s'entoure des forces mystérieuses qu'il conjure, non comme l'alchimiste avare, pour connaître la recette de l'or, mais dans un but plus noble et plus beau, le seul qui soit digne de sa vocation et de notre temps : celui d'agrandir le domaine de la pensée. Aussi, je n'hésite pas à le proclamer, le sentiment qui domine cette grande âme, sa passion la plus vraie, sinon l'unique, c'est l'amour de la nature; l'amour de l'art ne vient qu'après. Voici, du reste, un fragment qui en dira plus là-dessus que tous les commentaires. Je le tire d'une lettre que Goëthe écrivait de Rome à la grande-duchesse Louise de Weimar :

« Le moindre produit de la nature a le cercle de ses perfections en soi. Pourvu que j'aie des yeux pour voir, je puis découvrir les rapports, et me convaincre qu'au dedans d'un petit cercle toute une existence véritable est renfermée. Une œuvre d'art, au contraire, a sa perfection hors de soi : la meilleure partie repose dans l'idée de l'artiste, idée qu'il n'atteint que rarement, ou, pour mieux dire, jamais; le reste, dans certaines lois reconnues qui dérivent de la nature, de l'art et du métier, mais qui sont toujours moins faciles à comprendre et à déchiffrer que les lois de la vivante nature. Dans les œuvres d'art, il y a beaucoup de tradition. Les œuvres de la nature sont toujours comme une parole de Dieu fraîchement exprimée. »

Le génie de Goethe rayonne donc à la fois sur la vie de la nature et sur la vie de l'âme : il prend ici les parfums, les vapeurs, les cent mystères qui se dégagent à tout moment des entrailles de la terre ou des brouillards de l'air; là, les passions, la force, la réalité humaine. La science elle-même, grâce à des secrets dont lui seul connaît l'usage, trouve en ses mains l'indépendance et la pleine liberté de l'art. Il tient du ciel le don de s'élever en un clin d'œil du particulier au général, de renouer ce qui semblait séparé, de donner à chaque apparition irrégulière sa forme légitime. Aussi ses heures d'études sont fécondes : on dirait que la nature ne sait pas résister à ses souveraines investigations. « Je laisse, disait-il un jour, je laisse les objets agir paisiblement sur moi; ensuite j'observe cette action, et m'empresse de la rendre avec fidélité. Voilà tout le secret de ce que les hommes sont convenus d'appeler *le don du génie*. » Excellente recette, en effet! mais n'admirez-vous pas avec quelle bonhomie voisine du persiflage

Goethe la donne? Voilà tout son procédé : libre qui veut de s'en servir; il aspire, il respire. Quant au travail intérieur, il s'accomplit sans gêne, sans effort, presque à son insu. Demandez à l'eau des fleuves pourquoi elle est bleue ou verte, et comment elle fait pour se teindre d'azur ou de pourpre, et l'eau des fleuves vous répondra : Je passe sous le firmament, voilà tout.

L'activité de cet homme embrasse toutes les directions de la science humaine. Il mène de front l'astronomie, la minéralogie, l'histoire naturelle, la poésie, la critique et le droit. Pas un instant, dans cette vie, qui ne soit donné à la pensée. Goethe tient son cerveau comme on ferait d'un palais de marbre; il veille à ce que l'air circule, la lumière se répande; et, si le moindre échec survient, il le répare de façon que jamais la ruine n'arrive. Aux heures de loisir, la fantaisie se marie à la science; hyménée sublime d'où naissent, comme autant d'Euphorions merveilleux, toutes ces hypothèses dont il sème les champs ténébreux de la métaphysique. Tantôt vous le trouvez occupé d'un granit antédiluvien, tantôt d'une monnaie antique, et cherchant dans les traits de quelque grand personnage historique le secret de ses actes. Il observe, il contemple, il s'étudie à surprendre la nature sur le fait, et le moindre objet lui devient, en ce sens, d'un prix inestimable.

Quiconque désirait se faire bien venir de Goethe n'avait qu'à lui rapporter de ses voyages quelque morceau curieux d'histoire naturelle. La mâchoire d'un ours marin ou d'un castor, la dent d'un lion, la corne roulée en spirale d'un chamois ou d'un bouc. Toute chose qui s'éloignait, ne fût-ce qu'en partie, de la classification actuelle, suffisait pour le rendre heureux et le tenir des semaines entières en contemplation, en émoi. C'était alors comme s'il eût reçu la lettre d'un ami retenu dans quelque contrée lointaine, et dans la joie de son cœur il faisait part à tous de cette lettre dont il comprenait le sens mystérieux. « Il arrive souvent, disait-il un jour en pareille occasion, que la nature nous raconte certains de ses secrets contre son gré; toute chose est écrite quelque part, il s'agit seulement de la trouver; par malheur, nous la cherchons souvent où elle n'est pas. De là l'obscurité sibylline, les ténèbres, l'incohérence de notre contemplation de la nature. La nature est un livre qui contient des révélations prodigieuses, immenses, mais dont les feuillets sont dispersés dans Jupiter, Uranus et les autres planètes. »

Le temps était pour lui le plus précieux élément; il le réglait avec méthode, et savait l'employer comme personne au monde. Dans les mille détails dont il se préoccupait sans cesse, jamais il ne perdait, pour un instant, le fil de la spéculation philosophique ou de l'œuvre poétique en travail. — Un jour, pendant qu'un souverain d'Allemagne lui rendait visite, il trouva moyen de se dérober quelques minutes au royal entretien, et d'aller dans son cabinet tracer à la hâte sur le papier une idée qui lui était venue tout à coup pour son *Faust*.

« Le jour est infiniment long, disait-il; seulement on ne sait ni l'apprécier, ni le mettre à profit. » On ne peut se faire une idée de l'amour inouï qu'il avait pour l'ordre et la régularité ponctuelle en toute chose; c'était presque une manie. Non content de classer chaque mois en d'épais volumes et selon la date, d'une part, toutes les lettres qu'il recevait, de l'autre, les brouillons ou les copies de celles qu'il écrivait, il tenait encore des tablettes périodiques où se trouvaient mentionnés, jour par jour, heure par heure, ses études, ses progrès, ses relations personnelles, et dont il faisait, au bout de l'an, une sorte de résumé synthéti-

que[1]. Cet esprit méthodique s'étendait jusqu'aux plus petits détails. La moindre lettre d'invitation devait être écrite nettement, pliée et scellée avec le plus grand soin. Toute absence de symétrie, une tache, une ligne de travers, lui était insupportable. Il suffisait d'un cadre de mauvais goût ou d'un simple pli dans la marge, pour corrompre les jouissances qu'il pouvait avoir en face de la plus belle gravure ; car il fallait que tout ce qui l'entourait ou qui sortait de lui fût et se maintînt à l'unisson avec la clarté sereine de sa vue extérieure, et rien ne devait troubler l'harmonie de ses impressions.

La seule distraction qu'il se donne consiste à changer d'activité ; et lorsqu'on lit les tablettes qu'il dictait chaque jour, lorsqu'on le voit encore, dans la vieillesse la plus avancée, levé dès l'aube, ne jamais s'interrompre, pour suivre en paix la série de ses occupations quotidiennes, passer des travaux littéraires à la correspondance, de la correspondance à l'expédition des affaires courantes, se rendre compte des produits et des œuvres d'art, lire tout ce qui s'écrit en Europe, on a peine à comprendre comment, dans une journée si pleine et si complète, il trouve encore quelques instants à donner à ses amis, aux étrangers qui le visitent. A la vérité, quelquefois, n'y pouvant plus suffire, il prend le parti de s'enfermer, de vivre en reclus ; mais sa résolution ne dure guère, et bientôt il sent de nouveau le besoin de se trouver en contact avec le monde, de savoir quels sont, de près ou de loin, les intérêts du jour, de ne pas devenir enfin, comme il le dit lui-même, une momie vivante. » Parle-moi du passé et du présent, parle-moi surtout du moment actuel, écrit-il à Zelter ; car, bien que je lève mes ponts-levis et continue à me fortifier, on n'en doit pas moins veiller pour moi sur ce qui se passe au dehors. »

Il appartenait tout entier au sujet qui l'occupait, s'identifiait avec lui, et savait,

[1] C'était sur ces registres que Goethe portait chaque soir le nom des étrangers de distinction venus de tous les points de la terre pour lui rendre hommage, ainsi que les faits intéressants qu'il ne manquait jamais de recueillir, provoquant chacun sur ses voyages, ses observations, ses études. Quelques heures d'entretien suffisaient à Goethe pour s'approprier ce que ses interlocuteurs n'avaient pu acquérir qu'en plusieurs années d'études. Puis, lorsque la conversation tombait, lorsque l'aigle commençait à voir le fond du cerveau qu'il tenait en ses serres, on se quittait, et le pèlerin racontait, au retour, le calme silencieux de cet homme, qui l'avait laissé parler seul si longtemps ; et pendant trente ans, cela continua ainsi : les hommes venaient à Goethe par troupeaux. — « Un jour, dit M. Frédéric de Müller, je lui présentai un ancien gouverneur de la Jamaïque et sa femme ; la conversation fut vive, animée, intéressante au plus haut point ; les heures s'écoulèrent rapidement. Or, après des années, voici ce que je trouve noté sur ses tablettes à la même date : « Aujourd'hui j'ai « été fort heureux de faire la connaissance de lord et de lady.... et de trouver ainsi l'occasion de ré- « capituler avec profit tout ce que je savais sur l'état de la Jamaïque. » C'est ainsi qu'il se faisait raconter, par un capitaine de la marine britannique, la bataille de Trafalgar jusque dans ses moindres détails. — Il s'informe de tout, veut tout voir, tout apprécier, tout connaître ; et cet intérêt singulier qu'il prend aux moindres découvertes de l'industrie, de la technique, de l'histoire naturelle, bien loin de s'affaiblir, grandit encore avec l'âge. Qu'il s'agisse d'une chaussée, d'une église, d'un palais, ou tout simplement d'une école, il se procure les plans et les étudie avec un soin minutieux. Les entreprises hardies, surtout le tunnel de Londres, le canal d'Érié, en Amérique, l'attirent irrésistiblement ; il consulte les cartes, les dessins, les descriptions de toute espèce, et se rend compte des difficultés aussi bien que des chances de succès. — Les fouilles entreprises par Glenk, avec tant de divination et de persévérance, à la recherche du sel minéral, fournissaient à son génie l'occasion de se répandre en riches problèmes géologiques. Puis, quand tout a réussi, il salue le succès de l'homme qui donna aux États de Weimar les salines de Sotternheim, par un poëme qui, tout en célébrant la victoire de la science et de la technique sur les Gnomes et les Kobolds ennemis, célèbre aussi le triomphe du poëte sur la matière la plus ingrate qui se puisse imaginer.

lorsqu'il s'imposait quelque grande tâche, éloigner de son chemin toute idée étrangère. « Dans les mille choses qui m'intéressent, dit-il, il y en a toujours une qui se constitue au centre, en planète souveraine ; dès lors tout le reste gravite à l'entour, jusqu'à ce qu'il arrive à ceci ou à cela de se faire centre de même. » Cependant cette concentration momentanée ne lui réussissait pas toujours ; alors il avait recours aux moyens extrêmes, rompait violemment avec le monde, et s'interdisait toute communication au dehors ; puis, lorsqu'il s'était délivré, dans la retraite, de ces torrents d'idées qui grondaient en lui, on le voyait reparaître. Libre, heureux, accessible à tous les intérêts du jour, il renouait le fil des relations agréables, et se baignait dans le frais élément d'une existence élargie par son activité, jusqu'à ce que, le moment venu de quelque autre métamorphose intérieure, il se retirât de nouveau dans son cloître. C'est ainsi qu'il s'enferme six mois, cherchant comme Paracelse, dans des études mystérieuses, la solution du grand problème ; la vérité qu'il entrevoit, il la garde en lui-même, et s'efforce de trouver, par des expériences sans nombre, le moyen de la révéler au monde. Sa grande étude, le mobile et le but de ses spéculations expérimentales, c'est, je le répète, la science de la nature. Il y a de l'alchimiste dans Goethe. Au XVe siècle il n'eût pas écrit *Faust*, il l'eût été. Je ne prétends pas dire que Goethe demeure indifférent à sa gloire poétique ; mais un fait certain, c'est qu'il ressent plus d'orgueil d'une théorie que d'un poëme, d'une chose découverte que d'une chose imaginée. Et qu'on ne pense pas qu'il joue ici la comédie, et cherche, comme lord Byron, à se divertir des hommes en affectant de trouver le signe de sa force partout ailleurs que là où Dieu l'a mis. Cette prétention chez Goethe est sincère, honnête, et se fonde après tout sur des motifs incontestables, mais dont l'immensité de sa gloire littéraire a rendu la légitimité moins apparente. Qu'on se l'explique ou non, là est la grande affaire de son amour-propre : il demande si Cuvier est content, avant de s'informer s'il a satisfait Schiller. Dans les dernières années de sa vie, rien ne lui réjouit l'âme comme de voir la *Théorie des couleurs* grandir avec le temps dans l'opinion, et gagner peu à peu d'importants suffrages à l'étranger. Aucune distraction, ni les charmes de la plus agréable compagnie, ni les plus vives jouissances que l'art procure, ne sauraient le détourner de sa contemplation. Ainsi nous le voyons, en Sicile, poursuivre parmi les ruines d'Agrigente son idée sur la métamorphose des plantes ; à Breslaw, étudier l'anatomie comparée au sein du menaçant appareil de la guerre ; en Champagne, au milieu des dangers et de l'épouvante, comme devant Mayence, sous la foudre du siége, s'occuper de phénomènes chromatiques, oubliant dans le *Traité de Physique* de Fischer tous les fléaux du moment.

Une chose qui frappe chez Goethe dès ses premières années, c'est l'union intime et paisible de deux facultés habituées à se combattre : je veux parler d'une fantaisie productive, luxuriante, et d'un sens naturel qui trouve la vie et l'action partout, et partout brûle d'y entrer. Cet amour inaltérable de la nature et de l'œuvre pratique enlace toute son existence, et dirige vers le réel l'activité souvent inquiète de son esprit ; il est en lui le contre-poids et la sauvegarde des passions. Ainsi, dès l'enfance, en même temps qu'il s'entoure d'un monde imaginaire et remplit l'air de fictions poétiques, on le voit s'intéresser au mouvement de la ville industrieuse et commerçante où il est né. Il aime à se trouver au milieu de toutes les conditions, à s'identifier avec les existences étrangères, et poursuit, à travers les métiers et les professions, la connaissance des hommes

et la conquête des ressources techniques. Il cherche non moins activement à se rendre compte de tous les imposants phénomènes qu'il rencontre dans la nature. Il parcourt les bois et les montagnes avec ravissement, et tout ce qu'il aperçoit lui devient aussitôt *image* (dans le sens de Platon). Ce qu'il conçoit avec tant de chaleur, il s'efforce de le reproduire au dehors, de le représenter; et le dessin, la plus morale de toutes les dextérités, *die Sittlichste aller Fertigkeiten*, comme il l'appelle, le dessin devient l'organe de ses intelligences avec la nature, la langue symbolique de sa contemplation intérieure. « Nous parlons trop, nous devrions moins parler et plus dessiner. Quant à moi, je voudrais renoncer à la parole, et, comme la nature plastique, ne parler qu'en images; ce figuier, ce serpent, ce cocon exposé au soleil devant cette fenêtre, tout cela, ce sont des sceaux profonds; et qui saurait en déchiffrer le vrai sens, pourrait à l'avenir se passer de toute langue écrite ou parlée. Il y a dans la parole quelque chose de si inutile, de si oiseux, je voudrais dire de si ridicule, que la terreur vous prend devant le calme sévère de la nature, et que son silence vous épouvante, lorsque vous vous trouvez vis-à-vis d'elle, devant quelque pan de granit isolé ou dans la solitude de quelque montagne antique.

« Tenez, ajoutait-il en montrant une multitude de plantes et de fleurs fantastiques qu'il venait de tracer sur le papier tout en causant, voici des images bien bizarres, bien folles; et cependant elles le seraient encore vingt fois plus, qu'on pourrait se demander si le type n'en existe pas quelque part dans la nature. L'âme raconte, en dessinant, une partie de son être essentiel, et ce sont précisément les secrets les plus profonds de la création, qui, en ce qui regarde sa base, repose sur le dessin et la plastique, qu'elle évente de la sorte. » (*Goethe aus näherm persönlichem Umgange dargestellt.*)

On a beaucoup reproché à Goethe le peu de part active qu'il a prise aux affaires politiques de l'Allemagne; et l'attitude réservée où il s'est toujours tenu vis-à-vis des événements lui a valu, de son vivant, d'amères récriminations qui, sitôt après sa mort, n'ont pas manqué de tourner à l'invective. Franchement, que pouvait-il faire? Ministre du grand-duc Charles-Auguste, admis dans son conseil privé, voulait-on qu'il ouvrît les États de Weimar aux idées alors envahissantes et se mît à la tête d'une sorte de république-modèle à l'usage de la jeune Allemagne! C'eût été là pour le grand poëte une glorieuse tentative, et dont riraient bien aujourd'hui ceux qui lui reprochent son indifférence avec le plus d'amertume. Avant tout, il faut considérer les forces dont on dispose, et proportionner son activité à la mesure du cercle où elle se développe. Permis à quelques esprits faux et turbulents de croire qu'on se passe de l'occasion, et qu'il suffit, pour changer le monde, d'une volonté énergique : le génie, lui, a ses raisons pour agir autrement; n'est pas révolutionnaire qui veut. D'ailleurs, la position de Goethe à Weimar n'a rien de politique. Le grand-duc Charles-Auguste reconnaît l'éminence du génie et la consacre par les honneurs; mais cette investiture n'a rien d'officiel vis-à-vis de la politique européenne. Goethe est ministre de l'art, ministre de la science à Weimar; il gouverne l'Institut, la Bibliothèque, le Jardin botanique et les Musées [1]; mais son activité ne s'étend pas au delà. Quand

[1] Le grand-duc de Weimar avait réuni tous les musées, ainsi que tous les instituts de science et d'art, en un seul département, dont la direction souveraine était confiée à Goethe. Les fragments d'une lettre que Goethe écrivait de Rome à Charles-Auguste mettront le lecteur au courant des

Goethe veut parler à l'Europe, ce n'est point par des notes diplomatiques qu'il le fait, mais par des chefs-d'œuvre de toute espèce. D'après cela on peut concevoir sans peine le soin qu'il met à tenir loin de tous les bruits du jour l'élément sacré de sa pensée, comme à ne jamais descendre dans l'arène de la discussion du moment. Rien ne lui va moins que cette activité politique qui s'accommode mal avec le calme olympien de son esprit et dont son œil n'entrevoit pas les fins. Au point de vue où il s'est placé, l'histoire lui apparaît comme une lutte incessante de nos passions et de nos folies avec les nobles intérêts de la civilisation. Aussi les sympathies secrètes de son cœur sont pour l'autorité. Goethe aime surtout l'ordre dans la force; quoi qu'on puisse dire, le génie est absolu, la division et le partage lui répugnent.

En ce sens, Goethe regardait l'ordre et la légalité comme les bases de la vie sociale. Et là seulement où le développement intellectuel ou moral se trouvait arrêté dans ses progrès, où l'exploitation légitime des forces de la nature ne pouvait aboutir, où les plus nobles biens de l'existence étaient soumis au jeu des passions déchaînées, à la domination de la force brutale, là seulement était pour lui la vraie tyrannie, le despotisme insupportable. Jamais il ne s'écartait de ces principes, qu'il servait de sa parole et de sa plume, dévoilant dans leur misère et leur néant le faux, le vulgaire et l'absurde, s'alliant aux esprits élevés et droits, proclamant sans cesse et partout cette liberté de la pensée et de la volonté intelligente, qui sont les plus nobles droits de l'humanité. Du reste, ses observations sur la politique ne se produisent jamais dans ses œuvres que sous une forme mystérieuse et symbolique. Il n'y a guère que dans *Wilhelm Meister* et les *Aphorismes poétiques* qu'on les trouve exposées clairement et mises en lumière; encore fait-il ses réserves et se garde-t-il bien de les vouloir donner pour une recette universelle [1]. L'attitude que Goethe prend vis-à-vis des événements est toujours imposante et froide. Il envisage la politique du point de vue de l'histoire, bien plus que de la polémique. Allemand de Francfort, la vieille ville impériale, ami intime de Charles-Auguste, à ses yeux le gouvernement est une harmonie qui résulte des droits du souverain et des devoirs du peuple, menés avec intelligence et dignement compris. Quant à l'intervention de la force, il en a horreur presque à l'égal du radotage passionné des partis; l'une trouble

rapports d'intimité qui existaient entre le poëte et le prince : « S'il m'est permis de vous exprimer un souhait que je forme pour mon retour, je vous dirai que j'aurais l'intention, sitôt mon arrivée, de visiter tous vos États en étranger, et d'étudier vos provinces avec des yeux tout fraîchement ouverts et l'habitude des hommes et du pays. Je pourrais ainsi me faire un nouveau tableau à ma manière, acquérir une idée complète des choses, et reconnaître quels genres de service votre bonté et votre confiance seraient en mesure d'exiger de moi. Mon cœur et mon esprit sont avec vous et les vôtres, et cela quand les débris d'un monde pèseraient de l'autre côté de la balance. L'homme a besoin de peu : l'amour et la sécurité des relations avec ceux qu'il a choisis et auxquels il s'est une fois donné lui sont indispensables. »

[1] « Le despotisme prescrit l'autocratie d'un chacun en instituant de haut en bas le dogme de la responsabilité individuelle, et par là provoque au plus haut degré l'activité. — Tout ce qui est spinosisme dans la production poétique, devient machiavélisme dans la réflexion. — Les hommes faibles ont souvent des idées révolutionnaires; ils pensent qu'ils se trouveraient mieux de n'être pas gouvernés, et ne sentent pas qu'ils sont incapables de se gouverner eux-mêmes. — Tous les hommes, lorsqu'ils arrivent à la liberté, exagèrent leurs défauts; les forts se montrent furieux; les faibles, lâches. — L'homme se croit toujours plus qu'il n'est et s'estime moins qu'il ne vaut. »

(*Goethe's Ethisches pass.*)

le calme de l'existence, l'autre en abolit le sérieux. Rien ne l'afflige et ne le désespère comme de voir l'esprit d'inconstance et de frivolité toucher aux choses grandes, importantes, fécondes. On sait de quelle manière il reçut madame de Staël, qui, après lui avoir annoncé la trahison de Moreau, lui demandait de changer de sujet et de passer à de plus agréables entretiens, « Vous autres, jeunes gens, disait-il, vous vous remettez vite, lorsque, par hasard, une explosion tragique vous frappe momentanément; mais nous, vieillards, nous avons toute raison de nous garder de ces impressions qui nous affectent puissamment, et ne font qu'interrompre sans profit une activité conséquente. » Dans une autre circonstance, il écrit à un de ses jeunes amis : « Peu importe le cercle dans lequel un homme noble agit, s'il le connaît exactement, et s'il le sait remplir. De ce que l'homme ne peut agir, il ne faut pas qu'il se tourmente et cherche une prétendue action au dela du centre où Dieu et la nature l'ont placé. Toute précipitation est funeste; je ne sache pas qu'on ait jamais trouvé de grands avantages à franchir les degrés moyens, et cependant aujourd'hui tout est précipitation : on ne voit que des gens disposés à n'agir que par soubresauts. Faites le bien à votre place, sans vous inquiéter de la confusion qui, près ou loin, perd le temps de la plus déplorable manière; bientôt les indifférents se rallieront à vous, et la confiance et les lumières, s'étendant à mesure, vous formeront d'elles-mêmes un cercle qui grandira toujours. »

Et quelle statistique de l'intelligence pourrait énumérer les cercles infinis que Goethe a tracés de la sorte pendant le cours de son infatigable existence? Autour de lui tout s'anime, prend vie, et s'habitue à l'activité saine. Il éveille l'émulation, maintient chacun dans sa sphère, et proclame jusqu'à la fin, par son exemple, la souveraineté de l'ordre, de la fermeté, de la persévérance. « Il n'y a que deux routes pour atteindre un but important et faire de grandes choses, disait-il souvent : la force et la persévérance. La force ne tombe guère en partage qu'à quelques privilégiés; mais la persévérance austère, âpre, continue, peut être mise en œuvre par le plus petit et manque rarement son but, car sa puissance silencieuse grandit irrésistiblement avec le temps. »

Sitôt que les événements lui permettent de reprendre le libre cours de ses études, il se rend à Iéna, renoue amitié avec les professeurs de l'Université, fonde des musées, rassemble des collections de toute espèce, donne au Jardin botanique une étendue plus vaste et des richesses plus grandes, et, par les froids rigoureux de l'hiver, on le voit tous les jours assister de grand matin au cours d'anatomie du docteur Loder. C'est là qu'il rencontre Schiller pour la première fois; là, dans une salle d'étude, au milieu de toute une jeunesse active et laborieuse, ces deux représentants augustes de la pensée humaine se donnent pour la première fois la main. Iéna réunissait alors, entre autres personnages d'importance, Guillaume et Alexandre de Humboldt; la sympathie, le désir insatiable d'approfondir et de connaître, les intérêts sacrés de l'intelligence, tout les porte à se lier avec Goethe et Schiller, qui, à leur tour, trouvent joie et profit dans le libre commerce d'idées qui s'établit aussitôt entre eux et les deux nobles frères. On n'ignore pas ce que la science doit à cette association harmonieuse, où, chacun renchérissant sur l'idée de l'autre, les découvertes comme les succès, tout était commun.

Goethe dirige aussi le théâtre à Weimar, et la plus glorieuse récompense de ses peines sans nombre et des sacrifices de son temps, il la trouve dans la vive

sympathie et les actions de grâces de Schiller, qui le supplie de présider aux répétitions de ses chefs-d'œuvre, et ne parle qu'avec enthousiasme des comédiens que Goethe forme, les seuls, dit Schiller, qui sachent donner la vie à ses créations dramatiques. Poëtes et comédiens, tous s'empressent, tous marchent au but de concert : les uns imaginent des chefs-d'œuvre, les autres s'en pénètrent et travaillent à les exprimer dignement. On ne s'épargne ni les soins, ni les fatigues ; le grand-duc Charles-Auguste assiste aux répétitions, il donne son avis. On discute chaque caractère, on le développe ; et quand tous sont d'accord, Charles-Auguste, Goethe et Schiller, l'œuvre se produit dans son harmonie. Là aussi la personnalité imposante de Goethe devait se faire jour ; le prestige souverain qui l'environne agit sur ces jeunes comédiens. Rigoureux dans ses instructions, d'une persévérance inexorable dans tout ce qu'il arrête, il tient compte du moindre succès, découvre les forces latentes, les évoque, et dans un cercle étroit, avec les moyens bornés dont il dispose, accomplit souvent des prodiges. Chacun se sent plus fort et plus puissant à la place où Goethe l'a mis, et son suffrage imprime à toute une existence le sceau de la consécration. Il faut avoir entendu certains vétérans du grand siècle de la littérature allemande faire l'histoire de ce mouvement auquel Goethe et Schiller prirent ensemble une part si vive, raconter, les yeux baignés de larmes, les moindres traits de leur existence, parler enfin de ces héros comme nos vieux soldats parlent de l'empereur, pour se faire une idée de l'attachement inviolable et de l'enthousiasme ardent que savaient inspirer ces maîtres de l'art.

On connaît l'amitié constante qui, depuis la rencontre d'Iéna, unit Goethe et Schiller. Ce qui fait la force de cette amitié, c'est l'égalité. En France, malheureusement, nous ne comprenons guère ce mot, lorsqu'il s'agit d'amitiés littéraires du moins. On ne recherche, on ne loue, on n'admire que ce qui se passe au-dessous de soi ; ce qui se passe à côté, on n'a garde de s'en informer. Les deux chefs de la poésie en Allemagne ne traitent point les choses de cette façon. Goethe et Schiller se sont mesurés dès longtemps. Dans l'amitié qui les rassemble, c'est génie pour génie ; ils le savent. Aussi leur existence, au lieu de se consumer en de misérables inquiétudes, s'écoule libre et calme. Entre eux, tout est commun, les projets, les idées, les plans ; ils se tiennent au courant de leurs mutuelles entreprises ; ce qui ne sourit pas à l'un convient à l'autre, qui s'empare du sujet et le traite à sa manière[1]. Ainsi, chacun élève de son côté le monument de son œuvre, Schiller avec l'aide de Goethe, Goethe avec l'aide de Schiller.

Du reste, les mêmes différences qui existent entre les deux génies se retrouvent dans les personnes. La tendance idéaliste de Schiller a peut-être sa source

[1] Pour citer un exemple, l'idée première de *Guillaume Tell* vint à Goethe, pendant un voyage qu'il fit en Suisse avec le prince héréditaire de Weimar, vers l'année 1797. Goethe communiqua son idée à Schiller, qui se prit d'enthousiasme pour elle et la mit en œuvre, on sait comment. On dit même que Goethe ne s'en tint point là, et donna généreusement à son illustre ami plusieurs indications de détail sur la manière de traiter le sujet. C'est un bruit assez généralement accrédité en Allemagne, que l'idée d'amener Jean le parricide au dénoûment a été suggérée à Schiller par Goethe. Même en éloignant toute insinuation qui tendrait à disputer à Schiller la propriété légitime de son œuvre, nous inclinons assez à croire à cette collaboration lointaine, ou, si l'on aime mieux, à cette influence de l'auteur d'*Egmont* dans *Guillaume Tell*. Le mouvement de cette pièce rappelle la manière de Goethe dans ses drames historiques, et peut-être qu'il y aurait un rapprochement assez curieux à faire, de ce point de vue, entre *Guillaume Tell* et *Goetz de Berlichingen*.

dans une mélancolie douloureuse, dans un fonds de tristesse et d'amertume qu'avaient dû laisser en son âme les cruelles épreuves de sa jeunesse. On le sait, à son entrée dans la carrière, Schiller ne rencontra que les souffrances et la misère. En 1801 encore, il n'aurait pu passer l'hiver à Weimar, où l'appelait le soin de sa santé délabrée, sans un secours que Goethe obtint pour lui du grand-duc. Voici ce que dit Goethe à ce sujet, dans la dédicace de sa correspondance au roi de Bavière en parlant de Schiller : « On a pris soin de son existence, on a éloigné de lui les nécessités domestiques, élargi le cercle de ses relations, et lui-même on l'a transporté dans un élément plus sain. »

Goethe, lui, fut toujours placé dans d'autres conditions ; personne ne l'ignore. On a beau jeu, dira-t-on, à venir parler de la force d'âme et de l'énergie d'un homme que sa naissance et la faveur des grands mettent, dès ses premiers pas, au-dessus des nécessités de l'existence! Cependant il suffit d'envisager l'attitude ferme et décidée que Goethe conserva toujours vis-à-vis de l'adversité qu'il devait rencontrer lui-même, lui si heureux, plus d'une fois sur son chemin, pour bien voir que la force de son caractère eût dominé les circonstances par lesquelles Schiller se laissa si cruellement abattre. Goethe, dans la vie réelle comme dans la vie idéale, demeure toujours maître de lui-même : les circonstances ne peuvent rien sur sa conduite, rien sur son inspiration ; il s'élève au-dessus d'elles, il les domine et les foule aux pieds dans la plénitude de sa force et de sa conscience personnelle. C'est dans sa correspondance qu'il faut chercher les traits qui le caractérisent. Le 5 mars 1759, Schiller répond à Goethe, qui se plaignait à lui de ne pouvoir trouver l'activité vers laquelle il aspirait : « Je ne comprends pas comment votre activité peut demeurer un instant suspendue, vous qui avez le cerveau plein de tant d'idées, de tant de formes, qu'il suffit du plus simple entretien pour les évoquer. Un seul de vos projets, de vos plans, tiendrait en éveil la moitié de toute autre existence. Mais ici encore votre réalisme se manifeste, car tandis que nous tous nous portons les idées avec nous, et trouvons déjà en elles une activité, vous, Goethe, vous n'êtes content qu'après leur avoir donné l'existence. » Où trouver une expression plus juste pour déterminer les différences qui existent entre ces deux génies? Chez Schiller, l'idéalisme est à demeure ; les idées débordent même au sein de l'activité la plus vive. Pour Goethe, au contraire, elles n'ont de valeur qu'à la condition d'avoir l'existence et la réalité. Cet amour de la plastique, qui se révèle incessamment dans son œuvre, le poursuit partout dans la vie. Toute chose, autour de lui, doit avoir la forme et le contour : il aime l'activité pratique et la recherche, il construit, il ordonne, il gouverne dans son centre. Il était né pour l'empire.

Comme on le pense, cette activité ne le satisfait pas toujours : quelquefois le résultat qu'il attendait lui manque. Alors il se décourage pour un moment. C'est ainsi qu'au mois de mars de la même année il écrit à Schiller, de retour dans sa paisible retraite d'Iéna : « Je vous porte envie, à vous, qui vous tenez dans votre cercle, et par là marchez en avant avec plus de sûreté. Dans ma position, avancer est un fait très-problématique. Le soir, je sais qu'il est arrivé quelque chose qui sans moi ne serait pas arrivé peut-être, ou du moins serait arrivé tout autrement. » Il obéit à l'ascendant impérieux qui l'entraîne, mais non sans reconnaître qu'il subit pour sa part la loi commune, non sans se dire tout bas que là aussi, comme partout, le côté humain, l'imperfection (*das Unvolkommene*), se fait sentir. « Les relations au dehors font notre existence, et en même temps la dévastent ; et ce-

pendant il faut voir à se tirer d'affaire, car, d'un autre côté, je ne pense pas qu'il soit bien salutaire de s'isoler complétement comme Wieland. » Et quelques années plus tard, en juillet 1799, las des théâtres de société, des poésies d'amateurs et de toutes les importunités d'un dilettantisme qui ne manque jamais de s'adresser à lui comme à l'arbitre suprême dans Weimar, il écrit dans une boutade misanthropique : « Plus je vais, et plus je me fortifie dans la résolution de ne tourner désormais mon esprit que vers l'œuvre, quelle qu'elle soit, vers l'accomplissement de l'œuvre, et de renoncer à toute communication théorique. Il faut que j'élève encore de quelques pieds les murs dont mon existence s'environne. » Après avoir lu le *Droit naturel,* de Fichte : « J'ai beau faire, écrit-il, je ne trouve dans les plus célèbres axiomes que l'expression d'une individualité, et ce que l'on adopte le plus généralement comme vrai ne me semble, le plus souvent, qu'un préjugé de la multitude, qui, subordonnée à certaines conditions de temps, peut être considérée aussi bien comme un individu. » Et dans le même sens, à peu près, en juillet 1801 : « S'il faut vous parler d'un résultat que j'observe en moi, je vous dirai que, pour ce qui est des théories, je vois avec plaisir que j'en fais chaque jour plus pour moi et moins pour les autres. Les grandes énigmes de la vie ne sont guère pour les hommes que des sujets de raillerie ou d'épouvante ; peu s'inquiètent d'en trouver le mot, et, à mon avis, tous ont raison, et je n'ai garde de vouloir abuser personne. » Quoi de plus simple qu'il reconnaisse la liberté chez les autres, lui qui prétend ne penser et n'agir que selon sa nature? Il faut que chacun trouve son mot dans l'énigme de la vie : que sert-il qu'un autre vous le dise? Ou vous ne le comprenez pas, ou vous le comprenez à votre façon, et dès lors vous attachez à ce mot un sens arbitraire.

Cet isolement impassible de Goethe, ce culte solitaire de l'individualité, ne se montre pas seulement dans ses idées et ses points de vue, vous le trouverez partout dans la vie réelle. Goethe traite un peu Schiller comme Frédérique, son ami comme sa maîtresse. Il est vrai qu'on laisse aller plus facilement ses illusions en amitié qu'en amour. Et puis, Schiller avait-il des illusions sur l'amitié de Goethe? Il est permis d'en douter. Cette nature si douce, éprouvée de bonne heure par la souffrance morale et les douleurs physiques, attendit-elle jamais des autres l'inépuisable dévouement dont elle était capable, et qui, peut-être, aux yeux de Goethe, passait pour de la faiblesse? Divine faiblesse, en tout cas, dont l'humanité tiendra compte au chantre immortel de Jeanne d'Arc et de Thécla. Avec Goethe, qui dit génie a tout dit. Schiller le savait, pour l'avoir appris plus d'une fois à ses dépens. Aussi ne vous semble-t-il pas qu'il y a dans cet attachement qui persévère malgré les rudes conditions qu'on lui fait, dans cette fidélité quand même à Goethe, au génie, quelque chose de pur et d'attrayant qui sied à la nature héroïque et chevaleresque de l'auteur de *Wallenstein?* L'amitié constante et dévouée de Schiller, ses nobles élans qu'il ne songe point à réprimer, sauvent ce qu'il pourrait y avoir d'odieux et de révoltant aux yeux des hommes dans cette réserve austère, dans cette froide personnalité qui n'abdique jamais. Vraiment, en pareille occasion, on n'ose prononcer le mot d'*égoïsme*. Qui donc pourrait se plaindre de Goethe après Schiller? « Je vous ménage une surprise qui vous touche de près, et qui, j'espère, vous réjouira fort, » écrit Schiller à Goethe ; et celui-ci lui répond avec une indifférence qui, partout ailleurs, serait le dernier terme de l'orgueil : « Je ne me fais pas une idée de ce qu'on peut appeler une surprise... N'importe, la vôtre sera bienvenue.

Il n'est pas dans ma destinée de rencontrer jamais un bien imprévu, inouï, un bien que je ne me sois pas conquis encore. » Quel sentiment de sa personne! quelle sécurité profonde! Cependant, à tout prendre, Goethe n'exagère rien; il écrit ces choses dans la conscience même de sa position et de son œuvre. Pendant qu'Iffland était à Weimar, pour y donner des représentations, Schiller envoie à Goethe des poésies, le priant de lui dire ce qu'il en pense, et s'il doit les insérer dans les *Heures*. Quelques jours après, Goethe lui répond : « Je vous renvoie vos poésies, que je n'ai pu lire, ni seulement parcourir. Les préoccupations contraires où je me trouve m'en ont empêché. » Or, ces préoccupations, ce sont des fêtes, des spectacles à organiser. Vers la même époque, en avril 1798, Schiller, malade à Iéna, poursuit à travers les veilles cette vie de travail qui le consume, et Goethe, du sein des distractions de toute espèce qui l'environnent, lui écrit dans un mouvement de joie intérieure [1] : « J'ai bien fait de ne pas tenir compte de l'opinion des autres, et d'augmenter les prix du théâtre pendant les représentations d'Iffland : la salle ne désemplit pas. » Vers la même année, Schiller travaille à son *Wallenstein*, qu'il destine à Schoeder, et comme il attend, pour livrer son œuvre, que le célèbre tragédien arrive à Weimar, Goethe lui écrit à ce sujet : « Schroeder s'est conduit avec nous comme une franche coquette; il s'avance quand on ne le demande point, et, dès qu'on veut mettre la main sur lui, il se retire. Pour moi, je ne lui tiens point rancune, car chaque métier a ses façons d'agir ; mais vous comprenez que, maintenant, je ne puis plus faire un pas. » En octobre 1799, lorsque Schiller, en proie aux plus vives inquiétudes, lui fait savoir la maladie de sa femme, Goethe lui répond de Weimar : « J'aurais été vous voir sur-le-champ, si je n'étais ici pressé de tous les côtés ; mais, en vérité, tant d'affaires me réclament à cette heure, que je me serais senti dans les angoisses auprès de vous, et cela pour ne vous être d'aucun secours. » Plus Goethe avance en âge, plus cette personnalité devient vive et frappante. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire sa correspondance avec Zelter pendant les années 1827 et 1828. Quels que soient ses rapports avec les autres, jamais il ne perd de vue sa personne ni les conditions où il se trouve. En effet, si le dévouement à l'amitié, si l'abnégation complète est un digne et noble spectacle, le plus beau, sans doute, que l'humanité puisse donner, on ne peut nier qu'il se rencontre par moment des natures puissantes, énergiques, Napoléon et Goethe, par exemple, qui semblent n'être sur la terre que pour l'amour et le culte d'elles-mêmes : car ces sentiments, odieux et stériles partout ailleurs, fécondent ici de grandes choses.

Au reste, cette concentration que l'on reproche à de pareils caractères ne vient-elle pas souvent d'un certain mépris du monde et du public que laisse en eux l'expérience? Chez Goethe, du moins, cela existe; et, si nous voulons citer, les exemples abondent. En 1799, lorsque *les Propylées* cessent de paraître faute d'articles, Goethe écrit à Schiller : « Les choses se passent en tout ceci fort naturellement, et je ne vois pas qu'il y ait tant lieu de s'étonner. On devrait pourtant bien apprendre à juger le *tout* (le public) que l'on ne connaît pas, d'après les parties intégrantes que l'on connaît. » Dans un autre endroit, à propos d'une copie du *Camp de Wallenstein* furtivement divulguée : « Dans ces temps glorieux où la raison déploie son glorieux régiment, il faut s'attendre chaque jour, et cela, de

[1] *Briefwechsel.— Goethe's Werke*, IV, 175, passim.

la part des hommes les plus dignes, à quelque infamie ou à quelque absurdité. » Schiller aussi se laisse aller à ces accès d'amertume, mais seulement dans les derniers temps, et lorsque le poëte, aigri par la douleur, las de vivre, ne contemple plus le monde qu'à travers le voile affreux de la maladie. Comparez sa lettre sur Jean de Müller et son *Histoire de Frédéric le Grand* (février 1805), avec la lettre qu'il écrivait à Goethe sept ans plus tôt, en 1798, dans le calme et la liberté de son existence. « J'ai causé hier avec Schérer, et je me suis rappelé, dans cet entretien, une réflexion que vous avez faite sur lui l'an passé ; c'est une nature sans cœur, et si glissante qu'on ne sait par où la prendre. Il faut voir de pareilles gens pour bien sentir que le cœur seul fait l'humanité dans l'homme. » Noble expression, expression vraie de l'âme de Schiller! On ne peut s'empêcher d'aimer Schiller, les sympathies vont à lui ; Goethe ne commande que l'étonnement et l'admiration. Certaines natures, et Goethe est de ce nombre, ont eu en partage une telle valeur, une telle énergie, que tout autour d'elles leur semble médiocre, petit, indigne de leur être comparé. Il n'y a guère qu'un point de vue d'où elles vous paraissent égoïstes ; au fond elles ne le sont point, d'abord parce qu'elles ne l'ont pas voulu, ensuite parce qu'elles n'avaient rien à gagner à l'être. Leur force intérieure, ne trouvant point de contre-poids dans les forces qui les environnent, rapporte tout à elle. Ce n'est point là de l'égoïsme, mais quelque chose qui ressemble à la concentration en soi de la Divinité. En face de pareils hommes, il faut fléchir le genou dans sa faiblesse, ou, si l'on veut leur tenir tête, se sentir opprimé tôt ou tard, à moins qu'on ne soit de leur taille. Dans le commerce si long qu'ils eurent ensemble, la personnalité de Goethe n'étonna point Schiller, peut-être ne s'en aperçut-il jamais, et c'est là le plus beau témoignage que l'auteur de *Don Carlos* et de *Wallenstein* ait donné à la postérité de sa dignité intérieure et de son élévation.

Goethe ne trouva pas toujours tant de généreuse tolérance chez ses amis. Il y en eut que cet esprit de froide domination irrita, et qui, plus d'une fois, lui reprochèrent amèrement son égoïsme. Herder, Jacobi, Merk, avaient leurs jours de réaction et de colère ; le bon Wieland lui-même finissait par être poussé à bout ; mais tout cela ne devenait jamais bien sérieux, du moins en apparence : on gardait ses petites rancunes, ses petites haines, mais on continuait toujours à se voir, à correspondre, à vivre dans le cercle dont Goethe s'était fait le centre : l'attraction était irrésistible ; quelque dépit qu'on en pût avoir, il fallait y revenir. Un jour qu'il était question de cette indifférence suprême de Goethe, de ce caractère élevé au-dessus des passions du monde, un homme dont les yeux flamboyaient au-dessous de son large front prit la parole en s'écriant : « Reste à savoir si l'homme a le droit de s'élever dans cette région où toutes les souffrances, vraies ou fausses, réelles ou simplement imaginées, deviennent égales pour lui ; où il cesse sinon d'être artiste, du moins d'être homme ; où la lumière, bien qu'elle éclaire encore, ne féconde plus rien, et si cette maxime, une fois admise, n'entraîne pas la négation absolue du caractère humain. Nul ne songe à disputer aux dieux leur quiétude éternelle ; ils peuvent regarder toute chose sur cette terre comme un jeu dont ils règlent les chances selon leurs desseins. Mais nous, hommes, et, partant, sujets à toutes les nécessités humaines, il ne faut pas qu'on vienne nous amuser avec des poses théâtrales ; avant tout, conservons le sérieux, le sérieux sacré sans lequel tout art, quel qu'il soit, dégénère en une misérable parade. Comédie ! comédie ! Sophocle n'était cependant pas un comédien, Es-

chyle encore moins. Tout cela, ce sont des inventions de notre temps; David chantait ses hymnes avec plus de cœur que Pindare, et cependant David gouvernait son royaume. — Que gouvernez-vous donc, vous? — Vous étudiez la nature dans tous ses phénomènes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban. La nature! vous l'absorbez même en vous, ainsi que cela vous plaît à dire; à merveille! Mais je voudrais bien ne pas vous voir, pour cela, me dérober le plus beau de tous ces phénomènes, l'homme dans sa grandeur naturelle et morale.»

Celui qui parlait ainsi, c'était Herder.

Ces tendances à la contemplation de soi-même, que Goethe ne prenait nul souci de dissimuler, révoltaient aussi Merk, un de ses amis d'enfance, qui lui disait un jour dans un de ses accès de colère : « Vois-tu, Goethe, quand je te compare à ce que tu aurais pu être et à ce que tu n'es pas, tout ce que tu as écrit me semble une misère! » Merk passa six mois à Weimar, mais dans de telles dispositions, qu'il finit par ne plus voir Goethe. « Que diable a le Wolfgang! s'écriait-il un matin en sortant de son humeur noire; d'où vient qu'il fait le plat courtisan et le valet de chambre? Pourquoi se moquer des gens, ou, ce qui est tout un, pour moi du moins, attirer sur soi leurs quolibets? N'a-t-il donc rien de mieux à faire?» Tout le caractère de Merk se révèle dans cette boutade. C'était un esprit bizarre, inquiet, sauvage, aimant le paradoxe, souvent triste et morne, parfois éclairé de lueurs splendides, mais qui passaient bientôt. La flamme intérieure qui le dévorait jeta quelques rares clartés, puis on le vit tout à coup tomber en cendres. Merk finit par le suicide.

Goethe, de son côté, sentait fort bien les défections de ses amis, défections que rien ne motivait à ses yeux. Quel que fût l'acte de révoltante personnalité auquel il se livrait, Goethe n'en mesurait pas la portée; il obéissait à sa nature, et cela lui semblait si simple, que jamais l'idée ne lui vint qu'on pût louer ou blâmer un pareil acte. Mais ses amis rêvaient en lui un autre Goethe, et s'exposaient par là à bien des déceptions que Schiller s'était épargnées dès le premier jour par son dévouement à toute épreuve et sans réserve. L'élu de la nature devait, à leur sens, porter dans tous ses actes le signe de son élection; ils pensaient ainsi renfermer Goethe dans un cercle, honorable sans doute, mais étroit et borné, le cercle où leur affection avait été le trouver.

Quant au peu de sympathie que Herder et Goethe avaient au fond l'un pour l'autre, on en trouverait au besoin le secret dans la contradiction profonde de leurs opinions et de leurs vues en toutes choses. Jamais, en effet, deux natures plus opposées ne s'étaient rencontrées. Pour Herder, toute forme devient une idée, toute histoire même s'évapore en idées pour servir à la philosophie de l'histoire de l'humanité. Il détestait les livres, disait-on un jour : « Oui, répliqua Wieland, qui l'aimait de cœur; mais quels livres il écrivait! » Pour Goethe, au contraire, toute idée se perd dans la forme. Goethe eût renoncé volontiers à la parole, qu'il trouvait si insuffisante, pour ne plus s'exprimer qu'en symboles, comme la nature. Il aime à jouer avec ses fantaisies, à faire passer son existence heureuse à travers toutes les formes de la vie. On conçoit, d'après cela, qu'il tombe en désaccord avec Herder, et s'emporte contre l'esprit dogmatique du philosophe qui veut à toute force faire entrer les sereines imaginations de l'art dans le cercle orageux de la politique et de la vie. Ce que Goethe trouve étroit et mesquin, Herder le proclame humainement sublime; et de son côté, Goethe, dans la conscience de sa personnalité grandiose, refuse d'admettre cette idée universelle de

Herder, dont l'héroïsme, la vertu, l'inspiration poétique, l'esprit législatif, Coriolan, César, Justinien, Dante et Luther, ne sont que les rayonnements divins. Herder était une nature élevée ; profondément pénétré de l'esprit de son temps qu'il devance, il l'exprime dans tous ses livres. Il rêvait une cité morale ; tout ce qu'il a trouvé de noble et de beau dans les pays et dans les siècles, il le porte avec lui comme un joyau mystérieux à mettre au front du genre humain déchu, de son humanité chérie, à laquelle il veut rendre les splendeurs de l'Éden. Herder n'entreprend rien, si ce n'est dans un but social, humain, et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de vénération en face de son œuvre. On voit que les tendances pratiques de Herder contrastaient trop franchement avec l'*être* de Goethe, sa manière d'envisager les hommes et les choses, pour qu'ils en vinssent jamais à s'entendre tous les deux. La position était délicate ; ils ne pouvaient demeurer indifférents l'un à l'autre, ils étaient trop grands pour se haïr. Une réserve polie, une convenance froide, parfois un peu d'ironie chez Herder, à laquelle Goethe répond par des avances (comme c'est l'usage d'un homme habile, et Goethe l'était), tels sont les seuls sentiments qui se manifestent dans leurs rapports, et qu'on trouve dans leur correspondance.

Cependant il convient de dire que Goethe ne fut pas toujours cet homme froid, impassible, réservé, que nous venons de voir ; Goethe eut, comme les autres, ses luttes intérieures, ses illusions, sa période de jeunesse, dont il faut tenir compte, quelque rapide qu'elle soit. Si nous possédions les fragments du *Tasse*, tels qu'il les avait déjà composés pour lui en 1777, peut-être saurions-nous quelque chose de ces incertitudes sur sa vocation, sur l'avenir de son existence, qui le consumaient aux premiers jours, quelque chose de ses amours et de ses sensations de vingt ans. Son voyage en Italie mit fin à cette activité dévorante et sans but ; là, sur cette terre de Virgile, de Raphaël et de Pétrarque, les vagues rumeurs de sa conscience s'apaisent au sein de la double harmonie de la nature et de l'art plastique ; là, pour la première fois, Goethe se sent sur le chemin de sa personnalité, de son être véritable. Les ennuis de sa vie première s'éloignent de jour en jour, repoussés par le flux des apparitions nouvelles qui l'absorbent, vers un lointain où son âme ne les perçoit plus que comme des objets de sa contemplation poétique. Ce voyage en Italie opéra chez Goethe une transformation radicale ; c'est au point qu'à son retour ses amis ne le reconnaissaient plus. Vainement on cherche en lui cette expansive activité qui lui gagnait les sympathies, ce sens du plaisir et du *bien-vivre*, ces fringantes allures du jeune homme que l'auteur de *Werther* affectait quand il entrait dans les salons de Weimar ou de Wiesbaden, la cravache à la main, sa polonaise verte boutonnée jusqu'en haut, et faisant sonner ses éperons. Il s'enferme en lui-même, il se montre partout grave et circonspect, et, tandis que chacun le trouve froid, égoïste, mystérieux, il se sent au fond plus riche et plus complet, il se sent Goethe. Il vient d'apaiser, dans la plénitude de la contemplation, le désir insatiable qui le dévorait : le temps de la réflexion est venu, et désormais, au lieu des pures images de sa fantaisie, il ne voit plus que des idées d'ordre et d'harmonie qui, dans leurs rapports avec des individualités sans nombre, se rattachent au grand tout universel. Le voyage de Goethe en Italie est un fait trop important pour qu'on néglige de s'en occuper. A la vérité, ici les sources manquent un peu, et l'on n'en est plus à n'avoir qu'à choisir, comme cela se rencontre pour la période ultérieure dont nous avons déjà parlé. Il n'y a guère que les journaux particuliers de Goethe et

des correspondances interrompues et reprises au hasard, où l'on trouve à puiser çà et là quelques renseignements. Il faut dire que ces notes ont le mérite d'avoir jailli de ses premières impressions, et que c'est avant tout dans ces sources rares, mais limpides, que la vie intime de Goethe se réfléchit comme dans un clair miroir.

En 1786, Goethe passa la belle saison à Carlsbad, au milieu d'une société joyeuse, intelligente, amicale, dont il faisait les charmes par sa verve et l'enjouement qu'il avait alors, lisant volontiers ses vers, communiquant à tous ses projets, ses idées, effeuillant au hasard ses premiers livres, lorsque, le 28 août, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, plusieurs pièces de vers lui furent adressées, dans lesquelles se trouvaient, à côté des éloges les plus flatteurs, de sévères remontrances sur l'oubli qu'il faisait de son génie, et de vives exhortations pour qu'il eût à reprendre ses travaux, qu'il semblait négliger à dessein. Herder surtout, dont Goethe redoutait si fort l'opinion dès cette époque, après l'avoir plaisanté sur ses goûts pour les sciences naturelles, finissait par lui conseiller, en souriant, de laisser là ces pierres inertes qu'il s'obstinait à cogner, et de tourner ses facultés vers des travaux plus sérieux. Goethe profite de la leçon, et sur-le-champ, sans dire un mot à son prince, sans prévenir un seul de ses amis, il rassemble ses manuscrits et part pour l'Italie en telle diligence, qu'il arrive à Trente le 11 septembre. Il ne s'arrête pas, franchit le Tyrol, séjourne à peine trois heures à Florence; un irrésistible ascendant l'attire vers Rome, et lorsqu'il y est seulement, *il se prend à ouvrir la bouche pour saluer avec joie ses amis de Weimar*. Là il se livre aux impressions profondes de la ville éternelle; son attention se partage entre les ruines d'un grand peuple et la vie sensuelle des Italiens; il se recueille, et, dans le silence absolu de la contemplation, laisse les merveilles de l'art moderne agir sur lui paisiblement. Sa première soif apaisée, il se lie avec Tischbein le peintre, Angelica Kauffmann, et tous les autres artistes allemands qu'il trouve à Rome. Son admiration l'absorbe tout entier. Nul ne sait ce qu'il pense; dans ses lettres, dans ses entretiens, il se montre avare d'observations, on sent qu'il rumine dans les profondeurs de son âme. *Tant voir et tant admirer l'épuise;* il a peine à séparer ses impressions les unes des autres, à les rendre. « Une plume! quand on devrait écrire avec mille poinçons! Mieux encore : il faudrait rester ici des années dans un silence pythagoricien. Une journée dit tant de choses, qu'on ne devrait pas oser dire la moindre chose de la journée. » Insensiblement il s'habitue à vivre au milieu de tant de chefs-d'œuvre; à la fougue des premières impressions succède une paix plus profonde, un penchant plus prononcé pour la plastique, et, le 25 décembre, il écrit : « Je vois les meilleures choses pour la seconde fois, car le premier étonnement se confond dans l'œuvre, dont il semble qu'on partage la vie, et se perd dans le pur sentiment de sa valeur. » Les arts et les sciences se disputent son activité; il étudie à la fois la perspective et l'anatomie pratique; sa contemplation ne se détourne de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, que pour se porter sur les plantes et les minéraux. Avec Goethe, rien ne se perd, et Rome ne suffit pas pour faire oublier à son orgueil le persiflage inoffensif des amis de Carlsbad, il renverse de fond en comble l'édifice de ses connaissances; car, dit-il, « je m'aperçois, après bien des années, que je suis comme un architecte qui veut élever une tour sur de mauvais fondements, et je veux avoir conscience de la base sur laquelle je construis. » Cependant, au milieu de tant d'applications diverses,

que provoquent en lui les circonstances, sa nature originelle, poétique, ne se dément pas ; le 10 janvier, il livre à la lumière son *Iphigénie;* et lorsqu'en février ses amis d'Allemagne lui parlent avec enthousiasme de son chef-d'œuvre, ses idées sont déjà tournées vers le *Tasse*. On le pense, en de semblables dispositions, son *Iphigénie* ne pouvait le contenter. « On cherche vainement sur le papier ce que j'aurais dû faire, écrit-il à Weimar; mais au moins on devine par là ce que j'ai voulu. » Toutes ses idées sur l'art, la poésie, l'existence, l'attirent et le repoussent tellement dans leur flux et reflux, que ses amis lui reprochent de se contredire dans ses lettres. « C'est vrai, dit-il le jour de son départ pour Naples, je flotte sur un océan profond et sans cesse agité; mais j'aperçois d'ici l'étoile du phare, et je n'aurai pas plutôt touché la rive que je me remettrai. » Sur la route de Naples, il retrouve avec une véritable joie de savant de *merveilleux cailloux*, des *traces volcaniques*, des *laves*.

Arraché aux impressions souveraines de la cité des arts, il se laisse aller à toutes les études qui se rencontrent, mais sans donner à celle-ci le pas sur celle-là. A Naples, Goethe prend l'étude en distraction. Cependant cette indolence ne peut convenir longtemps à sa nature; il doit compte à ses amis, à lui-même, de son activité. « J'observe les phénomènes du Vésuve, écrit-il de Naples le 15 mars 1787; franchement, je devrais consacrer tout le reste de ma vie à l'observation, peut-être trouverais-je par là le moyen d'augmenter les connaissances humaines. Ne manquez pas de dire à Herder que mes travaux de botanique vont leur train ; c'est toujours le même principe, mais il faudrait toute une existence pour les compléter. »

Ce soin empressé que Goethe met à s'enquérir de l'opinion de Herder, à se concilier à tout propos son assentiment, aurait de quoi nous étonner si nous ne connaissions la position délicate et réservée que ces deux grands génies gardèrent toujours l'un vis-à-vis de l'autre. Le poëte a des raisons pour ménager le philosophe, et toutes ces marques de déférence qu'il renouvelle à dessein, sont autant d'habiles avances qu'il fait pour attirer à lui un juge sévère, froid, ironique, et dont le contrôle l'inquiète. Lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois à Strasbourg, vers 1766, Goethe avait dix-sept ans et Herder vingt-deux, ce qui faisait entre les deux jeunes gens une différence de cinq ans; Herder crut pouvoir en profiter pour s'arroger sur le poëte adolescent une influence qu'on aurait pu exercer avec plus de modération et de bon goût, et que pour sa part Goethe ne lui pardonna jamais, non plus que l'insolent jeu de mots qu'il s'était permis sur son nom. Vingt-deux ans plus tard, Goethe savait bien qu'il ne devait pas attendre de Herder, alors son ami, la sympathie éprouvée, l'inaltérable dévouement dont Schiller lui donnait chaque jour de nouveaux témoignages; et plus Herder le raillait ouvertement sur ce qu'il appelait ses inclinations singulières et ses tendances confuses, plus Goethe, au lieu de lui rompre en visière, se montrait à son égard insinuant et doux, plus le poëte cherchait à convaincre le philosophe que son activité, bien qu'elle s'exerçât dans un champ infini, ne demeurait point sans résultat. Au reste, Herder ne pouvait comprendre le génie de Goethe. Le philosophe idéaliste, placé alors au faîte de sa gloire, ne pouvait voir sans amertume le jeune homme qu'il avait jadis si cavalièrement traité s'acheminer vers les hauteurs qu'il occupait. Du premier coup d'œil qu'ils échangèrent, Herder et Goethe sentirent leur valeur respective, et le ton de froide convenance qui régna toujours entre eux est l'hommage silencieux qu'ils se rendaient l'un à

l'autre. Il y a deux manières de reconnaître le génie qui monte : l'enthousiasme ou la froide réserve ; l'enthousiasme sans arrière-pensée comme Schiller, ou la réserve comme Herder. Schiller est plus jeune que Goethe, Herder est plus vieux ; c'est là peut-être tout le secret des sentiments opposés que le grand poëte de Weimar leur inspire. L'un voit l'égoïsme, et se retire ; l'autre le génie, et se donne. Quoi qu'il arrive en tout ceci, le beau rôle est à Schiller, d'autant plus que le génie de Goethe frappait Herder plus vivement peut-être que son égoïsme, et que s'il fait sonner si haut cet égoïsme dont Schiller s'inquiète peu, c'est vraisemblablement que le génie l'offusque. Herder voudrait circonscrire Goethe dans le domaine de la poésie ; si Goethe étudie la botanique ou la minéralogie, s'il s'occupe de métaphysique ou d'anatomie, Herder le critique amèrement et le raille. N'est-ce point là la petite jalousie du savant qui ne veut pas qu'on mette le pied sur sa terre? L'immortel auteur des *Idées pour la philosophie de l'Histoire*, qui s'est essayé sans gloire dans l'art des vers, ne pardonne pas à l'auteur de *Faust* de plonger dans les abîmes de la science, de vouloir envahir son empire. Cette amertume qui s'empare du cœur des hommes arrivés au plus haut point de leur renommée a quelque chose de triste et d'affligeant. Aucun n'échappe avec l'âge à cette loi fatale du génie, à cette faiblesse qui rappelle l'humanité dans ceux qui se sont le plus élevés au-dessus d'elle ; Goethe lui-même en donnera le déplorable exemple quelque jour.

Ces incertitudes, dont nous avons parlé, se trahissent à cette époque dans toutes ses correspondances. Goethe ne se rend pas bien compte encore de lui-même, de son but dans l'avenir ; la révélation qui lui est venue en face des prodiges de l'art a déconcerté toutes ses idées, et, après qu'il a jeté bas l'ancien échafaudage, la confusion qui résulte toujours des décombres qu'on amoncelle autour de soi s'empare de lui un moment. Le spectacle de cette vaste intelligence qui se cherche, et qui doute au moment d'entrer enfin dans sa voie véritable, vous reporte involontairement vers les *Confessions* de Rousseau ; Goethe lui-même s'en préoccupe à cette époque : « Je pense souvent à Rousseau, à ses plaintes, à son hypocondrie, écrit-il de Naples, 17 mars 1787, et je comprends qu'une aussi belle organisation ait été si misérablement tourmentée. Si je ne me sentais un tel amour pour toutes les choses de la nature, si je ne voyais au milieu de la confusion apparente tant d'observations s'assimiler et se classer, moi-même souvent je me croirais fou. » Cependant il existe entre l'écrivain français et le poëte allemand une différence qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Rousseau sent bien le trouble de son âme, les inquiétudes qui le consument, mais il ne tente aucun effort pour s'en délivrer ; il a bien la conscience du mal, mais non l'énergie ou le courage d'y porter le fer et la flamme. Rousseau était incapable d'une détermination spontanée et définitive, incapable de ce voyage en Italie, par exemple, tel que Goethe le comprend et l'accomplit. Ce qui chez Goethe n'est qu'une période passagère, fait le fond du caractère de Rousseau.

A Rome, nous l'avons vu tout entier à sa contemplation solitaire, à ses recueillements ; à Naples, ses manières de vivre changent. Il voit le monde, ne néglige aucune relation, va au-devant de tous les plaisirs, et se conforme volontiers aux mœurs de la ville enchantée. Il se fait présenter à une *merveilleuse petite princesse*, qui le trouve à son gré et l'accueille avec la plus charmante agacerie. Il se lie avec Kniep, grand peintre et joyeux compagnon, qui le conduit chez sa maîtresse ; ce qui n'empêche pas Goethe d'écrire le 23 mars, non sans une petite

pointe d'ironie pour lui-même : « Après cette agréable aventure, je me promenais sur le bord de la mer, silencieux et content. Tout à coup une véritable révélation m'est venue sur la botanique. Je vous prie d'annoncer à Herder que j'aurai bientôt tiré au clair mes origines des plantes ; seulement je crains bien que personne n'y reconnaisse le règne végétal. Ma fameuse théorie des cotylédons est tellement *sublimée* (*sublimirt*), que je doute qu'on aille jamais au delà. »

Ensuite il se rend en Sicile, et là, sur les classiques champs de bataille de l'antiquité, ramasse, au grand étonnement des insulaires, *toute sorte de pierres et de galets, qu'on pourrait prendre tantôt pour du jaspe ou des cornalines, tantôt pour des schistes.* Cette insatiable curiosité ne se dément nulle part. A chaque nouvelle trouvaille, il écrit à ses amis. Ce n'est point là une fureur d'un moment, qui passe bientôt ; ce n'est point là non plus la principale affaire de son voyage. Ce que c'est, il l'ignore lui-même. A Palerme, il se souvient de Cagliostro, et, à la faveur d'un costume bizarre dont il s'affuble, s'introduit dans la famille de ce personnage singulier, et recueille de la bouche de ses parents de curieux détails sur son histoire. Cependant, au-dessus de toutes les tendances qui le poussent, le génie poétique plane toujours. L'*Odyssée*, qu'il ne cesse de lire *avec un incroyable intérêt* au milieu de ses courses dans l'île, l'*Odyssée* éveille en son esprit le désir de produire. Les sujets antiques ont pour lui d'irrésistibles séductions. Il rêve une tragédie dont Nausicaa, cette blanche sœur d'Iphigénie, deviendrait l'héroïne. Il jette son plan sur le papier, et, quelque temps après (mai 1787), écrit à Herder, de Naples, où il ne fait que passer : « Je viens d'entreprendre quelque chose d'immense, et j'ai besoin de repos pour l'accomplir. » Ce n'est que pendant son second séjour à Rome que sa transformation s'opère, qu'il obtient le grand triomphe sur lui-même. Alors seulement les fluctuations turbulentes s'apaisent ; alors seulement il a conscience de ce calme inaltérable qui sera, dans l'avenir, le fond de son caractère ; de cet équilibre que rien, dans la suite, ne pourra déranger. Il s'est mis désormais au niveau de ces sphères sublimes, et dans l'harmonie où nage son être tout entier, la contemplation se marie à l'activité du travail et la féconde, bien loin de l'exclure et de l'étouffer comme aux premiers jours. Il écrit *Egmont*, *Wilhelm Meister*, et, sans renoncer à son propre génie, tient commerce avec la muse antique, dont il suit partout les vestiges sur ce sol sacré. Il faut l'entendre s'exprimer sur les chefs-d'œuvre de la plastique grecque. « Ces nobles figures, dit-il, étaient pour moi comme une espèce d'antidote mystérieux contre le faible, le faux, le maniéré, qui menaçaient de m'envahir ; » et lorsque, avec Henri Meyer, il fait ses adieux aux plus belles statues de l'antiquité : « Comment pourrais-je rendre, s'écrie-t-il, ce que j'ai éprouvé ici ? en présence de semblables chefs-d'œuvre, on devient plus que l'on n'est. On sent que la chose la plus digne dont on puisse s'occuper, c'est la forme humaine. Par malheur, en face d'un pareil spectacle, on sent aussi toute son insuffisance. On a beau s'y préparer d'avance, on demeure comme anéanti. » Le calme descend de plus en plus profond sur sa conscience. Il a satisfait ces désirs de la vivante contemplation du beau pour lesquels sa nature était organisée. « A Rome, dit-il, je me suis trouvé pour la première fois d'accord avec moi-même ; je me suis senti heureux et raisonnable. » Il prend soin d'expliquer, dans sa lettre du 22 février, ce qu'il entend par ces paroles : « De jour en jour, j'acquiers la conviction que je suis né seulement pour la poésie, et que je devrais employer les dix années pendant lesquelles je dois encore écrire à perfectionner ce talent.

à produire quelque grande chose. Mon long séjour à Rome me vaudra l'avantage de renoncer à la pratique de la statuaire. » Dans ces dispositions, il met la main à l'œuvre, écrit en quelques jours le plan du *Tasse*, et cependant, au mois d'avril, il ne laisse pas de s'occuper encore de sculpture, et travaille à modeler un pied d'après l'antique, lorsque tout à coup il se prend à penser qu'une œuvre plus importante le réclame, et retourne immédiatement, et pour ne le plus quitter, au *Tasse*, ce compagnon fidèle et bienvenu du voyage qu'il vient de faire.

Quant aux dix années qu'il assigne comme terme à ses facultés créatrices, après l'éclatant démenti qu'il s'est chargé de donner lui-même à ses paroles, on peut s'abstenir de les relever. Quelle fortune pour lui, pour le monde, qu'il soit enfin arrivé à cette conviction! Le génie poétique triomphe donc chez lui, et désormais il marche librement vers ces sommets du haut desquels il va voir d'un œil impassible la vie et ses mille fantômes s'agiter à ses pieds; lutte douloureuse, acharnée, mais féconde; car, outre que son influence se fera sentir sur toute sa vaste carrière, elle aura pour résultat immédiat un chef-d'œuvre, *Torquato Tasso*, expression sublime de cet état d'incertitude morale et de doute qu'il avait traversé pour en sortir vainqueur. On pourrait citer à ce propos le témoignage de Goethe, autant que Goethe prend souci toutefois d'expliquer ses créations. En général, Goethe n'a pas plutôt donné la forme et la vie à son idée, qu'il s'en sépare pour toujours. Tout aperçu critique à leur sujet répugne à sa méthode, à laquelle il ne déroge qu'une fois pour *Faust*, cet enfantement de sa vie entière. L'œuvre qu'il vient de mettre au jour est pour lui une affaire terminée, une sorte de maladie de croissance domptée, et sur laquelle il ne revient plus. On le voit souvent, dans sa vieillesse, s'étonner lorsqu'il envisage quelqu'une de ses productions d'autrefois. Jamais, dans ses correspondances avec Schiller et Zelter, vous ne le surprenez à critiquer une œuvre déjà produite. Zelter lui parle un jour du *Tasse;* il ne lui répond pas. Cependant, sans tenir compte des témoignages insignifiants qui se trouvent dans les *Entretiens* d'Eckermann, on peut extraire de certaines pages qu'il écrivait à cette époque bien des choses qui se rapportent à notre point de vue. « Ces travaux-là, dit-il en parlant d'*Iphigénie*, ne sont jamais achevés. On peut les considérer comme tels, lorsqu'on a fait tout son possible d'après le temps et les circonstances. Cependant je n'en vais pas moins entreprendre avec *le Tasse* une semblable opération. Franchement j'aimerais mieux jeter au feu tout cela; mais je persiste dans ma résolution, et, puisqu'il n'en est pas autrement, nous voulons en faire une œuvre admirable. » Nous citerons aussi une lettre de Rome (26 février 1787), dans laquelle il laisse voir plus clairement encore qu'il a puisé le fond de cette pièce dans sa propre expérience. Il parle de la publication qu'il vient d'entreprendre de quatre volumes de ses œuvres et des difficultés de sa tâche. « N'aurais-je pas mieux fait d'éditer tout cela par fragments, et de tourner mon courage retrempé, ainsi que mes forces, vers de nouveaux sujets? Ne ferais-je pas mieux d'écrire *Iphigénie à Delphes* que de m'escrimer avec les chimères du *Tasse?* Et cependant j'ai déjà tant mis de moi-même là dedans, que je ne saurais y renoncer volontiers. Goethe a raison : quel sujet sembla jamais, par sa nature, plus fait que celui-là pour contenir cette partie de lui-même dont il parle, et qu'il serait curieux de chercher sous tant de poésie et d'imagination?

Goethe ne procède pas au théâtre comme les autres maîtres. Sa vérité dramatique n'est point celle de Shakspeare ou de Schiller, et, surtout dans les pièces

dont il emprunte le fond à l'histoire, ses personnages, non contents de se produire dans l'objectivité de leur nature, sont encore autant de points qui marquent les développements gradués de l'intelligence individuelle du poëte : tels sont Clavijo, Egmont, Eugénie dans *la Fille naturelle*, Iphigénie, Goetz de Berlichingen. Même en ce sens, cette opinion généralement adoptée, et qui proclame l'objectivité de Goethe et la subjectivité de Schiller, pourrait être légèrement modifiée, sans cesser pour cela de rester vraie au fond : car, si l'on reproche à Goethe de s'oublier aussi dans son inspiration et d'exprimer ses propres sentiments par la voie de tel personnage historique, Goethe pourrait répondre que c'est tout simplement parce qu'il y avait, entre lui et ce personnage, sympathie, affinité naturelle, communauté de destinée, qu'il l'a choisi dans l'histoire, d'où il n'a même pas eu besoin de le détacher pour le porter dans le cercle de ses pensées. On le voit, par là son objectivité retrouve d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. En pourrait-on dire autant de Schiller? Un esprit supérieur, un beau talent que l'Italie recherche, à la cour d'un prince intelligent, aimable, à la fois artiste et gentilhomme; un génie honoré des plus nobles femmes : ne trouvez-vous pas dans ces traits de l'histoire du Tasse plus d'une analogie, plus d'un point de contact avec Goethe? Et doit-on tant s'étonner que la personnalité de l'auteur de la *Jérusalem*, les événements auxquels il se trouve mêlé à la cour d'Alphonse d'Este, fixent pour quelque temps, à son retour de Rome, l'attention du poëte ami de Charles-Auguste? Un homme né pour la Muse, né pour le culte de toute grandeur et de toute beauté, accessible aux émotions du dehors, plongé dans les mille fantaisies de sa pensée, et qui pourtant se sent attiré vers le monde, vers la puissance, vers la vie, qui se sent avide de titres, de distinctions et d'honneurs; ambitieux désirs que le rang où il est placé provoque sans les satisfaire : n'est-ce point là le portrait que l'on se fait du Tasse dans le drame? et, dans ce portrait, ne reconnaît-on pas ce que Goethe a pu mettre de lui-même, comme il dit? Si, d'une part, sa vocation intérieure et le cri de sa nature cherchent à le retenir dans la sphère de ses créations poétiques, de l'autre, à la cour de Weimar, la politique le tente. Comment, lorsqu'on est un grand homme, lorsqu'on a conscience de son énergie invincible et de sa haute supériorité, résister au désir d'entrer dans la vie pratique, de se tisser avec les fils nombreux, embrouillés, parfois sanglants des événements, une existence de gloire et d'honneurs, une existence qui embrasse le monde et votre époque? On comprend qu'il n'est point question ici du théâtre plus ou moins vaste sur lequel une activité se développe. Nous n'envisageons point l'importance des États de Weimar ou de Ferrare, mais seulement cette inquiétude qui s'empare des grandes âmes, et les jette vers le mouvement, la pratique des affaires et la réalité bruyante, si amoureuses qu'elles puissent être de la théorie et de la contemplation silencieuse. L'ambition ne se mesure pas sur l'empire, mais sur l'âme de l'individu qu'elle possède; et d'ailleurs, c'est peut-être dans ces petites cours que les événements vous frappent davantage, car on y voit de plus près les hommes et les choses. Goethe quittera-t-il les régions de la poésie pour descendre au milieu du tumulte de la vie publique? Il sait fort bien qu'il y a un abîme entre sa condition et celle d'un homme d'État, mais il sait aussi que cet abîme il peut le franchir. Il reconnaît au fond sa vocation intérieure, ce qui ne l'empêche pas de lui rompre en visière par ses actes, un peu comme chacun fait. Pendant les premières années qu'il passa à Francfort, avant la période de Weimar, lorsque l'intention de son

père était qu'il embrassât la carrière politique, Goethe ne se sentait aucun goût pour les affaires et ne se destinait nullement à la vie d'un homme d'État. Savait-il bien au juste alors à quoi il se destinait? A part un sentiment de sa valeur personnelle et de sa future grandeur, dont il se rendait déjà bien compte, tout était vague et confus chez lui à cette époque. Il reconnaissait, à la vérité, qu'une veine poétique sommeillait dans son âme, et n'attendait que l'application et le travail pour se répandre et soulever l'universel assentiment. Oui, mais cet assentiment, il fallait le conquérir à force de luttes et de combats avec lui-même, avec le monde. Après avoir approfondi toutes les sciences, la botanique, la minéralogie, l'anatomie; après s'être adonné à la statuaire, à la peinture, à la poésie, à tous les arts, il devait vouloir toucher à la politique, et, dans son premier enthousiasme pour la vie pratique, en venir à douter si ce n'était point là sa vocation véritable [1].

L'idée de Goethe dans *le Tasse* est de représenter la vie de cour dans ses acceptions essentielles, toute la grandeur et tout le néant de cette vie, à laquelle sa bonne ou mauvaise destinée l'appelait à prendre part comme son héros, l'amant d'Éléonore d'Este. Cette idée règne seule sur la tragédie, en domine les moindres détails; et si l'on veut savoir ce que Goethe a mis de lui-même dans son œuvre, c'est de ce point de vue qu'il faut en étudier le développement normal dans son esprit. « Cela deviendra ce que cela pourra, écrit-il à Lavater en janvier 1778; mais je m'en suis donné à cœur joie avec la critique des différentes impulsions qui se disputent le monde. Le dégoût, l'espérance, l'amour, le travail, le malheur, les aventures, l'ennui, la haine, les sottises, les folies, la joie, le prévu, l'imprévu, l'uni et le profond, au hasard, comme les dés tombaient, j'ai relevé tout cela de fêtes, de danses, de grelots, de soie et de paillettes. » Cependant il n'est pas homme à se laisser prendre plus qu'il ne veut donner, à négliger de faire ses réserves en toute chose; et si ses amis pouvaient avoir quelque doute à son égard, il s'empresse bien vite de les rassurer. « Au milieu de ce monde insensé qui m'entoure, je vis fort retiré en moi. »

Partout, dans le bien comme dans le mal, la vie de cour apparaît dans *le Tasse*. Le style de Goethe revêt cette fois une élégance inusitée, une recherche qui s'étudie à dérober la pensée sous l'expression. Le poëte se souvient de cet aphorisme d'un illustre diplomate : Que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser ses sentiments. Les personnages même, dans les fougueux élans de leurs passions, n'oublient jamais un seul instant la sphère où ils se meuvent; le langage qu'ils se tiennent, choisi, flatteur, insinuant, affecte de cacher ce qu'il veut dire, et la vérité n'y pénètre qu'en se conformant aux lois de la plus rigoureuse étiquette. *Le Tasse* est une pièce de cour, faite par un courtisan.

[1] Il convient de lire ici ce qu'il écrivait à ce sujet à Merk en 1778 : « Je suis maintenant tout à fait plongé dans les affaires de la cour et de l'État, et probablement je ne m'en départirai plus. Ma position est assez importante, et les duchés de Weimar et d'Eisenach sont un assez beau théâtre pour qu'on puisse voir si le rôle vous sied. » Et deux ans plus tard à Lavater : « La tâche qui m'est imposée, et qui me devient de jour en jour plus légère et plus lourde, exige que je lui consacre toutes mes veilles et tous mes rêves. Ce devoir m'est chaque jour plus cher, et c'est surtout dans son accomplissement, comme ce qu'il y a de plus grand, que je voudrais me rendre l'égal des plus grands hommes. Ce désir, pyramide de mon existence, dont il m'a été donné de porter dans l'air la base aussi haut que possible, ce désir efface toute autre préoccupation et me laisse à peine un instant de répit. (*Goethe's Briefe*. Nr. 29. Nr. 47. Ausgabe, V. Dœring.)

Comme la duplicité se voile sous les artifices du discours! Comme l'impression odieuse de certains actes disparaît sous l'enchantement du vers! Jamais on n'a représenté avec plus de finesse, de tact, de goût exquis, l'urbanité des mœurs modernes, le fard dont l'éducation prend soin dans cette sphère de recouvrir toute surface, tandis qu'au-dessous, l'ambition, l'orgueil, l'égoïsme, rampent à loisir vers leur but. Il n'y a que la princesse et le poëte qui représentent la vie du sentiment dans le drame; seuls ils échappent par moments à cette atmosphère où ils étouffent, pour s'élever aux régions de l'âme; encore ne le font-ils que lorsqu'ils se trouvent ensemble et que nul autre personnage n'intervient. C'est ainsi que, dès les premières scènes, la princesse se déclare au Tasse avec tant de franchise honnête et de noble abandon; c'est ainsi que se montre le caractère du Tasse jusqu'au moment de sa déplorable querelle avec Antonio. Cette querelle, qui semble d'abord de si peu d'importance, et qu'on croirait faite pour être oubliée en quelques heures, éveille chez les deux individus une haine profonde, une haine d'autant plus vive et plus acharnée qu'elle couvait depuis longtemps et n'attendait que l'occasion pour éclater. Antonio s'efforce sans relâche d'éloigner de la cour l'homme auquel il envie la faveur du prince et des femmes, auquel il envie surtout son génie poétique. Le prince, si incommode que soit le caractère du Tasse, ne peut se résoudre à le perdre; il aime à se chauffer au soleil de ce grand nom, et c'est pour sa vanité d'homme et de souverain une bien douce émotion que de lire les vers où le poëte chante son règne et sa famille. « On le souffre, dit Antonio, comme on en souffre tant d'autres qu'on déséspére de changer ou de rendre meilleurs. »

L'idée de Goethe dans *le Tasse*, est de mettre en scène, non cet éternel conflit tant de fois reproduit de la vie idéale et de la vie réelle, mais seulement la vie de cour. Si Goethe eût voulu faire du Tasse le représentant de la vie idéale, le poëte, comme on l'a si étrangement prétendu, il lui eût donné une âme virile et grande, élevée au-dessus des artifices du monde et poursuivant son chemin à travers les intrigues de toute espèce, sans vouloir s'y mêler jamais; il eût trouvé, dans l'opposition de la vie poétique et de la vie de cour, quelque incident tragique où le poëte eût succombé, mais avec noblesse et grandeur, et de manière à soulever l'admiration plutôt que la pitié; en un mot, nous aurions eu Werther dans une plus haute sphère. Que voyons-nous dans ce drame? Rien de tout cela. Le génie du Tasse, bien loin d'attirer sur lui les anathèmes, lui vaut la faveur des souverains et l'admiration passionnée des plus belles dames de la cour. S'il est malheureux, s'il tombe dans le désordre et l'infortune au point de toucher à sa perte, ce n'est point à son génie qu'il le doit, mais à son caractère déplorable. Il est malheureux, non parce qu'il est poëte, mais parce qu'il porte en lui un esprit de méfiance, de vertige et d'égarement qui le rendrait insupportable dans toute autre condition. Ainsi donc le conflit de la vie politique et de la vie de cour n'existe point. S'il se montre un instant dans la querelle qui survient entre Antonio et le Tasse, il disparaît bientôt au dénoûment, lorsque le poëte, dans un retour qu'il fait sur lui-même, rend justice au monde qui l'environne et se décide à rentrer dans la voie où sa nature l'appelle. La cour et lui iront désormais leur chemin, chacun de son côté. Le combat que se livrent les différentes tendances de l'esprit humain, bien qu'il ait son expression dans le drame, n'en saurait cependant constituer l'essence. Il est là parce qu'il est partout où des hommes se rencontrent, où des conditions étrangères l'une à l'autre

se heurtent ; mais il ne faut point chercher dans cette idée générale la part que Goethe a mise de lui-même : elle est plutôt dans la reproduction de la vie de tout ce monde qui s'agite sous nos yeux. Qu'on ne pense pas toutefois que nous voulions confondre ici *le Tasse* avec ce qu'on appelle vulgairement les drames de cour, avec les pièces d'Iffland, par exemple, et toutes les pièces semblables qui ne se préoccupent d'ordinaire que du dehors des choses, et, quand il s'agit de ce monde, n'en veulent qu'à ses manières, son étiquette et ses costumes. Goethe, ici comme partout, descend dans les secrètes profondeurs de l'âme de ses personnages, et, quelles que soient ces apparitions variées qu'il nous montre, il ne perd jamais un seul instant de vue l'idée qui les met en jeu.

Après ce que nous avons dit, on serait mal venu de vouloir demander à cette œuvre des conditions qu'il n'entrait point dans les desseins de Goethe de lui donner, et que du reste la nature même du sujet ne comportait guère. Il ne faut chercher ici ni les grands caractères, ni l'élévation sublime des sentiments, ni les synthèses philosophiques, ni les incidents multiples qui s'entre-croisent dans une pièce de théâtre et font le tissu de l'action. Pour les grands caractères, largement accusés, il y a *Egmont*; pour les idées philosophiques, *Faust*; et pour les incidents dramatiques, *Goetz de Berlichingen*. *Le Tasse* de Goethe n'est ni un drame ni une tragédie, mais un poëme où l'auteur s'étudie à reproduire les sensations qui l'ont agité pendant une certaine période de sa vie, à leur donner la forme, à les jeter dans le tourbillon de l'existence, afin d'avoir une bonne fois réglé ses comptes avec elles, de n'y plus revenir, d'en être quitte. Pour ma part, je regarde *le Tasse* comme un éclatant hommage rendu par Goethe à cette éternelle vérité : QUE LA POÉSIE EST LA DÉLIVRANCE DE L'AME. Lui-même, dans ses *Tablettes annuaires et quotidiennes* (*Tages und Jahresheften*), raconte qu'il s'est débarrassé, dans *le Grand Cophte*, des impressions profondes que les premiers événements de la révolution française avaient fait naître en lui ; nul doute qu'il n'ait agi de même cette fois à l'égard de l'*être* objectif et poétique de la vie de cour, sur lequel il aura voulu dire son dernier mot dans *le Tasse*. On ne saurait prétendre, d'ailleurs, qu'il ait jamais cherché à se dissimuler l'insuffisance du cercle au milieu duquel sa destinée l'avait conduit. N'y a-t-il pas de la prophétie dans le sens de ses paroles, lorsque, se trouvant à Heidelberg, entre deux carrières opposées, il se décide enfin à partir pour Weimar, et, dans son enthousiasme de jeune homme, s'écrie avec Egmont, tourné vers la vieille amie qui cherche à le dissuader : « Fouettés par d'invincibles Esprits, les coursiers olympiens du Temps fendent l'espace, traînant après eux le char léger de notre destinée ; et, quant à nous, il ne nous reste rien à faire, si ce n'est de saisir vaillamment les rênes, et tantôt à droite, tantôt à gauche, de préserver les roues, ici d'une pierre, plus loin d'une chute. Où le char nous emporte, qui le sait? » Sa destinée l'entraîne irrésistiblement vers le monde de la cour ; une fois là, il n'a d'autre ressource, pour échapper au tourbillon, que le recueillement en soi, et, partant, la rupture avec tout ce qui l'entoure ; moyens désespérés dont le Tasse, dans la dernière scène, se décide enfin à faire usage. Expliquée ainsi, cette scène, que rien ne motive dans l'action, acquiert, dans la personnalité de Goethe qu'elle exprime, une intention plus haute, un sens plus déterminé. Werther périt par le désaccord qui existe entre la disposition de son âme et le monde; Tasse se sauve de ce conflit par l'énergie de son esprit poétique. Il est clair que l'élément tragique manque à ce dénoûment ; mais, à

vrai dire, l'élément tragique était-il bien dans les conditions du sujet? La vie de cour n'admet pas un dénoûment tragique; polie, élégante, rigoureuse seulement sur le point des convenances et de l'étiquette, elle évite l'éclat et les extrêmes.

En ce sens on aurait tort de reprocher à Goethe de n'avoir pas fait mourir le Tasse au dénoûment. C'est une chose fort ordinaire qu'un homme se voue à la mort pour échapper aux calamités qui viennent envahir son existence; mais n'y a-t-il donc rien de plus noble et de plus digne d'un grand cœur que le suicide? Lorsque Werther périt, un acte tragique se consomme, et notre sympathie suit jusque dans la tombe cette victime des conditions sociales; mais la mort de Werther, cette mort romanesque, dont l'effet vous enivre et vous monte au cerveau dans le premier moment, quel aspect prend-elle quand on la considère au point de vue du devoir et de la morale humaine? Le Tasse, qui se résigne et trouve dans son âme assez de force pour vivre au milieu de tant de misères et de fléaux, n'est-il donc pas plus grand, plus généreux, plus homme que Werther, cet écervelé qui se tue dans un moment de désespoir sublime? Et qui songerait à regretter la catastrophe accoutumée en entendant les paroles que le poëte prononce à la dernière scène du drame: « Toute cette force que je sentais autrefois s'émouvoir dans mon sein s'est-elle donc éteinte? suis-je tombé à rien, à rien? Non, la nature m'a laissé, dans ma douleur, la mélodie et la parole pour chanter l'excès profond de ma misère. » Si Goethe a découvert en lui cette source inépuisable de consolations, cette force invincible tant qu'elle ne désespère pas d'elle-même, le vrai génie poétique, en un mot, c'est à son voyage d'Italie qu'il le doit; et, bien que ses relations à la cour de Weimar lui aient inspiré l'idée du *Tasse*, il est impossible de ne pas attribuer l'intention de certaines parties, du dénoûment surtout, à l'influence de ce voyage aussi bien qu'aux progrès qui se firent alors dans son développement intérieur. Désormais sa vocation est déterminée. Quoi d'étonnant qu'une fois engagé dans cette voie il éloigne de lui toute émotion capable de troubler le calme dont sa pensée a besoin, et que, dans ses rapports avec les hommes, il ne songe qu'à grossir le trésor de ses observations? Franchement, quel grand crime peut-on faire à Goethe de tout cela, et qui oserait lui jeter la première pierre? Le poëme du *Tasse* est l'œuvre d'un homme qui sait contempler le monde dans ses profondeurs, qui partage quelquefois ses faiblesses, mais du moins les reconnaît et dédaigne de les travestir. Goethe ne prend le monde que comme un objet de froide contemplation, auquel il ne demande rien, ce qui n'empêche pas que les contradictions et les dissonances qu'il observe ne l'affectent; car la plupart de ses œuvres, *Werther*, *Goetz*, *les Affinités électives*, *Wilhelm Meister*, *Faust*, portent évidemment l'expression douloureuse et profonde de ce sentiment. C'est là surtout qu'il faut chercher le véritable point de démarcation qui existe entre Goethe et Schiller. Qu'on nous permette à ce sujet un dernier rapprochement entre ces deux grandes natures, rayons augustes et lumineux, mais différemment réfléchis, du soleil divin. Goethe sent aussi bien, aussi profondément que Schiller les misères et le néant du monde et de la vie, seulement il sait y échapper par d'autres moyens. Frappé de l'inexorable contradiction qui éclate entre l'idée et la réalité, Schiller ne trouve de salut aux angoisses qui le dévorent qu'en s'élançant vers l'idéal; chacun de ses poëmes témoigne de la vérité de cette assertion, et, pour ne citer qu'un exemple au hasard, l'esprit cosmopolite de *Don Carlos* vient de là. L'idée

l'entraîne invinciblement avec elle, et la plupart du temps l'élève jusqu'au dernier terme de sa substance. Il ne trouve pour le monde comme pour ses créations poétiques, d'unité qu'au delà du réel, dans une harmonie entre ses personnages et l'idée essentielle, harmonie excentrique, impuissante à satisfaire les désirs infinis qu'elle éveille chez le poëte. Goethe voit les choses autrement; l'auteur de *Faust*, du *Tasse* et d'*Iphigénie*, est un esprit trop énergique et trop puissant pour se laisser aller à croire qu'on puisse arriver par de pareils moyens à quelque état complet de l'existence, à penser que des utopies sociales puissent apaiser à jamais les contradictions, les souffrances qui consument l'esprit et le cœur de l'humanité. Le calme, la modération, une activité circonscrite dans un petit cercle, une contemplation incessamment plongée dans le monde des arts et de la science (celui peut-être où l'absence de l'harmonie se fait le moins sentir), voilà le secret de toutes ses créations, le but silencieux de toutes ses tendances. L'enthousiasme, le désir (Sehnsucht) comme l'entend Schiller, et pour lequel il n'y a pas de mot dans notre langue, la sensibilité, ne sont chez Goethe que des états de transition qui correspondent, dans le développement de son génie, à ces périodes critiques que l'homme traverse pour arriver à la virilité.

A la mort de Schiller, lorsque son existence se dépouille de ses charmes les plus doux, Goethe cherche dans les études naturelles la seule consolation qui soit digne de lui, et, pour échapper à la réalité qui l'obsède, s'abîme dans les plus ténébreux problèmes de la nature. La bataille d'Iéna le surprend comme il termine la première partie de sa *Théorie des couleurs*, et, remis à peine du premier trouble, tandis que la guerre éclate et tonne, il revoit la *Métamorphose des plantes*, et se plonge dans la contemplation la plus profonde des natures organiques. A chaque pas qu'il fait, se confirment de plus en plus les pressentiments mystérieux de son âme avide d'ordre, de résultats et d'harmonie. Si d'un côté, dans le tumulte de la guerre, il déplore les liens les plus fermes dissous, l'édifice des siècles soudainement ébranlé, les conventions les plus saintes mises à la merci du hasard et de l'arbitraire; de l'autre, il ne rencontre, dans le royaume de la nature, que l'action paisible des forces créatrices agissant dans leur sphère, la chaîne interrompue des développements de la vie, et partout, même dans ses déviations apparentes, la révélation d'une règle sacrée. Ainsi, au milieu même des tempêtes du monde extérieur, le calme de son âme ne se dément pas, le domaine de ses facultés s'étend, son activité scientifique se retrempe et s'exerce. Alexandre de Humboldt lui dédie ses *Idées pour servir à la géographie des plantes*; ravi des points de vue nouveaux qui s'offrent à lui de tous côtés, il ne se donne pas le temps d'attendre la carte que l'auteur promet pour appendice à son livre, et, d'après de simples indications, compose en un moment un paysage symbolique qu'il envoie en retour à son ami.

A cette époque, l'Académie d'Iéna, veuve de la plupart des membres qui avaient fait sa gloire, se trouvait menacée dans son existence. Goethe écrivait alors *la Fille naturelle*. A peine informé du danger, il s'interrompt au milieu de ses travaux, unit ses efforts à ceux de son vieil ami et collègue, le baron de Voigt, ministre comme lui du grand-duc Charles-Auguste, rassemble de près et de loin tous les esprits qui font cause commune, et n'a pas de trêve qu'il n'ait pourvu les chaires de professeurs capables et relevé la critique. C'est de cette impulsion généreuse et féconde que sortirent, quelque temps après, plu-

sieurs ouvrages importants, entre autres la *Caractéristique des poésies de Woss, Hebel et Grübel*... Goethe ne s'en tint pas là. Après les hommes viennent les monuments. Sa sollicitude embrasse tout. Il faut encore que l'intelligence et le travail aient un palais commode et salubre. Cette bibliothèque d'Iéna, dispersée en toutes sortes de salles ténébreuses, lui déplaît. Longtemps les circonstances l'ont empêché de réaliser ses projets. Enfin le prince lui remet ses pleins pouvoirs. Goethe abat les murailles, s'empare des terrains nouveaux; l'édifice monte à vue d'œil, et bientôt des volumes sans nombre sont classés, ordonnés et rangés dans de vastes salles où l'air circule librement. Ensuite il travaille à embellir les alentours. Il fait enlever l'ancienne porte, comble les fossés, élève un observatoire « pour le plus sociable de tous les solitaires, » fonde une école vétérinaire, et s'efforce d'encourager partout l'esprit d'ordre et d'activité. Son intérêt pour l'architecture et la technique s'accroît encore par la vive part qu'il prend à la construction du palais de Weimar, ainsi qu'aux dispositions intérieures de l'ameublement. Dans le but de répandre chez toutes les classes le goût et le sentiment de la plastique, il crée cette célèbre école de dessin qui servit de modèle à celles d'Iéna et d'Eisenach. Là, rien ne lui échappe; il découvre les dispositions, surveille les progrès. Partout où le talent se montre, il l'encourage, et le suffrage de Goethe vaut à celui qui en est l'objet la haute protection du grand-duc.

Comme des hommes de cette trempe tout intéresse, le lecteur me demandera compte, sans doute, de l'absence du détail biographique. A cela je répondrai, que si j'ai omis ce détail, c'est tout simplement parce qu'il n'y en avait pas[1]. Que dire, en effet, de la vie de Goethe, à moins d'en admirer partout la gran-

[1] Goethe n'avait-il pas raison lorsqu'il disait de lui-même en écrivant à Schiller : « L'imprévu n'est pas dans mon existence. » Quels incidents, quelles péripéties chercher dans la biographie d'un homme inaccessible aux passions, ces éternels mobiles de la vie, inaccessible à l'amour, du moins tel que l'entendirent Marguerite, Lucinde et Frédérique? car, pour ce qui était de la galanterie et de l'ardeur des sens, il fallait bien que la nature trouvât son compte. En général, les mœurs n'avaient rien à gagner à cette décomposition étrange de l'amour que l'alchimiste singulier faisait en lui, au profit de la poésie et de l'art. Frédérique en voulait à sa pensée, à sa tête, à son cœur; il la laissa mourir. Sa servante n'en voulait qu'à ses sens, il l'épousa. — Un mot de la femme de Goethe. Elle vint à lui un matin pour demander une grâce; jeune, fraîche, accorte, elle lui plut, il la prit avec lui. Goethe eut de cette femme plusieurs enfants, qui tous moururent, tous, jusqu'à ce fils unique qui devait continuer sa race. — Le fils de Goethe mourut avant l'âge, comme le fils de Napoléon; la destinée frappa les deux titans dans leur postérité. Goethe ressentit ce coup profondément, mais avec résignation et sans se plaindre. — Goethe vécut de longues années avec la mère de ce fils, et finit par l'épouser en 1806, au moment même où tonnait la canonnade d'Iéna. Cette femme avait été fort belle; cela suffisait à Goethe; et d'ailleurs elle avait pour loi de ne jamais sortir de ses attributions domestiques, de ne jamais le déranger. Dans la société qui gravitait autour de son maître, elle avait choisi son monde et s'y tenait. Lorsque Goethe descendait des sphères de la pensée, il était bien aise de trouver là cette femme de la terre, à laquelle il savait gré de n'avoir rien perdu de son individualité, et qui lui rappelait par son air et ses façons les douces voluptés d'un temps vers lequel il aimait à revenir. Et puis, elle lui avait donné un héritier de son nom, qui, pour la force du corps, ne le cédait en rien à son père. A vrai dire, c'était là tout ce qu'il y avait de commun entre Goethe et ce jeune homme, que Wieland appelait à bon droit le fils de la servante (*der Sohn der Magd*). Cette femme avait un attachement profond pour Goethe; le conseiller intime, comme elle le disait toujours, était son Dieu, et malheur à qui osait douter lorsque le conseiller intime avait prononcé! Ce fut après une querelle de ce genre que madame Goethe ferma sa porte à la célèbre Bettina, dont Goethe commençait alors à se lasser; de sorte qu'il ne fit rien pour que l'arrêt fût révoqué.

Tous ses soins, toutes ses attentions étaient pour le conseiller intime, à qui elle s'efforçait de rendre

deur, partout le calme, partout la dignité souveraine? La vie de Goethe est une épopée dans la forme antique, où l'objectivité domine. Point de fait qui se détache de l'ensemble, point d'épisode pour l'imagination et le roman. Tout s'enchaîne avec goût, se succède avec méthode, se coordonne harmonieusement. Cela est beau parce que cela est simple; et, chose étrange, du commencement à la fin, l'unité ponctuelle de cette existence ne souffre pas la moindre atteinte; il n'y a pas jusqu'à la mort qui ne s'y conforme. Qu'est-ce, en effet, que la mort de Goethe, sinon l'épilogue en costume du beau drame de sa vie?

Lorsque son fils unique meurt, voici ce qu'il écrit à Zelter au sujet de la perte qu'il vient de faire: « Désormais la grande idée du devoir nous maintient seule, et je n'ai d'autre soin que de me maintenir en équilibre. Le corps doit, l'esprit veut; et celui qui voit le sentier fatal prescrit à sa volonté n'a jamais grand besoin de se remettre. » Il refoule sa douleur dans son sein, reprend avec passion des travaux depuis longtemps interrompus, et s'y *absorbe tout entier*. En quinze jours, le quatrième volume de ses Mémoires, *Dichtung und Wahrheit aus meinem Leben*, est presque terminé, lorsque tout à coup la nature, si rudement traitée, se venge par une hémorrhagie violente qui fait craindre pour ses jours. A peine rétabli, il met ordre à ses affaires, ordonne avec méthode ses derniers travaux, et songe à régler ses comptes avec le monde. Cependant, au milieu de cet examen, une idée le tourmente. *Faust* est encore incomplet, les grandes scènes du quatrième acte manquent à la seconde partie. Il s'impose la tâche de les écrire incontinent, et, la veille de son dernier anniversaire, annonce à tous que cette œuvre, la grande œuvre de sa vie, est enfin achevée. Il la scelle d'un triple cachet, et, se dérobant aux félicitations de ses amis, va revoir, après tant d'années, le lieu de ses premiers travaux, de ses premières pensées, comme aussi de ses plus vives jouissances, Ilmenau. Le calme profond des grands bois, la fraîche brise des montagnes, lui donnent une vie nouvelle; il revient heureux et dispos, et se remet à l'œuvre. La *Théorie des Couleurs* est récapitulée, augmentée, achevée; la nature de l'arc-en-ciel analysée, la tendance des planètes à monter en spirale incessamment étudiée. « Je me sens environné ou plutôt assiégé par tous les Esprits que j'évoquai jamais, » dit-il dans son illuminisme. Les Esprits viennent prendre leur maître pour le conduire au sein de la nature. A ses heures de loisir, il se fait lire Plutarque, s'informe des contemporains, dicte des fragments de critique sur notre littérature nouvelle, « cette littérature du désespoir, » comme il l'appelle. Les débats zoologiques de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire excitent au plus haut degré son intérêt. Il veut y prendre part, envoie ses travaux à M. Varnhagen d'Ense, entretient une correspondance continue avec Guillaume de Humboldt, Zelter, le comte Gaspard de Sternberg, et c'est du milieu de cette activité si calme et si sereine qu'il passe à quelque plus haute destinée.

Un matin, son œuvre étant consommée, il était assis dans son cabinet d'étude. L'hiver s'éloignait de la terre, les premiers gais rayons dansaient au dehors, les

la vie agréable et commode. « Qui pourrait croire, disait-il un jour à ses amis, qui pourrait croire que cette personne a déjà vécu vingt ans avec moi? Ce qui me plaît en elle, c'est que rien ne change dans sa nature, et qu'elle demeure telle qu'elle était. »

Dans une promenade qu'ils faisaient ensemble à la campagne, madame de Goethe, frappée d'un coup d'apoplexie, resta étendue et comme morte dans la voiture. Goethe donne l'ordre au cocher de retourner, et se contente de murmurer à part lui: « Quelle frayeur ils vont avoir à la maison, lorsque nous allons nous arrêter et qu'ils verront cette personne morte dans la voiture! »

fleurs du jardin se tenaient collées à la vitre, et leurs tiges, pleines de rosée, dessinaient çà et là, sous le vent, de merveilleux hiéroglyphes. On eût dit que la nature renouvelée frappait à la fenêtre avec tous les bruits de la terre et de l'air. Goethe, réjoui, se levait pour aller ouvrir à ce printemps de la jeunesse et de la vie, lorsque tout à coup il retomba immobile sur son fauteuil. L'octogénaire, en se levant, avait rencontré le bras de la Mort ; il comprit ce que cela voulait dire. La main s'efforça de tracer quelques lignes dans le vide ; puis, après avoir murmuré ces mots : Qu'il entre plus de lumière (*dass mehr Licht hereinkomme !*), il s'arrangea plus commodément dans un coin de son fauteuil, et rendit l'âme. Telle fut sa fin ; il mourut comme Frédéric II, comme Rousseau, comme tous les aigles de la terre, l'œil tourné vers le soleil. *Plus de lumière!* sans doute pour contempler une dernière fois dans sa jeunesse éternelle cette terre qu'il a tant aimée. A l'instant de sa transformation, sa main errante cherche à saisir le solide qui lui échappe. *Plus de lumière!* la dernière parole de Goethe est un vœu pour la forme! A le voir sortir de la vie avec tant de calme et de sérénité, on s'étonne d'abord de cette aversion invincible que soulevait en lui l'idée de la mort. Cependant, si l'on y réfléchit, ce sentiment s'explique. Sa haute raison a trop souvent sondé les abîmes de l'infini pour reculer devant ce pas terrible, mais non définitif ; d'ailleurs, dans une âme aussi mâle, aussi puissante, aussi fière de son indépendance, aussi profondément convaincue de son éternelle durée, comment supposer ces vagues terreurs superstitieuses qui tourmentent les enfants et les illuminés? Non, ce n'est pas la mort qui l'épouvante, c'est l'appareil lugubre dont on l'entoure qui répugne à l'orgueil inné de son intelligence. De là sa haine contre le catholicisme, qui a peut-être le tort, de nos jours, de proclamer trop haut la souveraineté de la mort dans la vie. Le bruit lamentable des cloches l'importune à ses heures de travail ; tous ces symboles consolateurs, mais tristes, dont la religion peuple la campagne, trouble la sérénité de sa promenade du printemps. Sa nature hautaine se révolte contre cette invasion de la terre par la mort, et sa fureur éclate chaque fois qu'il rencontre dans les verts sentiers le pas stérile de cet hôte incommode : il lui faut l'existence dans sa plénitude, sans arrière-pensée de départ et d'adieu. Quand il écoute le rossignol chanter au clair de lune, sous les acacias épanouis ; quand il aspire la balsamique odeur des aubépines, il ne veut pas voir s'élever une image de douleur du milieu de cette efflorescence unanime. La croix même de Jésus, le signe divin de la rédemption, ne trouve pas grâce devant lui ; il n'aime pas voir les larmes se mêler à la rosée du ciel, ou les gouttes de sang trembler sur les épines de l'églantier. Philosophe païen, amant passionné de la sève, de la végétation et de la vie, pour lui la mort serait encore la vie sans les fantômes inventés par le catholicisme. Aussi, lorsqu'il parle des fins de l'homme, il a bien soin toujours de sauter sur cette transition lugubre que les familles déplorent, et dès lors son idéalisme vainqueur ouvre sa grande aile au soleil, et se donne carrière dans la plaine éthérée de la métaphysique. « Non, la nature, s'écriait-il un jour, n'est pas si folle que d'agglomérer de si intelligentes particules pour les disperser ensuite à tous les vents, et détruire ainsi le faisceau qui a été lié et maintenu ! » Quelquefois il lui arrivait d'envisager la mort sous son aspect plastique, sans doute pour se mesurer de plus près avec elle, et pour essayer vis-à-vis de cet athlète surhumain l'irrésistible puissance dont il se sentait investi [1].

[1] Pendant la maladie qui lui enleva son fils, au moment où le malheureux allait succomber à sa

L'élément divin que la nature lui avait départi dominait dans toute sa personne. Quelle imposante grandeur! quelle inviolable majesté! Un front de Jupiter large et voûté, des sourcils hardiment accusés, un nez aquilin et royal, la lèvre un peu pincée en partie par l'âge, en partie par l'habitude du silence. Autour de sa bouche, l'égoïsme avait creusé ses sillons. Quant à son œil, il me semble impossible de le peindre et fort difficile de l'indiquer : son œil n'avait ni l'égarement prophétique du portrait de Stieler, ni la rêverie mélancolique du dessin de Vogel; large, mais sans excès, bien ouvert, un peu terne, il se distinguait moins par la pénétration instantanée du regard que par une faculté singulière qu'il avait de fixer les objets longtemps et de se les soumettre. Le sculpteur David me semble avoir mieux réussi à le rendre, peut-être parce que les traits de cette face auguste, et, chose étrange, l'œil aussi (par l'espèce de voûte qu'il forme), conviennent mieux à la statuaire qu'à la peinture. Les pupilles en relief sur leur champ d'argent et d'azur se mouvaient lentement; mais ce qu'elles saisissaient, elles le saisissaient bien, et le tenaient ferme jusqu'à la fin. La sûreté imperturbable du regard de son intelligence passait tout entière dans ses yeux. Il avait la poitrine large, le reste du corps proportionné, le pied petit. Chacun de ses mouvements se dirigeait du centre à la circonférence. Il parlait lentement, à pleine voix, et même, dans le transport de la colère, avec calme. Seulement, lorsqu'en se promenant il dissertait avec lui-même (ce qui lui arrivait souvent) les paroles sortaient plus rapides de sa bouche, mais toujours nettes, toujours intelligibles. Quelquefois il négligeait d'émettre la fin de sa pensée. Mais un trait caractéristique entre tous, celui qui n'a jamais manqué de se reproduire dans toutes les images qu'on a faites de lui, c'est cet air de sereine grandeur dont j'ai déjà parlé tant de fois, si manifeste et si largement exprimé qu'il n'échappe à personne, si profond et si vrai qu'il a pu se survivre à lui-même, et, comme chez les dieux, à travers la toile et le marbre, commander l'hommage et la vénération. Goethe vous apparaît comme le descendant d'une race titanique; partout chez lui éclate au dehors la force intellectuelle dont il est doué; partout vous la retrouvez, dans son geste, dans sa stature, dans son œil, dans ces larges touffes de cheveux gris que l'âge a respectées.

On n'ignore pas les rapports d'intimité qui existèrent toujours entre Goethe et le grand-duc de Weimar Charles-Auguste. Cette amitié du prince et du poëte, faite pour honorer l'un et l'autre dans la postérité, dura cinquante ans aux yeux de tous sans se démentir. Du jour où ces deux intelligences entrèrent en contact, elles ne se séparèrent plus, et toute différence de rang et de caractère s'effaça dans ce noble commerce. « Si jamais je me fâchais avec Goethe, disait un jour Wieland à M. de Müller, et si dans le moment de mon ressentiment contre lui j'en venais à me représenter, — ce que du reste personne au monde ne sait mieux que moi, — quels incroyables services il a rendus à notre prince pendant les premières années de son règne, avec quelle abnégation et quel zèle il s'est

dernière crise, Goethe, assis immobile au chevet, se leva tout à coup, et, secouant la torpeur dans laquelle il était plongé : « Elle est là, dit-il la Mort! elle est là qui étend ses longs bras sur nous! Mais patience, mon ami, cette fois encore elle ne nous aura pas! »

« La mort est un pitoyable peintre de portraits, dit-il, à l'occasion de Wieland; je veux conserver dans mon souvenir des êtres que j'ai chéris, quelque chose de plus animé que ce masque affreux qu'elle leur pose sur le visage. Aussi me suis-je bien gardé d'aller voir, après leur mort, Herder, Schiller et la grande-duchesse Amélie. »

dévoué à sa personne, que de nobles et grandes qualités, qui sommeillaient dans le royal jeune homme, il a fécondées et produites, je ne pourrais m'empêcher de tomber à genoux et de glorifier Goethe, mon maître, encore plus pour cela que pour ses chefs-d'œuvre. »

Charles-Auguste et Goethe avaient une telle estime l'un pour l'autre, chacun des deux savait si bien appécier le caractère et ménager la susceptibilité délicate de l'autre, que, même dans la plénitude de leur confiance mutuelle, ils conservaient toujours une certaine circonspection cérémonieuse, et paraissaient traiter de puissance à puissauce. Pendant les premières années qui suivirent la bataille d'Iéna, l'extrême liberté que le Grand-Duc affectait dans ses jugements politiques et ses prétentions de plus en plus manifestes à la couronne de Prusse, éveillèrent la sollicitude de ses amis. Or, voici en quels termes Goethe les rassurait un jour. « Soyez sans crainte, le Duc appartient à cette race de démons élémentaires dont le caractère de granit ne se ploie jamais, et qui cependant ne peuvent périr. Il sortira toujours sain et sauf de tous les dangers ; il le sait lui-même fort bien, et voilà pour quelle raison il s'aventure dans des entreprises où tout autre que lui succomberait au début. »

Le croira-t-on? l'esprit de dénigrement et de réaction qui s'abat toujours sur la mémoire des grands hommes s'est efforcé déjà bien des fois de tourner contre Goethe cette noble intimité dans laquelle il vivait avec Charles-Auguste. La cause de ces rapports, qu'il fallait chercher dans le généreux sentiment d'une nature élevée, on a prétendu l'avoir trouvée dans les misérables préoccupations d'une puérile vanité. On a fait de Goethe un courtisan mesquin, un conseiller aulique d'Hoffmann, tout cela parce qu'il avait au fond peu de sympathie pour la multitude, aimait les grandes manières, les distinctions, les titres, l'autorité partout, et qu'il employait volontiers dans ses vieux jours le style des chancelleries [1]. On défend au poëte d'être l'ami d'un souverain. Nous ne nous arrêterons pas plus qu'il ne convient à ces déplorables querelles, suscitées par le faux esprit d'un libéralisme suranné. Que Goethe ait aimé les cordons et les dignités, qu'il ait affecté plus ou moins de réserve dans ses manières, de cérémonial dans ses correspondances, peu importe. Ce qu'il y a de certain, et ce qui honore bien autre-

[1] On a beaucoup parlé des façons aristocratiques de Goethe, de son affectation à se montrer partout vêtu d'habits de cour, d'uniformes chamarrés de soie et d'or. Cependant il convient de rétablir la vérité dans son exactitude. Le fait est que Goethe, comme tout homme qui a conscience de sa force et de sa grandeur personnelle, tenait le rang où son génie et la distinction du prince qu'il servait l'avaient placé ; mais cela sans faste, sans parade, toujours avec modération, mesure et bon goût. Il aimait aussi ce qu'on appelle encore aujourd'hui le décorum, et même, un jour, il alla jusqu'à faire sentir l'inconvenance de sa conduite à un certain étudiant de Leipzig, qui, dans ses allures de Brutus, s'obstinait à demeurer assis sur un sofa au moment où le grand-duc de Weimar entrait dans le salon. Mais il me semble qu'on ne peut guère voir là que les façons d'agir d'un homme bien élevé, qu'une indélicatesse pique au vif. Avant tout, il faut être poli, même avec les princes. Il se plaisait aussi beaucoup dans la société des femmes, et, lorsqu'il s'en trouvait de jeunes et de belles dans son salon, il déployait à leurs pieds une galanterie d'ancien régime qui convenait à merveille à son air. Quant à son costume, on aurait pu s'épargner tant de frais d'imagination et de broderies, car chacun sait que son habit de gala était tout simplement un frac noir, et qu'il ne portait jamais qu'une seule plaque sur sa poitrine. Le reste du temps, on le trouvait chez lui en robe de chambre, le cou nu, ses larges tempes découvertes ; tantôt marchant à grands pas, un arrosoir à la main, à travers ses plates-bandes, et mouillant ses beaux rosiers, dont il se faisait gloire dans la ville ; tantôt assis sous les figuiers du jardin, devant une petite table, entouré de livres, de crayons, de bocaux et d'objets d'histoire naturelle.



ment l'auteur de *Faust* que tous les rubans dont il a pu se couvrir la poitrine, c'est cette affection sincère dont il fut toujours pénétré pour Charles-Auguste, cet inviolable attachement qui, loin de se démentir, ne fit que s'accroître dans sa mauvaise fortune. Ici je laisse parler Falk : « Après la bataille d'Iéna, l'empereur, sensiblement irrité, permit au Grand-Duc de retourner dans ses États, mais non sans lui témoigner une vive méfiance. De ce jour, le noble et généreux Allemand fut environné d'espions, qui venaient presque s'asseoir à sa table. En ce temps-là, mes affaires m'appelaient souvent à Berlin et à Erfurth ; et comme dans ces deux villes je connaissais plusieurs autorités supérieures, j'eus l'occasion une fois de surprendre certaines remarques trouvées dans les registres de la police secrète, qu'on mettait tous les soirs sous les yeux de l'empereur, et que je m'empressai de jeter sur le papier, dans l'intention d'en faire part à notre souverain. — Goethe, à ce propos, me donna un si chaleureux témoignage de son attachement personnel au Grand-Duc, que je regarde comme un devoir pour moi de montrer au public allemand cette belle page de l'histoire de la vie de son grand poëte. — A mon retour d'Erfurth, je me rendis chez Goethe ; je le trouvai dans son jardin ; nous parlâmes de la domination des Français, et je lui rapportai ponctuellement tout ce que je venais de confier à Son Altesse.

« Il était dit, dans cet écrit, que le grand-duc de Weimar était convaincu d'avoir avancé 4,000 thalers au général ennemi Blücher, après la déroute de Lübeck ; que chacun savait en outre qu'un officier prussien, le capitaine de Ende, venait d'être placé auprès de Son Altesse Royale la Grande-Duchesse en qualité de grand-maître de la cour ; qu'on ne pouvait nier que l'installation de tant d'officiers prussiens n'eût en soi quelque chose d'offensant pour la France ; que l'empereur ne laisserait pas une pareille conspiration se tramer contre lui dans l'ombre, au cœur de la Confédération Germanique ; que le Grand-Duc semblait ne rien négliger pour réveiller la colère de Napoléon, qui cependant, sur le chapitre de Weimar, avait bien des choses à oublier ; que c'était ainsi qu'on avait vu Charles-Auguste, accompagné du baron de Muffling, visiter, en passant dans ses États, le duc de Brunswick, l'ennemi mortel de la France.....

— Assez ! s'écria Goethe, l'œil enflammé de colère, assez, je n'y tiens plus ; que veulent-ils donc, ces Français ? Sont-ils des hommes, eux qui demandent plus que l'humanité ne peut faire ? Depuis quand donc est-ce un crime de rester fidèle à ses amis, à ses vieux compagnons d'armes, dans le malheur ? Fait-on si peu de cas de la mémoire d'un brave gentilhomme, qu'on en vienne à vouloir que notre souverain efface les plus beaux souvenirs de sa vie, la guerre de sept ans, la mémoire de Frédéric le Grand, qui fut son oncle, enfin toutes les choses glorieuses de notre vieille constitution allemande, auxquelles il a pris lui-même une si vive part, et pour lesquelles il a joué sa couronne et son sceptre ? Votre empire d'hier est-il donc si solidement établi que vous n'ayez pas à craindre pour lui dans l'avenir les vicissitudes de la destinée humaine ? Certes, ma nature me porte à la contemplation paisible des choses, mais je ne puis voir sans m'irriter qu'on demande aux hommes l'impossible. Le duc de Weimar soutient à ses dépens les officiers prussiens et sans solde, avance 4,000 thalers à Blücher après la déroute de Lübeck, et vous appelez cela une conspiration ! et vous lui en faites un crime ! Supposons qu'aujourd'hui ou demain un désastre arrivât à votre grande armée : quel mérite n'aurait pas aux yeux de l'empereur le général ou le feld-maréchal qui se conduirait en pareille circonstance comme notre souve-

rain s'est conduit? Je vous le dis, le Grand-Duc fait ce qu'il doit : il se manquerait à lui-même s'il agissait autrement. Oui, et quand il devrait à ce jeu perdre ses États et son peuple, sa couronne et son sceptre, comme son prédécesseur l'infortuné Jean, il faut qu'il tienne bon, et ne s'éloigne pas des généreux sentiments que lui prescrivent ses devoirs d'homme et de prince. Le malheur! qu'est-ce que le malheur? C'est un malheur lorsqu'un souverain doit faire bonne mine aux étrangers qui se sont installés dans sa maison. Et si sa chute se consomme, si l'avenir lui garde le sort de Jean, eh bien! nous ferons, nous aussi, notre devoir; nous suivrons notre souverain dans sa misère comme Lucas Kranach suivit le sien, et nous ne le quitterons pas un seul instant. Les femmes et les enfants, en nous voyant passer dans les villages, ouvriront leurs yeux tout en larmes, et s'écrieront : Voilà le vieux Goethe, et le grand-duc de Weimar que l'empereur français a dépouillé de son trône parce qu'il était demeuré fidèle à ses amis dans l'adversité, parce qu'il visita le duc de Brunswick, son oncle, au lit de mort, parce qu'il ne laissa pas mourir de faim ses compagnons de bivouac et ses frères!» A ces mots, il s'arrêta suffoqué, de grosses larmes ruisselaient sur ses joues; puis, après un moment de silence : « Je veux chanter pour mon pain, je veux mettre en rimes nos désastres. Dans les villages, dans les écoles, partout où le nom de Goethe est connu, je chanterai la honte du peuple allemand, et les enfants apprendront par cœur mes complaintes, jusqu'à ce qu'ils deviennent hommes et les entonnent en l'honneur de mon maître en lui rendant son trône. Voyez, je tremble des mains et des pieds, je n'ai pas été aussi ému depuis longtemps. Donnez-moi ce rapport, ou plutôt prenez-le vous-même, jetez-le au feu, qu'il brûle, qu'il se consume; recueillez-en les cendres, plongez-les dans l'eau, qu'elle bouille, j'apporterai le bois; qu'elle bouille jusqu'à ce que tout soit anéanti, que la dernière lettre, la dernière virgule, le dernier point, se soient évanouis en fumée, et qu'il ne reste plus rien de ce honteux manifeste sur le sol allemand! »

Quel que soit son attachement pour la personne de Charles-Auguste, c'est avant tout ici le sort du grand-duc de Weimar, la cause de l'Allemagne perdue qu'il déplore; la destinée du prince passe avant la destinée de l'ami. A ce compte seulement, Goethe donne des larmes et des regrets à Charles-Auguste; car, pour ce qui est de l'ami, il sait bien que toutes les vicissitudes ne peuvent rien sur lui. Avec le caractère impassible qu'on lui connaît, Goethe ne pouvait s'abandonner au lyrisme du moment, à cette expansion poétique qu'on ne rencontre que chez les natures exaltées, ardentes, *subjectives*. De ce sentiment que nous venons de lui voir exprimer, Koerner ou Weber auraient tiré un de ces hymnes sacrés, de ces hurras sublimes que les étudiants transportés entonnaient, en 1812, sur tous les champs de bataille de l'Allemagne; lui, au contraire, le refoule dans son sein, et, reprenant au plus tôt la paix sereine du visage, s'en va, dans la solitude, façonner quelque beau marbre de Paros. Mais de ce que Goethe renfermait dans le mystère de son âme ces sentiments généreux, de ce qu'il n'a jamais laissé la multitude les surprendre chez lui, s'ensuit-il qu'il ne les ait point eus?

On pense bien, d'après cela, quelle vive part Goethe prit à la fête, lorsque les événements de 1814 lui rendirent son bien-aimé souverain. Ce jour-là, Goethe fut à Weimar le véritable maître des cérémonies. Il allait et venait, causant avec les bourgeois, donnant la main aux gens du peuple, saluant d'un air sympathique les jeunes filles sur leur porte. Tantôt il s'arrêtait avec admiration devant

un arc de triomphe, tantôt devant une fenêtre pavoisée de rubans et de fleurs; louant les uns, tançant les autres, encourageant tout le monde; alerte, dispos, triomphant, heureux de vivre. Chaque fois que le cours du temps ramenait l'anniversaire de Charles-Auguste, c'était chez Goethe le même empressement, la même sollicitude matinale. Dès que le jour commençait à poindre, il sortait de la délicieuse maison de plaisance qu'il habitait dans le parc du Grand-Duc, presque vis-à-vis de ses fenêtres, et, se glissant à pas de loup à travers les feuillages et les marbres du jardin, venait surprendre à son réveil l'ami de sa vie entière; « car, lui disait-il, je suis le premier et le plus vieux de vos amis, et je veux être aussi le premier à vous complimenter. » — Le soir, sa maison illuminée était ouverte à tous; il y avait gala chez lui; on causait, on buvait à la santé du prince, on chantait des vers en son honneur[1]; puis, quand l'heure de se reposer était venue, quand on avait porté le dernier toast, l'illustre vieillard se levait et reconduisait ses hôtes au milieu de la nuit. Ce fut à l'occasion d'un de ces anniversaires (3 septembre 1809) que Goethe reçut cette lettre du Grand-Duc :

« Merci pour la bonne part que tu as prise à la journée d'aujourd'hui. Puissent ton activité, ton contentement, ton bien-être, se prolonger aussi longtemps que j'aurai des jours heureux à vivre avec toi! Alors l'existence me sera d'un grand prix.

« Adieu. CHARLES-AUGUSTE. »

Puis, en *post-scriptum* :

« Qui mettrons-nous à la place de Goettling? Il faut un homme capable; penses-y. »

Le grand-duc Charles-Auguste mourut subitement. Lorsque Goethe apprit cette nouvelle, il était à table, au milieu d'un cercle d'amis qui se réunissaient chez lui régulièrement à certains jours de la semaine. Le bruit courut de bouche en bouche; on hésita longtemps à l'en instruire, tant ses amis craignaient qu'il ne tombât terrassé par ce coup de foudre instantané! Goethe reçut cette nouvelle avec cet impassible sang-froid qu'il opposait comme un impénétrable acier à tous les événements imprévus qui auraient pu troubler l'équilibre normal de son existence. « Ah! c'est affreux!... dit-il. Parlons d'autre chose. » Et le dîner continua.

Tout en faisant la part du calcul dans ce soin extrême avec lequel il évitait toute impression violente, il faut dire que cet instinct prodigieux de la conser-

[1] Voici les seuls vers dans lesquels Goethe ait jamais chanté l'amitié de Charles-Auguste :

« Entre tous les princes de Germanie, le mien est petit; ses États sont bornés, eu égard seulement à ce qu'il pourrait faire. Mais si chacun savait, comme lui, tourner ses forces au dedans et au dehors, ce serait une fête d'être Allemand avec les Allemands. Pourquoi le louer, lui que ses actions et ses œuvres proclament? Peut-être on doutera de ma bonne foi, car il m'a donné ce que les grands ne donnent guère, sympathie, loisir, confiance, champs, et jardin, et maison. Je ne dois rien à personne qu'à lui, et, certes, il me fallait beaucoup, à moi, poëte, qui comprenais si mal les soins de la fortune. L'Europe m'a loué : que m'a donné l'Europe? rien. J'ai payé bien cruellement, hélas! mes vers. L'Allemagne m'imita, la France put me lire; Angleterre, tu reçus en amie ton hôte en proie au trouble. Cependant, que m'importe que le Chinois lui-même peigne d'une main peu sûre Werther et Lolotte sur la porcelaine? Jamais un empereur, jamais un roi ne s'est enquis de ma personne; lui seul fut pour moi Auguste et Mécène. »

vation personnelle, cette volonté ferme de ne jamais intervenir, se trouve aussi dans le caractère de sa mère. A cet égard, Goethe enchérissait bien un peu sur la nature ; mais on doit convenir que la femme énergique et puissante à laquelle il devait le jour, lui avait transmis avec son sang cet esprit d'impassibilité souveraine qu'il avait fini par ériger en système ; système inexorable auquel nous voyons qu'il ne dérogea pas même en faveur de Charles-Auguste, de l'ami qu'il devait par la suite le plus sincèrement regretter. — La mère de Goethe, lorsqu'un domestique, une servante entrait chez elle, lui posait ceci comme première condition : « Si vous apprenez qu'un événement affreux, désagréable, inquiétant, est arrivé dans ma maison, ou dans la ville, ou dans le voisinage, ne venez jamais me le rapporter. Une fois pour toutes, je n'en veux rien savoir. S'il me touche de près, je l'apprendrai toujours assez à temps : sinon, qu'ai-je besoin d'en être affectée ? Ainsi, tenez-vous-le pour dit : quand il y aurait le feu dans la rue, je n'en veux rien savoir avant le moment. » Ces instructions furent si bien suivies, qu'en 1805, comme Goethe était dangereusement malade à Weimar, personne n'osa en parler à sa mère. Quelque temps après, lorsqu'une amélioration sensible se déclara, elle fut la première à rompre le silence et dit à ses amies : « Vous aviez beau vous taire sur l'état de Wolfgang, je savais tout. Maintenant vous pouvez parler de lui, il va mieux ; Dieu et sa bonne nature l'ont tiré d'affaire. Maintenant il peut être question de Wolfgang sans que son nom me soit un coup de poignard dans le cœur chaque fois qu'on le prononce. » Le jour que sa mère atteignit sa soixante-douzième année, Goethe reçut d'elle une lettre, et sur l'adresse de cette lettre une main inconnue avait tracé ces mots : « Dieu aurait dû faire tous les hommes de cette trempe. » Parmi les traits caractéristiques que Goethe tenait de sa mère, née sur les bords du Rhin, n'oublions pas de mettre cette verve mordante, cette causticité de bon aloi qui coulait dans sa veine comme un flot de Rudesheimer ou de Joannisberg. La mère de Goethe était une femme alerte et de bonne humeur. Mariée à seize ans, elle en avait à peine dix-sept lorsqu'elle donna le jour à son fils. « Wolfgang et moi, disait-elle, nous nous sommes toujours entendus à merveille ; cela vient de ce que nous avons été jeunes en même temps. La différence d'âge qui le séparait de son père n'existait pas entre nous deux. » Ce père était un homme froid et circonspect, un bourgeois tiré au cordeau, de la ville impériale de Francfort, qui mesurait ses pas et réglait sa vie avec méthode. Goethe le rappelait dans ses formes et dans sa démarche.

Goethe sentit profondément la perte qu'il avait faite. Vainement il s'efforça de ne rien témoigner de sa douleur : plusieurs mois après, sa douleur se trahissait encore à son insu. Dans Charles-Auguste, Goethe perdait le dernier de ses amis, le dernier membre de cette union de génie et de gloire qui avait donné son grand siècle à l'Allemagne. Déjà, depuis longtemps, il avait vu partir l'un après l'autre Herder, Wieland, Schiller ; et maintenant la mort venait d'abattre Charles-Auguste, le chêne royal sous lequel toutes ces renommées avaient pris leurs ébats en des jours plus heureux, et dont les rameaux avaient donné de l'ombre à sa vieillesse. Charles-Auguste mort, Goethe sentait que désormais pour lui tout était accompli (*nun ist alles vorbei*). Il se voyait seul, égaré parmi les générations nouvelles, sans autre abri que le passé. Dans la mort de son auguste ami, c'était sa propre fin qu'il déplorait, et son émotion était d'autant plus vive et plus profonde, qu'elle avait sa source dans son égoïsme.

Bien entendu que ce découragement dont il fut atteint vers ses derniers jours

lui venait seulement de la conscience qu'il avait acquise que désormais son activité avait touché à son terme dans cette vie. Dans les regrets qu'il donnait à Charles-Auguste, le dernier représentant au trône d'un âge auquel il avait communiqué, lui Goethe, l'impulsion souveraine, la misérable inquiétude du favori qui craint de manquer de protecteur dans l'avenir n'entrait pour rien. Je ne soutiendrai pas que la douleur que le poëte ressentit de cette perte n'ait point été plus profonde, plus âpre et plus sincère que celle de l'ami ; mais, on peut le dire, le cœur de Goethe fut toujours fermé à d'indignes calculs d'intérêt personnel, que, du reste, les circonstances ultérieures n'eussent point justifiés. Ces nobles sentiments à l'égard du prince de la pensée en Allemagne étaient héréditaires dans la famille de Saxe-Weimar. Charles-Auguste, en mourant, les légua à son fils avec la couronne, et Goethe trouva jusqu'à la fin dans Charles-Frédéric, son royal élève, les délicates prévenances et la généreuse sympathie dont il ne cessa jamais d'être l'objet de la part de ses souverains.

Heureux temps que ceux vers lesquels Goethe se reportait alors par le souvenir ! Quelle cour que celle de Weimar, aux jours où florissait Charles-Auguste ! D'un côté, Wieland, Herder, Schiller, Goethe, tout ce que le génie a d'honneur et de gloire pour un règne ; de l'autre, Charles-Auguste, les princesses Anne-Amélie, Louise et Maria-Paulowna, tout ce qu'un règne a de protection intelligente, de sollicitude généreuse, de grâce aimable pour le génie qui doit le relever dans l'avenir. Ces nobles princesses se succédèrent dans la cour de Weimar, pendant l'espace d'environ un siècle, et Goethe vécut assez pour les connaître et les apprécier toutes trois. Ce fut toujours, entre ces augustes personnes et le grand poëte qui eut l'honneur d'être admis dans leur intimité, un rare commerce de sentiments généreux et de belles pensées. En échange de la sollicitude si délicate et si tendre, des prévenances si intelligentes, des sympathies de toute espèce dont elles ne cessèrent d'environner le génie, Anne-Amélie, Louise et Maria-Paulowna eurent, chacune à son tour, les prémices de ses moissons. Goethe leur disait ses projets, ses plans, ses idées sur la nature et l'esthétique. Il leur faisait part de son œuvre encore inachevée, et prenait conseil d'elles, heureuses de recevoir en secret les premières confidences du poëte. Goethe ne parlait jamais de ces trois nobles princesses sans rendre hommage aux égards qu'elles avaient eus pour lui, et disait volontiers que leur protection affectueuse avait *ennobli et dirigé sa jeunesse, enrichi et comblé de bonheur son âge mûr, et réjoui et paré sa vieillesse*. Ce fut sur le tombeau de la duchesse Anne-Amélie que Goethe prononça ces belles paroles, qu'on pourrait presque lui adresser : « Oui, c'est le privilége des nobles natures, que leur passage dans les régions supérieures est une bénédiction comme leur séjour ici-bas ; que d'en haut, étoiles de lumière, elles brillent à nos yeux comme des points vers lesquels nous devons diriger notre course dans une traversée trop souvent troublée par les orages ; et que ces mêmes êtres que nous avons aimés dans la vie, bienveillants et secourables, désormais bienheureux, attirent encore vers eux nos regards avides. » Le règne de Charles-Auguste a placé Weimar entre Athènes et Florence. C'est le siècle de Louis XIV en famille, dans un petit duché d'Allemagne. Le grand siècle, avec moins de magnificence et de faste, sans doute, mais aussi avec plus de loyauté, de franchise honnête et sincère. La nature, en donnant à ces activités un plus étroit espace pour théâtre, resserre les liens de sympathie qui les unissent, en même temps qu'elle rend impossible la personnalité absorbante

du monarque. Vous ne distinguez pas le poëte du Grand-Duc ; l'un et l'autre portent les mêmes insignes, habitent le même palais. Lequel des deux règne? Weimar dit que c'est Charles-Auguste, le monde dit que c'est Goethe, et Charles-Auguste laisse dire le monde. Au palais ducal, chez Goethe; à Tierfurth, dans la villa de la princesse Amélie, on discute, on lit, on critique ; les chefs-d'œuvre naissent sans efforts : partout le simple amour des lettres, partout le culte des idées; à peine si le bruit que l'empereur fait en passant interrompt pour quelques jours les études, qui reprennent bientôt. Quels temps! Goethe les a vus s'accomplir et passer; il a vu s'éteindre une à une les étoiles de Weimar, satellites de sa gloire, et longtemps encore après elles son astre errant dans le vide des cieux a jeté çà et là sur la terre de mélancoliques rayons. Il est resté le dernier de la famille, seul avec ce chêne du Kickelhahn[1], qui porte leurs grands noms écrits au cœur de son écorce, seul comme Ossian pour glorifier, en se contemplant lui-même, les esprits des héros trépassés, et c'est dans cette attitude imposante qu'il nous est apparu. Goethe résume en lui tout le mouvement intellectuel du nord de l'Allemagne au dernier siècle : il a le lyrisme de Schiller, l'idéalisme de Herder, le sentiment plastique de Wieland; il leur a survécu par cette loi de la nature qui consacre la force en toute chose.

Maintenant il nous reste à demander grâce au lecteur pour les développements de ces études, bien longues, en effet, si l'on envisage notre propre faiblesse, mais encore incomplètes, eu égard à l'immensité du sujet. Il y a des hommes en face desquels on ne saurait s'arrêter trop long-temps, car ils sont eux-mêmes un point de station dans l'histoire de la pensée humaine, car ils sont à la fois le but où tendait le passé, et le point d'où les générations nouvelles s'élancent vers l'avenir.

[1] Chêne majestueux qui s'élève non loin de cette heureuse chaumière du Kickelhahn, où Goethe se retira quelques jours pour écrire, au milieu du plus romantique paysage, le cinquième acte de on *Iphigénie*, et sur lequel on lit encore son nom, inscrit de sa propre main, auprès de ceux de Herder, de Gleim, de Lavater, de Wieland, de Schiller. Du reste, ce chêne n'est pas le seul privilégié dans la forêt, et l'on en trouve çà et là bien d'autres, illustrés aussi par des inscriptions charmantes, dont le sens, toujours mélancolique, comme il convient au recueillement solitaire du lieu, rappelle les beaux jours d'une jeunesse ardente et poétique passée au sein de la nature. Ces inscriptions sont de Goethe, de Schiller, de Herder. Les grands cerfs de la Thuringe, errant au clair de lune, éveillent dans les bois de mélodieux souvenirs, et la feuille qu'ils broutent leur parle de Werther et d'Oberon.



AVANT-PROPOS.

Le travail que nous donnons aujourd'hui au lecteur est le résultat de trois ans d'études et de méditations sur le poëme de Goethe, la traduction complète, sans aucune espèce d'interpolation, des Deux Premières Parties, qui, avec les Paralipomènes récemment découverts et qui terminent ce volume, forment le cycle tout entier du *Faust* de Goethe. Avant nous, déjà les travaux si remarqués de M. Ampère dans *le Globe*, et de M. Lerminier dans *Au-delà du Rhin*, avaient appelé l'attention du public sur le second *Faust*, mais seulement en passant, à vol d'oiseau, comme fait la critique ou l'analyse. Nous pouvons donc dire que nul essai de traduction, même fragmentaire, n'avait encore été tenté lorsque nous publiâmes, il y a juste un an, dans la *Revue des Deux-Mondes*, le morceau qu'on vient de lire, alors accompagné de plusieurs scènes et du troisième acte, l'acte d'Hélène tout entier.

Notre système de traduction est bien simple. Nous avons cherché, autant qu'il était en nous, à concilier le sentiment poétique à une fidélité scrupuleuse au texte de Goethe, à animer la lettre avec l'esprit, traduisant en vers les chansons, les chœurs de Sylphes et de Nymphes, tous les morceaux où la fantaisie, la grâce allemande, l'enthousiasme, en un mot les qualités de l'imagination, dominent; en prose, les scènes qui appartiennent à la discussion philosophique, à la théorie, aux controverses de tout genre, ou se rattachent au mouvement de l'action dramatique. Toute œuvre d'imagination se compose de deux éléments bien distincts, même dans leur fusion apparente : il y a dans la poésie la plus élevée, dans la poésie transcendante d'Homère, d'Alighieri, de Shakspeare et de Goethe, il y a prose et le vers, le récitatif et l'aria ; nous avons traduit le récitatif en

prose, nous contentant de mettre en vers l'idée mélodieuse, la musique. On le voit, cette méthode pouvait seule convenir ici : les vers pour le sentiment poétique, pour la fidélité au sens poétique, à l'idée ; la prose pour l'exactitude littérale.

Pour ce qui regarde le texte de Goethe, nous nous sommes attaché à le rendre avec une exactitude religieuse ; et jamais les illusions de la poésie ne nous ont entraîné hors du cercle de la traduction. Nous pouvons dire aussi que nous ne nous sommes point avancé à la légère. Lorsqu'il nous est arrivé de rencontrer un passage sujet à controverse, nous avons dû recourir aux différentes éditions, et lorsque ces éditions ne se sont point trouvées d'accord entre elles, ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi aux probabilités logiques, et pris l'avis des hommes les plus compétents en Allemagne, que nous nous sommes décidé pour telle ou telle interprétation. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, nous prendrons un passage de la fête océanique au second acte. Les Sirènes chantent un hymne d'inauguration aux Kabires, que les Néréides et les Tritons viennent de conquérir à Samothrace, et c'est sur la reprise de cet hymne que les éditions varient : les unes portent *Wiederholt als Allgesang*, c'est-à-dire, tout simplement, *repris en chœur* [1] ; les autres *Wiederholt als Altgesang*, c'est-à-dire *en refrain comme un vieux chant* [2]. On le voit, il y a lieu à discussion ; dans cette incertitude de la lettre, nous avons dû approfondir l'esprit, et nos investigations nous ont amené à nous décider avec le docteur Loewe pour ALTGESANG. Du reste, pour peu que le lecteur réfléchisse à la situation, il se rangera de notre avis. En effet, le caractère grotesque des Kabires, de ces VIEILLES divinités pélasgiques, qu'on représente sous la forme de pots de terre ; l'ironie des Sirènes, dont le chant est un persifflage d'un bout à l'autre de la scène, tout indique que ALTGESANG est le mot du texte original.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier toutes les personnes dont les conseils nous sont venus en aide dans cette entreprise, et nommément M. le chancelier de Müller, ce noble archiviste de toutes les gloires de Weimar, qui s'est empressé avec tant de bienveillance à mettre à notre disposition tous les précieux documents qu'il possède, et, ce qui vaut mieux encore que tous les documents, ses souvenirs. Au reste, cette bonne grâce dont nous parlons est naturelle à la société de Weimar, société choisie, élégante, et pleine des traditions de la grande période littéraire, où l'étranger s'attarde volontiers, tant elle en fait les honneurs avec une rare complaisance.

[1] Cotta, Stuttgart et Tubingen, 1834—1836.
[2] Id. Id. Id. 1832—1840.

Janvier 1840.

DÉDICACE.

Vous voilà de nouveau, formes aériennes
Qui flottiez à mes yeux dans la lumière et l'or.
Tenterai-je à présent d'arrêter votre essor?
Et mon cœur, tout flétri par l'âge et par les peines,
Vers ces illusions incline-t-il encor?
Oh! venez, approchez; fort bien, douces images;
Car tandis que du sein des humides nuages
Je vous vois aujourd'hui vous élancer vers moi,
O merveille! je sens mon cœur tout en émoi
Tressaillir de jeunesse à l'influence étrange
Du vent frais qui vers moi pousse votre phalange.

Vous portez avec vous les traits de jours heureux,
Et je vois s'élever plus d'une ombre chérie;
Comme une voix ancienne et presque évanouie,
Les premiers sentiments du printemps de la vie,
L'amour et l'amitié, me reviennent tous deux.
La douleur se ranime, et la plainte déplore
Le labyrinthe humain et son cours tortueux,
Et nomme tous les bons qui, déçus à l'aurore,
Par l'éclair du bonheur trompés aux jours heureux,
Se sont évanouis, hélas! devant mes yeux.

Non, vous n'entendrez point les chants que j'ai fait suivre,
Nobles âmes à qui j'ai chanté le premier;
La multitude amie a donc cessé de vivre;
L'écho des premiers jours s'est perdu tout entier.
Ma plainte retentit pour la foule inconnue,
Et ses bravos ne font que me serrer le cœur;

Et tous ceux qui trouvaient l'oubli de la douleur
Dans les chants échappés à ma poitrine émue;
Tous ceux que ma parole a jadis embrasés,
S'ils vivent, dans le monde, hélas! sont dispersés.

Et j'éprouve en mon cœur pour ce vague domaine,
Ce monde des Esprits si calme et si charmant,
Une ardeur dont j'avais perdu le sentiment.
Mon chant flotte, pareil à la harpe éolienne,
En sons mystérieux; dans la vapeur sereine,
Un frisson me saisit, un frisson enchanté!
Mes pleurs coulent; le cœur sent sa rigidité
S'amollir et se fondre à ce vent doux et tiède.
Je vois dans le lointain tout ce que je possède,
Et ce qui m'avait fui devient réalité!



PROLOGUE SUR LE THÉATRE.

LE DIRECTEUR, LE POETE DRAMATIQUE, LE PERSONNAGE BOUFFON.

Le directeur. Vous deux, qui m'avez si souvent assisté dans la misère et les tribulations, dites-moi franchement ce que vous espérez en Allemagne de notre entreprise. Je souhaite fort de plaire à la multitude, d'autant plus qu'il n'y a qu'elle pour vivre et faire vivre. Les pieux sont fichés, les planches sont dressées, et chacun se promet une fête. Déjà les spectateurs sont assis, immobiles, les sourcils élevés, et ne demandent qu'à admirer. Je sais comment on se concilie l'esprit du public, et cependant je n'ai jamais senti pareille inquiétude. Il est vrai de dire que, sur l'article des chefs-d'œuvre, ils ne sont pas gâtés ; mais ils ont effroyablement lu. Comment ferons-nous pour que tout leur paraisse neuf et leur plaise et les intéresse? Car, à vrai dire, j'aime à voir la multitude lorsqu'elle se précipite à torrents sur nos tréteaux, et s'engouffre, au milieu des coups et des ruades, par la petite porte de grâce. En plein jour déjà, avant quatre heures, ils assiégent les bureaux, et, comme en un temps de disette on se bat pour un pain à la porte du boulanger, ils se rompent le cou pour un billet. Il n'y a que le poëte qui soit capable d'accomplir ce miracle sur tant de gens divers; mon ami, faites-le de grâce aujourd'hui.

Le poëte. Oh ! ne me parle pas de cette foule diaprée dont l'aspect seul effarouche l'inspiration ; cache-moi la multitude turbulente qui nous pousse à l'abîme malgré nous. Non, conduis-moi dans ce coin retiré du

ciel où fleurit une joie pure pour le seul poëte ; où l'amour et l'amitié, bénédiction de notre cœur, créent, exécutent avec la main des dieux.

Hélas! ce qui jaillit alors du fond de notre âme, ce que bégayent nos lèvres tremblantes, tantôt bien, tantôt mal venu, disparaît, englouti dans le transport impétueux du moment. Souvent aussi, après avoir traversé des siècles, il se relève dans la plénitude de sa forme. Ce qui brille est né pour le moment; le vrai beau n'est jamais perdu pour la postérité.

Le personnage bouffon. Si on voulait ne pas toujours parler de la postérité! Supposez que moi je voulusse parler de la postérité, qui se chargerait de divertir mes contemporains? Ils veulent cependant s'amuser, eux; il faut qu'ils s'amusent. La présence d'un brave garçon est, à mon sens, toujours bien quelque chose. Qui sait communiquer dignement ses pensées, n'a rien à redouter des caprices du peuple; plus l'assemblée est nombreuse, plus il est certain de l'émouvoir. Ainsi donc, bon courage! et montrez-vous en maître. Que l'imagination se produise avec tout son cortége de raison, d'esprit, de sentiment, de passion; mais n'ayez garde d'oublier la folie.

Le directeur. Mais surtout que la part de l'action soit large! On vient pour voir, on veut voir à toute force. Si le tissu se complique de tant de choses que la foule en reste les yeux béants d'admiration, vous avez gagné votre cause, vous êtes un homme adorable. C'est par la masse seulement que vous agirez sur la masse. Chacun, après tout, cherche quelque chose qui lui convienne. Qui apporte beaucoup en apporte pour tout le monde, et chacun s'en va du spectacle satisfait. Donnez vous une pièce, donnez-la en pièces; un tel ragoût vous réussira; qu'il puisse être facilement servi, aussi facilement qu'imaginé. Que sert-il de produire un tout harmonieux? le public aura bientôt fait de vous le tailler en pièces.

Le poëte. Mais vous ne sentez donc pas combien un pareil métier est pitoyable, combien il répugne au vrai poëte? Le barbouillage de ces messieurs est déjà en honneur chez vous, à ce que je vois.

Le directeur. Le reproche ne m'atteint pas. Un homme qui songe à bien travailler doit s'en tenir au meilleur outil. Figurez-vous que vous avez à fendre du bois mou, et voyez pour qui vous écrivez. Si le désœuvrement nous amène celui-ci, celui-là sort de table tout gorgé d'un repas copieux; et, ce qu'il y a de pis, plus d'un vient de lire les gazettes. On arrive tout distrait chez nous comme on court à la mascarade, et la curiosité seule met des ailes aux pieds de chacun; les dames et leur toilette se donnent en spectacle, et jouent gratis. Que rêvez-vous là-haut, sur ces cimes poétiques? La belle gloire, en vérité, qu'une salle pleine! Regardez de près vos protecteurs : une moitié d'entre eux est froide, l'autre grossière. L'un, après le spectacle, se promet une partie de cartes; l'autre, une folle nuit dans les bras de sa maîtresse. Qu'avez-vous, pauvres insensés, à fatiguer, pour de pareilles fins, les douces Muses? Je vous le dis, donnez davantage, et toujours, toujours davantage; ainsi, vous ne risquez pas de

manquer votre but. Cherchez à intriguer les hommes; les contenter est difficile. Mais qu'est-ce qui vous prend ? ravissement? douleur?

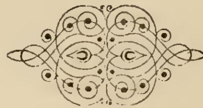
Le poète. Va-t'en, et te procure un autre esclave ! Ainsi, pour te faire plaisir, le poëte doit follement et de gaieté de cœur renoncer à son plus beau droit, droit d'homme qu'il tient de la nature? Par quelle puissance remue-t-il tous les cœurs, par quelle puissance soumet-il les éléments, si ce n'est par l'accord qui remplit son être et reconstruit le monde dans son cœur? Tandis que la Nature, ouvrière indifférente, tourne autour du fuseau la longueur éternelle du fil; tandis que la multitude discordante des êtres se confond pêle-mêle et dans la dissonance, qui sépare la file toujours uniforme pour la vivifier, pour lui donner le mouvement et le nombre? Qui appelle l'individu à la consécration générale, à la vie puissante, harmonieuse? Qui soulève les orages des passions? Qui fait luire le crépuscule dans la disposition sérieuse? Qui sème toutes les belles fleurs du printemps sur les pas de la bien-aimée? Qui tresse les feuilles vertes, les feuilles insignifiantes en couronnes de gloire à distribuer aux mérites de toute espèce? Qui soutient l'Olympe, assemble les dieux? — La force de l'homme, dont le poëte est la révélation.

Le personnage bouffon. Eh bien ! servez-vous donc de ces belles facultés, et poursuivez les travaux poétiques comme on poursuit une aventure d'amour. On s'approche par hasard, on s'enflamme, on reste, et peu à peu on se trouve pris; le bonheur croît, l'attaque commence enfin; on est ravi; puis arrive le chagrin, et, sans qu'on s'en doute, voilà tout un roman. Donnez-nous une comédie de ce genre; taillez en plein drap dans la vie humaine; chacun la mène, peu de gens la connaissent, et là où vous toucherez juste, l'intérêt ne fera pas défaut. Dans un grand luxe d'images variées, peu de clarté, beaucoup d'erreurs et une imperceptible étincelle de vérité; c'est ainsi qu'on bâtit le plus excellent ouvrage qui ait jamais rafraîchi, édifié tout un monde. Alors la plus belle fleur de la jeunesse se rassemble autour de votre pièce, attentive à chaque révélation; alors chaque sentiment délicat puise dans votre œuvre un mélancolique aliment; c'est tantôt ceci, tantôt cela qu'on remue, et chacun voit représenté ce qu'il porte dans son cœur. Vous en voyez disposés au rire comme aux larmes; ils honorent les efforts du poëte, applaudissent à l'illusion. Pour l'homme déjà fait, rien n'est bon; mais on peut compter sur la reconnaissance du néophyte.

Le poète. Rends-les-moi donc ces temps où, moi aussi, je vivais dans l'avenir, lorsqu'une source de chants comprimés jaillissait sans tarir, lorsque des nuages me voilaient le monde, que les boutons me promettaient encore des merveilles, lorsque je cueillais les mille fleurs qui remplissaient tous les riches vallons. Je n'avais rien, et cependant j'avais assez, l'élan vers la vérité! la soif des illusions ! Rends-moi ces penchants indomptés, le bonheur profond et déchirant, la force dans la haine, la puissance dans l'amour. Oh ! rends-moi ma jeunesse !

Le personnage bouffon. La jeunesse, mon bon ami ! tu pourrais l'invoquer si les ennemis te pressaient dans la bataille, si de jeunes filles agaçantes se pendaient ardemment à ton cou, si tu voyais de loin la couronne olympique se balancer au but difficile à atteindre, s'il te fallait, au sortir de la danse furieuse, passer tes nuits dans l'orgie; mais moduler avec grâce et puissance sur la lyre accoutumée; tendre, à travers de doux égarements, vers un but qu'on s'est soi-même proposé : voilà, messieurs les vieillards, ce qui doit vous occuper ; et, pour cela, nous ne vous en estimons pas moins. La vieillesse ne nous fait point tomber en enfance, comme on dit ; elle nous trouve encore de vrais enfants.

Le directeur. Assez de paroles, montrez-moi enfin des actions ; tandis que vous rivalisez là de compliments, on pourrait aviser à quelque chose d'utile. A quoi bon tant parler de la disposition où l'on doit être? Croyez-vous que l'incertitude l'évoque jamais? Vous vous donnez pour des poëtes; alors commandez à la poésie. Vous savez ce qu'il nous faut; nous voulons des liqueurs fortes, donnez-m'en quelqu'une sur-le-champ. Ce qu'on ne fait pas aujourd'hui ne sera pas fait demain. Gardons-nous de perdre un jour dans l'hésitation. Que la résolution saisisse vaillamment aux cheveux le possible, et ne le lâche pas ; qu'elle agisse donc, puisqu'il le faut. Vous le savez, sur nos scènes allemandes, chacun essaie ce qu'il peut ; aussi ne m'épargnez aujourd'hui ni les décorations ni les machines. Mettez en œuvre la grande et la petite lumière des cieux ; vous pouvez semer les étoiles à pleines mains. D'eau, de feu, de rochers escarpés, d'animaux et d'oiseaux, nous n'en manquons pas. Ainsi, enjambez dans cet étroit édifice de planches, enjambez le cercle entier de la création ; et, dans votre essor rapide et calculé, allez du ciel, par le monde, à l'enfer.



PROLOGUE DANS LE CIEL[1]

LE SEIGNEUR, LES PHALANGES CÉLESTES, PUIS MÉPHISTOPHÉLÈS.

LES TROIS ARCHANGES *s'avancent.*

RAPHAEL. Le soleil, selon son antique manière, fait sa partie dans le chant alterné des sphères, et sa course prescrite se termine par le roulement du tonnerre. Son regard donne aux anges la force, lors même que nul ne peut l'approfondir; les œuvres sublimes, insaisissables, sont belles comme au premier jour.

GABRIEL. Et vite, et inconcevablement vite, la magnificence de la terre tourne autour, et la splendeur du paradis se change en la nuit profonde et ténébreuse. La mer écumante se soulève, dans sa vaste étendue, sur le lit profond des rochers; et rochers et mer sont entraînés dans la course éternellement rapide des sphères.

MICHEL. Et les tempêtes mugissent à l'envi, de la mer au rivage, du rivage à la mer, et, dans leur courroux, forment tout autour une chaîne impétueuse. La désolation flamboyante précède l'éclat de la foudre; cependant, tes messagers, Seigneur, adorent le cours paisible de ton jour.

À TROIS. Ton regard donne aux anges la force, quand nul ne peut t'approfondir; et toutes les œuvres sublimes sont splendides comme au premier jour.

MÉPHISTOPHÉLÈS. O Maître! puisque tu te rapproches une fois, et demandes comment tout se passe chez nous, de même que tu me voyais jadis volontiers d'ordinaire, tu me revois encore au milieu de tes

familiers. Pardonne; je ne sais pas, moi, faire de grands mots, dussé-je m'exposer aux huées de la compagnie; et d'ailleurs mon pathos te porterait certainement au rire, si tu n'avais perdu l'habitude du rire. Du soleil et des mondes, je ne sais rien dire; je ne vois qu'une chose: la misère des hommes. Le petit dieu du monde est toujours de la même trempe, et, certes, aussi curieux qu'au premier jour. Il vivrait un peu mieux, ne lui eusses-tu pas donné le reflet de la céleste lumière; il l'appelle Raison, et ne s'en sert que pour être plus bestial que la bête. Il me paraît, n'en déplaise à votre Grâce, une de ces sauterelles aux pattes allongées, qui volent toujours et sautent en volant, et n'en chantent ni plus ni moins leur vieille chanson dans l'herbe. Encore, s'il pouvait toujours rester dans l'herbe! mais non, il faut qu'il fourre son nez partout!

Le Seigneur. N'as-tu donc rien de plus à me dire? Ne viens-tu jamais que pour te plaindre? Et de l'éternité, n'existera-t-il rien de bien pour toi sur la terre?

Méphistophélès. Non, Maître; franchement, je continue à trouver là-bas tout mauvais. Les hommes me font pitié dans leurs jours de misère; c'est au point, les pauvres diables! que moi-même je n'ai pas le cœur de les tourmenter.

Le Seigneur. Connais-tu Faust?

Méphistophélès. Le docteur?

Le Seigneur. Mon serviteur!

Méphistophélès. Oui-dà! il faut avouer qu'il vous sert d'une étrange manière! Le fou ne saurait se nourrir de choses terrestres; l'angoisse qui le travaille le pousse dans les espaces, il a à moitié conscience de sa démence; il veut du ciel les plus belles étoiles, et de la terre chaque sublime volupté, et, de loin ou de près, rien ne saurait apaiser l'insatiable aspiration de sa poitrine.

Le Seigneur. S'il me sert aujourd'hui dans le trouble, je veux bientôt le conduire à la lumière. Le jardinier sait bien, lorsque l'arbuste verdit, qu'il portera plus tard fleurs et fruits.

Méphistophélès. Gageons que vous perdrez encore celui-là, si vous me permettez de l'entraîner peu à peu dans ma voie.

Le Seigneur. Aussi longtemps qu'il vivra sur la terre, aussi longtemps ce droit te soit accordé! L'homme s'égare tant qu'il cherche son but.

Méphistophélès. Grâces donc; car, pour les morts, je ne me suis jamais trop soucié d'avoir affaire à eux. J'aime mieux les joues rondes et fraîches: foin des cadavres! je suis un peu, à cet endroit, comme le chat avec la souris.

Le Seigneur. Bien; je te l'abandonne. Détourne cet esprit de sa source originelle; entraîne-le, si tu peux le saisir, sur ta pente, avec toi, et demeure confus s'il te faut reconnaître qu'un homme bon, dans les ténèbres de sa conscience, s'est souvenu du droit sentier.

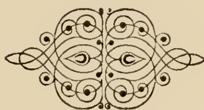
Méphistophélès. Très-bien! quel dommage que tout cela doive durer si

peu ! Je n'ai pas d'inquiétude sur mon pari. Si j'atteins à mon but, vous m'accordez pleine victoire. Je veux qu'il morde la poussière, et avec délices encore, comme ma tante la fameuse couleuvre !

Le Seigneur. Tu peux t'avancer hardiment; je n'ai jamais haï tes pareils. Entre tous les Esprits qui nient, le drôle m'est encore le moins à charge. L'activité de l'homme est facile à se ralentir; il ne tarde pas à se laisser aller aux charmes d'un repos absolu. Aussi j'aime à lui donner un compagnon qui l'aiguillonne et qui, même le diable, le pousse à l'œuvre. Mais vous, purs enfants des dieux, glorifiez-vous dans les splendeurs de la beauté vivante; que la substance éternelle, active, vous entoure des suaves liens de l'amour, et que votre pensée fixe et persévérante donne la forme aux apparitions qui flottent insaisissables !

(Les cieux se ferment; les archanges se dispersent.)

Méphistophélès, *seul*. De temps en temps, j'ai plaisir à voir le vieux père, et je me garde bien de rompre avec lui. Un si grand seigneur parler si humainement avec le diable, c'est très-beau !





PREMIÈRE PARTIE

DE

LA TRAGÉDIE.

LA NUIT.

Dans une chambre haut-voûtée, étroite, gothique, FAUST, inquiet, dans un fauteuil, à son pupitre.



Faust. Ah! philosophie, jurisprudence et médecine, pour mon malheur! théologie aussi, j'ai tout approfondi avec une ardeur laborieuse ; et maintenant me voici là, pauvre fou ! aussi sage qu'auparavant. Je m'intitule, il est vrai, maître, docteur, et, depuis dix ans, deçà, delà, en long, en large, je traîne mes élèves par le nez, — et vois que nous ne pouvons rien savoir!... Voilà ce dont mon cœur est presque consumé. En effet, j'en sais plus que tous les sots, docteurs, maîtres, clercs ou moines; aucun scrupule, aucun doute ne me tourmente, je ne crains ni enfer ni diable, —et, grâce à tout cela aussi, toute joie m'est ravie; je sens que je ne sais rien de bon ; je sens que je ne puis rien enseigner aux hommes pour

les rendre meilleurs ou les convertir. Aussi n'ai-je ni biens, ni argent, ni honneur, ni crédit dans le monde; un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix-là : c'est pourquoi je me suis adonné à la magie. Oh ! si par la force de l'esprit et de la parole, certains mystères m'étaient révélés! Si je n'étais plus obligé de suer sang et eau pour dire ce que j'ignore! Si je pouvais savoir ce que contient le monde dans ses entrailles, assister au spectacle de toute activité, de la fécondation, et ne plus faire un trafic de paroles creuses!

Oh! que tu jetasses un dernier regard sur ma misère, rayon de la lune argentée, toi qui m'as vu tant de fois, après minuit, veiller à ce pupitre! alors c'était sur un amas de livres et de papiers, ma pauvre amie, que tu m'apparaissais! Hélas! si je pouvais, sur les hauteurs des montagnes, errer dans ta douce lumière, flotter dans les grottes profondes avec les Esprits, tourbillonner sur les prés dans ton crépuscule, et, libre de toute angoisse de science, me baigner, sain et sauf, dans ta rosée!

Malheur! dois-je languir encore dans ce cachot? damné trou de muraille ténébreux, où la douce lumière du ciel ne pénètre elle-même que plombée, à travers des vitraux peints! J'ai pour horizon cet amas de livres rongés par les vers, couverts de poussière, et qu'un tas de papiers enfumés entoure jusqu'au plafond. Incessamment autour de moi des verres, des boîtes, des instruments vermoulus, héritage de mes ancêtres. —Et cela est un monde! cela s'appelle un monde!

Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se serre avec angoisse dans ta poitrine? pourquoi une douleur inexplicable arrête en toi toute pulsation vitale, toi qui, dans la fumée et la moisissure, au lieu de la nature vivante au sein de laquelle Dieu créa les hommes, n'as autour de toi que squelettes d'animaux et ossements humains?

Fuis! courage! alerte! dans le libre espace! Eh! ce livre mystérieux, de la propre main de Nostradamus, n'est-ce point un guide suffisant? Alors tu connaîtras le cours des étoiles, et, si la Nature daigne t'instruire, tu sentiras s'épanouir en toi la force de l'âme, et tu sauras comment un esprit parle à un autre esprit. Vainement, à l'aide d'un sens aride, tu cherches à pénétrer les signes sacrés. Esprits, vous qui flottez autour de moi, répondez-moi, si vous m'entendez!

(Il ouvre le livre, et aperçoit le signe du Microcosme.)

Ah! comme à cette vue tous mes sens ont tressailli! je sens la jeune et sainte volupté de la vie bouillonner dans mes nerfs et dans mes veines. Était-ce un dieu qui traça ces signes qui apaisent le vertige de mon âme, emplissent de joie mon pauvre cœur, et dans un élan mystérieux dévoilent autour de moi les forces de la nature? Suis-je un dieu? Tout me devient si clair: je vois dans ces simples traits la nature active se révéler à mon âme. Maintenant, pour la première fois, je reconnais la vérité de cette parole du Sage : « Le monde des Esprits n'est point fermé. » Ton sens est

obtus, ton cœur est mort! Debout baigne, disciple, infatigablement ta poitrine terrestre dans la pourpre de l'aurore!

(Il contemple le signe.)

Comme tout se meut pour l'œuvre universelle! comme toutes les activités travaillent et vivent l'une dans l'autre! comme les forces célestes montent et descendent, et se passent de main en main les seaux d'or, et, sur leurs ailes d'où la bénédiction s'exhale, du ciel à la terre incessamment portées, remplissent l'univers d'harmonie!

Quel spectacle! mais, hélas! rien qu'un spectacle. Où te saisir, ô Nature infinie? et vous, mamelles, où? O vous, sources de toute vie, auxquelles se suspendent le ciel et la terre! vers vous le sein flétri se tourne; vous coulez à torrents, vous abreuvez le monde, et moi je me consume en vain.

(Il tourne le feuillet avec dépit, et aperçoit le signe de l'Esprit de la terre.)

Comme autrement agit ce signe sur moi! Esprit de la terre, tu es proche; déjà je sens mes forces s'accroître; déjà je sens en moi comme l'ivresse du vin nouveau. Je me sens le cœur de m'aventurer dans le monde; d'affronter la misère terrestre, le bonheur terrestre; de lutter avec les tempêtes, de ne pas sourciller dans la débâcle du naufrage : le ciel se couvre, — la lune cache sa lumière, — la lampe meurt! elle fume! — des lueurs rouges tremblottent sur mes tempes; — un frisson pénétrant tombe d'en haut et me saisit! Je le sens, tu flottes autour de moi, Esprit que j'invoque! Dévoile-toi! Ah! quel déchirement dans mon cœur! Vers de nouveaux sentiments tout mon être se précipite. — Je sens mon cœur entier se livrer à toi. — Apparais! tu le dois, m'en coûtât-il la vie!

(Il saisit le livre et prononce mystérieusement le signe de l'Esprit. Une flamme rougeâtre tremblotte ; l'Esprit apparaît dans la flamme.)

L'Esprit. Qui m'appelle?

Faust, *détournant la tête.* Vision terrible!

L'Esprit. Tu m'as évoqué par ta puissance; tu m'as contraint, par ta longue aspiration, à sortir de ma sphère, — et maintenant...

Faust. Malheur! ta présence m'accable.

L'Esprit. Tu t'épuises à me demander; — tu veux ouïr ma voix, contempler ma face. — Je cède à l'évocation puissante de ton âme; — me voici. — Quelle misérable terreur te saisit, toi, surhumain! Où donc est cette vocation? où donc le sein qui se créait un monde, le portait et le nourrissait, et, dans les palpitations de sa joie, se gonflait jusqu'à s'élever au niveau des Esprits? Où donc es-tu, Faust, dont la voix sonnait à mes oreilles? qui t'élançais vers moi de toutes tes forces? Es-tu bien ce Faust, toi chez qui mon souffle porte l'épouvante jusque dans les profondeurs de la vie? Vermisseau tremblant et recoquillé!

Faust. Reculerai-je devant toi, spectre de flamme? Oui, je suis Faust, Faust, ton égal.

L'Esprit. Dans les flots de la vie, dans l'orage de l'action, je monte et

descends, flotte ici et là : naissance, tombeau, mer éternelle, tissu changeant, vie ardente! Ainsi je travaille sur le bruyant métier du temps, et tisse le manteau vivant de la Divinité.

Faust. O toi qui flottes autour du vaste monde, combien je sens que je t'approche, infatigable Esprit!

L'esprit. Tu ressembles à l'Esprit que tu conçois, pas à moi.

Faust, *terrassé*. Pas à toi! à qui donc? Moi l'image de la Divinité, et pas même à toi! (*On frappe.*)

O mort! je le devine, c'est mon Famulus; voilà tout mon bonheur à néant. Ah! que ce froid importun vienne se jeter à travers cette plénitude d'apparitions!

Entre Wagner, en robe de chambre et en bonnet de nuit, une lampe à la main; faust se détourne avec humeur.

Wagner. Pardon! je vous entendais déclamer; vous lisiez sans doute une tragédie grecque? Je ne serais pas fâché de me pousser en avant dans cet art; car aujourd'hui cela peut être fort utile. J'ai souvent ouï dire qu'un comédien pourrait en remontrer à un prédicateur.

Faust. Oui, quand le prédicateur est un comédien, comme il peut bien arriver parfois.

Wagner. Oh! lorsqu'on est toujours relégué dans son cabinet, et qu'on ne voit guère le monde qu'aux jours de fête, à peine encore, et de loin, au travers d'une lunette, comment apprendre à le conduire par la persuasion?

Faust. Vous n'y atteindrez jamais si vous ne le sentez, si cela ne vous part point de l'âme, et si vous ne tirez avec enthousiasme de votre propre fonds de quoi entraîner les cœurs de tous les assistants. Restez enfoui éternellement, amalgamez les choses, faites-vous un ragoût des repas d'autrui, et tirez, à force de souffler, une misérable flamme de votre tas de cendres! vous aurez l'admiration des enfants et des singes, si tel est votre goût; mais vous n'agirez jamais sur le cœur des hommes, si votre éloquence ne part du cœur.

Wagner. C'est pourtant le débit qui fait la fortune de l'orateur; je le sens bien, mais je suis encore loin.

Faust. Cherchez donc un succès honnête, et ne soyez pas des fous secouant leurs grelots. La raison et le bon sens n'ont pas besoin de tant d'art pour se produire; et si vous avez quelque chose de sérieux à dire, quelle nécessité de faire la chasse aux mots? Oui, vos discours si brillants, où vous ajustez à plaisir des rognures pour l'humanité, sont stériles comme les vents brumeux qui sifflent dans l'automne à travers les feuilles séchées.

Wagner. Ah! Dieu! l'art est long, et notre vie est courte! Moi, au milieu de mes élucubrations critiques, je sens souvent ma tête et mon cœur qui se troublent. Que de difficultés pour acquérir les moyens de remonter aux sources! Et encore, avant d'avoir fourni seulement la moitié du chemin, c'est qu'un pauvre diable peut très-bien mourir.

Faust. Le parchemin est-il donc la source sacrée où la soif de l'âme doive s'apaiser à jamais? Tu n'as pas atteint les grâces de la consolation, si elle ne jaillit pas des sources mêmes de ton cœur.

Wagner. Pardonnez-moi, c'est une grande jouissance que de se transporter dans l'esprit des temps passés, de voir comme un sage a pensé avant nous, et comme nous, ensuite, nous l'avons vaillamment dépassé de si loin!

Faust. Oh! oui, jusqu'aux étoiles! Mon ami, les siècles du passé sont pour nous un livre à sept cachets. Ce que vous appelez l'esprit des siècles n'est, au fond, que l'esprit individuel de ces messieurs, où se réfléchissent les siècles. A vrai dire, c'est souvent une misère, et le premier regard suffit pour vous faire fuir; un sac à ordures, un vieux garde-meuble, ou tout au plus une pièce à grand spectacle avec de belles maximes de morale, comme on en met dans la bouche des marionnettes.

Wagner. Mais le monde! le cœur et l'esprit de l'homme! chacun, cependant, voudrait savoir quelque chose de cela.

Faust. Oui, ce qu'on appelle savoir. Qui peut se vanter de donner à l'enfant son vrai nom? Le peu d'hommes qui en ont su quelque chose, et qui ont été assez fous pour laisser déborder leurs âmes, et révéler au peuple leurs sentiments et leurs vues, on les a de tout temps sacrifiés et brûlés. Excusez-moi, mon ami, la nuit est avancée, et, pour cette fois, nous en resterons là.

Wagner. J'aurais volontiers veillé plus longtemps pour continuer à causer science avec vous. Mais demain, premier jour de Pâques, vous voudrez bien me permettre une ou deux questions. Je me suis adonné avec ardeur à l'étude; je sais beaucoup, il est vrai; mais je voudrais tout savoir.

(*Exit.*)

FAUST, *seul.*

Et dire que jamais l'espérance ne délaisse le cerveau qui s'attache à des misères! D'une main avide il fouille le sol, espérant y découvrir des trésors, et se tient pour satisfait s'il vient à trouver un vermisseau.

Faut-il qu'une pareille voix résonne ici à cette même place où la légion des Esprits m'environna? N'importe! pour cette fois je veux te savoir gré, ô le plus médiocre des enfants de la terre! car tu m'arrachas au désespoir, qui déjà commençait à bouleverser mes sens. Ah! l'apparition était si colossale, que j'ai dû me sentir un nain auprès d'elle.

Moi l'image de la Divinité, qui déjà croyais toucher au miroir de l'éternelle vérité; moi qui, dans tout l'éclat de la lumière céleste, participais à sa propre vie, dépouillant l'être humain; moi plus qu'un chérubin, dont la force libre commençait à se répandre par les artères de la nature, et, créant, pressentait les voluptés divines, ah! combien je dois expier mes efforts présomptueux! Une parole foudroyante m'a terrassé.

Non, il ne m'appartient pas de me mesurer avec toi. Car si j'ai possédé la force de t'attirer, je n'avais point celle de te retenir. Pendant cet instant bienheureux, je me sentais si petit et si grand! Mais tu m'as repoussé violemment dans le sort incertain de l'humanité. Qui m'instruira maintenant? Que dois-je éviter? Dois-je céder à l'impulsion qui me pousse? Hélas! nos actions, non moins que nos souffrances, n'arrêtent la marche de notre vie.

A tout ce que l'esprit conçoit de plus magnifique, des penchants grossiers s'opposent incessamment! Pour peu que nous atteignions au bonheur de ce monde, nous traitons d'illusion et de mensonge tout ce qui vaut mieux que le bonheur, et les sentiments sublimes qui nous donnaient la vie périssent étouffés dans les intérêts de la terre.

L'imagination, d'un vol hardi, aspire d'abord à l'éternité; puis un petit espace suffit bientôt aux débris de toutes nos espérances trompées. L'ingratitude ne tarde point dès lors à se glisser au fond de notre cœur; elle y engendre des douleurs secrètes, se remue, et détruit plaisir et repos. Chaque jour ce sont de nouveaux masques : le foyer ou la cour, une femme, un enfant, le feu, l'eau, le poignard et le poison. Vous tremblez devant tout ce qui ne saurait vous atteindre, et pleurez sans cesse ce que vous n'avez point perdu.

Non, je ne me suis point comparé à la Divinité; non : je sens ma misère; c'est au ver que je ressemble; il fouille la poussière, il s'y nourrit, et le pied du passant l'y écrase et l'y ensevelit.

N'est-ce point de la poussière ce que cette haute muraille me montre là rangé sur cent tablettes qui m'étreignent; tout ce fatras dont les mille oripeaux me refoulent dans ce monde vermoulu où j'existe? Trouverai-je ici ce qui me manque? Irai-je parcourir ces milliers de volumes pour y lire que partout les hommes se sont tourmentés sur leur sort, et que çà et là un heureux a paru? Et toi, crâne vide, ton ricanement veut-il me dire que l'esprit qui t'habitait s'est jadis fourvoyé comme le mien? Tu cherchais la pure lumière, n'est-ce pas? et tu as erré misérablement dans les ténèbres avec ta soif de vérité. Vous tous, mes instruments, en vérité, vous vous moquez de moi, avec vos roues, et vos cylindres, et vos leviers. J'étais parvenu jusqu'à la porte, vous deviez me servir de clef. Mystérieuse en plein jour, la nature ne se laisse point dépouiller de ses voiles, et ce qu'elle veut cacher à ton esprit, tous tes efforts ne l'arracheront jamais de son sein. Vieil attirail dont je n'ai su que faire, c'est parce que tu servis jadis à mon père que je te trouve là sous mes yeux. Et toi, vieille poulie, es-tu noircie! la lampe a si longtemps fumé à ce pupitre! Mieux eût valu cent fois dissiper le peu que j'avais, que de succomber ici sous le fardeau du peu. Le bien dont tu hérites de tes pères, reconquiers-le pour le posséder. Ce dont on n'a pas besoin est un lourd fardeau; cela seul est utile que le moment procure. Mais d'où vient que mon regard s'attache à cette place? Ce flacon est-il un aimant pour les yeux? D'où vient qu'une douce lueur

tout à coup m'inonde, comme lorsqu'en un bois nocturne le clair de lune se répand sur vous?

Je te salue, fiole que je saisis avec recueillement; en toi j'honore l'esprit de l'homme et sa science. Essence des sucs qui procurent doucement le sommeil, tu contiens toutes les forces subtiles qui tuent; montre-toi favorable à ton maître. Je te vois, et ma douleur se calme; je te saisis, et mon angoisse diminue, et peu à peu s'apaisent les fluctuations de mon esprit. Je vogue vers la haute mer, le flot limpide miroite à mes pieds, un nouveau jour m'attire à de nouveaux rivages.

Un char de feu flotte vers moi sur des ailes rapides : j'y vais monter, je saurai parcourir les sphères éthérées, et m'ouvrir une voie nouvelle vers les régions de l'activité pure. Cette vie sublime, ces voluptés du ciel, tu n'es qu'un ver de terre encore, et tu penses les mériter? Oui, et pour cela il te suffit de tourner résolument le dos au doux soleil de la terre. Allons, aie le courage d'enfoncer les portes devant lesquelles chacun ne passe qu'en frémissant! Il est temps de montrer par des actes que la dignité humaine ne le cède en rien à la grandeur des dieux. Il est temps de ne plus trembler au bord de cet abîme, où l'imagination se condamne elle-même à ses propres tourments, et dont les flammes de l'enfer semblent défendre l'avenue. Il est temps enfin de franchir ce pas avec sérénité, dût-il nous conduire au néant.

Sors maintenant de ton antique étui, coupe limpide, coupe de cristal, si longtemps oubliée; tu brillais jadis aux fêtes des aïeux, et lorsque tu passais de main en main, les fronts soucieux se déridaient; c'était le devoir du buveur de célébrer en vers ta richesse et de te vider d'un seul trait. Tu me rappelles mainte nuit de jeunesse. Cette fois je ne t'offrirai plus à mon voisin, et mon esprit ne s'exercera point à vanter l'artiste qui sut t'embellir. En toi repose une liqueur qui donne une rapide ivresse; je l'ai préparée, je la choisis ; qu'elle soit pour moi le suprême breuvage; je la consacre comme une libation solennelle à l'aurore du jour.

(Il porte la coupe à ses lèvres.)

SON DE CLOCHES ET CHANTS EN CHŒUR.

CHOEUR DES ANGES.

Christ est ressuscité!
Paix et joie entière
A ceux que sur la terre
Entre ses plis enserre
Le serpent de misère
Et d'iniquité!

Faust. Quel bourdon solennel! Quelles voix pures font tomber la coupe de mes lèvres? Annoncez-vous déjà, cloches profondes, la première heure du jour de Pâques? Et vous, chœurs, célébrez-vous déjà les chants consolateurs,

qui jadis, dans la nuit du sépulcre, s'exhalèrent des lèvres des anges, gage d'une nouvelle alliance?

CHOEUR DES FEMMES.

D'huiles nouvelles
Baignant son corps si beau,
Nous, ses fidèles,
L'avions mis au tombeau;
Nos mains fidèles
Avaient de purs tissus,
De bandelette,
Couvert ses membres nus;
Mais, ô défaite!
Nous ne le trouvons plus.

CHOEUR DES ANGES.

Christ ressuscite!
Heureux le cœur
Que la douleur
Éprouve, agite!
Heureux vraiment
Le cœur aimant
Qui, sans murmure,
Souffre l'injure
Et le tourment!

Faust. Cantiques célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? Faites-vous entendre à ceux que vous pouvez consoler; j'entends bien le message que vous m'apportez; mais la foi me manque pour y croire, et le miracle est l'enfant bien-aimé de la foi. Je ne puis m'élever vers ces sphères d'où la bonne nouvelle retentit. Et cependant, accoutumé d'enfance à cette voix, elle me rappelle à la vie. Autrefois un baiser de l'amour divin descendait sur moi dans le recueillement solennel du dimanche. Le bruit des cloches remplissait mon âme de pressentiments, et ma prière était une jouissance extatique; une ardeur sereine, indicible, me poussait à travers les bois et les champs, et là, je fondais en larmes et sentais en moi tout un monde. Cette cloche annonçait aussi les joyeux ébats de la jeunesse et les fêtes libres du printemps. Ce souvenir ranime en mon cœur les sentiments d'enfance et me détourne de la mort. Oh! faites-vous entendre encore, chants célestes! Une larme a coulé, la terre m'a reconquis.

CHOEUR DES DISCIPLES.

Hors du suaire,
L'Immaculé
Vers la lumière
S'est envolé!
Tout ravi de renaître,
Il monte au sein des cieux,
Et nage, glorieux,

Dans l'océan de l'être.
Et nous, ah! nous restons,
Hélas! pour notre peine,
Aux terrestres sillons.
Vers la clarté sereine
Il a monté soudain,
Laissant avec dédain
Ses enfants dans la plaine.
Ah! Maître, au fond du cœur,
Nous pleurons ton bonheur!

CHOEUR DES ANGES.

Christ ressuscite
Du sein des trépassés.
Hosannah! vite,
Que vos fers soient brisés!
Ames ardentes,
Cœurs embrasés!
Ames aimantes
Compatissantes,
Qui soulagez
Pleurs et misères,
Et partagez
Avec vos frères!
Ames sincères,
Vous qui portez
De tous côtés
Le saints mystères;
Il vient! déjà
Le Maître est là.

DEVANT LA PORTE.

Promeneurs de toute espèce sortant de la ville.

QUELQUES OUVRIERS COMPAGNONS. Pourquoi donc par là?

D'AUTRES. Nous allons à la maison de chasse.

LES PREMIERS. Pour nous, nous gagnons le moulin.

UN COMPAGNON OUVRIER. Je vous conseille d'aller au cours d'eau.

SECOND OUVRIER. La route n'est pas belle de ce côté-là.

LES DEUX ENSEMBLE. Et toi, que fais-tu donc?

UN TROISIÈME. Je vais avec les autres.

UN QUATRIÈME. Montez à Burgdorf; vous trouverez là les plus jolies filles, la meilleure bière, et des affaires du meilleur genre.

UN CINQUIÈME. Plaisant compère! est-ce que les épaules te démangent pour la troisième fois? Je ne m'y aventure pas, j'ai trop peur de cet endroit-là.

Une servante. Non, non, je retourne à la ville.

D'autres. Nous le trouverons certainement là, sous ces peupliers.

La première. Quel grand bonheur pour moi ! Il viendra se mettre à tes côtés ; il ne danse qu'avec toi sur la pelouse. Que me revient-il de tes plaisirs ?

D'autres. Aujourd'hui, pour sûr, il n'est pas seul ; il m'a dit que la Tête frisée serait avec lui.

Un écolier. Vrai Dieu ! comme elles marchent, les gaillardes ! Viens, frère, accompagnons-les. Une bière forte, un tabac mordant et une fille en toilette, voilà mon goût !

Une fille bourgeoise. Regardez-moi un peu les beaux garçons ! N'est-ce pas une honte ? Ils pourraient avoir la meilleure compagnie, ils courent après ces filles !

Second écolier, au premier. Pas si vite ! en voici deux qui viennent derrière nous, fort gentiment mises, ma foi ! Ma voisine est avec elles... J'ai du penchant pour la petite... Elles vont leur petit train, et cependant elles finiront par nous prendre avec elles.

Premier écolier. Non, camarade, je n'aime pas la gêne ; vite, n'allons pas perdre le gibier ! La main qui, samedi, tient le balai, est celle qui, dimanche, te caressera le mieux.

Un bourgeois. Non, vous dis-je, le nouveau bourgmestre ne me plaît pas ; maintenant qu'il est en place, il devient tous les jours plus raide. Eh ! que fait-il donc pour la ville ? Ça ne va-t-il pas chaque jour de mal en pis ? Il faut obéir plus que jamais, et payer plus qu'en aucun temps.

un mendiant *chante.*

Mes beaux messieurs, mes belles dames,
Si bien vêtus, la joue en fleur,
Daignez contempler mon malheur,
Que mon destin touche vos âmes !
Ah ! ne me laissez pas en vain
M'épuiser et tendre la main ;
Car l'âme seule est satisfaite
Qui donne sans regarder quoi.
Laissez ce jour que chacun fête
Être un jour de moisson pour moi.

Second bourgeois. Je ne connais rien de mieux, aux jours de dimanche et de fête, que de parler guerre et bataille. Tandis que là-bas, bien loin, dans la Turquie, les peuples s'échinent d'importance, on se tient à la fenêtre, on boit son petit verre, on voit passer sur la rivière les bateaux peints ; ensuite on rentre le soir chez soi, l'âme contente, et l'on bénit la paix et les temps de paix.

Troisième bourgeois. Je suis comme vous, mon cher voisin : qu'ils se fendent le crâne, que tout aille au diable, pourvu qu'à la maison tout reste dans l'ordre !

Une vieille, *aux jeunes filles bourgeoises*. Eh ! quelles toilettes ! Le beau sang, la belle jeunesse ! Qui ne deviendrait fou à vous voir ? Çà, pas tant de fierté ; là, c'est bien... Ce que vous souhaitez, je saurais vous le procurer.

Première jeune fille bourgeoise. Viens, Agathe ; prenons garde qu'on ne nous voie en public avec de pareilles sorcières. Elle me fit pourtant voir, à la nuit de Saint-André, mon futur amant en personne.

L'autre. Elle me le fit voir dans le cristal, en uniforme, avec d'autres garnements. Je regarde autour de moi, j'ai beau le chercher partout, mais il ne veut pas se montrer.

DES SOLDATS.

Burgs et forteresses,
Créneaux et rempart,
Superbes maîtresses
A l'œil égrillard,
J'en fais la conquête,
Je monte à l'assaut ;
C'est jouer sa tête,
Mais le prix est beau.

Constante patronne,
La trompette sonne
La joie et la mort.
La vive trompette !
C'est une tempête,
Une vie, un sort !
Bourgade, inhumaine,
Se rend aussitôt :
Terrible est la peine,
Mais le prix la vaut.
Et nous, de la plaine
Décampons bientôt.

(Faust et Wagner surviennent.)

Faust. Voilà le fleuve et les ruisseaux délivrés de leur couche de glace, grâce au regard doux et vivifiant du printemps ; le bien de l'espérance verdoie au vallon ; le vieil hiver, dans sa faiblesse, s'est retiré du côté des âpres montagnes, et de là nous envoie, en fuyant, l'impuissant épouvantail de ses gelées qui perlent, couvrant de leurs bandes la plaine verdoyante. Mais le soleil ne souffre plus de teinte blanche. Partout la forme se réveille, l'activité reparaît ; on dirait qu'il veut égayer toute chose de couleurs vives. Les fleurs manquent sans doute encore dans la plaine ; n'importe : à défaut de fleurs, il prend les hommes endimanchés. Du haut de ces sommets, tourne maintenant tes regards vers la ville ; en dehors de la sombre porte, toute une multitude variée se presse ; chacun se soleille aujourd'hui si volontiers ! Ils fêtent la résurrection du Seigneur, car eux-mêmes sont ressuscités du fond des appartements renfermés de leurs maisons étroites, du fond de la servitude du métier et du négoce ; de leurs taudis

malsains, de leurs rues étroites et bourbeuses, du fond de la nuit sacrée des cathédrales, les voilà tous portés à la lumière. Regarde un peu, regarde comme par les jardins et les prés cette foule se repand à la hâte, comme le fleuve en long et en large balance maint joyeux esquif, et comme ce dernier canot qui s'éloigne du rivage est chargé jusqu'à sombrer. Même des sentiers les plus écartés sur la montagne, les habits aux mille couleurs chatoient à mes yeux. J'entends déjà le tintamarre du village, c'est là le véritable paradis du peuple; grand et petit sautent de joie; ici je suis un homme, et j'ose l'être.

WAGNER. Se promener avec vous, cher docteur, est à la fois honneur et profit; toutefois, je n'aurais garde de me commettre seul parmi ces gens, car je hais toute rusticité; ces violons, ces cris, ces jeux de quilles me sont autant de bruits parfaitement odieux. Ils se démènent comme des possédés, et nomment cela se rejouir, chanter.

PAYSANS, *sous les tilleuls.*

(Chants et danse.)

Le berger à danser s'apprête ;
Guirlandes, rubans et jaquette,
Il met tous ses habits de fête.
Sous les grands tilleuls ils sont tous,
Tous à danser comme des fous.
Tra la la la,
Traderi la,
Ainsi fait la musette.

Il se précipite au milieu,
Et du coude heurte une fille ;
Et la commère, dont l'œil brille,
Lui dit, en se tournant : Vrai Dieu !
Voilà, certes, un grossier drille.
Holà ! ah ! ah !
Traderi, la.
Tâchez de vous former un peu.

On s'anime, on danse à la ronde ;
Les jupes flottent à tous vents :
On s'échauffe, le brun, la blonde,
Bras contre bras, flancs contre flancs.
Tra la la la,
Traderi la.
Il faut bien suivre les courants.

— Je ne crois pas votre parole ;
Vous me trompez, en vérité. —
Le galant poursuit et l'enjôle
Et l'entraîne un peu de côté
Sur l'herbe vive, sous un saule.
Holà ! ho ! hé !
Traderi la, traderi lé,
Là-bas quelle musique folle !

Un vieux paysan. Maître docteur, c'est bien de votre part de ne pas rougir de nous aujourd'hui, et de venir, savant comme vous l'êtes, vous mêler à cette foule de peuple. Prenez donc cette cruche, la plus belle, que nous avons remplie de boisson fraîche; je vous l'offre, et fais des vœux pour que non-seulement elle vous désaltère, mais encore pour que le nombre des gouttes d'eau qu'elle contient soit ajouté au nombre de vos jours.

Faust. Je prends ta boisson salutaire, et vous souhaite en retour, à tous, joie et santé.

(Le peuple se rassemble en cercle autour de lui.)

Le vieux paysan. Oui, c'est bien de vous voir paraître en un jour de fête, vous qui jadis tant de fois nous avez visités aux mauvais jours. Plus d'un est ici vivant que votre père arracha à la fureur de l'ardente fièvre, lorsqu'il mit fin à la contagion. Et vous aussi, vous jeune homme alors, vous alliez partout où il y avait des malades; on emportait maints et maints cadavres hors des maisons; mais vous, vous sortiez toujours sain et sauf. Vous avez été mis à de rudes épreuves. Mais le Sauveur venait d'en haut en aide au sauveur.

Tous. Vive l'homme courageux! qu'il puisse venir longtemps encore!

Faust. Prosternez-vous devant celui qui est là-haut : lui seul enseigne à secourir, lui seul secourt.

(Il passe avec Wagner.)

Wagner. Quelle joie ce doit être pour toi, ô grand homme, de te voir ainsi honoré par toute cette multitude! Oh! bienheureux celui qui peut retirer un pareil avantage de ses facultés! Le père te montre à son enfant, on s'informe, on se pousse, on s'empresse, la musique s'interrompt, la danse s'arrête; tu passes, ils se rangent en haie, les bonnets volent en l'air, et peu s'en faut qu'ils ne s'agenouillent comme ils feraient devant le saint-sacrement.

Faust. Montons encore quelques pas jusqu'à cette pierre, et nous nous reposerons de cette promenade. Là, bien souvent je me suis assis seul, absorbé par la méditation, exténué de jeûne et de prières. Riche d'espérances et ferme dans ma foi, à force de larmes, de soupirs, de mains jointes, j'espérais obtenir du souverain des cieux la fin de cette peste. Maintenant, l'acclamation de cette foule me semble un amer persiflage. Oh! si tu pouvais lire au fond de mon âme combien le père et le fils méritent peu une gloire pareille! Mon père était un honnête homme obscur, qui avait la manie de réfléchir sur la nature et ses sacrés mystères, en tout bien, tout honneur, mais néanmoins à sa manière : entouré d'adeptes, il s'enfermait dans la cuisine noire, et là, selon des recettes innombrables, il aimait à combiner les contraires. C'était un lion rouge, sauvage prétendant, qu'il mariait au lis dans un bain tiède; après quoi, tous deux au sein des flammes, il les transvasait d'un alambic dans un autre. Alors la jeune reine aux couleurs diaprées se montrait dans le

verre. On administrait la médecine, les patients mouraient, et personne ne demandait qui a guéri. Ainsi dans ces vallées et ces montagnes, avec nos mixtures d'enfer, nous avons fait cent fois plus de ravages que la contagion. Moi-même à des milliers j'ai présenté le poison, ils sont morts; je survis pour entendre célébrer les meurtriers hardis!

Wagner. Comment pouvez-vous vous tourmenter de cela? un honnête homme n'a-t-il point accompli pleinement sa tâche lorsqu'il a exercé ponctuellement et consciencieusement l'art qui lui a été enseigné? Jeune homme, si tu honores ton père, tu te plairas à ses enseignements; homme, si tu fais faire un pas à la science, ton fils pourra tendre vers un plus haut but.

Faust. Oh! bienheureux qui peut espérer encore de surnager sur cet océan d'erreurs! Ce qu'on ignore, voilà justement ce dont on a besoin, et de ce qu'on sait on n'en a point l'emploi. Mais pourquoi troubler par de si chagrines pensées le doux bonheur de cette heure? Regarde comme aux feux du couchant étincellent ces cabanes noyées dans la verdure. Le soleil décline et s'éteint, le jour expire, mais il s'en va porter en d'autres contrées une vie nouvelle. Oh! que n'ai-je des ailes pour m'enlever dans l'air, et tendre incessamment vers lui! Je verrais dans un éternel crépuscule le monde silencieux à mes pieds; je verrais s'enflammer les hauteurs, s'obscurcir les vallées, et le ruisseau argenté s'épancher dans les fleuves d'or; la montagne sauvage avec ses fondrières ne s'opposerait plus à mon essor divin. Déjà la mer ouvre ses golfes brûlants à mes yeux étonnés. Cependant le dieu semble enfin disparaître : allons, que mon élan se ranime, et je continue à m'abreuver de son éternelle lumière; devant moi le jour, derrière moi la nuit, le ciel au-dessus de ma tête, sous mes pieds les flots. Sublime rêve, qui s'évanouit cependant! Hélas! le corps n'a point d'ailes à joindre si aisément à celles de l'esprit, et pourtant il n'est personne que son sentiment n'emporte au delà des nuages, chaque fois qu'en dessus de nous, perdue dans le bleu de l'air, l'alouette jette son trille aigu, chaque fois que par delà les pics des rochers couverts de pins s'élève l'aigle aux ailes étendues, et qu'au-dessus des plaines et des mers la grue regagne sa patrie.

Wagner. J'eus souvent, moi aussi, des humeurs fantastiques; mais pour ce qui est d'une semblable aspiration, je ne l'éprouvai jamais. On a bientôt assez des forêts et des prairies, et je n'envierai jamais l'aile des oiseaux. Que les joies de l'esprit nous portent autrement de livre en livre, de feuille en feuille! les nuits d'hiver en deviennent tièdes et belles, une vie bienheureuse réchauffe tous vos membres. Ah, Dieu! et quand vous déroulez un digne parchemin! mais c'est le ciel tout entier qui s'abaisse sur vous!

Faust. Tu ne connais qu'un élan; puisses-tu jamais n'apprendre à connaître l'autre! Malheureux! deux âmes habitent en moi, et l'une tend incessamment à se séparer de l'autre; l'une, vive et passionnée, tient à ce

monde et s'y cramponne par les organes du corps; l'autre, secouant avec force la nuit qui l'environne, s'ouvre un chemin au séjour des cieux. Oh ! s'il y a dans l'air des Esprits qui flottent souverains entre la terre et le ciel, qu'ils descendent de leur nuages d'or et me guident vers une vie nouvelle et lumineuse! Oui, un manteau magique qui m'emporterait vers ces contrées lointaines, si je le possédais, je ne l'échangerais pas contre les plus précieux vêtements, contre un manteau de roi.

Wagner. N'invoque pas ces essaims d'Esprits bien connus qui se rassemblent dans les vapeurs de l'atmosphère, tendant à l'homme des piéges de tous côtés. Ceux du nord aiguisent sur vous leurs dents aiguës et leurs langues à triple dard. Ceux de l'est soufflent un vent de sécheresse et se nourrissent de vos poumons. Quand c'est le midi qui les envoie du fond des déserts, ils amassent flammes sur flammes au-dessus de vos têtes, et l'ouest en dépêche un essaim qui d'abord vous ravive pour vous engloutir bientôt, vous, les plaines et les moissons. Ils écoutent volontiers, enclins qu'ils sont à nuire; ils obéissent volontiers aussi, parce qu'ils aiment à vous tromper; ils se donnent pour des envoyés du ciel, et tous prennent la voix d'un ange pour mentir. Mais, rentrons, l'horizon se fait gris, l'air fraîchit, le brouillard tombe. C'est le soir qu'on commence à sentir le prix de son chez-soi. — Qu'as-tu à rester là immobile? d'où vient ton étonnement? qui peut tant frapper ton attention dans ce crépuscule?

Faust. Vois-tu ce chien noir rôder au travers des blés et des chaumes?

Wagner. Il y a déjà longtemps que je le vois, mais sans lui rien trouver d'étonnant.

Faust. Regarde-le bien; pour qui tiens-tu cet animal?

Wagner. Mais pour un barbet occupé à chercher à sa façon la trace de son maître.

Faust. Ne remarques-tu pas comme il décrit de longues spirales autour de nous et s'approche de plus en plus? Et, tiens, ou je me trompe, ou des traces de feu marquent son passage.

Wagner. Quant à moi, je n'aperçois qu'un barbet noir; il se peut que ce soit une illusion de vos yeux.

Faust. Il me semble le voir tendre autour de nos pieds d'imperceptibles lacets qui finiront par nous attacher.

Wagner. Je le vois sauter autour de nous d'un air craintif et embarrassé, parce qu'au lieu de son maître il trouve deux inconnus.

Faust. Le cercle se rétrécit, le voici près de nous.

Wagner. Vois; c'est un chien et point un spectre; il grogne, et n'ose t'aborder; il se couche sur le ventre et remue la queue, tout ce qu'un chien fait en pareil cas.

Faust. Viens! accompagne-nous! viens ici!

Wagner. C'est un drôle d'animal : t'arrêtes-tu, il t'attend; tu lui parles, il court à toi; perds-tu quelque chose, il te le rapportera, et se jettera dans l'eau après ta canne.

FAUST. Tu as raison ; je ne trouve rien en lui qui indique un esprit, tout lui vient de l'éducation.

WAGNER. Un chien, lorsqu'il est bien élevé, n'est pas indigne de l'affection d'un sage ; il m'est avis qu'il mérite tes bontés : c'est le meilleur écolier des étudiants.

(Ils passent la porte de la ville.)

CABINET D'ÉTUDE.

FAUST, *entrant avec le Barbet.* J'ai laissé la plaine et la campagne, qu'une nuit profonde enveloppe ; l'âme supérieure s'éveille en moi au milieu des pressentiments d'un effroi sacré. Les penchants grossiers sommeillent, avec eux toute orageuse activité ; l'amour des hommes s'émeut en mon sein à cette heure, l'amour de Dieu aussi.

Tiens-toi donc en repos, Barbet ! Ne cours pas çà et là ! Que flaires-tu au seuil de cette porte ? Couche-toi derrière le poêle, je te donne mon meilleur coussin. Là-bas, sur le chemin de la montagne, tu nous as divertis par tes tours et tes bonds, et maintenant, laisse que je t'héberge comme un hôte bienvenu et paisible.

Ah ! lorsque, dans notre étroite cellule, la lampe recommence à luire en amie, une douce lumière pénètre dans notre sein, dans le cœur qui a conscience de lui-même. La raison recommence à parler, l'espérance à fleurir, et l'on aspire avec ardeur vers les torrents de la vie, ah ! vers les sources de la vie !

Ne grogne pas, Barbet ! Aux sons sacrés qui remplissent mon âme tout entière, les hurlements d'un animal ne sauraient s'accorder. Il n'est pas rare de voir les hommes huer ce qu'ils ne comprennent pas, et murmurer en face du bien et du beau qui souvent les importunent ; le chien va-t-il grogner à leur exemple ?

Mais, hélas ! déjà je sens qu'avec la meilleure volonté la satisfaction ne jaillit plus de mon sein. Pourquoi faut-il donc que si tôt le fleuve se tarisse, et nous laisse de nouveau nous consumer dans notre soif ? Que de fois j'en ai fait l'expérience ! Néanmoins, cette misère a ses compensations : nous apprenons à connaître le prix de ce qui s'élève au-dessus des choses de la terre ; nous aspirons à la révélation, qui nulle part ne brille d'un éclat plus digne et plus beau que dans le Nouveau-Testament. Je me sens entraîné vers le texte, je veux l'ouvrir, et traduire une fois, en la simplicité de mon sentiment, l'original sacré dans ma chère langue allemande.

(Il ouvre un volume et se prépare.)

Il est écrit : « *Au commencement était le Verbe.* » Dès ici je m'arrête. Qui m'aidera à aller plus loin? Il m'est impossible de donner tant de valeur au Verbe; je dois le traduire autrement, si l'esprit m'illumine. Il est écrit : « *Au commencement était l'esprit.* » Réfléchis bien à cette première ligne, et ne laisse point ta plume se hâter. Est-ce bien l'esprit qui fait et ordonne tout? Il devrait y avoir : « *Au commencement était la force.* » Et cependant, en écrivant ceci, quelque chose me dit de ne m'y point tenir. L'esprit vient à mon aide; enfin je commence à voir clair, et j'écris avec confiance : « *Au commencement était l'action.* »

Je veux bien partager avec toi la chambre; Barbet, mais cesse d'aboyer, cesse de hurler! Je ne puis souffrir auprès de moi un si turbulent compagnon. Il faut qu'un de nous deux vide la place. C'est à regret que je viole les droits de l'hospitalité; la porte est ouverte, tu as le champ libre.

Mais que vois-je? Cela tient du prodige! Est-ce une illusion, une réalité? Comme mon Barbet grandit et s'étend! il se soulève avec puissance; ce n'est plus une forme de chien. Quel spectre ai-je traîné chez moi? Le voilà déjà comme un hippopotame, avec ses yeux ardents, sa gueule terrible! Oh! tu vas être à moi! Sur une pareille engeance des enfers, la clef de Salomon est infaillible.

ESPRITS, *dans le corridor.*

Un de nous est pris là dedans :
Restez dehors, Esprits ardents,
Évitez tous cette sphère!
Comme un renard au panneau,
Un vieux diable tout penaud
Là se désespère.
Volez tous en bas, en haut :
Il sera libre bientôt.
Qu'il s'évade!
Ne le laissons point là pris!
Portons aide au camarade
Qui nous a toujours servis!

FAUST. Et d'abord, pour aborder le monstre, j'emploierai la conjuration des Quatre :

Salamandre doit resplendir,
Ondine se replier,
Sylphe s'évanouir,
Gnome travailler!

Qui ne connaîtrait les éléments, leur force et leur propriété, jamais ne serait maître des Esprits.

Disparais dans le feu,
Salamandre!
En murmurant, coule dans le flot bleu,
Ondine!

Brille dans la splendeur du météore,
Sylphe!
Apporte-moi tes secours assidus,
Incubus! Incubus!
Viens le dernier, viens tout clore!

Aucun des quatre
N'est au dedans
Du monstre; il reste calme et me grince les dents.
Non, je n'ai pu lui faire encor de mal! — Attends,
Je vais maintenant le combattre
Par de plus forts enchantements.

Es-tu, compère,
Un échappé des enfers?
Alors, tiens tes yeux ouverts,
Et considère
Ce signe auquel résisterait en vain
Le ténébreux essaim.

Il se gonfle et je vois se hérisser son crin!
Être maudit, peux-tu le lire?
L'inexprimable, l'incréé,
Dans tous les cieux adoré
Transpercé par le crime en délire?

Là, derrière le poêle, ainsi qu'un éléphant,
Il se gonfle, et voilà qu'il remplit tout l'espace;
On dirait qu'en nuage il va fondre! Un moment,
Ne monte pas ainsi jusqu'au plafond; ta place
Est aux pieds de ton maître. — Allons, sans grincement
Obéis, — tu le sais, ma menace est puissante;
Sinon, je te roussis avec ces feux ardents!
N'attends pas la clarté trois fois incandescente,
N'attends pas le plus fort de mes enchantements!

Méphistophélès, *pendant que le nuage tombe, apparaît derrière le poêle, et s'avance sous l'habit d'un étudiant voyageur.* Pourquoi ce vacarme? Qu'y a-t-il pour le service de monsieur?

Faust. C'était donc là ce que cachait le Barbet, un étudiant voyageur? Le cas me divertit.

Méphistophélès. Salut au savant docteur! Vous m'avez rudement fait suer.

Faust. Comment te nommes-tu?

Méphistophélès. La question me paraît puérile pour un homme qui méprise si souverainement les mots, et qui, dans son éloignement pour toute apparence, ne s'attache qu'à contempler le fond des êtres.

Faust. Chez vous, mes maîtres, l'être se laisse lire assez volontiers dans le nom où il se montre clairement, puisqu'on vous appelle Blasphémateurs, Corrupteurs, Menteurs. Or ça, qui donc es-tu?

Méphistophélès. Une partie de cette force qui veut toujours le mal et fait toujours le bien.

FAUST. Que signifie cette énigme?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je suis l'Esprit qui toujours nie, et, certes, avec raison; car tout ce qui existe n'est bon qu'à s'en aller en ruines, et ce serait mieux s'il n'existait rien. Ainsi donc tout ce que vous appelez péché, destruction, le mal, en un mot, est mon propre élément.

FAUST. Tu te nommes une partie, et te tiens cependant entier devant moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je te dis l'humble vérité. Si l'homme, ce petit monde d'extravagance, s'imagine ordinairement faire à lui seul un tout, je suis une partie de la partie qui, au commencement, était tout, une partie des Ténèbres qui enfantèrent la Lumière, la superbe Lumière, qui maintenant dispute à sa mère, la Nuit, son rang antique et l'espace: ce qui pourtant ne lui réussit pas; car, elle a beau faire, repoussée partout, elle rampe à la surface des corps. Elle jaillit des corps, fait leur beauté; un corps suffit pour l'arrêter dans sa marche. Aussi j'espère bien qu'il n'y en aura pas pour longtemps, et qu'elle finira par être anéantie avec les corps.

FAUST. Maintenant, je connais tes dignes fonctions. Tu ne peux rien anéantir en masse, et tu t'en prends au détail.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Et à vrai dire, il n'y a pas en tout ceci grand ouvrage de fait. Ce qui s'oppose au néant, le quelque chose, ce monde grossier, quelque peine que j'en aie prise jusqu'ici, je n'ai pu l'entamer. Les flots, les tempêtes, les bouleversements, les incendies, rien n'y fait! la mer et la terre finissent toujours par rentrer dans leur assiette; et sur cette damnée semence, principe des animaux et des hommes, il n'y a rien à gagner. Combien n'en ai-je point enseveli déjà! et toujours un sang jeune et nouveau circule. Ainsi vont les choses; c'est à en devenir fou. De l'air, des eaux, comme de la terre, s'échappent des milliers de semences dans le sec, dans l'humide, dans le chaud, dans le froid! Si je ne m'étais réservé la flamme, je n'aurais rien pour moi.

FAUST. Ainsi donc, à l'éternelle activité, à la force salutairement créatrice, tu opposes, toi, la main glacée du diable, qui se raidit vainement avec malice! Cherche à entreprendre quelque autre chose, bizarre fils du chaos!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Oui, nous reviendrons sur ce sujet la prochaine fois. Oserais-je, pour cette fois, me retirer?

FAUST. Je ne vois pas pourquoi tu le demandes: j'ai maintenant appris à te connaître; visite-moi désormais comme tu veux. Voici la fenêtre, la porte: tu peux aussi compter sur la cheminée.

MÉPHISTOPHÉLÈS. L'avouerai-je? un petit obstacle m'empêche de sortir. Ce pied de sorcière sur votre seuil...

FAUST. Le Pentagramme t'inquiète! Eh! dis-moi, fils de l'enfer, puisque ce signe te repousse, comment es-tu entré ici? comment un Esprit tel que toi s'est-il abusé de la sorte?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Regarde bien, il n'est pas posé comme il faut: l'angle tourné du côté de la rue est, tu le vois, un peu ouvert.

FAUST. Le hasard s'est bien rencontré! Ainsi tu serais mon prisonnier? j'avais donc presque réussi!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Le Barbet ne remarqua rien lorsqu'il sauta d'un bond dans l'appartement. La chose a maintenant une tout autre apparence, et le diable ne peut plus sortir de la maison.

FAUST. Mais pourquoi ne passes-tu pas par la fenêtre?

MÉPHISTOPHÉLÈS. C'est une loi des diables et des spectres, que par là où ils sont entrés ils doivent sortir. Le premier de ces deux actes dépend de nous; quant au second, nous sommes esclaves.

FAUST. L'enfer même a ses lois! J'en suis bien aise. De cette manière, on pourrait, en toute garantie, faire un pacte avec vous, messieurs?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Ce que l'on te promet, tu en as la jouissance entière, et l'on ne t'en rogne pas la moindre parcelle; mais ce n'est point une si petite affaire, et nous en reparlerons la prochaine fois. Pour le moment, je te prie et te supplie de me laisser partir.

FAUST. Reste encore un instant pour me dire la bonne aventure.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Eh bien, lâche-moi toujours! Je reviendrai bientôt, et tu pourras m'interroger à ta fantaisie.

FAUST. Je ne t'ai point dressé d'embûches, tu t'es toi-même pris au piége. Quand tu tiens le diable, tiens-le ferme! tu ne le reprendras pas de sitôt.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Si cela te convient, je suis prêt à rester ici pour te tenir compagnie, mais à condition d'employer toutes les ressources de mon art à te faire passer dignement le temps.

FAUST. Volontiers, libre à toi; toutefois que l'art soit divertissant.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Tu vas, mon ami, dans cette heure, gagner plus pour tes sens que dans la monotonie d'une année entière. Ce que te chantent les aimables Esprits, les belles images qu'ils apportent, ne sont pas de vaines illusions de la magie; tu sentiras ton odorat se délecter, ton palais aussi; tu sentiras ton cœur nager dans le ravissement. Foin des préparatifs inutiles! Nous sommes réunis, commencez!

ESPRITS.

Sombres ogives,
Disparaissez!
Voûtes, laissez
Les splendeurs vives
D'un jour ami
Entrer ici!
Nuages, voiles,
Déchirez-vous!
Blanches étoiles,
Soleils plus doux,
Allumez-vous!
Beautés, images,
Essaims ailés,
Amoncelez
Vos frais nuages;
Flottez, volez
Dans les espaces;
Suivez les traces
De nos désirs.
Aux frais Zéphirs,
Aux brises pures,
Dénouez tous
Les plis jaloux
De vos ceintures,
Et semez-en
Le petit champ
Et la verdure,
Où les amants,
L'âme accablée,
Quand la feuillée,
Au gai printemps,
S'exhale et tremble,

Rêvent ensemble
A leurs tourments.
Verte ramure !
Bourgeons naissants,
La grappe mûre
Dans le pressoir
Se laisse choir,
Et la vendange,
A travers champs,
Coule à torrents
Sous une frange
De diamants.
Spectacle étrange !
Elle se change
En vastes mers,
Où se reflète
La blonde tête
Des coteaux verts,
Et l'essaim nage
Dans un nuage
De volupté.
Rêve enchanté !
Joie éternelle !
Il tend son aile,
Vers les soleils
Il plane ; aspire,
Dans son délire,
Aux bords vermeils
Des îles blondes,
Au sein des ondes,
Toujours en fleur,
Où tout un chœur
Chante à voix pleines,
Où sur les plaines,
Dans les vergers,
Tournoie et vole
La danse folle
Aux pieds légers !
Les uns habitent
Dans la splendeur
De la hauteur ;
D'autres s'agitent
Au fond des mers ;
D'autres palpitent
Au sein des airs ;
Tous, pour la vie,
Tous poursuivant
Au firmament
L'ardeur chérie
D'un astre errant,
Pur diamant
Qu'on glorifie !

Méphistophélès. Il dort ! c'est bien. Gentils enfants de l'air, vous l'avez fidèlement enchanté, et je vous suis obligé de la symphonie. Non, tu n'es pas encore homme à tenir le diable ! Évoquez à ses yeux les plus douces visions des songes ; plongez-le dans un océan d'illusions ! Quant à moi, pour rompre le charme de cette porte, j'ai besoin d'une dent de rat ; je n'aurai pas longtemps à conjurer ; en voici déjà un qui grignote par ici et qui m'entendra bientôt.

Le Seigneur des rats et des souris, des mouches, des grenouilles, des punaises et des pous, t'enjoint de mettre le nez dehors, et de venir ici ronger le seuil de cette porte sitôt qu'il l'aura frotté d'huile !... Bien, en trois bonds te voilà déjà. Or, çà, vite à l'ouvrage ! La pointe qui m'a repoussé, elle est là tout au bord ; encore un coup de dent, et c'est fait. Maintenant, Faust, rêve à ton aise ; jusqu'au revoir.

Faust, *s'éveillant*. Suis-je donc encore une fois déçu ? Cette nuée d'Esprits a-t-elle bien pu s'évanouir ainsi ? Qu'un songe m'ait montré le diable, et qu'un barbet m'ait échappé !

CABINET D'ÉTUDE.

Faust. On frappe : entrez ! Qui vient encore me tourmenter?
Méphistophélès. C'est moi.

Faust. Entre !

Méphistophélès. Tu dois le dire trois fois.

Faust. Entre donc !

Méphistophélès. Je t'aime ainsi; nous nous entendrons, je l'espère; car, pour chasser tes caprices fantasques, me voici en jeune gentilhomme vêtu de pourpre et brodé d'or, le petit manteau de soie raide sur l'épaule, la plume de coq au chapeau, avec une longue épée affilée au côté; et je te conseille maintenant bel et bien de te vêtir sur-le-champ de la sorte, afin de venir, affranchi, libre, faire l'expérience de la vie.

Faust. Quel que soit l'habit que j'endosse, en sentirai-je moins les angoisses de cette vie terrestre? Je suis trop vieux pour ne songer qu'à m'amuser, trop jeune pour être sans désirs... Qu'est-ce donc que le monde peut me donner? Il faut te priver, te priver! il le faut! c'est là le refrain éternel qui tinte aux oreilles de chacun, que, notre vie entière durant, chaque heure nous chante à voix rauque. Le matin, je ne m'éveille qu'avec effroi; je pleurerais des larmes amères à voir ce jour qui, dans son cours, n'a pas un souhait à m'exaucer... pas un seul!.... qui même, contre les pressentiments de toute joie, a d'opiniâtres fléaux, et fait avorter, avec les milles grimaces de la vie, les créations de ma poitrine émue. Et puis, lorsque la nuit tombe, je m'étends sur ma couche avec inquiétude: là encore point de répit; d'affreux songes m'épouvantent. Le dieu qui habite en mon sein peut soulever les tempêtes de mon âme; lui qui trône sur toutes mes forces, il est impuissant à rien émouvoir au dehors; et c'est ainsi que l'existence m'est un fardeau, c'est ainsi que je souhaite la mort et déteste la vie.

Méphistophélès. Cependant la mort n'est jamais un hôte très-bienvenu.

Faust. Oh! bienheureux celui dont elle ceint les tempes de lauriers sanglants dans l'éclat de la victoire! celui qu'au sortir de la danse effrénée elle surprend dans les bras d'une jeune fille! Oh! que n'ai-je, en contemplation des forces de l'Esprit sublime, que n'ai-je, dans mon extase, rendu l'âme!

Méphistophélès. Et cependant il est certain breuvage noir qu'on n'a pas osé boire cette nuit.

Faust. Il paraît que l'espionnage est de ton goût?

Méphistophélès. Je ne possède pas l'omniscience, mais je sais beaucoup de choses.

Faust. Eh bien! puisqu'un son doux et familier est venu m'arracher à cette affreuse angoisse, trompant ce qui me reste de mes sentiments d'enfance avec l'écho des temps heureux, je maudis toutes les fascinations qui s'emparent de l'âme et la poussent, à force d'illusions, dans ces abîmes lamentables! Malédiction sur l'idée sublime dont l'esprit s'enveloppe! Malédiction sur l'éclat de l'apparence qui envahit nos sens! Maudit soit tout ce qui nous leurre dans nos songes, rêves de gloire et de nom immortel! Maudit tout ce qui sert d'attrait à la possession, femme, enfant, valet et charrue! Maudits Mammon et ses trésors qu'il jette pour mobile à notre

vaillance, et ses coussins qu'il dispose à souhait pour les indolentes voluptés ! Maudit le suc balsamique de la treille ! Maudits l'amour et ses plus chauds épanchements ! Maudite l'espérance, maudite la foi, et surtout maudite la patience !

CHOEUR D'ESPRITS, *invisible.*

Ah ! ah !
Tu l'as renversé
Le beau monde ;
Ta main profonde
L'a brisé ;
Un demi-dieu l'a renversé !
Il croule et gronde !
Au néant
Nous portons ses débris qui jonchent l'avenue,
En pleurant
Sur sa beauté perdue.
O le plus puissant
Des enfants de la terre,
Plus beau
Qu'en sa splendeur première,
Construis-le de nouveau,
Dans ton sein construis-le de nouveau !
L'âme légère,
Lance-toi de nouveau
Dans la carrière,
Et notre voix
Soutiendra tes exploits !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Écoute, écoute,
Ce sont les petits
D'entre mes Esprits.
Comme ils te montrent la route !
Avec quelle haute raison
Et quelle sagesse profonde
Ils t'entraînent vers le monde,
Hors de cet obscur réduit
Où se figent les sucs dont l'âme se nourrit !

Cesse de jouer avec ton chagrin, vautour acharné sur ta vie; en si mauvaise compagnie que tu te trouves, tu te sentiras au moins homme parmi les hommes. Cependant ne va pas t'imaginer qu'on ait l'idée de te jeter dans la canaille. Je ne suis pas des premiers ; mais si tu veux, uni à moi, prendre ta course à travers la vie, je consens volontiers à t'appartenir sur la place; je me fais ton compagnon, et, si cela te convient, ton serviteur, ton valet.

Faust. Et quelle obligation dois-je remplir en retour?

Méphistophélès. Tu as encore le temps d'y penser.

Faust. Non, non, le diable est un égoïste, et n'a guère pour habitude

d'obliger les gens pour l'amour de Dieu. Dis-moi tes conditions, parle net; un pareil serviteur est dangereux chez soi.

Méphistophélès. Je m'engage ici à ton service, et cours sans repos ni trêve au moindre signe de ta volonté; mais quand nous nous reverrons là-bas, tu me rendras la pareille.

Faust. Pour ce qui est de là-bas, je ne m'en inquiète guère. Si tu commences par mettre ce monde en ruines, que l'autre existe, peu m'importe. De cette terre jaillissent mes joies, et ce soleil éclaire mes souffrances; que je m'en affranchisse une fois, arrive ensuite que pourra! Peu m'importe que, dans la vie à venir, on se haïsse ou l'on s'aime, qu'il y ait aussi dans ces sphères un dessus et un dessous; je n'en veux rien savoir.

Méphistophélès. En de telles dispositions, tu peux tenter l'affaire. Engage-toi, et tu vas sur-le-champ connaître les délices que mon art peut te procurer, et je te donne ce que nul encore n'a jamais seulement entrevu.

Faust. Que veux-tu me donner, pauvre diable? L'esprit de l'homme en ses élans sublimes fut-il jamais compris d'un de tes pareils? Que m'offres-tu? Des aliments qui ne rassasient pas, de l'or vermeil qui, sans relâche, te coule entre les doigts comme du vif-argent, un jeu auquel on ne gagne jamais, une fille qui, dans mes bras, fait des œillades à mon voisin ; l'honneur, beau plaisir de Dieu, qui s'évanouit comme un météore! Montre-moi le fruit qui pourrit avant qu'on le cueille, et des arbres qui reverdissent tous les jours.

Méphistophélès. Une pareille commission ne m'effraie pas, et j'ai de ces trésors à ton service. Mon cher ami, le temps est venu de nous plonger à loisir dans la débauche.

Faust. Si jamais, étendu sur un lit de plumes, j'y goûte la plénitude du repos, que ce soit fait de moi à l'instant! Si tu peux me séduire au point que je vienne à me plaire à moi-même, si tu peux m'endormir au sein des jouissances, que ce soit pour moi le dernier jour! je t'offre le marché.

Méphistophélès. Tope!

Faust. C'est conclu! Si jamais je dis au moment : Attarde-toi, tu es si beau! alors tu peux me charger de liens; alors je consens à m'engloutir; alors la cloche des morts peut sonner; alors tu es affranchi de ton service; que le cadran s'arrête, que l'aiguille tombe, et que le temps soit accompli pour moi!

Méphistophélès. Penses-y bien, nous ne l'oublierons pas.

Faust. Quant à cela, tu en as pleinement le droit ; je n'ai rien engagé à la légère; tel que je suis, ne suis-je pas esclave? que m'importe de qui? toi ou tout autre!

Méphistophélès. Je vais, dès aujourd'hui, dans l'orgie de monsieur le Docteur, remplir mon office de valet. Un mot encore : —Au nom de la vie ou de la mort, je demande une couple de lignes.

Faust. Quoi! pédant, tu demandes un écrit! Ne connais-tu donc pas

l'homme encore? ne sais-tu pas ce que vaut sa parole? N'est-ce point assez que j'aie prononcé celle qui dispose à jamais de mes jours? Quand le monde flotte, ballotté par tous les courants, un mot d'écrit m'obligera! et pourtant cette chimère est enracinée dans nos cœurs! qui voudrait consentir à s'en délivrer? Heureux celui qui garde sa foi pure dans son sein! aucun sacrifice ne lui coûtera. Mais un parchemin écrit et scellé est un fantôme devant lequel chacun recule. La parole expire déjà dans la plume, et la cire et le parchemin ont l'autorité souveraine. Que veux-tu de moi, Esprit malin? airain, marbre, parchemin, papier? dois-je écrire avec un stylet, un poinçon, une plume? je t'en laisse le libre choix.

Méphistophélès. Quelle harangue! A quel propos t'échauffer à ce point? Il suffit du premier bout de papier qui se rencontrera; tu signeras avec une petite goutte de sang.

Faust. Va! si cela te satisfait.

Méphistophélès. Le sang est un suc tout particulier.

Faust. Ne crains pas maintenant que je viole cet engagement! L'effort de mon activité, voilà ce que je te promets. Je me suis trop enflé; je n'appartiens qu'à ta famille. Le grand Esprit m'a dédaigné; la nature se ferme devant moi! le fil de la pensée est rompu, et dès longtemps je suis dégoûté de toute science. Fais que nos passions ardentes s'apaisent dans les abîmes de la sensualité! que les enchantements s'apprêtent sous les voiles impénétrables de la magie! plongeons dans le tourbillon des temps, dans le roulis des événements! que la douleur et le plaisir, le succès et la peine s'y succèdent au hasard! Il faut à l'homme une activité sans fin.

Méphistophélès. Il ne vous est imposé aucune mesure, aucun but. Si c'est votre fantaisie de goûter un peu de tout, de saisir, en fuyant les morceaux, ce qui vous plaît, grand bien vous fasse! Attachez-vous à moi, et ne soyez pas timide.

Faust. Tu vois bien qu'il n'est pas question ici de bonheur. Je me voue au vertige, aux jouissances les plus âcres, la haine qui aime, le découragement qui relève! Mon sein, guéri de la fièvre du savoir, n'est désormais fermé à aucune douleur; et toute jouissance départie à l'humanité, je veux la ressentir dans le plus intime de mon être, saisir ce qu'il y a de sublime et de plus profond en elle, amonceler dans mon sein tout son bien et tout son mal, et de la sorte étendre mon propre mal jusqu'au sien, puis, comme elle, me briser à la fin.

Méphistophélès. C'est moi qui te le dis, moi qui, depuis des milliers d'années, mâche ce rude aliment : du berceau à la tombe, l'homme ne peut digérer le vieux levain! Crois-en l'un des nôtres, ce grand tout n'est fait que pour un Dieu! Pour lui les lumières éternelles; il nous a créés, nous, pour les ténèbres, et vous seuls avez le jour et la nuit.

Faust. Mais je veux!

Méphistophélès. A la bonne heure! Une seule chose m'embarrasse : le

temps est court, l'art est long. M'est avis que vous devriez vous faire instruire. Associez-vous avec un poëte. Laissez le digne homme s'abandonner à l'ivresse de son imagination, et rassembler sur votre chef toutes les plus nobles qualités : le courage du lion, la vitesse du cerf, le sang bouillant de l'Italien, la persévérance de l'homme du Nord. Qu'il trouve le secret d'allier la grandeur d'âme à la ruse, et, d'après un certain plan, de vous rendre amoureux dans l'exubérance des chauds instincts de la jeunesse. Quant à moi, j'aurais plaisir à connaître un pareil original, je l'appellerais maître Microcosme.

Faust. Que suis-je donc, s'il ne m'est pas possible d'atteindre cette couronne de l'humanité vers laquelle se pressent tous mes sens?

Méphistophélès. Tu es, au bout du compte, ce que tu es. Mets sur ta tête des perruques à millions de boucles, à tes pieds des cothurnes hauts d'une aune, tu n'en resteras pas moins ce que tu es.

Faust. Je le sens, vainement j'ai accumulé sur moi tous les trésors de l'esprit humain; lorsqu'à la fin je me recueille, nulle force nouvelle ne jaillit de mon sein, je ne suis pas d'un cheveu plus grand, je ne suis pas plus près de l'infini.

Méphistophélès. Mon bon monsieur, vous voyez les choses précisément comme on les voit d'ordinaire; il faut s'y prendre mieux avant que les joies de la vie ne nous échappent. Que diantre! tes mains et tes pieds, ta tête et ton derrière sont bien à toi; et, parce que je me sers vaillamment d'une chose, est-ce donc à dire qu'elle en est, pour cela, moins à moi? Si je compte six chevaux à mon service, leurs forces ne sont-elles pas les miennes? Je les monte, et me voilà, moi, pauvre homme, avec vingt-quatre jambes. Alerte donc! trêve de réflexions, et lance-toi dans le monde avec moi! Je te le dis : un drôle qui spécule est comme un animal qu'un esprit malin fait tournoyer sur l'aride bruyère, tandis que, tout autour, s'étendent de beaux pâturages verts.

Faust. Et quand commençons-nous?

Méphistophélès. Nous partons à l'instant. Quel lieu de torture est ceci! Est-ce vivre? S'ennuyer soi et ses petits drôles! Laisse un pareil métier à ton voisin la grosse panse! A quoi bon te tourmenter à battre la paille? Le meilleur de ce que tu parviens à savoir, tu n'oses le dire à l'écolier. Ah! j'en entends marcher un dans le corridor.

Faust. Il ne m'est pas possible de le voir.

Méphistophélès. Le pauvre garçon attend depuis longtemps, et l'on ne peut le laisser partir sans consolation. Tiens, donne-moi ta robe et ton bonnet; je me trompe si le déguisement ne me sied à ravir. (*Il s'habille.*) Maintenant tu peux t'en fier à mon esprit, je n'ai besoin que d'un petit quart d'heure; pendant ce temps, prépare-toi pour notre beau voyage.

(Faust *exit.*)

Méphistophélès, *dans les longs vêtements de Faust.* Oui, oui! méprise la raison et la science, les forces suprêmes de l'homme; laisse l'Esprit de

mensonge t'affermir dans les œuvres d'illusions et d'enchantements! Ainsi je t'ai sans condition! — Le destin a mis en lui un esprit incapable de s'arrêter jamais en sa course effrénée; dans l'élan qui l'emporte, il saute à pieds joints sur toutes les joies de la terre; je l'entraîne à travers les déserts de la vie, à travers la médiocrité insignifiante; il va se débattre, se cramponner, se raidir, et son désir insatiable verra la coupe pleine reculer incessamment devant ses lèvres avides. En vain il implorera merci. Et d'ailleurs, quand il ne se serait pas donné au diable, sa perte n'en était pas moins inévitable.

Entre UN ÉCOLIER.

L'ÉCOLIER. Je ne suis ici que depuis peu de temps, et viens, tout rempli de soumission, faire la connaissance et profiter des entretiens d'un homme dont tout le monde ne parle qu'avec vénération.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Votre politesse me réjouit fort; vous voyez un homme comme beaucoup d'autres. Mais vous êtes-vous enquis ailleurs?

L'ÉCOLIER. Je vous en prie, chargez-vous de moi! Je viens avec la meilleure volonté, quelque argent et beaucoup de santé; ma mère voulait à peine me laisser partir. Je voudrais bien apprendre quelque chose de bon ici.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Vous êtes justement en bon endroit!

L'ÉCOLIER. Franchement, je voudrais déjà m'en aller, et ne prends pas goût le moins du monde à ces murs, à ces galeries; c'est un espace bien étroit; on n'y voit rien de vert, pas un arbre; et dans ces salles, sur ces bancs, je perds l'ouïe, la vue et la pensée.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Il ne s'agit que d'y être habitué. L'enfant d'abord ne prend pas volontiers le sein de sa mère; mais bientôt c'est avec délices qu'il y puise sa nourriture. Il en sera ainsi de vous, et vous prendrez goût de jour en jour à sucer le sein de la sagesse.

L'ÉCOLIER. Je veux me pendre avec joie à son cou; mais dites-moi comment y parvenir.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Expliquez-vous avant d'aller plus loin. Quelle faculté choisissez-vous?

L'ÉCOLIER. Je voudrais être fort savant, et serais bien aise d'embrasser ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel, la science et la nature.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Vous êtes en bon chemin, mais il ne faut pas vous laisser distraire.

L'ÉCOLIER. J'y suis corps et âme; néanmoins, je m'arrangerais assez d'un peu de liberté et de bon temps aux beaux jours de fête en été.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Profitez du temps, il passe si vite! Mais l'ordre vous apprendra à en gagner. Ainsi, mon bon ami, je vous conseille d'abord un cours de logique; là on vous dressera l'esprit comme il faut; on vous le

chaussera de brodequins serrés, afin qu'il file droit, avec circonspection, sur le chemin de la pensée, et n'aille pas s'égarer à droite et à gauche comme un feu follet dans l'espace; ensuite on passera des journées à vous apprendre que, pour les choses qui vous paraissaient les plus simples, et qui se font en un clin d'œil, facilement, comme boire et manger, un, deux, trois, sont indispensables. Et, en effet, il en est de la fabrique des pensées comme d'un métier de tisserand, où il suffit d'une seule impulsion pour mettre en jeu des milliers de fils; où la navette va et vient, glissant de tous côtés; où les fils s'entre-croisent inaperçus; où d'un seul coup mille combinaisons résultent. Le philosophe entre, et vous démontre qu'il en doit être ainsi : le premier est cela, le second, cela; donc le troisième et le quatrième, cela; et sans le premier et le second, le troisième et le quatrième n'eussent jamais existé. Les étudiants de tout pays prisent fort ces choses, ce qui ne fait pas qu'ils deviennent des tisserands. Veut-on reconnaître et deviner quelque chose de vivant, on commence dès lors par chasser l'intelligence; on en tient entre les mains tous les éléments, il ne manque plus, hélas! que le lien intellectuel; la chimie appelle cela *Encheiresin naturæ*, et, sans s'en douter, se moque d'elle-même.

L'Écolier. Je ne vous comprends pas tout à fait.

Méphistophélès. Cela ira beaucoup mieux sous peu, quand vous aurez appris à tout réduire et classer convenablement.

L'Écolier. Je suis si abasourdi de tout cela, qu'il me semble qu'une roue de moulin me tourne dans la tête.

Méphistophélès. Et puis vous devez, avant toute chose, vous adonner à la métaphysique. Là, vous voyez approfondir ce qui n'est pas du ressort du cerveau de l'homme; pour tout ce qui y entre ou n'y entre pas, vous avez toujours un mot ronflant à votre service! Mais commencez par vous imposer, pour cette demi-année, une régularité ponctuelle. Vous aurez cinq classes tous les jours : soyez-y au coup de cloche; ne manquez pas de vous bien préparer d'avance, d'étudier avec soin le *paragraphe*, afin d'être d'autant plus à même de voir qu'il ne dit rien qui ne soit dans le livre; néanmoins, ne laissez pas d'écrire comme si le Saint-Esprit vous dictait.

L'Écolier. Vous n'avez pas besoin de me le dire deux fois; je sais de quel profit cela doit être; car, dès qu'on a du noir sur du blanc, on peut rentrer chez soi soulagé.

Méphistophélès. Mais choisissez donc une faculté!

L'Écolier. Je ne puis m'accommoder de la jurisprudence.

Méphistophélès. Je ne saurais guère vous en faire un crime; je sais trop ce qu'il en est de cette science. Lois et droits se succèdent comme une éternelle maladie; on les voit passer de génération en génération, et se traîner en silence d'un lieu à un autre : la raison devient folie; le bienfait, tourment. Tu es le fils de tes pères, malheur à toi! car du droit qui est né avec nous, hélas! il n'en est jamais question.

L'Écolier. Ma répugnance s'accroît encore par vous; oh! bienheureux celui que vous instruisez! J'aurais presque envie maintenant d'étudier la théologie.

Méphistophélès. Je voudrais bien ne pas vous égarer. En ce qui concerne cette science, il est si difficile d'éviter la fausse route, il y a en elle tant de poison caché, et l'on a tant de peine à distinguer le poison du remède! Ici encore le mieux est de n'en écouter qu'un seul, et de jurer sur la parole du maître. Somme toute..., tenez-vous-en au mot, et vous entrerez alors par la porte sûre au temple de la certitude.

L'Écolier. Cependant un mot doit toujours contenir une idée.

Méphistophélès. Fort bien! Seulement il ne faut pas trop s'en soucier; car là où manquent les idées, un mot trouve à propos sa place. Avec des mots on discute vaillamment, avec des mots on érige un système. On peut fort bien croire aux mots. D'un mot on n'ôterait pas un iota.

L'Écolier. Pardonnez si je vous arrête à tout moment par mes questions; mais il faut encore que je vous importune. Ne me direz-vous pas quelque énergique petit mot touchant la médecine?... Trois ans, c'est bien peu de temps; eh, Dieu! le champ est si vaste! Lorsqu'on a seulement un doigt qui vous dirige, on se sent plus à l'aise pour marcher en avant.

Méphistophélès (*à part*). Je suis las du ton sentencieux, reprenons notre rôle de diable. (*Haut.*) L'esprit de la médecine est facile à saisir. Vous étudiez à fond le grand et le petit monde, pour finir par les laisser aller comme il plaît à Dieu! C'est en vain que vous vous consumez à poursuivre la science, chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre; mais celui qui saisit l'occasion, voilà l'homme. Vous êtes assez bien bâti; vous devez être passablement entreprenant, et, pourvu que vous ayez confiance en vous-même, la confiance des autres ne vous manquera pas. Surtout apprenez à conduire les femmes; leurs éternelles vapeurs mille fois multipliées se guérissent toutes par le même traitement, et pourvu que vous soyez à moitié respectueux avec elles, vous les aurez toutes sous la main. Il faut qu'un titre autorise leur confiance et leur persuade que votre art surpasse tous les autres dès l'abord; ensuite, vous vous permettez mille petites choses pour lesquelles un autre s'épuiserait en cajoleries des années entières; vous vous entendez à bien tâter le pouls, et tout en leur décochant du coin de l'œil un regard brûlant, laissez couler librement votre main autour de leurs sveltes hanches, pour voir comment leur corset les serre.

L'Écolier. Voilà qui s'annonce déjà mieux; au moins on voit la fin et le moyen.

Méphistophélès. Mon bon ami, la théorie est grise, et l'arbre doré de la vie est vert.

L'Écolier. Je vous le jure, cela me paraît comme un rêve. Oserai-je vous importuner encore une fois, vous écouter, et jouir de la profondeur de votre sagesse?

Méphistophélès. Ce qui dépend de moi, je le fais volontiers.

L'Écolier. Il m'est impossible de repartir; il me reste encore à vous présenter mon album. Accordez-moi cette marque de votre faveur.

Méphistophélès. Fort bien !

(Il écrit et rend l'album.)

L'Écolier lit. *Eritis sicut Deus, scientes bonum et malum.*

(Il referme l'album avec respect, et se retire.)

Méphistophélès. Suis maintenent cette vieille sentence de ma cousine la couleuvre; ta ressemblance avec Dieu pourra bien t'inquiéter un beau jour.

Entre FAUST.

Faust. Eh bien ! où va-t-on maintenant?

Méphistophélès. Où il te plaira. Voyons le petit, puis le grand monde. Avec quel plaisir et quel profit tu vas suivre ce cours étourdissant!

Faust. Oui; mais avec ma longue barbe, il me manque encore le charme du savoir-vivre. La tentative ne me réussira pas; je n'ai jamais su me produire dans le monde, je me sens si petit devant les autres! Je serai toujours embarrassé.

Méphistophélès. Mon bon ami, tout cela viendra; sitôt qu'il te vient de la confiance en toi-même, tu sais vivre.

Faust. Comment allons-nous sortir de la maison? Où as-tu des chevaux, des valets, un carrosse?

Méphistophélès. Nous n'avons qu'à étendre ce manteau, il nous portera par les airs. Seulement, pour ce hardi voyage, tu n'emporteras pas de gros paquets avec toi. Un peu d'air inflammable que je vais préparer nous soulèvera de terre sur-le-champ, et, si nous ne sommes pas trop lourds, nous irons vite. Je te félicite sur ta nouvelle course à travers la vie.

TAVERNE D'AUERBACH, A LEIPZIG.

Écot de joyeux compères.

Frosch. Personne ne veut donc boire ni rire? Je vous apprendrai à faire la mine! Vous voilà aujourd'hui comme de la paille mouillée, vous qui êtes tout feu d'habitude!

Brander. La faute en est à toi; tu ne mets rien sur le tapis, pas une bêtise, pas une petite saleté.

Frosch. (*Il lui verse un verre de vin sur la tête.*) Tiens! voilà l'une et l'autre à la fois.

Brander. Double cochon !

Frosch. Puisque vous le vouliez, il faut bien l'être.

Siebel. A la porte les querelleurs ! A pleine poitrine chantez la ronde, lampez et criez ; allons, holà ! ho !

Altmayer. Malheur à moi ! je suis perdu ! du coton ici ! Le drôle me brise le tympan.

Siebel. C'est quand la voûte résonne qu'on juge bien du creux de la basse-taille.

Frosch. C'est juste ! A la porte celui qui le prend de travers ! A tara, tara, da !

Altmayer. A tara, lara, da !

Frosch. Les gosiers sont d'accord.

(Il chante.)

Ce bon saint-empire romain
Comment tient-il encore?

Brander. Une vilaine chanson ! pouah ! une chanson politique, une pitoyable chanson ! Remerciez Dieu chaque matin de ne pas avoir à vous occuper de l'empire romain. Quant à moi, je tiens pour un grand bonheur de n'être ni empereur ni chancelier. Pourtant il nous faut un chef ; nommons un pape ; vous savez quelle qualité donne l'élection, élève l'homme.

(Il chante.)

FROSCH.

Monsieur le rossignol des bois,
Allez saluer ma maîtresse
Dix mille fois.

Siebel. Pas de saluts aux maîtresses, je n'en veux rien entendre.

Frosch. A ma maîtresse, saluts et baisers; tu ne m'en empêcheras pas.

(Il chante.)

Ouvre tes verrous la nuit,
Ouvre tes verrous sans bruit,
Ton amoureux veille ;
Ferme-les, le jour s'éveille.

Siebel. A ton aise, va, chante ses louanges. Je rirai à mon tour ; elle m'a roué, elle t'en fera autant. Qu'elle ait pour régal un gnome qui badine avec elle dans un carrefour ; qu'un vieux bouc revenant au galop du Blocksberg lui chevrote le bonsoir ; mais un beau garçon, un gaillard de chair et d'os, c'est bien trop bon pour une pareille drôlesse ! je ne veux pas d'autre salut pour elle que de lui casser toutes ses vitres.

Brander, *frappant sur la table.* Attention ! attention ! qu'on m'obéisse ! Avouez, messieurs, que je sais vivre. Il y a ici des gens amoureux, et je dois, d'après les usages, leur donner pour la bonne nuit quelque chose qui

les divertisse. Attention ! une chanson du dernier goût ; et entonnez avec moi le refrain de toute la force de vos poumons.

(Il chante.)

D'un office abondant
Un rat fit sa demeure ;
De farine et de beurre
Il s'emplit tellement,
Qu'en moins d'une semaine
Il eut une bedaine
Comme frère Martin.
Oui, mais un beau matin,
Au rat la cuisinière
Mit du poison ; — alors
Il saute et court dehors
Comme si le compère
Avait l'amour au corps.

TOUS, *faisant chorus.*

Avait l'amour au corps.

BRANDER.

Il rôde, il court, il trotte,
Il boit à tous les pots ;
Mange, ronge, grignotte
Fenêtres et rideaux.
Rien ne le désaltère.
Mais, las de tant d'efforts,
Sa fureur se modère,
Comme si le compère
Avait l'amour au corps.

CHORUS.

Avait l'amour au corps.

BRANDER.

Plein du feu qui le mine,
Il descend l'escalier
Jusque dans la cuisine,
Tombe sur le foyer,
Et là fait une mine
A vous apitoyer ;
Et, voyant sa mégère
Sur sa mort s'égayer,
Soulève la paupière
Dans ses derniers efforts,
Comme si le compère
Avait l'amour au corps.

CHORUS.

Avait l'amour au corps.

SIEBEL. Comme les lourdauds s'en donnent à cœur joie ! La belle chose, en vérité, que d'empoisonner un pauvre rat !

Brander. Ils sont donc bien avant dans tes bonnes grâces?

Altmayer. La grosse panse à tête chauve! Le malheur le rend doux et sentimental; il voit dans ce rat enflé son propre portrait.

Entrent FAUST et MÉPHISTOPHÉLÈS.

Méphistophélès. Je dois, avant toute chose, t'introduire en joyeuse compagnie, afin que tu voies comme on mène aisément la vie. Pour cette race, pas un jour qui ne soit une fête. Avec peu d'esprit et beaucoup de contentement, chacun tourne dans un cercle étroit comme de jeunes chats jouant avec leur queue. Pourvu qu'ils aient la tête libre, tant que l'hôte leur fait crédit, ils sont joyeux et sans soucis.

Brander. En voici qui arrivent de voyage, on le voit à leurs manières étranges; à peine s'ils sont débarqués depuis une heure.

Frosch. Par Dieu! tu as raison. Je prise fort mon Leipzig, c'est un petit Paris, et qui vous forme ses gens.

Siebel. Pour qui tiens-tu ces étrangers?

Frosch. Laisse-moi faire; avec une rasade, je vais leur tirer les vers du nez comme une dent de lait. Les compères me semblent de bonne maison; ils ont l'air fier et mécontent.

Brander. Ce sont des charlatans, à coup sûr; parions.

Altmayer. Peut-être.

Frosch. Attention! je vais les bafouer.

Méphistophélès, *à Faust*. Ces pauvres gens! jamais cela ne soupçonne le diable, pas même lorsqu'il les tient au collet.

Faust. Nous vous donnons le bonjour, messieurs.

Siebel. Bien des remerciements pour votre révérence. (*Bas, regardant Méphistophélès du coin de l'œil.*) Qu'a donc le drôle à clocher sur un pied!

Méphistophélès. Nous est-il permis de nous asseoir auprès de vous? A défaut d'un bon coup qu'on ne peut avoir, on prend goût à la compagnie.

Altmayer. Vous me paraissez un homme furieusement blasé.

Frosch. Vous êtes partis tard de Ripach! avez-vous soupé ce soir avec M. Jean?

Méphistophélès. Aujourd'hui nous avons passé devant sa demeure sans nous y arrêter. La dernière fois nous lui avons parlé. Il nous raconta mille choses de ses cousins, et nous chargea de bien des compliments pour chacun d'eux.

(Il s'incline vers Frosch.)

Altmayer, *bas*. Enfoncé! tu as trouvé à qui parler.

Siebel. Un madré compère!

Frosch. Bon! attends un peu, je l'attrape.

Méphistophélès. Si je ne me suis trompé, nous avons entendu des voix

exercées qui chantaient en chœur. En effet, le chant doit résonner à merveille sous cette voûte.

Frosch. Seriez-vous par hasard un virtuose?

Méphistophélès. Oh! non; la force est peu de chose, mais l'envie est grande.

Altmayer. Donnez-nous une chanson.

Méphistophélès. Plus d'une si vous le souhaitez.

Siebel. Non; une suffira, pourvu qu'elle soit toute neuve.

Méphistophélès. Justement nous arrivons d'Espagne, le beau pays du vin et des chansons.

(Il chante.)

Un grand roi dans sa maison
Avait un beau puceron.

Frosch. Silence! un puceron! L'avez-vous bien compris? Un puceron! voilà un drôle de convive!

MÉPHISTOPHÉLÈS *chante.*

Un grand roi dans sa maison
Avait un beau puceron,
Qu'il aimait d'un amour tendre,
Presqu'à l'égal de son gendre.
Il fait venir son tailleur:
— Çà, dit-il, vous allez prendre
La mesure à monseigneur.

Brander. Surtout n'oubliez pas de recommander au tailleur qu'il prenne la mesure la plus exacte, et que, pour peu qu'il tienne à sa tête, les culottes ne fassent pas un pli.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

De drap, de soie et d'hermine
On revêt le damoiseau;
Aiguillettes au manteau,
Et croix d'or sur la poitrine.
Il est ministre, vrai Dieu!
Il vous a le cordon bleu,
L'Éléphant, la Jarretière.
Voilà que de jour en jour
Sa famille tout entière
Vient s'installer à la cour.
Les chambellans et les dames
Étaient piqués et mordus;
La reine et toutes ses femmes,
A la fin, n'y tenaient plus.
Chanceliers, dans leur perruque,
Filles, dans leurs cheveux blonds;
On n'osait baisser la nuque,
Ni secouer ses jupons;
C'était vraiment tyrannique.
Dès qu'un puceron nous pique,

Nous autres, nous l'étouffons.
TOUS, *faisant chorus et vociférant.*
Dès qu'un puceron nous pique,
Nous autres, nous l'étouffons.

FROSCH. Bravo! bravo! c'était beau.

SIEBEL. Qu'il en arrive autant à chaque puceron!

BRANDER. Pincez les doigts, écrasez-le délicatement.

ALTMAYER. Vive la liberté! vive le vin!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je boirais volontiers un verre en l'honneur de la liberté, si vos vins étaient seulement un peu meilleurs.

SIEBEL. Ne vous avisez pas de le répéter!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Si je ne craignais que l'hôte le prît mal, j'offrirais à ces dignes convives quelque chose de notre cave.

SIEBEL. Allez toujours, je le prends sur moi.

FROSCH. Donnez-nous-en un bon verre, et nous vous en tiendrons compte; seulement, que les échantillons ne soient pas mesquins, car, si vous voulez que je juge, il faut me remplir la gueule.

ALTMAYER, *bas.* Ils sont du Rhin, je m'en doute.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Procurez-moi un foret.

BRANDER. Pourquoi faire? Vous n'avez pas les tonneaux devant la porte.

ALTMAYER. L'hôte a laissé là, derrière, un panier d'outils.

MÉPHISTOPHÉLÈS *prend le foret à Frosch.* Maintenant, dites, que voulez-vous goûter?

FROSCH. Qu'entendez-vous par là? En avez-vous donc un assortiment?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Que chacun choisisse à son gré.

ALTMAYER *à Frosch.* Ah! ah! tu commences déjà à te lécher les lèvres.

FROSCH. Bon! puisque l'on peut choisir, moi je demande du vin du Rhin. La patrie fournit encore ce qu'il y a de mieux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *perçant un trou dans le rebord de la table, à la place où Frosch est assis.* Vite un peu de cire pour faire office de bouchon.

ALTMAYER. Ah! ce sont des tours de gobelets.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Brander.* Et vous?

BRANDER. Je veux du vin de Champagne, et qu'il soit bien mousseux, encore.

(Méphistophélès perce. — Pendant ce temps, un des compagnons fait les tampons et bouche les trous.)

BRANDER. On ne peut pas toujours s'abstenir des produits de l'étranger, et les bonnes choses sont souvent si loin de nous! Un véritable Allemand ne peut souffrir les Français, et cependant il boit leurs vins volontiers.

SIEBEL, *tandis que Méphistophélès s'approche de sa place.* J'avoue franchement que l'aigre ne fait pas mon régal; donnez-moi un verre de doux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *forant.* Qu'à l'instant le tokai jaillisse pour vous!

ALTMAYER. Non, messieurs; regardez-moi en face. Je le vois bien, vous vous moquez de nous.

Méphistophélès. Eh! eh! avec des hôtes de votre qualité le coup serait un peu hardi. Allons, dites-le sans façon, de quel vin puis-je vous offrir?

Altmayer. De tous! et pas tant d'embarras.

(Après que tous les trous sont forés et bouchés.)

méphistophélès, *avec des gestes bizarres.*

La vigne porte du raisin
Et le bouc des cornes; — le vin
Est suc et rosée agréable;
Le cep, bois dur comme l'airain.
Pourquoi le bois de cette table
Ne donnerait-il pas du vin?
Un long coup d'œil dans la nature
Fait le miracle, je vous jure!

A présent, tirez les bouchons et goûtez.

Tous, *tirant les bouchons, et recevant, chacun dans son verre, le vin souhaité.* Oh! la belle fontaine qui nous coule là!

Méphistophélès. Gardez-vous seulement d'en répandre à terre.

(Ils se mettent à boire.)

tous, *chantant.*

Nous nous en donnons à plein ventre,
Nous buvons, buvons, buvons,
Comme cinq cents cochons!

Méphistophélès. Voilà mes drôles émancipés! voyez comme ils sont heureux!

Faust. J'aurais envie de me retirer maintenant.

Méphistophélès. Encore quelques minutes, et tu vas voir la bestialité se montrer dans toute sa gloire.

Siebel *boit sans précaution; le vin coule à terre et se change en flamme.* Au secours! au feu! à l'aide! l'enfer s'allume!

Méphistophélès, *s'adressant à la flamme.* Calme-toi, mon élément chéri! (*Aux convives.*) Pour cette fois, ce n'était qu'une goutte du feu du purgatoire.

Siebel. Qu'est ceci? Attendez, vous le paierez cher; il paraît que vous ne nous connaissez pas.

Frosch. Essayez donc de recommencer.

Altmayer. Je suis d'avis qu'on le prie poliment de décamper.

Siebel. Comment! monsieur aurait-il bien l'audace, oserait-il faire ici son Hocuspocus?

Méphistophélès. Paix! vieux sac à vin.

Siebel. Manche à balai! de plus, tu veux, je crois, faire le manant!

Brander. Attendez un peu, les coups vont pleuvoir.

altmayer.

(Il tire un bouchon de la table, une traînée de feu jaillit et l'atteint.)

Je brûle! je brûle!

Siebel. Sorcellerie ! Tombez sur lui ; le drôle est condamné.

(Ils tirent leurs couteaux, et s'élancent sur Méphistophélès.)

Méphistophélès, *avec des gestes graves.*

Enchantements, illusion,
Troublent les yeux et la raison ;
Soyez ici et là !

(Ils s'arrêtent étonnés, et se regardent les uns les autres.)

Altmayer. Où suis-je? quel beau pays!

Frosch. Un coteau de vigne! N'ai-je pas la berlue?

Siebel. Et des grappes juste sous la main !

Brander. Ici, sous ces feuillages verts, voyez quel pied ! voyez quelle grappe !

(Il prend Siebel par le nez, les autres s'en font autant mutuellement, et lèvent les couteaux.)

Méphistophélès, *comme plus haut.*

Erreur, laisse tomber le bandeau de leurs yeux,
Qu'ils voyent tous comment le diable raille.

(Ils disparaît avec Faust; tous les compères lâchent prise.)

Siebel. Qu'y a-t-il?

Altmayer. Quoi ?

Frosch. C'était donc ton nez?

Brander, *à Siebel.* Et j'ai le tien dans la main !

Altmayer. Quel coup c'était! on s'en ressent dans tous les membres. Vite, une chaise ! je tombe en défaillance !

Frosch. Non, dites-moi seulement, qu'est-il arrivé?

Siebel. Où est le drôle? Si jamais je le dépiste, il ne sortira pas vivant de mes mains.

Altmayer. Je l'ai vu passer par la porte de la cave à cheval sur une tonne. — J'ai les pieds lourds comme du plomb. (*Se tournant du côté de la table.*) Ma foi! si le vin en coulait encore !

Siebel. Mensonge que tout cela ! illusion, apparence !

Frosch. Il me semblait pourtant bien que je buvais du vin.

Brander. Mais que sont devenues les grappes ?

Altmayer. Qu'on dise, après cela, qu'il ne faut pas croire aux miracles !

CUISINE DE SORCIÈRE.

Sur un foyer très-bas, une grosse marmite bout; dans les vapeurs qui s'en élèvent, diverses formes tourbillonnent; une GUENON, assise près de la marmite, l'écume, et veille avec soin à ce qu'elle ne déborde pas. Le MALE, avec ses petits, se tient à côté et se chauffe. Les murs et le plafond sont couverts d'ustensiles bizarres à l'usage de la sorcière.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

Faust. Ce fantasque appareil me répugne : peux-tu bien me promettre que je recouvrerai la vie au milieu de ce fatras d'extravagances? Irai-je prendre conseil d'une vieille femme? Attendrai-je qu'une sale mixture préparée ici m'ôte trente années de dessus le corps? Malheur à moi si tu ne sais rien de mieux! J'ai déjà perdu tout espoir. La nature, un noble esprit, n'ont-ils donc point découvert un baume quelque part?

Méphistophélès. Eh! mon ami, voilà que tu te remets à parler raison. Pour te rajeunir, il y a bien aussi un moyen naturel; mais celui-là se trouve dans un autre livre, et c'est un curieux chapitre.

Faust. Je veux le savoir.

Méphistophélès. Bon, un moyen qui ne demande argent, médecine, ni sorcellerie. Rends-toi sur l'heure aux champs, prends la bêche et remue la terre. Sache te circonscrire, toi et ta pensée, dans un cercle étroit. Ne te nourris que d'aliments simples; vis comme une bête au milieu des bêtes, et ne dédaigne pas de fumer toi-même le champ où tu moissonnes. C'est là le meilleur moyen, crois-moi, de faire durer ta jeunesse jusqu'à quatre-vingts ans.

Faust. Je n'y suis point habitué, et ne saurais me résoudre à prendre en main la bêche. Une vie étroite n'est pas dans ma nature.

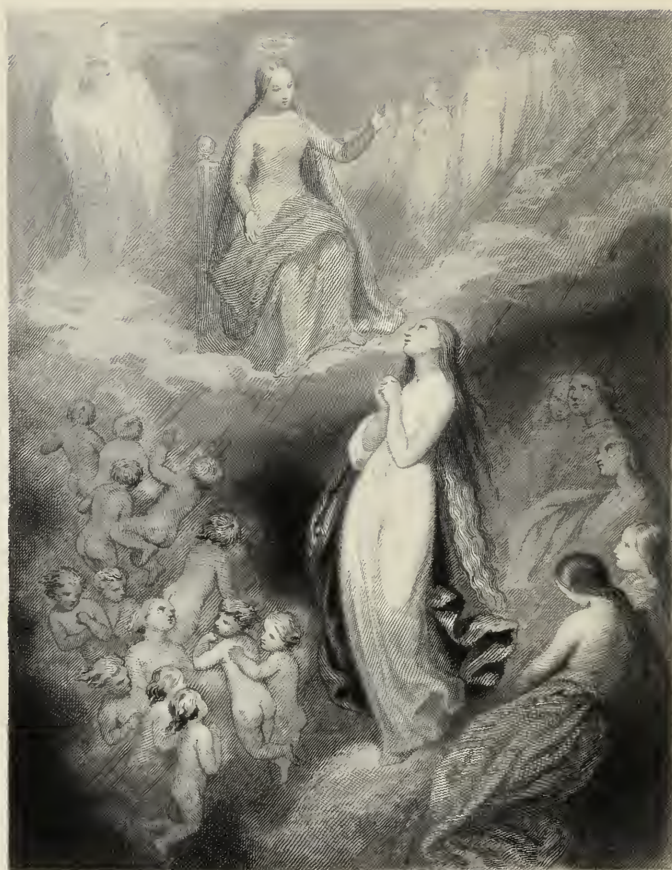
Méphistophélès. Il faut donc que la sorcière s'en mêle.

Faust. Mais pourquoi justement cette vieille femme? Ne peux-tu brasser toi-même le breuvage?

Méphistophélès. Ce serait là un agréable passe-temps! J'aurais plus tôt fait de bâtir mille ponts. L'art et la science ne suffisent point; en pareille œuvre il faut encore de la patience. Un esprit calme passe des années à l'élaborer, — la fermentation subtile n'acquiert sa vertu qu'avec le temps, — et tous les éléments dont il se compose, ce sont choses tout à fait bizarres; le diable le lui a bien appris, mais le diable ne saurait le faire. (*Apercevant les animaux.*) Vois quelle agréable petite famille! Voici la servante, voilà le valet. (*Aux animaux.*) La vieille, il me paraît, n'est pas à la maison.

LES ANIMAUX.

Au repas,
Là-bas, là-bas!
Par le tuyau de cheminée!



MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dites, combien de temps, famille abandonnée,
La commère met-elle à faire ses ébats?

LES ANIMAUX.

Autant que nous mettons à nous chauffer les pattes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Gracieux animaux! quelles mœurs délicates!
Comment les trouves-tu?

FAUST.

Je les trouve ennuyeux,
Absurdes!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le discours n'était pas sans mérite,
Il est de ceux que j'aime et qui me vont le mieux.
(Aux animaux.)
Çà! dites-moi, race maudite,
Que remuez-vous donc là, dans cette marmite?

LES ANIMAUX.

Nous cuisons la soupe des gueux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En ce cas, vous aurez un public fort nombreux.

LE MALE.

(Il s'approche et fait patte de velours à Méphistophélès.)

Allons, vieux diable,
Les dés sur table;
Jouons, mon cher,
Un jeu d'enfer.
Que je retire
De grands profits,
Et je vais rire!
Tout est au pis
Dans notre engeance.
Eussé-je l'or,
J'aurais encor
L'intelligence.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Comme ce singe-là s'estimerait heureux s'il pouvait mettre à la loterie!

(Pendant ce temps, les petits se sont saisis d'une grosse boule qu'ils font rouler devant eux en jouant.)

LE MALE.

Voilà le monde;
La boule ronde

Monte et descend
Toujours roulant;
Comme le verre
Sonore et claire,
Creuse au dedans,
En peu d'instants
Elle se fêle ;
En tous les sens
Elle étincelle ;
De feux ardents
Elle ruisselle!
Je suis vivant!
Mon cher enfant,
Tiens-toi loin d'elle,
Car tu mourras!
Elle est fragile,
Elle est d'argile,
Vole en éclats.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi ce crible?

LE MALE *le ramasse.*

Par là, maître,
Serais-tu quelque larron,
Je saurais te reconnaître.
(Il court vers la femelle, et la force à regarder à travers le crible.)
Vois par le crible, vois, guenon ;
Reconnais-tu ce larron,
Et peux-tu dire son nom ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *s'approchant du feu.*

Et ce pot?

LE MALE ET LA GUENON.

Oh! le maître sot,
Il ne connaît pas le pot,
Il ne connaît pas la marmite.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Race malhonnête et maudite!

LE MALE.

Prends ce goupillon ; — bravo! —
Et sieds-toi sur cet escabeau.
(Il force Méphistophélès à s'asseoir.)

FAUST, *qui, tout ce temps, s'est tenu en contemplation devant un miroir, tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant.*

Que vois-je? quelle céleste image apparaît dans ce miroir enchanté? Amour, oh! prête-moi la plus rapide de tes ailes, et me conduis en sa région. Ah! dès que je bouge de cette place, dès que je tente de m'en rapprocher de quelques pas, je ne la vois plus que comme à travers un brouillard!

— La plus parfaite image de la femme! — Est-il possible que la femme ait tant de beauté? Dois-je, en ce corps étendu devant moi, voir l'abrégé de tous les cieux? Se trouve-t-il rien de pareil sur la terre?

Méphistophélès. Naturellement, lorsqu'un dieu s'est mis six jours l'esprit à la torture, et lui-même à la fin dit bravo, il en doit résulter quelque chose de passable. Rassasie toujours tes yeux pour cette fois; je saurai bien te flairer tantôt un trésor de ce genre, et heureux celui qui aura la bonne fortune de l'emmener chez lui pour en faire sa femme!

(Faust demeure les yeux plongés dans le miroir; Méphistophélès, s'étendant sur le fauteuil et jouant avec le goupillon, continue de parler.)

LES ANIMAUX, *qui, jusque-là, ont exécuté entre eux toute sorte de mouvements bizarres, apportent, en poussant de grands cris, une couronne à Méphistophélès.*

Soyez assez bon, monseigneur,
Avec du sang, de la sueur,
Pour rajuster cette couronne.

(Ils sautent gauchement de côté et d'autre avec la couronne et la brisent en deux morceaux, avec lesquels ils dansent en rond.)

Maintenant c'est fait, nous parlons,
Voyons, entendons et rimons.

FAUST, *tourné vers le miroir.*

Misérable que je suis, j'en ai la tête presque perdue!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *montrant du doigt les animaux.*

Peu s'en faut, moi-même, que la tête ne m'en tourne.

LES ANIMAUX.

Si tout cela nous réussit
Si tout cela s'assortit,
Voilà les pensées!

FAUST, *comme plus haut.*

Je sens mon cœur qui commence à s'enflammer... Éloignons-nous vite, éloignons-nous...

MÉPHISTOPHÉLÈS, *dans la position indiquée tout à l'heure.*

Au moins doit-on convenir que ce sont de véritables poëtes.

(La marmite, que la guenon avait jusque-là négligée, commence à déborder; il s'élève une grande flamme, chassée violemment dans le tuyau de la cheminée. La SORCIÈRE, traînée sur son char, descend à travers les flammes en poussant d'horribles cris.)

LA SORCIÈRE.

Au! au! au! au!
Damné pourceau!
Tu négliges la marmite
Et me rôtis la peau!
Race maudite!

(Apercevant Faust et Méphistophélès.)

Mais qu'est ceci?
Qui donc êtes-vous?

Que me voulez-vous?
Qui se glisse ainsi?
Canaille, marauds,
Le feu dans vos os!

(Elle plonge l'écumoire dans la marmite, et asperge de flammes Faust et Méphistophélès. Les animaux hurlent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *retournant le goupillon qu'il tient dans la main, et frappant de droite et de gauche sur les verres et sur les pots.*

En pièces, en éclats,
A bas la bouillie!
Les verres à bas!
Carogne, ma mie,
Je m'amuse en ce moment
A régler le mouvement
De ta mélodie.

(Tandis que la sorcière recule, pleine de colère et d'effroi.)

Me reconnais-tu, squelette, épouvantail? Reconnais-tu ton seigneur et maître? Je ne sais qui me tient que je ne te frappe, que je ne te mette en pièces, toi et tes esprits chats? N'as-tu donc plus de respect devant le pourpoint rouge? ne sais-tu plus reconnaître la plume de coq? t'ai-je caché cette face? Il faudra sans doute que je me nomme moi-même.

LA SORCIÈRE. O maître! pardonnez la révérence un peu brutale. Cependant je n'aperçois pas le pied de cheval. Où sont donc vos deux corbeaux?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Pour cette fois, je veux bien te laisser quitte à si bon marché; car, à vrai dire, voici déjà quelque temps que nous ne nous étions vus. La civilisation qui polit le monde entier s'est étendue jusqu'au diable. Il n'est plus question aujourd'hui du fantôme du Nord; où vois-tu des cornes, une queue et des griffes? Quant au pied de cheval, dont je ne saurais me défaire, il me nuirait dans le monde: aussi ai-je, à l'exemple de tant de jeunes gens, adopté, depuis nombre d'années, la mode des faux mollets.

LA SORCIÈRE, *dansant.*

Satan gentilhomme chez moi!
J'en perds l'esprit et la raison, ma foi.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Pas de ce nom-là, vieille, je te le défends.

LA SORCIÈRE. Pourquoi donc? que vous a-t-il fait?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Il est depuis longtemps inscrit au nombre des fables; mais les hommes n'en sont pas devenus meilleurs; ils sont délivrés du méchant, les méchants sont restés.—Appelle-moi Monsieur le baron, à la bonne heure; je suis un cavalier comme les autres. Tu ne doutes pas de la noblesse de mon sang. Tiens, voilà l'écu que je porte.

(Il fait un geste licencieux.)

LA SORCIÈRE. Ah! ah! C'est bien de vous; vous êtes un pendard comme vous l'avez toujours été.

Méphistophélès, *à Faust*. Mon ami, fais-en ton profit. Voilà de quelle manière on se comporte avec les sorcières.

La sorcière. Maintenant, dites, messieurs, qu'ordonnez-vous?

Méphistophélès. Un bon verre de l'élixir que tu sais, mais du plus vieux; les années doublent sa force.

La sorcière. Très-volontiers. J'ai là un flacon dont je goûte moi-même par friandise de temps à autre, et qui ne sent pas mauvais le moins du monde; je veux bien vous en donner un petit verre. (*Bas.*) Mais si cet homme boit cela sans y être préparé, il n'en a pas, vous le savez, pour une heure de vie.

Méphistophélès. C'est un bon ami à qui cela ne peut faire que grand bien. Je demande pour lui ce que tu as de mieux dans ta cuisine. Trace ton cercle, prononce tes paroles, et donne-lui une pleine tasse.

La sorcière, avec des gestes bizarres, tire un cercle dans lequel elle place toute sorte de choses singulières ; pendant ce temps, les verres commencent à tinter, les marmites à résonner, et font une musique. A la fin, elle apporte un grand livre, range dans le cercle les animaux, qui lui servent de pupitre et lui tiennent les flambeaux. Elle fait signe à Faust de venir à elle.)

Faust, *à Méphistophélès*. Mais, dites-moi, qu'est-ce que cela va devenir? Cette folle engeance, ces gestes extravagants, cette insipide parodie ! Tout cela m'est connu, et m'inspire assez d'horreur.

Méphistophélès. Sornettes! ce n'est que pour rire; ne sois donc pas un homme si rigide. Il faut bien qu'en digne médecin elle fasse son hocuspocus, afin que l'élixir te profite.

(Il contraint Faust à entrer dans le cercle.)

LA SORCIÈRE *se met à lire dans le livre, et déclame avec une grande emphase.*

Tu dois comprendre !
D'un faire dix,
Deux sous-entendre
Et trois aussi,
Tu t'enrichis !
Perds le quatrième !
De cinq et six,
Je te le dis
Moi-même,
Fais sept et huit,
Tout s'accomplit :
Et neuf est un,
Et dix aucun.
Voilà, tel est
Le grand mystère
Et le livret
De la sorcière.

Faust. Il me semble que la vieille parle dans la fièvre.

Méphistophélès. De longtemps tu n'es pas au bout. Je le connais bien, ainsi chante tout le livre; j'y ai perdu bien du temps, car une contra-

diction achevée reste également un mystère pour les sages comme pour les fous. Mon ami, l'art est ancien et nouveau. Ce fut la mode de tout temps de mettre en avant trois et un, un et trois, pour propager l'erreur au lieu de la vérité. Ainsi, on bavarde, on apprend sans se troubler. Qui voudrait se creuser la cervelle pour comprendre de pareilles folies? D'ordinaire l'homme croit, lorsqu'il n'entend que des mots, qu'ils doiven nécessairement donner à réfléchir.

LA SORCIÈRE *continue.*

Oui, la puissance
De la science
Où le monde entier tend les bras,
Échoit sans efforts en partage
A l'homme sage
Qui n'y songe pas!

FAUST. Quelle extravagance débite-t-elle là? Ma tête va se fendre; il me semble que j'entends un chœur de cent mille fous.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Assez, assez, ô sybille accomplie; donne-nous ton breuvage, et dépêche-toi de remplir la tasse jusqu'au bord; je ne crains rien pour mon ami, ce coup-là ne lui fera pas de mal. C'est un homme qui a passé par plus d'un grade, et bu déjà plus d'un bon coup.

(LA SORCIÈRE, avec beaucoup de cérémonie, verse l'élixir dans une coupe. Au moment où Faust porte le breuvage à ses lèvres, une flamme légère s'élève.)

MÉPHISTOPHÉLÈS. Allons, avale; courage, toujours! Tu vas te sentir la joie au cœur. Tu es au mieux avec le diable, et la flamme te fait peur?

(LA SORCIÈRE rompt le cercle, FAUST en sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS. Alerte! partons, et du mouvement à cette heure!

LA SORCIÈRE. Puisse ce petit coup vous être salutaire!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à la sorcière.* Et si je puis faire quelque chose pour toi, tu n'as qu'à m'en dire un mot au Walpürgis.

LA SORCIÈRE. Voici une chanson, chantez-la quelquefois, et vous en éprouverez des effets singuliers.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Alerte donc, et laisse-toi conduire; il est indispensable que tu transpires pour que la force te pénètre au dedans et au dehors. Ensuite je veux te faire apprécier une noble oisiveté, et bientôt tu apprendras, dans l'ivresse de tout ton être, comment Cupidon s'émeut et bondit de tous côtés.

FAUST. Oh! laisse-moi jeter un rapide coup d'œil dans le miroir. Cette image de femme était si belle!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Non, non; tu vas voir tout à l'heure le modèle de toutes les femmes devant toi, et plein de vie. (*Bas.*) Avec cet élixir dans le corps, tu vas voir Hélène dans chaque femme.

UNE RUE.

FAUST, MARGUERITE, *passant.*

FAUST. Ma belle demoiselle, oserais-je vous offrir mon bras et ma conduite?

MARGUERITE. Je ne suis ni demoiselle ni belle, et n'ai besoin de personne pour rentrer à la maison.

(Elle se débarrasse et s'enfuit.)

FAUST. Par le ciel, cette enfant est belle ; de ma vie je n'ai rien vu de pareil : l'air si convenable et si modeste, et avec cela quelque chose de piquant! Le rouge de ses lèvres, l'éclat de ses joues! Non, de mes jours je ne les oublierai. La façon dont elle baisse les yeux s'est gravée à fond dans mon cœur. Et cette jupe courte! d'honneur, c'est à ravir!

Entre MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST. Écoute, il faut me procurer la jeune fille.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Eh! laquelle?

FAUST. Elle vient de passer à l'instant.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Celle-là, bon ; elle vient de chez son prêtre, qui lui a donné toute absolution. Je m'étais glissé derrière sa place; mais c'est l'innocence même que cette fille; elle venait à confesse pour rien ; je n'ai aucun pouvoir sur elle.

FAUST. Elle a pourtant plus de quatorze ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Tu parles bien là comme Hans Liederlich, qui veut pour lui toute gentille fleur, et s'imagine qu'il n'y a ni honneur ni faveur qu'il ne puisse cueillir; mais il n'en va pas toujours ainsi.

FAUST. Assez! monsieur le magister; laisse-moi la paix, et tiens-toi-le pour dit une bonne fois. Si, cette nuit même, la douce jeune fille ne repose pas dans mes bras, à minuit nous nous séparons.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Mais pense à tout ce qu'il faut faire; j'ai besoin au moins de quinze jours pour épier seulement l'occasion.

FAUST. Et si j'avais seulement sept heures devant moi, je n'aurais pas besoin du diable pour séduire une semblable petite créature.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Vous parlez déjà presque comme un Français; mais, de grâce, n'en prenez pas tant de souci. Que sert-il de précipiter la jouissance? L'ivresse en est beaucoup moins vive que lorsque auparavant, d'en haut, d'en bas, par toute sorte de brimborions, vous avez pétri et ajusté vous-même la poupée, comme nous l'apprend maint conte italien.

FAUST. Qu'importe, si j'ai de l'appétit sans tout cela?

Méphistophélès. Maintenant, injure et raillerie à part, je vous le dis une fois pour toutes, n'allez pas si vite avec la belle enfant; il n'y a là rien à prendre d'assaut, il faut nous arranger de la ruse.

Faust. Procure-moi quelque chose du trésor angélique, conduis-moi vers la place où elle repose; procure-moi un fichu de son sein, une jarretière à ma convoitise.

Méphistophélès. Pour que vous voyez si j'ai bonne envie de vous être utile et de vous servir en votre peine, ne perdons pas de temps; je veux vous conduire aujourd'hui même dans sa chambre.

Faust. Et dois-je la voir, la posséder?

Méphistophélès. Non; elle sera chez une voisine. Cependant vous pourrez tout seul vous repaître à loisir, dans son atmosphère, de l'espérance des voluptés à venir.

Faust. Pouvons-nous partir?

Méphistophélès. Il est encore trop tôt.

Faust. Va me chercher un cadeau pour elle.

(*Exit.*)

Méphistophélès. Déjà des cadeaux! c'est bien, il réussira ainsi. Je sais mainte bonne place et maint vieux trésor enfoui, j'y vais donner un coup d'œil.

LE SOIR.

Une chambre petite et proprette.

Marguerite, *tressant ses nattes et les relevant.* Je donnerais bien quelque chose pour savoir quel était ce monsieur d'aujourd'hui; il avait à coup sûr très-bonne mine, et doit être de noble maison, cela se lit sur son visage, autrement il n'eût pas été si entreprenant.

(*Exit.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, FAUST.

Méphistophélès. Entre tout doucement, allons, entre.

Faust, *après un moment de silence.* Je t'en supplie, laisse-moi seul.

Méphistophélès, *furetant.* Toute fille n'a pas cette propreté chez elle.

(*Exit.*)

Faust, *regardant autour de lui.* Salut, doux crépuscule qui règnes dans ce sanctuaire; surprends mon cœur, douce peine d'amour, qui vis altérée de la rosée de l'espérance! Comme tout respire ici la paix, l'ordre et le

contentement! En cette pauvreté, que d'abondance! En ce cachot, que de félicité!

(Il se jette dans le fauteuil de cuir auprès du lit.)

Oh! reçois-moi, toi qui, dans leur joie et leur douleur, as reçus les aïeux entre tes bras ouverts! Combien de fois des groupes d'enfants ont dû se suspendre autour de ce trône patriarcal! Ici même, peut-être, reconnaissante envers le divin Christ, ma bien-aimée, enfant aux joues fraîches et pleines, est venue pieusement baiser la main flétrie de l'aïeul. Je sens, jeune fille, ton esprit d'ordre et d'économie murmurer autour de moi, cet esprit qui maternellement t'instruit chaque jour, qui te souffle comment on étend proprement le tapis sur la table, comment on saupoudre le carreau de sable. O douce main, si semblable à la main des dieux! tu fais de ce réduit un séjour céleste. Et là...

(Il soulève un des rideaux du lit.)

Quel délire s'empare de moi! Là, je pourrais m'oublier de longues heures; ô nature! c'est là qu'en des songes légers tu complétas ce bel ange incarné! là que reposa cette enfant, son tendre sein tout palpitant de vie et de chaleur! là qu'en une activité sainte et pure se développa l'image des dieux.

Et toi, qui t'a amené ici? Quelle émotion profonde me pénètre! Que viens-tu faire ici? Pourquoi ton cœur est-il si lourd? Misérable Faust, je ne te connais plus.

Quelle atmosphère enchantée m'enveloppe! Je voulais de brusques jouissances, et je me perds en rêves amoureux! Sommes-nous donc le jouet de chaque impression de l'air?

Et si tout à coup elle entrait, comme tu payerais cher ton audace! comme il serait petit, comme il se fondrait à ses pieds, le grand homme!

Méphistophélès. Preste, je la vois en bas qui arrive.

Faust. Éloignons-nous, je ne reviens jamais.

Méphistophélès. Voici une cassette passablement lourde, je suis allé la prendre quelque part. Placez-la toujours dans cette armoire, et je vous jure que la tête lui tournera. J'ai mis dedans bien des petites choses pour en gagner une autre. Vous savez, un enfant est un enfant, un jeu est un jeu.

Faust. Je ne sais si je dois.

Méphistophélès. Vous demandez beaucoup? Voudriez-vous par hasard vérifier le trésor? en ce cas, je conseille à votre convoitise d'épargner son temps et ma peine. Je n'espère pourtant pas vous voir avare; je m'en gratte le front et m'en lave les mains

(Il place la cassette dans l'armoire et ferme la serrure.)

Alerte, vite et décampons, afin que la douce jeune enfant se tourne à vous au gré de son cœur. Bon, vous voilà comme s'il agissait de faire

une leçon, comme si vous aviez devant vous en chair et en os, et grisonnant, la Physique et la Métaphysique. Partons.

(*Exeunt.*)

MARGUERITE, *une lampe à la main.* Quelle odeur de renfermé! on étouffe ici, et cependant il ne fait pas si chaud dehors! Je suis toute je ne sais comment! Je voudrais que ma mère fût rentrée. Un frisson me court par tout le corps. Folle et craintive femme que je suis!

(Elle se met à chanter en se déshabillant.)

Il était un roi dans Thulé,
Jusqu'au tombeau toujours fidèle,
Auquel avait laissé sa belle
Une coupe en or ciselé.

Rien pour lui ne valait ce vase,
A tout repas il le vidait;
Et ses yeux rayonnaient d'extase
Aussi souvent qu'il y buvait.

Lorsqu'il fallut quitter la vie,
Il compta ses villes partout,
A son héritier laissa tout,
Excepté sa coupe chérie.

Il rassembla tous ses vieux pairs
Autour de sa table royale,
Dans la haute, l'antique salle
De son castel au bord des mers.

Puis, se levant, le vieux compère
Huma le dernier coup vital,
Et jeta le sacré métal
Dans les vagues de l'onde amère.

Il le vit tomber, s'engloutir;
Et quand il n'eut plus aucun doute,
Sentit ses yeux s'appesantir,
Puis jamais ne but une goutte.

(Elle ouvre l'armoire pour serrer ses vêtements, et aperçoit la cassette de bijoux.)

Comment cette riche cassette est-elle là? J'avais pourtant bien fermé l'armoire. C'est étrange! que peut-elle contenir? Quelqu'un peut-être l'aura-t-il apportée en gage, et ma mère a prêté dessus. Du reste, en voici la clef à un ruban; si je l'ouvrais! Qu'est-ce là! Dieu du ciel! je n'ai de mes jours rien vu de pareil. Une parure dont une dame de qualité se ferait honneur aux plus grandes fêtes. Je voudrais savoir comment le collier me siérait. A qui peut appartenir ce trésor?

(Elle se pare et va au miroir.)

Si seulement les boucles d'oreilles m'appartenaient! On est tout autre ainsi! A quoi te sert donc la beauté, ô jeunesse? Tout cela est bel et bon, mais personne ne s'en soucie; à peine s'ils vous donnent un compliment,

et par pitié encore! Vers l'or tout va, tout dépend de l'or. Ah! pauvres que nous sommes!

UNE PROMENADE.

FAUST, pensif, allant et venant; MÉPHISTOPHÉLÈS, vers lui.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Par tout amour dédaigné! par tous les éléments infernaux! Je voudrais savoir quelque chose de pire par quoi jurer!

FAUST. Qu'as-tu? qu'est-ce donc qui te travaille si fort? Je n'ai vu de ma vie une pareille face.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je me donnerais volontiers au diable sur-le-champ, si je n'en étais moi-même un.

FAUST. Quelque chose s'est-il dérangé dans ta cervelle? Il te sied bien de te démener comme un furieux!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Pensez donc, la parure que je m'étais procurée pour Gretchen, un prêtre l'a escamotée! — La mère vient à voir la chose, aussitôt le frisson la prend; la bonne femme a l'odorat fin, ne cesse pas de tenir son nez fourré dans son livre de prières, et flaire un à un tous les meubles pour s'assurer si l'objet est saint ou profane; elle sentit donc clairement que cette parure n'apportait pas grande bénédiction. Mon enfant, s'écria-t-elle, bien mal acquis oppresse l'âme et consume le sang; consacrons ceci à la mère de Dieu, et la manne du ciel descendra sur nous. La petite Marguerite fit un peu la moue; à cheval donné, pensait-elle, on ne regarde pas la bouche; et, franchement, il ne peut être un impie, celui qui a si gentiment apporté cette cassette ici. La mère fit venir un prêtre. A peine celui-ci eut-il entendu la plaisanterie qu'il en fut charmé. Bien pensé, dit-il; qui sait renoncer gagnera. L'Eglise a l'estomac bon; il lui est arrivé d'engloutir des pays entiers, et cela sans avoir jamais eu d'indigestion; l'Eglise seule, mes bonnes dames, peut digérer le bien mal acquis.

FAUST. C'est un usage général; juifs et rois le peuvent.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Là-dessus il vous rafle colliers, chaînes et bagues comme si c'était une bagatelle, ne remercie ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un panier de noix, leur promet toutes les joies du ciel, et vous les laisse fort édifiées.

FAUST. Et Gretchen?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Elle est maintenant inquiète, agitée, ne sait ni ce qu'elle veut ni ce qu'elle doit, rêve aux bijoux nuit et jour, et davantage à celui qui les lui apporta.

FAUST. Le souci de ma bien-aimée me tient au cœur; procure-toi

pour elle sur-le-champ un nouvel écrin ; le premier n'était pas déjà si merveilleux.

Méphistophélès. Oh ! oui, pour monsieur tout est enfantillage !

Faust. Fais, et si j'ai un conseil à te donner, tu t'accrocheras à la voisine. Allons, ne sois pas un diable à l'eau tiède, et apporte une nouvelle parure.

Méphistophélès. Oui, gracieux maître, volontiers et de bon cœur.

(Faust *Exit.*)

Méphistophélès, *seul.* Un pareil fou amoureux vous tirerait en feu d'artifice le soleil, la lune et les étoiles, pour peu que cela pût divertir sa belle !

(*Exit.*)

LA MAISON DE LA VOISINE.

MARTHE, seule.

Mon cher mari (Dieu le lui pardonne !) ne s'est guère bien comporté envers moi. S'en aller ainsi courir le monde et me laisser seule sur la paille. Ce n'est pas que je lui aie jamais donné du chagrin : Dieu m'est témoin que je l'aimais fort tendrement. (*Elle pleure.*) Peut-être est-il mort ! O misère ! encore si j'avais son extrait mortuaire !

Entre MARGUERITE.

Marguerite. Dame Marthe.

Marthe. Qu'y a-t-il, petite Margot ?

Marguerite. Les genoux m'en fléchissent presque ! Ne viens-je pas de trouver encore une cassette dans mon armoire ! Une cassette en bois d'ébène, et pleine de choses d'une magnificence ! Oh ! mais, là, bien plus riche que la première !

Marthe. Ne va pas le dire à ta mère, pour qu'elle les porte encore à l'Église.

Marguerite. Ah ! regardez-la ! admirez-la !

Marthe *lui ajuste sa parure.* O bienheureuse créature !

Marguerite. Quel dommage de ne pouvoir ainsi me montrer, ni dans la rue, ni à l'église !

Marthe. Viens me voir souvent, tu pourras te parer ici en cachette, et te promener une petite heure devant le miroir : cela fait toujours plaisir ; et puis viendra bien quelque occasion, quelque fête où tu les mon-

treras aux gens peu à peu : une petite chaîne d'abord, puis une perle à l'oreille ; ta mère ne s'en apercevra pas, et on lui fera quelque histoire.

MARGUERITE. Qui est-ce donc qui a pu apporter ces deux cassettes? Il y a là-dessous quelque diablerie.

(On frappe.)

Ah, Dieu ! si s'était ma mère !

MARTHE, *épiant à travers le rideau.* C'est un étranger ! — Entrez !

Entre MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je suis bien hardi de me présenter ainsi sans façon ; ces dames daigneront me le pardonner.

(Il se recule respectueusement devant Marguerite.)

Je voudrais parler à madame Marthe Schwedrtlein.

MARTHE. C'est moi ; monsieur a quelque chose à me dire ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *bas à Marthe.* Je vous connais maintenant, cela me suffit. Madame a chez elle une visite de distinction ; pardonnez la liberté que j'ai prise ; je reviendrai dans l'après-midi.

MARTHE, *haut.* Imagine-toi, mon enfant, bonté divine ! que monsieur te prend pour une demoiselle de qualité.

MARGUERITE. Je ne suis qu'une pauvre jeune fille. Ah, Dieu ! Monsieur est beaucoup trop bon. La parure et les bijoux ne m'appartiennent pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Ah ! ce n'est pas seulement la parure. Mademoiselle a des manières ! un regard pénétrant ! Que je suis aise de pouvoir rester !

MARTHE. Quelle nouvelle m'apportez-vous ? Il me tarde bien...

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je voudrais avoir quelque histoire plus gaie à vous conter ; toutefois, j'espère que vous ne m'en ferez pas porter la peine. Votre mari est mort et vous fait saluer.

MARTHE. Il est mort ! digne homme ! miséricorde ! mon mari est mort ! Ah ! je succombe !

MARGUERITE. Ah ! chère dame ! ne désespérez pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Écoutez l'histoire lamentable.

MARGUERITE. Voilà pourquoi je voudrais n'aimer de ma vie ; une telle perte m'affligerait à la mort.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Il faut que le plaisir ait ses peines, la peine ses plaisirs.

MARTHE. Racontez-moi la fin de sa vie.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Il gît à Padoue, auprès de saint Antoine, dans une place consacrée, froide couche où il repose pour l'éternité.

MARTHE. Ne m'apportez-vous rien de lui ?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Si fait, une prière grave et importante : il s'agit de lui faire dire trois cents messes. Du reste, mes poches sont vides.

MARTHE. Quoi ! pas une médaille ? pas un bijou ? ce que le dernier ouvrier

épargne au fond de son sac et garde comme un souvenir, dût-il mourir de faim, dût-il mendier !

Méphistophélès. Madame, j'en ai le cœur navré ; mais, à vrai dire, il ne gaspillait pas son argent ; il s'est bien repenti de ses fautes, et surtout il a déploré bien davantage son infortune.

Marguerite. Ah ! que les hommes soient si malheureux ! Certainement je ferai chanter pour lui plus d'un *requiem.*

Méphistophélès. Vous seriez digne d'entrer déjà en ménage, vous êtes une aimable enfant !

Marguerite. Ah ! non, cela ne convient pas encore.

Méphistophélès. Sinon un mari, du moins un galant en attendant. C'est une des plus grandes joies du ciel d'avoir dans ses bras un si charmant objet.

Marguerite. Ce n'est point l'usage du pays.

Méphistophélès. Usage ou non, cela s'arrange tout de même.

Marthe. Racontez-moi donc...

Méphistophélès. J'étais à son lit de mort ; c'était un peu mieux que du fumier ; de la paille pourrie ; mais il mourut en chrétien, et trouva qu'il était encore mieux traité qu'il ne méritait. « Ah ! s'écriait-il, je dois me détester du fond du cœur, pour avoir pu délaisser ainsi mon métier et ma femme ! Ah ! ce souvenir me tue ! Encore voulût-elle me pardonner en cette vie ! »

Marthe, *pleurant.* Digne homme ! il y a longtemps que je lui ai pardonné.

Méphistophélès. « Mais, Dieu le sait, la faute en est plus à elle qu'à moi. »

Marthe. Pour cela, il a menti. Quoi ! au bord de la tombe, mentir !

Méphistophélès. Sans doute il radotait à ses derniers moments, autant que je puis m'y connaître. « Je n'avais, disait-il, pas une minute de bon temps ; il fallait d'abord lui faire des enfants, puis les nourrir, leur procurer du pain ; quand je dis du pain, c'est dans toute la force du terme ; encore je ne pouvais en manger ma part en repos. »

Marthe. A-t-il bien pu oublier tant de fidélité, tant d'amour, de tracas, le jour et la nuit ?

Méphistophélès. Non, certes, il y a pensé du fond du cœur. « Quand je partis de Malte, disait-il, je priai ardemment pour ma femme et mes enfants, et je dois avouer que le ciel se montra favorable, car notre vaisseau prit un bâtiment turc qui portait un trésor du grand sultan. Le courage eut sa récompense, et moi, comme il était juste, je reçus ma bonne part. »

Marthe. Et comment ? où ? il l'aura peut-être enfoui !

Méphistophélès. Qui sait où les quatre vents l'ont emporté ? Une belle demoiselle le prit en intérêt lorsqu'il se promenait à Naples en étranger ; elle lui témoigna beaucoup d'amour et de fidélité, tant qu'il s'en ressentit jusqu'à sa bienheureuse fin.

MARTHE. Le pendard ! le voleur de ses propres enfants ! Ainsi donc il n'était malheur ni misère qui pût l'empêcher de mener sa vie infâme !

MÉPHISTOPHÉLÈS. Vous voyez ! aussi est-il mort. Si j'étais à votre place, je le pleurerais l'année d'usage, et, dans l'intervalle, je poursuivrais un nouveau trésor.

MARTHE. Ah, Dieu ! comme était mon premier, je n'en trouverai pas facilement un autre dans ce monde ; c'était un fou, mais un fou de cœur ; il aimait seulement un peu trop les voyages, les femmes étrangères, le vin étranger et ce damné jeu de dés !

MÉPHISTOPHÉLÈS. Bon ! bon ! cela pouvait fort bien s'arranger, s'il vous en passait à peu près autant de son côté. Je vous jure qu'à cette condition, j'échangerais moi-même volontiers la bague avec vous.

MARTHE. Oh ! Monsieur aime à badiner.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part*. Il est temps que je me retire ; elle est femme à prendre le diable au mot. (*A Gretchen.*) Comment va le cœur?

MARGUERITE. Que veut dire par là monsieur ?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Bonne et innocente enfant. (*Haut.*) Je vous donne le bonjour, mesdames.

MARGUERITE. Adieu !

MARTHE. Un mot seulement ! Je voudrais bien savoir par témoignage où, quand et comment mon cher mari est mort et a été enterré : j'ai toujours aimé l'ordre. Je voudrais aussi lire sa mort dans les petites affiches.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Oui, bonne dame, la parole de deux témoins suffit, par tous les pays, pour prouver la vérité ; j'ai avec moi un galant homme, mon compagnon, je veux vous le faire comparaître devant le juge ; je vais l'amener ici.

MARTHE. Oh ! faites cela !

MÉPHISTOPHÉLÈS. Et la jeune fille y sera aussi. — Un brave garçon ! il a beaucoup voyagé, et ne manque pas d'en user avec toute politesse à l'égard des demoiselles.

MARGUERITE. Je vais rougir de confusion en présence de ce monsieur.

MÉPHISTOPHÉLÈS. En présence d'aucun roi de la terre.

MARTHE. Là, derrière la maison, dans mon jardin, nous attendrons ce soir ces messieurs.

UNE RUE.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST. Eh bien ! qu'y a-t-il ? les affaires sont-elles en bon train ? avançons-nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Ah ! bravo ! je vous trouve en feu. Sous peu de temps Gretchen est à vous. Ce soir vous la verrez chez la voisine Marthe, une femme faite à souhait pour le rôle d'entremetteuse et de bohémienne.

FAUST. Fort bien !

MÉPHISTOPHÉLÈS. Mais on exige aussi quelque chose de nous.

FAUST. Un service en vaut un autre.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Nous devons attester juridiquement que les membres de son mari reposent à Padoue, bien et dûment étendus en terre sainte.

FAUST. Voilà qui est habile ! Il nous faudra donc d'abord faire le voyage?

MÉPHISTOPHÉLÈS. *Sancta simplicitas!* Il n'est pas question de cela ; témoigne sans en savoir davantage.

FAUST. Si tu n'as rien de mieux, le plan échoue.

MÉPHISTOPHÉLÈS. O saint homme! de la sorte vous le seriez ! C'est la première fois, sans doute, en votre vie, qu'il vous arrivera de porter un faux témoignage! N'avez-vous pas, de Dieu, du monde et de tout ce qui s'y meut, de l'homme et de tout ce qui se passe dans sa tête et dans son cœur, donné des définitions avec une entière assurance, effrontément, et d'un air imperturbable? Et pourtant, en conscience, si vous descendez en vous-même, vous conviendrez que vous en saviez là-dessus tout autant que sur la mort de M. Schwedrtlein.

FAUST. Tu es et demeures un menteur, un sophiste.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Oui, si l'on n'en savait pas un peu plus long ; car, demain, n'iras-tu pas, en tout honneur, séduire la pauvre petite Marguerite, et lui jurer tout amour sincère?

FAUST. Oui, certes, et du fond du cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Bel et bien ! Ensuite on lui parlera d'éternelle constance et d'éternel amour, de penchant unique, irrésistible, — sans doute aussi du fond du cœur?

FAUST. Assez ! cela sera ! — Lorsque je sens, lorsque pour mon sentiment, pour mon délire, je cherche des expressions et n'en trouve aucune, et qu'alors je me roule à travers le monde, au caprice de mes sens, que je saisis les mots les plus sublimes, et que cette ardeur dont je brûle je l'appelle infinie, éternelle, est-ce là un mensonge diabolique?

MÉPHISTOPHÉLÈS. J'ai pourtant raison !

FAUST. Écoute, prends-y garde — et épargne mes poumons. Celui qui veut avoir raison et parle seul, l'a pour sûr. Vois, je suis las du bavardage ; tu as raison, surtout parce que je ne puis faire autrement.

UN JARDIN.

MARGUERITE, au bras de Faust; MARTHE ET MÉPHISTOPHÉLÈS, se promenant en long et en large.

MARGUERITE. Je sens bien que monsieur m'épargne et s'abaisse jusqu'à moi pour me rendre confuse. Un voyageur est si habitué à se contenter de ce qu'il trouve! Je ne le sais que de trop, qu'un homme si savant, ma pauvre conversation ne peut l'intéresser.

FAUST. Un regard de toi, un mot en dit plus que toute la science de ce monde.

(Il lui baise la main.)

MARGUERITE. Ne faites pas cela! comment pouvez-vous la baiser? elle est si vilaine, si rude! A quoi aussi ne fallait-il pas pourvoir? ma mère est si exigeante!

(Ils passent.)

MARTHE. Et vous, monsieur, vous voyagez donc toujours?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Hélas! les affaires, le devoir, tout nous y pousse; avec quels regrets ne quitte-t-on pas certains lieux! Et cependant on ne peut pas toujours rester.

MARTHE. Dans les belles années, cela peut convenir de courir ainsi le monde à l'aventure; mais le mauvais temps arrive, et se traîner seul au tombeau en vieux célibataire, est un sort dont personne n'eut encore à se louer.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je l'entrevois de loin avec effroi.

MARTHE. C'est pourquoi, digne seigneur, vous ferez bien d'y réfléchir pendant qu'il en est temps.

(Ils passent.)

MARGUERITE. Oui, loin des yeux, loin du cœur! La politesse vous est naturelle; mais vous, au moins, avez beaucoup d'amis, et vous êtes plus entendu que je ne suis.

FAUST. Crois-moi, chère, ce que l'on nomme intelligence n'est le plus souvent que vanité et courte vue.

MARGUERITE. Comment?

FAUST. Eh! faut-il que la simplicité, que l'innocence, n'aient jamais conscience d'elles-mêmes et de leur valeur sacrée! que l'humilité, un sort modeste, les plus beaux dons que la nature en son amour dispense...

MARGUERITE. Songez donc à moi un petit moment, j'aurai assez de temps pour songer à vous.

FAUST. Vous êtes donc beaucoup seule?

MARGUERITE. Oui, notre ménage est petit, encore faut-il y pourvoir. Et puis nous n'avons pas de servante; il faut cuire, balayer, tricoter et coudre,

et courir matin et soir. Et ma mère est, dans tous les détails, si soigneuse! Non qu'elle ait toute raison, au moins, de se resteindre de la sorte; nous pourrions, nous aussi, en prendre à loisir et à meilleur titre que bien d'autres. Mon père a laissé en mourant un joli petit avoir, une maisonnette et un jardinet hors la ville. Néanmoins, j'ai à présent des jours assez paisibles; mon frère est soldat, ma petite sœur est morte, la pauvre enfant m'a causé bien des peines; pourtant je reprendrais volontiers tout cela! l'enfant m'était si chère!

Faust. Un ange si elle te ressemblait.

Marguerite. Je l'élevais et elle m'aimait de tout son cœur. Elle était née après la mort de mon père. A cette époque ma mère fut si bas, que nous crûmes bien la perdre; elle se releva cependant, mais très-lentement, petit à petit. Vous comprenez qu'elle ne pouvait penser à allaiter le pauvre vermisseau, et je l'élevais toute seule avec du lait et de l'eau, au point que c'était mon enfant. Dans mes bras, sur mes genoux, il me souriait, se trémoussait, grandissait.

Faust. N'as-tu pas ressenti alors le bonheur le plus pur?

Marguerite. Oui, certes; mais il y avait aussi bien des heures pénibles. Le berceau de l'enfant était placé la nuit près de mon lit, à peine il se remuait que je m'éveillais; il fallait l'abreuver, le coucher à mes côtés; tantôt, s'il ne se taisait pas, se lever du lit et parcourir la chambre en le berçant, ce qui ne m'empêchait pas, sitôt le jour, d'être au lavoir, au marché, de veiller aux soins du foyer, et ainsi de suite, aujourd'hui comme demain : Dame! monsieur, on n'a pas toujours le cœur bien réjoui, mais on en goûte mieux son repas, son repos.

(Ils passent.)

Marthe. Les pauvres femmes y perdent leur latin, un célibataire est dur à convertir.

Méphistophélès. Il ne faudrait rien moins qu'une personne comme vous pour me mettre dans la bonne voie.

Marthe. Parlez franchement, monsieur : n'avez-vous encore rien trouvé? Votre cœur ne s'est-il pas attaché quelque part?

Méphistophélès. Le proverbe dit : Un foyer à soi, une brave femme, valent l'or et les perles.

Marthe. J'entends si vous n'avez jamais eu de velléité?

Méphistophélès. On m'a toujours reçu partout très-poliment.

Marthe. Je voulais dire si vous n'avez jamais rien eu de sérieux au cœur.

Méphistophélès. Il ne faut jamais se permettre de badiner avec les femmes.

Marthe. Ah! vous ne me comprenez pas.

Méphistophélès. J'en suis vraiment désolé, mais je comprends,... que vous êtes très-indulgente.

(Ils passent.)

FAUST. Ainsi, tu m'as reconnu, petit ange, dès que j'ai mis le pied dans le jardin.

MARGUERITE. Ne l'avez-vous pas vu? Je baissais les yeux.

FAUST. Et tu me pardonnes la liberté que j'ai prise, et ce que mon audace m'inspira l'autre jour, au moment où tu sortais de l'église?

MARGUERITE. Je me sentais toute troublée, jamais rien de pareil ne m'était arrivé, et personne n'avait de mal à dire sur mon compte. Hélas! pensai-je, il faut qu'il ait trouvé dans ton air quelque chose de hardi, de peu convenable; et il se sera dit qu'il pouvait ainsi aborder cette fille sans ménagements. Je l'avouerai pourtant, je ne sais quoi, s'est ému soudain là, en votre faveur; toujours est-il que je m'en voulais fort de ne pas pouvoir vous en vouloir davantage.

FAUST. Douce bien-aimée!

MARGUERITE. Laissez un peu.

(Elle cueille une Marguerite et l'effeuille.)

FAUST. Qu'est cela? un bouquet!

MARGUERITE. Non, un simple jeu.

FAUST. Comment?

MARGUERITE. Allez! vous vous moquerez de moi.

(Elle effeuille et murmure quelques paroles.)

FAUST. Que murmures-tu là?

MARGUERITE, *à mi-voix*. Il m'aime, — il ne m'aime pas.

FAUST. Douce créature du ciel!

MARGUERITE, *continuant*. Il m'aime, — pas. — Il m'aime, — pas. (*Arrachant la dernière feuille avec une joie sereine.*) Il m'aime!

FAUST. Oui, mon enfant, laisse la voix d'une fleur être pour toi l'oracle de la Divinité. Il t'aime! comprends-tu ce que cela veut dire? Il t'aime!

(Il saisit ses deux mains.)

MARGUERITE. Je me sens tressaillir.

FAUST. Oh! ne tremble pas! que ce regard, que cette étreinte te disent ce qui est inexprimable: s'abandonner sans réserve, et s'enivrer d'une volupté qui doit être éternelle! Eternelle! — Sa fin serait le désespoir. Non, point de fin! point de fin!

(Marguerite lui serre la main, se dégage et s'échappe; il demeure un instant pensif, puis s'élance sur sa trace.)

MARTHE, *revenant*. Voici la nuit.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Oui, nous nous retirons.

MARTHE. Je vous engagerais bien à rester plus longtemps, mais on est si méchant ici! il semble qu'on n'ait à s'occuper que d'épier les pas et les démarches du voisin; et de quelque façon qu'on se comporte, on prête au bavardage. Et notre couple?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Enfui dans l'allée, là-bas, les joyeux papillons!

MARTHE. Il en paraît assez épris.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Elle aussi de lui, c'est le cours du monde.

UN PETIT PAVILLON DU JARDIN.

(Marguerite y saute d'un bond et se tapit derrière la porte, et, le bout de ses doigts collé sur ses lèvres, regarde à travers les fentes.)

MARGUERITE. Le voici.

FAUST, *arrivant*. Ah ! friponne, c'est ainsi qu'on se joue de moi ? je t'attrape.

(Il l'embrasse.)

MARGUERITE, *le saisissant et lui rendant le baiser*. Cher homme ! je t'aime du fond du cœur.

(Méphistophélès heurte à la porte.)

FAUST, *trépignant*. Qui va là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Ami.

FAUST. Animal !

MÉPHISTOPHÉLÈS. Il est temps de se quitter.

MARTHE, *survenant*. Oui, il se fait tard, monsieur.

FAUST. Puis-je vous accompagner ?

MARGUERITE. Ma mère me... Adieu !

FAUST. Faut-il donc s'éloigner ? Adieu !

MARTHE. Bonsoir.

MARGUERITE. A revoir bientôt.

(Faust et Méphistophélès sortent.)

MARGUERITE. Seigneur Dieu ! qu'est-ce qu'un tel homme ne va pas se figurer ? Je ne sais que rester confuse devant lui, et répondre oui à toute chose. Je suis pourtant une pauvre et ignorante enfant, et ne comprends pas ce qu'il peut trouver en moi.

(*Exit.*)

BOIS ET CAVERNES.

FAUST, *seul*. Esprit sublime, tu m'as donné, tu m'as donné tout ce que je demandais. Ce n'est pas en vain que tu as tourné vers moi ta face dans la flamme. Tu m'as donné la puissante nature pour royaume, la force de la sentir, d'en jouir. Tu ne t'es pas borné à me permettre avec elle un commerce froidement admiratif ; tu m'as donné de lire dans sa poitrine profonde comme dans le sein d'un ami. Tu conduis devant moi la file des vivants, et m'apprends à connaître mes frères dans le buisson silencieux, dans l'air, dans les eaux. Et lorsque la tempête mugit et gronde dans la forêt, roulant les pins gigantesques, secouant avec fracas les bran-

ches et les souches voisines; lorsqu'à leur chute les échos de la montagne tonnent sourdement, alors tu me conduis dans l'asile sûr des cavernes; tu me montres ensuite à moi-même, et les merveilles secrètes et profondes de ma propre conscience se révèlent. Et la lune sereine et pure monte à mes yeux, tempérant toute chose; et du sein des rochers, du sein des touffes humides, glissent vers moi les formes argentées du passé, apaisant l'âpre volupté de la contemplation.

Oh! combien je sens maintenant que rien de parfait n'est donné à l'homme! Tu m'as donné, pour cette volupté qui me rapproche de plus en plus des dieux, un compagnon dont je ne saurais déjà plus me passer, bien que, froid et arrogant, il m'humilie à mes propres yeux, et, d'un souffle de sa parole, réduise tes dons à néant. Il allume dans ma poitrine une ardeur indomptable qui me pousse vers cette douce image. Ainsi je vais, comme un homme ivre, du désir à la jouissance, et, dans la jouissance, je regrette le désir.

Survient MÉPHISTOPHÉLÈS.

Méphistophélès. Aurez-vous bientôt assez mené cette vie? Comment cela peut-il vous plaire à la longue? Il est bon d'en essayer une fois; mais, après, vite à quelque chose de nouveau!

Faust. Je voudrais bien que tu eusses mieux à faire qu'à me venir tourmenter dans mes belles journées.

Méphistophélès. Là, là! que je te laisse en repos, tu n'oserais pas me le dire pour de bon. Avec un compagnon maussade, hargneux et fou comme toi, vraiment, il y a peu à perdre. Tout le jour on a les mains pleines. Ce qu'il faut faire ou ne pas faire n'est pourtant pas écrit sur votre front.

Faust. Voilà justement de ses façons! Il m'ennuie, et veut que je l'en remercie.

Méphistophélès. Et comment aurais-tu, pauvre fils de la terre, mené sans moi ta vie? Je t'ai guéri, et pour longtemps, de la fièvre chaude de l'imagination, et si ce n'était moi, tu serais déjà allé te promener hors de ce globe terrestre. Qu'as-tu donc pour passer ainsi ta vie, niché, comme un hibou, dans les profondeurs et les crevasses des rochers, pour aspirer, comme un crapaud, ta nourriture de la mousse humide et des pierres suantes? Un beau et gracieux passe-temps! Le docteur te tient toujours au corps.

Faust. Comprends-tu quelle nouvelle force vitale cette course dans la solitude me donne? Ah! si tu pouvais en avoir idée, tu serais assez diable pour m'empêcher de jouir de mon bonheur!

Méphistophélès. Un plaisir surnaturel! S'étendre sur les montagnes dans la nuit et la rosée; embrasser avec extase le ciel et la terre; se gonfler jusqu'à se croire une divinité; creuser avec l'inquiétude du pressentiment la

moelle de la terre; sentir dans sa poitrine l'œuvre entière des six jours; dans une énergie superbe jouir de je ne sais quoi; tantôt se répandre avec effusion sur toutes choses, laisser le fils de la terre s'abîmer, puis ensuite conclure l'extase sublime (*avec un geste*) je n'ose dire comment...

FAUST. Fi sur toi!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Cela ne vous plaît pas, vous avez le droit de prononcer le fi des convenances. On n'ose articuler devant de chastes oreilles ce dont de chastes cœurs ne sauraient se passer. En un mot, je te laisse la satisfaction de te mentir à ton aise à toi-même, cela ne te durera pas longtemps. Te voilà donc déjà entrepris de nouveau, et, pour peu que cela continue, replongé dans le délire, les angoisses ou la terreur. Assez sur ce sujet. Ta bien-aimée est dans la ville, et tout lui pèse, tout la chagrine; tu ne lui sors pas de l'esprit, elle t'aime au delà de sa puissance. D'abord, ta fureur amoureuse a débordé comme un ruisseau trop plein à la fonte des neiges; tu la lui as versée dans le cœur, et maintenant ton ruisseau est à sec. Il me semble qu'au lieu de trôner dans les bois, il siérait au grand homme de récompenser de son amour la pauvre petite guenon. Le temps lui paraît lamentablement long; elle se tient à sa fenêtre, regarde passer les nuages au-dessus des vieux murs de la ville. *Que ne suis-je un petit oiseau!* ainsi va son chant tout le long du jour, la moitié des nuits. Tantôt elle est gaie, plus souvent triste; un moment elle fond en larmes, puis redevient calme en apparence, et toujours enamourée.

FAUST. Serpent! serpent!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part*. Pourvu que je t'enlace.

FAUST. Misérable! va-t'en d'ici, et ne prononce pas le nom de la belle créature; ne viens pas présenter à mes sens à demi égarés le désir de posséder son corps suave.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Qu'en arrivera-t-il? Elle croit que tu t'es enfui, et peu s'en faut que tu ne le sois en effet.

FAUST. Non, je suis près d'elle; et fussé-je plus loin, je ne puis jamais l'oublier, jamais la perdre. Oui, j'envie le corps du Seigneur quand ses lèvres y touchent.

MÉPHISTOPHÉLÈS. A merveille, mon cher! je vous ai souvent envié, moi, beau couple de jumeaux couché parmi les roses.

FAUST. Va-t'en, entremetteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Bien! vous m'injuriez, et j'en dois rire. Le Dieu qui créa le garçon et la fille, reconnut en même temps le noble emploi de faire naître l'occasion. — Allons, en route! Un grand malheur, en vérité! vous allez dans la chambre de votre maîtresse, non à la mort, peut-être.

FAUST. Qu'importe la joie du ciel dans ses bras? J'aurai beau me réchauffer à sa poitrine, en sentirai-je donc moins sa misère? en serai-je moins le fugitif, le banni, le monstre sans but ni repos, qui, comme un torrent, de rocher en rocher, se ruait vers l'abîme en son impétuosité curieuse? Et à côté, elle, jeune fille aux sens endormis, heureuse d'une cabane

dans le petit jardin des Alpes, elle qui avait enfermé tous ses soins domestiques dans ce petit monde! Et moi, le maudit de Dieu, n'avais-je pas assez de prendre les rochers, d'en amonceler les ruines? devais-je l'ensevelir, elle et ses pures joies? Enfer, tu devais, toi, avoir cette victime! Viens, démon, m'abréger le temps de l'angoisse; que ce qui doit s'accomplir s'accomplisse bien vite, que son destin s'écroule sur moi, et que je l'entraîne avec moi dans l'abîme!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Encore l'ébullition, encore le feu! Allons, viens, et console-la, fou! Là où ta pauvre cervelle ne voit point d'issue, tu te figures que tout est fini. Vive celui qui ne perd pas courage! Tu m'as toujours paru cependant passablement endiablé. Pour moi, je ne sais rien de plus absurde au monde qu'un diable qui désespère.

LA CHAMBRE DE GRETCHEN.

GRETCHEN, *au rouet, seule.*

Adieu, mes jours de paix!
Mon âme est flétrie;
Adieu pour la vie
Et pour jamais!

Où je ne l'ai pas
Est ma tombe, hélas!
Et ma destinée
Est empoisonnée.

Ma pauvre tête
Est inquiète,
Mon pauvre esprit
S'appesantit.

Mon âme est flétrie;
Adieu, mes jours de paix,
Et pour la vie,
Et pour jamais!

C'est lui qu'à la croisée
Je cherche à l'horizon;
Vers lui que je vais, insensée,
Hors de la maison.

Son grand air qu'on admire,
Son port majestueux,
Son aimable sourire,
La force de ses yeux,

Et le flot merveilleux
De sa parole,

Et sa main folle
A vous presser,
Et, Dieu! son baiser!

Mon âme est flétrie,
Adieu, mes jours de paix,
Et pour la vie,
Et pour jamais!

Mon cœur, las de se plaindre,
Vers lui veut bondir;
Ne puis-je donc l'étreindre
Et le tenir,

Et l'embrasser
A mon plaisir,
Dans son baiser
Dût-on mourir!

LE JARDIN DE MARTHE.

MARGUERITE, FAUST.

Marguerite. Promets-moi, Henri!

Faust. Tout ce qui est en ma puissance.

Marguerite. Eh bien, dis-moi, comment te comportes-tu avec la religion? Tu es un bon, un excellent cœur; mais je crois que tu n'en as pas beaucoup.

Faust. Laissons cela, mon enfant! tu sens ma tendresse envers toi; pour ceux que j'aime, je donnerais mon sang et ma vie; je ne veux troubler personne dans ses sentiments et sa foi.

Marguerite. Ce n'est pas tout, il faut y croire.

Faust. Faut-il ?

Marguerite. Ah! si je pouvais quelque chose sur toi! Tu ne respectes pas non plus les saints sacrements.

Faust. Je les respecte.

Marguerite. Mais sans les désirer. Depuis longtemps tu n'es pas allé à la messe, à confesse; crois-tu en Dieu?

Faust. Ma douce amie, qui oserait dire : Je crois en Dieu? Interroge les prêtres ou les sages, et leur réponse ne te semblera qu'une raillerie à l'adresse de celui qui leur aura fait cette question.

Marguerite. Ainsi, tu n'y crois pas?

Faust. Ne me mésentends pas, ô gracieux visage! Qui oserait le nommer, et faire cette profession : Je crois en lui? Quel être sentant pourrait prendre sur lui de dire : Je ne crois pas en lui? Celui qui contient tout, soutient tout, ne contient-il et ne soutient-il pas toi, moi, lui-même? La voûte du firmament ne s'arrondit-elle pas là-haut? ici-bas, la terre ferme

ne s'étend-elle pas? Et les étoiles éternelles ne montent-elles pas en nous regardant avec amour? Mon œil ne se plonge-t-il pas dans ton œil, et alors tout n'afflue-t-il pas vers ton cerveau et vers ton cœur? Tout ne flotte-t-il pas dans un éternel mystère, invisible, visible autour de toi? Remplis-en ton cœur aussi grand qu'il est, et quand tu nageras dans la plénitude de l'extase, nomme ce sentiment comme tu le voudras, nomme-le bonheur! cœur! amour! Dieu! Je n'ai point de nom pour cela! Le sentiment est tout, le nom n'est que bruit et fumée, obscurcissant la céleste flamme.

Marguerite. Tout cela est bel et bon, le prêtre dit bien à peu près la même chose, mais avec des mots un peu différents.

Faust. En tous lieux, tous les cœurs que la clarté des cieux illumine parlent ainsi chacun dans sa langue; pourquoi ne le ferais-je pas, moi, dans la mienne?

Marguerite. A l'entendre ainsi, la chose peut paraître raisonnable. Cependant j'y trouve encore du louche; car tu n'as point de christianisme.

Faust. Chère enfant!

Marguerite. Déjà depuis longtemps je souffre de te voir dans la compagnie...

Faust. Que veux-tu dire?

Marguerite. Cet homme que tu as avec toi m'est, au fond de l'âme, odieux. Rien dans ma vie ne m'a enfoncé le trait plus avant que le repoussant visage de cet homme.

Faust. Chère mignonne, ne le crains pas.

Marguerite. Son approche me tourne le sang; je suis cependant bienveillante pour les autres hommes. Mais autant je brûle du désir de te regarder, autant l'aspect de cet homme m'inspire une secrète horreur; et c'est ce qui fait que je le tiens pour un coquin! Dieu me pardonne, si je lui fais injure.

Faust. Il faut bien qu'il y ait aussi de ces oiseaux-là.

Marguerite. Je ne voudrais pas vivre avec son pareil. S'il se montre à la porte, il a toujours l'air si ricaneur et presque fâché. On voit qu'il ne prend aucune part à rien. Il porte écrit sur son front qu'il ne peut aimer personne. Je suis si bien dans tes bras, si libre, si à l'aise! et sa présence me serre le cœur.

Faust. Ange plein de pressentiments!

Marguerite. Cela me domine à tel point, que, dès qu'il s'approche de nous, je crois en vérité que je ne t'aime plus. Aussi lorsqu'il est là je ne saurais prier et j'ai le cœur rongé intérieurement; il en doit être, Henri, de même pour toi.

Faust. C'est de l'antipathie!

Marguerite. Il faut que je te quitte.

Faust. Ah! ne pourrai-je jamais passer tranquillement une heure sur ton sein, serrer mon cœur contre ton cœur et confondre mon âme dans la tienne!

MARGUERITE. Encore si je dormais seule, je laisserais bien volontiers pour toi les verrous ouverts ce soir; mais ma mère a le sommeil léger, et, si elle nous surprenait, j'en mourrais sur la place.

FAUST. Chère ange, sois sans inquiétude; tiens ce flacon : trois gouttes de ce breuvage suffiront pour que la nature s'endorme doucement en un sommeil profond.

MARGUERITE. Que ne ferais je point pour toi ! J'espère qu'il ne lui en peut résulter aucun mal?

FAUST. Autrement, cher amour, est-ce que je te le conseillerais?

MARGUERITE. Quand je te vois, cher homme, je ne sais quoi me force à vouloir tout ce que tu veux; et j'ai déjà tant fait pour toi, qu'il ne me reste presque plus rien à faire.

(*Exit.*)

Entre MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS. La brebis est-elle partie?

FAUST. Viens-tu encore d'espionner?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Non, mais j'ai tout saisi fort scrupuleusement. Maître docteur, on vous a fait la leçon, et j'espère que vous en profiterez. Les filles trouvent toutes leur compte à ce qu'on soit pieux et simple, à la vieille mode. « S'il cède sur ce point, pensent-elles, nous en aurons bon marché à notre tour. »

FAUST. Monstre, ne vois-tu pas combien cette âme fidèle et sincère, toute remplie de sa foi, qui suffit à la rendre heureuse, souffre saintement de se sentir forcée à croire perdu l'homme qu'elle chérit entre tous?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Amoureux insensé et sensible, une petite fille te mène par le nez!

FAUST. Grotesque ébauche de boue et de feu!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Et la physionomie, comme elle s'y entend à ravir! En ma présence elle se sent toute je ne sais comment; mon masque lui révèle un esprit caché : elle sent, à n'en pas douter, que je suis un Génie, peut-être bien aussi le diable. Eh! eh! cette nuit...

FAUST. Que t'importe?

MÉPHISTOPHÉLÈS. C'est que j'en ai aussi ma part de joie.

AU PUITS,

GRETCHEN ET LIESCHEN, *avec des cruches.*

LIESCHEN. N'as-tu rien entendu dire de la petite Barbe?

GRETCHEN. Pas un mot; je vois si peu de monde!

LIESCHEN. Oui-dà! Sibylle me l'a dit aujourd'hui, elle a fini, elle aussi, par se laisser séduire. Voilà bien leurs grands airs !

GRETCHEN. Comment cela?

LIESCHEN. Oh ! une horreur! Maintenant, quand elle mange et boit, elle en nourrit deux.

GRETCHEN. Ah!

LIESCHEN. Pourtant elle n'a que ce qu'elle mérite; combien de temps n'a-t-elle pas été pendue après le drôle! C'était une promenade, c'étaient des allées au village, à la danse; il fallait partout qu'elle fût la première. Il lui donnait sans cesse des petits gâteaux et du vin. Elle se figurait être d'une beauté! et dire qu'elle ne rougissait pas d'accepter des présents de lui! D'abord une cajolerie, puis une caresse; tant et tant, que sa fleur court les champs.

GRETCHEN. La pauvre fille !

LIESCHEN. Tu la plains! Le soir, quand nous étions à filer et que notre mère ne nous laissait jamais rester en bas, elle se tenait avec son galant ou sur le banc de la porte ou dans les sentiers obscurs. On ne se plaignait pas de la longueur du temps. Maintenant elle n'a qu'à s'humilier et faire amende honorable avec la corde au cou.

GRETCHEN. Il la prendra sûrement pour sa femme.

LIESCHEN. Il serait un fou! Un garçon alerte comme lui ne manquera pas d'air autre part. Il a décampé.

GRETCHEN. Ce n'est pas beau !

LIESCHEN. Qu'elle le rattrape, et il en tournera mal pour elle. Les jeunes gens lui arracheront sa couronne, et nous, nous sèmerons de la paille hachée devant sa porte.

(*Exit.*)

GRETCHEN, *retournant à la maison.* Comment pouvais-je autrefois si bravement déclamer quand je voyais faillir une pauvre fillette? Comment se faisait-il que, pour les péchés des autres, ma langue ne trouvait jamais de termes assez forts? J'avais beau me les représenter en noir et les noircir encore, jamais ils ne me semblaient assez noirs, et je me signais, et je faisais le signe aussi grand que possible ; et maintenant je ne suis plus rien que péché ; et, cependant, tout ce qui m'y porta, mon Dieu ! était si bon, était si adoré !

REMPARTS.

Dans le creux de la muraille, une pieuse image de la Mater Dolorosa ; des fleurs devant.

MARGUERITE.

(Elle met des fleurs nouvelles dans les pots.)

O daigne, daigne,

Mère dont le cœur saigne,
Pencher ton front vers ma douleur!

L'épée au cœur,
L'âme chagrine,
Tu vois ton fils mourir sur la colline.

Ton regard cherche le ciel,
Tu lances vers l'Éternel
Des soupirs pour sa misère,
Pour la tienne aussi, pauvre mère!

Qui sentira jamais
L'affreux excès
De la douleur qui me déchire?
Ce que mon cœur a de regrets,
Ce qu'il craint et ce qu'il désire,
Toi seule, toi seule le sais.

En quelque endroit que j'aille,
Un mal cruel travaille
Mon sein tout en émoi.
Je suis seule à cette heure,
Je pleure, pleure, pleure,
Mon cœur se brise en moi.

Quand l'aube allait paraître,
En te cueillant ces fleurs,
J'arrosai de mes pleurs
Les pots de ma fenêtre.

Et le premier rayon
Du soleil m'a surprise,
Sur mon séant assise,
Dans mon affliction.

Ah! sauve-moi de la mort, de l'affront!
Daigne, daigne,
Toi dont le cœur saigne,
Vers ma douleur pencher ton divin front.

NUIT.

Une rue devant la porte de GRETCHEN.

VALENTIN, *soldat, frère de* GRETCHEN. Lorsqu'il m'arrivait d'assister à quelqu'un de ces galas où chacun s'en fait accroire, que mes camarades me vantaient à la ronde la fleur des jeunes filles, noyant l'éloge dans les rasades, les coudes appuyés sur la table, moi je restais dans ma sécurité paisible, j'écoutais toutes leurs fanfaronnades, puis je me frottais

la barbe en souriant, et, levant mon verre plein, je m'écriais : « Chacun son goût; mais en savez-vous une dans tout le pays qui vaille ma bonne petite Margot, et soit digne de dénouer les cordons de ses souliers? » Top, top! kling! klang! le propos circulait; les uns criaient : « Il a raison, elle est l'honneur de tout son sexe! » et les vantards restaient muets. Et maintenant! — c'est à s'arracher les cheveux, à se heurter contre les murailles! — le premier drôle venu va m'accabler de railleries et de quolibets! me voilà comme un misérable criminel sur la sellette, suant au moindre petit mot du hasard; et quand je les rosserais tous ensemble, je ne pourrais les traiter de menteurs!

Qui vient là? qui se glisse par ici? Si je ne me trompe, ils sont deux! Si c'est lui, je lui tombe sur la peau! il ne sortira pas vivant d'ici!

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

Faust. Vois-tu, là-haut, par la fenêtre de la sacristie, la lueur de la lampe éternelle qui tremblote, et, de plus en plus faible, décline, et l'obscurité se répand alentour? de même, dans mon âme il fait nuit.

Méphistophélès. Et moi, je me sens comme la chatte efflanquée qui se frotte contre les gouttières en glissant le long des murs. En tout bien, tout honneur, au moins! envie de sacripant, et chaleur de matou! Je sens tressaillir tous mes membres à l'idée de la belle nuit de Walpürgis; elle nous revient après-demain, et là, au moins, on sait pourquoi l'on veille.

Faust. Va-t-il bientôt se montrer au jour ce trésor que j'ai vu briller sous la terre?

Méphistophélès. Tu pourras bientôt te donner le plaisir de ramasser la cassette; je l'ai lorgnée tout récemment du coin de l'œil, il y a de beaux écus au lion dedans.

Faust. Point de bijoux, pas une bague pour parer ma bien-aimée?

Méphistophélès. Si, j'y ai remarqué quelque chose comme une manière de collier de perles.

Faust. Bien! c'est un tourment pour moi que d'aller vers elle sans présents.

Méphistophélès. J'espère qu'il ne vous sera pas désagréable de jouir gratis d'un plaisir de plus; et maintenant que le ciel resplendit de toutes ses étoiles, vous allez entendre un vrai chef-d'œuvre. Je vais lui chanter une chanson morale qui ne peut manquer de lui tourner la tête.

(Il chante en s'accompagnant de la mandoline.)

Que fais-tu donc de la sorte,
Catherine, au jour nouveau,
Toute seulette à la porte
Du damoiseau?
Laisse faire, laisse faire,
Il va te laisser à plaisir

Entrer fille, ma chère,
Mais non fille sortir.

Gardez-vous de leurs paroles !
C'est fait. — Alors, bonne nuit.
Pauvres filles, pauvres folles,
Comme on vous séduit !
Aux fripons, aux drilles,
Qui vous parlent de foi,
Ne cédez rien, jeunes filles,
Si ce n'est la bague au doigt.

Valentin *s'avance.* Qui pipes-tu là, par l'enfer ! damné preneur de rats? Au diable l'instrument, d'abord ; au diable ensuite le chanteur !

Méphistophélès. La guitare est en deux, il n'y faut plus compter.

Valentin. Maintenant, il s'agit de s'égorger.

Méphistophélès, *à Faust.* Là, monsieur le docteur, n'allez pas rompre ! En garde ! serrez-vous près de moi, que je vous dirige. Allons, flamberge au vent ! poussez seulement, je pare !

Valentin. Pare donc celle-ci !

Méphistophélès. Pourquoi donc pas?

Valentin. Et celle-là?

Méphistophélès. Sans doute !

Valentin. Je crois que c'est le diable qui s'escrime ! Qu'est-ce donc? déjà ma main qui s'engourdit !

Méphistophélès. Pousse !

Valentin *tombe.* Oh, malheur !

Méphistophélès. Voici mon lourdaud apprivoisé ! Maintenant, au large ! et tâchons de nous éclipser lestement ; car j'entends déjà crier au meurtre. Je m'arrange à merveille avec la police, mais fort mal avec la justice criminelle.

Marthe, *à la fenêtre.* Au secours ! au secours !

Gretchen, *à la fenêtre.* Ici une lumière !

Marthe, *de même.* On se dispute, on appelle, on crie, on se bat !

Le peuple. Il y en a déjà un de mort !

Marthe, *sortant.* Les meurtriers se sont-ils donc enfuis?

Gretchen, *sortant.* Qui est tombé là?

Le peuple. Le fils de ta mère.

Gretchen. Dieu tout-puissant ! quel malheur !

Valentin. Je meurs ! c'est bientôt dit, et encore plus tôt fait. Pourquoi restez-vous là, vous, femmes? Pour qui ces cris et ces lamentations? Venez ici, et écoutez-moi.

(Tous font cercle autour de lui.)

Ma Gretchen, vois-tu bien, tu es jeune encore, et tu manques d'habileté ; tu mènes mal tes affaires. Je te le dis en confidence : tu n'es qu'une catin, sois-la donc comme il faut.

GRETCHEN. Mon frère! Dieu! qu'est cela?

VALENTIN. Laisse Dieu, notre Seigneur, en dehors de tout ceci. Malheureusement, ce qui est fait est fait, et ce qui en doit arriver arrivera. Tu as commencé en cachette avec un, bientôt il en viendra d'autres; et dès l'instant que tu en as une douzaine, tu es à toute la ville.

Lorsque la honte vient de naître, on ne la produit dans le monde qu'avec mystère; on lui jette le voile de la nuit sur la tête et sur les oreilles, on l'étoufferait même volontiers; mais elle croît et se fait grande, et marche alors toute nue au soleil; et, cependant, elle n'est pas devenue plus belle; plus son visage est hideux, plus elle cherche la lumière du jour.

Je vois déjà le temps où tous les honnêtes gens de la ville reculeront devant toi, prostituée, comme devant un cadavre infect; tu sentiras la confusion jusque dans la moelle de tes os, s'ils viennent à te regarder entre les yeux. Alors tu ne porteras plus de chaîne d'or! tu ne te tiendras plus dans l'église à l'autel! tu ne te pavaneras plus à la danse dans une fraise brodée; c'est sur quelque obscur grabat, parmi les gueux et les estropiés, que tu iras t'étendre; et quand même Dieu te pardonnerait, tu n'en seras pas moins maudite sur la terre!

MARTHE. Recommandez votre âme à la grâce de Dieu! Voulez-vous donc vous mettre encore un blasphème sur la conscience?

VALENTIN. Ah! si je pouvais tomber sur ta carcasse, infâme entremetteuse, j'espérerais par là racheter amplement tous mes péchés!

GRETCHEN. Mon frère, quel supplice d'enfer!

VALENTIN. Je te le dis, laisse là les larmes! Lorsque tu as rompu avec l'honneur, tu m'as porté le coup le plus terrible... À travers le sommeil de la mort, je vais à Dieu en soldat et en brave.

(Il meurt.)

LA CATHÉDRALE.

OFFICE, ORGUES ET CHANT.

GRETCHEN parmi la foule; L'ESPRIT MALIN derrière Gretchen.

L'ESPRIT MALIN.

Gretchen, quelle différence,
Lorsque le cœur plein encor d'innocence,
Jadis tu marchais à l'autel,
Lorsque dans ce missel,
Aujourd'hui profané, tu bégayais, petite,
Quelque sainte oraison d'une tremblante voix,
Les jeux d'enfance et Dieu dans ton cœur à la fois!

Marguerite!
Où donc ta tête? où donc ton cœur?
Que d'infamie et de misère!
Viens-tu prier ici pour l'âme de ta mère,
Que ta faute a mise au suaire
Après tant et tant de douleur?
Quel sang est au seuil de ta porte?
— Et sous ton cœur plus bas,
Ne sens-tu pas
Déjà, dans ton sein qui le porte,
Remuer quelque chose, hélas! qui, s'agitant,
T'agite aussi? fatal pressentiment!

GRETCHEN.

Hélas! hélas! fussé-je délivrée
Des horribles pensers dont je suis entourée,
Et qui de toutes parts s'agitent contre moi!

LE CHOEUR.

Dies iræ, dies illa,
Solvet sæclum in favillà.

(Chant des orgues.)

L'ESPRIT MALIN.

Le courroux du ciel fond sur toi!
Les trompettes retentissent,
Les sépulcres frémissent!
Et ton cœur, en ce moment,
Éveillé du repos de la cendre,
Et créé de nouveau pour l'affreux châtiment
De l'enfer qui va le prendre,
Ton cœur a tressailli!

GRETCHEN.

Que ne suis-je loin d'ici!
Cet orgue m'étouffe et me presse!
Ce chant brise mon cœur
Dans sa profondeur!

LE CHOEUR.

Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit,
Nil inultum remanebit.

GRETCHEN.

Tout me presse!
Je suis dans un cercle de fer!
La voûte s'abaisse,
M'écrase. — De l'air!

L'ESPRIT MALIN.

Cache-toi! — Le péché, la honte, l'adultère,
Ne peuvent se couvrir d'un voile ténébreux.

De l'air? de la lumière?
Malheur à toi!

LE CHOEUR.

Quid sum miser tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus?
Cum vix justus sit securus.

L'ESPRIT MALIN.

Les bienheureux
De toi détournent leur face,
Et le juste qui passe
Ne te tend plus la main. — Malheur, damnation!

LE CHOEUR.

Quid sum miser tunc dicturus? etc.

GRETCHEN.

Voisine, votre flacon!

(Elle tombe évanouie.)

LA NUIT DE WALPURGIS.

LE HARZ.

Région des montagnes de Schirke et Elend.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

Méphistophélès. Ne ferais-tu point cas d'un manche à balai? Quant à moi, je souhaiterais d'avoir ici le bouc le plus vigoureux. Sur ce chemin, nous sommes encore loin du but.

Faust. Tant que je me sens ferme sur mes jambes, ce bâton noueux me suffit. À quoi sert d'abréger le chemin? Errer dans le labyrinthe des vallées, grimper sur ces rochers d'où la source jaillit éternellement à bouillons, n'est-ce pas le plaisir qui assaisonne une telle route? Le printemps circule déjà dans les bouleaux; les pins eux-mêmes en ressentent les influences: ne devrait-il pas agir aussi sur nos membres?

Méphistophélès. Pour moi, je n'en éprouve rien. J'ai l'hiver dans le corps. Je voudrais de la neige et de la gelée sur mon sentier. Comme le disque échancré de la lune rougeâtre monte tristement avec sa tardive lueur! Quelle pitoyable lumière! À chaque pas, on va donner contre un arbre ou contre un rocher. Attends un peu, que j'appelle un feu follet. J'en vois un là-bas qui tremblote et s'ébat à plaisir. Holà, mon ami! puis-je

t'inviter à venir vers nous? Que fais-tu donc à flamber sans profit pour personne? Sois assez bon pour éclairer nos pas jusqu'en haut.

Le feu follet. Par déférence, j'espère que je réussirai à forcer mon naturel léger. Notre course ne va guère d'habitude qu'en zigzag.

Méphistophélès. Eh, eh! voyez le drôle, il veut singer les hommes? Va droit, au nom du diable, ou j'éteins, d'un souffle, l'étincelle de ta vie!

Le feu follet. Je le vois, vous êtes le maître de céans, et je veux me rendre de bonne grâce à vos souhaits. Mais pensez! la montagne aujourd'hui est pleine d'enchantements; et dès qu'un feu follet vous dirige, il ne faut pas vous montrer trop exigeants.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, LE FEU FOLLET,

CHANTANT ALTERNATIVEMENT.

Dans la sphère des vertiges
Nous sommes entrés, il paraît.
Éclaire nos pas, feu follet!
Gloire à toi, si tu nous diriges,
Si tu nous conduis à souhait
A travers les mille prodiges!
Dans les ombres de la nuit
Les grands arbres se confondent,
Le roc sur ses bases frémit,
Et ses longs nez de granit,
Comme ils soufflent! comme ils grondent!

Je vois filtrer des courants
A travers les pierres creuses.
Mais qu'est-ce donc que j'entends?
Est-ce un murmure, des chants,
Ou des plaintes amoureuses?
Voix d'amour et de tourments,
Voix de nos beaux jours de fête,
Comme un récit des vieux temps,
Au loin l'écho les répète.

Uhu! schuhu! Quels cris plaintifs,
Le hibou, le chat-huant, l'orfraie
Sont éveillés dans les ifs.
Dans les mousses et dans l'ivraie,
Longues pattes, ventres massifs!
Les racines et les bruyères
Se tordent comme des serpents;
Du fond des sables et des pierres
Leurs bras s'allongent en tout sens
Pour nous effrayer et nous prendre;
Vrais polypes qui semblent tendre
Leur filet horrible aux passants.

Et tous les rats en escouades,
Mulots, fouines et souris,

Vêtus de rouge et de gris,
S'en vont trottant par myriades
Dans la mousse et les gazons verts ;
Et comme de vifs éclairs,
Des émeraudes vivantes,
Les mouches incandescentes
Tourbillonnent dans les airs.

Restons-nous à cette place,
Ou bien voulons-nous aller
Plus loin encor dans l'espace ?
Tout commence à s'ébranler,
Arbres, rochers ; les vents ronflent
Des profondeurs aux sommets ;
On ne voit que feux follets
Qui s'augmentent et se gonflent.

Méphistophélès. Tiens-toi ferme au pan de mon habit ! Voici un sommet intermédiaire d'où l'on découvre les splendeurs de Mammon dans la montagne.

Faust. Comme étrangement reluit à travers les abîmes une lueur boréale et crépusculaire qui pénètre jusque dans les profondeurs du gouffre ! là monte une vapeur, plus loin filent des exhalaisons malsaines. Ici, à travers un voile de brouillards, flambe une ardente clarté, tantôt se déroulant comme un léger fil, tantôt jaillissant comme une source vive. Ici, elle serpente une longue distance avec mille veines à travers la vallée ; et plus loin, dans une gorge étroite, elle se ramasse tout d'un coup. Près de nous tombe une pluie d'étincelles qui couvrent le sol d'une poussière d'or ; mais regarde, là, dans toute sa hauteur, la muraille de rochers s'enflamme.

Méphistophélès. Le seigneur Mammon n'éclaire-t-il pas magnifiquement son palais pour la fête ? Un vrai bonheur pour toi d'avoir vu cela ! Je pressens déjà l'approche des hôtes turbulents.

Faust. Comme l'ouragan se démène dans l'air ! comme il frappe ma nuque à coups redoublés !

Méphistophélès. Accroche-toi aux flancs du roc, autrement il va te précipiter au fond de cet abîme. Un nuage obscurcit la nuit. Entends-tu craquer les arbres dans les bois ? Les hiboux volent épouvantés. Entends-tu éclater les colonnes des palais toujours verts ? Écoute le frémissement plaintif des rameaux qui se brisent, l'ébranlement sonore des troncs d'arbres puissamment secoués, le sifflement des racines ! Tous, dans le pêle-mêle effroyable de leur chute, s'en vont tombant les uns sur les autres ; et les vents, à travers les gouffres éboulés, tourbillonnent avec des hurlements aigus. Entends-tu des voix sur les hauteurs, de loin et de près ? Oui, tout le long de la montagne gronde un furieux chant magique.

LES SORCIÈRES EN CHOEUR.

Au Brocken les sorcières vont ;
Le grain est vert, le chaume est jaune.

On se rassemble sur le mont,
Au plus haut point Urian trône.
A loisir là chacun s'en donne,
L'un assis et l'autre debout.
Le bouc... la sorcière...

VOIX.

A cheval sur une truie,
La vieille Baubo vient tout droit!

CHOEUR.

Honneur donc à qui de droit!
Qu'on s'incline et s'humilie
Devant elle! — un vrai cochon!
La mère à califourchon,
Puis toute la confrérie
Des sorcières!

VOIX.

Quel chemin
Prends-tu?

VOIX.

L'Ilsenstein,
Où je reluque au nid un chat-huant agréable.
Quels yeux il fait!

VOIX.

Va au diable!
Pourquoi cours-tu si vite?

VOIX.

Il m'a mordue au sang;
Vois les blessures!

SORCIÈRES, CHOEURS.

En avant!
Le chemin est rude et grimpant:
Quel vacarme! quelle tempête!
La fourche pique, et le balai se fend;
L'enfant geint et la mère p.....

SORCIERS, DEMI-CHOEUR.

Nous allons d'un pas égal
A celui de la limace!
Le groupe des femmes nous passe
Quand il s'agit d'aller au mal;
Quand le diable la met en danse,
La femme a mille pas d'avance.

AUTRE DEMI-CHOEUR.

Fort bien, et le calcul est bon:
La femme a mille pas peut-être;

Mais, si prompte qu'elle puisse être,
L'homme le fait en un seul bond.

VOIX *d'en haut.*

Venez, venez, quittez cet océan de pierre!

VOIX *d'en bas.*

Nous vous suivrions sur-le-champ
Vers les hauteurs et la lumière;
Hélas! au fond de la carrière
Nous barbotons incessamment,
Toujours stériles cependant.

LES DEUX CHOEURS.

L'ouragan se tait, l'étoile
S'enfuit, la lune se voile.
Le chœur bruyant des sorciers,
Chevauchant dans la nuit sombre,
Secoue au sein de l'ombre
Des étincelles par milliers.

VOIX *d'en bas.*

Arrêtez!

VOIX *d'en haut.*

Qui m'appelle à travers la crevasse
Des rochers?

VOIX *d'en bas.*

Avec vous, ah! prenez-moi de grâce!
Je grimpe depuis trois cents ans:
Vains efforts, travaux impuissants!
Par pitié, soyez secourables;
Faites que j'atteigne au sommet;
Quel bonheur pour moi ce serait
D'être enfin avec mes semblables!

LES DEUX CHOEURS.

Bâton, balai, bouc, fourche aussi,
Tout porte sorcières et diables;
Qui ne monte pas aujourd'hui
Est perdu, c'en est fait de lui!

DEMI-SORCIÈRE *d'en bas.*

Depuis le temps que je me traîne,
Les autres sont déjà bien loin;
J'ai beau ne m'épargner ni soin,
Ni travail, ni sueur, ni peine,
Toute mon industrie est vaine.

CHANT DES SORCIÈRES.

L'onguent de certain flacon
Donne du cœur aux sorcières;
Une auge est un vaisseau fort bon;
On y met pour voile un torchon.
En avant, les sœurs et les frères!

Jamais ne volera celui
Qui ne vole pas aujourd'hui.

LES DEUX CHOEURS.

En avant, les sœurs et les frères !
Quand nous touchons au plus haut point,
Etendez-vous de près, de loin,
Et couvrez partout les bruyères
De vos escadrons de sorcières.

Méphistophélès. Cela se presse et se pousse, siffle et clapote, frémit et grouille, file et bavarde ; cela reluit, étincelle, et pue et flambe ! un véritable élément de sorcières ! Allons, ferme à moi ! autrement nous ne tarderons pas à être séparés. Où es-tu ?

Faust, *dans l'éloignement*. Ici.

Méphistophélès. Quoi ! déjà emporté là-bas? Il faut que j'use de mes droits de maître du logis. Place ! voici venir Voland ; place, aimable canaille, place ! Ici, docteur, prends-moi ! et maintenant, en un saut, échappons à cette tourbe ; c'est par trop extravagant, même pour mes semblables. Là tout près quelque chose brille d'un éclat singulier, quelque chose m'attire vers ces buissons. Viens, viens ! nous nous glisserons là dedans.

Faust. Esprit de contradiction ! allons, va ! conduis-moi. J'admire, quand j'y pense, la haute sagesse qu'il y a dans tout ceci ; nous montons au Brocken dans la nuit de Walpürgis, et c'est pour nous isoler maintenant, ici même, à plaisir.

Méphistophélès. Tiens, vois, que de flammes variées ! c'est un joyeux club qui s'assemble. On n'est pas seul avec ce petit monde.

Faust. J'aimerais cependant mieux être en haut ; déjà je vois la flamme et des tourbillons de fumée; là, toute la multitude se presse vers l'Esprit du mal; là, plus d'une énigme doit se dénouer.

Méphistophélès. Plus d'une énigme s'y noue aussi. Laisse le grand monde faire sa rumeur, arrêtons-nous tranquillement ici ; c'est une chose acceptée depuis longtemps que dans le grand monde on fait des petits mondes. Je vois là de jeunes sorcières toutes nues , et des vieilles qui se voilent sagement. Soyez aimables pour l'amour de moi, cela coûte peu et fait grand bien. J'entends un bruit d'instruments ! maudit charivari ! il faut s'y habituer. Viens avec moi ! viens ! il n'en peut être autrement ; j'avance et je t'introduis, et je t'oblige de nouveau. Que dis-tu, l'ami? ce n'est pas un petit espace ; regarde de ce côté ! à peine en vois-tu la fin. Une centaine de feux brûlent à la file ; on danse, on jase, on cuit, on boit, on fait l'amour ; dis-moi où il y a quelque chose de mieux.

Faust. Veux-tu, pour nous introduire ici, te produire comme magicien ou comme sorcier ?

Méphistophélès. Je suis, il est vrai, fort habitué à aller incognito ; cependant les jours de gala on laisse voir ses ordres. Je n'ai pas pour déco-

ration une jarretière, mais le pied de cheval est fort en honneur ici. Vois-tu cette limace? elle vient en rampant, et, avec sa vue qui palpe, elle aura flairé en moi quelque chose; quand je le voudrais, je ne me déguiserais pas. Viens toujours! nous allons passer d'un feu à l'autre; je suis le demandeur et tu es le galant. (*A quelques-uns assis autour d'un brasier de charbon.*) Mes vieux messieurs, que faites-vous à cette extrémité? Je vous louerais volontiers, si je vous trouvais gentiment dans le milieu du tumulte à faire ripaille avec une jeunesse bruyante; on a toujours le temps d'être seul chez soi.

Un général. Qui peut se fier aux nations, quoi qu'on ait fait pour elles? car, auprès du peuple, comme auprès des femmes, il n'y a que la jeunesse qui plaît.

Un ministre. Maintenant tout va au pire, et ma sympathie est pour les bons anciens; car, franchement, lorsque nous avions tout crédit, c'était là le véritable âge d'or.

Un parvenu. Nous non plus, nous n'étions pas des sots, et faisions souvent ce que nous n'eussions pas dû faire; mais voilà maintenant que tout se bouleverse, et justement ce que nous voulions maintenir.

Un auteur. Qui peut maintenant lire un écrit d'un contenu passablement raisonnable? Et pour ce qui est de cette chère jeunesse, jamais on ne l'a vue si infatuée de présomption.

Méphistophélès, *qui paraît tout à coup dans l'extrême vieillesse.* A présent que je monte pour la dernière fois au Brocken, je trouve le peuple mûr pour le jugement dernier; et puisque mon tonneau fuit trouble, l'univers touche nécessairement à sa ruine.

Sorcière revendeuse. Messieurs, ne passez pas ainsi! ne laissez pas échapper l'occasion! regardez avec attention mes marchandises, il y en a ici de toute sorte. Et cependant rien dans ma boutique, sans égale sur la terre, rien qui n'ait une fois au moins servi vaillamment au préjudice des hommes et du monde. Pas un poignard ici qui n'ait ruisselé de sang, pas une coupe d'où un poison de feu ne se soit répandu dévorant dans un corps sain et sauf, pas un bijou qui n'ait séduit une femme honnête, pas une épée qui n'ait rompu l'alliance ou frappé l'ennemi par derrière.

Méphistophélès. Madame notre cousine, vous vous méprenez sur le temps. Ce qui est fait est fait et parfait; fournissez-vous de nouveautés : il n'y a que les nouveautés qui nous attirent.

Faust. Pourvu que je n'aille pas m'oublier moi-même! c'est ce que j'appelle une foire.

Méphistophélès. Toute la trombe tend vers le haut. Tu crois pousser et tu es poussé.

Faust. Qui est-ce là?

Méphistophélès. Regarde-la bien! c'est Lilith.

Faust. Qui?

Méphistophélès. La première femme d'Adam. Tiens-toi en garde contre

ses beaux cheveux, contre cette parure qui fait sa gloire; quand une fois elle a atteint de ses cheveux un jeune homme, elle ne le lâche plus.

FAUST. J'en vois là deux assises, une vieille avec une jeune, qui ont déjà sauté comme il faut!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Aujourd'hui cela ne se repose point. On passe à une nouvelle danse; viens, prenons-les.

FAUST, *dansant avec la jeune.*

Un jour j'eus un rêve enchanté :
Un pommier tout en fruits, superbe,
S'élevait au milieu de l'herbe;
Deux pommes au sein velouté
Me séduisirent, j'y montai.

LA BELLE.

Vous aimez les pommes vermeilles,
Depuis le temps du paradis?
Sur l'honneur, je m'en réjouis,
Mon jardin en a de pareilles.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec la vieille.*

Un jour j'eus un rêve cornu:
Je voyais un arbre fendu,
Un vrai..., ne vous en déplaise,
Et, ma foi, j'en étais fort aise.

LA VIEILLE.

Je donne un salut amical
Au seigneur au pied de cheval;
Et s'il se sent un ... de taille,
Qu'il l'enfonce..............

LE PROKTOPHANTASMISTE. Maudite engeance! Qu'osez-vous faire? Ne vous a-t-on point dès longtemps démontré qu'un Esprit ne se tient jamais sur les pieds ordinaires? Voilà que vous dansez maintenant tout ainsi que nous autres hommes.

LA BELLE, *dansant.* Qu'a-t-il à voir dans notre bal, celui-là?

FAUST, *dansant.* Eh! on le trouve partout. Ce que les autres dansent, il faut, lui, qu'il le juge. S'il ne trouve pas à dire son avis sur chaque pas, le pas est comme non avenu; ce qui le chagrine surtout, c'est de nous voir avancer. Si vous vouliez tourner en cercle comme il fait dans son vieux moulin, il trouverait que c'est à merveille, surtout si vous aviez le soin de le payer en bonnes redevances.

LE PROKTOPHANTASMISTE. Vous êtes encore là! non, c'est inouï. Disparaissez donc! Nous l'avons décrété! Ces canailles de diables, çà ne connaît point de loi; nous sommes devenus si savants! et cependant il y a toujours des revenants à Tegel. Combien de temps ne me suis-je pas tourmenté de cette idée! et jamais cela ne s'éclaircit; c'est pourtant inouï.

LA BELLE. Cessez donc de nous ennuyer ici.

LE PROKTOPHANTASMISTE. Esprits, je vous le dis en face, le despotisme de



l'esprit m'est intolérable, mon esprit ne peut l'exercer. (*On continue à danser.*) Aujourd'hui, je le vois bien, rien ne me réussira ; pourtant je vais toujours faire route avec eux ; et j'espère bien, avant mon dernier pas, réduire diables et poëtes.

Méphistophélès. Il va se plonger incontinent dans une mare, c'est là la façon dont il se soulage ; et lorsque les sangsues en ont pris à cœur joie après son derrière, il est guéri des Esprits et de l'esprit. (*A Faust, qui a quitté la danse.*) Pourquoi donc as-tu laissé partir la belle fille qui t'excitait à la danse par de si jolis airs ?

Faust. Ah ! au milieu du chant, une souris rouge lui a jailli de la bouche.

Méphistophélès. Voilà une chose bien terrible, en vérité ! On n'y regarde pas de si près ; il suffit que la souris ne soit pas grise : qu'importe ceci à l'heure du berger ?

Faust. Ensuite, j'ai vu...

Méphistophélès. Quoi ?

Faust. Méphisto, vois-tu là-bas une belle enfant pâle qui se tient seule dans l'éloignement ? Elle se retire à pas lents. On dirait qu'elle marche à pieds joints ; il faut que j'en convienne, tiens, je trouve qu'elle ressemble à la bonne Gretchen.

Méphistophélès. Laisse cela ! on ne s'en trouve jamais bien. C'est une image fantastique, une image sans vie, un spectre ! Mal nous en prendrait d'aller à sa rencontre ; son regard fixe glace le sang, et peu s'en faut que l'homme ne soit converti en pierre. Tu as bien entendu parler de Méduse ?

Faust. Tu dis vrai, ce sont les yeux d'une morte, des yeux qu'une main amie n'a point clos ; c'est là le sein que Gretchen m'a livré, le corps si doux dont j'ai joui.

Méphistophélès. Magie ! que tu te laisses abuser facilement, pauvre fou ! chacun croit reconnaître en elle sa maîtresse.

Faust. O volupté ! torture ! je ne puis m'arracher à ce regard. Quel étrange ornement autour de ce beau cou ! un petit ruban rouge, pas plus large que le dos d'un couteau !

Méphistophélès. Très-bien ! je le vois aussi ; elle pourrait même porter sa tête sous son bras, car Persée la lui a coupée. Toujours cette fureur d'illusions ! Viens vers cette petite colline, aussi agréable que le Prater. Oui-dà, l'on ne m'a point trompé, un vrai théâtre. Qu'est-ce que l'on joue ?

Servibilis. On va recommencer. Une nouvelle pièce, la dernière de sept ; c'est ici l'usage d'en donner autant. Un dilettante l'a écrite et des dilettanti la jouent. Pardonnez, messieurs, si je m'éclipse ; mais mon dilettantisme à moi est de lever le rideau.

Méphistophélès. Quand je vous trouve sur le Blocksberg, je le trouve bon, car vous y êtes à votre place.

SONGE

DE

LA NUIT DE WALPURGIS,

OU

NOCES D'OR D'OBERON ET DE TITANIA.

INTERMÈDE [1].

LE DIRECTEUR DE THÉATRE.

Fils de Mieding, vaillants lurons,
Aujourd'hui nous prenons haleine.
Vieille montagne, frais vallons,
Voilà toute la scène!

UN HÉRAUT.

Il faut, pour que noces soient d'or,
Avoir passé cinquante années ;
Mais, les querelles terminées,
Ce métal m'est plus cher encor.

OBERON.

Êtes-vous, Esprits, où je suis ?
Tous, à cette heure sereine,
Montrez-vous ! — Le roi, la reine,
De nouveau se sont unis.

PUCK.

Puck en spirale s'agite,
Et bondit tout de travers ;
Et cent autres, à sa suite,
Vont s'ébattant dans les airs.

[1] Bien que les noms d'Oberon et de Titania transportent sur-le-champ l'esprit vers les sphères de *la Tempête* et d'*Une Nuit d'été*, l'intermède de Goethe n'a rien de commun avec les merveilleuses fantaisies de Shakspere. Ces *Noces d'Or* sont tout simplement une satire dans laquelle Goethe tourne en raillerie certaines extravagances philosophiques et littéraires de ses contemporains. Pour nous, qui n'avons pu connaître les personnages dont il est question, cette scène perd beaucoup de son intérêt piquant. Cependant, si les originaux passent, les faux systèmes et les doctrines excentriques sont de tous les pays, et c'est là que le trait porte. Les idéalistes, les supernaturalistes, les romantiques, les orthodoxes, tous les *transcendants* défilent et disent leur couplet, et, pour que l'imagination ait aussi sa part, Ariel, Oberon, Puck, Titania, traversent l'intermède, enveloppant toute chose dans les tissus de la fantaisie. On le voit, c'est une satire à la manière des Allemands, à la manière de Goethe, qui veut que l'idéal tempère toujours ce que le réel a d'aride et de trop cru, une épigramme dans la rosée et le brouillard de l'air.

ARIEL.

Ariel, l'esprit fantasque,
Chante : son timbre argenté
Attire à lui plus d'un masque,
Attire aussi la beauté.

OBERON.

Que ceux qui veulent s'entendre
Prennent exemple sur nous;
Qu'on sépare les époux,
Ils s'aiment d'amour plus tendre.

TITANIA.

Caprice, mauvaise humeur,
Brouillent l'homme avec la femme :
Au midi menez monsieur,
Au nord conduisez madame.

ORCHESTRE TUTTI.

FORTISSIMO.

Trompes de mouches, nez ronflants,
Avec toute leur famille;
Grenouille, à l'eau; grillon, dans la charmille,
Voilà nos exécutants!

SOLO.

La cornemuse essoufflée
Charge son énorme sac ;
Entendez les schiskschnak
De sa narine gonflée.

ESPRIT *qui vient de se former.*

Pieds d'araignée et ventre repoussant,
Ailerons à ce petit être :
C'est moins qu'un animal peut-être,
C'est un poëme cependant.

UN PETIT COUPLE.

Petit pas, haute tendance
Vers les collines de miel;
Tu te traînes bien, je pense,
Mais n'atteindras point au ciel.

UN VOYAGEUR CURIEUX.

N'est-ce point une mascarade?
Dois-je me fier à mes yeux?
Oberon, le plus beau des dieux,
Oberon dans ma promenade!

UN ORTHODOXE.

Ni cornes, ni griffes, non, rien!
Et cependant c'est authentique,

C'est un diable tout aussi bien
Que les dieux de la Grèce antique.

UN ARTISTE DU NORD.

Je n'ai produit encor vraiment
Que des ébauches dans ma vie;
Mais je me prépare, à présent,
Pour mon voyage d'Italie.

UN PURISTE.

Le malheur mène ici mes pas.
Grands dieux! mais que fait donc la foudre?
Parmi les sorcières, hélas!
Deux seulement ont de la poudre.

UNE JEUNE SORCIÈRE.

La poudre est comme un vêtement
Pour la vieillesse sèche et grise;
Sur mon bouc, toute nue assise,
Je montre un corps appétissant.

UNE MATRONE.

Nous avons trop de savoir-vivre
Pour nous disputer. — Tout cela,
Cette beauté qui vous enivre,
Avec le temps se pourrira.

UN MAITRE DE CHAPELLE.

Trompes de mouches, nez ronflants,
Ne cachez pas la beauté nue!
Grenouille, à l'eau! grillon, aux champs!
En mesure! et qu'on s'évertue!

GIROUETTE *tournée d'un côté.*

Réunion faite à souhait!
Partout la grâce et l'innocence.
Hommes et filles, c'est parfait,
Gens de la plus grande espérance.

GIROUETTE *tournée du côté opposé.*

Pour les engloutir tous à fond,
Si la terre ne s'ouvre vite,
A l'instant même, et d'un seul bond,
Dans l'enfer je me précipite.

XENIES [1].

Vrais insectes, nous sommes là,
Tous avec nos dents de couleuvres,

[1] On connaît ce recueil d'épigrammes que Goethe et Schiller ont publié ensemble, pour riposter aux attaques dont ils étaient l'objet dans la plupart des gazettes d'Allemagne. Les Xenies mordent où ils peuvent, les critiques surtout n'ont pas merci; c'est un petit livre plein d'esprit et de verve satirique, une sorte de couleuvre à la dent vive et maligne, qui, lâchée par le génie sur toute cette tourbe de cuistres acharnés, ne laissa pas d'y faire quelque ravage.

Pour fêter la gloire et les œuvres
De Satan, notre cher papa.

HENNINGS.

Voyez-les se grouper et rire,
Et plaisanter naïvement.
Ne finirez-vous point par dire
Qu'ils ont tous un cœur excellent?

LE MUSAGETTE.

Dans la troupe de ces sorcières,
J'aime vraiment à me plonger.
Je saurai mieux la diriger
Que le chœur des Muses légères.

UN CI-DEVANT GÉNIE DU TEMPS.

Viens, prends mon habit par le pan,
Avec nous on devient oracle.
Comme le Parnasse allemand,
Le Blocksberg a large pinacle.

UN VOYAGEUR CURIEUX.

Comment nommez-vous ce pédant
Qui va gonflé de ses mérites ?
Qui poursuit-il ? « Les jésuites.
« Sur leurs traces il va flairant. »

UNE GRUE.

Je puis pêcher en eau claire
Comme en eau trouble. — C'est ainsi
Que vous voyez le saint-père
Aux diables se mêler ici.

UN MONDAIN.

Oui, tout est véhicule,
Croyez-moi, pour les gens pieux ;
Sur le Blocksberg, en ces lieux,
Se tient plus d'un conventicule.

UN DANSEUR.

Voici venir des chœurs nouveaux,
Des tambours ; la trompette sonne.
Non ! c'est une voix monotone
Qui chante dans les roseaux.

UN MAITRE A DANSER.

Comme chacun entre en danse
Et saute tant bien que mal,
Le boiteux, la grosse panse !
Oh ! c'est un singulier bal.

UN MÉNÉTRIER.

Ils se haïssent ! quelle race !
Comme jadis la lyre d'or,

Tigres et lions de la Thrace,
La musette les met d'accord.

UN DOGMATIQUE.

Rien ne me rebute, et, pour cause,
Il faut, malgré tout argument,
Que le diable soit quelque chose,
Comment serait-il, autrement?

UN IDÉALISTE.

L'imagination commence
A m'absorber l'intelligence.
Si je suis tout, il faut aussi
Que je sois stupide aujourd'hui.

UN RÉALISTE.

L'être m'occupe et me tourmente,
Je succombe et suis aux abois;
Je sens pour la première fois
Que ma démarche est chancelante.

UN SUPERNATURALISTE.

D'être avec eux je m'applaudis,
Et suis aise de l'aventure;
Car des diables je vais conclure
A merveille aux bons Esprits.

UN SCEPTIQUE.

Dupes de ces feux, il leur semble
Toucher au but de leurs souhaits.
Diable et doute riment ensemble [1].
Ici je reste et je me plais.

LE MAITRE DE CHAPELLE.

Grillons dans les violettes,
Trompes de mouches, nez ronflants,
Quels dilettanti vous êtes!
Quels pauvres exécutants!

LES HABILES.

Non, rien ne nous inquiète!
Membres souples, déliés,
On ne marche plus sur les pieds;
Dès lors nous marchons sur la tête.

LES EMPÊTRÉS.

Autrefois tombaient par milliers
Les bons morceaux dans nos assiettes;
Nous avons tant couru de fêtes
Que nous n'avons plus de souliers!

FEUX FOLLETS.

Sortis de la boue immonde,
Dont nous sommes les enfants,

[1] En allemand, *Zweifel* et *Teufel*.

Ici nous passons à la ronde
Pour de merveilleux galants.

UNE ÉTOILE TOMBANTE.

Étoile vive et superbe,
Des cieux où ma splendeur brilla,
Je suis tombée, hélas! dans l'herbe.
Sur mes pieds qui me remettra?

LES MASSIFS.

Place! place donc à l'entour!
Les petites herbes se ploient;
Les Esprits!... tout Esprits qu'ils soient,
Les drôles ont le corps bien lourd.

PUCK.

On dirait un vrai troupeau
D'éléphants qui passe.
Ah! ne soyez pas, de grâce,
Plus lourds que Puck le lourdaud.

ARIEL.

Si la nature, en amour, si l'Esprit
Vous donna des ailes divines,
Suivez mon vol sur les collines
Où la rose pour moi fleurit.

L'ORCHESTRE. *Pianissimo.*

Quelle lumière blanche et pure!
Le brouillard épais s'éclaircit;
Le vent dans les roseaux murmure.
Tout tombe! tout s'évanouit!

UNE PLAINE.

Jour nébuleux.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

Faust. Dans la misère! dans le désespoir! misérable sur la terre, longtemps égarée, et maintenant en prison! Jetée comme une criminelle dans un cachot où d'affreux supplices l'attendent, l'infortunée, la douce créature! en être tombée là! là! — Esprit de trahison, Esprit de rien, et tu me l'as caché! — Oui, reste là! reste là! Roule en fureur tes yeux diaboliques dans ta tête! reste, et défie-moi par ton insupportable présence! En prison! dans une irréparable misère! abandonnée aux Esprits du mal, à l'humanité qui juge et qui n'a point d'âme! et pendant ce temps, tu me

berçais en d'insipides distractions, tu me cachais sa détresse croissante et la laissais périr sans secours!

Méphistophélès. Elle n'est pas la première !

Faust. Chien, abominable monstre ! — Rends-lui, Esprit infini, rends au ver sa forme de chien, qu'il prenait si volontiers pour trotter devant moi, pour assaillir le paisible passant et s'accrocher à ses épaules après l'avoir terrassé ! Rends-lui sa forme de prédilection, qu'il rampe dans le sable devant moi, sur son ventre ; que je foule aux pieds le réprouvé ! — Pas la première! Horreur! horreur inexplicable à toute âme humaine, que plus d'une créature ait pu tomber dans l'abîme de cette misère ; que la première, dans les convulsions de sa mort, dans son affreuse agonie, n'ait pas payé pour toutes les autres aux yeux de l'éternelle miséricorde ! La misère de celle-là seule va fouiller jusque dans la moelle de mes os et de mon existence ; et toi, tu ricanes avec indifférence sur la destinée d'une myriade !

Méphistophélès. Bien, nous voici encore à la limite de notre entendement, au point où la cervelle vous saute, à vous autres hommes. Pourquoi fais-tu cause commune avec nous, si tu ne peux en supporter toutes les conséquences? Tu veux voler, et tu n'es pas prémuni contre le vertige! Est-ce nous qui nous sommes empressés vers toi, ou toi vers nous ?

Faust. Ne me grince pas ainsi tes dents voraces ! tu me dégoûtes ! — Grand et sublime Esprit, qui as daigné m'apparaître, toi qui connais mon cœur et mon âme, pourquoi m'avoir accouplé à la chaîne avec ce misérable, qui se repaît de désastres et se délecte dans la ruine?

Méphistophélès. As-tu fini ?

Faust. Sauve-la, ou malheur à toi ! la plus affreuse malédiction sur toi pour des milliers d'années !

Méphistophélès. Je ne puis dénouer les liens de la justice vengeresse, ouvrir ses verrous. — Sauve-la ! — Qui donc l'a poussée dans l'abîme ? moi, ou toi?

(Faust lance autour de lui des regards furieux.)

Méphistophélès. Ah, tu voudrais tenir le tonnerre ! Heureusement qu'il ne vous est pas donné d'en disposer, à vous autres chétifs mortels ! Écraser l'innocent qui résiste, c'est assez la manière dont en usent les tyrans dans les perplexités, pour se tirer d'affaire.

Faust. Conduis-moi où elle est. Il faut qu'elle soit libre !

Méphistophélès. Penses-y, pense qu'un meurtre de ta main gît encore dans la ville. Au-dessus de la place où le sang a coulé planent des Esprits de vengeance qui épient le retour de l'assassin.

Faust. Encore cela de toi ! mort et ruines d'un monde sur toi, monstre ! Conduis-moi vers elle, te dis-je, et la délivre.

Méphistophélès. Je te conduis, et voici ce que je puis faire. Ai-je, moi, toute puissance dans le ciel et sur la terre ? Je veux offusquer de vapeur les sens du geôlier ; empare-toi de la clef ; ensuite il faut absolument

que ce soit ta main d'homme qui l'entraîne dehors. Je veille, les chevaux magiques sont prêts, je vous enlève; cela, je le puis.

FAUST. Alerte, et partons.

LA NUIT.

En rase campagne.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, *menant un galop retentissant sur des cavales noires.*

FAUST. Qu'ont-ils donc à se remuer autour de ce gibet, ceux-là?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je ne sais ce qu'ils cuisinent et font.

FAUST. Ils vont et viennent, s'inclinent, se courbent.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Un conseil de sorcières!

FAUST. Ils aspergent et consacrent.

MÉPHISTOPHÉLÈS. En avant! en avant!

UN CACHOT.

FAUST, *avec un trousseau de clefs et une lampe, devant une petite porte de fer.* Je suis pénétré d'une épouvante désaccoutumée dès longtemps, pénétré du sentiment de toutes les calamités humaines. C'est ici qu'elle habite, derrière cette muraille humide, et son crime fut une douce illusion! Tu trembles d'aller à elle! tu crains de la revoir! Avance! ton irrésolution hâte sa mort.

(Il prend la clef. On chante au dedans.)

Ma mère la prostituée,
Qui m'a tuée!
Mon père le sacripant,
Qui m'a mangée!
Ma petite sœur, pauvre enfant,
Garda mes os sous un vieux saule,
Dans un endroit humide. — Au bout d'un mois,
Là je devins un bel oiseau des bois.
Vole! vole!

FAUST, *ouvrant la porte.* Elle ne se doute pas que son amant épie, qu'il entend gronder les chaînes, la paille qui frémit.

(Il entre.)

Marguerite, *sur son grabat, s'efforçant de se cacher.* Ah! ah! ils viennent! Affreuse mort!

Faust, *bas.* Chut, chut! je viens te délivrer.

Marguerite, *se traînant jusqu'à lui.* Si tu es un homme, alors, compatis à ma misère.

Faust. Tes cris vont éveiller les gardiens qui dorment.

(Il saisit les chaînes pour les détacher.)

Marguerite, *à genoux.* Qui t'a donné, bourreau, cette puissance sur moi? tu viens déjà me chercher, à minuit! Aie pitié, et laisse-moi vivre. Demain, au point du jour, n'est-ce pas assez tôt? (*Elle se lève.*) Je suis pourtant encore si jeune, si jeune! et déjà mourir! J'étais belle aussi, et ce fut ma perte. Le bien-aimé était près de moi, maintenant il est loin; ma couronne est arrachée, les fleurs dispersées. Ne me saisis pas si violemment! épargne-moi! Que t'ai-je fait? Ne me laisse pas implorer en vain : je ne t'ai jamais vu de ma vie!

Faust. Comment résister à tant de douleur?

Marguerite. Je suis maintenant tout entière en ta puissance. Laisse seulement que j'allaite encore mon enfant. Je l'ai bercé sur mon cœur toute cette nuit; ils me l'ont pris pour me tourmenter, et ils disent maintenant que je l'ai tué! Jamais plus je ne serai joyeuse. Ils chantent des chansons sur moi : c'est méchant de leur part. Un vieux conte finit ainsi; mais qui leur a dit d'y faire allusion?

Faust, *se jetant à ses pieds.* Un amant est à tes genoux; il vient ouvrir la porte à ta captivité lamentable.

Marguerite, *faisant de même.* Oui, oui, à genoux pour invoquer les saints! Vois sous ces marches; sous le seuil l'enfer bout : le Malin, avec des grincements terribles, mène un train!

Faust, *à voix haute.* Gretchen! Gretchen!

Marguerite, *d'un air attentif.* C'était la voix du bien-aimé. (*Elle bondit. Les chaînes tombent.*) Où est-il? je l'ai entendu appeler. Je suis libre! personne ne me retiendra. Je veux voler à son cou, me reposer sur son sein. Il a appelé Gretchen; il se tenait sur le pas de la porte; au milieu des hurlements et du fracas de l'enfer, au milieu des horribles éclats de rire des démons, j'ai reconnu sa voix si douce, si aimante.

Faust. C'est moi!

Marguerite. C'est toi! oh! dis-le encore. (*Elle le saisit.*) Lui! lui! où sont toutes les tortures? où sont les angoisses des cachots, des fers? C'est toi! tu viens me sauver! je suis sauvée! — Oui, voilà bien la rue où je te vis pour la première fois, et le jardin charmant où Marthe et moi nous t'attendions.

Faust, *l'entraînant.* Suis-moi! viens!

Marguerite. Oh! reste! j'aime tant à rester où tu es!

(Elle le caresse.)

Faust. Hâte-toi! si tu ne te hâtes, nous le payerons cher.

Marguerite. Eh quoi! tu ne peux plus m'embrasser? Mon ami, éloigné de moi si peu de temps, et tu as désappris à m'embrasser! D'où me viennent ces angoisses dans tes bras, lorsque autrefois tes paroles, tes regards me mettaient tout un ciel dans l'âme, et que tu m'embrassais à m'étouffer! Embrasse-moi! autrement je t'embrasse. (*Elle se pend à son cou.*) Oh! Dieu! tes lèvres sont froides, elles sont muettes. Où ton amour est-il resté? qui me l'a ravi?

(Elle se détourne de lui.)

Faust. Viens, suis-moi, douce amie, prends courage! Je t'aime d'une ardeur infinie! Suis-moi seulement, je ne te demande que ça.

Marguerite, *les yeux attachés sur lui.* Est-ce donc bien toi? en es-tu bien sûr?

Faust. Oh! oui; mais viens.

Marguerite. Tu brises mes chaînes, tu me reprends dans ton sein; d'où vient que tu n'as pas horreur de moi? Et sais-tu, mon ami, qui tu délivres?

Faust. Viens, viens, déjà la nuit se fait moins sombre.

Marguerite. J'ai tué ma mère; mon enfant, je l'ai noyé. Ne t'était-il pas donné à toi comme à moi? oui, à toi. — C'est toi! je le crois à peine. Donne ta main! Ce n'est pas un songe! Ta main chérie! — Ah! mais elle est humide! essuie-la. Il me semble qu'il y a du sang après. Ah! Dieu! qu'as-tu fait? rengaîne cette épée, je t'en conjure.

Faust. Ce qui est fait est fait, n'y pense plus; veux-tu donc que je meure?

Marguerite. Non. Il faut que tu vives, toi! Je veux te nommer les tombes dont je te recommande le soin dès demain. Tu donneras la meilleure à ma mère, mon frère tout auprès d'elle; moi un peu de côté, seulement pas trop loin, et le petit sur mon sein droit. Personne autre ne voudra reposer près de moi. — Me serrer à ton côté, c'était un doux, un charmant bonheur! mais je ne le ressentirai plus; il me semble que j'ai besoin de me faire violence pour aller à toi, que tu me repousses loin de toi; cependant c'est toi, et tu me regardes avec tant de douceur, de tendresse!

Faust. Si tu sens que c'est moi, viens donc.

Marguerite. Par là?

Faust. A la liberté.

Marguerite. Dehors, c'est le tombeau; la mort guette, allons, viens! d'ici dans le lit de repos éternel, et pas un pas de plus. — Tu pars maintenant, Henri? Si je pouvais t'accompagner!

Faust. Tu peux; ah! veuille seulement! la porte est ouverte.

Marguerite. Je n'ose sortir. Pour moi, il n'y a rien à espérer. Que sert de fuir? ils sont à nos trousses. C'est si misérable d'être réduit à mendier, et encore avec une mauvaise conscience! si misérable d'errer à l'étranger! et d'ailleurs, je ne leur échapperai pas.

Faust. Je reste auprès de toi.

Marguerite. Vite ! vite ! sauve ton pauvre enfant ! Va, suis le chemin le long du ruisseau, au delà du petit pont dans le bois, à gauche, à l'endroit de la planche, dans l'étang. Prends-le vite ! Il cherche à sortir de l'eau ; il se débat encore. Sauve ! sauve !

Faust. Reviens à toi ! un seul pas, et tu es libre.

Marguerite. Si nous avions seulement passé la montagne ! là, ma mère est assise sur une pierre. Le froid me saisit à la nuque... Là, ma mère est assise sur une pierre et branle la tête ; elle ne hoche plus, elle ne cligne plus, la tête lui est lourde ; elle a dormi si longtemps ! elle ne veille plus. Elle dormait à souhait pour nos plaisirs. C'était d'heureux temps !

Faust. Puisque ni mes paroles ni mes instances ne peuvent rien, il faut que je t'emporte d'ici.

Marguerite. Laisse-moi ; non, pas de violence ! ne me saisis pas si brutalement ! Autrefois, n'ai-je pas tout fait pour toi par amour ?

Faust. Le jour commence à poindre ! ma mie, ma bien-aimée !

Marguerite. Le jour ! oui, il fait jour ! le dernier jour pénètre ici. Ce devait être mon jour de noces ! Ne dis à personne que tu as été déjà auprès de Gretchen. Oh ! ma couronne, c'en est fait ! Nous vous reverrons ; mais pas à la danse. La foule se presse, on ne l'entend pas. La place, les rues ne la peuvent contenir. La cloche appelle, la baguette est rompue. Comme ils me garrottent et me saisissent ! me voilà déjà enlevée vers l'échafaud. Déjà palpite sur le cou de chacun le tranchant du couteau qui palpite au-dessus du mien. Le monde est muet comme la tombe.

Faust. Oh ! pourquoi suis-je né !

Méphistophélès, *paraissant à la porte.* Alerte ! ou vous êtes perdus ! Désespoir inutile, irrésolution et bavardage ! Mes chevaux frémissent, l'aube blanchit l'horizon.

Marguerite. Qu'est-ce qui s'élève de terre ? Lui ! lui ! chasse-le ! que veut-il dans le saint lieu ? il me veut !

Faust. Il faut que tu vives !

Marguerite. Justice de Dieu, je m'abandonne à toi !

Méphistophélès, *à Faust.* Viens ! viens ! ou je te plante là avec elle.

Marguerite. Je suis à toi, Père, sauve-moi ! Vous, anges, saintes armées, déployez vos bataillons pour me protéger ! Henri, tu me fais horreur !

Méphistophélès. Elle est jugée !

Voix d'en haut. Elle est sauvée !

Méphistophélès, *à Faust.* Viens à moi.

(Il disparaît avec Faust.)

Voix du fond, *s'affaiblissant.* Henri ! Henri !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



DEUXIÈME PARTIE

DE

LA TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES,

Terminée pendant l'été 1831.

ACTE PREMIER.

UN SITE AGRÉABLE.

FAUST, étendu sur des gazons en fleurs, épuisé, inquiet, cherchant le sommeil.

Crépuscule.

Ronde d'Esprits s'agitant et flottant. Petites formes gracieuses.

ARIEL.

(Chant accompagné de harpes éoliennes.)

Dès que la vapeur printanière
Tombe du ciel sur les chemins;
Dès que les moissons de la terre
Brillent aux regards des humains,
Les petits Elfes, par essaims,
Vont où la douleur les convie,
Et portent la force et la vie
A chacun, sans distinction.
Qu'il soit innocent ou coupable,
Celui que la misère accable
A droit à leur compassion.

O vous tous qui formez à l'entour de sa tête
Un cercle aérien, — en cette occasion,
Elfes, soutenez bien l'honneur de votre nom.
Tempérez les ardeurs de son âme inquiète ;
Du reproche cruel éloignez l'affreux dard
Qui brûle et qui déchire, et de sa conscience
Balayez les terreurs de l'humaine existence.
La nuit, l'heureuse nuit qui glisse sur son char
A quatre stations, vous savez, quatre pauses,
Songez à les remplir sans oubli ni retard.
D'abord, placez son front sur des coussins de roses,
Ensuite, baignez-le dans les flots du Léthé ;
Que son corps engourdi retrouve la santé
Dans ce calme sommeil qui vers le jour le pousse.
Puis, vous accomplirez votre œuvre la plus douce
En rendant sa paupière à la sainte clarté.

CHOEUR.

(A un, à deux, à plusieurs, alternant et ensemble.)

Sitôt que la prairie ondule
Sous l'air frais qui baise les fleurs,
On sent tomber du crépuscule
Des parfums, de molles vapeurs ;
Gazouillez-lui d'aimables choses,
Bercez son cœur triste et ses sens
Dans le doux repos des enfants,
Et puis, sur ses paupières closes
Posant vos doigts avec amour,
Fermez-lui les portes du jour.

Mais la nuit est déjà venue,
L'étoile de feu, dans la nue,
A sa sœur saintement s'unit.
Des lumières éblouissantes
Et des clartés phosphorescentes
Glissent près, brillent au zénith,
Glissent dans les eaux transparentes
Du beau lac qui les réfléchit,
Ou tremblent au sein de la nuit ;
Et la lune, calme et sereine,
Se lève et règne en souveraine,
Sur la vallée et sur les flots ;
Et, large, lumineuse, ronde,
Vient au ciel sceller pour le monde
Le bonheur et la paix profonde,
Et la volupté du repos.

L'heure aussi s'est évanouie.
Peine et plaisir n'ont plus d'écho ;
Pressens-le ! Renais à la vie,
Attends en paix le jour nouveau.
Le sol verdit, les coteaux sombres,
Pour le plus frais repos des ombres,
Se forment en épais buisson ;
Et, dans les vapeurs de la terre,
Flottent, ainsi qu'une poussière,
Les semences de la moisson.

Pour que dans sa magnificence
Se révèle à toi l'existence,
Tourne tes yeux vers le soleil.
Va, tu n'es pris qu'à la surface ;
Dépouille à ton nouveau réveil
La frêle écorce du sommeil.
Courage! alerte ! vite, en place!
Tandis que le vulgaire passe
Tout son temps à prendre conseil,
Et calcule, suppute et lime,
Le cœur profond et magnanime
Peut vaillamment tout accomplir,
Qui sait mesurer et saisir.

(Une explosion formidable annonce l'approche du soleil.)

ARIEL.

Écoutez tous l'heure sonore ;
Déjà chaque bruit de l'aurore
Devient appréciable et clair
Pour les petits Esprits de l'air;
Un nouveau soleil vient d'éclore.
Les portes des rocs et des monts
Roulent en grinçant sur leurs gonds.
Déjà Phœbus dans la carrière
S'élance, et son char de lumière
Creuse d'éblouissants sillons.
Quels bruits, quelles explosions
Soulève ce feu qui rayonne!
Cela murmure, gronde et tonne;
L'œil cligne, l'oreille s'étonne ;
Car l'inouï ne s'entend pas.
Elfes, dérobez-vous là-bas,
Dans le sein des roses mouillées,
Plus au fond, plus au fond, toujours
Dans les rochers, dans les feuillées ;
S'il vous atteint, vous êtes sourds!

FAUST. Les artères de la vie battent d'une force vitale nouvellement puisée, pour saluer le crépuscule éthéré. Terre, cette nuit aussi tu as été constante, et tu respires toute ravivée à mes pieds. Déjà tu commences à m'entourer de voluptés ; tu éveilles en moi, tu remues une résolution puissante de tendre toujours et sans cesse vers l'existence la plus haute. — Le monde, encore enveloppé dans les vapeurs du crépuscule, s'épanouit déjà; la forêt retentit d'une vie multiple et sonore; la file ondoyante des brouillards s'exhale de la vallée et s'y plonge : cependant, la clarté céleste descend dans les profondeurs, et ramures et branches s'élancent, ivres de rosée, du sein de l'abîme vaporeux où elles dormaient ensevelies. Une à une les couleurs se détachent du fond, où la fleur et la feuille dégouttent de perles tremblantes; le monde autour de moi devient un paradis.

Lève la tête et regarde là-haut! — Les sommets gigantesques des montagnes annoncent déjà l'heure solennelle; il leur est donné de jouir d'avance de la lumière éternelle, qui ne descend vers nous que plus tard. Une nouvelle

clarté, une splendeur nouvelle inonde les jardins verdoyants des alpes; par degrés elle a pénétré partout, elle éclate! — Hélas! ébloui déjà, je me détourne vaincu par la douleur des yeux.

Ainsi il en est lorque l'espérance ineffable, après s'être élevée, à force de persévérance, au niveau d'un sublime désir, trouve grandes ouvertes les portes de l'accomplissement; mais voilà maintenant que, des profondeurs éternelles, roule un océan de flammes. Nous demeurons frappés; nous venions pour allumer la torche de la vie, un torrent de feu nous enveloppe. Quel feu! Est-ce l'amour, est-ce la haine qui nous enserre tour à tour dans des nœuds de douleur et de volupté, si bien que nous abaissons de nouveau nos regards vers la terre pour nous cacher dans le voile de notre innocence première?

Ainsi donc, que le soleil me reste dans le dos! La cascade qui gronde sur le roc, je la contemple avec un ravissement toujours croissant. De chute en chute elle roule maintenant, puis va se répandre en mille et mille torrents, et secouant haut dans l'air écume sur écume. Mais comme avec magnificence, jaillissant du sein de ce fracas, se courbe la ligne changeante de l'arc diapré! Tantôt il se détache pur, tantôt se fond dans l'air, et tout à l'entour répand un frais et vaporeux frémissement. N'est-ce point là l'image de la tendance humaine? Penses-y, et tu comprendras mieux; ce reflet coloré, c'est la vie!

LE PALAIS IMPÉRIAL.

LA SALLE DU TRONE.

(Le conseil d'État attendant l'Empereur.)

Fanfares.

COURTISANS vêtus de toute façon, avec magnificence.
L'Empereur monte sur le trône, l'astrologue à sa droite.

L'EMPEREUR. Salut à mes féaux et amés, rassemblés de près et de loin. — Je vois le sage à mes côtés; mais le fou, qu'est-il donc devenu?

UN JEUNE GENTILHOMME. Tout juste derrière la queue de ton manteau il a roulé sur l'escalier, on a aussitôt emporté la masse énorme; était-il mort, ou ivre-mort, on ne le sait.

SECOND GENTILHOMME. Avec une promptitude qui tient du prodige, un autre aussitôt s'est présenté à sa place. Il est vêtu d'habits fort riches, mais si fantasques que chacun en reste ébahi. Les gardes sur le seuil pressent leurs hallebardes pour l'empêcher d'entrer. — Cependant le voilà, le fou téméraire!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *s'agenouillant au pied du trône.* Qui est-ce qui est toujours maudit et toujours bienvenu? Qu'est-ce que l'on désire avec ardeur et que l'on repousse toujours? Qu'est-ce que chacun prend sous sa protection? Qu'est-ce que l'on blâme et que l'on accuse rudement? Quel est celui que tu ne dois point invoquer, celui dont chacun entend volontiers le nom? Qu'est-ce qui s'approche des degrés de ton trône? Qu'est-ce qui s'est soi-même banni?

L'EMPEREUR. Pour cette fois, trêve de paroles ; les énigmes ne sont pas ici de saison, c'est l'affaire de ces messieurs. Explique-toi, je t'en saurai gré. Mon vieux fou est, je le crains bien, parti pour le grand voyage. Prends sa place, et viens à mon côté.

(Méphistophélès monte les degrés du trône, et se place à la gauche de l'Empereur.)

MURMURES DE LA FOULE. Un nouveau fou! — nouveau tourment! — D'où vient-il donc? — Comment s'est-il introduit? — L'ancien est tombé? — Il gaspillait tout! — C'était un tonneau! — Maintenant c'est une allumette!

L'EMPEREUR. Ainsi donc, amés et féaux, soyez les bienvenus de près et de loin ; une étoile favorable vous rassemble; les astres nous promettent bonheur et salut. Mais, dites-moi pourquoi ces jours libres de soucis, destinés à la mascarade, ces jours où nous ne demandons qu'à jouir des plus douces choses, nous les passons à tenir conseil? Cependant, puisque vous le trouvez convenable, c'est fait. Qu'il en soit ainsi !

LE CHANCELIER. La plus haute vertu, comme une auréole sacrée, entoure le front de l'Empereur ; lui seul peut l'exercer dignement : la justice ! ce que tous les hommes aiment, ce qu'ils exigent et désirent, ce dont ils ne se passent point sans contrainte, c'est à lui de l'accorder au peuple. Mais, hélas! à quoi sert l'intelligence de l'esprit humain, la bonté du cœur, la promptitude de la main, si une fièvre ardente mine l'État de fond en comble, et si le mal couve le mal ? Quiconque, du haut de ces pics élevés, regarde en bas dans ce vaste royaume, croit faire un mauvais rêve, où des monstres hideux se croisent, où l'illégal règne légalement, où se déroule tout un monde d'erreurs.

Celui-ci enlève un troupeau, celui-là une femme, le calice, la croix, les flambeaux de l'autel, et durant maintes années s'en fait gloire, dispos, et le corps sain et sauf. Voilà que les plaignants pénètrent jusqu'à la salle d'audience et que le juge s'étale sur son tribunal, pendant que roule à flots courroucés le torrent toujours grossissant de la révolte. Celui qui s'appuie sur des complices, celui-là peut se glorifier de son infamie et de ses crimes, et vous entendez prononcer COUPABLE, là où l'innocence est seule à se défendre. C'est ainsi que tout le monde cherche à se mettre en pièces, et à anéantir toute espèce de droit. Comment, après cela, voulez-vous qu'il se développe, le sens qui seul nous conduit vers le bien? L'homme à bonnes intentions finit par se laisser aller à la flatterie, à la corruption ; un juge

qui ne peut punir s'associe à la fin au coupable. J'ai peint en noir le tableau, et cependant je regrette de n'avoir pu trouver de plus sombres couleurs.

(Pause.)

Les coups d'État ne se peuvent éviter, car, dans cette atmosphère de crimes et de souffrances, la Majesté deviendrait victime à son tour.

Le grand maitre de l'armée. Quel tumulte en ces jours de désordre! On tue, on est tué, et chacun demeure sourd au commandement. Le bourgeois derrière ses bastions, le chevalier dans son nid de rochers, semblent conjurés contre nous et gardent leur force pour eux. Le mercenaire perd patience, il demande brusquement sa solde, et si nous ne lui devions plus rien, il aurait bien vite décampé. Refuser ce que tous demandent, c'est remuer un nid de guêpes. Le royaume qu'ils devaient soutenir est là, ravagé, dévasté. On les laisse faire rage et tempêter en furieux; c'en est fait déjà de la moitié du monde. Il y a bien encore des rois par là-bas, mais aucun ne veut s'apercevoir que c'est de lui qu'il s'agit.

Le trésorier. Fiez-vous donc aux alliés! les subsides qu'on nous avait promis font défaut comme l'eau des bornes, et, Sire, dans tes vastes États, entre quelles mains la propriété est-elle tombée! en quelque lieu que vous alliez, vous trouvez de nouveaux hôtes qui veulent vivre indépendants, et l'on n'a qu'à les regarder faire. Nous avons tant abandonné de droits, qu'il ne nous en reste plus sur rien. Les partis aussi, quels qu'ils soient, on n'y peut compter désormais; alliés ou hostiles, leur sympathie et leur haine sont indifférentes. Les Guelfes comme les Gibelins se cachent pour se reposer. Qui veut aider aujourd'hui à son voisin? Chacun a bien assez à faire pour soi. Les mines d'or sont éboulées, on gratte la terre, on économise, on entasse, et nos coffres demeurent vides.

Le maréchal. Hélas! moi aussi, le fléau m'accable! Nous voulons chaque jour épargner, et nous dépensons davantage chaque jour. En attendant, mon inquiétude s'accroît. Jusqu'ici le cuisinier n'a pas souffert. Les sangliers, les cerfs, les lièvres. les chevreuils, les dindons, les poulets, les oies et les canards, les portions congrues et les rentes sûres rentrent encore assez bien; mais à la fin le vin manque. Si jadis, dans nos caves, les tonneaux s'entassaient les uns sur les autres, emplis des meilleurs crus, la soif insatiable des nobles seigneurs a tout absorbé jusqu'à la dernière goutte. Le conseil municipal aussi a dû ouvrir ses salles : on saisit le hanap, le pot d'étain, et voilà les convives sous la table. Ensuite, c'est à moi de payer, et de satisfaire tout le monde. Le juif est intraitable : il invente des anticipations de toute espèce qui nous font manger d'avance les années qui vont courir; les porcs n'engraissent plus; jusqu'au matelas de notre lit, tout est engagé; et l'on sert sur la table un pain mangé d'avance.

L'Empereur, *après un moment de réflexion, à Méphistophélès.* Et toi, fou, ne connais-tu pas aussi quelque misère?

Méphistophélès. Moi? en aucune façon, à voir la gloire qui t'environne, toi et les tiens! — La confiance viendrait à manquer là où la Majesté ab-

solue commande, où une puissance toujours en éveil disperse l'ennemi, où l'on a sous la main la bonne volonté, forte par l'intelligence et l'activité multiple ! Qui pourrait donc là s'unir pour le mal, pour les ténèbres, là où de pareilles étoiles brillent ?

MURMURES. C'est un fripon — qui comprend bien son métier ; — il s'introduit par le mensonge, — tant que cela va — je devine déjà — ce qu'il y a derrière — ce qui résultera de tout ceci, — un projet.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Où ne manque-t-il pas quelque chose dans ce monde? A l'un, c'est ceci ; à l'autre, cela ; ici c'est l'argent. A vrai dire, il ne jonche pas le plancher ; mais la sagesse sait le tirer des profondeurs. Dans les veines des montagnes, dans les fondements des murailles, il y a de l'or vierge et monnayé; et si vous me demandez qui pourra le produire au grand jour, c'est la force de la Nature et de l'Esprit chez un homme doué.

LE CHANCELIER. Nature, Esprit! — On ne parle pas de la sorte à des chrétiens. On brûle les athées, parce que de pareils discours sont ce qu'il y a de plus dangereux au monde. La Nature est péché, l'Esprit est diable : ils nourrissent à eux deux le Doute, leur hermaphrodite difforme. Trêve donc ici d'hérésies semblables ! — Des antiques Etats de l'Empereur, deux castes seulement sont sorties qui protégent dignement le trône : les saints et les chevaliers. Ils tiennent tête à chaque orage, et, pour récompense de leurs travaux, se partagent l'Eglise et l'Etat. Une résistance s'élève, grâce aux sentiments plébéiens de certains cerveaux égarés. Ce sont les hérétiques, les sorciers. Ils corrompent les villes et les campagnes. Voilà qui tu veux introduire dans ce noble cercle avec tes plaisanteries effrontées ! Vous aimez les cœurs corrompus. Ils tiennent de près aux fous.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je reconnais là le docteur. Ce que vous ne touchez pas est à cent lieues de vous ; ce que vous ne tenez pas manque pour vous tout à fait; ce que vous ne calculez pas ne peut être que faux selon vous ; ce que vous ne pesez pas n'a point de poids à votre avis; ce que vous ne monnayez pas, point de valeur.

L'EMPEREUR. Tout cela ne fait point face à la nécessité. Que veux-tu, toi, maintenant, avec tes homélies de carême ? J'ai assez de vos éternels *si* et *mais*. L'argent manque, c'est bien : trouve-nous-en.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je trouverai ce que vous demandez, plus encore. Cela est facile, sans doute ; mais le facile est difficile. Les choses dorment là, il faut les atteindre : là est tout le talent. Comment s'y prendre? Songez un peu que dans les jours de dévastations où des flots humains inondaient le pays et le peuple, l'un et l'autre, dans leur épouvante, cachèrent çà et là, sous la terre, leur plus précieux trésor. Cela ne se passait point autrement aux beaux jours de Rome puissante, et depuis a continué jusqu'à hier, jusqu'aujourd'hui. Tous ces trésors gisent enfouis dans le sol. Le sol est à l'Empereur : à lui donc le butin !

LE TRÉSORIER. Pour un fou, il ne s'exprime pas si mal. C'est, ma foi, bien là le droit de l'antique Empereur.

Le chancelier. Satan vous tend des filets d'or. Il y a bien du louche en tout ceci.

Le maréchal. Pourvu qu'il procure à la cour les dons si désirés, je sens que je glisserai volontiers sur bien des choses.

Le grand-maitre de l'armée. Le fou n'est pas si sot: il promet à chacun ce qu'il souhaite. Le soldat ne s'inquiète pas d'où cela vient.

Méphistophélès. Et si vous croyez que je vous trompe, voilà un homme... Consultez l'astrologue: il lit dans les cercles la fortune du moment. Eh bien! dis-nous ce que le ciel annonce.

Murmures. Ce sont deux fripons. — Ils s'entendent déjà. — Un fou et un illuminé — si près du trône! — Vieille chanson — rebattue. — Le fou souffle, — le sage parle.

L'astrologue. (*Il parle, et Méphistophélès souffle.*) Le soleil lui-même est d'or pur[1]. Mercure le messager le sert en mercenaire. Madame Vénus vous a tous enjôlés, et du matin au soir vous fait les doux yeux. La pudique Phœbé a ses caprices; Mars, s'il n'atteint personne, vous menace tous, et Jupiter sera toujours le plus splendide. Saturne est grand, mais, à l'œil, lointain et petit. Comme métal, nous en faisons peu de cas, peu de valeur, beaucoup de poids. Oui, mais lorsque la lune se marie au soleil, l'argent à l'or, le monde devient beau; tout le reste n'est plus qu'une facile conquête. Les palais, les jardins, les fraîches gorges, les joues roses, voilà les trésors que nous procure l'homme savant, qui peut ce que nul ne peut entre nous.

L'Empereur. J'entends double ce qu'il dit là, et cependant je n'en demeure pas plus convaincu.

Murmures. Que nous importe? — Vieille bouffonnerie — charlatanisme — alchimie, — je l'ai souvent ouï dire, — vainement espéré. — Et quand même cela adviendrait! — Pasquinade.

Méphistophélès. Les voilà bien tous! ils s'étonnent, ils refusent de croire à la grande trouvaille! L'un radote à propos de mandragores, l'autre de chien noir. Parions qu'ils vont commencer, celui-ci à faire du persiflage, celui-là à crier au sorcier, dès qu'ils sentiront que le pied leur démange ou qu'ils trébuchent!

Vous tous, vous sentez l'ébullition secrète de la nature éternellement active; du sein des profondeurs souterraines, la vie serpente vers la lumière. Lorsque vous sentez des inquiétudes dans tous vos membres,

[1] L'astrologue rapporte à l'or tous les signes célestes, et ne les emploie qu'en tant qu'ils servent dans l'alchimie à désigner les métaux. On le sait, les astrologues passaient, au moyen âge, pour lire dans le firmament et prophétiser, d'après le cours des astres, la destinée des peuples et des hommes. Cela dura jusqu'à la venue de Copernic, vers le commencement du seizième siècle, plus tard même : témoin Seni, l'homme de Wallenstein. Au moyen âge, toutes les cours avaient leur astrologue, rusé fripon qui ne pouvait manquer de s'entendre avec le diable lorsqu'ils se rencontraient. Aussi Méphistophélès se trouve-t-il bientôt d'intelligence avec celui-ci, et ne tarde-t-il pas à s'en faire un instrument de fraude et d'imposture.

lorsque vous ne pouvez vous tenir en place, alors creusez résolûment et piochez ! là est mon trésor enfoui.

MURMURES. J'ai du plomb dans le pied. — J'ai des crampes dans le bras. — C'est la goutte. — Mon gros orteil se crispe. — J'ai le dos brisé. — A de pareils signes, je vois que nous devons fouler le sol le plus riche en trésors.

L'EMPEREUR. Vite à l'œuvre !.... Tu n'échapperas plus..., prouve tes vaines paroles, et montre-nous sur-le-champ ces précieuses mines. Quant à moi, je dépose mon épée et mon sceptre, et veux, si tu n'as point menti, accomplir l'œuvre avec mes propres mains impériales, sinon t'envoyer en enfer.

MÉPHISTOPHÉLÈS. A vrai dire, j'en trouverais bien le chemin tout seul ; mais je ne puis me lasser de publier ce qu'il y a de trésors qui gisent partout en attendant d'être conquis. Le laboureur qui creuse son sillon remue avec la motte un pot d'or. Il ne demandait que du salpêtre au terrain ; étonné, ravi, il trouve des rouleaux d'or dans ses mains nécessiteuses !... Que de caveaux il faut forcer ! dans quels gouffres, dans quelles carrières ne doit-il pas pénétrer jusque dans le voisinage des mondes souterrains, celui qui se sent l'instinct des trésors !.... Dans de vastes caveaux gardés de toutes parts, il voit rangé en ordre tout un appareil de vaisselle, de vieilles coupes faites de rubis ; et, s'il veut s'en servir, il trouve après une bourbe antique. Cependant, vous fierez-vous à un vieux connaisseur ? Depuis longtemps le bois des douves est pourri, le tartre fait au vin un tonneau. L'essence de si nobles vins ne s'entoure pas seulement d'or et de bijoux, mais encore de nuit et d'épouvante. Le savant fouille sans relâche ; vouloir comprendre au grand jour, c'est une véritable niaiserie ; les mystères ont pour élément les ténèbres.

L'EMPEREUR. Pour ce qui est de cela, c'est ton affaire. A quoi bon l'obscurité ? tout ce qui a de la valeur doit se produire à la lumière. Qui saurait distinguer un fripon dans la nuit épaisse ? Toutes les vaches sont noires, comme tous les chats sont gris. Allons, ces pots enfouis pleins d'une masse d'or ! pousse ta charrue, attire-les à la lumière.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Prends la bêche et la pioche, creuse toi-même ; le travail du laboureur va te faire grand. Un troupeau de veaux d'or sortira du sein de la terre ; alors, sans hésiter, avec ravissement, tu pourras te parer toi-même et ta bien-aimée, car un diadème radieux de couleurs et d'éclat relève la Beauté comme la Majesté.

L'EMPEREUR. Au travail donc ! Combien cela va-t-il durer encore ?

L'ASTROLOGUE, *répétant, comme tout à l'heure, ce que Méphistophélès lui souffle.* Seigneur, modère un si pressant désir ! laisse passer d'abord la fête joyeuse et variée ; jamais la distraction ne mène au but. Recueillons-nous d'abord dans le calme. Méritons l'inférieur par le supérieur. Que celui qui veut le bien soit bon d'abord ; que celui qui veut la joie modère son sang ; que celui qui cherche le vin foule des grappes mûres ; et que celui qui veut voir des miracles fortifie sa foi.

L'EMPEREUR. Eh bien ! que le temps s'écoule dans la joie, et le mercredi

des cendres viendra fort à propos! En attendant, célébrons, à tout hasard, plus gaiement encore le fougueux carnaval.

(Fanfares. *Exeunt.*)

Méphistophélès. A quel point le mérite et le bonheur s'enchaînent, les insensés ne le comprendront jamais; ils auraient la pierre des sages, que le sage manquerait à la pierre.

VASTE SALLE AVEC DÉPENDANCES,

ORNÉE ET PARÉE POUR LA MASCARADE.

Le héraut. Ne vous croyez pas ici sur les terres d'Allemagne, dans le pays de la danse des diables, des fous et des morts; non, une joyeuse fête vous attend. Le maître, dans son pèlerinage à Rome, a, pour son avantage et vos plaisirs, franchi les Hautes-Alpes, et conquis pour lui un joyeux royaume. L'Empereur, en demandant aux saintes pantoufles le droit pour sa puissance, en allant chercher sa couronne, nous a apporté aussi la cape de fou. Nous voilà tous régénérés. Tout homme du monde la tire avec aisance sur sa tête et ses oreilles. Elle le rend l'égal des fous, et lui, par-dessous, est sage comme il peut. Je les vois déjà se grouper, se disperser en chancelant, s'accoupler avec abandon. Le chœur empressé se lie au chœur. Ils entrent, ils sortent sans jamais se lasser. Au fond, après comme avant, le monde, avec ses cent mille sornettes, n'est lui-même qu'un grand fou.

DES JARDINIÈRES.

(Chant accompagné de mandolines.)

Pour captiver vos bonnes grâces, cette nuit, nous nous sommes parées, jeunes Florentines, venues à la suite des splendeurs de la cour allemande.

Nous portons sous nos boucles brunes, pour ornements, maintes joyeuses fleurs; les fils de soie, les flots de soie jouent leur rôle ici.

Car c'est, selon nous, un mérite, une chose digne d'éloges : nos fleurs, d'un éclat artificiel, fleurissent toute l'année.

Nous avons disposé avec symétrie toute sorte de découpures coloriées; vous pouvez critiquer en détail, mais l'ensemble vous attire.

Nous sommes gentilles à voir, jardinières et galantes; le naturel des femmes se rapproche tant de l'art!

Le héraut. Faites voir les riches corbeilles que vous portez sur vos têtes, les corbeilles variées qui s'enflent sous vos bras. Que chacun choisisse ce

qui lui convient. Vite, que sous le feuillage, dans les allées, un jardin s'épanouisse! les marchandes et les marchandises sont dignes d'attirer la foule.

Les jardinières. Venez, approchez-vous, chalands, en ces aimables lieux; mais ne marchandez pas! qu'avec un petit mot piquant chacun sache ce qu'il a.

Une branche d'olivier en fruit. Je n'envie point le parterre en fleurs; loin de moi toute querelle, ma nature ne saurait s'y prêter; ne suis-je pas la moelle des campagnes, et, pour garantie sûre, le symbole de la paix dans les champs? Aujourd'hui, c'est mon espérance, il m'arrivera par bonheur d'orner dignement un beau front.

Une couronne d'épis d'or. Les dons de Cérès vont vous parler à souhait. Que le plus désirable des biens de la terre, l'utile, devienne beau étant votre parure !

Une couronne de fantaisie. Des fleurs variées semblables à des mauves, un tapis merveilleux qui sort de la mousse, cela n'a rien de commun avec la nature; cependant la mode le produit.

Un bouquet de fantaisie. Théophraste [1] lui-même ne vous dirait pas mon nom, et cependant j'espère bien plaire, sinon à toutes, du moins à l'une, à l'autre, à qui je voudrais bien appartenir, si elle m'enlaçait dans ses cheveux ou se pouvait résoudre à m'accorder place sur son cœur.

Provocation. Que les fantaisies bariolées s'épanouissent pour la mode du jour, merveilles étranges que la nature ignore; tiges vertes, cloches d'or, balancez-vous dans de riches boucles! — mais nous....

Boutons de roses. Nous nous tenons cachés; heureux qui nous découvre en notre fraîcheur! Quand vient l'été, le bouton de rose s'enflamme; qui pourrait se passer d'un tel bonheur? La promesse, l'accomplissement gouvernent, dans le royaume de Flore, à la fois le regard, les sens et le cœur.

(Les jeunes filles disposent leurs marchandises avec élégance sous les feuillages verts.)

UN JARDINIER.

(Chant accompagné de téorbes.)

Voyez les fleurs paisiblement écloses, voyez-les orner vos têtes avec grâce; les fruits, eux, ne séduisent pas; on en peut jouir en les goûtant.

Ils montrent des visages bruns; les cerises, les pêches, les prunes royales, achetez! car, contre la langue et le palais, l'œil est un mauvais juge.

Les fruits les plus mûrs, entre tous, venez les savourer avec volupté. On peut rimer sur les roses; il faut mordre dans les pommes.

[1] Théophraste, le philosophe de Lesbos, l'élève de Platon et d'Aristote, l'auteur des *Caractères*, qui a écrit aussi une *Histoire naturelle des Plantes*.

Qu'il nous soit permis de nous joindre à votre riche fleur de jeunesse et d'étaler dans votre voisinage l'abondance de nos succulentes marchandises.

Sous la voûte verdoyante, dans la retraite des bosquets fleuris, vous trouvez tout à la fois: boutons, feuilles, fleurs et fruits.

(Pendant le chant alterné que les guitares et les téorbes accompagnent, les deux chœurs continuent à ranger en pyramides leurs marchandises et à les offrir aux passants.)

UNE MÈRE ET SA FILLE.

La mère. Petite, quand tu vins au monde, je te mis un frais bonnet; tu étais si gentille de visage, si délicate de corps! je rêvai aussitôt pour toi un fiancé, je te voyais fiancée au plus riche, je te rêvais sa femme.

Ah! que d'années se sont écoulées sans résultat! La troupe variée des époux s'est enfuie rapidement; avec l'un tu dansais d'un pied alerte; à l'autre tu donnais en secret un coup de coude.

Nous avions beau inventer des fêtes, c'était inutile, les jeux innocents restaient sans effet. Aujourd'hui les fous sont lâchés, ma mie; ouvre ton giron, quelqu'un pourra s'y prendre.

(Des compagnes, jeunes et jolies, se rassemblent et se mettent à babiller.)

DES PÊCHEURS ET DES OISELEURS.

Ils entrent munis de filets, de gluaux et d'autres instruments, et se mêlent aux groupes des jeunes filles. On cherche à se gagner, à se prendre; on se dérobe, on se retient, et les tentatives réciproques donnent lieu aux plus agréables dialogues.

LES BUCHERONS.

Leur démarche est celle de manants grossiers.

Au large! au large! de la place! il nous faut de l'espace! nous abattons les arbres, qui tombent avec fracas, et, lorsque nous portons un fardeau, gare les têtes! — A notre éloge, proclamez-le; car si les manants n'agissaient dans le pays, comment les gens délicats se tireraient-ils d'affaire avec tout leur esprit? Sachez-le donc, s'il ne nous arrivait de suer, vous grelotteriez.

Polichinelle, *maladroit, presque insipide*. Vous êtes les fous — nés bossus; — nous sommes les sages — qui n'ont jamais rien porté : — car nos capes, — nos jaquettes, nos hardes, — sont faciles à porter. — Avec délices, — toujours oisifs, — chaussés de pantoufles, — par les marchés, les foires, — nous courons çà et là. — On nous hue, — nous nous en moquons; — à travers la presse et la foule, — comme l'anguille, —

nous nous glissons, nous dansons, tapageons ensemble. — Louez-nous, blâmez-nous, c'est tout un.

Des parasites, *flatteurs avides.* Braves bûcherons, — et vous, cousins — les charbonniers, — vous êtes nos hommes ; — car toutes ces révérences, — ces adhésions, ces phrases embrouillées, — ces équivoques, — tout cela n'échauffe et ne rafraîchit — qu'autant qu'on le veut bien. — A quoi cela sert-il? — Il faudrait que le feu — du ciel même — descendît par torrents, — s'il n'y avait des bûches — et des voies de charbon, — pour remplir l'âtre et l'enflammer. — Le feu pétille, — le rôti grille, — la soupe bouillonne, — la viande cuit ; — le vrai gourmand, — le parasite, — sent le rôti, — flaire le poisson — et prend ainsi du cœur — pour le dîner du client.

Un ivrogne sans connaissance. Que rien ne me soit contraire aujourd'hui, — je me sens si libre et si vaillant ! — de l'air frais, de joyeux refrains, — c'est moi-même qui les souffle, et je bois, je bois, je bois. — Trinquez, vous autres, tin, tin, tin. — Ohé! là-bas; l'autre, viens ici! — trinque, et tout est dit.

Ma petite femme s'emportait — et mettait en pièces ce joyeux habit, — et comme je me rengorgeais, — elle me traitait de bâton de perruque ; — mais je bois, je bois, je bois ; — que les verres tintent tin, tin. — Vous autres, bâtons de perruque, trinquez; quand les verres tintent, tout est dit.

Ne dites pas que je suis égaré, puisque je me trouve bien où je suis. Si l'hôte ne veut pas prêter, ma foi, prête l'hôtesse! ou la servante à la fin prêtera. Toujours je bois, je bois, je bois! Allons, vous autres, tin, tin, tin! L'un avec l'autre, ainsi de suite. Il me semble que tout est dit.

N'importe où je m'amuse et comment, laissez-moi dormir où je suis couché, car je ne puis plus rester debout.

Le chœur. Que chaque frère boive, boive. Un joyeux toast, tin, tin, tin. Tenez-vous ferme sur le banc ou le tabouret. Pour celui qui roule sous la table, tout est dit.

LE HÉRAUT.

Il annonce des poëtes de toute sorte, poëtes naturalistes, poëtes de cour et de chevalerie, ceux-ci enthousiastes, ceux-là tendres. Dans cette cohue de concurrents, chacun empêche son voisin de se produire ; un d'eux passe seulement en disant quelques mots.

Un Satirique. Savez-vous ce qui me réjouirait le plus au monde, moi poëte? ce serait de chanter et de dire ce que personne ne voudrait ouïr.

(Les poëtes de la nuit et des tombeaux se font excuser, sous prétexte qu'ils sont engagés dans un entretien des plus intéressants

avec un vampire fraîchement ressuscité, entretien dont toute une poétique nouvelle pourrait bien sortir. Le héraut, forcé d'accepter leurs excuses, évoque, en attendant, la Mythologie grecque, qui, sous le masque moderne, ne perd rien de son caractère et de ses charmes.)

LES GRACES.

Aglaé. Nous apportons la grâce dans la vie, mettez de la grâce à donner.

Hégémone. Mettez de la grâce à recevoir; l'accomplissement des vœux est si doux !

Euphrosine. Et dans l'espace de vos jours paisibles, que votre reconnaissance soit gracieuse!

LES PARQUES.

Atropos. Moi, l'aînée des fileuses, on m'a cette fois invitée; il y a bien à penser, à réfléchir, sur le tendre fil de la vie.

Pour qu'il vous soit flexible et doux, je l'ai choisi parmi le lin le plus fin; à le rendre lisse, facile, égal, ce doigt habile y pourvoira.

Si parmi les plaisirs et les danses vous vous sentez sur le point de vous oublier, pensez à la nature de ce fil; gardez-vous! il pourrait se briser.

Clotho. Sachez-le, en ces jours derniers on m'a confié les ciseaux, car on n'était point du tout édifié de la conduite de notre vieille.

Elle tramait sans fin dans la lumière et l'air les tissus le plus inutiles, et, tranchant, entraînait dans l'abîme l'espérance des plus nobles facultés.

Cependant moi aussi, dans l'action de la jeunesse, je me trompai déjà bien des fois; aujourd'hui, pour modérer mon ardeur, j'ai renfermé les ciseaux dans l'étui.

Et je suis heureuse de me sentir de la sorte liée, et je souris à ce lien. Vous, en ces heures de liberté, menez votre joyeuse bacchanale.

Lachésis. A moi, la seule raisonnable, l'ordre m'est resté en partage, et mon rouet, toujours actif, ne s'est jamais encore précipité.

Les fils viennent, ils se dévident; à chacun j'indique son chemin. Je n'en laisse aucun s'allonger outre mesure; il faut qu'il se range autour du fuseau.

Si je pouvais m'oublier un instant, je tremblerais pour le monde;

les heures comptent, les ans s'écoulent, et le tisserand prend les écheveaux [1].

Le héraut. Celles qui viennent maintenant, vous ne les reconnaîtrez pas, seriez-vous cent fois plus versés dans les anciennes écritures; à les voir, celles qui firent tant de mal, vous les nommeriez des hôtes bienvenus.

Personne ne voudra nous croire Furies, jolies, bien faites, aimables, jeunes d'années! Entrez en commerce avec elles, et vous verrez comme de semblables colombes mordent à la manière des serpents.

Dans le fond elles sont sournoises; mais aujourd'hui que chaque fou se vante de ses torts, elles n'ont que faire de se donner pour des anges, et s'avouent les vrais fléaux des villes et des pays.

Alecto. A quoi sert-il? vous vous fierez à nous, car nous sommes gentilles, jeunes, et faisons patte de velours. Si l'un de vous a quelque part une bien-aimée, nous lui gratterons l'oreille aussi longtemps.

Jusqu'à ce que nous osions lui dire en face qu'elle fait des signes à tel ou tel, et qu'elle est d'une pauvre cervelle, bossue, et qu'elle boite, et, si elle est sa fiancée, qu'elle ne vaut rien.

Ainsi nous savons tourmenter aussi la fiancée : son bien-aimé, il y a quelques jours, a parlé d'un ton dédaigneux d'elle à une autre; et s'il arrive qu'on se réconcilie, il en reste toujours quelque chose.

Mégère. Jeu que tout cela! Laissez-les d'abord s'unir, et j'en fais mon affaire; et je saurai dans tous les cas empoisonner par les caprices le bonheur le plus doux. L'homme est variable, les heures sont variables.

Nul n'étreint le désir dans ses bras sans soupirer follement après un plus vif désir, qui le prend au faîte du plus grand bonheur auquel il s'habitue. Il fuit le soleil, il veut réchauffer la glace.

Je sais avec eux comment il faut s'y prendre; j'amène Asmodée le fidèle, pour semer le malheur en temps opportun, et je détruis ainsi l'engeance humaine par couples.

Tisiphone. En place de méchantes langues, je mêle et prépare pour le traître la dague et le poignard. Aime ton pareil, et tôt ou tard le désespoir doit s'emparer de toi.

[1] Clotho tient la quenouille, Lachésis le fil, Atropos les ciseaux. Dans ces couplets que chantent les Parques, Goethe intervertit les rôles, sans doute à cause de la mascarade. Clotho a pris les ciseaux fatals d'Atropos, qu'elle enferme dans l'étui pour quelques jours; la vieille file pendant ce temps, et Lachésis ordonne.

Il faut que miel, du moment, se change en absinthe et en fiel; ici point d'égard, point de pitié; il a commis l'action, il la paiera.

Pardon, chanson! je me plains aux rochers, et l'écho, écoute! répond : Vengeance! Et celui qui change ne doit point vivre.

LE HÉRAUT. Qu'il vous plaise de vous ranger un peu de côté, car ce qui s'approche n'est pas de vos semblables. Voici venir une montagne, les flancs orgueilleusement revêtus de tapis variés, la tête armée de longues défenses, d'une trompe qui se meut à la manière des serpents. Un mystère dont je vous donne la clef. Sur sa nuque, assise, une femme gracieuse et délicate la dirige avec adresse au moyen d'une fine baguette. L'autre, placée au sommet, majestueuse et superbe, est entourée d'un éclat qui m'éblouit. À côté, cheminent de nobles femmes enchaînées : l'une inquiète, l'autre toute joyeuse; celle-ci désire, celle-là se sent libre. Que chacune énonce à présent qui elle est.

LA CRAINTE. Les torches fumantes, les lampes, les flambeaux vacillent à travers la fête confuse; au milieu de ces figures trompeuses, ma chaîne, hélas! me retient.

Loin d'ici, vous, rieurs risibles! votre grimace éveille mes soupçons. Tous mes antagonistes me pressent en cette nuit.

Ici un ami est devenu ennemi, — je connais déjà son masque. — Celui-là voulait m'assassiner; — découvert maintenant, il s'esquive.

Oh! pour m'en aller n'importe où, — que je voudrais m'enfuir du monde! — Mais là-bas le néant menace, — et je reste suspendue entre les ténèbres et l'horreur.

L'ESPÉRANCE. Salut, vous, sœurs chéries. Déjà, aujourd'hui et hier vous vous êtes amusées à passer votre temps en mascarades; mais je sais pertinemment, quant à moi, que vous voulez demain vous démasquer. Et si l'éclat des flambeaux n'a point pour nous des charmes singuliers, nous irons à la lumière des beaux jours, selon notre unique volonté, tantôt en groupe, tantôt seules, courir librement par les belles prairies, comme il nous plaira, nous reposer ou bien agir, et, dans une vie libre de soucis, sans nous priver jamais, poursuivre sans relâche un but. Hôtes bienvenus partout, entrons hardiment ici; assurément, le bien suprême doit se trouver quelque part.

LA PRUDENCE. Je tiens enchaînées, éloignées de la multitude, deux des plus grandes ennemies des hommes, la Crainte et l'Espérance. Faites place! vous êtes sauvés.

Le colosse animé, je le conduis, voyez-le, chargé de tours, et il marche sans résistance, pas à pas, à travers des sentiers escarpés.

Mais là-haut, sur le pinacle, cette déesse aux ailes amples et puissantes qu'elle déploie pour se porter à la conquête aux quatre points du monde.

Autour d'elle, éclat et gloire brillent au loin de tous côtés; elle s'appelle la Victoire, reine de toute activité.

ZOÏLO-THERSITE [1]. Hu! hu! je viens à propos pour vous maltraiter tous! Mais celle que je me suis proposée pour point de mire est là-haut, dame Victoire! Avec ses deux ailes blanches, elle se croit volontiers un aigle, et là où seulement elle se tourne, s'imagine que tout lui appartient, peuple et pays. Patience! là où quelque chose de glorieux arrive, moi je m'emporte. Voir haut ce qui doit être bas, bas ce qui doit être haut; voir la ligne courbe droite, et la droite courbe, voilà ce qui, seul, fait que je me porte bien, et ce que je veux sur toute la terre.

LE HÉRAUT. Que la sainte baguette te frappe, méchant gueux! que tes membres se tordent aussitôt en d'affreuses convulsions! — Voyez, le double nain se pelotonne tout à coup en une masse immonde! — O prodige! — La masse devient œuf, l'œuf se gonfle, il crève; deux jumeaux s'en échappent : la vipère et la chauve-souris. L'une s'en va rampant dans la poussière; l'autre, noire, prend son essor vers le plafond. Toutes deux se hâtent au dehors pour faire alliance; je n'y voudrais pas être en tiers.

MURMURES. Alerte! on danse déjà là-bas. — Non, je voudrais être loin. — Sens-tu comme cela nous enveloppe, l'engeance fantastique? Cela frôle dans mes cheveux; — tout à l'heure je le sentais près de mon pied. — Aucun de nous n'est blessé; — mais nous sommes tous pris d'épouvante. — La plaisanterie se gâte. — Les imbéciles l'ont voulu ainsi!

LE HÉRAUT. Depuis que dans les mascarades les devoirs de héraut me sont confiés, je veille avec sollicitude à la porte, afin qu'ici, dans ce lieu de plaisir, rien de funeste ne vous atteigne; je ne plie ni ne cède, et pourtant je crains que, par les fenêtres, des Esprits de l'air ne se glissent; car des enchantements, des sortiléges, je ne saurais vous garantir. Si le nain vous effrayait, maintenant, là-bas, c'est toute une multitude en fureur. Le nom et le caractère de ces formes, je voudrais bien vous les expliquer, comme il convient à mon emploi; mais ce qui n'est pas compréhensible, je ne saurais le définir. Venez donc tous à

[1] Zoïle, ce Grec si fameux par ses ignobles critiques des œuvres de Platon et d'Homère. Thersite, ce bossu hideux et méchant dont il est question au XI[e] livre de l'*Iliade*. Il détestait Achille, Ulysse et Agamemnon, bravait insolemment les chefs de l'armée, et conseillait toujours la retraite. Ulysse le battit un jour de son sceptre, au point de le faire pleurer. Il finit par être tué par Achille. Après sa mort, les dieux le changèrent en une grenouille. Selon Platon, son âme passa dans le corps d'un singe. *Plato*, *de Republicâ*, lib. x. Tel est le couple gracieux que Goethe a réuni dans une seule individualité; de là Zoïlo-Thersite; le nom suffit cette fois pour indiquer la nature du personnage.

mon aide. Voyez-vous comme cela glisse à travers la foule? Attelé de quatre chevaux, voyez-vous ce char magnifique qui perce à travers tout? Mais il ne fend pas la masse, je ne vois nulle part qu'on se presse; il sème dans l'éloignement des étincelles de toutes couleurs; mille étoiles égarées tremblotent çà et là; on dirait une lanterne magique. Cela s'approche avec un ronflement furieux comme l'ouragan. Place! place! je frissonne!

Un enfant (*le guide du char*). Halte! coursiers; ployez vos ailes, obéissez au frein accoutumé, modérez-vous dès que je vous modère, partez rapides lorsque je vous anime. — Honorons ces lieux! — Voyez à l'entour s'accroître le nombre des gens ébahis, foule sur foule! A l'œuvre donc, héraut! à ta manière, avant que nous n'ayons fui, nomme-nous et nous explique; car nous sommes les Allégories : à ce compte, tu devrais nous connaître.

Le héraut. Je ne saurais te nommer; je pourrais plutôt te décrire.

L'enfant-guide. Essaie.

Le héraut. Il faut l'avouer, d'abord tu es jeune et beau, un enfant à peine adulte et que les femmes voudraient bien voir adulte accompli; tu me parais un galant en herbe, un séducteur de race.

L'enfant-guide. Cela s'entend! Continue, découvre le gai mot de l'énigme.

Le héraut. L'éclat noir de tes yeux, la nuit de ta chevelure qu'un diadème étincelant égaie! et quel gracieux manteau coule de tes épaules à tes talons, avec sa bordure de pourpre et de clinquant! On te prendrait vraiment pour une fille, et cependant je tiens que tu serais déjà capable de leur tourner la tête; tu as été à leur école.

L'enfant-guide. Et celui qui, tel que l'image de la magnificence, trône sur ce char?

Le héraut. Il semble un roi puissant et gracieux. Heureux celui qui sait gagner sa faveur! à quoi pourrait-il prétendre désormais? Son regard va au-devant du besoin, et sa joie pure de donner est plus grande que la possession et le bonheur.

L'enfant-guide. Tu ne dois pas t'en tenir là; songe qu'il faut le décrire avec exactitude.

Le héraut. La dignité ne peut se décrire; mais son visage frais et rond comme la lune pleine, ses joues en fleur qui s'épanouissent sous l'appareil du turban, une riche aisance dans les plis de sa robe! que dire de son maintien? Il me semble reconnaître en lui un souverain.

L'enfant-guide. C'est Plutus, dieu de la richesse, qui vient ici dans toute sa pompe. Le grand empereur l'appelle de tous ses vœux.

Le héraut. Maintenant dis-nous aussi, pour ce qui te regarde, le quoi et le comment.

L'enfant-guide. Je suis la Prodigalité, je suis la Poésie, je suis le poëte qui se satisfait en dispersant son propre bien. Moi aussi je suis riche im-

mensément, et me tiens l'égal de Plutus. J'anime et décore ses danses et ses fêtes ; ce qui lui manque, je le lui donne.

Le héraut. La fanfaronnade te sied à ravir; mais voyons un peu ce que tu sais faire.

L'enfant-guide. Voyez, il me suffit de claquer des doigts, et sur-le-champ des étincelles et des lueurs jaillissent autour du char. Tenez, voilà un collier de perles.

(Faisant toujours claquer ses doigts.)

A vous les agrafes d'or, les pendants d'oreilles, les colliers ; à vous aussi les peignes et les couronnes sans défaut, joyaux précieux montés en bagues ; je jette aussi par moment de petites flammes, attendant où elles peuvent prendre.

Le héraut. Comme elle happe et saisit tout, la chère multitude ! le donneur en est assailli. Il pleut des bijoux comme dans un rêve, et chacun veut en avoir quelque chose. Mais en voici bien de nouvelles, à présent ! Ce qu'ils saisissent avec tant d'avidité ne leur profite guère, les trésors leur échappent aussitôt. Le collier de perles se brise, et le pauvre diable n'a plus dans sa main que des scarabées qui se débattent ; il les secoue, et les voilà qui bourdonnent autour de sa tête. Les autres, au lieu de biens solides, n'ont attrapé que de frivoles papillons. Oh ! le fripon ! qui promet tant et ne donne que du clinquant !

L'enfant-guide. Oui, tu sais expliquer les masques; mais découvrir le fond des êtres n'est point l'affaire d'un héraut de cour : il faut à cet emploi des gens plus pénétrants. J'évite cependant toute querelle, et c'est à toi, maître, que s'adressent mes questions et mes paroles. (*Il se tourne vers Plutus.*) Ne m'as-tu pas confié le soin de guider tes quatre fougueuses cavales ? Ne les ai-je pas conduites avec bonheur, selon tes volontés ? Ne suis-je pas où tu m'indiques ? N'ai-je pas su, sur des ailes rapides, te conquérir la palme ? Si souvent que j'aie combattu pour toi, n'ai-je pas toujours été vainqueur? Les lauriers qui couvrent ton front, n'est-ce point mon esprit et ma main qui les ont tressés ?

Plutus. S'il est nécessaire que je l'atteste, je le dis volontiers : tu es l'esprit de mon esprit, tu agis toujours selon ma volonté, tu es plus riche que je ne le suis moi-même, et j'estime, pour honorer tes services, ce rameau vert plus haut que toutes mes couronnes. Je le proclame ici devant tous et du fond du cœur : Mon enfant bien-aimé, je suis content de toi.

L'enfant-guide, *à la foule.* Les plus riches dons de ma main, voyez, je les ai répandus à la ronde. Par-ci, par-là, je vois des têtes où brille une petite flamme que j'ai secouée. Elle saute de l'un à l'autre, s'attache à celui-ci, échappe à celui-là ; rarement elle s'élève flamboyante et luit splendide dans son éclat passager ; mais chez plusieurs, avant même qu'on ait pu soupçonner son existence, elle s'éteint, tristement consumée.

Caquetage des femmes. Celui-là, tout en haut sur le char, est, à coup

sûr, un charlatan. Derrière, se blottit Hanswurst [1], mais amaigri par la faim et la soif, et tel que jamais encore on ne l'a vu ; il ne sent rien quand on le pince.

L'AMAIGRI. Foin des hideuses carognes ! Je sais que je suis toujours le malvenu pour elles. Lorsque la femme prenait encore soin du foyer, on m'appelait Avarice ; en ce temps, la maison était en bon état : beaucoup y entrait, rien n'en sortait. Je veillais sur le coffre-fort et sur l'armoire ; c'était sans doute là un vice ! Mais lorsque, dans ces dernières années, la femme eut désappris l'économie, et qu'à la façon de tout mauvais payeur, elle a plus de désirs que d'écus, il reste à l'homme beaucoup à souffrir ; de quelque côté qu'il se tourne, des dettes. Gagne-t-elle quelque chose, elle le dépense pour son corps, pour son amant ; aussi, elle mange mieux, boit encore mieux avec la damnée troupe de galants. Ma passion pour l'or s'en accroît, et je suis l'Avare au masculin.

LA FEMME *en solo*. Que le dragon aille enfouir avec les dragons ; après tout, cela n'est que fourberie et mensonge ! Il vient pour provoquer les hommes, comme s'ils n'étaient pas assez désagréables sans cela.

LES FEMMES *en masse*. Cet homme de paille ! un soufflet sur sa joue ! Qu'a donc à nous menacer ce souffre-douleur ? Nous craignons bien ses grimaces, en vérité ! Les dragons ne sont que de bois et de carton. Sus ! sus ! tombez-lui sur la carcasse !

LE HÉRAUT. Par mon bâton ! paix là ! — Mais mon secours est inutile ; voyez comme les monstres furieux, envahissant l'espace, déploient la double paire de leurs ailes ! Les gueules pourvues d'écailles des dragons irrités s'agitent en vomissant du feu. La multitude fuit, la place est nette.

(Plutus descend du char.)

LE HÉRAUT. Il s'avance ; quelle majesté royale ! Sur un signe de lui, les dragons s'agitent ; ils ont descendu du char le coffre rempli d'or et d'avarice, le voilà à ses pieds : c'est un prodige comme cela s'est fait.

PLUTUS, *à l'Enfant-Guide*. Te voilà débarrassé de ce pesant fardeau, te voilà libre ; maintenant, alerte vers ta sphère ! Elle n'est point ici, où, dans la confusion et le bruit, les fantômes grotesques nous assiégent. Va-t'en là

[1] Hanswurst, pantin des farces allemandes.

L'Avarice aux yeux caves, aux membres décharnés, debout derrière le char où se prélasse, dans la pourpre de coussins, l'embonpoint épanoui du dieu de l'or, est encore un de ces contrastes que Goethe affectionne, et dont nous l'avons vu déjà souvent tirer parti. Au calme grandiose, à la sérénité magnifique de la Richesse personnifiée dans Plutus, le dieu au visage fleuri, à la barbe épaisse et suave, à la parole solennelle, il oppose la mine creuse, l'air ébouriffé et les pasquinades ignobles de l'avarice. N'y a-t-il pas aussi du Méphistophélès dans cet amaigri goguenard, espèce de clown du dieu Plutus, qui vient là comme le bouffon de la mascarade, *als Folie des Ganzen*, pour me servir d'une expression familière aux Allemands? Outre que sa présence derrière Faust l'indique assez (Méphistophélès ne quitte guère son compagnon, et Plutus ici n'est autre que Faust, Faust qui promet l'or et les richesses à l'empereur, ce grand TOUT du moyen âge, ce dieu Πᾶν), on le devine à ses velléités de luxure à la fois brutale et grotesque. Il est vrai que l'Avarice, en tant que péché capital, tient de l'enfer, et par là conserve avec le diable un air de famille auquel on peut facilement se méprendre.

où, toi pur, tu contemples la pureté sereine; là où tu t'appartiens, où tu n'as foi qu'en toi-même; là bas où le Beau et le Bon plaisent seuls. A la solitude! — Va y créer ton monde.

L'ENFANT-GUIDE. C'est ainsi que je m'estime comme digne envoyé, ainsi que je t'aime comme ton plus proche parent. Où tu résides est l'opulence, où je suis chacun se voit nager au milieu des plus riches trésors. Dans cette vie absurde, l'homme hésite souvent : se donnera-t-il à toi ou à moi? Les tiens, à la vérité, peuvent se reposer en désœuvrés; mais qui s'attache à mes pas a toujours quelque chose à faire. Je n'agis point en secret; je respire, et me voilà trahi. Adieu donc! tu me laisses à mon bonheur! Murmure doucement mon nom, et je reviens aussitôt.

(Il part comme il est venu.)

PLUTUS. Maintenant, il est temps de délier les trésors! Je touche les serrures avec la verge du héraut, cela s'ouvre. Voyez, dans les coffres d'airain, c'est un sang d'or qui circule; d'abord, la pompe des couronnes, des chaînes, des anneaux. La masse en ébullition menace de la dévorer tandis qu'elle fond.

CLAMEURS DIVERSES DE LA MULTITUDE. Voyez, oh! voyez, quelle fusion splendide! le coffre s'emplit jusqu'aux bords, — les vases d'or se fondent, les rouleaux roulent, les ducats bondissent tout monnayés. Oh! comme le cœur me bat, comme je vois tous mes désirs tourbillonner là sur le sol! — On vous l'offre, profitez-en sur-le-champ; vous n'avez qu'à vous baisser pour être riches. — Nous autres, prompts comme l'éclair, nous nous emparons du coffre.

LE HÉRAUT. Qu'est-ce donc? insensés! que voulez-vous? Il n'y a rien ici qu'un jeu de mascarade; ce soir, on n'en demande pas davantage. Croyez-vous qu'on va vous donner de l'or et des valeurs? Mais des jetons seraient de trop pour vous dans cette partie. Maladroits! qui voulez d'une aimable plaisanterie faire la vérité crue, à quoi vous servirait la vérité? — Vous vous jetez à corps perdu dans l'erreur grossière. — Plutus de carnaval, héros de mascarade, chasse-moi d'ici tout ce monde.

PLUTUS. Ton bâton va me servir à merveille; prête-le-moi pour un instant. — Je le trempe dans la flamme liquide. — Maintenant, Masques, gare à vous! Quels éclairs, quels craquements, quelle fusée d'étincelles! voilà déjà le bâton tout en feu. Qui s'approche de trop près est aussitôt brûlé sans pitié. Bon, je commence ma tournée.

CRIS ET CONFUSION. Aie! aie! c'est fait de nous. — Sauve qui peut! — Arrière, arrière, mon voisin! — J'ai le visage aspergé d'étincelles! — Que ce bâton de feu me pèse! — Nous sommes tous et tous perdus! — Arrière! troupe de masques! Arrière, arrière, foule insensée! — Oh! si j'avais des ailes, je m'envolerais.

PLUTUS. Déjà le cercle est élargi, et personne, je pense, n'est brûlé; la multitude cède, saisie d'épouvante. Cependant, comme gage de cet ordre, je trace un cercle invisible.

LE HÉRAUT. Tu as accompli une œuvre magnifique ; combien de grâces je rends à ta sage puissance !

PLUTUS. Nous ne sommes pas au bout, noble ami ; de la patience ! maint tumulte menace encore.

L'AVARICE. On peut, pour peu qu'on s'en soucie, contempler ce cercle avec un certain plaisir, car toujours les femmes sont en avant lorsqu'il s'agit de regarder ou de grignoter. Quant à moi, je ne suis pas encore si complétement rouillé ; une belle femme est toujours belle ; et puisqu'aujourd'hui cela ne me coûte rien, nous voulons nous en donner à cœur joie. Mais comme dans un lieu qui regorge de monde, toutes les paroles ne portent pas, je vais essayer avec prudence, et j'espère réussir, de m'exprimer clairement en pantomime ; si la main, le pied et les gestes ne me suffisent pas, ma foi ! je tente quelque espiéglerie. J'en userai de l'or comme d'une argile humide, car ce métal se convertit en toute chose.

LE HÉRAUT. Qu'a donc cet imbécile desséché ? Un pareil meurt-de-faim va-t-il faire de l'esprit ? Il réduit tout or en pâte ; l'or devient mou entre ses mains. Comme il le pétrit, comme il le roule ! et pourtant il garde toujours une forme ignoble. Le voilà qui se tourne vers les femmes ; elles poussent des cris, veulent s'enfuir, et se démènent d'une ignoble façon. Le drôle est mal accueilli. Je crains bien qu'il ne prenne plaisir à violer les convenances ; dès lors, je ne puis rester muet. Donne-moi mon bâton, que je le chasse.

PLUTUS. Il ne pressent pas ce qui nous menace du dehors ; laisse-le mener sa fête de fou, il ne va point lui rester de place pour ses pasquinades. La loi est puissante ; plus puissante est la nécessité.

TUMULTE ET CHANT. La troupe sauvage accourt des hauteurs de la montagne et des profondeurs du bois. Elle avance irrésistiblement : ils fêtent leur grand dieu Pan. Ils savent ce que nul ne sait, et se ruent dans le cercle vide.

PLUTUS. Je vous connais, vous et votre grand dieu Pan ; vous avez fait ensemble de vaillants coups ! Je sais fort bien ce que tout le monde ne sait pas, et je vous ouvre de bon cœur ce cercle étroit. Qu'un heureux destin les accompagne ! De curieux prodiges peuvent se passer ; ils ignorent où ils vont ; ils ne sont pas avisés.

CHANT SAUVAGE. Peuple fardé, tas de paillettes ! ils viennent bruts, viennent brutaux, à bonds hardis, à course ardente ; les voici tous forts et vaillants.

LES FAUNES. La troupe des Faunes a la danse lascive, la couronne de chêne dans les cheveux crépus, une oreille fine et pointue qui perce à travers les boucles, un petit nez camard, une large face, tout cela ne nuit pas auprès des femmes. Quand le Faune lui tend la patte, la plus belle ne fait pas la difficile.

UN SATYRE. Le Satyre bondit derrière les autres, le Satyre au pied de

bouc, à la jambe grêle, il lui faut à lui des membres maigres et nerveux. A la manière des chamois, sur les hauteurs de la montagne, il se délecte à regarder de tous côtés, et puis, ravivé par l'air de la liberté, il raille l'enfant et la femme et l'homme, qui là-bas, dans les vapeurs et la fumée du vallon, s'imaginent bonnement qu'ils vivent aussi, tandis qu'à lui, pur et sans trouble, à lui seul appartient là-haut le monde entier.

Les gnomes. Voici venir trotte-menu la troupe des Pygmées qui n'aiment pas à marcher deux à deux. Dans leur habit de mousse, avec leurs petites lanternes, ils s'agitent les uns les autres, chacun pour soi, tous grouillant comme une fourmilière de vers luisants; cela remue incessamment d'ici, de là, occupé dans tous les zigzags.

Proches parents des pieux trésors, bien connus comme chirurgiens du granit, nous saignons les hautes montagnes et puisons dans leurs veines planturenses. Nous amoncelons les métaux, partout accueillis que nous sommes avec des cris de bienvenue, car nous sommes les amis des hommes. Et cependant nous produisons l'or à la lumière, l'or pour les larrons et les entremetteurs, et ne laissons pas manquer de fer l'homme superbe qui inventa le meurtre en grand. Qui méprise les trois commandements, ne tient non plus guère compte des autres. Tout cela n'est pas de notre faute ; c'est pourquoi ayez comme nous patience.

Les géants. Les hommes sauvages, voilà leur nom ; sur le Harz, on les connaît bien. Nus, dans leur antique force, ils marchent ensemble en vrais géants. Un tronc de sapin dans la main droite, un grossier ceinturon autour du corps, un rude tablier de feuilles et de ramures, gardes comme le pape lui-même n'en a pas.

DES NYMPHES EN CHŒUR.

(Elles entourent le grand dieu Pan.)

Il vient, lui aussi ! le tout du monde est représenté dans le sublime Pan. Vous, les plus aimables, entourez-le, menez autour de lui vos danses folâtres ; car, bon et grave à la fois, il aime que l'on soit joyeux. Sous la voûte azurée du ciel il se tient constamment éveillé ; mais les ruisseaux l'enchantent de leurs murmures, et les brises le bercent dans un frais repos ; et lorsqu'il vient s'assoupir vers midi, la feuille cesse de trembler à la branche ; l'odeur balsamique des plantes vives emplit l'air silencieux : la Nymphe s'arrête en ses ébats, et là où elle se trouve s'endort. Cependant si tout à coup sa voix retentit avec puissance, comme le roulement du tonnerre ou le mugissement de la mer, nul ne sait plus où se tourner, l'armée vaillante se disperse, et dans le tumulte le héros frissonne. Honneur donc à qui de droit! Salut à celui qui nous amène ici !

DÉPUTATION DE GNOMES.

(Au grand dieu Pan.)

Si le bien suprême et splendide file dans les veines du granit et ne découvre ses labyrinthes qu'au pouvoir magique de la baguette divinatoire,

Nous autres, dans les grottes obscures, nous construisons notre maison de Troglodytes, et toi, à la pure lumière du soleil, tu dispenses généreusement les trésors.

Voilà que tout près d'ici nous venons de découvrir une source merveilleuse qui promet de donner, sans travail, ce qu'on pouvait à peine conquérir.

Il dépend de toi seul d'accomplir cette affaire; prends-la, Seigneur, sous ta protection! Tout trésor entre tes mains devient le partage de l'univers.

Plutus, *au Héraut.* Sachons nous contenir avec grandeur, et laissons s'accomplir ce qui se prépare. Ton courage, à toi, n'a jamais failli. Il va se passer maintenant quelque chose d'horrible; le monde et la postérité refuseront d'y croire : écris-le, toi, fidèlement dans ton protocole.

Le héraut, *saisissant la baguette que Plutus tient dans sa main.* Les nains conduisent doucement le grand dieu Pan à la source de feu. Elle jaillit en bouillonnant des profondeurs, puis retombe dans le gouffre, et la gueule béante demeure sombre; l'ébullition embrasée et fumante ondule encore. Le grand dieu Pan est là de bonne humeur et se réjouit du prodige. — Une écume de perles jaillit de tous côtés. Comment peut-il se fier à de pareils êtres? Il s'incline profondément pour regarder; — mais voilà que sa barbe tombe dedans. — Qui peut être cet homme au menton ras? Sa main le cache à nos yeux. — Un grand malheur survient, la barbe prend feu, et bientôt une traînée ardente enflamme la couronne, et la tête et la poitrine; la joie se change en peines. — La troupe accourt pour éteindre les flammes; mais nul n'y échappe, et plus on patauge et se débat, plus la flamme se multiplie et se ravive. Enveloppé dans l'élément ardent, tout un groupe de masques grille. Mais qu'entends-je? quelle nouvelle se transmet d'oreille en oreille, de bouche en bouche? O nuit à jamais lamentable, que de maux tu nous as apportés! Le jour de demain va proclamer ce que personne ne voudrait entendre. J'entends crier de tous côtés que c'est l'EMPEREUR qui souffre ces tourments. Oh! que toute autre chose fût vraie! L'Empereur brûle avec les siens. Maudits soient-ils eux tous qui l'ont poussé à s'entourer de fagots résineux et venir ici faire vacarme pour la destruction générale! O jeunesse! jeunesse! ne sauras-tu

jamais mettre un frein à ta joie ! O grandeur ! grandeur ! ne sauras-tu jamais concilier dans tes actes la raison et la puissance que tu exerces !

Déjà le bois est tout en flammes, elles montent aiguës et vont lécher les boiseries du toit ; un incendie général nous menace. La mesure de la désolation est comblée : je ne sais qui nous sauvera. Monceau de cendres d'une nuit, demain on verra gisante la riche magnificence impériale !

Plutus. Assez de frayeur ! Il est temps de venir à leur aide. — Puissance de cette baguette, frappe, et que le sol tressaille et retentisse ! Et toi, plaine infinie de l'air, emplis-toi d'une tiède vapeur ! Voltigez par ici, brouillards ; nuées grosses de pluie, planez sur cet embrasement tumultueux ! ruisselez, sifflez, petits nuages, gonflez-vous, exhalez-vous doucement ; partout efforcez-vous d'éteindre ! vous calmants, vous humides, changez en un orage ce vain jeu de flamme ! — Quand les Esprits menacent de nous nuire, c'est à la Magie de se remuer.

JARDIN DE PLAISANCE.

SOLEIL DU MATIN.

L'EMPEREUR et sa cour, hommes et femmes ; FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS vêtu convenablement, sans affectation, dans le goût du temps ; tous les deux s'agenouillent.

Faust. Pardonnes-tu, seigneur, l'incendie de carnaval ?

L'empereur, *leur faisant signe de se relever.* Je me souhaite beaucoup de farces de la sorte. — Un moment je me suis vu au milieu d'une sphère ardente, je croyais presque être Pluton. Un abîme de ténèbres et de charbon tout à coup embrasé de flamme ! d'ici et de là, dans les gouffres, tourbillonnaient des milliers de flammes extravagantes qui s'unissaient en une voûte ; des langues de flammes découpaient un dôme sublime toujours debout et toujours croulant. A travers le tourbillon des colonnes ardentes, je voyais dans le lointain se mouvoir la longue file des peuples ; ils se ruaient dans le vaste cercle, et me rendaient hommage, comme ils l'ont toujours fait. J'en ai reconnu plus d'un de ma cour, je semblais le roi des Salamandres.

Méphistophélès. Tu l'es, seigneur ! puisque chaque élément reconnaît ta majesté absolue. La flamme t'est soumise, tu viens de l'éprouver. Maintenant, plonge-toi dans la mer à l'endroit où sa fureur se déchaîne avec le plus d'emportement, et à peine auras-tu foulé du pied le sol jonché de perles, qu'aussitôt un cercle splendide se formera en bouillonnant. De haut et d'en bas, tu verras les flots verts, agiles, empourprés d'écume, se gonfler à souhait pour la plus magnifique demeure, autour de toi, point

central. A chaque pas que tu fais, des palais t'accompagnent. Les murailles même ont le don de vie, se meuvent avec la rapidité du trait, vont et viennent. Les monstres marins se pressent pour contempler ce spectacle nouveau, charmant. Là s'ébattent les dragons diaprés aux écailles d'or. Le requin jappe, tu lui ris dans la gueule. Quel que soit le spectacle que ta cour enchantée déploie autour de toi, tu n'as jamais contemplé une foule pareille. Cependant les images agréables ne te font pas défaut, les Néréides curieuses s'approchent du palais magnifique au sein de l'éternelle fraîcheur; les plus jeunes, timides et lascives comme les poissons; les autres, prudentes; déjà Thétis est instruite, elle tend au nouveau Pélée sa main et ses lèvres, et puis lui donne un siége au séjour de l'Olympe.

L'empereur. Pour les espaces de l'air, je t'en fais grâce; on franchit toujours assez tôt les degrés de ce trône-là.

Méphistophélès. Et la terre, tu l'as déjà, maître sublime!

L'empereur. Quel heureux destin t'apporte ici sans transition des *Mille et une Nuits?* Si tu ressembles pour l'abondance à Scheherazade, je te promets la plus haute des faveurs. Tiens-toi toujours prêt, si le monde uniforme me devient insupportable, comme cela lui arrive souvent.

Le maréchal *s'avance en toute hâte.* Gracieux souverain, je n'eusse jamais espéré porter dans ma vie la nouvelle d'un événement plus heureux que celui qui me transporte de joie et me ravit en ta présence : la dette est liquidée, tous les comptes sont payés, nous avons apaisé les serres des usuriers; me voilà délivré de ces tourments d'enfer. On ne ressent pas dans le ciel une joie plus sereine.

Le grand-maitre de l'armée *survient de même.* La solde vient d'être payée ponctuellement, l'armée entière s'engage de nouveau, le lansquenet se sent dispos, et l'hôte et les filles s'en trouvent bien.

L'empereur. Comme votre poitrine se dilate! comme votre face plissée se rassérène! D'où vient que vous marchez avec tant de précipitation?

Le trésorier, *qui se trouve là.* Interrogez ceux qui ont accompli l'œuvre.

Faust. C'est au chancelier qu'il convient d'exposer l'affaire.

Le chancelier, *qui s'avance à pas lents.* Quel bonheur pour mes vieux jours! Je mourrai satisfait. — Écoutez donc, et contemplez la feuille grosse de destinées qui vient de convertir tout mal en bien. (*Il lit.*) « On fait savoir « à qui le désire que ce papier vaut mille couronnes. Il est donné, pour « garantie certaine, un nombre infini de biens enfouis dans le sol de « l'empire. Les mesures sont prises pour que ce riche trésor, sitôt con- « quis, serve à l'acquittement. »

L'empereur. Je soupçonne ici quelque délit, quelque fourberie monstrueuse! Qui donc a contrefait le chiffre impérial? Un pareil crime est-il demeuré impuni?

Le trésorier. Rappelle tes souvenirs! Toi-même tu l'as signé, et cela, pas plus tard que cette nuit. Tu représentais le grand dieu Pan; le chan-

celier et nous t'avons adressé la parole en ces termes : « Consacre la joie de cette fête, consacre le salut du peuple par quelques traits de plume; et tu les as tirés clairement. Ensuite, des milliers d'artistes les ont reproduits rapidement par milliers. Pour que le bienfait pût sur-le-champ profiter à tous, nous avons timbré aussitôt des effets de toute sorte, de dix, de trente, de cinquante, de cent. Vous ne sauriez vous imaginer que de bien il en résulte pour le peuple. Voyez votre cité, naguère décomposée à moitié dans les bras de la mort, comme elle renaît de toutes parts à la vie et tressaille ivre de plaisir. Bien que ton nom fasse dès longtemps le bonheur du monde, jamais on ne l'avait contemplé avec tant d'amour. L'alphabet devient désormais superflu, ce signe suffit pour rendre heureux chacun.

L'EMPEREUR. Mes sujets reconnaissent-ils à cela la valeur de l'or pur? L'armée, la cour, consentent-elles à se payer avec? En ce cas, quel que soit mon étonnement, je dois le laisser avoir cours.

LE MARÉCHAL. Il serait impossible d'arrêter le papier dans son vol, il se disperse avec la rapidité de l'éclair. La boutique des changeurs est toute grande ouverte; on y honore chaque effet par l'or et l'argent, avec quelque rabais à la vérité. De là, on se rend chez le boucher, chez le boulanger, chez l'aubergiste. La moitié du monde ne rêve que festins, tandis que l'autre se pavane dans des habits neufs. Le mercier coupe, le tailleur coud. Le vin jaillit dans les tavernes aux cris de : Vive l'empereur! les pots fument, les broches tournent, les assiettes clapotent.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Qui se promène à l'écart sur les terrasses y rencontrera la beauté splendidement parée; un de ses yeux se dérobe sous le tissu de l'éventail de plumes; elle sourit et lance un regard...... et les riches faveurs de l'amour s'obtiennent plus vite que par l'esprit et l'éloquence. On n'aura plus besoin de se charger de bourses et de sacs; une petite feuille se porte facilement dans le sein; elle s'y accouple au mieux avec des billets d'amour. Le prêtre la porte pieusement dans le bréviaire, et le soldat, pour avoir les mouvements plus lestes, allége vite sa ceinture. Que Sa Majesté me pardonne si je semble amoindrir le grand œuvre en l'appréciant ici dans ses plus petits avantages.

FAUST. La plénitude des trésors qui, dormante, gît profondément dans le sol de tes États, demeure sans profit. La plus vaste pensée ne saurait contenir une pareille richesse; la fantaisie dans son essor le plus sublime, si haut qu'elle tende, ne saurait suffire; mais les Esprits dignes de contempler la profondeur conçoivent pour l'infini une confiance infinie.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Un tel papier, au lieu d'or et de perles, est si commode! On sait ce qu'on a; il n'est besoin ni de peser ni de changer, et l'on peut s'en donner à cœur joie avec les filles et le vin. Veut-on du métal? un changeur est là tout près; et si le métal manque, on creuse le sol quelque temps; on met coupes et chaînes aux enchères, et voilà le papier aussitôt amorti, à la honte des incrédules qui nous raillaient insolemment. On ne

veut plus autre chose, une fois qu'on y est accoutumé. Et désormais, dans tous les États de l'empereur, on aura sous la main assez d'or, de bijoux et de papier.

L'empereur. Vous avez bien mérité de notre royaume; que la récompense soit proportionnée, autant que possible, au service. Nous vous confions le sol intérieur de nos États; vous êtes les plus dignes custodes des trésors. Vous connaissez la cachette profonde et bien gardée; que les fouilles ne soient entreprises que sur votre parole. Unissez-vous maintenant, vous, maîtres de nos trésors; remplissez avec ardeur les devoirs de votre ministère, où se réunissent le monde supérieur et le monde inférieur, heureux d'être ensemble.

Le trésorier. Il ne doit plus exister entre nous une ombre de discorde; je m'applaudis d'avoir l'enchanteur pour collègue.

(Il sort avec Faust.)

L'empereur. Si je comble de mes présents un chacun à ma cour, qu'on m'avoue l'usage qu'on en veut faire.

Un page, *recevant.* Moi, je vivrai joyeux, content, de bonne humeur.

Un autre, *de même.* Moi, j'achète sur-le-champ, à ma bien-aimée, anneaux et chaînes d'or.

Un camérier, *empochant.* Moi, dès à présent, je bois double et du meilleur vin.

Un autre, *de même.* Les dés tressaillent déjà dans ma poche.

Un seigneur banneret, *avec circonspection.* J'acquitte les dettes qui pèsent sur mon château et mes domaines.

Un autre, *de même.* Un trésor! que je vais enfouir auprès d'autres trésors!

L'empereur. J'espérais en vous du cœur et de l'ardeur pour des actions nouvelles; mais qui vous connaît, facilement vous devine. Je le vois bien, au milieu de la splendeur des trésors, vous demeurez tels que vous avez été, après comme auparavant.

Le fou, *survenant.* Vous dispensez des grâces, souffrez que j'y participe.

L'empereur. Comment! encore vivant! Tu irais les boire sur l'heure!

Le fou. Vos billets magiques! je n'y comprends pas grand'chose.

L'empereur. Je le crois bien, car tu les emploies mal.

Le fou. En voilà d'autres qui tombent! je ne sais ce que je vais faire.

L'empereur. Prends-les, c'est ton lot.

(*Exit.*)

Le fou. Cinq mille couronnes dans mes mains!

Méphistophélès. Outre à deux jambes, te voilà relevé!

Le fou. Cela m'arrive souvent, mais sans que je m'en trouve aussi bien qu'à présent.

Méphistophélès. Tu te réjouis tant que te voilà tout en sueur.

Le fou. Mais, regardez, est-ce que ça vaut bien de l'or?

Méphistophélès. Tu vas avoir avec ce que ton gosier et ton ventre souhaitent.

Le fou. Et je puis acheter des champs, une maison et des bestiaux?

Méphistophélès. Cela s'entend! Tu n'as qu'à offrir, rien ne te manquera.

Le fou. Et un château, avec bois, et chasse, et vivier?

Méphistophélès. Malepeste! j'aimerais assez te voir mon seigneur.

Le fou. Dès ce soir je me prélasse dans mes domaines.

(*Exit.*)

Méphistophélès, *seul.* Qui doute encore de l'esprit de notre fou?

UNE GALERIE OBSCURE,

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

Méphistophélès. Pourquoi m'entraînes-tu dans ces corridors sombres? N'y a-t-il point assez de joie là-bas, et dans cette foule de la cour, épaisse et bariolée, l'occasion manque-t-elle pour la raillerie et l'imposture?

Faust. Ne me parle pas ainsi; un pareil langage est usé pour moi jusqu'à la corde. Ce va-et-vient continuel est tout simplement pour éviter de me répondre. Cependant on me tourmente pour agir; le Maréchal et le Chambellan ne me laissent pas respirer. L'Empereur veut, et il faut que cela s'accomplisse, l'Empereur veut voir Hélène et Pâris devant ses yeux; le chef-d'œuvre des hommes et des femmes, il veut le contempler en formes saisissables. Vite, à l'œuvre! je ne puis manquer ici de parole!

Méphistophélès. C'était folie aussi que de promettre une telle chose à la légère.

Faust. Tu n'as point songé, camarade, où tes expédients nous conduisaient; d'abord nous l'avons fait riche, à présent il s'agit de l'amuser.

Méphistophélès. Tu penses, toi, que cela se fait si aisément! Voici maintenant d'autres degrés à franchir, et de plus rudes: on te donne à puiser dans un trésor inouï, et, comme un insensé, tu finis par contracter de nouvelles dettes! Tu penses qu'Hélène est aussi facile à évoquer que ces simulacres de papier-monnaie. Pour les sorcières, les spectres, les fantômes, les nains aux goîtres velus, à la bonne heure! je suis prêt à te servir sur le-champ, avec toute ma troupe; mais les commères du diable, sans les décrier, ne peuvent passer pour des héroïnes.

Faust. Voilà bien ta vieille chanson! Avec toi, on tombe toujours dans l'incertain; tu es le père de tous les obstacles, et, pour chaque expédient, il te faut une récompense nouvelle. Tu vas grommeler, je le sais, et ce sera fait; le temps de se retourner, et tu vas les produire.

Méphistophélès. Le peuple païen ne me regarde pas; il habite son enfer particulier.... Cependant, j'entrevois un moyen.

Faust. Parle! parle! j'écoute.

Méphistophélès. C'est à regret que je te révèle le mystère sublime. — Il y a des déesses augustes qui règnent dans la solitude; autour d'elles, point de lieu, encore moins de temps; le trouble vous saisit quand on parle d'elles. Ce sont les Mères[1]!

Faust, *épouvanté*. Les Mères!

Méphistophélès. Est-ce que tu trembles?

Faust. Les Mères! les Mères! Cela tinte d'une façon si étrange!

Méphistophélès. Et cela est. Déesses inconnues à vous, mortels, et que nous autres ne nommons guère volontiers[2]. Tu vas chercher leur demeure dans les profondeurs; toi seul es cause que nous avons besoin d'elles.

[1] *Mères*, principe mystérieux de toute chose étant ou devant être. Elles habitent en dehors de l'espace et du temps, dans le vide éternel. Il faut renoncer à se les représenter dans une individualité quelconque. Ni les sorcières de *Macbeth*, ni la vieille Baubo sur le Brocken, ni Hécate, ni les Sibylles, ni même les formes *préadamitiques*, types de la nature humaine, dont parle Byron dans son *Caïn*, ne sauraient réclamer la parenté des *Mères*. L'idée abstraite elle-même, l'idée de temps et de lieu, glisse sur ces figures, plus mystiques encore que fantastiques. « En dehors des régions inférieures, la nature ne nous laisse voir que l'instant de passage, et pour ce qui est des régions supérieures, elle ne nous montre que des formes en état de progrès. Ses mille sentiers invisibles de transformation, elle se les garde pour elle-même. Tel était le royaume de l'incréé, le vaste ὕλη, ou l'*Hades*, au fond duquel nul regard humain ne plonge. » Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, fünftes Buch, 11 Abschnitt. — Méphistophélès les appelle des divinités inconnues aux mortels. L'épouvante de Faust s'explique : il ignore ce qui l'attend au sein du vide éternel, de ces mystères dont le diable lui-même est inhabile à soulever les voiles. Il hésite : la fureur de connaître, son désir de posséder Hélène l'emportent. Le doux naturel de Marguerite s'efface devant l'influence souveraine de la grandeur plastique. Il part; et Méphistophélès, peu rassuré sur l'issue de l'entreprise, s'écrie : Je suis curieux de savoir s'il reviendra. — Le lecteur partage cette incertitude, cette horreur de l'inconnu et de l'inaccessible dont l'imagination du grand poëte vous pénètre presque à l'égal de Faust. Au reste, outre que cette scène de fantasmagorie puise dans son mystère même un intérêt singulier, elle prépare les événements qui surviendront plus tard, et sert d'exposition et d'intermédiaire à la tragédie antique du deuxième et du troisième acte. Sous ce point de vue, il n'est pas impossible que Goethe, génie classique même dans ses plus vagabondes fantaisies, ait voulu, à l'aide de cette idée bizarre des *Mères*, atténuer, aux yeux de la doctrine des trois unités, l'étrangeté du saut gigantesque qu'il va faire en passant ainsi tout d'un coup, sans autre transition que son caprice, du milieu du moyen âge allemand en pleine antiquité grecque. (Voir notre *Essai sur Goethe* et le *Second Faust* en tête de ce volume.) — Diodore de Sicile rapporte que les habitants de Minoa et d'Engyon honoraient, sous le nom de Mères, les nourrices de Jupiter, et attribuaient à ce culte, venu de Crète, une influence heureuse sur la vie des hommes et les moissons de la terre. S'il faut en croire la légende que Diodore raconte d'après Aratus, ces Mères brillent sous le signe de l'Ours, au firmament, où Jupiter les attira par reconnaissance. Le temple des Mères était vaste et magnifique, plein de terreurs superstitieuses, de traditions, et de pratiques ayant rapport au culte des forces élémentaires, aux forces de la nature, qui préexistent, comme on sait, aux divinités olympiennes d'Homère. Ainsi l'explication que nous donnons plus haut des *Mères*, éléments, principes de toutes choses étant ou devant être, trouverait dans ce culte une autorité nouvelle. Nous ne serions pas éloigné de croire que c'est de là que Goethe a pris l'idée de ces « déesses augustes qui vivent dans la solitude, » se réservant toutefois de leur donner, en sa qualité de poëte du Nord, un sens plus profond et plus mystérieux. L'allégorie a ses droits. Du sein de l'être immobile, des éléments sans forme, les idées premières de toute beauté s'émanent; la contemplation de la nature et le génie poétique les évoquent à la lumière, et voilà Pâris et Hélène, tout l'être grandiose de l'antiquité, qui passe devant nous dans la fleur de sa jeunesse et dans l'éclat de sa gloire.

[2] La répugnance est ici toute naturelle. Méphistophélès, dans son matérialisme grossier, n'aime que le corporel et le palpable, et veut, autant que possible, ne rien avoir à démêler avec les Mères, les idées. Le lecteur n'a pas oublié ces paroles que Méphistophélès adresse à Faust dans la première partie : « Je te le dis, un drôle qui spécule est comme un animal qu'un Esprit malin fait tournoyer

FAUST. Le chemin?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Aucun chemin! à travers des sentiers qui n'ont point été foulés et ne le seront pas; un chemin vers l'inaccessible et l'impénétrable. Es-tu prêt? Il n'y a point de serrure à forcer, point de verrous; tu seras poussé par les solitudes. As-tu l'idée du vide et de la solitude?

FAUST. Tu pourrais t'épargner, je pense, de semblables discours; cela sent le bouge de la sorcière, cela sent un temps qui n'est plus. N'a-t-il pas fallu avoir commerce avec le monde, apprendre le vide, en instruire à mon tour les autres? — Si je parlais raison, selon qu'il me semblait, la contradiction éclatait deux fois plus haut; j'ai dû, contre ces coups rebutants, chercher un refuge dans la solitude et le désert, et, pour ne pas vivre complétement oublié, tout seul, me donner enfin au diable.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Livre-toi à l'Océan, perds-toi dans la contemplation de l'infini, là du moins tu verras la vague venir à toi sur la vague, à l'instant même où l'épouvante te saisira, en face de l'abîme entr'ouvert. Tu verras au moins quelque chose. Dans les vertes profondeurs de la mer paisible, tu verras les dauphins qui glissent, les nuages qui filent, le soleil, la lune et les étoiles; dans le lointain éternellement vide, tu ne verras plus rien, tu n'entendras plus le bruit des pas que tu feras, et tu ne trouveras rien de solide où te reposer.

FAUST. Tu parles comme le premier des mystagogues qui ait jamais trompé un fidèle néophyte; au rebours seulement. Tu m'envoies dans le vide pour que mon art et ma force s'augmentent. Tu me traites un peu comme le chat, afin que je te tire les marrons du feu. N'importe, nous voulons approfondir ceci; dans ton néant, j'espère, moi, trouver le tout.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Que je te félicite avant de nous séparer! Je vois maintenant que tu connais ton diable. Prends-moi cette clef [1].

FAUST. Quoi! cela?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Prends-la d'abord, et garde-toi d'en méconnaître la puissance.

FAUST. O prodige! Elle grandit entre mes mains, elle s'enflamme, des éclairs en jaillissent!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Commences-tu à t'apercevoir de ce que tu possèdes en elle? Cette clef te flairera la place. Suis-la, elle va te guider près des Mères.

FAUST, *frémissant*. Des Mères! le mot pénètre toujours en moi comme un coup de foudre. Qu'est-ce donc que ce mot que je ne puis entendre?

sur l'aride bruyère, tandis que tout autour s'étendent de beaux pâturages; » et quelques pages plus loin, dans la scène de l'Écolier : « Mon bon ami, la théorie est grise, et l'arbre doré de la vie est vert. » Tel nous l'avons connu, tel nous le retrouvons.

[1] On peut voir dans cette clef un symbole de la spéculation, ou de la philosophie de la nature. Elle ouvre les éléments, source de toute vérité. — Il y a aussi un fameux livre de magie intitulé *la Clef de Salomon*. — Faust en parle dans la première partie : « Sur de pareils Esprits la clef de Salomon est infaillible. »

Méphistophélès. Es-tu borné, qu'un mot nouveau te trouble? Veux-tu n'entendre jamais que ce que tu as entendu déjà? quel que soit le son étrange d'une parole, tu as assez vu de prodiges pour ne pas t'émouvoir.

Faust. Je ne cherche pas mon salut dans l'indifférence; ce qui fait tressaillir l'homme est sa meilleure partie. Si cher que le monde fasse payer à l'homme le sentiment, ému, il sent à fond l'immensité.

Méphistophélès. Descends donc! je pourrais aussi bien dire : Monte; c'est tout un. Echappe à ce qui est. Lance-toi dans les espaces vides des images. Va te réjouir au spectacle de ce qui n'existe plus depuis longtemps. Le tourbillon roule comme des nuages. Agite ta clef dans l'air et tiens-les à distance de toi.

Faust, *transporté*. Bien! à mesure que je la serre, je sens naître en moi une force nouvelle, ma poitrine s'élargit pour le grand-œuvre.

Méphistophélès. Un trépied [1] ardent te fera connaître, enfin, que tu es arrivé à la profondeur des profondeurs. A ces clartés tu verras les Mères. Les unes sont assises, les autres sont debout et marchent, comme cela se trouve. Forme, transformation, éternel entretien du sens éternel! Entouré des images de toute créature, elles ne te verront pas, car elles ne voient que les idées. Courage alors! le danger sera grand. Va droit au trépied et le touche de ta clef.

(Faust élève sa clef d'or dans une attitude décidée et souveraine.)

Méphistophélès, *le contemplant*. C'est bien. Le trépied s'attache à toi, il te suit comme un fidèle satellite. Tu remontes avec calme, le bonheur t'élève, et avant qu'elles aient pu s'en apercevoir, te voilà de retour avec ta conquête. Une fois le trépied déposé ici, tu évoques, du sein des ténèbres, le héros et l'héroïne. Le premier qui se soit jamais avisé de cette action !... L'action est faite, et c'est toi qui l'as accomplie. Ensuite, et par l'opération magique, les vapeurs de l'encens seront transformées en dieux.

Faust. Et maintenant?

Méphistophélès. Maintenant, que ton être tende à son but souterrain. Descends en trépignant, en trépignant tu remonteras.

(Faust trépigne et disparaît.)

Méphistophélès. Pourvu seulement que la clef lui réussisse! Je suis curieux de voir s'il reviendra.

[1] Allusion à l'oracle de Delphes, peut-être aussi au nombre trois, nombre mystérieux et sacré dans la théologie antique, comme dans l'alchimie du moyen âge; *sunt tres Matrices*, Mercurius, Sulphur, Sal. (Lex Alchem.)

SALLES SPLENDIDEMENT ÉCLAIRÉES.

L'EMPEREUR et LES PRINCES, la Cour en émoi.

Le chambellan, *à Méphistophélès*. Vous nous devez encore la fantasmagorie. Vite, à l'œuvre! le maître est impatient.

Le maréchal. Notre gracieux monarque demandait après tout à l'heure. C'est manquer à Sa Majesté que de différer plus longtemps.

Méphistophélès. Mon compagnon s'en est allé pour cette affaire; il sait déjà comment s'y prendre. Il travaille dans la retraite en silence. Il faut qu'il s'y applique d'une ardeur singulière, car quiconque cherche le trésor, le beau, doit appeler à son aide le plus grand des arts, la magie des sages.

Le maréchal. Quels que soient les arts que vous employez, peu importe, l'Empereur veut que tout soit prêt.

Une blonde, *à Méphistophélès*. Un mot, seigneur. J'ai le visage assez clair, vous voyez : cependant il s'en faut de beaucoup qu'il demeure ainsi quand vient l'été fâcheux! alors cent vilaines taches rouges bourgeonnent et couvrent la blancheur de ma peau : c'est affreux. Quel remède?

Méphistophélès. Sur ma foi, c'est dommage; un si joli trésor taché au mois de mai comme une peau de panthère! Prenez-moi du frai de grenouille, des langues de crapauds, distillez tout cela fort soigneusemen lorsque la lune sera pleine; sitôt qu'elle commencera à décroître, appliquez ce collyre proprement; vienne le printemps, et les taches auront disparu.

Une brune. La foule vient à vous de tous côtés, souffrez que je vous consulte à mon tour. Ce pied gelé m'empêche de courir et de danser; je suis même maladroite à faire la révérence.

Méphistophélès. Laissez un peu, que j'appuie mon pied sur votre pied malade.

La brune. Soit, cela se fait bien entre amoureux.

Méphistophélès. Mon coup de pied, mon enfant, a bien d'autres vertus : *similia similibus;* c'est le remède à tous les maux; le pied guérit le pied, ainsi des autres membres. Approchez; attention! vous ne me le rendrez pas.

La brune, *poussant les hauts cris*. Aïe! aïe! cela brûle! Quel rude coup! c'est comme un sabot de cheval.

Méphistophélès. Oui, mais vous êtes guérie. Tu peux maintenant danser tant qu'il te plaira, et jouer du pied sous la table avec ton amoureux.

Une dame, *traversant la foule*. Laissez-moi, de grâce, arriver jusqu'à lui; je n'y tiens plus, je sens le mal bouillonner dans le fond de mon cœur; hier encore il cherchait le bonheur de sa vie dans un

regard de mes yeux, et le voilà aujourd'hui qui cause avec elle et me tourne le dos.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Hélas! c'est grave en effet; mais, écoute-moi : approche-toi de lui sur la pointe du pied, prends ce charbon, trace une raie avec, sur ses manches, son manteau, ses épaules, et l'infidèle sentira, comme tu le souhaites, le repentir le piquer au cœur. Quant à toi, il te faudra avaler ce charbon sur-le-champ, et cela sans te mouiller les lèvres d'une goutte d'eau ou de vin. Suis mes conseils, et ce soir même tu l'entendras soupirer devant ta porte.

LA DAME. Ce n'est pas du poison, au moins?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *indigné*. Respect à qui de droit! Vous iriez loin avant de trouver un charbon pareil. Il provient d'un bûcher que nous attisâmes jadis avec grand zèle.

UN PAGE. Je suis amoureux, monseigneur, et l'on me traite en enfant.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part*. Je ne sais plus à qui entendre. (*Au page.*) Ne vous adressez pas aux plus jeunes, les matrones sauront bien vous apprécier. (*D'autres se pressent autour de lui.*) Encore de nouvelles! quelle rude besogne! J'aurai recours à la vérité; le moyen est désespéré, mais le danger est grand : — ô Mères, Mères! lâchez Faust.

(Regardant autour de lui.)

Déjà dans la salle les flambeaux s'obscurcissent. La cour entière s'émeut tout à la fois. Je les vois défiler en cortége, à travers les longues allées, les galeries lointaines. Voilà! ils se rassemblent dans le vaste espace de l'antique salle des Chevaliers, qui les contient à peine. Les larges murs sont couverts de tapis, les niches et les coins étincelants d'armures. On pourrait, je pense, se passer ici d'évocation magique; les Esprits s'y donneraient d'eux-mêmes rendez-vous.

LA SALLE DES CHEVALIERS.

(Lumière douteuse.)

(L'Empereur et la Cour ont pris place.)

LE HÉRAUT. La domination mystérieuse des Esprits me gâte mon ancienne fonction d'annoncer le spectacle. Vainement on cherche avec la saine raison à s'expliquer cette vie confuse. Les siéges, les fauteuils sont disposés; on fait asseoir l'Empereur devant la muraille. Sur les tapisseries il peut contempler à son aise les batailles des grands siècles. Maintenant tous sont placés, l'Empereur et la cour à la ronde. Les dames se pressent dans le fond, et dans les heures mystérieuses de vision, l'amoureuse a trouvé

place amoureusement près de l'amoureux. Et maintenant que tous sont à leurs postes respectifs, nous sommes prêts. Que les spectres paraissent !

(Fanfares.)

L'ASTROLOGUE. Que le drame commence donc son cours sur-le-champ, le maître l'a ordonné; murailles, ouvrez-vous! Rien ne l'empêche plus, l'heure de la magie est arrivée.

Les tapisseries flottent, comme roulées par l'incendie; la muraille se fend et se bouleverse, un théâtre profond semble se dresser, une clarté mystérieuse nous illumine, et je monte sur le proscénium.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *montrant sa tête hors du trou du souffleur.* D'ici j'espère me concilier la faveur générale; souffler est l'éloquence du diable. (*A l'astrologue.*) Tu connais la mesure dans laquelle les étoiles marchent, et tu comprendras en digne maître les paroles que je te soufflerai.

L'ASTROLOGUE. Voilà qu'il s'élève à nos yeux, par prodige, suffisamment massif, un temple antique. Semblables à l'Atlas qui jadis portait le ciel, un bon nombre de colonnes se déroulent autour; elles doivent suffire à la masse de granit, puisque deux porteraient un monument énorme.

L'ARCHITECTE. Vous appelez cela antique! en vérité, je ne saurais en faire cas; on devrait appeler cela lourd et pesant. On appelle noble ce qui n'est que commun, grandiose ce qui n'est que gauche. J'aime la colonnette svelte, ambitieuse, immense; le zénith ogival nous élève l'esprit. Un tel édifice nous édifie bien autrement!

L'ASTROLOGUE. Saluez avec respect l'heure que les étoiles vous accordent; que la raison soit liée par la parole magique, et qu'en revanche la fantaisie superbe et vagabonde prenne son libre essor; regardez de tous vos yeux ce que vous avez désiré ardemment; c'est impossible, et par conséquent d'autant plus digne de foi.

FAUST.

(Il s'élève de l'autre côté de l'avant-scène.)

L'ASTROLOGUE. Je vous annonce, en vêtements sacerdotaux, le front couronné, un homme merveilleux qui vient accomplir maintenant ce qu'il a courageusement entrepris. Un trépied monte avec lui du sein de l'abîme. Déjà je flaire les bouffées d'encens qui s'exhalent du vase. Il se prépare à bénir le grand œuvre; de tout cela il ne peut que résulter quelque chose d'heureux.

FAUST, *d'un ton solennel.* Je vous adjure, ô Mères qui trônez dans l'infini, éternellement solitaires, sociables pourtant, la tête ceinte des images de la vie, actives, mais sans vie ! Ce qui fut jadis se meut là dans son apparence et sa splendeur, car il veut être éternel. Et vous, vous savez répartir tout cela, ô puissances suprêmes, pour la tente du jour et la voûte des nuits.

La vie agréable entraîne les unes dans son cours, le magicien hardi s'empare des autres, et, dans sa générosité prodigue, plein de confiance, laisse voir à chacun les mystères qu'il désire contempler.

L'Astrologue. A peine l'ardente clef a touché le bassin du trépied, que déjà un vague brouillard emplit l'espace; il pénètre insensiblement et flotte à la manière des nuages; il se dilate, se roule en flocons, s'engrène, se disperse, se ramasse. Et maintenant, attention à l'intermède des Esprits! un chef-d'œuvre! Ils marchent, une musique les enveloppe; de ces sons aériens s'exhale un je ne sais quoi; en filant, ces sons deviennent mélodie. La colonnade résonne, le triglyphe aussi; on dirait que le temple chante en entier. Le brouillard s'abaisse; du sein de la vapeur transparente un beau jeune homme s'avance en mesure. — Ici s'arrête mon emploi. — Que sert de le nommer? qui ne reconnaît en lui le gracieux Pâris?

Première dame. Oh! quelle brillante fleur de jeunesse et de santé!

Seconde dame. Comme une pêche! frais et plein de sève!

Troisième dame. Comme ses lèvres finement dessinées s'arrondissent avec volupté!

Quatrième dame. Tu boirais volontiers à pareille coupe!

Cinquième dame. Charmant, en vérité! Sur le chapitre de l'élégance, il y aurait bien quelque chose à redire.

Sixième dame. Un peu plus de souplesse dans les membres ne nuirait pas.

Un chevalier. J'ai beau le contempler, je n'aperçois en lui que le pâtre, rien qui rappelle le prince ou les manières de la cour.

Un autre. A moitié nu, c'est un beau jeune homme, j'en conviens; mais il faudrait un peu le voir équipé.

Une dame. Il s'assied avec mollesse, abandon.

Un chevalier. Vous seriez à votre aise sur ses genoux?

Une autre dame. Il pose avec tant de grâce son beau bras sur sa tête!

Un chambellan. Le rustre! Voilà qui me paraît de la dernière inconvenance!

La dame. Vous autres hommes, il faut que vous trouviez toujours à critiquer.

Le chambellan. En présence de l'Empereur s'étendre de la sorte! fi donc!

La dame. Ce n'est qu'une pose! Il se croit seul.

Le chambellan. Qu'importe? le théâtre même, ici, doit se conformer à l'étiquette.

La dame. Un doux sommeil vient d'assoupir le tout aimable.

Le chambellan. Bon! Maintenant le voilà qui va ronfler! Oh! c'est naturel! parfait!

Une jeune dame, *dans le ravissement*. Quelle senteur trempée de rose et d'encens porte ainsi la fraîcheur jusque dans le plus profond de mon âme?



UNE DAME PLUS AGÉE. Oui, vraiment, un souffle embaumé pénètre dans les cœurs; ce souffle vient de lui.

UNE VIEILLE. C'est la fleur de croissance, fleur d'ambroisie, qui s'ouvre dans son sein juvénile, et parfume l'atmosphère autour de lui.

(Hélène paraît.)

MÉPHISTOPHÉLÈS. C'est donc elle ! Ma foi ! devant celle-là je ne craindrais rien pour mon repos! Elle est jolie, mais ne me dit pas grand'chose.

L'ASTROLOGUE. Quant à moi, cette fois, je n'ai plus rien à faire, et, comme homme d'honneur, je l'avoue et le confesse. La déesse s'avance, et quand j'aurais des langues de flamme... — On a de tout temps beaucoup célébré la beauté. Celui à qui elle apparaît est ravi hors de lui ; celui à qui elle appartint fut trop heureux.

FAUST. Ai-je donc bien mes yeux encore? N'est-ce pas la source de la pure beauté qui s'épanche à torrent dans l'intérieur de mon être? Prix fortuné de ma course terrible! Néant du monde avant cette révélation ! combien ne s'est-il pas transformé depuis ce sacerdoce que je viens d'accomplir ! Pour la première fois le monde me paraît désirable, solide, plein de durée. Que le souffle de la vie s'éteigne en moi, si jamais je puis m'acclimater loin de ta présence ! — La douce figure qui jadis me ravit, et dont le reflet magique m'enchanta, n'était que l'ombre d'une telle beauté. C'est à toi que je voue toute force active, toute passion ; à toi sympathie, amour, adoration, délire.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *du fond de son trou* [1]. Contenez-vous et ne sortez pas de votre rôle.

UNE DAME AGÉE. Grande, bien faite, la tête un peu petite seulement.

UNE DAME PLUS JEUNE. Mais voyez donc le pied ! comment ferait-il pour être plus lourd ?

UN DIPLOMATE. J'ai vu des princesses qui lui ressemblaient ; pour moi, je la trouve belle de la tête aux pieds.

UN COURTISAN. Elle s'approche du jeune homme endormi, d'un air malin et doux.

LA DAME. Qu'elle est affreuse à côté de cette image si pure de jeunesse !

UN POETE. Elle l'éclaire de sa beauté.

LA DAME. Endymion et la Lune! un vrai tableau !

LE POETE. Précisément ! la déesse semble descendre, elle se penche sur lui pour boire son haleine ; ô moment digne d'envie ! — un baiser ! — la mesure est comblée.

[1] Dès le commencement de la scène, Méphistophélès s'est tapi dans le trou du souffleur, et c'est de là qu'il prend part à l'intermède. Le diable n'a que faire de tous ces artifices du beau langage dont un avocat tire profit; il veut tenter et non persuader. C'est un serpent qui s'insinue par l'oreille dans le cœur. A ce compte, que lui serviraient tous ces grands mouvements oratoires et ces grands gestes de tribune? Il ne professe pas le mal, il le souffle. Qu'on se rappelle la magnifique scène de l'église dans la première partie.

UNE DUÈGNE. Devant tout le monde ! cela devient par trop extravagant.

FAUST. Faveur formidable à l'adolescent !

MÉPHISTOPHÉLÈS. Paix donc ! silence ! laisse le spectre faire comme il lui plaît.

LE COURTISAN. Elle s'éloigne sur la pointe du pied ; il s'éveille.

LA DAME. Elle regarde autour d'elle, je l'avais bien pensé.

LE COURTISAN. Il s'étonne ! ce qui lui arrive est un prodige.

LA DAME. Pour elle, ce qu'elle voit n'a rien qui l'étonne, je vous assure.

LE COURTISAN. Elle retourne à lui avec bienséance.

LA DAME. Je remarque qu'elle lui fait la leçon ; en pareille occasion, les hommes sont tous des sots. Il croit être le premier.

UN CHEVALIER. Oh ! de grâce ! souffrez que je l'admire. — Élégante avec majesté !

LA DAME. La drôlesse ! voilà qui passe toutes les convenances !

UN PAGE. Je voudrais bien être à la place du jeune homme !

LE COURTISAN. Qui ne serait pris en de pareils filets?

LA DAME. Le bijou a passé par tant de mains, que l'or en a souffert un peu.

UNE AUTRE DAME. Dès l'âge de dix ans elle n'a plus rien valu.

UN CHEVALIER. Chacun prend à loisir ce qu'il trouve de mieux ; pour moi, je me contenterais de ces beaux restes.

UN CUISTRE. Je la vois clairement devant mes yeux, cependant j'ose douter encore de son authenticité. Avant tout, je m'en tiens à ce qui est écrit. Je lis donc qu'elle a réellement tourné la tête à toutes les barbes grises de Troie. Et, toute réflexion faite, ceci s'accommode assez bien à la circonstance. Je ne suis pas jeune, et pourtant elle me plaît.

L'ASTROLOGUE. Ce n'est plus un adulte ! Hardi héros, il l'étreint ; à peine peut-elle se défendre. Il la soulève d'un bras puissant. Va-t-il donc l'enlever ?

FAUST. Téméraire insensé ! tu l'oses, tu ne m'entends pas ! arrête ! c'en est trop !

MÉPHISTOPHÉLÈS. C'est cependant toi-même qui produis la fantasmagorie.

L'ASTROLOGUE. Un seul mot. D'après ce qui s'est passé, j'appelle l'intermède l'Enlèvement d'Hélène.

FAUST. Qu'est-ce enlèvement? Ne suis-je donc pour rien à cette place ? Ne l'ai-je pas dans la main cette clef qui m'a conduit à travers l'épouvante, et la vague et le flot des solitudes, sur ce sol ferme ? Ici j'ai pris pied, ici sont les réalités ; d'ici l'Esprit peut combattre les Esprits et se préparer à la conquête du double royaume. De si loin qu'elle était, comment aurait-elle donc pu venir près ? Je la sauve ; elle est deux fois à moi ! Courage donc, ô Mères ! Mères, vous devez m'exaucer ! Celui qui la connaît ne peut plus vivre sans elle.

L'ASTROLOGUE. Faust ! ô Faust ! que fais-tu ? — Il l'étreint avec force ;

déjà la vision se brouille ; il marche avec sa clef sur le jeune homme, il le touche ! — Malheur à nous ! malheur ! là ! là !

(Explosion ; Faust tombe sur le sol ; les Esprits se fondent en vapeurs.)

Méphistophélès. *Il prend Faust sur ses épaules.* Voilà ce que c'est que de se charger d'un fou ! Vous vous en trouvez mal, seriez-vous le diable ?

(Ténèbres, tumultes.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

UNE CHAMBRE GOTHIQUE,

Étroite, haut-voûtée, autrefois celle de Faust, telle qu'elle était lorsqu'il l'habitait.

Méphistophélès, *apparaissant derrière un rideau. Tandis qu'il le soulève et se retourne, on aperçoit Faust étendu sur un lit du vieux temps.* Repose là, malheureux ! enlacé dans les nœuds inextricables de l'amour. Celui qu'Hélène a paralysé ne revient pas de sitôt à la raison. (*Examinant autour de lui.*) J'ai beau regarder de tous côtés, aucun changement, aucun dommage ; les vitraux bariolés sont, à ce qu'il me semble, un peu ternis, les toiles d'araignée se sont multipliées, l'encre s'est figée et le papier a jauni ; mais rien du reste n'a bougé. Voici encore la plume avec laquelle Faust a signé son pacte avec le diable. Oui ! dans le tuyau, tout au fond, s'est séchée une petite goutte de sang que je lui ai tirée ; un morceau unique dans son genre, et que je souhaite de grand cœur à quelque antiquaire passé maître ! La vieille pelisse pend toujours au même vieux crochet ; elle me rappelle ma plaisante aventure d'autrefois, et les théories que je développai à ce garçon qui, jeune homme à présent, se consume peut-être encore dessus. Ma foi, il me prend envie, vieille enveloppe chaude et grossière, de m'unir avec toi, et, me posant encore une fois en docteur, de me pavaner dans l'idée de ma propre infaillibilité. Il n'y a que les savants qui sachent bien prendre ces airs-là ; le diable, depuis longtemps, en a perdu l'habitude.

(Il secoue la pelisse ; des sauterelles, des scarabées de toute espèce s'en échappent.)

Choeurs des insectes. Salut ! salut ! vieux patron ! nous voltigeons et bourdonnons, et te connaissons bien. Tu nous as semés par unités en silence, et par myriades nous venons, père, danser autour de toi. La perfidie

se cache tellement dans le cœur, qu'il est plus facile de découvrir les poux dans cette fourrure.

Méphistophélès. Que la jeune engeance me surprend agréablement! Semez, et vous récolterez avec le temps. J'ai beau secouer ce vieil oripeau, il s'en échappe toujours encore quelques-uns. — Volez, mes petits! allez vite vous nicher dans les cent mille recoins! Là, parmi ces vieilles boîtes, ici dans ce parchemin bruni, dans ces tessons poudreux de vieux pots, dans l'œil creux de ces têtes de mort. Dans un tel monde de fatras et d'ordures, les grillons sont à demeure pour l'éternité. (*Il s'enveloppe dans la pelisse.*) Viens, couvre-moi les épaules encore une fois! Aujourd'hui je suis encore docteur. Oui, mais ce n'est pas tout de me nommer ainsi; où sont les gens qui me reconnaissent?

(Il tire la cloche; un bruit aigu et sonore retentit; les murs en sont ébranlés; les portes s'ouvrent avec violence.)

LE FAMULUS.

(Il arrive, mal affermi sur ses jambes, par le corridor profond et obscur.)

Quel vacarme! quel effroi! l'escalier chancelle, les murs tressaillent! à travers le frémissement à mille couleurs de la fenêtre, je vois briller les éclairs de l'orage. Le plancher saute, la chaux et les décombres tombent d'en haut en ruisselant, et la porte, solidement verrouillée, est enfoncée par une puissance surnaturelle. — Là! chose épouvantable! un géant s'est affublé de la vieille fourrure de Faust! A son air, à son regard, mes genoux fléchissent. Dois-je fuir? dois-je rester? Ah! que vais-je devenir?

Méphistophélès, *lui faisant signe.* Approchez, mon ami! — Vous vous appelez Nicodémus?

Le famulus. Haut et digne seigneur, tel est mon nom. — Oremus.

Méphistophélès. Laissons cela!

Le famulus. Que je suis content que vous me connaissiez!

Méphistophélès. Je le sais bien, vieillard et encore étudiant, maître encroûté! Un savant continue toujours à étudier, parce qu'il est incapable de faire autre chose. De cette façon, on se bâtit tant bien que mal un château de cartes. Votre maître, voilà un homme prodigieux! Qui ne le connaît pas, le noble docteur Wagner, le premier maintenant dans le monde savant? — C'est lui seul qui maintient tout, lui qui chaque jour augmente les trésors de la science. Tous les auditeurs, avides de savoir, se réunissent en foule autour de lui. Lui seul brille dans la chaire; il dispose des clefs de saint Pierre et vous ouvre le monde inférieur aussi bien que le supérieur. Tel est son éclat et sa splendeur, que nulle renommée, nulle gloire n'y saurait tenir; le nom même de Faust est éclipsé. — C'est lui qui seul a trouvé.

Le famulus. Pardon, digne seigneur, si j'ose vous contredire; mais il ne s'agit point de tout ceci; la modestie lui est échue en partage. Il ne

peut se faire à l'incroyable disparition du grand homme, il n'espère de consolation et de salut qu'en son retour. Cette chambre, telle qu'elle était au temps du docteur Faust, à laquelle on n'a pas touché depuis qu'il s'en est allé, attend son ancien maître. A peine si j'ose m'y aventurer. Que peut-il y avoir dans la constellation de cette heure? — Les murailles me semblent frissonner, les portes ont tremblé, les verrous ont sauté ; sans cela, vous-même vous n'auriez pu entrer ici.

Méphistophélès. Où donc votre homme s'est-il fourré? Conduisez-moi vers lui, ou me l'amenez.

Le famulus. Oh! sa défense est tellement sévère que je ne sais pas si j'oserai le tenter. Des mois entiers occupé du grand œuvre, il a vécu dans le silence de la retraite la plus profonde. Cet homme, le plus douillet de tous les savants, vous le prendriez à cette heure pour un charbonnier : noirci de l'oreille jusqu'au nez, les yeux rougis par les ardeurs du fourneau, altéré de science, c'est ainsi qu'il se consume incessamment, en entendant pour musique le cliquetis des pincettes.

Méphistophélès. Peut-il refuser de me recevoir? Je suis homme à hâter le succès de son entreprise.

(Le famulus sort; Méphistophélès s'assied avec gravité.)

A peine suis-je à mon poste, que là, derrière moi, se démène un hôte qui ne m'est point inconnu ; mais cette fois il appartient aux plus furieux des nouveaux, et nous allons le voir d'une hardiesse illimitée.

UN BACHELIER.

(Il entre avec impétuosité par le corridor.)

Je trouve ouverts portail et porte ! Enfin cela laisse espérer que le vivant ne persiste plus à s'enterrer comme un mort dans la poussière ainsi qu'il a fait jusqu'à ce jour, à se consumer, à se moisir, à mourir même en pleine vie.

Ces murailles, ces parois s'inclinent, penchent vers la ruine, et si nous n'y prenons garde, l'écroulement nous atteindra. Je suis hardi autant que personne au monde, cependant on ne me ferait pas aller d'un pas plus avant.

Mais qu'apprendrai-je aujourd'hui ? N'est-ce pas ici où, il y a tant d'années, craintif et suffoqué, je suis venu en honnête blanc-bec écouter avec confiance les leçons de ce vieux barbon, et m'édifier à ses fariboles ?

Ils pouvaient trafiquer à leur aise de la science de leurs vieux bouquins, gaspillant notre vie et la leur. Qu'est-ce ? là au fond, dans ce fauteuil, encore un de ces brouillons assis !

Mais, à mesure que j'approche, son aspect m'étonne ; c'est lui ! encore assis dans sa brune pelisse ; vraiment comme je l'ai quitté, encore enve-

loppé dans sa grossière fourrure! A vrai dire, il me paraissait bien fort dans ce temps-là, lorsque je ne le comprenais pas encore. Aujourd'hui, il ne m'attrapera plus. Alerte donc! abordons-le!

Vieux seigneur, si les flots troubles du Léthé n'ont point complétement submergé votre tête appesantie et chauve, voyez venir et reconnaissez en moi l'écolier d'autrefois, écolier qui a passé l'âge des disciplines académiques. Je vous retrouve tel que je vous ai vu; quant à moi, je reviens tout autre.

Méphistophélès. Je suis bien aise que mon carillon vous ait attiré ici. J'avais bien auguré de vous dans le temps; la chenille déjà et la chrysalide laissent deviner le brillant papillon à venir. Vous tiriez une gloire tout enfantine de vos cheveux bouclés et de votre col de dentelle. — Si je ne me trompe, vous n'avez jamais porté de queue? — Aujourd'hui je vous vois en bonnet suédois, vous avez l'air tout à fait gaillard et résolu; seulement vous ne vous adressez pas tout à fait bien.

Le bachelier. Mon vieux seigneur, nous sommes, il est vrai, dans les mêmes lieux; mais réfléchissez au cours des temps nouveaux, et, je vous prie, épargnez-vous les paroles à double sens : car nous sommes bien autrement fins qu'alors. Vous aimiez autrefois à bafouer ces bons et loyaux jeunes gens; mais ce qu'il n'y avait pas grand mérite à faire alors, nul n'oserait le tenter aujourd'hui.

Méphistophélès. Quand on dit la vérité pure aux jeunes gens, on ne manque jamais de déplaire aux blancs-becs; puis, après des années, lorsqu'ils l'ont rudement apprise à leurs dépens, ils s'imaginent l'avoir inventée, et décident que le maître était un imbécile.

Le bachelier. Un fourbe peut-être! — car où trouver un maître qui nous dise la vérité en face? Chacun l'augmente ou la diminue, — tantôt grave, tantôt sagement doux pour les naïfs enfants.

Méphistophélès. Pour apprendre, à vrai dire, il n'y a qu'un temps; pour ce qui est d'enseigner, je m'aperçois que vous êtes vous-même tout prêt. Plusieurs lunes et quelques soleils ont suffi pour vous donner la plénitude de l'expérience.

Le bachelier. Œuvre de l'expérience! écume et fumée! Et qui n'est pas de naissance égale avec le génie? Avouez que tout ce qu'on a jamais su ne vaut pas la peine d'être appris.

Méphistophélès, *après une pause.* C'est mon opinion depuis longtemps. J'étais un fou, et je me fais maintenant à moi-même l'effet d'un imbécile et d'un sot.

Le bachelier. Voilà qui me réjouit! Enfin j'entends parler raison; le premier vieux bonhomme auquel je trouve du sens commun!

Méphistophélès. Je cherchais un monceau d'or caché, je n'ai retiré que d'affreux charbons.

Le bachelier. Avouez que votre tête chauve ne vaut guère mieux que les crânes vides qui sont là.

Méphistophélès, *d'un air cordial.* Tu ne sais certainement pas, mon ami, combien tu es grossier.

Le bachelier. En allemand c'est mentir que d'être poli.

Méphistophélès, *poussant son fauteuil à roulettes jusque sur le proscénium et s'adressant au parterre.* Ici on m'ôte l'air et la lumière ; je trouverai bien à me loger parmi vous, n'est-ce pas ?

Le bachelier. Je trouve assez présomptueux que, parvenu à la plus misérable époque, on veuille encore être quelque chose là où l'on n'est plus rien. La vie de l'homme vit dans le sang ; et où le sang circule-t-il comme dans la jeunesse ? C'est là le sang vivant dans toute la fraîcheur de sa force, qui se crée une nouvelle vie de la vie même. Là tout se meut, là on peut faire quelque chose. La faiblesse tombe, la force s'avance. Tandis que nous avons conquis la moitié du monde, qu'avez-vous donc fait, vous autres ? Sommeillé, réfléchi, rêvé, pesé ; des plans et toujours des plans ! À coup sûr, la vieillesse est une fièvre froide dans l'engourdissement d'une nécessité quinteuse. Passé trente ans, autant vaudrait qu'un homme fût mort ; ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de vous assommer à temps.

Méphistophélès. Le diable ici n'a plus rien à dire.

Le bachelier. Il n'y a de diable qu'autant que je l'admets.

Méphistophélès, *à part.* Prends garde que le diable ne te donne bientôt un croc-en-jambe !

Le bachelier. Sainte vocation de la jeunesse ! le monde n'était pas avant que je l'eusse créé ; c'est moi qui ai tiré le soleil du sein des flots, avec moi ont commencé les révolutions de la terre en son cours. Le jour alors se fit beau sur mon chemin ; la terre se mit à verdir, à se couvrir de fleurs à ma venue. Sur un signe de moi, dans cette nuit première se déploya la splendeur des étoiles. Qui donc, si ce n'est moi, vous délivra de tant de misérables préjugés bourgeois ? Quant à moi, libre, et selon ce qui me vient à l'esprit, je poursuis joyeux ma lumière intérieure, et vois dans mon ravissement la clarté devant moi, les ténèbres par derrière.

(*Exit.*)

Méphistophélès. Va, original, dans ton arrogance ! — Quel serait ton désappointement, si tu en pouvais venir à te poser cette simple question : Qui peut avoir une idée, ou stupide ou sage, que le passé n'ait point eue avant lui ? — Mais tout cela n'est pas fait pour nous importuner longtemps : d'ici à quelques années bien des choses changeront ; quelle que soit la façon extravagante dont le moût se comporte, il finit toujours par y avoir un vin quelconque.

(Aux jeunes gens du parterre qui n'applaudissent pas.)

Vous demeurez froids à mes paroles, braves enfants, et je vous excuse. — Réfléchissez ; le diable est vieux, ainsi vieillissez afin de le comprendre !

UN LABORATOIRE

dans le goût du moyen âge; appareils confus, difformes, pour des expériences fantastiques.

WAGNER, *au fourneau* [1]. La cloche retentit; formidable, elle ébranle les murs noircis par la suie; l'incertitude d'une attente si solennelle ne peut se prolonger plus longtemps. Déjà les ténèbres s'éclairent, déjà au fond de la fiole quelque chose reluit [2] comme un charbon vivant; non! comme une escarboucle splendide d'où s'échappent mille jets de flamme dans l'obscurité. Une lumière pure et blanche paraît! Pourvu que, cette fois, je n'aille pas la perdre! — Ah, Dieu! quel fracas à la porte maintenant!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entrant*. Salut! je viens en ami.

WAGNER, *avec anxiété*. Salut à l'étoile du moment! (*Bas.*) Au moins, retenez bien dans votre bouche vos paroles et votre souffle : un grand œuvre est sur le point de s'accomplir.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *plus bas*. Qu'y a-t-il donc?

WAGNER, *plus bas*. Un homme va se faire!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Un homme? Et quel couple amoureux avez-vous donc enfermé dans la cheminée?

WAGNER. Dieu me garde! L'ancienne mode d'engendrer, nous l'avons reconnue pour une véritable plaisanterie. Le tendre point d'où jaillissait la vie, la douce force qui s'exhalait de l'intérieur, et prenait et donnait, destinée à se former d'elle-même, à s'alimenter des substances voisines d'abord, puis des substances étrangères, tout cela est bien déchu maintenant de sa dignité! Si l'animal y trouve encore son plaisir, il convient à l'homme doué de nobles qualités d'avoir une origine plus pure et plus haute. (*Il se tourne vers le foyer.*) Cela brille! voyez! — Désormais, vraiment, nous pouvons espérer que si de cent matières et par le mélange, — car tout dépend du mélange, — nous parvenons à composer aisément la matière humaine, à l'emprisonner dans un alambic, à la cohober, à la distiller comme il faut, l'œuvre s'accomplira dans le silence. (*Se tournant de nouveau vers le foyer.*) Cela se fait! la masse s'agite plus lumineuse, et ma conviction s'af-

[1] Pendant que Faust courait le monde, en proie à son infatigable activité, Wagner s'est adonné aux élucubrations transcendantes. Nous retrouvons le bonhomme installé cette fois dans le laboratoire du docteur, et dirigeant à son gré ces instruments qu'il apprêtait jadis. Wagner a conçu l'idée de créer un homme en dehors des lois de la nature, et par le mélange des contraires, *ex contrario et incongruo*. Méphistophélès se doute de la chose, et vient surveiller l'opération, qu'il pense exploiter à son profit. Le chat guette les marrons du feu. C'est le destin du pauvre Wagner de travailler pour d'autres : si mesquine que soit son œuvre, il n'en jouit pas. A peine au monde, le petit avorton, Homunculus, bafoue son créateur, lui échappe des mains et se met à la disposition de Méphistophélès, vers qui sa nature démoniaque le porte.

[2] Cette idée d'enclore des Esprits dans le cristal est assez familière à la sorcellerie du moyen âge. Le pape Benoît IX en tenait conjurés sept dans un sucrier.

fermit à chaque instant. Nous tentons d'expérimenter judicieusement sur ce qu'on appelait les mystères de la nature; et ce qu'elle produisait jadis organisé, nous autres, nous le faisons cristalliser.

Méphistophélès. L'expérience vient avec l'âge; pour quiconque a beaucoup vécu, rien de nouveau n'arrive sur la terre; et, quant à moi, je me souviens d'avoir rencontré souvent dans mes voyages bien des gens cristallisés.

Wagner, *qui n'a cessé de couver de l'œil sa fiole.* Cela monte, cela brille, cela bouillonne; en un moment l'œuvre sera consommé! Un grand projet paraît d'abord insensé; cependant, désormais nous voulons braver le hasard; et de la sorte, un penseur ne pourra manquer, à l'avenir, de faire un cerveau bien pensant. (*Contemplant la fiole avec ravissement.*) Le verre tinte et vibre, une force charmante l'émeut [1]; cela se trouble, cela se clarifie; les choses vont leur train. Je vois dans sa forme élégante un gentil petit homme qui gesticule. Que voulons-nous de plus? Qu'est-ce que le monde maintenant peut vouloir encore? Voilà le mystère qui se dévoile au grand jour; prêtez l'oreille, ce tintement devient la voix, elle parle!

Homunculus, *de la fiole, à Wagner.* Bonjour, papa. Eh bien! c'était donc vrai? Viens, presse-moi sur ton sein avec tendresse, mais pas trop fort pourtant, de crainte que le verre n'éclate. C'est la propriété des choses : à ce qui est naturel, l'univers suffit à peine; ce qui est artificiel, au contraire, réclame un espace borné. (*A Méphistophélès.*) Te voilà ici, drôle! Maître cousin, le moment est bon, et je te rends grâce; un heureux destin te conduit vers nous [2]. Puisque je suis au monde, je veux agir, et sur-le-champ

[1] Cette musique du cristal, nous l'avons entendue déjà dans la cuisine de la sorcière. On se souvient de tous les ustensiles fantastiques qui s'entre-choquent au moment où commence l'ébullition du merveilleux breuvage. — Goethe ne laisse pas échapper l'occasion de faire sentir au lecteur l'unité de son œuvre au milieu des mille apparitions qui peuvent l'en distraire, et de lui rappeler que ce monde où, comme Virgile et Dante, ils voyagent ensemble tous les deux, pour s'élargir toujours, ne change pas. — Ces petits sons cristallins, indifférents d'abord, contribuent aussi, à leur manière, à ramener le motif glorieux de la symphonie. Cette sonorité du verre, du cristal, des métaux, charme toutes les imaginations poétiques en Allemagne. Partout, sur cette terre de vapeurs, la Poésie cherche la Musique pour s'unir avec elle, et ce gracieux hyménée ne manque jamais de s'accomplir dans l'azur du firmament ou des eaux, sous la feuillée des bois, au cœur du métal ou du verre. — Voyez Novalis, Hoffmann, Jean-Paul, Rückert, tous enfin; Uhland lui-même, malgré son réalisme manifeste, subit cette influence musicale du pays de Mozart, de Beethoven et de Weber.

[2] Méphistophélès se trouve ici à sa place, et ne reste pas étranger au succès de l'expérience. En effet, l'engourdissement de Faust se prolonge; il est de toute nécessité de le conduire en Grèce vers Hélène. Méphistophélès pousse de toutes ses forces à l'heureuse issue de l'expérience, en comptant bien que le diablotin lui servira de guide et de compagnon dans ce voyage à travers l'antiquité classique, où il ne s'aventure qu'avec répugnance. Homunculus vient au monde en même temps que l'idée de la nécessité d'une promenade en Grèce naît dans le cerveau de Méphistophélès; c'est ce qui fait que la petite créature n'a qu'une chose unique dans l'esprit, son maître ne lui ayant pas donné d'autre direction. Chez tous les deux, cette idée demeure fixe. Méphistophélès a bien quelque peine à s'y faire : cette excursion dans l'antiquité l'effarouche; il ne sait trop ce qu'il en adviendra. Cependant, la personnification de cette idée, Homunculus, le domine, et bientôt il le suit en aveugle. Homunculus excite sa convoitise pour les sorcières de Thessalie; en un mot, Méphistophélès finit par dépendre complétement de cette idée, tout idiosyncratique. De là ces paroles qu'il s'adresse à

me préparer à l'œuvre ; tu es assez habile pour m'abréger les chemins.

Wagner. Un mot encore ! jusqu'ici je me suis souvent senti pénétré de confusion quand jeunes gens et vieillards venaient m'assaillir de problèmes. Par exemple, personne encore n'avait pu comprendre comment l'âme et le corps, qui s'ajustent si bien ensemble, qui tiennent si fermes l'un à l'autre qu'on les dirait à jamais inséparables, se combattent sans cesse au point de s'empoisonner l'existence ; et puis...

Méphistophélès. Arrêtez ! j'aimerais mieux demander pourquoi l'homme et la femme s'accommodent si mal ; voilà une question, mon cher, dont tu auras de la peine à te tirer. Ici il y a à faire ; c'est justement ce que veut le petit.

Homunculus. Qu'y a-t-il à faire ?

Méphistophélès, *indiquant une porte latérale.* Montre ici tes talents.

Wagner, *toujours l'œil sur la fiole.* En vérité, tu es un délicieux petit drôle !

(La porte latérale s'ouvre, on aperçoit Faust étendu sur un lit.)

Homunculus, *dans l'étonnement.* Oui dà.

(La fiole s'échappe des mains de Wagner, flotte au-dessus de Faust et l'éclaire.)

Délicieux entourage ! — des eaux limpides, des buissons épais ; des femmes qui se déshabillent ! les adorables créatures ! — de mieux en mieux, — une surtout trahit son origine héroïque, divine même. Elle pose le pied dans le transparent miroir, et la douce flamme qui échauffe son noble corps se rafraîchit dans le souple cristal de l'onde. Mais quel bruit soudain d'ailes émues, quel murmure, quel battement furieux sous le niveau limpide ! Les jeunes filles se sauvent effarouchées ; cependant la reine demeure seule, et, la joie dans les yeux, une joie superbe, féminine, elle contemple le prince des cygnes qui s'approche de ses genoux, timide et entreprenant. A merveille ! il paraît qu'il s'accoutume. — Mais voilà qu'un nuage s'élève, couvrant d'un voile épais la plus amoureuse des scènes.

Méphistophélès. Que ne raconteras-tu pas ! Si petit que tu sois, tu es un grand visionnaire. Je ne vois rien.

Homunculus. Je le crois, toi du Nord ; toi qui as grandi dans l'âge des brouillards, dans la crasse de la chevalerie et du monachisme : où ton œil ici serait-il libre ? Tu n'es à ta place que dans les ténèbres. (*Regardant à l'entour.*) Une masse de pierre noire, moisie, rebutante, aiguë, voûtée en arceau, basse !... — S'il s'éveille, ce sera pour de nouvelles angoisses ! il est capable de rester mort sur la place. Des sources vives au fond des bois, des cygnes, des beautés nues : rêve plein de pressentiments ! Comment voudrait-on s'accoutumer ici ? Moi, le plus facile des êtres, je m'y supporte à peine. Allons ! en campagne avec lui !

lui-même, tout en indiquant Homunculus, son idée incarnée dans le cristal, et qui va flottant dans l'air, l'entraînant après elle : « Nous dépendons toujours des créatures que nous avons faites. »

Méphistophélès. L'expédition me sourit.

Homunculus. Conduis le guerrier à la bataille, la jeune fille à la danse; et tout s'arrange. Justement, voici venir la nuit classique de Walpürgis, c'est-à-dire ce qui pouvait se rencontrer de mieux pour le transporter dans son élément.

Méphistophélès. Je n'ai jamais entendu parler de ça.

Homunculus. Comment cela serait-il arrivé à vos oreilles? vous ne connaissez, vous autres, que les spectres romantiques; un véritable spectre peut aussi être classique.

Méphistophélès. Et de quel côté s'étend la route? Mes collègues antiques me répugnent déjà.

Homunculus. Ta contrée de prédilection, Satan, est au nord-ouest; mais pour cette fois, c'est vers le sud-est que nous faisons voile. Dans une vaste plaine coule le Pénéios librement, entouré de buissons et d'arbres, dans des baies humides et silencieuses; la plaine se prolonge jusqu'aux ravins des montagnes, et là-haut s'étend Pharsale antique et moderne.

Méphistophélès. Ouf! arrière! et laisse-moi de côté ces débats entre la tyrannie et l'esclavage. Cela m'assomme; car à peine c'est fini qu'ils recommencent de plus belle, et aucun ne s'aperçoit qu'il est la dupe d'Asmodée planté derrière lui. Ils se battent, à ce qu'on dit, pour les droits de la liberté, et, tout bien considéré, ce sont des esclaves contre des esclaves.

Homunculus. Laisse aux hommes leur nature rebelle, il faut que chacun se défende comme il peut: l'enfant finira par devenir un homme. Il s'agit à cette heure de savoir comment celui-ci peut guérir. As-tu un moyen? alors fais-en ici l'expérience; si tu ne le peux, laisse, que je m'en charge.

Méphistophélès. Il y aurait bien maint petit essai du Brocken à tenter, mais les verrous du paganisme sont poussés. Le peuple grec n'a jamais valu grand'chose; seulement il vous éblouit par la liberté des ébats sensuels, et attire le cœur de l'homme vers les péchés riants, tandis que les nôtres, on les trouve toujours ténébreux. Et maintenant que faisons-nous?

Homunculus. Tu n'es pas si ingénu d'habitude; et quand je te parle des sorcières de Thessalie, je pense avoir dit quelque chose.

Méphistophélès, *avec convoitise*. Les sorcières de Thessalie! fort bien! ce sont là des personnes de qui je me suis longtemps informé. Je ne pense pas qu'il me conviendrait de passer nuit sur nuit avec elles; cependant je tente la visite.

Homunculus. Ici le manteau; déploie-le autour du chevalier! la guenille vous portera l'un avec l'autre, comme elle a fait jusqu'à présent, et moi je vais devant en éclaireur[1].

[1] Qu'on se rappelle, à propos des évolutions aériennes et lumineuses de la fiole d'Homunculus, le feu follet qui, dans la Première Partie, éclaire Faust et Méphistophélès, et fait route avec eux à travers les rudes sentiers du Brocken.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Va droit, au nom du diable, ou j'éteins d'un souffle l'étincelle de ta vie.

(Première Partie.)

WAGNER, *avec angoisse.* Et moi?

HOMUNCULUS. Eh! tu restes à la maison pour accomplir une œuvre bien autrement importante. Feuillète les vieux parchemins, rassemble, d'après la règle, les éléments de la vie, et classe-les avec circonspection; ne manque pas de méditer la cause, de méditer plus encore le moyen. Pendant que je parcours une petite partie du monde, je découvrirai bien le point sur l'i; dès lors le grand but est atteint. Pour une pareille récompense on doit tout donner : or, honneur, gloire, santé... et science et vertu peut-être bien aussi. Adieu!

WAGNER, *dans l'affliction.* Adieu, cela me brise le cœur : je tremble déjà de ne jamais plus te revoir.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Maintenant, vite au Pénéios là-bas. Le cousin n'est pas à dédaigner. (*Ad spectatores.*) Nous finissons toujours par dépendre des créatures que nous avons faites.

NUIT CLASSIQUE DE WALPURGIS [1].

LES CHAMPS DE PHARSALE.

Ténèbres.

ERICHTO. A la fête de cette nuit d'épouvante, je m'avance, non pour la première fois, moi la sombre Erichto, moins hideuse pourtant que ces misérables poëtes ne m'ont faite dans leur imagination calomniatrice... Leurs éloges, comme leurs censures, ne tarissent jamais... Déjà le vallon me paraît au loin blanchi par le flot des tentes grisâtres, reflet d'une nuit d'inquiétude et d'horreur. Combien de fois déjà s'est-elle renouvelée, cette lutte! elle se

[1] La nuit de Walpürgis, que nous avons vue se passer sur les hauteurs du Brocken, s'accomplit cette fois sur la terre de Grèce, et de romantique devient classique. De la sorte, la pensée de Goethe sera complétée. Le lecteur ne manquera pas de rapprocher les deux pendants et de les étudier avec un intérêt curieux. La sorcellerie du moyen âge est loin de comprendre tout l'appareil fantastique des temps. Le classique a son romantisme, ses créations monstrueuses, ses ébauches difformes et grotesques, Sphinx, Kabires, Dactyles, Imses, Arimaspes, Lamies, dont Goethe évoquera les ombres et les larves pour peupler le sabbat de sa seconde nuit de Valpürgis. Cette scène aura pour théâtre les champs de Pharsale et les côtes de la mer Égée, la Thessalie au nord ; la Thessalie, patrie d'Hécate et d'Erichto, Bohême de la Grèce antique. A vrai dire, l'aspect de ces hôtes singuliers pourra bien, au premier abord, effaroucher quelque peu nos pèlerins; Méphistophélès, surtout, aura peine à s'y accoutumer. Tandis que Faust, tout entier à la passion nouvelle qui l'entraîne, sentira grandir son admiration et son enthousiasme pour ce monde dont il comprend le calme et l'idéal; Méphistophélès ne goûtera que médiocrement la fantasmagorie. Étranger à toute spéculation intellectuelle, uniquement préoccupé de la forme palpable, il commencera par ne pouvoir se rendre compte de rien, le calme lui semblera froideur, le nu indécence; il demandera pourquoi les Sphinx n'ont point de chemises : le pauvre diable sera si loin de ses Sorcières, si loin de cette bande où le pied de cheval est en honneur! Son sabot, qu'il étalait sur le Brocken avec tant de complaisance, il faudra qu'il le dé-

renouvellera toujours et de toute éternité!... Nul ne veut céder l'empire à un autre; celui qui l'a conquis par la force et par la force le régit, ne le cède à personne, car chacun, incapable de se gouverner soi-même, est dévoré du désir de gouverner la volonté de son voisin, selon les vues de son esprit superbe... Ici un grand exemple fut donné dans le combat, et l'on vit comment la puissance s'oppose à la puissance plus forte, comment la belle couronne à mille fleurs de la liberté se brise, comment le laurier roide se ploie autour des tempes du dominateur! Ici, Magnus rêva des jours florissants de grandeur; là César veilla, épiant la balance incertaine!

Des feux de nuit brillent, jetant des flammes rouges; le sol aspire le reflet du sang répandu, et, attirée par l'éclat étrange et merveilleux de la nuit, la légion de la tradition hellénique se rassemble. Autour de tous les feux, flotte incertaine, ou s'accroupit à l'aise, une image fabuleuse des jours anciens... La lune, non encore dans son plein, mais brillante, s'élève répandant partout une douce clarté; l'illusion des tentes se dissipe, les feux bleuissent.

Mais, au-dessus de moi, quel météore inattendu! il brille, il éclaire un ballon humain. Je flaire la vie. Il ne me convient pas de m'approcher des vivants, à qui je porte préjudice; il ne m'en revient qu'une mauvaise renommée, sans profit. Déjà le globe s'abaisse. Je me retire prudemment.

(Elle s'éloigne.)

(Les voyageurs aériens dans l'espace.)

Homunculus. Plane encore une fois autour de cette épouvante de flamme et d'horreur; dans le vallon et la profondeur on n'aperçoit partout que fantasmagorie.

Méphistophélès. Je vois comme à travers une vieille fenêtre, dans la crasse et les décombres du nord, des spectres parfaitement hideux; ici comme là-bas, je me trouve dans mon domaine.

Homunculus. Tiens! cette grande qui marche à larges pas devant nous.

Méphistophélès. On dirait qu'elle est mal à son aise de nous voir filer dans l'air.

guise, qu'il le cache, sous peine de se trouver en butte à tous les brocards. L'antique est une sorte d'aristocratie qu'on ne hante pas facilement, et les Sphinx, dans leur roideur immobile et leur impassibilité hautaine, ne manqueront pas de déconcerter, au premier abord, le sacripant du Brocken. Les gens d'esprit ont l'instinct du moment; peu à peu on se familiarisera. Le vieux diable retrouvera, sinon tout son aplomb et toute son imperturbable effronterie, du moins quelque chose de son humeur satirique et goguenarde. Nous le verrons affecter un ton sententieux, se répandre en proverbes; moins cynique dans ses discours, plus réservé dans ses manières, subissant à sa façon l'influence de la majesté des lieux : en un mot, ce personnage va nous apparaître sous un aspect tout à fait neuf. Cette idée d'avoir enlevé Méphistophélès au cercle ignoble où nous l'avons vu jadis s'encanailler, pour le conduire en pleine mythologie classique, nous semble une des plus grandioses qui se puissent concevoir. Le diable de la légende errant, dépaysé dans cette nuit pleine de fantômes de l'antiquité, interrogeant de la voix, de la main et des yeux tout ce qu'il rencontre, Méphistophélès appuyant sa tête sur l'épaule du Sphinx, quelle imagination! quel tableau!

HOMUNCULUS. Laisse-la marcher! dépose ton chevalier, et sur-le-champ la vie lui reviendra, car il la cherche dans le royaume de la Fable.

FAUST, *touchant le sol.* Où est-elle?

HOMUNCULUS. Nous ne saurions le dire; mais ici tu peux vraisemblablement t'en informer. Vite, avant qu'il fasse jour, va d'une flamme à l'autre cherchant sa trace; rien d'insurmontable à qui a pu s'aventurer auprès des Mères.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Moi aussi j'ai mon affaire en tête; cependant ce qu'il y aurait de mieux pour nous, ce serait que chacun de son côté se mît à courir les aventures à travers les feux. Ensuite, pour que nous puissions nous retrouver, petit, tu feras reluire l'éclat sonore de ta lanterne.

HOMUNCULUS. Voilà comme il faut qu'elle brille, qu'elle sonne. (*Le verre gronde et resplendit.*) Maintenant, alerte! à de nouveaux prodiges!

FAUST, *seul.* Où est-elle? — Maintenant, ne le demande plus... Quand ce ne serait pas le sol qui la portait, l'onde qui venait battre vers elle, c'est l'air qui parlait sa langue! — Ici, par un prodige, ici, sur la terre de Grèce, j'ai senti tout de suite quel sol je touchais. A peine en mon sommeil, tantôt un Esprit m'embrasa, que soudain je me sentis un Antée pour la force; et quand je devrais trouver ici l'assemblage le plus étrange, j'explore d'un pas solennel ce labyrinthe de flammes.

(Il s'éloigne.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *rôdant çà et là.* A mesure que j'erre à travers ces petits feux, je me sens de plus en plus dépaysé. Presque partout des nudités, çà et là seulement quelques chemises. — Les Sphinx sans pudeur, les Griffons sans vergogne; et combien n'y en a-t-il pas d'ailés et de chevelus qui se montrent à l'œil de devant et de derrière!... A vrai dire, nous sommes obscènes du fond du cœur, nous autres; mais l'antique me semble par trop vivant; on devrait le subordonner au goût moderne, et l'affubler de diverses façons, selon la mode... Un peuple déplaisant, en vérité! cependant cela ne doit pas m'empêcher, nouveau venu, de les saluer comme il convient... Bonjour, les belles femmes, les sages grisons[1]!

UN GRIFFON, *croassant*[2]. Non pas grisons, griffons! — Personne ne s'en-

[1] La politesse affectée avec laquelle Méphistophélès s'introduit dans le cercle, laisse voir que le vieux diable n'est pas trop rassuré sur l'issue de sa démarche. Bonjour, les belles dames (les Sphinx ont le visage et la gorge d'une jeune fille, et le reste du corps du lion, avec les ailes et la queue du dragon), les sages grisons. Il appelle grisons les Griffons, sans doute à cause de leur origine antique; mais ceux-ci n'entendent pas raillerie sur l'article de l'âge, et leur coryphée, avec le croassement des oiseaux à qui l'on apprend à parler, relève le sot compliment du pauvre intrus.

[2] Le Griffon est, comme le Sphinx, une mystérieuse invention du mystérieux Orient. Le Sphinx vient de l'Égypte, ainsi qu'il nous le dira tout à l'heure; le Griffon, de l'Inde. Il fut introduit sur la terre classique par des tapis envoyés de Perse, où il figurait à la manière d'ornements et d'arabesques. Et la fantaisie des Grecs, prompte à donner la vie à toutes choses, prit pour une créature véritable l'ébauche fantastique du romantisme oriental. Le Griffon a le corps, les pieds et les griffes d'un lion, la tête et les ailes d'un aigle, les oreilles d'un cheval, avec des nageoires au lieu de crinière, et le dos couvert de plumes. S'il faut en croire Ælien, le plumage du dos est noir, celui de la poitrine rouge, et celui des ailes blanc. Le Griffon a des yeux de feu. Dans son nid d'or pur, il dé-

tend volontiers appeler grison. Les mots, après tout, ont le sens de leur origine. Gris, grison, grognon, grondeur, consonnances étymologiques, sont des discordances pour nous.

Méphistophélès. Et cependant, sans sortir du sujet, griffe ne déplaît point dans l'honorable titre de Griffon.

Le griffon, *comme plus haut, et toujours continuant de même.* C'est tout simple! la parenté a été mise à l'épreuve; souvent blâmée, il est vrai, mais plus souvent louée. Pourvu que l'on griffe des jeunes filles, des couronnes, de l'or, la Fortune sourit au griffeur.

Fourmis *d'une espèce colossale*[1]. Vous parlez d'or; nous en avions beaucoup ramassé, enfoui secrètement dans les rochers et les cavernes; la race des Arimaspes l'a dépisté. Voyez-les rire là-bas de la manière dont ils nous l'ont dérobé!

Les griffons. Il faut les amener à un aveu.

Les arimaspes[2]. Seulement, que ce ne soit pas en pleine nuit de fête. D'ici à demain tout sera mis à l'ombre; cela nous réussira bien cette fois.

Méphistophélès *s'est placé parmi les Sphinx.* Comme je m'habitue ici facilement et volontiers, car je comprends un chacun.

Un sphinx. Nous soufflons nos voix d'Esprits, et vous, ensuite, leur donnez un corps. Maintenant, nomme-toi, en attendant que nous te connaissions davantage.

Méphistophélès. On croit me désigner sous une multitude de noms. — Y a-t-il des Anglais ici? — Ils voyagent tant d'ordinaire pour explorer les champs de bataille, les cascades, les murs croulants, les pittoresques vétustés classiques! le but ici serait digne d'eux. Ils pourraient aussi témoigner de m'avoir vu là-bas figurer dans les vieux divertissements de théâtre en *Old Iniquity*[3].

pose une agate; il garde les trésors des montagnes, et défend ses petits contre les atteintes des hommes qui cherchent l'or.

[1] Les Fourmis sont le symbole de l'activité laborieuse; elles enfouissent dans leurs crevasses de rocher les trésors qu'elles rassemblent, et par là se trouvent en rapport d'intérêt avec les Griffons. Il se peut aussi que Goethe ait voulu rappeler dans cette scène le rôle que les Fourmis jouent dans la mythologie antique. Une jeune fille, Myrmex, est changée en fourmi par Minerve; Jupiter, de son côté, change des fourmis en hommes, pour repeupler l'île d'Égine, dévastée par la peste; de là les Mirmidons. (*Voy.* Virgile, *Énéide*, IV, 402.)

[2] Les Arimaspes, race fabuleuse; on les confond souvent avec les Cyclopes, à cause de leur taille gigantesque. Ils habitaient en Scythie, au nord de la mer Noire, d'autres disent sur le mont Riphée.

[3] Allusion à certains mystères qu'on jouait pendant le carnaval, en Angleterre, au temps de la réformation, et dans lesquels un personnage bouffon, un clown, espèce d'arlequin, s'escrimait contre le diable, qui, sous le nom de *Old Iniquity*, essuyait les bourrasques de toute espèce, aux grands éclats de rire de la multitude. Méphistophélès semble craindre ici que le cas ne se renouvelle. Du reste, cette scène est marquée d'un bout à l'autre d'une originalité particulière. Ce vieux diable causeur, qui consulte d'un ton goguenard les représentants immobiles de l'immobilité orientale, cet Œdipe risible, au pied de cheval, qui parle de charade aux Sphinx, puis tout à coup, au milieu de son persiflage fanfaron, pour un battement d'ailes dans l'air, pour un frémissement sous le feuillage, perd contenance et s'épouvante, lui, cousin de la vipère, au sifflement du serpent de Lerne: il y a dans tout cela un mélange de naturel et d'idéal, de bonhomie et de grandiose, un sentiment du comique au sein de l'épopée, dont on ne trouve de trace nulle part.

LE SPHINX. Comment en sont-ils venus là?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Je l'ignore moi-même.

LE SPHINX. Cela se peut-il bien ? As-tu quelque connaissance des étoiles? Que dis-tu de l'heure présente?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *levant les yeux.* L'étoile vole après l'étoile, la lune échancrée luit claire, et je me trouve bien à cette bonne place, je me chauffe à ta peau de lion. Ce serait dommage de s'égarer en voulant grimper trop haut. Laisse là les énigmes, contente-toi de faire des charades.

LE SPHINX. Propose-toi toi-même, et ce sera déjà une énigme. Tente de t'expliquer une bonne fois à fond : « Utile au bon comme au méchant, pour celui-ci un plastron où il espadonne dans son ascétisme ; pour celui-là un compagnon de folies ; et le tout pour l'amusement de la Divinité. »

PREMIER GRIFFON, *croassant.* Celui-là me déplaît.

SECOND GRIFFON, *croassant plus fort.* Que nous veut celui-là?

TOUS LES DEUX. Le vilain mufle n'a rien à faire ici.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *brutalement.* Tu crois peut-être que les ongles du convive ne grattent pas aussi bien que tes griffes aiguës! Essaye un peu!

LE SPHINX, *avec douceur.* Tu peux rester, mais tu voudras bientôt toi-même sortir de notre cercle. Dans ton pays tu te trouves bien, et, si je ne me trompe, ici tu n'es guère à ton aise.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Vu d'en haut, ta mine est fort appétissante; mais d'en bas, la bête me fait horreur.

LE SPHINX. Hypocrite, tu viens ici pour ta rude pénitence; car nos pattes sont saines, et ton pied de cheval racorni est déplacé dans notre compagnie.

(Les Sirènes préludent en haut.)

MÉPHISTOPHÉLÈS. Quels sont ces oiseaux qui se bercent dans les rameaux des peupliers du fleuve?

LE SPHINX. Prenez garde à vous! de pareilles chansons ont déjà vaincu les plus forts.

LES SIRÈNES.

Pourquoi vous oublier au sein
De tant de merveilles hideuses?
Écoutez ces voix amoureuses,
Ces doux accords dont l'air est plein;
Voici déjà venir l'essaim
Des Sirènes harmonieuses.

LES SPHINX, *les tournant en dérision sur la même mélodie.*

Forcez-les à descendre au jour!
Elles cachent dans la ramure
Leurs affreuses griffes d'autour,
Pour vous meurtrir si, d'aventure,
Vous écoutez leurs chants d'amour.

LES SIRÈNES.

Fi de l'envie et de la haine !
Cherchons toute vapeur sereine,
Tous les plaisirs délicieux
Épars sous la voûte des cieux !
Que sur la terre et l'onde émue
On ne puisse voir en tous lieux
Que le geste libre et joyeux
Dont on fête la bienvenue !

Méphistophélès. Voilà de ces jolies inventions nouvelles : un son du gosier ou des cordes qui s'embrouille autour d'un autre son. La gargouillade manque son effet sur moi; cela me gratte bien un peu l'oreille, mais ne pénètre pas jusqu'au cœur.

Les sphinx. Ne parle pas de cœur ! c'est inutile; un sac de cuir tout ridé s'accommoderait mieux à ton visage.

Faust, *s'avançant.* O merveille ! le spectacle répond à mes souhaits; dans le repoussant, des traits grands et profonds ! j'ai déjà le pressentiment d'une destinée favorable. Où ce coup d'œil solennel me transporte-t-il? (*Désignant les Sphinx.*) Devant ceux-ci OEdipe un jour se tint; (*les Sirènes*) devant celles-là Ulysse se tordit dans ses liens de chanvre; (*les Fourmis*) leurs pareilles surent amasser le trésor le plus rare; (*les Griffons*) leurs pareils surent le garder fidèlement et sans reproche. Je me sens pénétré d'un esprit mâle. Grandes figures, grands souvenirs!

Méphistophélès. Autrefois tu n'aurais pas eu assez de malédictions pour une telle engeance; mais à présent tu t'y trouves au mieux. C'est tout simple, là où l'on cherche sa bien-aimée, les monstres mêmes sont bienvenus.

Faust, *aux Sphinx.* Vous, images de femmes, répondez-moi : une de vous a-t-elle vu Hélène?

Les sphinx. Nous ne remontons pas jusqu'à son temps; Hercule a tué les derniers d'entre nous. Tu pourrais le demander à Chiron; il galope à la ronde dans cette nuit fantastique; s'il s'arrête pour toi, ton affaire est en bon train.

Les sirènes. Cela ne te manquerait pas... Lorsque Ulysse s'attarda parmi nous, il sut nous raconter beaucoup de choses; nous te dirions tout, si tu voulais t'égarer du côté des plaines de la verte mer.

Le sphinx. Homme noble, ne te laisse pas séduire. Que notre bon conseil soit pour toi le lien dont Ulysse voulut être enlacé. Si tu peux trouver le sublime Chiron, tu sauras ce que je t'ai promis.

(Faust s'éloigne.)

Méphistophélès, *avec humeur.* Qui croasse en battant des ailes, et passe avec tant de rapidité que l'œil n'aperçoit rien, et toujours à la file, l'un devant, l'autre derrière? ils fatigueraient le chasseur.

Le sphinx. Semblables à l'ouragan d'hiver, les flèches d'Alcide les at-

teindraient à peine ; ce sont les Stymphalides [1] rapides ; leur salut est à bonne intention. Avec leur bec de vautour et leur pied d'oie, elles auraient envie de se montrer dans notre cercle en parentes.

Méphistophélès, *comme effarouché*. Quelque chose siffle encore là dedans, sous les feuilles.

Le sphinx. N'en ayez point de crainte, ce sont les têtes du serpent de Lerne ; séparées du tronc, elles s'imaginent encore être quelque chose. — Mais dites, que pensez-vous devenir? Pourquoi ces gestes inquiets? Où voulez-vous aller? Partez donc d'ici! Je le vois, ce chœur là-bas vous donne le torticolis. Ne vous contraignez pas, allez saluer maint gracieux visage. Ce sont les Lamies, gaillardes au sourire sur les lèvres, au front hardi, telles que les Satyres les aiment; un pied de bouc doit là tout oser.

Méphistophélès. Vous restez ici, vous, cependant? que je vous retrouve.

Le sphinx. Oui! mêle-toi à l'essaim vagabond. Nous, venus d'Egypte, nous sommes dès longtemps accoutumés à voir trôner chacun de nous durant des siècles, et pourvu qu'on respecte seulement notre lit, nous réglons le cours des jours de lune et de soleil; nous siégeons devant les Pyramides, jugeant les peuples, les inondations, les guerres et la paix, — et restons la face immobile.

PÉNÉIOS.

PÉNÉIOS

Entouré d'eaux et de Nymphes.

LE PÉNÉIOS.

Balancez-vous, plantes des eaux ;
Respirez doucement, roseaux ;
Branches flexibles des saules,
Frémissez; — gazouillez,
Rameaux tremblants des peupliers ;
Charmez par vos douces paroles,
Vos bruits incertains et confus,
Mes rêves interrompus !
Mais une secousse profonde,
Un tremblement soudain dont mes bords sont émus,
Vient m'éveiller du frais repos de l'onde.

[1] Les Stymphalides, oiseaux monstrueux du lac Stymphalique, en Arcadie. Les Stymphalides avaient le bec et les griffes d'airain, et le bouclier le plus solide ne résistait pas à leurs efforts. Les Stymphalides combattaient par phalanges, et, dans la chaleur de l'action, s'arrachaient leurs plumes et les jetaient comme des dards sur l'ennemi. Hercule les chassa en les épouvantant au moyen d'une espèce de cymbale qu'il tenait de Minerve, et les tua de ses flèches.

Faust, *errant sur le bord du fleuve.* Si j'ai bien entendu, sous ces épais rideaux de branches et de feuillée, une voix humaine s'est exhalée. Le flot ici semble gazouiller des paroles mystérieuses, et la brise qui passe a comme des sifflements badins.

LES NYMPHES, *à Faust.*

Plonge au sein de l'onde ;
Dans notre fraîcheur
Limpide et profonde
Retrempe ton cœur.
Dans l'humide plaine
Ici viens jouir
De la paix sereine
Qui te semble fuir ;
Viens calmer ta peine ;
Viens, nous ruisselons ;
A toi notre haleine,
A toi nos chansons !

Faust. Oui, je veille ! Oh ! flottez, flottez, formes incomparables que mon œil caresse çà et là ! Quel ravissement me pénètre au fond de l'âme ! Sont-ce des rêves ou bien des souvenirs ? Une fois déjà, volupté pareille t'enivra ! [1]. Les flots se glissent à travers la fraîcheur des rameaux épais doucement émus. Ils ne murmurent pas, à peine s'ils grésillent. De tous côtés, les sources se joignent et vont se creusant en un limpide espace propice au bain. Formes juvéniles, grâces féminines, que le cristal humide offre doubles à l'œil enchanté ! Puis des troupes de baigneuses lascives, les unes nageant avec hardiesse, les autres timidement embarrassées ; des cris, des combats folâtres ! Ce spectacle devrait me satisfaire pourtant, et mon œil n'en pas demander davantage ; mais non, il faut que mon esprit s'élance plus au loin ; mon regard plonge, aigu, jusque sous cet épais taillis où l'opulente rumeur du feuillage vert cache la souveraine. O merveille ! échappés des bosquets profonds, voici venir à la nage des cygnes majestueux ; calmes dans leurs élans, doux, mais superbes et le sein tout enflé de leur gloire, voyez-les mouvoir leurs têtes et leurs becs...Un d'eux, surtout, se rengorge avec complaisance et fait voile hardiment à travers les autres ; son plumage orgueilleux se gonfle, et, poussant la vague sur la vague, il se dirige du côté du sanctuaire. Les autres naviguent çà et là d'une aile calme et resplendissante ; mais bientôt les voilà qui livrent un assaut glorieux aux jeunes filles effrayées, qui toutes, oubliant leurs fonctions autour du berceau sacré, ne songent plus qu'à leur propre sûreté.

[1] Souvenir du laboratoire de Wagner, des illusions du rêve charmant où l'a bercé Homunculus. Peut-être aussi observation psychologique du poëte. L'homme, dans l'ardeur du sentiment qui le domine, perd toute idée de temps et de lieu. Il lui semble reconnaître le rivage où son pied touche pour la première fois ; les événements qui se déroulent devant ses yeux sont pour lui comme s'il les avait traversés déjà ; et la plupart du temps, il ne se trompe pas, car ce monde, ces événements, tout cela existait dans son esprit à l'état d'idée ; les images de la divination se sont imprimées en lui si profondément, qu'il les prend pour les souvenirs d'une période révolue.

LES NYMPHES.

Collez votre oreille attentive,
Mes sœurs, aux gazons de la rive;
Quel bruit nous éveille en sursaut?
C'est le pas d'un coursier qui s'avance au galop.
Je voudrais bien savoir quel messager fidèle
Porte de cette nuit la rapide nouvelle !

Faust. Il me semble pourtant que la terre frémit sous les pas sonores d'un rapide coursier. Là-bas, mon regard! Un destin favorable doit-il déjà m'atteindre? O prodige sans pareil! un cavalier s'avance au trot, il paraît doué d'esprit et de cœur, porté par un coursier d'une blancheur éblouissante... Je ne me trompe point, je le reconnais déjà, le fils célèbre de Phylira ! — Halte, Chiron, halte! j'ai à te parler.

Chiron. Qu'y a-t-il? qu'est-ce?

Faust. Modère ta course.

Chiron. Je ne m'arrête pas.

Faust. Alors, je t'en prie! prends-moi!

Chiron. Monte sur mon dos! Où te plaît-il d'aller? Te voici sur le rivage, je suis prêt à te faire traverser le fleuve.

Faust, *montant sur le centaure Chiron.* Où tu voudras; je te garde une reconnaissance éternelle... Le grand homme, le noble pédagogue qui pour sa gloire éleva tout un peuple de héros, la belle phalange des nobles Argonautes, et tous ceux qui fondèrent le monde des poëtes!

Chiron. Laissons cela en son lieu. Pallas elle-même, sous les traits de Mentor, n'eut pas les honneurs de la chose; ils finissent par n'en faire qu'à leur manière, tout comme si on ne les avait pas élevés.

Faust. Le médecin qui sait nommer chaque plante, qui connaît les simples jusque dans leurs mystères les plus profonds, qui procure au malade le salut, au blessé le soulagement, je l'embrasse ici dans la force de l'esprit et du corps.

Chiron. Si quelque héros tombait blessé auprès de moi, je savais lui porter secours et conseil; cependant j'ai fini par laisser mon art aux vieilles femmes et aux prêtres.

Faust. Tu es bien le vrai grand homme qui ne peut entendre les louanges, s'y dérobe avec modestie, et fait comme si ses pareils abondaient dans le monde!

Chiron. Tu m'as l'air d'un hypocrite habile à flatter les princes et le peuple.

Faust. Tu m'avoueras pourtant que tu as connu les plus illustres de ton temps, poursuivi dans tes actions ce qu'il y a de plus noble, et vécu tes jours dans les travaux sérieux d'un demi-dieu. Or, parmi toutes ces figures héroïques, qui tiens-tu pour le plus vaillant?

Chiron. Dans la phalange auguste des Argonautes, chacun était brave à sa manière, et, selon la force qui l'animait, pouvait suffire où les autres se

trouvaient en défaut. Les Dioscures ont toujours eu le dessus où la plénitude de la jeunesse et de la beauté l'emportait. Résolution et promptitude à courir au secours des autres, tel était le partage des Boréades. Réfléchi, puissant, plein de prudence, facile dans le conseil, ainsi dominait Jason, agréable aux femmes; puis Orphée, tendre et toujours discret, qui n'avait pas son pareil dans l'art de faire vibrer la lyre; l'ingénieux Lyncée, qui jour et nuit promena le navire sacré à travers les écueils. Le danger s'éprouve en commun. Un seul agit, et tous les autres louent.

Faust. Ne diras-tu donc rien d'Hercule?

Chiron. Ah, malheur! n'irrite pas ma douleur... Je n'avais jamais vu Phœbus, ni Arès, Hermès, comme on les nomme, lorsque je contemplai là, devant moi, ce que tous les hommes tiennent pour divin. Un royal jeune homme, harmonieux à voir, soumis à ses frères aînés, soumis aussi aux tout aimables femmes, son pareil, Géa ne l'enfantera point, Hébé ne le conduira jamais dans l'Olympe. Vainement les hymnes s'exercent, vainement on tourmente la pierre.

Faust. Les statuaires ont eu beau tourmenter le marbre, jamais il ne s'est produit à la vue aussi majestueux. Tu m'as parlé du plus beau entre les hommes, maintenant parle-moi aussi de la plus belle entre les femmes.

Chiron. Qu'est-ce?... Le beauté des femmes ne veut rien dire, ce n'est le plus souvent qu'une image glacée; pour moi, je ne fais cas que d'un être en qui la vie palpite rayonnante. La beauté est là pour elle-même; la grâce seule rend irrésistible, comme Hélène, quand je la portais.

Faust. Tu l'as portée, elle?

Chiron. Oui, sur ce dos.

Faust. Mon égarement va-t-il encore s'accroître? O joie! m'asseoir à la même place!

Chiron. Elle me tenait ainsi par la chevelure, comme tu fais.

Faust. O délire! ma tête se perd! raconte-moi comment. Elle est mon seul désir. Où l'avais-tu prise? où la conduisais-tu! Ah! parle...

Chiron. On peut répondre à ta question sans peine. Les Dioscures avaient, de ce temps, délivré la petite des mains des ravisseurs; mais ceux-ci, peu habitués à se laisser vaincre, s'enhardirent et se précipitèrent à leur poursuite. Les marais d'Eleusis arrêtaient les frères dans leur course rapide, ils se débattaient dans la fange; je traversai à la nage. Hélène sauta à bas, et, caressant ma crinière humide, me remercia avec grâce, avec coquetterie. Qu'elle était charmante! jeune, délices du vieillard!

Faust. Sept ans à peine!

Chiron. Je reconnais là les philologues, ils t'ont trompé comme ils se sont trompés eux-mêmes! C'est une chose à part que la femme mythologique. Le poëte la produit selon qu'il lui convient; jamais elle n'est majeure, elle n'est jamais vieille, toujours d'une forme appétissante; on l'enlève jeune; vieille, on la convoite : en un mot, le poëte n'est pas lié par le temps.

Faust. Ah! qu'elle aussi ne soit pas soumise au temps! Achille la rencontra bien à Phère en dehors de tout temps. Etrange bonheur, amour conquis, malgré la destinée! ne pourrais-je donc, par la seule force de mon désir, attirer à la vie la forme unique? La créature éternelle du rang des dieux, aussi grande que tendre, auguste et digne d'être aimée, tu l'as vue jadis; aujourd'hui, moi, je l'ai vue aussi belle qu'attrayante, aussi belle que désirée. Tous mes sens, tout mon être en sont désormais possédés; je ne vis plus, si je ne puis l'atteindre.

Chiron. Mon étranger, ce que tu prends, toi, homme, pour du ravissement, chez les Esprits paraît un vrai délire. N'importe, tout s'arrange à souhait pour ton bonheur. Chaque année j'ai l'habitude de passer quelques instants chez Manto, la fille d'Esculape; recueillie en silence, elle implore son père, pour qu'il daigne illuminer enfin l'esprit des médecins, et les détourner de l'audacieux homicide. Celle que j'affectionne entre toutes les Sibylles, elle ne s'émeut pas en de folles contorsions, elle est douce et bienveillante; elle réussira, pourvu que tu t'arrêtes, à te guérir à fond par la vertu des plantes.

Faust. Point de cure! mon esprit est puissant! je serais alors abruti comme les autres.

Chiron. Ne néglige pas le salut de la noble source! vite à bas! nous sommes arrivés.

Faust. Dis-moi, où m'as-tu conduit dans la nuit sombre, à travers les humides graviers? Quel est ce rivage?

Chiron. Ici Rome et la Grèce se disputèrent dans le combat, le Pénéios à droite, l'Olympe à gauche, l'immense royaume qui se perd dans le sable. Le roi fuit, le citoyen triomphe. Regarde, ici tout près, à cette intention s'élève, dans les clartés de la lune, le temple éternel[1].

Manto, *rêvant au dedans d'elle-même.* D'un sabot de cheval — le parvis sacré retentit; — des demi-dieux s'avancent.

Chiron. Très-bien! les yeux seulement ouverts!

Manto, *s'éveillant.* Sois le bienvenu! je vois que tu ne manques pas.

Chiron. Ton temple est là toujours debout?

Manto. Tu bats toujours la campagne infatigablement?

[1] On pourrait désigner ici la bataille de Cynocéphale, dans laquelle Q. Flaminius battit Philippe III de Macédoine, l'an 197 avant J. C.; mais le champ de Cynocéphale est situé au cœur de la Thessalie, partant à quelque distance des lieux que Goethe donne pour théâtre à la nuit de Walpürgis. A défaut de Cynocéphale, il faudrait évoquer les souvenirs de Sydna, où Paul Émile défit Persée, successeur de Philippe; mais Cydna se trouve dans la Macédoine du sud, et s'éloigne encore des lieux de notre action. — Bien que ces deux combats, où les Romains et les Macédoniens se rencontrèrent, ne s'accordent pas exactement avec la carte que Goethe donne du pays, le Pénéios à droite, l'Olympe à gauche, nous ne saurions en indiquer d'autre. — N'oublions pas que nous sommes dans la nuit de Walpürgis, en pleine nuit de fantômes, et qu'à l'heure du berger on n'y regarde pas de si près, comme dit Méphistophélès sur le Brocken, dans la Première Partie. — Le vaste royaume qui se perd dans le sable: la Macédoine sous Alexandre; le roi fuit: Philippe III ou Persée; le citoyen triomphe: Flaminius ou Paul Émile.

Chiron. Tandis que tu habites au sein du silence et du repos, je me plais à courir le monde.

Manto. J'attends, le temps m'environne. Et celui-ci?

Chiron. La nuit maudite le poussa de ce côté dans son tourbillon. Il cherche Hélène en son délire. Hélène! il veut se la conquérir, et ne sait ni comment ni par où commencer; cure entre toutes digne d'Esculape.

Manto. J'aime celui qui rêve l'impossible.

CHIRON déjà bien loin dans la campagne.

Manto. Avance, téméraire, tu dois te réjouir! la sombre avenue conduit vers Perséphone. Dans la base souterraine de l'Olympe, elle épie en secret le salut défendu. Ici, j'ai autrefois introduit Orphée; puisses-tu mieux en profiter! Alerte! courage!

(Ils descendent.)

LE HAUT PÉNÉIOS, COMME DÉJA.

Les sirènes. Plongez-vous dans les flots du Pénéios! là, il faut nager en barbotant, entonner chansons sur chansons pour l'amusement de la race infortunée. Sans eau il n'est point de salut. Partons avec notre troupe lumineuse pour la mer Egée; là tous les plaisirs nous attendent.

(Tremblement de terre.)

Les sirènes. La vague se retire écumante, et cesse de couler dans son lit; la terre frémit, l'eau bouillonne, le sol du rivage éclate et fume. Fuyons! venez toutes, venez! le prodige ne profite à personne.

Alerte! nobles et joyeux hôtes, alerte à la fête sereine de la mer, là-bas où les vagues tremblantes étincellent, et viennent, doucement enflées, mouiller le rivage; là-bas où la lune brille double et nous baigne d'une sainte rosée. Là-bas une vie aminée et libre : ici un effroyable tremblement de terre; que toutes celles qui sont prudentes se hâtent de partir! l'épouvante règne en ces lieux.

Seismos [1], *grommelant et tempêtant dans le fond.* Encore une bonne secousse, encore un vigoureux coup d'épaule, et nous avons atteint cette hauteur où tout doit nous faire place.

Les sphinx. Fâcheux bouleversements! affreuse et terrible tempête! quelle secousse! quelle convulsion! d'ici, de là, tout est en branle! Insupportable ennui! Mais nous, quand tout l'enfer se déchaînerait, nous demeurons stationnaires.

Soudain une voûte s'élève par prodige. C'est le même, ce vieux depuis

[1] Seismos, personnification du tremblement de terre; Titan, qui fit sortir à coups d'épaule Pélion et Ossa, et plusieurs iles, entre autres la plus grande des Cyclades; Délos, berceau flottant d'Apollon et de Diane.

longtemps blanchi, qui bâtit l'île de Délos et la fit sortir des flots pour l'amour d'une vagabonde. Poussant, pressant, en proie à des efforts inouïs, les bras tendus, le dos courbé, dans l'attitude d'un Atlas, il soulève le sol, le gazon, la terre, les cailloux et le gravier, et le sable, et la vase des paisibles lits de nos rivages. Ainsi il déchire en zigzags le doux tapis du vallon. Toujours à l'œuvre, infatigable, colossale cariatide, il porte un effroyable échafaudage de pierres, encore dans le sol jusqu'à la poitrine; il n'ira pourtant pas plus loin : les Sphinx ont pris place.

SEISMOS. C'est moi, moi seul qui ai fait tout cela, on finira j'espère par en convenir; et sans mes secousses et mes ébranlements, comment ce monde serait-il beau?—Comment vos montagnes s'élèveraient-elles dans l'azur splendide et pur de l'éther, si je ne les avais poussées à souhait pour un spectacle pittoresque, enchanteur, lorsque, en présence de nos plus hauts ancêtres, la Nuit et le Chaos, je me comportai vaillamment, et qu'associé aux Titans, je jouai à la balle avec Pélion et Ossa? Nous continuâmes à nous en donner comme des fous dans l'ardeur de notre jeunesse, jusqu'à ce qu'enfin, fatigués, nous posâmes sur le Parnasse, comme un double bonnet, les deux montagnes... Apollon y tient une joyeuse halte entouré du chœur des Muses sereines. A Jupiter lui-même, à ses foudres, j'ai porté haut dans l'air leur trône; maintenant, avec des efforts monstrueux, je me suis soulevé du fond de l'abîme, et j'appelle à voix haute des habitants joyeux pour commencer une nouvelle vie.

LES SPHINX. On pourrait dire que ce parvenu date de loin, si nous ne l'avions vu nous-mêmes se dépêtrer hors du sol. Un bois touffu s'étend sur ses côtés, les rochers s'y amoncellent; quant à nous Sphinx, nous n'irons pas : nous ne nous laissons pas ainsi distraire de notre immobilité sacrée.

LES GRIFFONS. Je vois trembler, à travers les fentes, de l'or en feuilles, en paillettes. Ne vous laissez pas dérober un pareil trésor; alerte, Imses! dépêchez-vous de le râfler.

CHOEUR DES FOURMIS. Puisque les géants — l'ont élevée,—vous aux pieds qui trépignent, — vite au sommet! — Soyez agiles — dedans, dehors!— Dans de telles fentes — chaque parcelle — est digne d'être possédée. — Vous devez découvrir — la moindre chose — au plus vite — dans tous les coins. — Soyez diligentes, troupes grouillantes! — A nous l'or! à nous l'or! — laissez la montagne!

LES GRIFFONS. Ici! ici! de l'or à monceaux! nous y enfoncerons nos griffes, ce sont là des serrures de la meilleure trempe. Le magnifique trésor est bien gardé.

LES PYGMÉES [1]. Nous avons vraiment pris la place; comment cela s'est-il

1 A peine la montagne est formée, que la vie aussitôt y fourmille de toutes parts. Voici venir par myriades les petits êtres pour l'exploitation des trésors qu'elle garde en ses flancs, Imses, Fourmis, Dactyles, Pygmées; à ceux-ci l'or en paillettes, l'or en lingots, l'or dont les Griffons réclament la garde; à ceux-là le fer pour les haines et la vengeance. Les Pygmées sont en guerre avec les grues de Scythie

fait? nous l'ignorons. Ne nous demandez pas d'où nous venons, puisque nous sommes une fois là! Pour mener joyeuse vie tout pays convient; dès qu'une fente vient à s'ouvrir dans le roc, le nain est là tout prêt. Le nain et la naine, vite à l'œuvre! que chaque couple se distingue! Je ne sais si dans le paradis les choses se passaient de même déjà. Quant à nous, ici, nous trouvons que c'est pour le mieux, et bénissons notre étoile avec gratitude, car, au levant comme au couchant, la terre maternelle produit volontiers.

Les dactyles. Si dans une nuit elle a produit les petits, elle engendrera aussi les minimes, qui trouveront leurs pareils.

Le plus vieux d'entre les pygmées. Vite! disposez-vous — à prendre place! — vite à l'œuvre! — Agilité pour la force! — La paix règne encore; — préparez la forge — pour faire à l'armée — armures et glaives.

Vous, Imses, tous, — fourmilière active, — procurez-nous les métaux! et vous, Dactyles, — petits, sans nombre, — on vous ordonne — d'aller querir le bois! — Mêlez ensemble — les flammes mystérieuses, — procurez-nous du charbon!

Le généralissime. Avec la flèche et l'arc, — vite en campagne! sur cet étang — tuez-moi les hérons — qui nichent par milliers, — se rengorgeant avec orgueil, — d'un seul coup! — tous comme un seul; — que nous paraissions — avec casque et panache.

Les imses et les dactyles. Qui nous sauvera? — Nous procurons le fer, — ils forgent des chaînes. — Pour nous émanciper — il n'est pas temps encore; — c'est pourquoi, soyons dociles.

Les grues d'ibicus. Cris de meurtre et plaintes de mort! — douloureux trémoussements d'ailes! — Quels sanglots, quels gémissements — s'élèvent jusqu'à nos hauteurs? — Tous sont déjà massacrés, — le lac est rouge de leur sang. — Une fièvre monstrueuse arrache — au héron son noble plumage; — il flotte déjà sur le casque de ces marauds ventrus et cagneux. — Vous, alliés de notre armée, — hérons voyageurs de la mer, — nous vous appelons à la vengeance, — dans une cause qui vous est si proche. — Que nul n'épargne sa force ni son sang; — guerre éternelle à cette engeance!

(Elles se dispersent en croassant dans les airs.)

Méphistophélès, *dans la plaine*. Je savais bien me faire obéir des sorcières du Nord; mais avec ces Esprits étrangers il n'en est plus pour moi préci-

et les hérons, leurs irréconciliables ennemis. On se met à l'œuvre, on forge en un clin d'œil les javelines et les dards; l'action s'engage, les hérons sont massacrés sur l'étang. Aussitôt les grues passent dans les airs, les oiseaux d'Ibicus, dépositaires des saintes vengeances; les cieux retentissent de cris de rage; justice sera faite, patience! les Pygmées ne tarderont pas à porter la peine de leur crime. (Voyez la ballade de Schiller.) — Toujours la tradition fantastique, le mythe, la légende; après l'hydre de Lerne, les Stymphalides; après les Stymphalides, les grues d'Ibicus. Le romantisme est partout; il plane dans les airs avec les oiseaux sacrés, galope dans la campagne avec Faust sur de dos de Chiron, ou descend avec Méphistophélès dans l'antre des Phorkiades. Le concours est unanime du Sphinx au Centaure, des Sirènes aux Lamies, d'Hécate à Empouse; pas une idée, pas une forme, pas une ébauche qui manque à l'appel.

sément de même. Le Blocksberg demeure un local fort commode : en quelque endroit qu'on soit, on se retrouve. Madame *Ilse* nous attend sur sa pierre ; sur sa hauteur *Henri* est toujours gai ; les *Ronfleurs*, il est vrai, grognent un peu la Misère[1] ; mais tout cela est pour des milliers d'années. Qui sait ici où il se tient, où il va ? Qui sait si le sol ne s'enfle point sous lui ? Je chemine paisiblement à travers une plaine unie, et derrière moi s'élève tout à coup une montagne ; à peine, il est vrai, si l'on peut l'appeler une montagne, assez haute cependant pour me séparer de mes Sphinx.— Là-bas, dans la vallée, plus d'un feu pétille et flambe à l'aventure... ; devant moi danse et flotte, me leurrant, s'enfuyant avec des gestes fripons, une troupe galante. Doucement, et sus ! Accoutumé à courir les bons morceaux partout où ils se trouvent, cherchons ici à nous attraper quelque chose.

Les lamies, *attirant après elles Méphistophélès.* Vite ! plus vite !—toujours plus loin ! — Puis en hésitant encore, en causant, en jasant... — il est si doux — d'attirer le vieux pécheur — après nous ! — Il vient d'un pied lourd, — clopin clopant, — à la pénitence ; — il traîne la jambe — derrière nous — tandis que nous fuyons.

Méphistophélès, *s'arrêtant.* Destin maudit ! hommes trompés ! dupes éternelles depuis Adam ! On devient vieux, mais qui devient sage ? N'as-tu donc pas été suffisamment ensorcelé déjà ? On sait qu'elle ne vaut rien au fond, cette engeance au corps lacé, au visage enduit de fard ; elles n'ont rien de sain à vous rendre ; là où vous les touchez, pourries dans tous les membres. On le sait, on le voit, on peut le sentir ; et cependant, les carognes ! elles n'ont qu'à siffler pour qu'on vienne.

Les lamies, *s'arrêtant.* Halte ! il réfléchit, il hésite, il reste immobile. Allez au-devant de lui, de peur qu'il ne nous échappe.

Méphistophélès, *continuant son chemin.* En avant ! et ne nous laissons pas prendre au filet du doute ; car, après tout, s'il n'y avait pas de sorcières, qui diable voudrait être diable ?

Les lamies, *d'un ton caressant.* Dansons en rond autour de ce héros ; l'amour va, dans son cœur, se révéler sûrement pour une de nous.

Méphistophélès. Vraiment, à la clarté douteuse, vous me semblez de gentilles femmes, et je ne veux pas vous maltraiter.

Empouse[2], *entrant dans le groupe.* Ni moi ! Comme étant de même famille, souffrez que je me mêle à votre troupe.

Les lamies. Elle est de trop dans notre cercle, et ne fait jamais que déranger notre jeu.

[1] *Ilsenstein, Heinrichhöhe, Elend,* noms de différents pics du Bloksberg. Il y a ici, dans l'allemand, un jeu de mots qui résulte de la décomposition, et ne peut se traduire.

[2] Ἓν ποῦς, déesse au pied d'âne, envoyée d'Hécate, que plusieurs tiennent pour Hécate elle-même. Elle se montre au voyageur sous toute sorte d'apparences, tour à tour vache, plante, mouche, serpent. Méphistophélès, qui ne se soucie pas de cette parenté avec le pied d'âne, feint de ne pas comprendre, et se redresse sur son pied de cheval avec une suffisance tout aristocratique.

Empouse, *à Méphistophélès.* Reçois le salut de l'Empouse, ta cousine, la commère au pied d'âne! Tu n'as, toi, qu'un pied de cheval, et cependant, maître cousin, salut!

Méphistophélès. Je ne soupçonnais ici que des êtres inconnus, et je trouve, hélas! de proches parents. C'est un vieux livre à feuilleter. Du Harz à l'Hellas, toujours des cousins!

Empouse. Je suis prompte à l'action, et je pourrais me transformer de cent manières; mais en l'honneur de vous, aujourd'hui j'ai pris la petite tête d'âne.

Méphistophélès. Je remarque que ces gens-là tiennent beaucoup à la parenté. Pourtant, quoi qu'il arrive, je désavouerais volontiers la tête d'âne.

Les lamies. Laisse cette hideuse; elle épouvante tout ce qui vous semble beau et aimable; à son approche, la grâce et la beauté se dissipent.

Méphistophélès. Les petites cousines, charmantes, effilées, me sont toutes suspectes; et sous les roses de ces joues je crains quelques métamorphoses.

Les lamies. Essaye toujours! nous sommes en nombre. Prends, si tu as du bonheur au jeu, attrape le meilleur lot! Pourquoi ces soupirs langoureux? Tu n'es qu'un misérable galant; tu te pavanes, tu fais le beau! — Maintenant il se mêle à notre bande. Otez vos masques l'une après l'autre, et montrez-vous telles que vous êtes.

Méphistophélès. Je me suis choisi la plus belle... (*L'embrassant.*) Oh! malheur à moi! Quel aride balai! (*Il en prend une autre.*) Et celle-ci!... Infâme visage!

Les lamies. Mérites-tu mieux? Ne le crois pas.

Méphistophélès. Je veux m'emparer de la petite... son bras est un lézard qui me glisse des mains, et sa tresse lisse m'échappe comme une couleuvre. En revanche, je saisis la grande... un thyrse avec une pomme de pin pour tête... A quoi tout cela va-t-il aboutir?... Encore une grasse avec qui je me consolerai peut-être. Je risque l'entreprise une dernière fois! soit!... Molle, flasque; les Orientaux payent d'un grand prix ces trésors-là... Ah! l'ampoule crève.

Les lamies. Brisez vos rangs; tournez, flottez; entourez de vos essaims ténébreux l'importun fil des sorcières! cercle incertain, affreux! chauve-souris aux ailes taciturnes!... Il s'en tire encore à trop bon marché.

Méphistophélès, *se secouant.* Je ne suis guère devenu plus sage, à ce qu'il me semble! Ici, comme dans le Nord, ce qui se passe est absurde; ici, comme là-bas, les spectres sont hideux, le peuple et les poëtes insipides; mascarade! comme partout sabbat des sens! J'ai pris au hasard parmi des masques gracieux, et mes mains ont saisi des êtres qui m'ont fait horreur!... Encore je me tromperais volontiers pour peu que cela durât plus longtemps. (*Il s'égare au milieu des rochers.*) Où suis-je donc? où vais-je? c'était un sentier, et maintenant c'est un chaos; j'ai passé, pour venir, par

un chemin uni, et maintenant voilà qu'à cette heure je me perds dans les décombres. En vain je grimpe et redescends; où retrouverai-je mes Sphinx? Oh! oh! je n'aurais jamais imaginé rien de si prodigieux!... Une montagne pareille dans la nuit! j'appelle cela une joyeuse cavalcade de sorcières qui portent leur Blocksberg avec elles.

ORÉAS, *roc de nature.* Viens ici [1]! Ma montagne est vieille et elle se tient dans sa forme originelle. Honore ces sentiers ardus de granit, derniers rameaux du Pinde [2]. Ainsi je me tenais déjà inébranlable, lorsque Pompée courut fugitif sur mon dos. Auprès de moi, l'œuvre de l'illusion s'abîme au chant du coq. Je vois souvent de pareils contes bleus naître, et soudain s'évanouir [3].

MÉPHISTOPHÉLÈS. Honneur à toi, tête vénérable que la force des chênes couronne! Le plus pur clair de lune ne pénètre pas dans tes ténèbres, — mais le long des buissons perce une lumière dont l'étincelle tremblote. Comme on se rencontre! Je ne me trompe pas, c'est Homunculus! Où vas-tu, mon petit camarade?

HOMUNCULUS. Je flotte de place en place et ne serais pas fâché d'exister dans le sens le plus complet, bien entendu. Je n'y tiens pas d'impatience de briser mon verre; mais tout ce que j'ai vu jusqu'à présent ne m'invite guère à m'aventurer davantage. Pour te le dire en confidence, je suis à la recherche de deux philosophes. J'ai écouté, ils disaient : Nature! Nature! Je ne veux pas me séparer de ceux-là; ils doivent connaître cependant l'être terrestre, et je finirai bien par apprendre de quel côté la sagesse veut que je me tourne.

MÉPHISTOPHÉLÈS. En tout ceci, n'en fais qu'à ta guise; dans le royaume des spectres, le philosophe est le bienvenu. Pour que l'on goûte son art et ses faveurs, il les crée aussitôt par douzaines. Si tu ne t'égares, tu ne trouveras jamais le chemin de la raison. Tu veux être, — sois par tes propres forces.

HOMUNCULUS. Un bon conseil n'est pas à dédaigner.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Va toujours! voyons encore.

(Ils se séparent.)

ANAXAGORE, *à Thalès.* Ton esprit obstiné ne veut donc pas plier? en faut-il davantage pour te convaincre?

THALÈS. La vague se plie volontiers à chaque vent, mais se tient éloignée des rocs escarpés.

ANAXAGORE. C'est par l'émanation du feu que ce rocher se trouve là.

THALÈS. C'est dans l'humidité que la vie prend naissance.

HOMUNCULUS, *entre les deux.* Souffrez que j'aille à vos côtés; j'ai moi-même grande envie d'exister.

[1] Oréas, roc de nature, est opposé à la montagne que Séismos pousse dans l'air.

[2] Le Pic d'est du Pinde s'étend jusqu'aux plaines de Pharsale.

[3] L'œuvre de Seismos, la montagne que nous avons vue se peupler en un clin d'œil d'êtres fantastiques, et qui va disparaître sitôt après la nuit de Walpürgis.

Anaxagore. As-tu jamais, ô Thalès! en une seule nuit, tiré du limon une pareille montagne?

Thalès. La nature et ses courants vitaux n'ont jamais travaillé au jour, à la nuit, à l'heure : elle crée avec ordre chaque forme, et même, dans ses phénomènes les plus grands, la violence n'est pour rien.

Anaxagore. Ici, pourtant, on ne peut dire que ce fut autre chose. Le terrible feu plutonique, l'effroyable explosion des vapeurs éoliennes fit éclater la vieille croûte du sol uni, et sur-le-champ une nouvelle montagne dut naître.

Thalès. Et définitivement, qu'est-ce que cela prouve? La montagne est là, et il n'y a plus rien à dire. Avec de pareilles querelles, on perd son temps et sa peine; tout ce qu'on gagne, c'est de mener ce bon peuple par le nez.

Anaxagore. Déjà la montagne regorge de Myrmidons qui viennent habiter les crevasses du granit, Pygmées, Imses, et autres petits êtres actifs.

(A Homunculus.)

Tu n'as jamais aspiré aux grandeurs, vivant comme un reclus dans sa cellule; si tu crois pouvoir t'accoutumer à l'empire, je te fais couronner roi.

Homunculus. Que dit mon Thalès?

Thalès. Je ne saurais te le conseiller. Avec les petits, on fait des actions petites; — avec les grands, le petit lui-même devient grand. Voyez là-haut la noire nuée de grues; elle menace le peuple en rumeur, et menacerait également le roi. Avec leurs becs aigus, leurs pattes armées de griffes, elles fondent sur les petits et les mettent en pièces; la tempête fatale éclate déjà. Un forfait arracha la vie aux hérons répandus autour du lac dormant et pacifique. Cependant, cette pluie de traits meurtriers engendra l'expiation d'une vengeance sanglante, irritant chez les alliés de leur race la soif du sang sacrilége des Pygmées. A quoi bon maintenant le bouclier, et le casque et la lance? En quoi sert aux nains l'éclat des hérons? comme ils se sauvent, Dactyles et Imses! Déjà l'armée chancelle, elle fuit, elle est culbutée.

Anaxagore, *après une pause, solennellement.* Si j'ai pu jusqu'à présent honorer les puissances souterraines, pour cette fois je me tourne vers les régions supérieures... O toi qui trônes là-haut, dans une jeunesse éternelle, déesse aux trois noms, aux trois visages! je t'adjure, dans la détresse de mon peuple : Diane, Luna, Hécate! toi qui élargis la poitrine, toi qui plonges ta rêverie au sein des profondeurs, toi dont la lumière est paisible, toi puissante et impénétrable, ouvre l'affreux abîme de tes ombres, et que l'antique puissance se révèle sans l'aide de la magie!

(Pause.)

Serais-je trop tôt exaucé? Ma prière, poussée vers ces hauteurs, aurait-elle troublé l'ordre de la nature?

Plus grand et toujours plus grand, voilà déjà qu'il s'avance, le trône circulaire de la déesse, — formidable à l'œil! — monstrueux! son feu

devient sombre à force de rougir... Arrête! cercle large et menaçant, tu nous anéantirais, nous, la terre et la mer! Serait-il donc vrai que des femmes thessaliennes, confiantes dans une magie criminelle, t'aient fait descendre de ta route par leurs enchantements, qu'elles t'aient arraché les secrets les plus pernicieux? L'écu lumineux s'est obscurci, — soudain il se déchire, il flamboie, il étincelle! Quel fracas! quel sifflement! le tonnerre que l'ouragan accompagne! — Prosterné au pied du trône, — pardonne-moi! j'ai évoqué tout cela.

(Il se jette la face contre terre.)

THALÈS. Que de choses cet homme ne voit et n'entend-il pas! Je ne sais pas au juste comment cela nous est arrivé, et n'ai rien éprouvé de ses sensations. Avouons-le, c'est une heure extravagante, et Luna se berce mollement à sa place tout comme auparavant.

HOMUNCULUS. Regarde à l'endroit où les Pygmées s'étaient établis! la montagne était ronde, maintenant elle est pointue. Je me suis aperçu d'une secousse extraordinaire; le roc était tombé de la lune, et, sans s'enquérir de rien, tuait, écrasait tout, ami et ennemi. Pourtant je ne puis m'empêcher d'admirer de pareils talents, qui, par leur puissance créatrice, dans une seule nuit ont pu, d'en haut et d'en bas en même temps, mener à fin l'édifice de cette montagne.

THALÈS. Rassure-toi, lui n'était qu'en ma pensée! Que la hideuse engeance décampe! Il est heureux que tu ne fusses point leur roi! — Maintenant, à la joyeuse fête de la mer! là on attend et honore des hôtes merveilleux.

(Ils s'éloignent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *grimpant du côté opposé.* Force m'est bien de me traîner à travers les grands blocs de granit escarpés, à travers les rudes racines des vieux chênes! Sur mon Brocken les vapeurs du Harz ont quelque chose de bitumineux qui me plaît fort, après le soufre... Ici, parmi ces Grecs, on n'en flaire pas la moindre trace. Je serais bien curieux de savoir avec quoi ils attisent les feux de l'enfer.

UNE DRYADE. Dans ton pays natal tu peux avoir quelque sagesse; mais à l'étranger tu n'es pas assez leste. Ne tourne pas ainsi toujours ton esprit vers ta patrie, songe plutôt à honorer ici la majesté du chêne sacré.

MÉPHISTOPHÉLÈS. On pense à ce qu'on a laissé; ce à quoi on a été habitué demeure un paradis. Mais, dis : dans cet antre là-bas, à la clarté d'une faible lumière, quelle triple forme s'accroupit?

LA DRYADE. Les Phorkyades! Aventure-toi jusqu'à cette place, et parle-leur, si tu n'en es épouvanté.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Pourquoi pas? — Je vois quelque chose et m'étonne! Si fier que je sois, je dois l'avouer à moi-même, je n'ai jamais rien vu de semblable. Elles sont pires que les Mandragores... Est-il possible qu'on trouve la moindre laideur au péché dès qu'on a vu ce triple monstre? Nous ne les souffririons pas sur le seuil du plus épouvantable de nos

enfers. Et dire que cela prend racine ici sur la terre de la beauté! on l'appelle antique avec pompe... Elles se remuent ; on dirait qu'elles flairent mon approche. Elles gringotent en sifflant, chauves-souris-vampires.

Les phorkyades. Donnez-moi l'œil, mes sœurs, pour qu'il cherche à connaître qui se hasarde si près de notre temple.

Méphistophélès. Mes révérendes, souffrez que je m'approche et sollicite votre triple bénédiction. Je vous aborde encore en inconnu, il est vrai ; mais aussi, si je ne me trompe, en parent éloigné. J'ai déjà contemplé les augustes divinités antiques, je me suis prosterné devant Ops et Rhéa; — les Parques même, sœurs du Chaos, vos sœurs, je les ai vues hier... ou avant-hier [1]; mais je n'ai jamais rencontré vos semblables. — Je me tais maintenant, et me sens transporté.

Les phorkyades. Il paraît avoir du bon sens, cet Esprit.

Méphistophélès. Je m'étonne que nul poëte ne vous ait célébrées. — Dites, comment cela se fait-il? comment cela a-t-il pu se faire? Je n'ai jamais vu vos statues, mes révérendissimes. Pourtant le ciseau ne s'efforce-t-il pas de reproduire Junon, Pallas, Vénus, et autres semblables?

Les phorkyades. Ensevelies dans la solitude et le silence des ténèbres, aucune de nous trois n'y a jamais encore pensé.

Méphistophélès. Comment cela pourrait-il être aussi, puisque, retirées du monde, ici vous ne voyez personne et personne ne vous contemple? Vous devriez vous établir dans ces lieux où la pompe et l'art trônent sur une égale hauteur, où chaque jour, le bloc de marbre entre dans la vie sous l'apparence d'un héros ; où...

Les phorkyades. Tais-toi, et ne nous donne point de désirs ! Que nous servirait-il d'en apprendre encore davantage là-dessus, nées dans la nuit, parentes des ténèbres, entièrement inconnues à tous, presque à nous-mêmes ?

Méphistophélès. En pareil cas, il n'y a rien à dire; mais on peut se transférer soi-même à un autre. A vous trois, un œil vous suffit, une dent. Il serait assez mythologique de comprendre en deux l'être de trois, et de me céder les traits de la troisième pour quelque temps.

Une phorkyade. Qu'en pensez-vous? cela se peut-il ?

Les autres. Essayons-le, — mais sans l'œil ni la dent.

Méphistophélès. Bon ! vous avez ôté justement tout ce qu'il y avait de mieux. Comment la plus exacte ressemblance serait-elle complète de la sorte ?

Une phorkyade. Ferme un œil, c'est vite fait, puis laisse voir ton croc, et, de profil, tu parviendras tout de suite à nous ressembler parfaitement, comme frère et sœur.

Méphistophélès. Trop d'honneur ! soit !

[1] Dans la mascarade, s'entend.



FAUST ET MÉPHISTOPHÉLÈS

LES PHORKYADES. Soit!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *sous le profil d'une Phorkyade.* Allons! je me pose en fils bien-aimé du Chaos!

LES PHORKYADES. Nous sommes sans conteste les filles du Chaos.

MÉPHISTOPHÉLÈS. On me traitera maintenant, ô ignominie! d'hermaphrodite.

LES PHORKYADES. Dans le nouveau trio des sœurs quelle beauté! Nous avons deux yeux, nous avons deux dents.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Il faut que je me cache à tous les regards, pour aller effrayer les diables dans le gouffre infernal.

(*Exit.*)

BAIE PARMI LES ROCHERS DE LA MER ÉGÉE.

LA LUNE IMMOBILE AU ZÉNITH [1].

SIRÈNES, *campées çà et là sur les rocs, murmurant et chantant.* Jadis, dans l'épouvante nocturne, les Magiciennes de Thessalie t'ont, par sacrilége, attirée vers la terre. Du haut des voûtes de ta nuit, jette un regard paisible sur l'essaim doucement lumineux des vagues tremblantes, et éclaire le tumulte qui s'élève des flots. Lune, ô belle déesse, sois-nous favorable, à nous tes servantes empressées!

NÉRÉIDES ET TRITONS, *sous l'aspect de monstres marins.* Que la vaste mer retentisse du son de votre voix éclatante! appelez autour de vous le peuple de l'abîme! — En voyant s'ouvrir les affreux gouffres de la tempête, nous nous étions enfouis aux profondeurs les plus silencieuses; vos douces chansons vous attirent à la surface.

Voyez! comme dans notre ravissement nous nous sommes parés de chaînes d'or! aux couronnes, aux pierreries, les agrafes et les ceintures sont venues s'allier. Tout cela, c'est votre œuvre, trésors engloutis par les naufrages. Les enchantements de votre voix nous ont attirés, ô démons de notre baie!

LES SIRÈNES. Nous le savons bien, dans la fraîcheur marine, les poissons s'accommodent de leur vie flottante et sans chagrin; mais vous, troupes joyeusement émues, aujourd'hui nous voudrions apprendre que vous êtes plus que des poissons.

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS. Avant que de venir ici nous avons eu cette pensée; maintenant, alerte, sœurs et frères! Il suffit aujourd'hui du plus

[1] Dans les nuits d'enchantements, la lune interrompt son cours et s'arrête fixée à quelque point du ciel par une influence magique.

court trajet pour démontrer pleinement que nous sommes plus que des poissons.

(Ils s'éloignent.)

Les sirènes. Ils sont partis en un clin d'œil! tout droit vers Samothrace [1]! disparus à la faveur d'un vent propice! Que pensent-ils accomplir dans le royaume des puissants Kabyres [2]? Quels dieux! étranges, singuliers, ils s'engendrent eux-mêmes éternellement et ne savent jamais ce qu'ils sont.

Reste sur tes hauteurs, douce Lune! répands sur nous tes grâces. Que la nuit se prolonge et que le jour ne vienne pas nous disperser!

Thalès, *sur le rivage, à Homunculus.* Je te conduirais volontiers vers le vieux Nérée; car, à vrai dire, nous ne sommes pas loin de sa grotte; mais le rêveur maussade a la tête dure. Le genre humain tout entier ne fait

1 Au nord-est de la Thessalie et de l'île de Lemnos, sur les côtes de la Thrace.

2 Les Kabires, divinités mystérieuses ou plutôt démons qui, chez les Grecs, éveillent toujours l'idée de l'antiquité la plus reculée. Les Kabires avaient à Memphis un temple et des statues que les prêtres seuls visitaient; ce fut sur ces images de formes grotesques que Cambyse accomplit, lors de sa conquête de l'Égypte, le fameux sacrilége dont parle Hérodote, liv. III. Les Kabires étaient surtout fêtés à Samothrace, où se célébraient des orgies et des bacchanales en leur honneur. Hérodote fait venir ce culte des Pélasges. C'est d'ailleurs toujours le dogme de la fécondation de la terre et du principe génératif dans la nature. Une tragédie d'Eschyle, dont quelques vers seulement sont venus jusqu'à nous, était intitulée *les Kabires.* On confond souvent les Kabires avec les Telchines, les Kurètes, les Koribantes, et surtout avec les Dactyles du mont Ida. L'antiquité prête aux Kabires la forme de nains à gros ventre, de cruches, etc. — Kreutzer représente les Kabires comme d'antiques divinités de la nature, apportées d'Égypte par les Phéniciens. Selon lui, les Kabires sont au nombre de sept, nombre déterminé par les planètes, et se joignent à Hephaistos le huitième, Hephaistos à la fois Mars, Vénus et Mercure. Le feu se mêle à l'eau, la fécondation et la vie en résultent; de là l'harmonie universelle. Schelling, dans son Traité des Divinités de Samothrace, cherche à résoudre l'énigme à sa manière; le culte des Kabires lui paraît devoir être phénicien; il y trouve des restes de la religion primitive. Les Kabires forment à son sens une échelle d'êtres surnaturels, qui va du plus bas au plus haut, et qui, partie de l'instinct grossier de l'appétit matériel, s'élève par l'intermédiaire de Kadmilos, le messager divin, jusqu'à la suprême sagesse, au Démiurgos, au Zeus. — Parmi les mythologues allemands qui se sont adonnés à l'étude de ces obscures questions, on doit citer au premier rang Ch.-A. Lobeck de Koenigsberg, qu'il sera utile de consulter pour l'éclaircissement de cette scène. L'œuvre de Lobeck parut en 1829, en deux énormes volumes, contenant trois livres. Le premier livre traite d'Orphée, le second des mystères d'Éleusis, le troisième de toute l'énigmatique famille des Kurètes, des Koribantes, des Dactyles du mont Ida, des Telchines, des Kabires, des Kobales et des Kerkopes. Il est plus que vraisemblable que cette œuvre exerça une influence profonde sur l'esprit de Goethe, alors occupé comme on sait de cette partie du Faust. Les Kabires, collègues et commensaux des grands dieux, πάρεδροι καὶ πρόπολοι τῶν μεγάλων θεῶν *, appartiennent à Samothrace; ils ne viennent ni de l'Égypte ni de la Phénicie, et n'ont rien à faire avec les Koribantes, les Kurètes, les Dactyles ou les Dioscures. Divinités d'origine pélasgique, les Kabires sont au nombre de quatre: Kabeiros, Kadmilos, Axieros, Axiokersos, et le secret de leur nom ne repose ni dans le grec, ni dans l'hébreu, ni dans toute autre langue. Leurs mystères comprenaient l'agriculture, la fécondation de la terre, les semailles et les moissons, et se célébraient dans les orgies et les bacchanales; il suffisait, pour être initié, d'avoir les mains pures de sang répandu. Il y avait aussi des purifications dans le temple, qu'on venait visiter de toutes parts. Au temps des empereurs romains, on se pressait encore vers ces mystères, enveloppés d'une obscurité profonde. Tacite raconte que Germanicus voulait se faire initier. — Jaloux de montrer la divinité de leur nature et de donner un démenti aux Sirènes, qui s'obstinent à les vouloir traiter comme des poissons, les Tritons et les Néréides partent pour Samothrace, et vont à la conquête des Kabires.

* Strab. x, 3.

rien que ce grondeur quinteux approuve. Cependant, il a don de lire dans l'avenir; à ce titre, chacun le tient en respect et l'honore dans son poste. Plus d'un aussi lui doit du bien.

HOMUNCULUS. Tentons l'aventure et frappons! Il ne m'en coûtera pas le verre et la flamme.

NÉRÉE. Sont-ce des voix humaines qui frappent mon oreille! Comme soudain le courroux me travaille dans le plus profond de mon cœur! Images aspirant sans cesse à la hauteur des dieux, et cependant condamnées à ne jamais ressembler qu'à elles-mêmes. Depuis d'antiques années je pouvais m'endormir dans le repos des dieux; cependant mon instinct me portait à secourir les bons, et quand, à la fin, j'en vins à considérer les faits accomplis, je vis que tout s'était absolument passé comme si je n'y avais point pris part.

THALÈS. Et cependant, ô vieillard de la mer! on se confie à toi; tu es le sage, ne nous repousse pas d'ici! Vois cette flamme semblable aux hommes! elle s'abandonne à tes conseils tout entière.

NÉRÉE. Que parles-tu de conseils! les conseils ont-ils jamais eu de la valeur pour les hommes? Une parole sage meurt engourdie dans leur oreille dure; si souvent que les faits se soient cruellement blâmés eux-mêmes, la race n'en demeure pas moins entêtée. Quels avertissements paternels n'ai-je point donnés à Pâris, avant que sa convoitise eût enlacé une femme étrangère! Il était là superbe sur le rivage grec, et je lui révélai ce que dans mon esprit je voyais : les airs pleins de vapeurs épaisses, envahis par des flots de pourpre; les édifices en proie à l'incendie, au-dessous le meurtre et la mort; le dernier jour de Troie consacré par le rhythme, et durant des milliers d'années, aussi effroyable que célèbre. La parole du vieillard, à cet effréné, sembla un jeu; il suivit son désir, et Ilion tomba. — Cadavre gigantesque, roide après de longues convulsions! magnifique festin pour les aigles du Pinde! Ulysse de même, ne lui ai-je pas dit d'avance les artifices de Circé, la cruauté des Cyclopes, ses propres lenteurs, l'esprit léger des siens, et que sais-je encore? Quel profit en a-t-il tiré, jusqu'à ce qu'après des cahotements sans nombre la faveur des ondes le porta sur une rive hospitalière?

THALÈS. Une telle conduite afflige l'homme sage; l'homme bon ne se laisse pas rebuter et revient à la charge. Une drachme de reconnaissance fait son bonheur, et pèse plus dans la balance que cent livres d'ingratitude. Or, ce que nous implorons n'est certes pas petite affaire; l'enfant que voilà est possédé du désir fort sage d'exister.

NERÉE. Ne venez pas me troubler cette humeur rare où je suis! une tout autre chose me tient à cœur aujourd'hui : j'ai convoqué ici toutes mes filles, les Grâces de la mer, les Dorides. Ni l'Olympe ni votre sol ne portent une belle image qui se meuve avec tant d'élégance. Adorables dans leurs allures, elles se jettent du dragon des eaux sur les coursiers de Neptune; tendrement unies à l'élément, on dirait que l'écume les soulève

Dans le prisme de la conque nacrée de Vénus, Galatée s'avance portée, elle, la plus belle aujourd'hui; elle qui, depuis que Cypris nous a délaissés, reçoit à Paphos les honneurs d'une déesse. Et c'est ainsi que la tout aimable possède, depuis longtemps déjà, comme héritière, la cité du temple et le trône du char.

Arrière! il ne convient pas, dans l'heure de la joie paternelle, d'avoir la haine au cœur, l'invective à la bouche. Allez vers Protée! priez le magicien de vous dire comment on existe, comment on se métamorphose.

(Il s'éloigne du côté de la mer.)

THALÈS. Nous n'avons rien gagné par cette démarche. Parvient-on à joindre Protée, il s'évapore aussitôt; et s'il vous tient tête, il finit par vous dire des choses qui vous étonnent et vous plongent dans la confusion. Cependant son conseil t'est nécessaire, tentons l'affaire, et poursuivons notre chemin.

(Ils s'éloignent.)

LES SIRÈNES, *en haut, sur les rochers.* Que voyons-nous de loin glisser à travers le royaume des ondes? Comme si, poussées par les vents, de blanches voiles s'approchaient, ainsi sont éblouissantes à contempler les femmes lumineuses de la mer. Descendons; entendez-vous les voix?

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS [1]. Ce que nous portons dans nos mains doit vous plaire à tous. L'écaille gigantesque de Chelone [2] réfléchit une rude image : ce sont des dieux que nous vous apportons. Entonnez des hymnes sublimes!

LES SIRÈNES. Petits de stature, grands de puissance, sauveurs des naufragés, dieux adorés de toute antiquité [3]!

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS. Nous apportons les Kabires, pour mener une fête paisible; car là où ils règnent saintement, Neptune se montre favorable.

LES SIRÈNES. Nous vous cédons le pas; lorsqu'un vaisseau se brise, avec une force irrésistible vous protégez l'équipage.

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS. Nous en avons amené trois [4], le quatrième

[1] Cependant les Néréides et les Tritons reviennent de Samothrace, apportant les Kabires, qui leur rendront Neptune. Les Kabires, comme génies protecteurs de la navigation, sont en rapport d'alliance et d'amitié avec le dieu des eaux. Tritons et Néréides obtiendront par là une nuit heureuse de Neptune, qui n'aura garde de troubler par quelque orage la fête qu'ils se font de visiter leur père, le vieux Nérée.

[2] Chelone (χελώνη, tortue). Le lecteur se rappellera la légende de la nymphe Chelone, la seule, dans toute la nature, qui ne fut pas conviée aux noces de Jupiter et de Junon, parce qu'elle avait osé s'égayer sur le couple immortel. Mercure la précipita dans les flots avec sa maison et la changea en tortue, lui infligeant, pour châtiment, de porter dans un éternel silence sa maison sur son dos. L'écaille de tortue polie servait aux anciens de miroir; c'est dans cette transparence que la rude figure des Kabires se réfléchit.

[3] Les Syrènes se joignent à l'acclamation des Néréides, et célèbrent les Kabires, dieux sauveurs des naufragés, avec ironie, s'entend.

[4] Les trois Kabires de Creutzer : Axiéros, le puissant, Hephaistos; Axiokersos, le principe générateur dans l'homme, Mars; Axiokersa, le principe générateur féminin, Vénus; le quatrième, celui qui n'a pas voulu venir, semble être Kadmilos ou Cadmos, le véritable, la tête et la pensée de tous

n'a pas voulu venir; il prétendait être le bon, celui qui pense pour tous les autres.

Les sirènes. Un dieu peut bien railler un autre dieu [1]. Honorez toutes les Grâces, et craignez tout ce qui nuit.

Les néréides et les tritons. Il doit y en avoir sept.

Les sirènes. Où sont restées les trois autres?

Les néréides et les tritons. Nous ne saurions le dire; c'est dans l'Olympe qu'il faut s'en informer. Là existe aussi un huitième auquel personne n'avait encore pensé [2]! Ils nous attendaient gracieusement; pourtant tous n'étaient pas encore prêts.

Ces incomparables tendent toujours plus loin; pauvres malheureux, affamés d'inexplicable [3].

Les sirènes. Nous avons pour coutume, partout où trône le divin, dans le soleil et la lune, de prier; cela porte avantage [4].

Les néréides et les tritons. Quel splendide éclat pour notre renommée de mener cette fête !

Les sirènes. Cette gloire-là manque aux héros de l'antiquité eux-mêmes, si glorieux qu'ils soient.

S'ils ont conquis la Toison d'or, vous avez conquis les Kabires.

(En refrain, comme un vieux chant [5].)

S'ils ont conquis la Toison d'or, nous, vous, avons conquis les Kabires.

(Les Néréides et les Tritons passent outre.)

les autres. Peut-être aussi faut-il voir, sous ces paroles que Goethe a mises dans la bouche des Néréides, une allusion aux mystères de Samothrace, mystères profonds, comme on sait, et d'une obscurité si ténébreuse, qu'on ne pouvait jamais prétendre les avoir pénétrés. La sollicitude des prêtres, exploitateurs ingénieux du sanctuaire, inventait sans relâche de nouvelles pratiques. Il suffisait de quelques jours pour embrouiller le dogme de manière à désorienter toute espèce d'initiation. Vous quittiez Samothrace croyant avoir surpris le mot de l'énigme sacrée, croyant tenir les Kabires, et, à peine arrivé à Athènes ou à Rome, vous appreniez que votre éducation n'avait été qu'imparfaite, que vous aviez oublié le principal pour vous payer de vains détails, et que, si vous aviez emporté quelques notions superficielles du culte, les éléments, le dogme, le vrai Kabire, celui qui pense pour tous les autres, était resté dans le sanctuaire.

[1] Au milieu de tant de haines et de rivalités qui divisent les dieux du paganisme, l'homme pieux qui cherche à se les concilier tous doit nécessairement encourir la disgrâce de quelques-uns. Le persiflage est à sa place dans la bouche des malicieuses Sirènes.

[2] Sans doute la huitième planète. Kreutzer prétend que les sept Kabires correspondent aux sept planètes : « Le huitième, auquel personne n'avait pensé, » serait, à ce compte, la huitième découverte par Herschel.

[3] « Est quædam, ut Hermanni verbis utar, etiam nesciendi ars et scientia ; nam si turpe es nescire quæ possunt sciri, non minus turpe est scire se putare quæ sciri nequeunt. » Aglaophamus, p. 1110, vol. II, Goethe a déjà reproduit, dans une de ses pièces, le Cor Werke, Bd. 51, S. 145, cette pensée d'Hermann, dont le couplet des Néréides est comme une réminiscence ironique.

[4] Les Sirènes, égoïstes de la nature. — Elles s'élevaient tout à l'heure contre le culte de tous les dieux, à cause des ennuis qui en résultent; elles le célèbrent maintenant à cause des avantages qu'il procure.

[5] Tandis que les Néréides apportant les Kabires longent le rivage où se tiennent les Sirènes, les cantatrices de la mer entonnent un plain-chant d'un rite solennel, espérant que les dieux ventrus de Samothrace leur sauront gré de cet hommage.

Homunculus. Les monstres difformes me font l'effet de vieux pots de terre; les savants s'y heurtent, et brisent leurs têtes dures.

Thalès. Voilà justement ce qu'on demande : c'est la rouille qui fait le prix de la monnaie.

Protée, *inaperçu*. Pareille chose me réjouit, moi, vieux radoteur! Plus c'est merveilleux, plus c'est respectable.

Thalès. Où es-tu, Protée?

Protée, *d'une voix de ventriloque, tantôt près, tantôt loin*. Ici et ici!

Thalès. Je te passe cette vieille plaisanterie; mais, pour un ami, trêve de vaines paroles! Je sais que tu ne parles pas de l'endroit où tu es.

Protée, *comme dans l'éloignement*. Adieu.

Thalès, *bas à Homunculus*. Il est tout près. Maintenant, brille vaillamment, il est curieux comme un poisson; et, dans quelque endroit qu'il se tienne transformé, la flamme va l'attirer ici.

Homunculus. Je répands sans tarder des flots de lumière; avec prudence toutefois, de peur que mon verre n'éclate.

Protée, *sous la forme d'une tortue gigantesque*. Qu'est-ce qui reluit avec tant de gentillesse et d'éclat?

Thalès, *cachant Homunculus*. Bon! si tu en as envie, viens-y voir de plus près. Ne t'épargne pas si petite peine; et te montre sur deux pieds humains. Que celui qui veut voir ce que nous cachons, le fasse par notre grâce, et notre consentement.

Protée, *dans une noble apparence*. Tu te souviens encore des ruses du monde?

Thalès. Et toi, c'est toujours ton plaisir de changer de forme?

(Il découvre Homunculus.)

Protée, *étonné*. Un petit nain lumineux!... Je n'ai jamais rien vu de tel!...

Thalès. Il demande conseil, et serait bien aise d'exister. Il est, comme il m'a dit lui-même, venu au monde d'une tout étrange manière, et seulement à moitié. Les facultés de l'intelligence ne lui font pas défaut; ce qui lui manque complétement, c'est le solide, le palpable. Jusqu'ici le verre seul lui donne la pesanteur, et il ne serait pas fâché de prendre corps au plus vite.

Protée. Véritable fils de vierge, avant que tu doives être, tu es déjà.

Thalès, *bas*. Il me paraît aussi critique sur un autre point: je le soupçonne d'être hermaphrodite.

Protée. Il n'en réussira que plus vite; de quelque manière qu'il s'y prenne, cela s'arrangera. Mais il ne s'agit pas ici de délibérer. Tu dois prendre origine dans la vaste mer! Là on commence en petit, on engloutit les plus petits, on croît peu à peu, et l'on se forme pour de plus hautes fins.

Homunculus. Ici souffle une douce brise, cela verdoie, et la senteur me plaît.

Protée. Je le crois, adorable enfant, et là-bas elle te plaira davantage encore, sur cette étroite langue de rivage où les délices de l'atmosphère sont plus ineffables ; De là nous verrons le cortége, qui flotte justement assez près. Venez, suivez-moi !

Thalès. Je vous accompagne.

Homunculus. Pas d'Esprits trois fois merveilleux !

LES TELCHINES DE RHODES [1]

Sur des Hippocampes, des Dragons marins, et tenant en main le trident de Neptune.

En choeur. Nous avons forgé le tridert de Neptune, avec lequel il apaise les flots impétueux. Si le maître du tonnerre déroule les nuages enflés, Neptune répond au roulement terrible ; et, tandis que là-haut serpentent les lames de l'éclair, vague sur vague écume d'en bas, et tout ce qui se trouve entre eux, en proie à la tempête, longtemps ballotté, est à la fin englouti par l'abîme. C'est pourquoi aujourd'hui il nous a confié le sceptre, — et nous flottons à cette heure en pompe, calmes et légers.

Les sirènes. A vous, les ministres sacrés d'Hélios, les élus du jour serein ; salut à vous à cette heure agitée, que la fête de la lune consacre !

Les telchines. O déesse aimable entre toutes ! de ta voûte, là-haut, tu entends avec ravissement louer ton frère ; tu prêtes une oreille à Rhodes la bienheureuse ; là s'élève pour lui un hymne éternel. Qu'il commence son cours ou le termine, il nous regarde avec un œil tout rayonnant de feu. Les montagnes, les villes, les rivages, les ondes plaisent au Dieu, sont aimables et splendides. Aucun nuage ne plane au-dessus de nous ; s'il vient à s'en glisser, un rayon, un souffle de l'air, et voilà l'île purifiée ! Là l'immortel se contemple dans cent images, en jeune homme, en géant ; le grand, l'affable ! C'est nous qui les premiers avons représenté la puissance des dieux sous la digne forme des hommes.

Protée. Laisse-les chanter, laisse-les s'enfler dans leur jactance ! Aux clartés vitales du soleil divin les œuvres mortes ne sont qu'une plaisanterie ; cela modèle et fond le métal, et sitôt qu'ils l'ont versé dans l'airain, ils pensent avoir fait quelque chose ! Qu'advint-il à la fin à ces superbes ? Les images des dieux se tenaient dans leur grandeur ; — une secousse terrestre les a renversées ; dès longtemps il a fallu les refondre.

[1] Hardis fondeurs, frères cadets de Vulcain, jeunes gens choisis d'Hélios. Les Telchines, au nombre de neuf, habitaient originairement Sicyon et vinrent s'établir à Rhodes, chassés par la guerre. Ils fondaient en airain les statues des dieux ; de là, sans doute, la faculté qu'on leur attribue de pouvoir se produire eux-mêmes sous différentes formes. On les représente aussi quelquefois comme les premiers navigateurs.

L'œuvre de la terre, quel qu'il soit, n'est jamais qu'une misère; l'onde est plus propice à la vie; Protée-Dauphin va te porter au sein de l'onde éternelle. (*Il se transforme.*) Le tour est fait! Là les plus belles destinées t'attendent; je te prends sur mon dos, et te marie à l'Océan.

Thalès. Consens à son louable désir de commencer la création par le principe! Sois prêt à l'action agile! Là tu vas, selon des normes éternelles, te mouvoir à travers mille et mille formes; et jusqu'à l'homme tu as du temps.

(Homunculus monte sur le dos de Protée-Dauphin.)

Protée. Viens, volatil, avec moi, dans l'humide étendue; là tu jouiras aussitôt de la plénitude de la vie, tu pourras te mouvoir à ta fantaisie; seulement, n'aspire pas à de plus hautes classes; car, si tu deviens une fois homme, aussitôt c'en est entièrement fait de toi.

Thalès. C'est selon; aussi bien c'est quelque chose d'être un digne homme dans son temps.

Protée, *à Thalès.* Oui, un homme de ta trempe! Voilà qui résiste au temps; car, parmi les pâles légions d'Esprits, je te vois déjà depuis des siècles.

Les sirènes, *sur le roc.* Quel groupe de petites nuées forme autour de la lune un si riche cercle? Ce sont des colombes enflammées d'ardeur, les ailes blanches comme la lumière. Paphos l'envoie ici, l'essaim de ses oiseaux en amour; notre fête est complète, la douce volupté entière et sereine!

Nérée, *marchant vers Thalès.* Un voyageur nocturne appellerait cette cour de la lune une vision de l'air; mais nous, Esprits, nous sommes d'une tout autre opinion, la seule juste. Ce sont des colombes qui accompagnent les sentiers nacrés de ma fille, des colombes à l'essor étrange et merveilleux, dressées dès les jours anciens.

Thalès. Ce qui plaît au noble vieillard est aussi l'objet de ma prédilection : un nid silencieux et tiède où la vie sacrée se conserve.

Les psilles et les marses, *sur des taureaux marins, des veaux marins, des béliers* [1]. Dans les antres profonds et sauvages de Cypris, étrangers à l'épouvante qu'inspire le dieu des mers, aux secousses de Seismos, caressés par les vents éternels, et, comme aux jours antiques, dans la conscience d'une satisfaction paisible, nous gardons le char de Cypris, et, par le murmure des nuits, à travers le tissu gracieux des ondes, conduisons, invisibles, à la race nouvelle la gracieuse fille.

[1] Les Psilles, peuple fabuleux dont parle Hérodote, les mêmes qui possédaient le secret de conjurer les serpents. — Les Marses, autre peuple de la Fable, qui tire son origine de Marsus, fils de Circé et d'Ulysse. Les Psilles habitaient en Afrique; les Marses, en Italie, sur les bords du lac Fucin (lago di Celamo). Goethe ne se contente pas de convoquer à la fête des eaux, à ces nouvelles noces de Thétis, toutes les divinités du naturalisme antique; il amène aussi les peuples de la Fable, et, pour que la vie et l'intérêt du spectacle s'en augmentent, il les groupe autour du char triomphal de Galatée.

Agiles compagnons, nous ne craignons ni l'aigle, ni le lion ailé, ni la croix[1], ni la lune, ni tout ce qui là-haut habite et trône, se balance et se meut dans ses révolutions, se chasse et s'extermine, et couche à terre les moissons et les villes. Bref, nous amenons ici la plus gracieuse souveraine.

LES SIRÈNES. Doucement émues, dans une hâte modérée autour du char, cercle sur cercle, ou vous enlaçant à la file ainsi que des serpents, approchez-vous, Néréides vigoureuses, robustes femmes, agréablement sauvages; apportez, tendres Dorides, à Galatée l'image de sa mère : sévères et telles qu'on croirait voir les dieux, immortels, et cependant, ainsi que les douces femmes des hommes, d'une attrayante bienveillance.

LES DORIDES, *en chœur, passant devant Nérée, toutes sur des dauphins.* O lune! prête-nous ta lumière et ton ombre. Splendeur à cette belle fleur de jeunesse! car nous présentons des époux bien-aimés à notre père, que nous supplions. (*A Nérée.*) Tiens, ce sont des enfants que nous avons sauvés de la dent affreuse de l'incendie, étendus sur les joncs et la mousse, réchauffés aux ardeurs du soleil, et qui maintenant, par des baisers ardents, doivent nous témoigner leur reconnaissance. Contemple ces doux garçons d'un œil propice.

NÉRÉE. C'est un double profit qu'on doit estimer haut : être miséricordieux et se délecter en même temps.

LES DORIDES. Père, si nous avons bien mérité de toi, si tu veux nous accorder un désir bien conquis, laisse-nous les garder immortels sur notre sein d'éternelle jeunesse.

NÉRÉE. Vous pouvez vous réjouir de la belle capture, et voir l'homme dans l'adolescent; mais je ne saurais octroyer ce que Jupiter seul peut accorder. La vague qui vous berce et vous balance ne laisse pas de consistance à l'amour, et si votre inclination vous a trompées, déposez-les doucement sur le rivage.

LES DORIDES. Doux enfants! vous nous êtes chers; mais il faut, hélas! nous séparer. Nous aurions désiré une constance éternelle, mais les dieux n'en veulent rien entendre.

LES JEUNES GENS. Continuez à nous ranimer de la sorte, nous hardis enfants de la mer, et nous n'aurons jamais été si heureux, et ne le serons jamais davantage.

GALATÉE s'avance sur un char de nacre.

NÉRÉE. C'est toi, ma bien-aimée!

GALATÉE. O père! ô bonheur! Dauphins, arrêtez! ce regard m'enchaîne.

NÉRÉE. Passés déjà! Ils s'éloignent dans le tourbillon des ondes! Que

[1] Constellation désignée aussi sous le nom du *Cygne*.

leur importe l'émotion profonde du cœur? Ah! que ne me prennent-ils avec eux! Mais un seul regard enchante pour toute une année.

THALÈS. Gloire! gloire! encore! Comme je m'épanouis de bonheur, pénétré par le beau, par le vrai! Tout est sorti de l'eau; l'eau maintient toute chose! Océan, prête-nous ton éternelle action! Si tu n'exhalais les nuages, si tu ne distribuais les riches ruisseaux, si tu ne jetais çà et là les fleuves et ne formais les torrents, que seraient les montagnes? que seraient les plaines et le monde? C'est toi qui maintiens la vie dans sa puissance et sa fraîcheur.

ÉCHO.

(Chœur des cercles de résonnance.)

C'est de toi que jaillit la fraîche existence!

NÉRÉE. Ils reviennent au loin, balancés sur les flots! nos regards ne se rencontrent plus; selon le rite de la fête, la troupe innombrable s'enlace en vastes guirlandes. Mais je vois encore et toujours le trône nacré de Galatée; il brille comme une étoile à travers la multitude. L'objet chéri resplendit à travers la foule! Si loin qu'il soit, il reluit clair et pur, toujours proche et réel.

HOMUNCULUS. Dans cette humidité sereine, tout ce que j'éclaire est attrayant et beau.

PROTÉE. Dans cette humidité vitale, ta lanterne rayonne avec une sonorité magnifique.

NÉRÉE. Quel nouveau mystère, au milieu des phalanges, vient se révéler à nos yeux? Qu'est-ce donc qui reluit autour de la conque nacrée, aux pieds de Galatée? Tantôt cela flambe avec puissance, tantôt avec amour, tantôt avec douceur; on dirait que les artères de l'amour y palpitent.

THALÈS. C'est Homunculus séduit par Protée... Voilà tous les symptômes; ces angoisses m'annoncent un ébranlement douloureux. Il va se briser contre le trône éblouissant. Il flambe, il reluit maintenant; déjà il entre en fusion.

LES SIRÈNES. Quel prodige incandescent illumine les ondes qui se brisent les unes contre les autres en étincelant? Cela brille et tremblote, et répand une clarté sereine. Les corps s'embrasent sur le sentier nocturne, et tout, à la ronde, est environné de feu. Ainsi règne Éros, principe des choses.

Gloire à la mer, au flot bleu,
Où la flamme étend sa frange!
Gloire à l'onde! gloire au feu!
Gloire à l'aventure étrange!

TOUS ET TOUS!

Gloire aux airs tièdes et doux,
Aux antres frais où l'on rêve!

Soyez exaltés sans trêve,
Éléments, vous quatre, tous [1] !

[1] Au plus beau moment de la fête marine, Thalès prononce avec enthousiasme le principe de l'école d'Ionie : « Tout est sorti de l'eau, l'eau maintient toute chose, » et les cercles de résonnance font chorus. L'Océan, du sein de ses grottes, de ses abîmes et de ses profondeurs, répond à l'hymne que des voix innombrables chantent à sa gloire. Homunculus tressaille dans sa fiole, un désir inconnu teint le cristal de plus vives ardeurs : Protée le prend sur sa croupe de dauphin et l'emporte vers Galatée. Là le verre se brise, le petit génie entre en fusion, sa lueur empourpre les flots et s'y mêle. Homunculus disparaît dans l'Océan au pied du trône de Galatée ; le phosphore se marie à l'eau sous l'influence de l'amour de l'éternel Éros, principe et fin de toute chose. Le chœur célèbre l'hyménée des éléments. — Jetons un rapide coup d'œil sur le spectacle grandiose auquel nous venons d'assister, et tâchons d'en expliquer le sens. Homunculus, Esprit élémentaire du feu, Phosphore, personnage romantique s'il en fut, introduit Faust dans l'antiquité classique ; Méphistophélès, proche parent de l'un, serviteur de l'autre, les accompagne. L'Esprit élémentaire est en quête d'une forme palpable ; il veut exister, il veut être ; l'antiquité ne pouvant lui en fournir les moyens, il s'associe aux élements auxquels il appartient d'origine, étant leur fils. Les éléments composent la base de la physique antique (*Plat. Tim.*, p. 52), comme aussi de la mythologie primitive, leurs combats, la formation du solide hors du chaos par l'amour et la haine, les révolutions du sol par les tremblements de terre et les inondations, la souveraine influence de la mer sur la génération et la vie : telles sont à peu près toutes les significations des anciens dieux de la nature, les seuls que Goethe ait évoqués ici. La contemplation de la nature introduite par Homunculus, Esprit du feu, trouve sur le sol classique des points d'affinité dans les mystères des Kabires, dans la symbolique des divinités de l'Océan, de Nérée et de Protée ; dans toutes sortes de légendes empreintes de romantisme à leur manière ; cette rencontre a pour résultat l'événement qui se consomme avec tant de pompe et d'appareil à la dernière scène de l'acte, l'hyménée des éléments sous l'influence de la beauté et de l'amour. De là les hymnes que les puissances de l'Océan générateur chantent à la gloire de Cypris et d'Éros ; de là le trouble incessant et le malaise de Méphistophélès, Esprit de la négation et de la haine. L'unité, l'amour, tel est le but où tend Homunculus à travers la variété confuse et les apparitions sans nombre de la nuit classique de Walpürgis ; tel est aussi le mot de cette grande énigme poétique.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME [1].

DEVANT LE PALAIS DE MÉNÉLAS, A SPARTE.

HÉLÈNE s'avance, entourée du chœur des captives troyennes. PANTALIS, coryphée.

HÉLÈNE. Hélène, tant admirée et tant décriée, je m'avance du rivage où nous avons pris terre, — ivre encore du balancement actif de la vague qui, des champs phrygiens ici, sur son dos hérissé et sublime, par la faveur de Poseidon et la force d'Euros, nous apporta dans le golfe de la patrie. Là-bas, à cette heure, le roi Ménélas se réjouit du retour, au milieu des plus vaillants de ses guerriers. Mais toi, accueille-moi comme une hôte bienvenue, maison sublime que Tyndare, mon père, revenant, éleva sur le penchant de la colline de Pallas, et qu'il tenait parée avec magnificence entre toutes les maisons de Sparte, lorsque je grandissais en sœur avec Clytemnestre, lorsque je grandissais avec Castor et Pollux en de folâtres jeux. Salut, vous, battants de la porte d'airain, qui vous ouvrant d'un air hospitalier, invitant, fûtes cause que celui que j'avais choisi entre tous, Ménélas, m'apparut resplendissant dans la figure du fiancé! Ouvrez-vous de nouveau devant moi, que j'accomplisse un message du roi avec fidélité, comme il convient à l'épouse. Laissez que je pénètre! et que tout reste derrière moi, tout ce qui jusqu'à ce jour vint m'assaillir plein de fatalité! car depuis que, sans crainte, je quittai cette place pour visiter le temple de Cythère, selon un devoir sacré, et que là un ravisseur, le Phrygien, porta la main sur moi, bien des choses sont arrivées que les

[1] Lorsque cet acte parut pour la première fois, en 1827, dans le quatrième volume des *Œuvres de Goethe*, il était intitulé *Fantasmagorie classico-romantique, intermède pour la tragédie de Faust*. Ce titre en indique assez la destination. Quant au sens qu'il renferme, il se révèle clairement à la lecture. — Bien que nous soyons sortis de la nuit des Ombres, et que le personnage d'Hélène, évoqué du sein du royaume des idées, des Mères, pose maintenant devant nous dans la réalité de l'existence, l'allégorie n'en continue pas moins. Les deux éléments, l'Antique et le Romantique, se rencontrent et s'assemblent : d'une part, Hélène et sa suite de belles captives; de l'autre, Faust et son cortége de chevaliers du moyen âge; merveilleux hyménée d'où sort Euphorion, la poésie moderne; puis, comme épouvantail, Méphistophélès, sous l'apparence d'une Phorkyade, et menant sa mascarade antique à travers le troupeau des jeunes Troyennes effarouchées.

hommes racontent si volontiers à la ronde, mais que n'entend pas volontiers celui dont l'histoire, toujours croissante, finit par devenir le tissu d'un conte.

Le choeur. Ne dédaigne point, ô noble femme, la possession glorieuse du plus haut bien ! car le plus grand bonheur t'est accordé à toi seule, la gloire de la beauté qui s'élève au-dessus de toutes. Le héros a son nom qui retentit devant lui, c'est pourquoi il marche superbe. Cependant l'homme le plus inflexible sent son esprit ployer devant la beauté qui dompte tout.

Hélène. Bien ! avec mon époux j'ai abordé ici, et maintenant je le précède dans sa ville, par son ordre. Cependant, quel sentiment l'anime? je ne le devine point. Viens-je ici en épouse? en reine? en victime destinée à payer pour l'amère douleur du prince et pour l'adversité des Grecs si longtemps endurée? Suis-je conquise ou prisonnière? je l'ignore, car les immortels m'ont réservé une renommée, un destin équivoques, satellites fatals de la beauté, qui par leur présence sombre et menaçante m'obsèdent jusque sur ce seuil. Déjà, dans le navire creux, l'époux ne me regardait qu'à de rares intervalles; aucune parole bienfaisante ne sortait de sa bouche. Il était assis vis-à-vis de moi, comme s'il méditait le malheur; et puis, arrivés dans la baie profonde de l'Eurotas, l'éperon des premiers navires saluant à peine le rivage, il dit, comme animé par la Divinité : « Ici mes guerriers descendent dans l'ordre, je les passe en revue sur la côte de la mer. Mais toi, va plus loin ; suis le rivage abondant en fruits de l'Eurotas sacré, dirigeant les coursiers sur la splendeur de la prairie humide, jusqu'à ce que tu atteignes à la riche plaine où Lacédémone, — jadis un champ vaste et fertile entouré d'un cercle rapproché de montagnes sévères,—où Lacédémone fut bâtie. Pénètre ensuite dans la maison royale fortifiée, et passe en revue les servantes que j'y laissai, ainsi que la prudente et vieille ménagère. Qu'elle te montre le riche amas des trésors que ton père laissa et que moi-même, dans la guerre et dans la paix, augmentant toujours, j'ai entassés. Tu trouveras toute chose dans l'ordre, car c'est la prérogative du prince de tout retrouver exactement à son retour, toute chose encore à la place où il l'a laissée : le serviteur n'ayant pas le pouvoir de rien changer par lui-même. »

Le choeur. Rafraîchis maintenant dans ce magnifique trésor, toujours augmenté, tes yeux et ta poitrine. Car la parure des chaînes, l'ornement de la couronne, reposent là superbes, et s'imaginent être quelque chose. Entre et provoque-les, ils seront vite sous les armes. Je me réjouis de voir la beauté livrer combat à l'or, aux perles, aux pierres précieuses.

Hélène. Ainsi continua la parole souveraine du maître :

«Lorsque tu auras tout visité selon l'ordre, prends autant de trépieds que tu crois nécessaire, et les différents vases que le sacrificateur a besoin d'avoir sous la main, accomplissant le rite sacré; les chaudières et les coupes, comme aussi le cylindre. Que l'onde la plus pure des sources sa-

crées soit enfermée dans de hautes cruches; en outre, tiens là près du bois sec, rapidement accessible à la flamme. Qu'un couteau bien affilé ne manque pas; je remets tout le reste à tes soins. » Il dit, me poussant à me séparer; mais son ordre ne me désigne rien d'une haleine vivante qu'il veuille immoler pour honorer les Olympiens. Ceci mérite qu'on y pense; pourtant je ne m'en inquiète pas davantage, et que tout demeure entre les mains des dieux puissants qui accomplissent ce qui convient à leur volonté! Que les hommes le prennent bien ou mal, c'est à nous, mortels, à nous résigner. Déjà plus d'une fois, le sacrificateur leva, dans le moment de la consécration, la hache lourde sur la nuque de l'animal courbé vers la terre, sans pouvoir consommer l'acte, empêché qu'il fut par l'intervention de l'ennemi proche ou de la Divinité.

Le chœur. Ce qui arrivera, tu ne te l'imagines point. Reine, dirige-toi là avec courage! Le bien et le mal arrivent inattendus à l'homme; même lorsqu'on nous l'annonce, nous n'y croyons pas. Troie a brûlé; nous avons vu la mort devant nos yeux, la mort ignominieuse. Et ne sommes-nous pas ici tes compagnes, te servant avec joie? ne contemplons-nous point le soleil éblouissant du ciel et ce qu'il y a de plus beau sur la terre: toi! nous bienheureuses?

Hélène. Qu'il en soit ce qu'il en doit être! Quelque destin qui m'attende, il me convient de monter sans retard dans la maison royale qui, longtemps désertée et bien regrettée, et presque perdue, s'élève encore devant mes yeux, je ne sais comment. Mes pieds ne me portent plus si vaillamment en haut des degrés élevés que je franchissais dans mon ardeur enfantine.

Le chœur. Rejetez, ô mes sœurs, tristes captives, toutes douleurs au loin! partagez le bonheur de la souveraine, partagez le bonheur d'Hélène qui, vers le foyer de la patrie, d'un pied tardif à revenir, mais d'autant plus ferme, joyeusement s'avance!

Louez les dieux saints, favorablement réparateurs, les dieux protecteurs du retour! Celui que l'on délivre flotte comme sur des ailes au-dessus des plus âpres sommets, tandis que vainement le captif, en proie à ses désirs, étend les bras et se consume au-dessus des murailles du cachot.

Mais un dieu l'a prise, l'exilée, et des ruines d'Ilion l'a rapportée ici dans l'antique maison de ses pères, nouvellement parée, pour qu'après d'indicibles joies et tourments, ravivée, elle se souvînt des premiers temps de sa jeunesse.

Pantalis, *coryphée*. Laissez maintenant les joyeux sentiers du chant, et tournez votre regard vers les ailes de la porte! — Que vois-je, sœurs? La reine ne revient-elle pas vers nous dans l'émotion d'un pas impétueux? Qu'est-ce, grande reine? Qu'as-tu donc, dans les vastes salles de ta maison, au lieu du salut des tiens, pu rencontrer d'effrayant? Tu ne saurais le cacher, car je vois ton déplaisir sur ton front, une noble colère qui lutte avec la surprise.

HÉLÈNE, *émue, laissant ouverts les battants de la porte.* La crainte vulgaire ne convient pas à la fille de Jupiter, et la main légère d'un effroi passager l'effleure à peine ; mais l'épouvante qui, sortie dès le principe du sein de l'antique nuit, fait irruption sous mille formes, comme les nuages embrasés sortant du gouffe de feu de la montagne ; — cette épouvante ébranle la poitrine du héros lui-même. Ainsi aujourd'hui, les affreuses puissances du Styx m'ont désigné le pas de la maison, afin que, semblable à un hôte qu'on chasse, je fusse réduite à m'éloigner d'un seuil souvent franchi, et vers lequel j'ai longtemps soupiré. Mais non! je me suis enfuie à la lumière, et vous ne me chasserez pas plus loin, puissances, qui que vous soyez! Je veux tenter un sacrifice, pour qu'après la purification la flamme du foyer salue l'épouse à l'égal de l'époux souverain.

LE CHOEUR. Découvre, noble femme, à tes servantes qui t'assistent avec respect, ce qui t'est arrivé.

HÉLÈNE. Ce que j'ai vu, vous le verrez vous-mêmes de vos propres yeux, à moins que l'antique nuit n'ait englouti aussitôt son œuvre dans le sein de ses profondeurs, d'où s'échappent les prodiges ; mais, pour que vous le sachiez, je vous le dis à haute voix : Comme je traversais d'un pas solennel le vestibule austère de la maison royale, songeant à mes nouveaux devoirs, le silence de ces pieux déserts m'étonna. Ni le bruit sonore des gens qui vont et viennent ne frappa mon oreille, ni le travail empressé et vigilant mon regard ; aucune servante ne m'apparut, aucune ménagère, de celles qui jadis saluaient amicalement chaque étranger. Cependant, comme je m'approchais du foyer j'aperçus, près d'un reste attiédi de cendre consumée, assise sur le sol, je ne sais quelle grande femme voilée, dans l'attitude de la pensée plutôt que du sommeil. Ma voix souveraine l'invite au travail, car je la prends d'abord pour une servante placée là par la prévoyance de mon époux ; mais elle demeure impassible, enveloppée dans les plis de sa tunique. A la fin seulement, elle élève, sur ma menace, son bras droit, comme pour me chasser de l'âtre et de la salle. Irritée, je me détourne et monte les degrés qui conduisent à l'estrade où le thalamos s'élève tout paré, près de la salle du trésor. La vision, elle aussi, se dresse, et, me fermant le chemin d'un air impérieux, se montre à moi dans sa grandeur décharnée, l'œil creux, terne et sanglant, comme un spectre bizarre qui trouble la vue et l'esprit... — Mais je parle en vain, car la parole ne dispose pas de la forme en créatrice. Voyez vous-mêmes! elle ose se risquer à la lumière! Ici nous régnons jusqu'à l'arrivée de notre maître et roi. Phébus, l'ami de la beauté, repousse bien loin dans les ténèbres les hideux fantômes de la nuit, ou les dompte.

PHORKIAS, s'avançant sur le seuil entre les piliers de la porte.

LE CHOEUR. J'ai vécu beaucoup, quoique ma chevelure flotte blonde autour de mes tempes ; j'ai vu bien des scènes d'horreur : les fléaux de la guerre, la nuit d'Ilion lorsqu'elle tomba.

Au milieu des nuages de poussière où s'entre-choquaient les guerriers, j'ai entendu les dieux appeler d'une voix terrible; j'ai ouï le cri d'airain de la Discorde résonner à travers la plaine du côté des murailles.

Hélas! elles étaient debout encore, les murailles d'Ilion ; cependant l'ardeur de la flamme gagnait déjà de proche en proche, s'étendant çà et là, par le vent de sa propre tempête, sur la sombre cité.

J'ai vu en fuyant, à travers la fumée et la braise, à travers les tourbillons de la flamme aux mille langues, s'avancer les dieux courroucés; j'ai vu cheminer des formes étranges, gigantesques, au milieu des vapeurs épaisses que la clarté illuminait de toutes parts[1].

Si j'ai vu cette confusion, ou si mon esprit, en proie aux angoisses, se l'est figurée, jamais je ne le pourrai dire ; mais qu'à présent je contemple ce monstre avec mes propres yeux, oh! de cela je ne doute plus. Je le toucherais de la main si la crainte du danger ne me retenait!

Laquelle des filles de Phorkys es-tu donc? car je te suppose de cette race. Es-tu l'une de ces grâces nées décrépites, qui n'ont pour trois qu'une dent et qu'un œil qu'elles se passent à tour de rôle?

Oses-tu, monstre, te montrer auprès de la beauté, te montrer à l'œil de Phébus qui s'y connaît? N'importe, avance toujours, il ne regarde pas la laideur, de même que son œil sacré n'a jamais vu l'ombre.

Mais nous, mortelles, hélas! une triste fatalité condamne notre vue à ces indicibles souffrances, que l'aspect du laid et de l'ignoble réveille chez les amants du beau.

Entends donc, toi qui nous braves insolemment, entends la malédiction, entends l'invective et la menace sortir de la bouche ennemie des bienheureuses formées par les dieux!

PHORKYAS. C'est une vieille parole dont le sens demeure toujours profond et vrai : que la Pudeur et la Beauté ne vont jamais ensemble, la main dans la main, par les verts sentiers de la terre. En toutes les deux habite une haine antique profondément enracinée. Quel que soit le lieu où elles se rencontrent, chacune tourne le dos à l'autre, et poursuit après cela sa route de plus belle, la Pudeur affligée, la Beauté arrogante et superbe, jusqu'à ce que la nuit creuse de l'Orcus les environne enfin, si l'âge auparavant ne les a domptées. Quant à vous, effrontées, affublées de toute l'arrogance de l'étranger, je vous trouve pareilles à l'essaim bruyant et rauque des grues qui file en long nuage dans les airs, et, d'en haut, envoie ses croassements, dont les sons forcent le voyageur silencieux à lever la tête; les grues passent leur chemin, lui va le sien : ainsi il en sera de nous.

Qui donc êtes-vous, vous qui, semblables à des Ménades furieuses, semblables à des femmes ivres, osez porter le trouble dans le palais sublime du roi? Qui donc êtes-vous, vous qui aboyez à la servante de la maison

[1] Le chœur chante l'épouvante de la ruine de Troie. Nuit lamentable au sein de laquelle des divinités formidables apparurent, Éris, par exemple. (Voir le récit d'Homère dans l'*Iliade*.)

comme le troupeau des chiens à la lune? Pensez-vous que j'ignore à quelle race vous appartenez? — Jeune engeance enfantée dans les guerres, élevée dans les combats, luxurieuse, en même temps séduite et séductrice, énervant à la fois la force du guerrier et du citoyen! — A vous voir ainsi par groupes, on dirait un essaim de sauterelles abattu sur les jeunes moissons! — Vous dissipatrices du travail étranger, gourmandes, fléaux de la prospérité naissante; — marchandise enlevée, vendue au marché, troquée!

HELÈNE. Réprimander les servantes en face de la maîtresse, c'est usurper les droits de la maison; car à la souveraine seule il convient de distribuer la louange et le châtiment. Je suis contente des services qu'elles m'ont rendus lorsque la force sublime d'Ilion fut assiégée, et tomba et périt, et non moins lorsque nous supportâmes les peines communes de la vie errante, où chacun tire à soi. Ici encore je compte sur l'alerte troupeau. Le maître ne demande pas ce qu'est l'esclave, mais seulement comment il sert: c'est pourquoi je t'ordonne de te taire, et de ne pas les railler plus longtemps. As-tu bien gardé la royale maison à la place de la souveraine? cela servira à ton honneur; mais à présent elle-même revient, et c'est à toi de lui céder le pas, afin de ne point recueillir le châtiment au lieu de la récompense méritée.

PHORKYAS. Menacer les hôtes de la maison demeure un droit illustre que la noble épouse du souverain aimé des dieux s'est acquis par de longues années d'un gouvernement sage. Ainsi donc, puisque, maintenant reconnue, tu viens de nouveau t'emparer de ton antique rang de reine et de maîtresse, saisis les rênes dès longtemps relâchées; gouverne maintenant, prends possession du trésor et de nous. Mais, avant tout, protége-moi, moi la plus vieille, contre ce troupeau de filles qui, près du cygne de ta beauté, ne sont guère que des oies mal empennées et babillardes.

LA CORYPHÉE. Que la laideur se montre laide auprès de la beauté!

PHORKYAS. Que la sottise paraît sotte auprès de la raison!

(A partir de ce moment, les Chorétides répliquent en sortant des rangs.)

PREMIÈRE CHORÉTIDE. Parle-nous de l'Érèbe ton père, parle-nous de ta mère la Nuit.

PHORKYAS. Et toi, parle de Scylla, ton cousin germain.

DEUXIÈME CHORÉTIDE. Les monstres peuplent ton arbre généalogique.

PHORKYAS. A l'Orcus! va chercher là ta parenté.

TROISIÈME CHORÉTIDE. Ceux qui l'habitent sont tous trop jeunes pour toi.

PHORKYAS. Va faire la galante auprès du vieux Tirésias.

QUATRIÈME CHORÉTIDE. La nourrice d'Orion est ta petite-nièce.

PHORKYAS. Les Harpies, je suppose, t'ont élevée dans la souillure.

CINQUIÈME CHORÉTIDE. Avec quoi nourris-tu cette maigreur si bien entretenue?

PHORKYAS. A coup sûr, ce n'est pas avec la chair que tu convoites tant.

SIXIÈME CHORÉTIDE. Toi, tu ne peux être avide que de cadavres, cadavre repoussant toi-même.

PHORKYAS. Des dents de vampire brillent dans ta gueule arrogante.

LA CORYPHÉE. Je fermerai la tienne si je dis qui tu es.

PHORKYAS. Nomme-toi la première, et il n'y aura plus d'énigme.

HÉLÈNE. Je m'avance entre vous sans colère, mais avec affliction, et vous interdis la violence d'un pareil débat. Rien n'est plus fatal au souverain que la colère, alimentée en secret, de ses fidèles serviteurs; l'écho de ses ordres ne lui revient plus alors harmonieusement dans l'action accomplie avec rapidité; bien des voix rebelles grondent autour de lui, qui, éperdu, réprimande en vain. Il y a plus encore : dans votre colère effrénée, vous avez évoqué des images funestes qui m'environnent tellement, qu'il me semble, en dépit des plaines vertes de ma patrie, que je suis entraînée vers l'Orcus. Est-ce un souvenir? Était-ce une illusion? Étais-je tout cela, le suis-je, le serais-je, le serai-je un jour, le rêve et le fantôme de ces destructeurs de villes? Les jeunes filles tressaillent; mais toi, la plus vieille de toutes, que ton sang-froid n'a pas abandonnée, réponds, et que tes discours soient intelligibles.

PHORKYAS. A celui qui se souvient du bonheur varié dont il a joui pendant de longues années, à celui-là la faveur des dieux finit par sembler un songe; mais toi, favorisée sans mesure, tu n'as trouvé dans le cours de ta vie que des amants poussés par le désir aux plus téméraires entreprises. Déjà Thésée, en son ardeur avide, te convoita de bonne heure, Thésée, puissant comme Hercule, un noble et beau jeune homme!

HÉLÈNE. Il m'enleva, moi, biche svelte de dix ans, et le bourg d'Aphidné[1] dans l'Attique me reçut.

PHORKYAS. Délivrée bientôt par Castor et Pollux, tu fus courtisée par une troupe choisie de héros.

HÉLÈNE. Cependant ma faveur secrète, je l'avoue volontiers, Patrocle, image de Pélée, sut entre tous se la concilier[2].

PHORKYAS. Mais la volonté de ton père t'unit à Ménélas, à la fois navigateur hardi et gardien du foyer domestique.

HÉLÈNE. Il lui confia sa fille, et lui confia l'administration de son royaume; le rejeton de cet hyménée fut Hermione.

[1] Aphidné, bourg de l'Attique, qu'on ne trouve guère que dans les plus anciennes géographies, prend son nom d'Aphidnus, roi d'Attique. — Ce fut à lui et à sa mère Æthra que Thésée confia Hélène lorsqu'elle n'avait encore que sept ans, selon Plutarque, et dix selon Diodore. (Plut., *Thes.*; Diod., Siculus, LIII.)

[2] Selon Pausanias, Achille céda, lui aussi, à la fascination irrésistible d'Hélène, qui l'aima comme l'idéal de la beauté virile, et se livra plus tard à Patrocle, en souvenir du héros. Cependant, c'était la destinée des amants de la fille du Cygne de la perdre bientôt. Achille dut s'y soumettre; mais on raconte qu'étant mort, une nuit, n'y tenant plus, il s'échappa du royaume des ombres et vint surprendre Hélène dans son sommeil. Euphorion naquit des ineffables voluptés de cette scène, que la Mythologie place dans les îles des bienheureux, Νῆσοι μακάρων.

Phorkyas. Mais tandis que ton époux allait au loin conquérir vaillamment l'héritage de Crète, un hôte t'apparut dans ta solitude, un hôte trop doué de beauté!

Hélène. Pourquoi me rappeler un temps de demi-veuvage, les maux affreux qui en sont résultés pour moi?

Phorkyas. A moi aussi, née fille de Crète, cette entreprise me valut la captivité et de longs jours de servitude.

Hélène. Il t'a sans doute en même temps instituée ici ménagère, te confiant beaucoup : le bourg et le trésor vaillamment conquis.

Phorkyas. Que tu abandonnais, tournée vers les murailles d'Ilion, tournée vers les joies inépuisées de l'amour...

Hélène. Ne me rappelle pas ces joies : l'immensité d'une souffrance atroce inonda ma poitrine et mon front.

Phorkyas. Mais on dit que tu apparus alors, et qu'on te vit à la fois, double fantôme, dans Ilion et en Égypte [1].

Hélène. N'augmente pas le trouble de mes sens désolés; même à présent, qui je suis, je l'ignore.

Phorkyas. Ensuite on dit qu'échappé à l'empire des ombres, Achille vint s'unir à toi avec ardeur, à toi qu'il avait aimée en dépit des décrets du destin!

Hélène. Moi, fantôme, je m'unis à lui, fantôme aussi; c'était un songe, les paroles mêmes en conviennent; je m'évanouis, et deviens un fantôme pour moi-même [2].

(Elle tombe dans les bras du chœur.)

[1] C'est dans la version d'Hérodote qu'il faut chercher la clef de ce labyrinthe, où l'héroïne de Goethe s'égare sur les pas de Phorkyas. Hélène, dans sa fuite avec Pâris, est poussée sur la côte d'Orient; le roi d'Égypte, Protée, instruit par ses serviteurs du nom et du rang de ses hôtes, s'empare aussitôt d'Hélène et de ses trésors, et donne l'ordre à Pâris de quitter ses États. Cependant, à cette nouvelle, Ménélas, qui court le monde à la poursuite de son épouse ravie, se hâte de faire voile vers l'Égypte; mais avant qu'il arrive, le roi Protée meurt, et son fils, à son tour, obsède la malheureuse Hélène si cruellement, qu'elle sort du palais et se réfugie au tombeau de l'ancien roi. Là, elle passe ses jours dans la tristesse et dans les larmes, et la parole de Mercure, qui lui promet qu'elle reverra son époux et sa patrie, l'aide à peine à supporter l'existence. Enfin Ménélas aborde au moment où, penchée sur le tombeau, elle invoque l'Esprit de son protecteur. Les deux époux se reconnaissent, volent dans les bras l'un de l'autre. Le roi d'Égypte les laisse libres, et tous les deux retournent à Sparte. (Hérodote, *Euterpe*, liv. XI.) Or, c'est cette fable qu'on ne peut en aucune façon rattacher au mythe accepté de l'enlèvement d'Hélène, qui donne lieu à la légende de sa double présence. Hélène est tellement troublée par l'apparition de Phorkyas et ses invectives, que sa raison s'égare. Ses souvenirs se croisent; elle commence par se croire une autre qu'elle-même, l'Hélène égyptienne peut-être, et finit par douter de sa propre existence.

[2] Ces paroles de la Tyndaride n'ont trait qu'à l'égarement où la plongent ses souvenirs et les images que Phorkyas évoque à plaisir, et ne contredisent en aucune façon notre assertion de tout à l'heure. C'est Hélène, l'Hélène antique, la véritable, et non plus comme au premier acte, une ombre, un fantôme, une idée, que nous avons devant les yeux. Goethe lui-même en porte témoignage : « Qu'on suppose que la légitime Hélène, chaussée du cothurne de la tragédie antique, s'avance en personne devant le palais de ses premières années, à Sparte, et voilà tout ce que je demande pour le moment. « *Kunst und Alterth.* VI, 1, S. 205. — Voir, pour les souvenirs que Phorkyas semble prendre à tâche de dévider l'un après l'autre : *Platon*, *Phœdra; Stesich. fragm.; Isocratis laudatio Helenæ*, etc.

LE CHOEUR. Paix! paix! jalouse calomniatrice à la bouche hideuse et qui n'a qu'une dent! que peut-il sortir de ce gouffre béant?

Le méchant qui paraît bon, la rage du loup sous la toison de la brebis, m'effraient plus que la fureur du chien à trois têtes. Nous demeurons inquiètes, et nous demandons quand, comment, et d'où nous est venu un pareil monstre de perfidie?

Car maintenant, au lieu de nous consoler, et de répandre à flots sur nous le Léthé d'une parole de miel, tu fouilles dans le passé, cherchant le mal plus que le bien, et l'éclat du présent s'obscurcit en même temps que la douce lumière d'espérance de l'avenir.

Tais-toi, tais-toi! que l'âme de la reine, près de s'enfuir, demeure encore, et conserve la plus belle des formes que le soleil ait jamais éclairées.

(Hélène reprend ses sens et se relève dans le groupe.)

PHORKYAS. Sors des vapeurs légères, soleil splendide de ce jour qui, voilé, nous ravissait déjà, et maintenant règne dans sa gloire éblouissante! Regarde avec sérénité comme le monde se déploie à tes yeux! Elles ont beau m'appeler la Laideur, cependant je connais la Beauté.

HÉLÈNE. Je sors en chancelant du vide qui m'entourait dans le vertige, je voudrais bien encore m'abandonner au repos, mes membres sont si las; mais il convient aux reines, il convient à tous les hommes de se fortifier et de reprendre courage, quel que soit l'événement qui vienne les assaillir.

PHORKYAS. Tu te tiens devant nous dans ta grandeur et ta beauté; ton regard dit que tu as ordonné; qu'ordonnes-tu? Parle.

HÉLÈNE. Qu'on répare le temps perdu en des querelles arrogantes, et qu'on se hâte d'accomplir le sacrifice commandé par le roi.

PHORKYAS. Tout est prêt dans la maison, la coupe, le trépied, la hache aiguë; l'eau lustrale, l'encens, tout est prêt : désigne la victime.

HÉLÈNE. Le roi ne l'a pas indiquée.

PHORKYAS. Il ne l'a pas dite? ô misère!

HÉLÈNE. Quelle affliction s'empare de ton cœur?

PHORKYAS. Reine, c'est toi-même!

HÉLÈNE. Moi?

PHORKYAS. Et celles-ci.

LE CHOEUR. Malheur et désespoir!

PHORKYAS. Tu tomberas sous la hache.

HÉLÈNE. Affreux! Mais je l'avais pressenti, malheureuse!

PHORKYAS. Cela me semble inévitable.

LE CHOEUR. Hélas! et nous, quel destin nous attend?

PHORKYAS. Elle mourra d'une noble mort; mais vous, aux poutres élevées qui supportent le faîte du toit, comme les grives au piége de l'oiseleur, vous vous débattrez à la file.

(Hélène et le chœur, dans l'attitude de la stupeur et de l'épouvante, forment un groupe harmonieusement disposé.)

PHORKYAS. Fantômes! — Pareilles à des images immobiles, vous vous

tenez là, effrayées de vous séparer du jour, qui ne vous appartient pas. Les hommes, ces spectres qui vous ressemblent, ne renoncent pas volontiers à la lumière auguste du soleil; mais nulle voix n'intercède pour eux, nul pouvoir ne les sauve du destin. Ils le savent tous; peu s'en accommodent cependant. N'importe, vous êtes perdues. Ainsi, à l'œuvre! (*Elle frappe dans ses mains. Entrent des nains masqués, qui s'empressent d'exécuter ses ordres.*) Ici, toi, monstre ténébreux, sphérique! Roulez de ce côté! Courage! il y a du mal à faire; donnez-vous-en votre soûl; place à l'autel aux cornes d'or! Que la hache étincelante soit déposée sur le bord d'argent; emplissez d'eau les amphores pour laver l'affreuse souillure du sang noir, et déroulez sur la poussière le tapis précieux, afin que la victime s'agenouille royalement, et soit ensevelie — la tête séparée, il est vrai, — mais le soit dignement.

La coryphée. La reine demeure pensive; les jeunes filles s'inclinent, semblables au gazon moissonné. A moi, l'aînée de toutes, il est de mon devoir sacré d'échanger la parole avec toi, doyenne antique. Tu as l'expérience et la sagesse; tu parais aussi avoir de la bienveillance pour nous, quoique cette folle troupe t'ait méconnue d'abord. C'est pourquoi, dis ce que tu crois possible encore pour le salut.

Phorkyas. C'est facile. Il dépend de la reine de se sauver, elle et vous autres tout ensemble; mais il s'agit de se décider promptement.

Le choeur. O la plus révérée des Parques! la plus sage des Sibylles! tiens ouverts les ciseaux d'or. Annonce-nous ensuite le jour et le salut, car nous sentons déjà tressaillir et comme flotter à tous les vents nos membres délicats, qui aimeraient bien mieux se réjouir dans la danse, pour se reposer ensuite sur le sein du bien-aimé.

Hélène. Laisse-les trembler. — J'ai de l'affliction, mais non de l'épouvante; cependant, si tu connais un moyen de salut, qu'il soit accueilli avec gratitude. Pour l'âme sage et clairvoyante, l'impossible se montre souvent possible : parle et dis.

Le choeur. Oh! oui, parle, et nous dis vite comment nous pourrons échapper à ces affreux lacets qui se roulent déjà autour de notre cou, comme les plus funestes joyaux. Nous suffoquons d'avance, malheureuses, nous étouffons, si toi, la mère auguste de tous les dieux, ô Rhéa! tu n'as pitié de nous.

Phorkyas. Serez-vous assez patientes pour voir en silence se déployer le cortége du discours? Il y a plus d'une histoire.

Le choeur. Oui, de la patience! écoutant, nous vivons.

Phorkyas. Pour celui qui, resté à la maison, garde le noble trésor, cimente les murailles élevées de sa demeure, assure le toit contre l'orage, pour celui-là tout ira bien durant les longs jours de la vie; mais celui qui franchit facilement d'un pied fugitif le seuil sacré de sa demeure, celui-là trouve, à son retour, l'antique place; pourtant tout est changé, sinon détruit.

Hélène. Où vont aboutir ces sentences connues? Tu veux raconter; n'éveille aucun souvenir fâcheux.

Phorkyas. Ceci est de l'histoire, ce n'est pas un reproche. Ménélas, en écumeur de mer, a navigué de golfe en golfe; les rivages, les îles, il a tout envahi, revenant chargé du butin entassé dans ce palais. Il resta dix longues années devant Ilion. Combien il en a mis à revenir, je l'ignore. Mais que se passe-t-il maintenant dans le palais sublime de Tyndare? qu'est devenu le royaume?

Hélène. As-tu donc l'invective tellement incarnée en toi, que, sans blâmer, tu ne puisses remuer les lèvres?

Phorkyas. Autant d'années demeura abandonné le vallon montagneux qui s'étend au nord de Sparte, — le Taygète par derrière, — où, comme un gai ruisseau, l'Eurotas se déroule et vient ensuite, à travers les roseaux de notre vallon, nourrir nos cygnes. Cependant là-bas, derrière le vallon montagneux, une race aventurière s'est installée, sortie de la nuit cimmérienne[1]; là s'est élevé un bourg fortifié, inaccessible, d'où elle foule, selon qu'il lui convient, le sol et les habitants.

Hélène. Ils ont pu accomplir une telle entreprise? Cela semble impossible.

Phorkyas. Ce n'est pas le temps qui leur a manqué; ils ont eu vingt ans à peu près.

Hélène. Ont-ils un chef? Sont-ce des brigands nombreux et unis?

Phorkyas. Ce ne sont pas des brigands; mais l'un d'eux est leur chef. Je n'en dis pas de mal, quoiqu'il m'ait déjà fait souffrir. Il pouvait tout prendre, et cependant se contenta de quelques légers présents, auxquels il ne donna pas le nom de tribut.

Hélène. Comment est-il?

Phorkyas. Pas mal, selon moi du moins. C'est un homme vif, hardi, bien fait, un homme sage, et comme on en voit peu parmi les Grecs. On traite ce peuple de barbare; mais je pense qu'on n'y trouverait pas un homme aussi cruel que plus d'un héros qui s'est conduit en anthropophage devant Ilion. Je compte sur sa grandeur d'âme et me suis confiée à lui. Et son château! voilà ce qu'il faut voir! C'est autre chose que ces lourdes murailles que vos pères ont élevées tant bien que mal, en vrais cyclopes, roulant la pierre brute sur la pierre brute. Là tout est art et symétrie. Voyez-le du dehors; il s'élance vers le ciel, si droit, si solidement construit, poli comme l'acier! Grimper là, — l'idée même en est prise du vertige. A l'intérieur, de vastes cours, entourées d'architectures de toute espèce, à tout usage. Là, des colonnes, des colonnettes, des arceaux, des ogives, des balcons, des galeries d'où l'on voit à la fois au dedans et au dehors, — et des blasons.

Le choeur. Qu'est-ce donc des blasons?

[1] Les Cimmériens, les Cimbres, alors au nord de la Grèce, dans la Crimée et la Turquie d'Europe. Goethe, dans son langage homérique, se sert ici de leur nom pour désigner les races du Nord, les Allemands de Faust.

PHORKYAS. Ajax avait déjà des serpents enlacés sur son bouclier; vous-mêmes l'avez vu. Les Sept, devant Thèbes, portaient, chacun sur son écu, des figures riches en symboles. Là, on voyait la lune et les étoiles sur le firmament nocturne; déesses aussi, héros, échelles, et glaives, et flambeaux, et tout ce qui menace une bonne ville. Depuis le temps de ses aïeux, notre troupe de héros porte dans l'éclat des couleurs une image pareille ; là des lions, des aigles, des serres et des becs, puis des cornes de bœufs, des ailes, des roses, des queues de paon, et aussi des bandes, or et noir et argent, bleu et rouge. De semblables images pendent à la file dans les salles, des salles immenses, vastes comme le monde ! Là, vous pouvez danser !

LE CHOEUR. Dis, là aussi y a-t-il des danseurs ?

PHORKYAS. Les plus charmants ! Troupe fraîche, aux boucles d'or, ils sentent la jeunesse. Pâris seul avait ce parfum de jeunesse lorsqu'il vint trop près de la reine.

HÉLÈNE. Tu sors de ton rôle ; dis-moi le dernier mot.

PHORKYAS. C'est à toi de le dire ; prononce solennellement un oui intelligible, et je fais en sorte que ce castel t'environne aussitôt.

LE CHOEUR. Oh ! dis-la, cette brève parole, et sauve-toi et nous aussi !

HÉLÈNE. Comment ! dois-je craindre que le roi Ménélas se montre assez cruel pour me faire souffrir ?

PHORKYAS. As-tu donc oublié comment il mutila ton Déiphobe, le frère de Pâris, tué dans le combat? Déiphobe, qui te conquit, toi, veuve, après tant d'efforts, et te posséda. Il lui coupa le nez et les oreilles, et le mutila encore davantage. C'était horrible à voir.

HÉLÈNE. Il le traita de la sorte, à cause de moi.

PHORKYAS. Il te traitera de même, sans aucun prétexte. La beauté est indivisible. Celui qui l'a possédée tout entière, l'anéantit plutôt, maudissant tout partage.

(Fanfares dans le lointain. Le chœur tressaille.)

Comme le son aigu de la trompette déchire l'oreille et les entrailles, ainsi la jalousie se cramponne à la poitrine de l'homme, qui n'oublie jamais ce qu'il a possédé et ce que maintenant il a perdu.

LE CHOEUR. N'entends-tu pas retentir les clairons ? Ne vois-tu pas étinceler les armes ?

PHORKYAS. Sois le bienvenu, seigneur et roi ! Je suis prête à te rendre compte.

LE CHOEUR. Mais nous !

PHORKYAS. Vous le savez bien ; vous voyez sa mort devant vos yeux, et, dans sa mort, vous pressentez la vôtre. Non, il n'est point de salut pour vous.

(Pause.)

HÉLÈNE. J'ai réfléchi à ce qu'il convient de tenter. Tu es un démon, je ne le sens que trop, et je crains que tu ne tournes le bien en mal. Avant tout, je veux te suivre au château; ce qui me reste à faire, je le sais ; et

que les mystères que la reine peut garder en son sein demeurent impénétrables à chacun ! Vieille, marche en avant !

Le chœur. Oh ! que nous allons volontiers, — d'un pied léger, — la mort derrière, — et devant nous — du haut castel les murs inaccessibles ; qu'il nous protége — comme le bourg d'Ilion, — qui n'a succombé — qu'à la ruse infâme !

(Des nuages se répandent çà et là, voilent le fond et gagnent l'avant-scène.)

Mais comment ! — Sœurs, regardez à l'entour ! — Le jour n'était-il pas serein ? — Des nuages s'amoncellent, — sortis des flots sacrés de l'Eurotas. — Déjà se dérobe à ma vue — le bord charmant couronné de roseaux, — et les cygnes aussi ; les cygnes — libres, superbes, gracieux, — qui glissent mollement ensemble — en groupes amoureux des eaux, — hélas ! ah ! je ne les vois plus !

Cependant, cependant — je les entends encore, — j'entends leurs sons rauques au loin ; ils annoncent la mort ! — Ah ! pourvu qu'à nous aussi, — hélas ! ils ne l'annoncent pas, — au lieu du salut promis, — à nous les blanches sœurs des cygnes, — au col de neige, au col flexible, comme à la fille du cygne, hélas ! — Malheur à nous ! malheur à nous !

Les ténèbres ont envahi — déjà tout l'espace. — A peine si nous nous voyons. — Qu'arrive-t-il ? Marchons-nous ? — glissons-nous d'un pas rapide ? — Sur le sol ne vois-tu rien ? — Serait-ce Hermès qui nous précède ? — Ne vois-tu pas luire son sceptre d'or, — qui nous fait signe et nous ordonne — de rentrer au sein de l'Hadès, — séjour triste, sombre, où se trouvent — des fantômes insaisissables, — toujours plein, pourtant toujours vide ?

Oui, soudain l'air s'obscurcit, la vapeur épaisse et grisâtre se dissipe sans faire place à la clarté, et le regard libre se heurte contre de roides murailles. Est-ce une cour ? est-ce un fossé profond ? De tout sens, j'y vois un sujet d'épouvante. Sœurs, hélas ! nous sommes captives, aussi captives que jamais !

(Cour intérieure du château, entourée d'édifices riches et fantastiques, dans le goût du moyen âge.)

La coryphée. Étourdies et folles, véritables femmes ! jouets des caprices du bonheur et du malheur, qui ne savez supporter ni l'un ni l'autre d'une humeur égale ! Il faut toujours qu'il y en ait une qui contredise l'autre ; jamais vous n'êtes du même avis ; la joie et la douleur peuvent seules vous faire rire et pleurer sur le même ton. Silence ! et qu'on attende avec soumission ce que la souveraine magnanime va décider pour elle et pour nous !

Hélène. Où donc es-tu, pythonisse ? quel que soit le nom dont on te nomme, sors du sein des voûtes de ce sombre manoir ! Serais-tu allée m'annoncer au mystérieux seigneur de ces lieux, et me préparer bon accueil ? alors je te rends grâces, et te prie de me conduire au plus vite vers

lui ; je soupire après la fin de mes erreurs, et ne souhaite rien tant que le repos !

La coryphée. En vain tu cherches, reine, autour de toi : le fantôme hideux a disparu ; peut-être est-il resté dans le nuage au sein duquel nous sommes venues ici, j'ignore comment, vite et sans faire un pas. Peut-être erre-t-elle, égarée dans le labyrinthe de ce merveilleux château multiple dans son harmonie, cherchant le maître pour te préparer l'hommage dû aux princes. Mais voyez là-haut; dans les galeries, sur les balcons, sous les portails, s'agite, tout en émoi, une file nombreuse de serviteurs! tout m'annonce une réception hospitalière et noble [1].

Le choeur. Mon âme s'épanouit. Oh ! voyez comme avec grâce, et d'un pied qui s'attarde à plaisir, la troupe jeune et douce conduit en mesure son cortége réglé ! Comment et sur l'ordre de qui paraît-il rangé et formé de si bonne heure, ce peuple royal d'adolescents? Je ne sais ce que j'admire davantage de leurs pas élégants, de leurs cheveux bouclés autour de leur front éblouissant, ou de leur joue écarlate comme la pêche, et comme elle aussi mollement veloutée. J'y mordrais volontiers, mais j'hésite ; car, en pareil cas, la bouche se remplit, chose horrible à dire, de cendres [2]!

Mais ces beaux jeunes gens s'avancent; que portent-ils? les degrés pour le trône, les tapis, le coussin, les rideaux et l'appareil de la tente ; elle se déploie, formant des guirlandes de nuées au-dessus de la tête de notre reine ; car déjà Hélène s'est assise, invitée, sur le royal coussin. Montez là-haut, degré par degré ; rangez-vous avec solennité! Dignement, oh ! dignement, trois fois dignement qu'un pareil accueil soit béni !

(Tout ce que chante le chœur s'accomplit à mesure.)

FAUST.

(Après que les enfants et les écuyers sont descendus en longue file, il paraît en haut de l'escalier, richement vêtu du chevaleresque habit de cour du moyen âge, et descend lentement avec pompe.)

La coryphée, *le contemplant avec attention.* Si les dieux, ainsi qu'ils le font souvent, n'ont point prêté à cet homme pour peu de jours la forme digne d'admiration, l'air sublime et l'aimable présence, tout ce qu'il entreprendra doit lui réussir, que ce soit dans la guerre avec les hommes, ou dans les moindres combats avec les belles femmes. Je le trouve vraiment préférable à beaucoup d'autres que mes yeux m'ont fait voir comme haut prisés. D'un pas lent, solennel, qui commande la vénération, je vois le prince s'avancer. Tourne-toi, ô reine !

Faust, *s'avançant, un homme enchaîné à ses côtés.* Au lieu du salut glorieux qui convenait, au lieu de la solennelle bienvenue, je t'amène, chargé de

[1] L'apparition de ce château féodal et tout ce qui survient jusqu'à la fin de l'acte semblent la conséquence fantasmagorique du voyage de Faust dans l'antre de Perséphone, comme aussi tout l'épisode grec résulte de la descente auprès des Mères.

[2] Qu'on se rappelle les illusions de la scène des Lamies.

fers, ce serviteur indigne qui, trompant son devoir, m'a ravi le mien. — Tombe aux genoux de cette auguste femme, et lui confesse toute ta faute. C'est là, noble princesse, l'homme aux yeux de lynx chargé de faire sentinelle à la ronde, du sommet de la haute tour; de là il parcourt d'un regard vigilant l'espace du ciel et l'étendue de la terre, épiant çà et là ce qui s'annonce, ce qui s'émeut des collines voisines vers la vallée que protége notre fort. Tantôt c'est le nuage des troupeaux, tantôt la légion des armées; nous protégeons les uns, nous courons sus aux autres. Aujourd'hui, négligence fatale! tu viens, il ne t'annonce pas, et l'accueil d'un si glorieux hôte est manqué, cet accueil entre tous le plus solennel, le plus sacré. Il a témérairement joué sa vie, et déjà il devrait être plongé dans le sang d'un trépas mérité; mais toi seule punis et fais grâce selon ton bon plaisir.

HÉLÈNE. Quelque haute que soit la dignité que tu me confères, dignité de juge, de souveraine, et quand ton seul dessein serait de m'éprouver, j'accomplis le premier devoir du juge, qui est d'écouter l'accusé. Parle donc!

LE GARDIEN DE LA TOUR, LYNCÉUS[1]. Laisse-moi m'agenouiller,—laisse-moi contempler,—laisse-moi mourir, laisse-moi vivre,—car déjà j'appartiens à cette femme venue des dieux.

J'attendais l'éclat du matin; je guettais à l'orient le cours de l'aurore, lorsque soudain je vis, ô miracle! je vis le soleil se lever du côté du midi.

Je me tournai de son côté pour la contempler, elle, au lieu des gouffres, des hauteurs, au lieu des espaces de la terre et des cieux.

J'ai le regard du lynx au sommet de l'arbre; mais à cette heure j'ai dû me débattre comme pour sortir d'un rêve profond.

Savais-je seulement où j'en étais? plate-forme, tour, porte fermée? Des vapeurs flottent, se dissipent, et cette déesse en sort!

L'œil et la poitrine vers elle, j'aspirais son doux éclat; cette beauté éblouissante m'éblouit complétement, moi malheureux!

J'oubliai les devoirs du gardien, et le cor, et mes serments. Va, menace de m'anéantir; la beauté dompte toute colère.

HÉLÈNE. Le mal que j'ai causé, je ne saurais le punir. Malheur à moi! Quelle fatale destinée me poursuit, que je porte ainsi partout le trouble dans le sein des hommes, qui, dès lors, ne tiennent plus compte ni d'eux-mêmes ni de rien! Par des rapts, par des séductions, par des combats, les demi-dieux, les héros, les dieux, oui, même les démons, m'ont égarée çà et là dans les ténèbres. Simple, j'ai troublé le monde; double, encore da-

[1] Fils d'Aphréus, roi de Messénie, et célèbre dans la phalange des Argonautes, par la force et la pénétration de son regard : il voyait à travers les murailles, et rien dans le ciel, sur la terre ou dans les enfers, ne lui restait caché. Il tua Castor, et mourut de la main de Pollux. — Ce Lyncéus, gardien de la tour, l'homme aux yeux de lynx, est ici pour son nom, peut-être aussi pour une raison plus significative. Faust, pour donner à Hélène un gage d'amour et de servage, livre à sa discrétion, à sa merci, l'ennemi des Dioscures, le meurtrier de Castor.

vantage; et maintenant, sous une triple et quadruple apparence, j'apporte fléaux sur fléaux [1]. Qu'il s'éloigne, laisse-lui la liberté; qu'aucun opprobre n'accable l'homme ébloui par les dieux!

FAUST. Je vois avec étonnement, ô reine! ici le vainqueur ensemble et le vaincu; je vois l'arc qui a lancé la flèche et blessé l'homme; les traits suivent les traits et m'atteignent, je les entends siffler tout à l'entour dans le château et dans l'espace. Que suis-je? Tu rends mes vassaux rebelles et mes murailles impuissantes; je crains déjà que mon armée n'obéisse à la femme triomphante, invincible. Que me reste-t-il à faire, si ce n'est de remettre en tes mains ma destinée et tous les biens que je croyais posséder? A tes pieds laisse-moi, libre et fidèle, te reconnaître pour souveraine, toi qui n'as fait qu'apparaître pour te rendre maîtresse du trône et du pays.

LYNCÉUS, *avec un coffre, conduisant des hommes qui portent des présents.* Tu me vois de retour, ô reine! Le riche mendie un regard, il te contemple, et soudain se sent pauvre comme un mendiant, et riche comme un prince.

Qu'étais-je d'abord? que suis-je maintenant? Que faut-il vouloir? Que faut-il faire? L'éclair du regard s'émousse sur ton trône.

Nous sommes venus de l'Est, et les pays de l'Ouest se sont soumis. C'était un long cortége de peuples : le premier ne savait rien du dernier!

Le premier tomba, le second resta debout, un troisième tenait sa lance en arrêt. Chacun en avait cent derrière lui; des milliers tombèrent inaperçus.

En nous ruant, en nous précipitant, nous étions les maîtres partout. Là où je commandais aujourd'hui, un autre demain pillait et volait.

Rapide était la revue : l'un s'empara de la plus belle femme, l'autre du taureau au pied ferme, on emmena tous les chevaux.

Pour moi, j'aimais à découvrir les objets rares et précieux, et ce qu'un autre pouvait posséder aussi n'était que du foin pour moi.

J'étais à la piste des trésors : guidé par mes regards pénétrants, je voyais dans toutes les poches, tous les coffres m'étaient transparents.

De là j'eus des monceaux d'or, surtout des pierres précieuses; mais l'émeraude est seule digne de verdoyer sur ton sein.

Maintenant, qu'entre tes oreilles et ta bouche tremblote la goutte cristalline du fond des mers! Les rubis demeurent confus, l'éclat de tes joues les efface.

[1] Les demi-dieux : Chiron; les héros : Thésée, Pâris, etc.; les dieux : Mercure; les démons : Phorkyas. — Avant que la fable, le mythe, ne soient venus embrouiller son existence lorsqu'elle est encore un être humain, un être *simple*, Pâris l'enlève; elle apparaît en même temps, double spectre, en Égypte et en Grèce; elle est à la fois dans les enfers, dans le rêve d'Achille et dans l'empire de Faust, au sein du romantisme et de la chevalerie du moyen âge. Tant de souvenirs fabuleux obsèdent sa raison au point qu'elle finit par perdre tout sentiment de sa propre existence, toute conscience d'individualité, dans cette confusion de fantômes et d'ombres évoqués autour d'elle.— Cependant Hélène fait grâce à l'homme égaré par les dieux; Faust obéit et se confesse le vassal de la toute beauté. « Il faut se tenir loin de l'esprit et de la beauté, si l'on ne veut être leur esclave. » — « *Vis superba formæ.* » Belle parole de Jean Second.— « Entre tous les peuples, ce sont les Grecs qui ont rêvé le plus beau rêve de la vie. » (GOETHE, *Ethisches pass.*)

Ainsi, je dépose devant toi les plus grands trésors, et je mets à tes pieds la moisson de tant de combats sanglants.

Si nombreux que soient ces coffres que je traîne après moi, j'en possède encore davantage; souffre-moi sur ta trace et je remplirai tes caveaux.

Car à peine as-tu franchi les degrés du trône, que déjà s'inclinent et s'humilient l'intelligence, la richesse et la force devant l'unique beauté.

Ces trésors, je les tenais sous clef; à présent, je les abandonne, ils t'appartiennent. Je les croyais précieux, rares, vrais, et j'en vois maintenant le néant.

Ce que je possédais s'est évanoui : c'est un gazon fauché, flétri. Oh! rends, par un regard serein, à cela toute sa valeur!

Faust. Emporte vite ces fardeaux hardiment acquis; emporte-les sans blâme, mais sans récompense. Elle possède en masse déjà tout ce que renferme ce château dans son sein; le lui donner en détail est superflu. Va, amoncelle trésor sur trésor avec symétrie! Fais-nous l'image sublime d'une splendeur inouïe; que les voûtes scintillent comme le pur firmament! arrange des paradis de vie inanimée! roule devant elle des tapis diaprés de fleurs! que le sol offre à ses pieds une molle surface! que son regard plonge dans les vives splendeurs dont les dieux seuls ne s'éblouissent pas!

Lyncéus. Ce que le maître ordonne est peu de chose; le serviteur l'exécute en un clin d'œil. Celle qui dispose de nos biens et de notre sang, c'est cette beauté superbe. Déjà toute l'armée est domptée; tous les glaives s'émoussent; auprès de la forme sublime, le soleil lui-même est terne et froid; auprès de la richesse de ce visage, tout est vide et tout néant.

(*Exit.*)

Hélène, *à Faust.* Je voudrais te parler; mais viens, monte auprès de moi! cette place vide attend un maître et m'en promet un.

Faust. Et d'abord, femme sublime, laisse que je tombe à genoux, et daigne accepter mon hommage fidèle; la main qui m'élève à ton côté, laisse-moi la baiser. Partage avec moi la régence de ton royaume infini; acquiers ainsi, en un seul homme, adorateur, serviteur et gardien.

Hélène. Je ne vois et n'entends que prodiges. L'étonnement me saisit, les questions se pressent; mais, avant tout, satisfais à celle-ci : Pourquoi la parole de cet homme m'a-t-elle semblé si étrange et si douce? le son se mariait au son, et dès qu'un mot frappait l'oreille, un autre venait le caresser [1].

Faust. Si l'idiome de nos peuples te plaît déjà, oh! leur chant te séduira sans doute, et ravira ton oreille et ton âme dans leurs profondeurs! Ce-

[1] La rime inconnue à la poésie grecque, merveilleux diamant du Nord, que la beauté classique envie au romantisme, et dont elle se pare en se jouant. Hélène demande le secret de cette langue ineffable. « Il est tout entier dans le cœur, » lui répond Faust, qui, pour satisfaire au désir de sa royale maîtresse, entame avec elle un dialogue sur le mode nouveau. Faust commence, Hélène réplique, attachant la rime à la pensée.

pendant, pour plus de sûreté, essayons dès à présent; le dialogue l'attire et le provoque.

Hélène. Dis, que dois-je faire pour parler une langue si belle?

Faust. C'est facile, pourvu que cela vienne du cœur; et lorsque la poitrine déborde de désirs, on regarde autour de soi, et l'on cherche.

Hélène. Qui partage notre trésor?

Faust. Désormais l'esprit ne regarde ni en avant, ni en arrière : le présent seul...

Hélène. Est notre bonheur.

Faust. Trésors, conquêtes, possessions, qui donnera le gage?

Hélène. Ma main.

Le chœur. Qui oserait blâmer notre princesse de se montrer agréable envers le maître du château? car avouez que nous sommes captives comme nous ne l'avons été déjà que trop souvent depuis la chute fatale de Troie et nos courses aventureuses. Les femmes habituées à l'amour des hommes acceptent sans choix, mais s'y connaissent, et, comme aux pâtres blonds, ainsi aux faunes bruns et crépus, selon que l'occasion se trouve, elles accordent sans réserve un droit égal sur leurs membres palpitants. Unis ensemble, de plus en plus ils se rapprochent; appuyés l'un sur l'autre, épaule contre épaule, genou contre genou, la main dans la main, ils se bercent sur la molle splendeur du trône. La majesté laisse ses joies secrètes se manifester aux yeux du peuple.

Hélène. Je me sens si loin, et cependant si près! et répète si volontiers : Là je suis, oui, là!

Faust. Je respire à peine, ma parole tremble, hésite : c'est un rêve : le jour et le lieu ont disparu!

Hélène. Il me semble avoir vécu et cependant revivre, enveloppée en toi, fidèle à l'inconnu.

Faust. N'analyse pas cette destinée singulière : vivre, c'est le devoir, ne fût-ce qu'un moment.

Phorkyas, *entrant avec véhémence*. Vous épelez dans l'alphabet d'amour, vous effleurez les sentiments, et vous vous oubliez dans ces fainéantises; mais ce n'est pas le temps de tout cela. Ne sentez-vous pas un orage s'approcher? n'entendez-vous pas les clairons retentir? Votre ruine s'avance. Voici venir Ménélas dans un torrent de peuple; préparez-vous à soutenir un rude assaut! Entouré de la troupe des vainqueurs, mutilé comme Déiphobe, tu payeras cher ce cortége de femmes! Toute cette folle engeance une fois pendue, la hache se lèvera sur l'autel pour leur maîtresse.

Faust. Interruption téméraire! elle entre hideuse. Même dans le danger je hais l'impétuosité maladroite. Le plus beau messager, une nouvelle de malheur l'enlaidit; toi, odieuse, tu n'apportes volontiers que de mauvais messages. Mais, cette fois, tu ne réussiras pas. Emplis les airs de ta parole

creuse ! Il n'y a pas de danger ici, et même le danger ne semblerait qu'une vaine menace.

(Signaux, explosions sur les tours ; fanfares et cymbales ; musique guerrière ; une armée imposante défile.)

Faust. Non, tu vas voir sur-le-champ rassemblée la phalange indivisible des héros ; celui-là seul mérite la faveur des femmes, qui sait les protéger vaillamment.

(Aux chefs qui sortent des colonnes et s'approchent.)

Vous dont l'ardeur soutenue et profonde vous assure la victoire, vous fleur juvénile du Nord, vous force charmante de l'Est.

Bardés de fer, d'armes étincelantes ; troupe qui a mis en poudre empire sur empire ! Ils s'avancent, la terre tremble ; ils passent, elle gronde encore.

Nous abordons à Pylos, et le vieux Nestor n'est plus. Toutes ces chétives alliances de roi, notre armée indomptable les brise.

Repoussez à l'instant Ménélas de ces murs, et le chassez vers la mer ! qu'il erre, qu'il pille en vrai corsaire ! c'était son goût et sa destinée.

La reine de Sparte m'ordonne de vous saluer ducs ; qu'elle soit souveraine de la vallée et de la montagne ; à vous la conquête du royaume !

Toi, Germain, va défendre, en les fortifiant, les baies de Corinthe ; à toi, Goth, je commets le salut de l'Achaïe aux cent gouffres.

Que l'armée des Francs se dirige vers Elis ; que Messine soit la part du Saxon ; que le Normand purge les mers et fonde Argolis !

Alors chacun aura son royaume, et pourra tourner au dehors ses forces et sa foudre. Cependant Sparte trônera sur vous tous, Sparte, l'antique cité de la reine.

Elle sera heureuse de vous voir les uns et les autres jouir d'un pays auquel nul bien ne fait défaut. Venez chercher avec confiance à ses pieds l'investiture, le droit et la lumière !

(Faust descend ; les chefs se forment en cercle autour de lui pour prendre ses ordres et ses instructions.)

Le chœur. Que celui qui prétend posséder la plus belle avise avant tout à se tenir armé prudemment ; il s'est acquis par sa courtoisie le plus doux trésor de la terre, mais ne peut jouir en paix de sa conquête ; les flatteurs la lui disputent par la flatterie, les ravisseurs par la force ; qu'il se garde des uns et des autres !

Ainsi je chante notre prince, et l'estime plus haut que tous, lui qui a su s'entourer d'alliances si imposantes que les puissants eux-mêmes attendent ses volontés avec respect ; ils accomplissent ses ordres fidèlement, et tous s'en trouvent bien. Du prince ils ont la reconnaissance, et partagent sa gloire avec lui.

Car qui oserait la lui ravir à ce maître puissant? elle lui appartient, nous la lui reconnaissons ; nous la reconnaissons deux fois à lui, qui a su

s'entourer avec elle, au dedans par des murailles épaisses, au dehors d'une armée puissante.

FAUST. Les biens que nous venons de leur octroyer — à chacun un riche pays, — sont grands et magnifiques. Qu'ils partent, nous demeurons au centre de nos Etats.

Et ils te protégent à l'envi, toi péninsule que les vagues caressent de toutes parts, attachée par une légère chaîne de collines aux derniers rameaux granitiques de l'Europe.

Que ce pays, roi entre tous, soit éternellement fortuné à chaque race, acquis maintenant à ma reine qu'il a vue naître :

Lorsque, dans les roseaux de l'Eurotas, elle sortit lumineuse de l'œuf de Léda, éblouissant sa noble mère et ses frères!

Ce pays, tourné vers toi seule, t'offre ses dons les plus précieux. Ah! préfère ta patrie à l'univers qui t'appartien!

Qu'un froid rayon de soleil ait dardé sur la cime aiguë de la montagne, dès qu'un brin de verdure perce le roc, la chèvre gourmande y cherche sa maigre pâture.

La source jaillit, les ruisseaux se fondent en cascades. Déjà les gouffres, les pentes et les prairies sont verts, et sur le plan entrecoupé de cent collines tu vois se répandre des troupeaux aux belles toisons.

Epars, circonspects, et d'un pas mesuré, les taureaux cornus montent vers le bord escarpé; là un asile est préparé pour tous, le rocher se creuse en mille cavernes.

Pan les protége, et les nymphes de la vie habitent dans l'espace lumineux et frais des fentes chevelues; et, tendant vers les régions sublimes, l'arbre contre l'arbre élève ses rameaux.

Forêts antiques! le chêne se dresse puissamment, et la branche noueuse s'enlace capricieusement à la branche; et l'érable svelte, plein d'une douce séve, monte surperbe et joue avec son fardeau.

Et dans l'ombre silencieuse coule maternellement un lait tiède préparé pour l'enfant et pour l'agneau. Le fruit n'est pas loin, mets savoureux de la plaine, et du tronc creux dégoutte le miel.

Ici le bien-être est héréditaire, la joue s'épanouit comme la bouche; chacun à sa place est immortel; ils sont heureux et pleins de vie!

Ainsi s'achemine, sous ce ciel toujours pur, l'aimable enfant vers la force virile. On s'étonne, on se demande encore : Sont-ce des dieux, sont-ce des hommes?

Tel Apollon avait emprunté sa forme aux pâtres, et le plus beau d'entre eux lui ressemblait; car là où la nature agit dans sa pureté, tous les mondes s'enchaînent.

(Il s'assied auprès d'Hélène.)

Ainsi le bonheur nous a réunis; que le passé soit oublié; oh! sens-toi, fille de la Divinité, tu appartiens au premier monde.

Non, tu ne seras pas captive entre les murailles. Il y a encore pour

nous, pour un séjour heureux, une Arcadie éternellement jeune et voisine de Sparte.

Attirée vers ce sol bienheureux, tu t'y réfugias pour une plus sereine destinée. Les trônes deviennent des bosquets. Que notre félicité soit libre comme en Arcadie !

(La scène change. Enchaînement de grottes tapissées de feuillages épais, bois touffu grimpant jusqu'aux cimes des rochers qui règnent tout autour. On n'aperçoit ni Faust ni Hélène. Le chœur repose étendu çà et là.)

PHORKYAS. Combien de temps les jeunes filles peuvent avoir dormi, je ne le sais. Ont-elles rêvé ce que j'ai vu clairement de mes yeux, je l'ignore de même, et voilà pourquoi je vais les éveiller. La jeune race va s'étonner, et vous aussi, barbons qui vous tenez assis là-bas, attendant l'explication du prodige. Debout, debout ! Secouez vos tresses, chassez le sommeil de vos yeux, ne clignez pas ainsi, et qu'on m'écoute !

LE CHOEUR. Parle, raconte, raconte quel prodige s'est accompli. Nous écouterons volontiers même ce que nous ne pouvons croire ; car nous avons bien de l'ennui à toujours ne voir que ces rochers.

PHORKYAS. A peine vos yeux sont-ils ouverts, enfants, et vous vous ennuyez déjà ! Ecoutez : Dans ces profondeurs, dans ces grottes, dans ces feuillées, abri et protection étaient offerts comme à un couple amoureux, idyllique, à notre seigneur, à notre dame.

LE CHOEUR. Comment, là !

PHORKYAS. Séparés du monde, moi seule ils m'appelèrent pour remplir de paisibles fonctions. Honorée, je me tenais à côté d'eux, cependant comme il convient à une une confidente, m'occupant d'autres choses. Je me tournais çà et là ; je cherchais des racines, de la mousse, des écorces, connaissant toutes leurs vertus ; et ainsi ils restèrent seuls.

LE CHOEUR. Tu fais comme s'il y avait dans ces grottes les espaces d'un monde, des bois, des prairies, des ruisseaux, des lacs ; quels contes files-tu donc?

PHORKYAS. En effet, ô créatures sans expérience ! ce sont des profondeurs inexplorées, des salles puis des salles, des cours puis des cours encore que j'ai découvertes en marchant pensive. Cependant, tout à coup un rire éclatant retentit dans les profonds espaces. Je regarde, un enfant bondit du sein de la femme vers l'homme, du père à la mère ; les caresses, les badinages, les agaceries d'un fol amour, les cris folâtres, les joyeux élans m'étourdissent tour à tour. Un génie nu sans ailes, un faune sans bestialité, bondit sur le sol de granit ; mais le sol réagissant le renvoie dans l'air, de sorte qu'au second ou au troisième saut, il touche au ciel de la grotte. Sa mère lui crie avec sollicitude : « Bondis de nouveau à ton aise, mais garde-toi de voler ! un libre essor t'est interdit. » Et son tendre père l'avertit en ces termes : « Dans la terre gît la force rapide qui va te pousser vers les régions de l'air. Touche seulement le sol du bout de ton orteil, et, comme Antée, fils de la Terre, tu sentiras une énergie nouvelle. » Lui cependant s'exerce sur la masse de ce



MARGUERITE

roc; puis du bord passe à un autre, et va de tous côtés comme un ballon chassé par le vent. Cependant, tout à coup il disparaît dans la fente d'un précipice affreux. Nous le croyons perdu ; sa mère se lamente, son père la console ; et moi, haussant les épaules, je me tiens dans l'angoisse. Et maintenant quel spectacle! Des trésors gisaient-ils donc enfouis là? Voyez, il vient de se parer de vêtements bariolés de fleurs, des nœuds pendent de ses bras, des rubans flottent autour de son sein. La lyre d'or dans ses mains, comme un vrai petit Phébus, il marche tout joyeux vers le bord. Nous nous étonnons, et ses parents ravis tombent dans les bras l'un de l'autre. Cependant quel éclat resplendit à son front? qui brille ainsi? On ne le saurait dire. Est-ce une couronne d'or? est-ce la flamme d'un génie surnaturel? Et lui gesticule, enfant qui annonce déjà le maître à venir dans l'art du beau, celui dans les veines de qui courent déjà les éternelles mélodies ; et c'est ainsi que vous allez l'entendre, ainsi que vous allez le voir et l'admirer entre tous.

Le chœur. Tu nommes cela un prodige, fille de Crète! tu n'as donc jamais entendu le récit du poëte? tu n'as donc jamais rien appris des traditions d'Ionie et d'Hellas, des traditions si riches de nos pères?

Tout ce qui se passe aujourd'hui n'est qu'un bien triste écho des jours glorieux de nos ancêtres; et ton récit ne peut se comparer à ce qu'un aimable mensonge, plus vraisemblable que la vérité même, nous raconte du fils de Maïa.

La troupe des gardiennes jaseuses, selon une sotte coutume, l'enveloppe, lui délicat et fort, nourrisson à peine au monde, dans le duvet d'une couche pure, et l'entortille de langes précieux. Mais, délicat et fort, le fripon retire avec adresse ses membres élastiques et souples, et laisse à sa place l'écorce empourprée qui le retenait captif, pareil au papillon éclos qui, dépouillant la rude chrysalide, déploie volontiers ses ailes au-devant de l'éther inondé de soleil.

Tel lui, agile entre tous, prouve déjà par des traits perfides qu'il est le patron des voleurs, des fripons et de tous ceux qui cherchent aventure. Il dérobe avec adresse à Neptune le trident, à Mars le glaive, à Phébus l'arc et la flèche, à Vulcain les pinces; il prendrait même à Jupiter la foudre s'il n'avait peur du feu; il lutte avec l'Amour et le terrasse! il ravit sa ceinture à Cypris, qui le caresse.

(Un chant de harpe doux et mélodieux sort du sein de la grotte ; le chœur entier prête l'oreille, et paraît bientôt ému profondément. De ce moment à la pause indiquée, la symphonie continue.)

Phorkyas. Écoutez les gracieux sons, délivrez-vous vite des fables; la vieille race de vos dieux, laissez-la, elle n'est plus.

Nul ne veut plus vous comprendre; nous voulons une monnaie plus haute ; désormais il faut que cela sorte des cœurs, qui doit agir sur les cœurs.

(Elle se retire vers les rochers.)

Le chœur. Si toi, créature hideuse, — tu cèdes à ces sons flatteurs, — nous autres, nous nous sentons émues jusqu'aux larmes.

L'éclat du soleil peut disparaître, — lorsque dans l'âme le jour se lève. — Nous trouvons dans nos propres cœurs — ce que refuse l'univers.

HÉLÈNE, FAUST, EUPHORION[1], *dans l'appareil que Phorkyas vient de décrire.*

Euphorion. Entendez-vous mes chansons enfantines, — vous en faites aussitôt vos délices. — Voyez-vous mes bonds cadencés, — votre cœur paternel tressaille.

Hélène. L'amour pour un bonheur terrestre, — l'amour rapproche un noble couple; mais, pour une joie divine, — il forme une heureuse trinité.

Faust. Désormais tout est trouvé. — Je suis à toi, tu m'appartiens. — Nous sommes ainsi liés. — Pouvait-il en être autrement?

Le chœur. Sous la douce apparence de cet enfant, — les délices de tant de siècles — se rassemblent sur ce couple heureux. — Oh! que cette union me touche!

Euphorion. Laissez-moi sauter, — laissez-moi bondir, — tendre là-haut — à tous les vents! — c'est mon désir, — il me prend déjà.

Faust. Modère-toi! — pas de folle imprudence! — Que la chute et la disgrâce — n'aillent pas te rencontrer, — nous plonger dans l'abîme, — notre fils chéri!

Euphorion. Je ne veux pas plus longtemps — tenir à terre; — laissez mes mains, — laissez mes boucles, — laissez donc mes vêtements, — ils sont à moi.

Hélène. Oh! pense, oh! pense — à qui tu appartiens, — pense à nos angoisses! — que tu détruis — le noble bien acquis, — acquis pour toi, — pour moi, pour lui!

Le chœur. Bientôt va, je le crains — se rompre l'union.

Hélène et faust. Calme, modère — pour l'amour de tes parents — ces vifs élans — surnaturels; — dans une humeur douce et pastorale, — réjouis la campagne.

[1] Cet Euphorion était né avec des ailes; Jupiter en devint amoureux, et comme le bel adolescent se dérobait aux désirs furieux de l'Olympien, celui-ci le foudroya dans l'île de Mélos, une des Cyclades. Les Nymphes qui se chargèrent du soin d'ensevelir Euphorion furent changées en grenouilles (Ptolem., Heph., IV, p. 317.) Tel est le mythe par lequel Goethe va clore l'intermède antique de sa tragédie. Euphorion, c'est tout simplement l'expression de la poésie moderne. Fils d'Hélène, la beauté grecque, la beauté suprême, et de Faust, le Faust allemand, la force allemande, la profondeur scientifique, quel représentant plus noble la poésie moderne aurait-elle pu choisir? Ici, du reste, tout se rencontre à souhait, et la fantaisie du poëte a beau jeu. En effet, cet Euphorion, produit des voluptés posthumes d'Hélène et d'Achille, créature idéale sans existence réelle, vient figurer tout naturellement dans cette scène. Son caractère même, en tant que personnage allégorique, y trouve une acception plus haute; car s'il bondit toujours du sein d'Hélène, il a cette fois Faust pour père au lieu d'Achille; la force de l'esprit, l'intelligence, la grandeur morale, en un mot, au lieu de la beauté physique.

EUPHORION. A votre intention seulement — je me retiens. (*Se glissant à travers le chœur, et l'entraînant à la danse.*)

Volontiers je m'insinue ainsi, — race joyeuse. — Et maintenant — la mélodie, — le mouvement, est-ce bien?

HÉLÈNE. Oui, c'est bien; conduis les belles — en une danse — harmonieuse.

FAUST. Que tout cela n'est-il fini! — Le badinage — ne peut me réjouir.

EUPHORION ET LE CHOEUR.

(Ils se croisent, chantant, dansant.)

Lorsque tu balances — gracieusement — le couple de tes bras; — lorsque dans sa splendeur — tu laisses flotter — ta chevelure; — lorsque ton pied si léger — glisse sur la terre, — et que çà et là — les membres s'enlacent, — ton but est atteint, — aimable enfant, — et tous nos cœurs — volent vers toi.

(Pause.)

EUPHORION. Toutes vous êtes — des biches agiles. — A de nouveaux jeux, — lançons-nous tous ensemble! — Je suis le chasseur, — vous le gibier.

LE CHOEUR. Veux-tu nous prendre? — Pas tant d'efforts; — car nous ne désirons — toutes, au fond, — que t'embrasser, — toi, belle image!

EUPHORION. Seulement à travers les bois, — les arbres et les pierres! — Le bien qu'on a sans peine — me répugne; — celui qu'il faut conquérir par la force — seul me réjouit.

HÉLÈNE ET FAUST. — O pétulance! ô délire! — Nul espoir de le modérer. — On dirait un cor qui sonne — sur la vallée et sur le bois. — Quel désordre! quels cris!

LE CHOEUR.

(Les jeunes filles entrant rapidement une à une.)

Il nous a bien vite passées; — et, nous raillant avec dédain, — il traîne ici maintenant — la plus sauvage de nos groupes.

EUPHORION, *portant une jeune fille dans ses bras.* J'entraîne ici la sauvage petite — pour la forcer à se rendre à mes désirs. — Pour mes délices, ma joie, — j'étreins sa poitrine rebelle, — je baise sa bouche mutine, — je fais acte en vérité — de force et de volonté.

LA JEUNE FILLE. — Laisse-moi! sous cette enveloppe — est aussi le courage et la force d'esprit; — notre volonté vaut la tienne, — on ne la dompte point facilement. — Tu me crois donc ta captive? — Tu comptes donc bien sur ton bras! — Tiens ferme, et je te brûle, — insensé, c'est mon plaisir. —

(Elle s'allume et flamboie dans l'espace [1].)

[1] La Nymphe incandescente échappe à son étreinte : Euphorion s'élance à l'encontre des vents et des flots, et se précipite dans la mêlée Il veut porter secours au peuple qui combat dans la plaine pour sa liberté, au peuple grec.

Suis-moi dans les airs légers, — sous les stalactites des grottes. — Attrape ton but qui t'échappe.

Euphorion, *secouant les dernières flammes.* Entassement de rocs ici — entre les bois et les broussailles. — Espace étroit où j'étouffe ! — je suis pourtant jeune et vaillant. — Les vents grondent, — les flots bouillonnent là-bas. — J'entends les vents, les flots au loin ; — je voudrais bien m'en rapprocher.

(Il bondit toujours plus haut le long du rocher.)

Hélène, Faust, le choeur. Veux-tu donc ressembler aux chamois? — L'idée de ta chute nous épouvante.

Euphorion. Toujours plus haut je dois monter, — toujours plus loin je dois voir. — Je sais maintenant où je suis ! — Au milieu de l'île, au milieu — du pays de Pélops, qui tient — de la terre et de la mer !

Le choeur. Dans le bois, sur la montagne, — ne peux-tu t'arrêter en paix? — Venez, allons chercher à cette heure — des pampres verts, — des pampres sur les coteaux, — des figues et des pommes d'or. — Ah ! dans ce pays aimable, — reste aimable.

Euphorion. Rêvez-vous le jour de la paix? — Rêve qui peut rêver ! Guerre est le mot d'ordre ! — et victoire c'est la chanson.

Le choeur. Qui dans la paix — regrette la guerre — a renoncé pour jamais au bonheur — de l'espérance.

Euphorion. Ce sol en enfanta plus d'un — toujours prêt à s'élancer du sein du péril dans le péril. — d'un courage libre, sans borne, — prodigue de son propre sang, — d'un esprit sacré, — inaccessible aux ténèbres ! — Qu'il porte bonheur à ceux qui luttent !

Le choeur. Voyez là-haut comme il s'élève — sans nous paraître petit, — tout armé, prêt à la victoire, — éclatant d'airain et d'acier !

Euphorion. Point de flots, point de murailles ! — la conscience de soi-même est assez ! — La poitrine d'airain de l'homme — est un fort inexpugnable.

Voulez-vous rester inconquis? — armez-vous à la légère, — et fondez ainsi dans la bataille ! Femmes deviennent amazones, — et chaque enfant un héros.

LE CHOEUR.

Sainte, sainte Poésie !
Vers le firmament sois ravie !
Monte et brille, étoile de feu,
Loin, toujours plus loin, dans le bleu !
En vain jusques à l'Empyrée
Tu t'élèves en ton essor.
Toujours, toujours ta voix sacrée,
Chaste lumière au timbre d'or,
Nous atteint et nous charme encor.

Euphorion. Non, ce n'est point un enfant que vous voyez ! — l'adoles-

cent vient tout en armes! — joint aux forts, aux libres, aux braves, — il a déjà agi dans sa pensée. — Maintenant en avant! maintenant là-bas — le champ va s'ouvrir pour la gloire.

HÉLÈNE et FAUST. A peine appelé dans la vie, — à peine au jour serein donné, — tu tends à t'élancer du point où le vertige t'a déjà pris — dans un espace plein de douleurs. — Ne sommes-nous — donc rien pour toi? — Le doux lien est-il un songe?

EUPHORION. N'entendez-vous pas — tonner sur la mer? Les échos des vallons — roulent les tonnerres. — Dans les flots et dans la poussière, — légion contre légion; — dans la mêlée, à la douleur, au martyre; — et la mort — est le mot d'ordre; c'est compris maintenant!

HÉLÈNE, FAUST, LE CHOEUR. Quelle horreur! quelle épouvante! — La mort est-elle ta loi?

EUPHORION. Dois-je voir cela de loin? — Non; il faut que je partage — les alarmes, les périls.

LES PRÉCÉDENTS. Orgueil et danger! — Sort fatal!

EUPHORION. Mais, — deux ailes — se déploient! là-bas! j'y vais, j'y vais. — Laissez, que je m'envole!

(Il se lance dans les airs; ses vêtements le portent un instant; sa tête rayonne; une traînée de feu resplendit sur sa trace.)

LE CHOEUR. Icare! Icare! assez de malheurs!

(Un beau jeune homme tombe aux pieds d'Hélène et de Faust. Son visage rappelle *des traits connus*[1]; cependant le corps se dissipe dans l'air, l'auréole monte comme une comète vers le ciel; il ne reste sur le sol que la tunique, le manteau et la lyre.)

HÉLÈNE ET FAUST. A la joie aussitôt succède — une affreuse douleur.

EUPHORION.

(Voix sortie des profondeurs.)

O mère! dans les sombres royaumes, mère, ne me laisse pas seul!

(Pause.)

LE CHOEUR.

(Chant funèbre.)

Seul, oh! non, — quels que soient les lieux où tu séjournes, — car nous croyons te reconnaître. Hélas! lorsque tu désertes la lumière du soleil, nul

[1] On saisira facilement l'allusion que renferme l'épisode d'Euphorion. En présence de cette ardeur précoce que nul frein ne modère, de cette nature en proie au désir de la conquête, de ce génie qui se consume un instant dans l'étreinte embrasée d'une jeune fille, puis s'élève, brille, étoile de poésie, au plus haut point du ciel, et vient tomber sur un champ de bataille du Péloponèse, le lecteur a déjà nommé Byron; c'est au chantre d'Harold et de Manfred que revient l'honneur de cette digression poétique, et lors même que Goethe n'aurait pas pris la peine de s'en expliquer clairement, le chant de deuil qu'on va lire suffirait pour lever toute espèce de doute sur ce point. (Voir notre *Essai sur Goethe et le Second Faust*, placé en tête du volume.)

cœur ne voudra pour cela se séparer de toi. À peine saurions-nous gémir; nous chanterions ta destinée en l'enviant; dans les jours sereins et les jours sombres, ton chant et ton cœur furent grands et beaux.

Hélas! né pour le bonheur de la terre, d'illustres aïeux, d'une force puissante, hélas! sitôt perdu pour toi-même, fleur de jeunesse moissonnée! Regard profond pour contempler le monde, sympathie pour toutes les angoisses du cœur, passion ardente des meilleures femmes, chant dont toi seul avais le secret!

Mais, dans ton élan indomptable, tu te précipitas dans le piége fatal. Ainsi, tu rompis violemment avec les mœurs, avec la loi. — Cependant à la fin ta haute réflexion dirigea ton courage, tu voulus conquérir la gloire suprême, — mais la fortune te trahit.

À qui sourit-elle? — Triste question devant laquelle le Destin se voile lorsque, dans les jours de malheur, les peuples sanglants se taisent. — Mais modulez de nouveaux chants, relevez vos têtes courbées, — le sol en enfantera d'autres, comme il en a de tout temps enfanté.

(Pause générale, la musique cesse.)

Hélène, *à Faust.* Mon exemple, hélas! justifie cette antique parole : Le Bonheur et la Beauté ne sauraient s'unir pour longtemps. Le lien de la vie comme de l'amour est brisé; je les déplore l'un et l'autre, leur dis un douloureux adieu, et tombe dans tes bras une dernière fois. Perséphone, prends l'enfant, prends aussi la mère.

(Elle embrasse Faust; l'élément terrestre disparaît; ses vêtements et ses voiles restent dans les bras de son époux.)

Phorkyas, *à Faust.* Tiens ferme tout ce qui te reste de tout ceci; ne laisse pas le vêtement s'échapper. Déjà les démons se l'arrachent par les bouts, et voudraient bien le tirer dans les mondes souterrains. Tiens ferme! ce n'est plus la déesse que tu as perdue; cependant c'est divin. Mets à profit la faveur sublime, inestimable, et t'élève; aussi longtemps que tu pourras y tenir, il t'emportera dans l'air, au-dessus des choses vulgaires. Nous nous reverrons loin, bien loin d'ici.

(Les vêtements d'Hélène s'évaporent en nuages, entourent Faust, et, le ravissant vers les régions éthérées, passent avec lui [1].)

PHORKYAS.

(Elle ramasse sur le sol la tunique d'Euphorion, son manteau et sa lyre, s'avance vers le proscénium, et dit, soulevant les dépouilles.)

Bon! toujours cela de trouvé. La flamme, à la vérité, s'est évanouie. Pourtant je n'en ai pas de regret pour le monde. En voici assez pour sacrer

[1] Hélène dit à Faust un éternel adieu, et va retrouver son fils dans le royaume de Proserpine. Ses voiles se déploient autour de Faust, et l'enlèvent comme un nuage. Le vêtement de la beauté grecque, l'enveloppe extérieure de la forme, suffit pour ravir l'homme aux régions supérieures et le préserver à tout jamais du sens vulgaire.

des poëtes, pour soulever l'envie du métier et de la corporation, et si je ne puis octroyer le talent, je pourrai du moins prêter l'habit.

(Elle s'assied sur le proscénium, au pied d'une colonne.)

PANTHALIS. Maintenant alerte, jeunes filles! nous voilà délivrées des enchantements, — délivrées des hideux liens fantastiques de la vieille gueuse thessalienne, comme aussi du cliquetis confus de ces sons discordants qui troublent l'oreille et davantage encore le sens intérieur. Descendons à l'Hadès! la reine, d'un pas solennel, déjà s'y est rendue. Que les pas de ses fidèles suivantes immédiatement s'attachent à sa trace! nous la trouverons au trône de l'Impénétrable.

CHOEUR. Les reines, à vrai dire, sont bien partout; même au sein de l'Hadès elles tiennent le haut rang,—orgueilleusement unies à leurs semblables, confidentes intimes de Perséphone. — Mais nous, au fond des champs d'asphodèles, compagnes des longs peupliers monotones, des saules inféconds, quel passe-temps avons-nous? de piauler, semblables à des chauves-souris; bruit fastidieux, fantastique!

LA CORYPHÉE. Qui ne s'est pas conquis de nom et n'aspire à rien de noble appartient aux éléments.—Ainsi, allez! le désir me possède d'être avec ma reine. Ce n'est pas seulement le mérite, mais aussi la fidélité qui préserve la personne.

(*Exit.*)

TOUTES. Nous sommes rendues à la lumière du jour, — mais nous ne sommes plus des Personnes, — des Êtres; — nous le sentons, nous le savons.—Mais pour l'Hadès, nous n'y retournerons jamais. La Nature, éternellement vivante, a de pleins droits sur nous, et nous sur elle [1].

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Nous, sous le frais murmure et les légers frissons
De ces mille rameaux, de ces épais feuillages,
Souriant, attirant en nos gais badinages
Les sources de la vie à la branche, aux bourgeons,
Riches en fleurs sans nombre, en rejetons qui poussent,
Ornons en liberté les flottantes toisons
Pour la prospérité des végétations.
Le fruit tombe, aussitôt s'assemblent et se poussent
Les hommes, les troupeaux, heureux d'être; jaloux
De saisir, de goûter, ils s'arrachent la pomme,
Se heurtent à l'envi, se disputent, et comme
Devant les premiers dieux, tout fléchit devant nous.

[1] Après tant de vicissitudes, le chœur fait un retour sur lui-même, il comprend qu'on ne l'a évoqué du sein des Mères, des idées, que pour venir former le cortége d'Hélène, et jouer un rôle secondaire dans la fantasmagorie. Panthalis exhorte ses compagnes à suivre la reine, mais elles refusent de rentrer dans l'Hadès; l'éternelle Nature les attire irrésistiblement. Goethe se souvient ici de la fable du berger Acis et de la nymphe Galathée *; les unes, feuillages épais, vont frémir au vent du soir; les autres, pampres verts, assister aux travaux des vendanges; celles-ci s'épancher en fleuves, celles-là gazouiller en petits ruisseaux de cristal; et la symphonie du panthéisme accompagne les métamorphoses.

* Voyez Ovide. *Métam.* XIII.

UNE AUTRE PARTIE DU CHOEUR.

Nous, dans le frais miroir de ces roches profondes,
Doucement traînons-nous, glissons à molles ondes,
Épions chaque bruit, la chanson des oiseaux,
Les soupirs que, le soir, exhalent les roseaux.
Est-ce la voix de Pan, effroi de la nature,
La réponse aussitôt est prête ; s'il murmure,
Nous murmurons aussi, nous autres, en échos ;
Et s'il tonne, dix fois nous roulons par derrière
En un redoublement affreux notre tonnerre.

TROISIÈME PARTIE.

D'un sens plus agité nous coulons en ruisseaux,
Car la chaîne sans fin de ces riches coteaux
Nous attire, mes sœurs ; — profondes et rapides,
Méandres, arrosons de nos ondes limpides
Les prés verts, les sentiers, la plaine et le vallon,
Et le petit jardin autour de la maison.
Dressant leur svelte cime au fond du paysage,
Là-bas les verts cyprès l'indiquent, — les cyprès
Qui dominent au loin les champs et le rivage,
Et dans le clair miroir balancent leurs reflets.

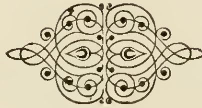
QUATRIÈME PARTIE DU CHOEUR.

Allez, mes sœurs, allez à votre fantaisie !
Nous voulons serpenter sur le coteau joyeux
Où la vigne mûrit sur le sarment qui plie ;
Nous voulons contempler avec nos propres yeux
La chaude passion du vigneron fidèle,
Et de son zèle ardent voir le succès douteux.
Tantôt c'est la faucille, et tantôt c'est la pelle ;
Il arrache, il émonde, il lie, il amoncelle,
Implorant tous les dieux, surtout le dieu du jour.
Bacchus l'efféminé ne s'inquiète guère
Du mortel qui lui voue un si pieux amour ;
Caché sous la feuillée ou dans le frais mystère
De sa grotte profonde, il badine à loisir
Avec le jeune faune amoureux du plaisir.
Ce qu'il faut à Bacchus pour sa paisible fête,
Et pour les visions de son esprit dispos,
Demeure incessamment au fond des larges pots
Rangés des deux côtés de sa fraîche retraite.
Cependant tous les dieux, et surtout Hélios,
A force d'air, de pluie et de rayons de flamme,
Amassent à souhait le trésor des raisins.
Ce que le vigneron a taillé de ses mains
S'éveille tout d'un coup, et s'agite, et prend âme.
Le feuillage tressaille, et mille bruits confus
Courent de toutes parts dans les pampres émus.
La corbeille gémit, le seau crie et clapote ;
Sous le faix des raisins on sent ployer la hotte ;
Puis, vers la cuve immense on court avec ardeur
Pour les bonds cadencés du puissant vendangeur ;
Et des raisins vermeils l'abondance sacrée,
Foulée insolemment sous les pieds, pressurée,
Dégoutte en écumant et soulève le cœur ;

Et maintenant voici que les folles cymbales
Tintent de toutes parts avec un bruit d'airain ;
L'oreille est étourdie, et pour les bacchanales,
Du mystère profond Dionysos sort enfin,
Entraînant sur ses pas le faune et ses pareilles,
Qu'il s'en va caressant d'une lascive main ;
Entre eux, d'un pas hardi, trotte sur le chemin
L'animal de Silène, aux deux longues oreilles.
Allons, les pieds fourchus règnent en souverains :
Les sens sont enivrés, et l'oreille tressaille ;
L'ivrogne emplit sa coupe en battant la muraille,
Et c'en est fait : la tête et le ventre sont pleins.
On en voit quelques-uns qui résistent encore ;
Mais, hélas ! ils ne font qu'augmenter la rumeur.
Pour faire au vin nouveau sa place avec honneur,
On vide chaque pot et chaque vieille amphore.

(Le rideau tombe.)

(Phorkyas se dresse gigantesque sur le proscénium, descend du cothurne, dépouille le masque et le voile, et se montre sous l'apparence de Méphistophélès, pour épiloguer sur le morceau et le commenter en tant qu'il est nécessaire.)



ACTE QUATRIÈME.

HAUTE MONTAGNE.

Cimes de rochers aigus, énormes ; un nuage passe, s'accote, s'affaisse sur un plateau en saillie, se sépare.

FAUST *en sort* [1].

Le regard abaissé vers les solitudes profondes qui se déroulent sous mes pieds, je parcours le bord de ces sommets, laissant là le char de nuages qui, cheminant à travers la terre et la mer, m'a conduit au séjour de la pure lumière. Il s'éloigne de moi avec lenteur, sans se fondre en poussière. La masse se dirige vers l'orient comme un ballon qui roule, et le regard étonné la suit. A mesure qu'elle avance, elle se dissout, ondoyante, changeante; la voilà maintenant qui prend forme et paraît vouloir se modeler! Non! mon œil ne m'abuse pas! sur des coussins inondés des clartés du soleil, royalement étendue, gît, colossale, une image semblable à quelque divinité. Oui, Junon, par exemple, Léda, Hélène, une image de femme grandit et flotte majestueuse et charmante à mes yeux ravis. Hélas! déjà tout se brise! et la masse informe désormais s'arrête du côté de l'orient, assez

[1] Faust met pied à terre sur le plateau d'une haute montagne. Le nuage merveilleux, après l'avoir déposé, s'en retourne du côté de l'est. Faust, les yeux perdus dans l'infini, suit la masse vaporeuse et contemple une dernière fois dans ses transparences les types éternels du beau dont son âme est possédée. — C'est ici, à cette période de la tragédie, où Faust, échappé aux fascinations de l'antique, passe à d'autres sphères d'activité, qu'en mai 1817 Goethe renoua le fil longtemps interrompu de ses idées, et se remit à l'œuvre, «grâce à l'instigation sympathique de bons esprits.» (Goethe *an Zelter*. Th. IV, S. 318.)

semblable à quelque lointain glacier où se réfléchirait pour moi le sens des jours passés. Cependant une douce vapeur m'environne, tiède et légère; elle rassérène mon front et ma poitrine, elle s'élève frémissante dans l'air, toujours plus haut, elle prend forme. Visage ravissant, premier bien de ma jeunesse, bien si longtemps regretté, es-tu encore une illusion? Je sens ruisseler de nouveau les trésors enfouis au fond du cœur, trésors du premier âge. Amour de la première aurore, tu viens d'un vol rapide faire revivre devant moi le premier regard senti à fond, compris à peine, et qui, toujours gardé, efface à son éclat toute autre splendeur. Pareille à la beauté de l'âme, la douce forme s'élève sans se briser, se balance dans l'air, et avec elle emporte la meilleure partie de mon être.

UNE BOTTE DE SEPT LIEUES PIÉTINE.

Une autre la suit aussitôt.

MÉPHISTOPHÉLÈS *met pied à terre. — Les Bottes s'éloignent au plus vite.*

Méphistophélès. A la bonne heure, voilà ce que j'appelle marcher! Mais, dis-moi un peu ce qui te prend? Tu descends au beau milieu de ces horreurs, dans ce gouffre de pierres béantes. Je connais bien ce terrain, quoiqu'il ne soit pas à sa place; car, à vrai dire, c'était le fond de l'enfer.

Faust. Tu n'es jamais à court de légendes drôlatiques; voilà encore que tu commences à en débiter.

Méphistophélès, *d'un ton sérieux.* Lorsque Dieu, le Seigneur — et je sais bien pourquoi, — nous chassa des régions de l'air dans les abîmes profonds, là où dans une fournaise centrale la flamme éternelle se consumait elle-même, nous nous trouvâmes dans une clarté par trop vive, pressés les uns contre les autres, et dans une position fort incommode. Alors les diables de tousser en masse, d'éternuer de haut en bas; l'enfer de se gonfler de puanteur sulfureuse et d'acides. Quel gaz! c'était prodigieux! Si bien qu'en peu de temps la croûte unie de la terre, si épaisse qu'elle fût, dut éclater avec fracas. Maintenant nous avons retourné la chose : ce qui jadis était profondeur est aujourd'hui sommet. Là-dessus ils ont fondé leur doctrine d'élever ce qui est bas et d'abaisser ce qui est élevé[1]; car nous

[1] Il faut voir dans ces paroles de Méphistophélès une allusion ironique aux théories des nouveaux géologues, de L. de Burch, par exemple, et de tous ceux qui professent avec lui le système de l'élévation du sol océanique en montagnes, système dont Goethe, partisan avoué du neptunisme de Werner, ne pouvait admettre les prétentions. On verra par ses confessions géognostiques (*Geognostiche Bekenntnisse*, Werke Bd. 51, S. 184. f.), à quel point l'auteur de Faust était attaché aux idées de Werner, qu'il partageait encore dans ses dernières années, après avoir visité les mas-

passâmes alors de la servitude étouffante de l'abîme à la domination de l'air libre, mystère évident, si bien gardé qu'il ne sera révélé aux peuples que fort tard.

(Ephes., VI, 12.)

FAUST. La masse des montagnes est pour moi noblement silencieuse, je ne demande ni le comment ni le pourquoi. Lorsque la nature se fonda elle-même, elle arrondit tout simplement le globe terrestre, se plut à élever les pics, à creuser les abîmes, à appuyer le roc contre le roc, le mont contre le mont; puis elle disposa les faciles collines, adoucissant leur pente dans la vallée. Là tout est verdure et végétation, et pour se réjouir elle n'a pas besoin d'insensés soubresauts.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Vous le croyez ainsi! cela vous paraît clair comme le jour! mais celui qui fut présent sait les choses autrement. J'étais là lorsqu'au sein du gouffre incandescent bouillonnait encore la lave en fusion; lorsque le marteau de Moloch, forgeant rochers sur rochers, lança au loin les débris granitiques; le sol est encore tout jonché de ces lourdes masses. Comment expliquer une telle éruption? Le philosophe n'y comprend rien. La roche est là, il faut bien l'y laisser; nous y avons perdu notre latin. — Le peuple naïf et grossier comprend seul et ne se laisse pas détourner de sa croyance. Depuis longtemps sa sagesse a mûri; c'est un miracle dont l'honneur revient à Satan. Mon pèlerin, appuyé sur la béquille de la foi, visite, clopin clopant, la Pierre du diable, le Pont du diable.

FAUST. Il faut avouer cependant qu'il est intéressant de voir comment les diables se rendent compte de la nature.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Que la nature soit ce qu'il lui plaît, peu m'importe! Il ne s'agit que d'un point d'honneur : le diable était présent! Nous sommes gens à faire de grandes choses; tumulte, force brutale, extravagances : voilà qui l'atteste. — Enfin, pour m'expliquer clairement, rien ne te plaît-il sur notre surface? Tes regards, en planant dans les espaces infinis, ont vu « les empires du monde et leurs pompes. »

(Matth., IV.)

Mais, difficile à contenter comme tu l'es, n'as-tu donc point éprouvé de sensation?

FAUST. Cependant, quelque chose de grand m'a attiré; devine!

MÉPHISTOPHÉLÈS. C'est bientôt fait. Pour moi, voici la capitale que je me choisirais : au cœur de la ville le fouillis de la mangeaille des bourgeois, ruelles étroites, pignons aigus, marché, choux, navets, oignons;

ses granitiques du Harz, des bois de Thuringe, du Fichtelgebirg, de la Bohême, de la Suisse et de la Savoie, ne voulant pas, disait-il, abjurer un système qu'il reconnaissait comme vrai, « par amour pour une théorie qui, sortie de principes tout opposés, ne s'appuyait que sur des révolutions et des phénomènes accidentels. » Qu'on se rappelle à ce sujet le Seismos de la nuit de Walpürgis, qu'il met en présence des forces granitiques primitives, et réfute par la bouche d'Oréas, roc de nature.

étaux de bouchers où les mouches s'installent pour dévorer les viandes charnues. Là, tu trouves à toute heure, à coup sûr, puanteur et activité. Puis, de grandes places, de larges rues, pour se donner une certaine apparence grandiose ; et enfin, là où nulle porte ne borne plus l'espace, des faubourgs à perte de vue. Là, je me réjouirais du roulement des voitures, du va-et-vient tumultueux, de l'éternel mouvement confus de cette fourmilière éparpillée, et toujours, soit à cheval, soit en voiture, je paraîtrais le point central, honoré par des myriades.

Faust. Cela ne me saurait satisfaire ! On se réjouit de voir le peuple se multiplier, vivre à sa manière dans le bien-être, se former et s'instruire, — et l'on n'élève que des rebelles.

Méphistophélès. Puis je me bâtirais, dans un style grandiose, en un site agréable, un château de plaisance, bois, collines, plaines, prés et champs disposés en jardin avec magnificence : le long des tapis veloutés de vertes murailles, des sentiers alignés, des ombres avec art ménagées, des cascades tombant de rochers en rochers, et des jets d'eau de toute espèce. Là-bas, un jet majestueux monte dans l'air, et sur les côtés mille bagatelles gazouillent et chuchotent. Ensuite, pour les femmes, les belles femmes, je construirais de petites maisons commodes et majestueuses ; je voudrais passer là des heures infinies dans une solitude charmante et sociable. Je dis les femmes ; car, une fois pour toutes, je ne rêve les beautés qu'au pluriel.

Faust. Mauvais et moderne ! Sardanapale !

Méphistophélès. Devine-t-on jamais le but où tu aspires? C'était sans doute quelque chose de sublime. Toi qui, dans ce trajet, fus porté si près de la lune, ton aspiration ne t'y poussa-t-elle pas?

Faust. Nullement. Ce globe terrestre offre encore assez d'espace pour les grandes actions. Il faut que j'accomplisse quelque chose de grand. Je me sens des forces pour une vaillante activité.

Méphistophélès. Ainsi tu ambitionnes la gloire? On voit que tu viens de te frotter aux héroïnes.

Faust. Je veux conquérir la domination, je veux posséder ! L'action est tout, la gloire rien.

Méphistophélès. Cependant il se trouvera des poëtes pour annoncer ton éclat à la postérité, enflammer la démence par la démence.

Faust. Tout cela te demeure étranger. Que sais-tu, toi, des désirs de l'homme? Ton ingrate nature, pleine d'amertume et de fiel, que sait-elle de ce qu'il faut à l'homme?

Méphistophélès. Qu'il soit fait selon ta volonté ! Confie-moi l'étendue de tes caprices.

Faust. Mon regard était attiré sur la haute mer ; elle s'enflait, se voûtant au-dessus d'elle-même ; puis elle s'apaisait et secouait ses vagues pour envahir la plaine du rivage uni. Et cela m'irritait comme l'arrogance irrite l'esprit libre qui respecte les droits de tous, et, soulevant le sang avec pas-

sion, le jette dans le malaise de l'âme. Je pris d'abord cela pour un accident, j'aiguisai mon regard ; la vague s'arrêtait, puis se déroulait encore et s'éloignait du but atteint avec orgueil ; l'heure revient, et le jeu se renouvelle.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *ad spectatores*. Je n'apprends ici rien de neuf ; il y a plus de cent mille ans que je connais cela.

FAUST, *poursuivant avec exaltation*. Elle s'approche en rampant, et de toutes parts, stérile elle-même, porte la stérilité. Elle s'enfle, et croît, et roule, et déborde les limites du sable inculte. Là, flots sur flots règnent en souverains ; ils se retirent sans avoir rien fécondé. Ah ! voilà qui me travaille jusqu'au désespoir ! Force sans but des éléments indomptés ! Alors mon esprit tend ses ailes pour s'élever au-dessus de lui-même. Là, je voudrais lutter, je voudrais vaincre !

Et cela est possible ! — Tout orageuse qu'elle est, elle se ploie devant chaque éminence. Elle a beau se mouvoir avec orgueil, la moindre hauteur lui montre un front superbe, la moindre profondeur l'attire irrésistiblement. De là, dans mon esprit, plan sur plan : atteindre à cette jouissance suprême de chasser du rivage l'arrogante mer, de resserrer les bornes de la plaine humide, et de la refouler au loin en elle-même. Pas à pas j'en suis venu à tout calculer. Voilà mon désir, ose le seconder !

(Tambours et musique guerrière derrière les spectateurs, au loin, du côté droit.)

MÉPHISTOPHÉLÈS. Qu'à cela ne tienne ! — Entends-tu les tambours là-bas ?

FAUST. Encore la guerre, cela répugne au sage.

MÉPHISTOPHÉLÈS. La guerre ou la paix ! il est sage de travailler à tirer parti de chaque circonstance. On guette, on suit des yeux l'instant propice. L'occasion est là, Faust ; sache la saisir.

FAUST. Grâce de semblables énigmes ! Bref, de quoi s'agit-il ? Explique-toi.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Dans mon voyage, rien ne m'est demeuré caché. Le bon Empereur flotte dans les plus grands embarras, tu le connais. Lorsque nous l'amusâmes et fîmes passer de fausses richesses dans ses mains, le monde entier fut à lui. Car il était jeune lorsque le trône lui échut, et il lui plut d'en conclure faussement que cela pouvait s'accorder à merveille, et que c'était digne d'envie et beau, de régner et de jouir de la vie en même temps.

FAUST. Erreur profonde ! L'homme destiné à gouverner doit trouver le bonheur suprême dans le gouvernement, sa poitrine est pleine d'une sublime volonté ; mais ce qu'il veut, il n'est donné à personne de l'approfondir. Ce qu'il souffle à l'oreille de ses confidents s'accomplit sur l'heure, et le monde s'étonne. De la sorte il sera toujours le premier entre nous, le plus digne. — La jouissance abrutit.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Tel n'est point le cas. Il se mit à jouir, lui, et comment ! En attendant, le royaume tomba dans l'anarchie : grands et petits, ici et là se firent la guerre ; les frères se dépossédaient, s'égorgeaient, fief

contre fief, ville contre ville, les corporations aux prises avec la noblesse, l'évêque avec le chapitre et la paroisse. Dans les églises, meurtre et assassinat; devant les portes, marchand et voyageur, c'en était fait de tous. En attendant, chez tous la témérité croissait à l'envi ; car qui disait vivre, disait se défendre. — Mais bah ! cela allait.

FAUST. Cela alla, boîta, se releva, tomba, puis finit par faire la culbute et rouler lourdement pêle-mêle.

MÉPHISTOPHÉLÈS. A vrai dire, personne n'était en droit de se récrier contre un pareil état de choses ; chacun voulait du crédit et pouvait en avoir; le plus chétif passait pour un personnage d'importance. Cependant, à la fin, les meilleurs trouvèrent que la démence devenait par trop grande; les vaillants se levèrent avec force et dirent : Est souverain celui qui nous donne le repos; l'Empereur ne le peut, ne le veut, — choisissons un nouvel empereur, ranimons l'empire; et tandis qu'il donne à chacun la sécurité, marions la paix et la justice dans un monde renouvelé.

FAUST. Voilà qui sent le prêtre.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Aussi c'étaient des prêtres, ils voulaient mettre à l'abri leur gros ventre; ils étaient plus intéressés que tous. La révolte grondait, la révolte fut sanctifiée, et notre Empereur, que nous avons si fort diverti jadis, se retire vers ces lieux, pour y livrer peut-être sa dernière bataille.

FAUST. J'ai pitié de lui, il était si bon, si ouvert!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Viens, observons; qui vit doit espérer. Si nous le tirions de cette étroite vallée! Une fois sauvé, il l'est mille. Sait-on, d'ailleurs, comment peuvent tomber les dés? Qu'il ait seulement du bonheur, et il aura des vassaux.

(Ils grimpent sur la montagne intermédiaire, et contemplent la disposition des troupes dans la vallée. Un bruit de tambours et de musique guerrière s'élève d'en bas.)

MÉPHISTOPHÉLÈS. La position, à ce que je vois, est bien prise; nous passons de leur côté, et la victoire est assurée.

FAUST. Qu'y a-t-il à attendre de cela? Illusion, fantasmagorie, apparence vaine!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Stratagèmes pour gagner des batailles! Prends courage et réfléchis à ton but. Que nous conservions à l'Empereur son trône et ses Etats, et tu n'as plus qu'à mettre le genou en terre pour recevoir en fief une plage sans bornes.

FAUST. Tu as déjà fait bien des choses. Eh bien, voyons, gagne une bataille.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Non, c'est toi qui la gagneras! Cette fois tu es le général en chef.

FAUST. Honneur légitime, en vérité : commander là où je n'entends rien!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Laisse faire le bâton de maréchal, et je te réponds du maréchal. J'ai dès longtemps ressenti les misères de la guerre, et me suis formé un conseil composé des forces élémentaires de l'homme et des montagnes; tant mieux pour qui sait les rassembler.

FAUST. Qu'est-ce que je vois là-bas portant les armes? As-tu soulevé le peuple de la montagne?

MÉPHISTOPHÉLÈS. Non; mais, semblable à maître Peter Squenz [1], de toute la multitude j'ai su tirer la quintessence.

LES TROIS VAILLANTS *s'avancent* [2].

Sam. II, XXIII, 8.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Tiens, voilà mes lurons! Tu vois, différents d'âges, différents de vêtements et d'armures; tu ne t'en trouveras point mal. (*Ad spectatores.*) Tout le monde aujourd'hui raffole d'armure et de hausse-col, et allégoriques comme ils sont, les gueux n'en plairont que davantage.

RAUFEBOLD.

(Jeune, armure légère, mise bariolée.)

Si quelqu'un me regarde dans le blanc des yeux, je lui lance mon poing dans la gueule; et le lâche qui veut fuir, je l'empoigne par ses cheveux de derrière.

HABEBALD.

(Allure mâle, équipement convenable, mise riche.)

Les vaines querelles ne sont que fariboles, on y perd sa journée. A prendre seulement sois infatigable; du reste, ne t'en informe qu'après.

HALTEFEST.

(Agé, solidement armé, sans vêtement.)

Avec cela, on n'avance pas non plus à grand'chose. Un grand bien se dissipe bientôt, emporté dans le flot murmurant de la vie. A la vérité,

[1] On connaît cet original de la pièce de Shakspere, ce charpentier Peter Squenz, du *Songe d'une nuit d'été*, qui arrange la comédie de Pyrame et Thisbé, de concert avec cinq autres compères qu'il a choisis dans tout Athènes et tirés de la populace, comme les seuls dignes de jouer devant le duc et la duchesse. Méphistophélès fait ainsi, et de même que Peter Squenz et ses cinq lurons, il donne ses Trois Vaillants comme la quintessence des forces dont il dispose.

[2] Allusion aux Trois Vaillants hommes de David. (II, Rois XXIII, 8.) « Jasabeam; — il tua huit cents hommes sans se reposer. Éléazar; — les Israélites ayant fui, Éléazar seul fut ferme, et battit les Philistins jusqu'à ce que sa main se lassât de tuer et qu'elle demeurât attachée à son épée. « Il conduisit le peuple au pillage. » Semma (*le plus estimé*) : — les Philistins s'étant un jour assemblés près d'un château où il y avait un champ plein de lentilles, et ayant fait fuir le peuple devant eux, il demeura ferme au milieu du champ, le défendit *contre eux* et en tua un grand nombre. » Goethe reproduit ici ces trois types, qui représentent les différentes périodes de la guerre. Raufebold (l'assommeur) correspond au premier des Trois Vaillants hommes; Habedald (qui aura bientôt), le pillard, au second; Haltefest (tient ferme, celui qui garde, qui maintient), au troisième.

prendre est fort bien; mais conserver est mieux encore. Laisse faire le vieux gaillard, et personne jamais ne te prendra la moindre chose.

(Ils descendent tous ensemble dans les profondeurs.)

SUR LA PARTIE ANTÉRIEURE DE LA MONTAGNE.

Bruit de tambours et sons de musique guerrière s'élevant d'en bas.
La tente de l'Empereur est déployée.

L'EMPEREUR, LE GÉNÉRAL EN CHEF, TRABANS.

LE GÉNÉRAL EN CHEF. La détermination me paraît toujours sagement prise, d'avoir, dans ce vallon favorable, resserré toute l'armée; j'espère fortement que ce choix nous portera bonheur.

L'EMPEREUR. Ce qui en sera, nous l'allons voir. Cependant cette espèce de fuite, cette retraite m'afflige.

LE GÉNÉRAL EN CHEF. Contemple, ô mon prince! notre droite. Un pareil terrain me semble fait au souhait de la pensée guerrière : des hauteurs peu rudes, sans être cependant trop accessibles, avantageuses aux nôtres, dangereuses pour l'ennemi; nous, à demi cachés sur un plan ondulé, la cavalerie n'oserait s'aventurer par ici.

L'EMPEREUR. Il ne me reste qu'à louer; ici le bras et la poitrine pourront s'éprouver.

LE GÉNÉRAL EN CHEF. Là, dans la plaine étendue de la prairie, vois-tu la phalange animée au combat? Les piques reluisent étincelantes dans l'air, dans la lumière du soleil, à travers les vapeurs du matin. Vois onduler les sombres flots de ce carré puissant! Des milliers d'hommes brûlent ici pour de grandes actions. Reconnais à cela la force de la masse; je me fie à elle pour disperser la force des ennemis.

L'EMPEREUR. C'est la première fois qu'il m'arrive de jouir de ce beau coup d'œil; une pareille armée vaut le double de son nombre.

LE GÉNÉRAL EN CHEF. De notre gauche, je n'ai rien à en dire; de vaillants héros gardent le roc solide. Ce pic de granit, tout étincelant d'armes, protége le passage important de l'étroit défilé. Là, je le pressens, viendront avec imprévoyance se briser dans l'affaire sanglante les forces de l'ennemi.

L'EMPEREUR. Là-bas, les voilà qui s'approchent, ces faux alliés qui me donnaient le nom d'oncle, de cousin et de frère, et qui, de jour en jour plus audacieux dans leurs privautés, enlevèrent au sceptre sa force, au trône sa considération; puis, divisés entre eux, dévastèrent l'empire, et,

maintenant réunis, se sont soulevés contre moi! La multitude flotte indécise et finit par rouler où le torrent l'entraîne.

LE GÉNÉRAL EN CHEF. Un homme fidèle, envoyé en reconnaissance, descend à grands pas la montagne. Que la chance lui ait été propice!

PREMIER MESSAGER. Nous avons réussi avec adresse et courage à nous insinuer ici et là, mais nous rapportons peu de succès. Un grand nombre offre de te jurer hommage, comme mainte autre troupe fidèle; mais nous ne voyons en tout ceci que prétexte à l'inaction, fermentation intérieure, danger populaire.

L'EMPEREUR. Le principe de l'égoïsme n'est ni la reconnaissance, ni la sympathie, ni le devoir, ni l'honneur, mais la conservation de soi-même. Eh! ne pensez-vous pas, lorsque votre mesure est pleine, que l'incendie du voisin doit vous consumer?

LE GÉNÉRAL EN CHEF. Voici venir le second messager; il descend à pas lents, épuisé de lassitude; il tremble de tous ses membres.

SECOND MESSAGER. D'abord nous avisâmes avec plaisir un tumultueux pêle-mêle. Soudain, inattendu, un nouvel empereur s'avance. Vers les sentiers qu'on lui prescrit, la multitude s'élance à travers la plaine; tous suivent les drapeaux menteurs qui se déploient; nature de moutons!

L'EMPEREUR. Un empereur rival s'avance pour mon avantage; maintenant, pour la première fois, je sens que je suis l'Empereur. J'ai endossé l'armure en soldat, et m'en voici revêtu maintenant pour de plus grands desseins. Dans chaque fête, au milieu de la pompe et des splendeurs, une seule chose me manquait, à moi : le danger. Vous tous, tant que vous êtes, vous m'avez conseillé les jeux chevaleresques; le cœur me battait, je ne respirais que tournois, et, ne m'eussiez-vous détourné de la guerre, je resplendirais déjà maintenant dans la gloire des hauts faits. Dès l'instant où là-bas je me suis miré dans l'empire du feu, j'ai senti dans ma poitrine le sceau de l'indépendance; l'élément m'assaillit avec toutes ses horreurs; ce n'était qu'une illusion, mais une illusion sublime. J'ai rêvé confusément victoire et renommée. Je reprends ce que j'ai indignement négligé.

(Les hérauts partent pour aller provoquer l'anti-empereur.)

FAUST, couvert d'une armure, la visière à demi baissée.
LES TROIS VAILLANTS, équipés et vêtus comme plus haut.

FAUST. Nous nous avançons sans crainte qu'on nous blâme; même en dehors de la nécessité, la prévoyance porte son fruit. Tu le sais, le peuple des montagnes médite et combine incessamment, déchiffrant l'écriture de la nature et du granit. Les Esprits, dès longtemps retirés de la plaine, sont plus que jamais voués à la montagne. Ils agissent en silence dans le labyrinthe des gouffres, dans le noble gaz des riches vapeurs métalliques; analysant sans relâche, examinant, combinant, tous leurs efforts tendent à

découvrir du nouveau. Avec la main légère des puissances surnaturelles, ils disposent des formes transparentes; puis, dans le cristal et son éternel silence, contemplent les événements du monde supérieur.

L'EMPEREUR. J'entends et je veux bien te croire; mais dis-moi, mon brave homme, qu'avons-nous à faire ici de tout cela?

FAUST. Le Nécroman de Nurcia [1], le Sabin, est ton serviteur fidèle et respectueux. Un jour, un sort affreux le menaçait; déjà les fagots craquaient; déjà la flamme aiguisait ses langues ; le soufre et la poix se mêlaient aux bûches sèches entassées tout autour; ni l'homme, ni Dieu, ni le diable, ne le pouvaient sauver; ta majesté brisa les chaînes ardentes. C'était à Rome. Il te reste souverainement obligé, observant sans relâche tes pas avec anxiété. De cette heure il s'oublia lui-même; il n'interroge que pour toi les étoiles et les profondeurs; il nous a chargés de la mission de t'assister au plus vite; puissantes sont les forces de la montagne. Là agit la nature dans une liberté exubérante; la stupidité des sacristains traite ces œuvres de sorcellerie.

L'EMPEREUR. Aux jours de gala, lorsque nous saluons des hôtes qui, joyeux, viennent partager notre joie, c'est un plaisir pour nous de voir chacun se presser, se pousser, de voir la foule rendre étroit le vaste espace de nos salles; mais, avant toute chose, bienvenu soit l'homme de cœur qui, délibéré, nous apporte son assistance à l'heure matinale qui règne grosse d'événements ; car la balance du Destin flotte sur elle. Cependant retirez, dans cette heure solennelle, votre main vaillante du glaive impatient; honorez le moment où des milliers d'hommes s'avancent pour ou contre moi. L'homme est tout entier en lui-même. Que celui qui veut le trône et la couronne soit personnellement digne d'un tel honneur, et repoussons de notre propre main dans l'empire des morts le fantôme qui s'est levé contre nous, qui se nomme empereur, maître de nos Etats, duc de l'armée, suzerain de nos grands vassaux!

FAUST. Si glorieux qu'il puisse être de consommer la grande affaire, tu as tort d'exposer ainsi ta tête. La crinière et le cimier ne couvrent-ils pas le casque? il garantit la tête qui enflamme notre valeur. Sans le chef, que pourraient accomplir les membres? Il s'endort, et tous aussitôt s'affaissent; il est blessé, tous en souffrent; tous se ravivent s'il se relève sain et sauf. Le bras soudain se met à l'œuvre, il lève le bouclier pour protéger le crâne; l'épée aussitôt, intelligente de son devoir, détourne puissamment le

[1] . . . . . . Quos frigida misit
Nurcia.
(Virgil. *Æneid.* lib. VIII.)

Allusion à Georges Sabellicus, princeps necromanticorum, Faustus junior, dont l'extravagance faisait bruit en Allemagne vers 1507. Il se prétendait appelé à reproduire tous les miracles du Christ. Franz de Sickengen le fit nommer recteur à l'école de Kreuznach; mais il ne put se maintenir en ce poste, et ses déréglements le forcèrent à quitter la ville. — Voir la lettre de Joh. Trithemius, dans Goerres.

coup, et riposte. Le pied prend part à leur bonheur et se pose vaillamment sur la nuque de l'ennemi terrassé.

L'EMPEREUR. Telle est ma fureur, ainsi je voudrais le traiter, faire un escabeau de sa tête superbe !

LES HÉRAUTS *reviennent.* Nous avons trouvé là-bas peu d'honneur, peu de crédit. De notre énergique et noble représentation, ils ont ri comme de sornettes. « Votre empereur a cessé d'être ! il s'est évanoui comme un écho là-bas dans l'étroite vallée! Si nous faisons encore mention de lui, c'est pour dire comme le conte : — Il était une fois... »

FAUST. Il en a été fait conformément à la volonté des meilleurs qui, fermes et fidèles, se tiennent à tes côtés. Cependant l'ennemi approche, les tiens attendent avec impatience; ordonne l'attaque, le moment est propice.

L'EMPEREUR. Ici, je me désiste du commandement. (*Au général en chef.*) Prince, que ton devoir repose entre tes mains!

LE GÉNÉRAL EN CHEF. Que l'aile droite s'avance donc! L'aile gauche de l'ennemi, qui s'efforce maintenant de gravir la hauteur, doit céder, avant d'avoir fait le dernier pas, à la fidélité éprouvée de notre vaillante jeunesse.

FAUST. Permets donc que ce jeune héros entre incontinent dans tes rangs, s'incorpore à tes bataillons et qu'il y mène son branle puissant.

(Il indique à sa droite.)

RAUFEBOLD *s'avance.* Qui me regarde en face ne s'en retourne pas, si ce n'est avec les mâchoires brisées ! qui me tourne le dos va sentir sur-le-champ son col, sa tête et son toupet tomber pantelants! Et si, voyant comme je me démène, tes hommes frappent de l'épée et de la massue à mon exemple, l'ennemi tombera terrassé, homme sur homme, noyé dans les flots de son propre sang.

(*Exit.*)

LE GÉNÉRAL EN CHEF. Que la phalange du centre suive de près, qu'elle s'oppose à l'ennemi prudemment, mais avec toute sa force! Un peu à droite, là-bas, voyez, la vaillance exaspérée de nos soldats ébranle toutes leurs combinaisons.

FAUST, *indiquant du doigt l'homme du milieu.* Que celui-ci reçoive aussi tes ordres !

HABEBALD *s'avance.* A la valeur des légions impériales doit s'allier la soif du butin. Voici un but que je propose à tous : la riche tente de l'Anti-Empereur. Il ne s'étalera pas longtemps sur son trône, je me place à la tête de la phalange.

EILEBEUTE.
(Vivandière le cajolant.)

Bien que je ne sois pas mariée avec lui, il n'en reste pas moins le drille que je préfère. Voilà les fruits qui mûrissent pour nous! La femme est

terrible quand elle prend, sans pitié quand elle vole. A la victoire donc! et tout est permis.

(*Exeunt.*)

LE GÉNÉRAL EN CHEF. Sur notre gauche, comme on pouvait le prévoir, leur droite se précipite vigoureusement. On résistera corps à corps à leur furieuse tentative d'enlever d'assaut l'étroit passage du défilé.

FAUST *indique à sa gauche.* Je t'engage, maître, à prendre garde à celui-ci. Il n'y a pas de mal à ce que les forts se renforcent.

HALTEFEST *s'avance.* Point de soucis pour l'aile gauche! Là où je suis la possession est assurée. Il n'y a point de foudre pour tordre ce que je tiens.

(*Exit.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS *descendant du haut de la montagne.* Maintenant, voyez comme dans le fond de chaque gorge de rocher des hommes armés se pressent, comblant les étroits sentiers! Avec leurs casques, leurs armures, leurs épées, leurs boucliers, ils forment derrière nous une muraille, attendant le signal pour frapper. (*Bas, aux initiés.*) D'où cela vient, ne me le demandez pas. Franchement, je n'ai pas perdu mon temps; j'ai vidé les salles d'armes à la ronde. Ils se tenaient là debout, à cheval; on eût dit qu'ils étaient toujours les maîtres de la terre. Jadis chevaliers, rois, empereurs, et maintenant coquilles vides d'escargots, plus d'un spectre s'en est affublé, ressuscitant par là le moyen âge. Quels que soient les diablotins qui s'y sont fourrés, pour cette fois, ils ne manqueront pas de faire leur effet. (*Haut.*) Ecoutez comme ils s'irritent à l'avance et s'entre-choquent avec un bruit métallique! Sur les étendards flottent des haillons de drapeaux qui soupiraient après un souffle d'air vif. Voici un vieux peuple tout disposé à prendre part aux combats du jour.

(Formidables fanfares venant d'en haut, confusion notable dans l'armée ennemie.)

FAUST. L'horizon s'est couvert; par-ci par-là seulement étincelle une lueur rouge et grosse de présages. Le rocher, le bois, l'atmosphère, le ciel entier, tout se confond.

MÉPHISTOPHÉLÈS. L'aile droite tient ferme; mais j'aperçois dans la mêlée, dépassant tout le monde, Hans Raufbold, le géant expéditif, vivement occupé à sa guise.

L'EMPEREUR. D'abord, je n'ai vu s'élever qu'un seul bras; maintenant, j'en vois déjà une douzaine qui bataillent. Ceci n'est point naturel.

FAUST. N'as-tu jamais rien entendu dire de ces bandes de nuages qui flottent sur les côtes de la Sicile[1]? Là, des visions bizarres vous apparaissent, errant dans la pure clarté, portées vers les espaces intermédiaires, réfléchies

[1] Voir, sur les fascinations aériennes du détroit de Messine, la charmante fantaisie de Lamothe-Fouquet.

dans des vapeurs singulières ; là, des villes vont et viennent, des jardins montent et descendent, selon que l'image découpe l'éther.

L'empereur. Cependant, voilà qui devient suspect ! Je vois des éclairs jaillir des piques ; je vois, sur les armes étincelantes de notre phalange, danser des flammes très-agiles. Ceci me semble par trop fantasmagorique.

Faust. Pardonne, seigneur ; ce sont là des vestiges de natures idéales perdues, un reflet des Dioscures, par qui juraient tous les navigateurs. Ils rassemblent ici leurs dernières forces.

L'empereur. Mais dis : à qui devons-nous cela, que la nature nous comble de prodiges ?

Méphistophélès. A quel autre qu'à ce maître sublime qui porte ta destinée dans sa poitrine ? Les violentes menaces de tes ennemis l'ont ému dans le profond de son être. Sa reconnaissance veut te voir sauvé ; dût-il y périr lui-même.

L'empereur. Ils me conduisaient en grande pompe. J'étais alors quelque chose, je voulus l'éprouver, et trouvai bon, sans y réfléchir beaucoup, de rendre l'air des cieux à la barbe grise. J'ai gâté par là une fête au clergé, et, franchement, ne me suis pas concilié ses bonnes grâces. Se peut-il que maintenant, après tant d'années, je ressente l'action de cette bonne œuvre ?

Faust. Un généreux bienfait porte ses fruits avec usure. Tourne ton regard en haut ! J'ai idée qu'il va nous envoyer un augure. Tiens, celui-ci s'explique sur-le-champ.

L'empereur. Un aigle plane aux régions célestes, un griffon le poursuit avec acharnement.

Faust. Vois ! l'énigme me semble propice. Le griffon est un animal fabuleux ; comment peut-il avoir l'audace d'oser se mesurer avec un aigle vrai ?

L'empereur. Maintenant ils s'observent en décrivant des cercles spacieux ! — Soudain ils fondent l'un sur l'autre pour se déchirer la poitrine et le cou.

Faust. Remarque comme ce triste griffon, battu, houspillé, ne trouve que défaite, et, sa queue de lion basse, se précipite dans la forêt qui couronne le pic de la montagne, et disparaît !

L'empereur. Que l'énigme s'accomplisse, je l'accepte avec étonnement.

Méphistophélès, *tourné à droite*. Nos ennemis cèdent à nos coups multipliés, et, tout en combattant sans assurance, se ruent vers leur droite, portant ainsi la confusion dans l'aile gauche de leur corps principal. La tête solide de notre phalange se porte à droite, et, semblable à la foudre, tombe sur le côté faible. — Maintenant, comme une onde émue par la tempête, les deux puissances égales font rage et se démènent dans un double combat. Jamais on n'imagina rien de plus beau. Nous avons gagné la bataille.

L'empereur, *tourné à gauche, à Faust*. Regarde ! je conçois des inquié-

tudes sur ce point : notre position est dangereuse. Je ne vois point voler de pierres, l'ennemi occupe les pics inférieurs, et déjà les pics supérieurs sont abandonnés. Voilà l'ennemi en masse qui s'approche de plus en plus; peut-être a-t-il emporté le défilé. Quelle issue à cette sacrilége tentative! Vos artifices n'ont rien produit.

(Pause.)

Méphistophélès. Voici venir mes deux corbeaux; quelle nouvelle peuvent-ils m'apporter? Je crains bien que cela n'aille mal pour nous.

L'empereur. Que veulent ces fâcheux oiseaux? échappés à la mêlée ardente, ils dirigent vers nous leurs voiles noires.

Méphistophélès, *aux deux corbeaux.* Posez-vous tout près de mes oreilles. Celui que vous protégez n'est point perdu, car votre conseil est sensé.

Faust, *à l'Empereur.* On t'a parlé de ramiers qui, du fond des lointaines contrées, viennent vers la couvée et la pâture de leur nid. De même ici, avec cette grave différence pourtant, que la poste des ramiers fait le service de la paix; la guerre veut des corbeaux pour courriers.

Méphistophélès. Ceci ne s'annonce pas bien. Voyez la rude position de nos héros sur cette roche escarpée! Les hauteurs prochaines sont envahies, et s'ils venaient à forcer le passage, nous serions mal dans nos affaires.

L'empereur. Ainsi, me voilà votre dupe à la fin! vous m'avez enlacé dans vos filets; je tremble depuis qu'ils m'enveloppent.

Méphistophélès. Du courage! rien n'est encore désespéré. Patience et ruse contre ces derniers embarras! D'ordinaire, c'est vers la fin que les choses se compliquent. J'ai là mes infaillibles messagers : ordonne que je puisse ordonner.

Le général *en chef, qui est survenu sur ces entrefaites.* Tu t'es allié avec ceux-ci, et cette alliance n'a fait que me chagriner tout le temps. La fantasmagorie n'engendre pas de bien durable. Quant à moi, je ne sais comment changer le sort du combat. Ils l'ont commencé, qu'ils le finissent; je dépose le bâton.

L'empereur. Conserve-le pour des instants meilleurs que la fortune peut nous ramener. J'ai horreur de ce hideux compère et de sa familiarité avec les corbeaux. (*A Méphistophélès.*) Je ne puis te confier le bâton, tu ne me sembles pas l'homme convenable. Commande, et tâche de nous délivrer! Advienne que pourra!

(Il rentre dans la tente avec le général en chef.)

Méphistophélès. Que son bâton de bois lui vienne en aide! quant à nous, il nous eût été d'un médiocre secours. Il y avait après quelque chose de la croix.

Faust. Que faire?

Méphistophélès. C'est fait déjà. — Çà, mes noirs cousins, qu'on soit prompt à nous servir! Au grand lac de la montagne! Saluez de ma part les Ondines, et demandez-leur l'apparence de leurs flots. Habiles en toutes

sortes d'artifices féminins difficiles à connaître, elles savent séparer l'apparence de la réalité, au point que chacun s'y méprend.

(Pause.)

Faust. Nos messagers ont dû faire dans les règles leur cour aux demoiselles des eaux. Là-bas, cela commence à ruisseler déjà. Çà et là, sur le granit aride et chauve, se déploie une source abondante et vive. C'en est fait de la victoire des autres.

Méphistophélès. Voilà un singulier accueil ; les plus intrépides à l'assaut sont déroutés.

Faust. Déjà le ruisseau se joint aux ruisseaux, le flot s'élance double des fentes du rocher. Vois maintenant ce torrent où flotte l'arc-en-ciel; d'abord il se penche sur la plane étendue des rochers, il bouillonne, il écume de tous côtés, et, par degrés, se jette dans la vallée. Qu'espérer d'une vaillante, d'une héroïque résistance? La vague puissante se rue pour les engloutir; moi-même, ce tumulte effroyable m'épouvante.

Méphistophélès. Pour moi, je ne vois rien de ces prestiges des eaux; des yeux humains peuvent seuls se laisser abuser de la sorte, et l'aventure étrange me divertit. Elles se ruent par masses transparentes. Les imbéciles pensent se noyer tout en soufflant en pleine liberté sur la terre ferme, et courent de la plus grotesque façon avec des gestes de nageur. Maintenant, la confusion est partout. (*Les corbeaux sont revenus.*) Je saurai parler de vous au maître souverain, et si vous voulez maintenant faire un coup de maître, volez en toute hâte vers l'ardente forge où le peuple pygmée, sans jamais se lasser, bat jusqu'à l'étincelle le métal et la pierre. Demandez, avec force beaux discours, un feu qui brille, étincelle et flamboie, un feu comme on s'en fait une grande idée. Des éclairs de chaleur dans l'éloignement, des étoiles qui filent avec la rapidité du regard, cela se voit dans chaque nuit d'été; mais des éclairs dans les buissons échevelés, des étoiles qui sifflent sur le sol humide, voilà ce qu'on ne trouve pas si facilement. Or donc, sans trop vous tourmenter, priez d'abord, ensuite commandez.

(Les corbeaux partent. Il arrive selon qu'il a été prescrit.)

Méphistophélès. Envelopper l'ennemi de ténèbres profondes, lui rendre incertain chaque pas; puis des feux follets de tous les côtés pour l'éblouir par une subite splendeur, tout cela est charmant; mais il nous faut encore un bruit qui jette l'épouvante.

Faust. Les armures creuses, sorties du sépulcre des salles, se sentent ravivées au grand air. Dès longtemps, en haut, c'est un cliquetis, un fracas, une musique prodigieusement fausse.

Méphistophélès. A merveille! Il n'y a déjà plus moyen de les retenir; déjà ces volées chevaleresques font retentir l'air comme au bon vieux temps. Brassards et cuissards, en guise de Guelfes et de Gibelins, renouvellent vaillamment l'éternelle querelle. Fermes dans les sentiments héréditaires, ils se montrent irréconciliables. Déjà le vacarme retentit au loin. En définitive, dans toutes les grandes fêtes de l'enfer, c'est la haine des

partis qui apporte le plus beau contingent d'horreurs. Cela tonne d'une manière effroyable, panique, en même temps perçante, aiguë en diable, et jette l'épouvante dans la vallée.

(Tumulte militaire dans l'orchestre, qui ensuite passe à de joyeuses modulations guerrières.)

LA TENTE DE L'ANTI-EMPEREUR.

Trône, riche appareil.

HABEBALD, EILEBEUTE.

EILEBEUTE. Nous voilà ici les premiers!

HABEBALD. Pas de corbeau qui vole aussi vite que nous.

EILEBEUTE. Oh! quels trésors amoncelés ici! Par où commencer? Par où finir?

HABEBALD. L'espace entier en est comblé! Je ne sais où mettre la main.

EILEBEUTE. Le tapis m'irait au mieux, mon lit est souvent fort mauvais.

HABEBALD. Je vois pendre ici une massue d'acier; depuis longtemps j'en souhaitais une pareille.

EILEBEUTE. Ce manteau de pourpre, brodé d'or, j'avais rêvé quelque chose de ce genre.

HABEBALD, *prenant l'arme.* Avec cela on a bientôt fait, on tue son homme et l'on avance. Tu as déjà ramassé tant de choses, et cependant tu n'as mis dans le sac rien qui vaille. Laisse-moi là tous ces oripeaux, emporte une de ces cassettes! c'est la solde destinée à l'armée; cela a de l'or plein le ventre.

EILEBEUTE. Le poids en est écrasant! Je ne puis la soulever, je ne puis la porter.

HABEBALD. Vite, baisse-toi! courbe-toi! je la charge sur ton large dos.

EILEBEUTE. Ouf! ouf! c'en est fait de moi. Le fardeau me casse les reins.

(La cassette roule à terre et se brise.)

HABEBALD. De l'or rouge par monceaux! Vite à l'œuvre, et rafle.

EILEBEUTE *s'accroupit.* Vite dans le tablier!

HABEBALD. Assez comme cela! Dépêche-toi donc!

(Eilebeute se lève.)

O miséricorde! le tablier est troué! Partout où tu vas, où tu t'arrêtes, tu sèmes l'or à profusion.

TRABANS *de notre Empereur.* Que faites-vous ici, dans le sanctuaire? Que fouillez-vous dans le trésor impérial?

HABEBALD. Nous avons risqué nos membres, et nous prenons notre part de butin. Dans la tente de l'ennemi c'est l'usage, et nous aussi nous sommes soldats.

LES TRABANS. Cela n'est point dans nos coutumes : soldat et larron à la fois. Celui qui s'approche de notre Empereur doit être un honnête soldat.

HABEBALD. Votre honnêteté, on la connaît; elle s'appelle contribution. Vous êtes tous sur le même pied : Donne! voilà le mot d'ordre du métier. (*A Eilebeute.*) Sauve-toi, et emporte ce que tu tiens! nous ne sommes pas ici des hôtes bienvenus!

(*Exeunt.*)

PREMIER TRABAN. Dis, pourquoi n'as-tu pas souffleté ce drôle impertinent?

SECOND TRABAN. Je ne sais; la force m'a manqué. Il y avait du fantôme chez eux.

TROISIÈME TRABAN. J'avais les yeux en papillote, une lueur tremblotait devant, je n'y voyais pas bien.

QUATRIÈME TRABAN. C'est bizarre, je ne sais comment dire : il a fait si chaud toute la journée, l'atmosphère était si pesante, si chargée d'angoisses, l'un résistait, l'autre tombait, on trébuchait et frappait à la fois. A tous les coups tombait un adversaire. Vous sentiez flotter comme un brouillard devant vos yeux. Ensuite c'étaient des bourdonnements, des tintements, des sifflements aux oreilles, et cela va toujours son train. Nous voici maintenant, et nous ne savons pas nous-mêmes comment cela s'est fait.

L'EMPEREUR *et* QUATRE PRINCES *s'avancent.*

(Les trabans s'éloigent.)

L'EMPEREUR. N'importe! la victoire est à nous; la fuite dispersée de l'ennemi se dissipe dans la rase campagne. Ici le trône abandonné s'élève; le trésor séducteur, couvert de tapis, emplit à la ronde l'espace. Nous, comblé d'honneurs, gardé par nos propres trabans, nous attendons en empereur les envoyés des peuples; de toutes parts les bonnes nouvelles affluent; que la paix descende sur l'empire qui reconnaît avec joie notre souveraineté! Si la sorcellerie s'en est mêlée, à la fin nous avons payé de notre personne. Les hasards se prononcent pour les combattants; des pierres tombent du ciel, il pleut du sang sur l'ennemi, et, du sein des cavernes, grondent des voix étranges, des voix puissantes faites pour élargir notre poitrine et rétrécir la poitrine de l'ennemi. Le vaincu est tombé pour sa honte éternelle; le vainqueur, dans sa gloire, chante un hymne à la divinité favorable, et tous entonnent avec lui, sans qu'il ait besoin de l'ordonner, *Te Deum laudamus*, par myriades, à plein gosier. Cependant, pour suprême louange, je tourne vers ma propre conscience un regard pieux, ce qui jadis m'arrivait rarement. Qu'un jeune prince heureux de vivre dis-

sipe follement sa journée, les années lui apprendront à connaître l'importance du moment. C'est pourquoi, sans tarder, je m'unis à vous sur l'heure, vous, les quatre plus dignes, pour que vous m'aidiez à régir ma maison, la cour et l'empire. (*Au premier.*) C'est à toi, prince, que nous devons la sage disposition de l'armée, et dans le moment décisif la direction hardie, héroïque. Agis maintenant pendant la paix selon que les circonstances l'exigent ; je te fais maréchal héréditaire, et te confère l'épée.

Le maréchal héréditaire. Lorsque ta fidèle armée, jusqu'à présent occupée à l'intérieur, ira aux frontières affermir ta puissance et ton trône, qu'il nous soit donné, au milieu du concours immense rassemblé pour les fêtes dans les vastes salles du château de tes ancêtres, d'ordonner le gala. Devant toi, à tes côtés, je veux porter nue cette épée, sauvegarde éternelle de la plus haute majesté.

L'empereur, *au second.* Toi qui sais allier à la valeur la délicatesse et les prévenances, sois grand-chambellan ; la charge n'est pas si facile. Tu marches le premier de tous les gens de notre maison qui, par la discorde intestine qui les divise, me sont devenus de mauvais serviteurs; que ton exemple mette désormais en honneur la manière de se rendre agréable à son maître, à la cour et à tous !

Le grand-chambellan. Exécuter les grandes idées du maître nous met en état d'aider les bons, de ne pas nuire même aux méchants, de nous montrer clairs sans artifice, calmes sans fourberie. Si ton regard s'arrête sur moi, Sire, c'en est assez pour ma gloire. L'imagination peut-elle bien aller jusqu'à se représenter cette fête ? Lorsque tu vas à table, c'est moi qui te présente la cuvette d'or, moi qui tiens l'anse de l'aiguière, afin qu'en cet instant de volupté ta main se rafraîchisse comme ton regard me réjouit.

L'empereur. Je me sens, à vrai dire, trop préoccupé pour songer à ordonner des fêtes; mais soit ! la joie aussi porte bonheur. (*Au troisième.*) Je te prends pour grand-écuyer tranchant ! Que la chasse, la basse-cour, la ferme, soient désormais sous tes ordres, et veille à ce qu'on me serve en tout temps mes plats favoris, selon la saison, et préparés avec soin.

L'écuyer tranchant. Qu'un jeûne austère soit pour moi le plus agréable devoir, jusqu'à ce que, posé devant toi, un mets succulent te réjouisse ! Les officiers des cuisines devront se joindre à moi pour rapprocher les distances, hâter les saisons. Ce ne sont ni les mets lointains, ni les primeurs dont la table se pavane qui t'attirent, tu préfères le simple et le solide.

L'empereur, *au quatrième.* Puisque inévitablement il est ici question de fêtes, transforme-toi, mon jeune héros, en échanson. Archi-échanson de l'empire, veille maintenant à ce que nos celliers soient richement pourvus de bons vins ; et toi-même sois sobre, et ne te laisse pas entraîner par les charmes de l'occasion au delà d'une gaieté convenable.

L'archi-échanson. Mon prince, les jeunes gens, pourvu qu'on se fie à eux,

deviennent des hommes avant qu'on s'en doute. Moi aussi je me vois au milieu de cette grande fête; je dresse avec magnificence un buffet impérial; je le couvre de vaisselle de prix, or et argent à la fois; mais je choisis pour toi, entre toutes choses, la coupe enchanteresse : un pur cristal de Venise au fond duquel le bien-être repose, qui donne au vin une saveur plus forte et tempère ses principes enivrants. Souvent on se fie trop à de tels talismans; ta sobriété, Sire, est une plus sûre garantie [1].

L'EMPEREUR. Ce que je vous ai destiné à cette heure solennelle, vous l'avez appris avec confiance de ma bouche infaillible. La parole de l'Empereur est puissante et assure le don; cependant, pour que l'autorité soit complète, il faut encore le titre officiel, la signature. Pour le rédiger en bonne forme, voici venir à propos l'homme indispensable.

Entre L'ARCHEVÊQUE [2].

L'EMPEREUR. Lorsqu'une voûte se confie à sa clef, elle est inébranlable pour l'éternité des siècles. Tu vois là quatre princes! Nous venons d'aviser ensemble à la constitution de notre maison impériale. Or, maintenant, que tout ce que l'empire renferme dans son sein s'appuie avec force et puissance sur le nombre cinq! Je veux qu'ils brillent avant tous les autres par leurs possessions, et, pour cela, j'augmente sur l'heure l'étendue de leurs domaines du patrimoine de tous ceux qui se sont séparés de nous. A vous, mes féaux, j'adjuge maint beau pays, en y joignant le droit très-haut de l'étendre au loin, selon l'occasion, soit par héritage, soit par acquisition, soit par échange. Ensuite, qu'il vous soit octroyé d'exercer sans trouble les droits seigneuriaux qui vous reviennent. Juges, vous prononcerez des sentences souveraines; on n'appellera pas de ce tribunal sublime [3]. De plus, nous vous accordons les impôts, le cens, les droits d'hommage et d'escorte, et les péages, et les monopoles des mines, des salines, de la monnaie; car, pour vous prouver pleinement notre reconnaissance, nous vous avons donné le premier rang après notre Majesté [4].

L'ARCHEVÊQUE. Au nom de tous, que les actions de grâces montent vers toi! tu nous rends forts et puissants, et affermis ta puissance.

L'EMPEREUR. A tous les cinq, je veux encore vous accorder des dignités

[1] Ces quatre dignités, que l'Empereur confère à ses ministres, sont les attributs des Électeurs d'Allemagne; l'Électeur de Saxe est archi-maréchal, l'Électeur de Brandebourg archi-chambellan, l'Électeur palatin archi-échanson, l'Électeur de Bohême grand-écuyer tranchant. Aux fêtes du couronnement impérial, les Électeurs remplissent en personne les fonctions de service que Goethe indique ici. Comparez cette scène avec la ballade de Schiller : *le Comte de Habsbourg*.

[2] L'archevêque, en même temps archi-chancelier, représente ici l'électeur de Cologne, qui, à partir de l'année 1246, réunit les deux dignités en sa personne.

[3] *Privilegium de non appellando*, —dans les prérogatives des électeurs de l'Empire.

[4] Goethe semble prendre plaisir à reproduire le ton et les expressions de la bulle d'or, qui avait si vivement ému son intérêt dans sa jeunesse à l'occasion du couronnement de Joseph II. — *Dichtung Wnd uahrheit*. Th. I, S 248.

plus hautes. Je vis encore pour mon empire, et me sens bon désir de vivre ; mais la chaîne de mes aïeux détourne mon regard pensif de cette activité militante vers des idées sinistres. Moi aussi, les jours étant révolus, je me séparerai de mes fidèles. Qu'alors votre devoir vous appelle à nommer le successeur. Couronné, élevez-le sur le saint autel, et puisse en ces temps se terminer dans la paix l'orage auquel nous venons d'assister!

L'ARCHI-CHANCELIER. L'orgueil au fond de la poitrine, l'humilité dans le geste, les princes, les premiers de la terre, s'inclinent devant toi. Aussi longtemps que notre sang fidèle bouillonnera dans nos veines, nous serons le corps que ta volonté fait mouvoir.

L'EMPEREUR. Ainsi donc, pour conclure, que ce que nous avons décidé jusqu'à présent, des actes officiels et le seing l'attestent pour tous les siècles à venir! Vous avez donc, en souveraineté, la possession entière et libre, à cette condition, cependant, qu'elle restera indivisible, et de quelque façon que vous augmentiez les biens que vous avez reçus de nous, il n'est que le fils aîné qui puisse hériter en égale mesure.

L'ARCHI-CHANCELIER. Je vais avec joie, sur-le-champ, confier au parchemin cet important statut, pour le bonheur de l'empire et le nôtre. La copie et l'apposition des sceaux devront être expédiées par la chancellerie. Et toi, Sire, tu daigneras confirmer l'acte par ta signature sacrée.

L'EMPEREUR. Et maintenant je vous congédie, afin que chacun de vous puisse, dans le recueillement, méditer sur cette grande journée.

(Les princes temporels s'éloignent.)

LE PRINCE DE L'ÉGLISE *demeure et parle avec emphase.* Le chancelier s'éloigne, l'évêque demeure. Un pressentiment sérieux le pousse vers ton oreille pour t'avertir du danger; son cœur paternel tremble pour toi d'anxiété.

L'EMPEREUR. Quelles angoisses peuvent t'assaillir dans cette heure fortunée? Parle!

L'ARCHEVÊQUE. Avec quelle amère douleur ne vois-je pas, à cette heure, ta tête sacrée en alliance avec Satan! Te voilà en effet, selon toute apparence, affermi sur le trône; mais, hélas! en dérision de Dieu notre Seigneur, en dérision du saint-père. Si le pape en était instruit, il t'infligerait sur l'heure un châtiment terrible, et sa sainte foudre anéantirait ton empire, empire du péché; car il n'a pas oublié encore comment, au jour de ton couronnement, tu délivras le Sorcier. Le premier rayon de la grâce jaillissant de ton diadème alla atteindre, au préjudice de la chrétienté, cette tête maudite. Mais frappe ta poitrine, et rends de cette fortune illégitime une part honnête au sanctuaire. Ce vaste espace de collines où ta tente flotta, où les Esprits malins te vinrent en aide, où tu prêtas une oreille facile au prince du mensonge, donne-lui, en le convertissant pieusement, quelque sainte destination. Ajoutes-y pour dot la montagne et le bois touffu aussi loin qu'ils s'étendent, les hauteurs qui se couvrent de vert pour un pâturage éternel, les lacs limpides et riches en poissons, les ruisseaux sans

nombre qui serpentent avec rapidité, se précipitant dans le vallon ; ce vallon aussi, avec ses prés, ses plaines, ses ravins : tout cela dira ton repentir, et tu trouveras grâce.

L'EMPEREUR. L'immensité de ma faute jette en moi tant d'épouvante ! Pose toi-même les limites selon qu'il te semble.

L'ARCHEVÊQUE. D'abord, que cet espace profané où le péché se consomma soit voué sur-le-champ au culte du Très-Haut ! Déjà, dans mon esprit, je vois s'élever de puissantes murailles ; le regard du soleil levant éclaire déjà le chœur ; l'édifice en travail s'élargit et se forme en croix ; la nef s'allonge, s'élève, à la joie des fidèles. Déjà, pleins de ferveur, ils se pressent à flots par le noble portail. Le premier appel de cloche retentit à travers le mont et la vallée, le son tinte du haut des tours qui tendent vers le ciel. Le pécheur s'avance pour renaître à la vie. Au jour sublime de l'inauguration— puisse-t-il bientôt venir !— ta présence sera le plus bel ornement de la fête.

L'EMPEREUR. Qu'un si grand œuvre témoigne d'une pieuse volonté de louer le Seigneur et d'expier nos péchés ! Il suffit ! je sens déjà que mon esprit s'élève.

L'ARCHEVÊQUE. En ma qualité de chancelier, je me charge des ordonnances et formalités.

L'EMPEREUR. Un document en bonne forme, par lequel l'Église soit investie de ces domaines ! Tu me le soumettras, je le signerai avec joie.

L'ARCHEVÊQUE, *après avoir pris congé, revient sur ses pas.* Il va sans dire que tu affectes à la fabrique tous les revenus du pays, dîme, cens, pour l'éternité. Il faut beaucoup pour entretenir dignement une semblable fondation, et une administration scrupuleuse coûte cher. Pour hâter l'érection du monument sur une place aussi inculte, tu nous donneras un peu d'or de ton riche butin. — Il faudra en outre, je ne puis te le taire, du bois venu de loin, de la chaux, des ardoises et autres matériaux. Le peuple se chargera des transports, nous l'informerons du haut de la chaire que l'Eglise bénit celui qui travaille pour elle.

(*Exit.*)

L'EMPEREUR. Grand et lourd est le péché dont je me suis chargé ! Ce damné peuple de sorciers m'a mis là dans de rudes affaires !

L'ARCHEVÊQUE, *revenant encore une fois avec une profonde révérence.* Pardonne, Sire ; cet homme de mauvaise renommée a reçu en fief le rivage du royaume ; mais tu peux être certain qu'il sera mis au ban, si tu ne confères avec componction à l'Eglise les dîmes, le cens, les droits et les revenus de ce domaine.

L'EMPEREUR, *avec humeur.* Ce pays n'existe pas encore, il repose au fond de la mer.

L'ARCHEVÊQUE. Celui qui a le droit et la patience, son jour viendra. Que pour nous votre parole demeure en vigueur.

L'EMPEREUR, *seul.* A ce compte, je n'aurais bientôt plus qu'à signer l'acte de donation de tout l'empire !

ACTE CINQUIÈME.

PAYS DÉCOUVERT.

Un voyageur. Oui ! ce sont les sombres tilleuls, là-bas, dans la force de leur vieillesse ; et je devais les retrouver après une course si longue ! Voilà pourtant l'ancienne place, la cabane qui me recueillit lorsque la vague orageuse me jeta sur ces dunes ! je voudrais pouvoir bénir mes hôtes secourables, un brave couple qui, pour que je le rencontre aujourd'hui, était déjà bien vieux dans ce temps. Ah ! c'étaient de pieuses gens ! Frapperai-je ? appellerai-je ? — Salut à vous si, aujourd'hui encore, apôtres de l'hospitalité, vous jouissez du bonheur de faire le bien !

BAUCIS.

Petite mère, fort vieille.

Cher étranger, doucement ! doucement ! chut ! laisse reposer mon époux : un long sommeil donne au vieillard l'activité nécessaire à sa courte veille.

Le voyageur. Dis, mère, es-tu là pour recevoir encore mes actions de grâces, en reconnaissance de ce que tu fis jadis, avec ton époux, pour la vie du jeune homme ? Es-tu Baucis dont les soins empressés rappelèrent l'existence sur mes lèvres déjà livides ? (*L'époux s'avance.*) Toi, Philémon, qui d'un bras puissant arrachas mon trésor aux flots ? A la vive lueur de votre phare, au son argentin de votre cloche, il fut donné de terminer ce cruel événement.

Et maintenant, laissez que je m'avance, que je contemple la mer infinie ; laissez que je m'agenouille et que je prie, car je suffoque !

(Il avance sur la dune.)

Philémon, *à Baucis.* Vite, va mettre la table dans le petit jardin, à l'endroit le plus fleuri.—Laisse-le courir et s'épouvanter, car il ne peut croire à ce qu'il voit.

(Il le suit.)

Philémon, *assis auprès du voyageur.* L'élément qui vous maltraita jadis avec fureur, flot sur flot, écumant, intraitable, vous le voyez converti en un jardin, vous voyez une image du paradis. Vieillard, mes membres s'engourdirent; je n'étais plus, comme jadis, toujours prêt à porter secours, et, comme mes forces s'en allaient, la vague s'éloigna. Les hardis serviteurs de maîtres sages creusèrent des fossés, élevèrent des digues, refoulèrent les droits de la mer pour devenir souverains à sa place. Vois, dans la verdure, prairie contre prairie, pâturage, jardin, village et bois. Viens, maintenant, et jouis du spectacle, car le soleil va bientôt nous quitter. — Cependant au loin glissent des voiles! elles cherchent pour la nuit un refuge assuré; — les oiseaux connaissent leur nid, — car maintenant là-bas est un port. Ainsi tu n'aperçois plus qu'au loin dans l'étendue l'ourlet azuré de la mer, et de droite et de gauche, s'ouvre, à la ronde, un espace où les habitants se pressent.

DANS LE PETIT JARDIN.

(A table à trois.)

Baucis, *à l'étranger.* Tu te tais, et restes sans porter le morceau à ta bouche béante!

Philémon. Il voudrait cependant bien savoir quelque chose du prodige; tu parles si volontiers, raconte-le-lui.

Baucis. Oui, vraiment, un prodige! qui aujourd'hui encore me tient tout en émoi; car la manière dont tout cela s'est passé ne me dit rien de bon.

Philémon. L'Empereur commit-il un crime en lui octroyant le rivage? Un héraut vint le proclamer à grand bruit. Ce fut non loin de notre dune qu'on prit le premier pied, — des tentes, des cabanes! — Cependant, dans la feuillée un palais s'éleva bientôt.

Baucis. Le jour, les serviteurs travaillaient à grand bruit, — la pioche et la pelle, coup sur coup; — où de petites flammes serpentaient la nuit, le lendemain s'élevait une digue. Le sang humain se répandait en sacrifice; la nuit retentissait des cris d'angoisse, l'onde incandescente ruisselait du côté de la mer; au point du jour, c'était un canal. C'est un impie; notre cabane, notre bois, font sa convoitise; et si fort qu'il se rengorge comme voisin, il faut être soumis.

Philémon. Il nous a pourtant offert une belle terre dans le nouveau pays.

Baucis. Ne te fie pas au sol des eaux; garde ta demeure sur la hauteur.

Philémon. Allons à la chapelle contempler le dernier rayon du soleil. Allons sonner la cloche, nous agenouiller, prier, et nous abandonner au Dieu antique.

UN PALAIS.

VASTE PARC, CANAL IMMENSE.

FAUST, dans l'extrême vieillesse, se promenant pensif.

Lyncéus, gardien de la tour. (*A travers un porte-voix.*) Le soleil décline, les derniers navires entrent vaillamment dans le port. Un grand canot est au moment d'arriver ici, sur le canal; les banderoles bariolées flottent joyeusement; les mâts se dressent prêts; le contre-maître se glorifie en toi; le bonheur te salue pour de longues années.

(La petite cloche tinte sur la dune.)

Faust, *éclatant.* Maudite sonnerie, qui me blesse au cœur honteusement comme un coup de feu tiré dans les broussailles! Devant moi mon royaume s'étend sans bornes, et derrière il faut que l'ennemi me harcelle, et me fasse souvenir par cette cloche jalouse que mon vaste bien est illégitime! L'espace des tilleuls, la maisonnette brune, la chapelle couverte de mousse, tout cela ne m'appartient pas. Si, pour me distraire, je veux aller de ce côté, d'étranges choses m'épouvantent. Épines pour mes yeux, épines pour mes pieds. Oh! fussé-je bien loin d'ici[1].

Le gardien de la tour, *comme plus haut.* Comme le canot diapré fait joyeusement voile vers nous par le vent frais du soir! comme sa course rapide s'élève en caisses, coffres et sacs!

(Canot somptueux, muni d'une cargaison riche et variée, apportant des produits des contrées lointaines.)

[1] Cette petite cloche de la chapelle importune Faust; le bruit de cette voix métallique, aiguë et perçante, l'inquiète et répugne à son organisation; c'est un fait idiosyncratique, à peu près comme l'aversion de Wallenstein pour le chant du coq. Il y a bien aussi du Goethe là-dessous. Nous l'avons dit autre part, Goethe haïssait toute manifestation extérieure de l'Église, et se sentait une égale antipathie pour les cloches et les petites croix de bois qu'on rencontre dans les campagnes. C'est surtout dans les petits détails de caractères qu'on peut voir à quel point l'individualité du grand poëte s'est réfléchie dans le naturel de son personnage. Vous retrouverez dans Faust jusqu'aux antipathies de Goethe, jusqu'à ses faiblesses superstitieuses. Seulement, ici les choses sont motivées, et la fiction tire du centre même où elle apparaît une gravité réelle; ce qui n'était que faiblesse, superstition, manie de vieillard, devient, par l'effet du drame, allégorie et moralité. Qui ne comprend le sens de cette cloche que Philémon et Baucis, la vertu des premiers âges, le bonheur dans l'ignorance et l'amour, balancent sur les confins des domaines de Faust, et dont la vibration importune l'obsède à tout instant et vient l'atteindre jusque dans la plénitude de l'être et de la fortune, jusqu'au milieu des richesses immenses que les flots tributaires déposent à ses pieds?

MÉPHISTOPHÉLÈS, LES TROIS VAILLANTS COMPÈRES.

CHOEUR.

Abordons là,
Nous y sommes déjà.
Salut, honneur
Au patron, au seigneur!

(Ils descendent; on débarque à terre les richesses.)

Méphistophélès. Nous nous sommes montrés vaillamment; heureux si le patron nous approuve! Nous n'avions que deux vaisseaux au départ, et maintenant nous sommes avec vingt dans le port. Ce que nous avons fait de grandes choses, on peut le voir à notre chargement. La libre mer émancipe l'esprit; qui sait là ce que c'est que la réflexion? Là une poigne active seule fait fortune; on prend un poisson, on prend un navire; et quand une fois on en tient trois, on attire à soi le quatrième; quant au cinquième, malheur à lui! pourvu qu'on ait la force, on a le droit. On demande pourquoi et non comment. Je veux ne rien connaître à la navigation, si la guerre, le commerce et la piraterie ne sont pas une inséparable trinité.

Les trois vaillants compères. Ni merci ni salut, ni salut ni merci! comme si nous apportions des immondices! Il fait une mine renfrognée; le butin de roi ne lui plaît pas.

Méphistophélès. N'attendez en sus point de récompense; mais prenez-en votre part.

Les compères. Tout cela n'est que pour l'ennui; — nous exigeons tous une égale part.

Méphistophélès. Allez disposer d'abord là-haut toutes ces choses précieuses ensemble, et lorsqu'il viendra contempler le riche spectacle, se rendre compte de tout cela avec plus d'exactitude, vous verrez qu'il ne fera pas le ladre, et donnera à la flotte fête sur fête.

(Le chargement est enlevé.)

Méphistophélès, *à Faust*. C'est avec un front sombre, un regard morne, que tu assistes à ton bonheur. Ta haute sagesse est couronnée, le rivage réconcilié avec la mer. La mer prend de bon gré le navire au rivage pour l'entraîner en une course active. Avoue donc que d'ici, de ton palais, ton étreinte embrasse le monde. C'est de cette place que tout est parti; ici s'éleva le premier bâtiment, un petit fossé fut creusé là où maintenant la rame fait jaillir le flot. Ta haute pensée, l'activité des tiens, ont su conquérir la mer et la terre. D'ici... —

Faust. Damné ici! qui justement me pèse et m'accable. A toi, l'être aux expédients, je dois l'avouer, j'en ressens dans le cœur coup sur coup; il m'est impossible de supporter cela! Comme j'en parle, la confusion me prend. Il faudrait que les Vieux là-bas s'éloignassent; je voudrais ces tilleuls pour ma résidence; ces quelques arbres qui ne m'appartiennent

pas me gâtent la possession du monde. Là-bas je voudrais, pour voir au loin à la ronde, échafauder les branches, ouvrir à l'œil une vaste carrière pour contempler tout ce que j'ai fait, et d'un seul regard embrasser le chef-d'œuvre de l'esprit humain, animant de mon esprit ces immenses espaces conquis à l'habitation.

N'est-ce point la plus âpre torture : sentir, dans la richesse, ce qui nous manque? Le tintement de la petite cloche, l'odeur des tilleuls, m'enveloppent comme dans l'église et la sépulture. La volonté du Tout-Puissant se fait jour jusque sur ces graviers. J'ai beau prendre du cœur, cette petite cloche tinte et j'entre en rage.

Méphistophélès. Je comprends l'ennui capital qui empoisonne ta vie. Comment le nier? A chaque noble oreille la sonnerie des cloches répugne. Et ce damné bim, baum, boum, qui charge l'atmosphère sereine du soir, se mêle à tout événement, depuis le premier bain jusqu'à l'enterrement, comme si entre bim et baum la vie n'était qu'un vain songe.

Faust. La résistance, l'opiniâtreté, empoisonne la plus riche possession, et c'est pour sa peine et sa torture qu'on s'épuise à vouloir être juste.

Méphistophélès. Pourquoi te gêner ici? n'entre-t-il pas dans tes plans de coloniser?

Faust. Va donc, et tâche de les éconduire! Tu sais le joli petit bien que j'ai choisi pour ces vieilles gens.

Méphistophélès. On les enlève, on les dépose; avant qu'on ait eu le temps de se retourner, ils sont installés. La violence une fois essuyée, la beauté de leur habitation les réconciliera.

(Il pousse un sifflement aigu.)

LES TROIS s'avancent.

Méphistophélès. Venez vous rendre aux volontés du maître, et demain il y aura fête navale.

Les trois. Le vieux maître nous a mal reçus; il nous doit une fête soignée.

Méphistophélès *ad spectatores*. Ce qui se passe ici n'est point neuf, mais renouvelé de la vigne de Naboth [1].

(Regum, III, 21.)

NUIT PROFONDE.

Lyncéus, gardien de la tour, *chantant dans la vigie*. Né pour voir, placé pour observer, voué à la tour, le monde me plaît. Je regarde au loin, je

[1] Méphistophélès, en vrai diable qui connaît sa Bible, cite ici l'histoire de la vigne de Naboth,

vois de près la lune, les étoiles, le bois et le chevreuil. Ainsi je vois en tout la parure éternelle. Paupières fortunées, ce que vous avez jamais vu, que ce soit ce que cela voudra, c'était pourtant bien beau.

(Pause.)

Ce n'est pas pour mon seul agrément que je suis placé en cet endroit, si haut. Quelle effroyable épouvante me menace du sein de ce monde de ténèbres ! Je vois jaillir des éclairs flamboyants à travers la double obscurité des tilleuls ; toujours, de plus en plus, fouille l'incendie attisé par le vent qui passe. Ah ! la cabane brûle, la cabane qui s'élevait humide et couverte de mousse ; on implore un rapide secours : point de salut! Ah ! les bonnes vieilles gens, qui veillaient jadis sur la flamme avec tant de soin, deviennent la proie de l'incendie! Quel effroyable événement! la flamme flambe, le sombre tas de mousse n'est plus qu'un brasier de pourpre. Puissent seulement ces bonnes gens se sauver de cet enfer incandescent et furieux! Des éclairs limpides dardent entre les feuilles, entre les rameaux; les branches sèches qui brûlent en flambant s'allument en un clin d'œil et croulent. O mes yeux! deviez-vous faire cette découverte ! Pourquoi faut-il que mes yeux planent si au loin! La petite chapelle croule en même temps sous la chute et le poids des branches; des flammes aiguës serpentent déjà autour de la cime des arbres. Les souches creuses s'embrasent, jusqu'à la racine, d'un rouge de pourpre dans leur embrasement.

(Longue pause. Chant.)

toujours à l'appui de cette doctrine qu'il affectionne tant, à savoir, qu'il n'y a rien de nouveau dans le monde. Naboth de Jezrahel avait à lui, dans Jezrahel même, une vigne près du palais d'Achab, roi de Samarie.

Et Achab lui dit : « Donnez-moi votre vigne afin que je puisse faire un jardin potager, parce qu'elle est proche de ma maison, et je vous en donnerai une meilleure ; ou, si cela vous accommode mieux, je vous la payerai en argent au prix qu'elle vaut. »

Naboth lui répondit : « Dieu me garde de vous donner l'héritage de mes pères. »

Achab revint chez lui tout en colère et ne mangea point.

Aussitôt sa femme Jézabel écrivit, au nom d'Achab, des lettres qu'elle cacheta du sceau royal, et les envoya aux anciens et aux premiers de la ville de Naboth qui demeuraient avec lui.

Ces lettres étaient conçues en ces termes : « Publiez un jeûne, et faites asseoir Naboth entre les premiers du peuple.

« Et gagnez contre lui deux enfants de Bélial, qui rendent un faux témoignage disant : « Naboth a blasphémé contre Dieu et contre le roi; qu'on le mène hors de la ville, qu'il soit lapidé et mis à mort. » — L'ordre de Jézabel fut accompli; mais la possession de la vigne fit le malheur d'Achab. (Rois, III, 21.)

Méphistophélès, qui connaît l'aventure de Naboth, à laquelle il a sans doute pris part il y a quelques mille ans, trouve que Faust, dans sa convoitise criminelle, n'est qu'un pauvre plagiaire du roi de Samarie. Les passions humaines, même dans leurs écarts les plus extravagants, n'inventent rien de neuf; admirable point de vue qui, tout en servant la cause de Méphistophélès dans le procès ironique qu'il soutient contre l'humanité, se trouve militer pour le bien. Otez au mal la part qui lui revient de l'orgueil, du génie, que lui restera-t-il? C'est, du reste, un des traits distinctifs du personnage de Méphistophélès d'aimer les proverbes et les sentences, et d'en débiter même au risque de prêcher le bien. Au fond, le vieux diable est moins mauvais qu'on ne l'imagine ; si la nature démoniaque perce encore, c'est par intervalle, et comme pour n'en pas perdre l'habitude ; mais sa personnalité s'efface, il s'humanise. Il y a du panthéisme dans son fait.

Le paysage agréable aux yeux s'en est allé rejoindre les siècles.

Faust, *à son balcon, sur les dunes.* Quels accents lamentables descendent d'en haut! cris et plaintes arrivent trop tard ici. Ma sentinelle gémit, et cet acte impatient m'afflige au fond de l'âme. La plantation des tilleuls est anéantie, il n'en reste plus qu'un affreux monceau de tiges qui charbonnent ; mais nous aurons bientôt un belvéder d'où l'œil plongera à l'infini ; de là, je verrai aussi la nouvelle habitation de ce vieux couple, qui, dans le sentiment de ma clémence magnanime, coulera paisiblement ses derniers jours.

Méphistophélès et les trois, *en bas.* Nous revenons au grand trot ; pardonnez ! les choses ne se sont point passées de la meilleure grâce. Nous avons frappé, nous avons cogné, et jamais on ne nous ouvrait ; alors nous ébranlâmes la porte, nous heurtâmes, et le vieux bois moisi tomba sur le carreau. Nous avions beau appeler à grande voix, menacer, on faisait mine de ne pas nous entendre, et, comme cela se présente en pareil cas, ils ne nous écoutaient ni ne voulaient ; mais nous, alors, sans perdre de temps, nous t'en avons débarrassé promptement. Le couple ne s'est pas beaucoup débattu ; ils sont tombés tout d'abord pâmés de frayeur. Un étranger qui se trouvait là a voulu résister, nous l'avons étendu mort, et pendant le court espace du combat furieux, les charbons ont allumé la paille dispersée alentour. Maintenant cela flambe librement comme un bûcher préparé pour eux trois.

Faust. Ai-je donc parlé à des sourds? Je voulais un échange, et non une spoliation. Cette action malavisée et brutale, je la repousse et la maudis! Vous pouvez vous la partager entre vous.

Choeur. L'antique Parole, la Parole dit : Obéis de gré à la force ! et si tu es déterminé, si tu veux soutenir l'assaut, risque ta maison, ton foyer et — toi.

(*Exeunt.*)

Faust, *au balcon.* Les étoiles voilent leurs rayons et leur clarté. Le feu brûle moins haut ; un petit vent qui fait tressaillir l'attise, et m'apporte ici la fumée et la vapeur. Ordre donné en un clin d'œil, exécuté trop vite ! —Qui flotte ainsi vers mois d'un air de spectre?

MINUIT.

(Quatre femmes vêtues de gris s'avancent.)

La première. Je me nomme la Détresse.

La seconde. Je me nomme la Dette.

La troisième. Je me nomme le Souci.

La quatrième. Je me nomme la Nécessité.

A TROIS. La porte est close, nous n'entrerons pas; là demeure un riche; impossible de nous introduire.

LA DÉTRESSE. Je deviens fantôme.

LA DETTE. Là, je cesse d'être.

LA NÉCESSITÉ. Là, le regard se détourne de moi.

LE SOUCI. Vous, sœurs, vous ne pouvez et n'oseriez entrer; mais le Souci sait, lui, se glisser lestement par le trou de la serrure.

(Le Souci disparaît.)

LA DÉTRESSE. Mes sombres sœurs, éloignez-vous d'ici.

LA DETTE. Je me joins à toi, et marche à tes côtés.

LA NÉCESSITÉ. La Nécessité t'accompagne, et marche sur tes talons.

A TROIS. Les nuages filent, les étoiles se cachent derrière et arrivent de loin, de loin! Voici venir le frère, il vient, — le Trépas.

FAUST, *dans le palais*. J'en ai vu venir quatre, et trois seulement s'en retournent. En vain je cherchais à comprendre le sens de leur discours. J'ai senti quelque chose qui disait comme Souci, Remords. Puis une sombre rime... la mort. Ce discours sonnait creux, étouffé comme la voix des spectres. Quelque effort que je fasse, je ne puis me remettre. O magie! que ne donnerais-je pas pour t'éloigner de mon chemin et désapprendre à jamais tes formules! Nature! que ne suis-je un homme, rien qu'un homme vis-à-vis de toi! Oh! ce serait alors la peine de vivre.

Un homme! je le fus jadis, avant d'avoir creusé les ténèbres, avant d'avoir maudit et blasphémé le monde et moi. Désormais l'air est si infecté de semblable nécromancie, qu'on ne sait plus que faire pour y échapper. Si le jour radieux et sensé vient à nous sourire, la nuit ne tarde pas à nous envelopper dans les sombres tissus des songes. Nous rentrons joyeux de la prairie en fleur; un oiseau croasse; que croasse-t-il? Malheur! matin et soir, toujours la superstition nous enlace dans ses mailles, elle nous tient, elle nous possède, elle nous prévient, et nous demeurons seuls en face d'elle, seuls dans notre épouvante. La porte grince, et personne n'entre. (*Avec terreur.*) Quelqu'un est-il donc ici?

LE SOUCI. La question provoque le oui.

FAUST. Parle donc! qui es-tu?

LE SOUCI. Je suis là.

FAUST. Va-t'en.

LE SOUCI. Je me trouve à ma place.

FAUST, *irrité d'abord, puis se modérant*. Alors, tâche de t'observer et de ne pas dire un mot de magie.

LE SOUCI. L'oreille aurait beau refuser de m'entendre, je n'en gronderais pas moins au fond des cœurs, et j'ai plus d'une forme pour exercer ma cruelle puissance. Dans les sentiers, sur les flots, compagnon à jamais incommode, qu'on trouve toujours sans le chercher, qu'on maudit et caresse à la fois, n'as-tu donc jamais connu le Souci?

FAUST. Je me suis contenté de passer à travers le monde, saisissant par

les cheveux chacun de mes souhaits, laissant aller ce qui ne pouvait me contenter ; et quant à ce qui m'échappait, ne cherchant jamais à le retenir. J'ai désiré, accompli, puis encore désiré, et de la sorte vaillamment promené le tourbillon de ma vie, de ma vie d'abord grande et puissante, désormais sage et circonspecte. Je connais autant qu'il me faut l'horizon terrestre ; quant à ce qui se passe au delà, la vue nous en est interdite. Insensé qui tourne, en clignant les yeux, de ce côté ! et qui, dans ses rêves, s'imagine dépasser ses égaux de la hauteur des cieux ! Qu'il s'attache plutôt à la terre et regarde autour de lui. Non, pour l'homme fort, le monde ne reste pas muet. Qu'a-t-il besoin d'errer à travers les espaces éternels? Ce qu'il découvre, au moins, se laisse comprendre ; qu'il marche ainsi le temps de sa journée laissant les spectres mener leurs rondes; mais s'il va plus loin, il trouvera angoisse et bonheur, sans jamais pouvoir se satisfaire.

Le Souci. Pour celui qu'une fois je possède, le monde entier ne compte plus ; d'éternelles ténèbres s'épaississent autour de lui ; le soleil à ses yeux ne se lève ni ne se couche ; et ses sens extérieurs ont beau être lucides, la nuit n'en règne pas moins au fond de son âme. De tous les trésors, il ne sait comment jouir ; heur et malheur, tout le chagrine ; dans la plénitude, il a faim ; plaisir, ennui, il remet tout au lendemain ; et dans la continuelle attente de l'avenir, jamais il ne se trouve prêt.

Faust. Assez ; n'espère pas me prendre ainsi ; je n'ai que faire d'entendre de pareilles sottises. Va-t'en ! ta fâcheuse litanie troublerait la raison au plus sensé.

Le Souci. Doit-il poursuivre ou revenir? La résolution lui manque, et le voilà au beau milieu du chemin, qui hésite et marche à tâtons ; de plus en plus il se perd, voit de travers toute chose, à charge à lui-même et aux autres, respirant pour suffoquer ; point mort et cependant sans vie ; également incapable de désespoir et de résignation. Ainsi un ballottement continuel, indolence douloureuse, activité qui répugne, délivrance et servitude, demi-sommeil, réveil funeste, le cloue à la même place et le prépare à l'enfer.

Faust. Spectres maudits ! ainsi vous vous plaisez à torturer de mille façons l'espèce humaine ; les jours indifférents eux-mêmes, il faut que vous les enveloppiez dans les inextricables peines de la confusion. Démons, je sais que de vous on ne se débarrasse pas aisément. Le lien fatal imaginaire, on ne le brise pas! Mais, ô toi le Souci, quelque grand, quelque insinuant que puisse être ton pouvoir, je me refuse à te reconnaître.

(Le Souci lui souffle au visage.)

Le Souci. Eh bien ! éprouve-le du moins à cette heure où je te fuis en te maudissant ; les hommes sont d'ordinaire aveugles toute leur vie, deviens-le, toi, Faust, à la fin.

Faust, *devenu aveugle*[1]. La nuit se fait de plus en plus profonde, mais au

[1] L'infirmité qui vient de l'atteindre, loin d'étouffer son activité, l'aiguillonne et la provoque. La lumière qui rayonnait au dehors va se concentrer désormais tout entière au dedans de lui-même.

dedans une clarté sereine m'illumine. Ce que j'ai pensé va s'accomplir. La parole du maître a seule du poids. Debout, mes serviteurs! debout l'un après l'autre! Faites que ma pensée hardie se réalise avec gloire. Allons, tous, à la pelle, à la bêche, à l'ouvrage! que notre plan soit exécuté; l'ordre et l'activité recevront leur prix; que l'œuvre la plus grande qui soit au monde s'accomplisse! un esprit suffit pour diriger mille bras.

LA GRANDE COUR DU PALAIS.

FLAMBEAUX.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *en inspecteur, devant.*

Venez, ô Lemures[1]! squelettes,
Corps déhanchés, membres flottants,
Venez, demi-natures faites
De tendons, de nerfs, d'ossements!

LES LEMURES, *en chœur.*

Nous venons t'aider; à l'ouvrage!
Nous l'avons à peu près compris;
Il s'agit d'un vaste pays
Qui doit nous échoir en partage.
Les pieux aigus, les pieux sont là
Et les chaînes pour la mesure.
Qui nous appelle et nous conjure,
Nous l'avons oublié déjà.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Il ne s'agit pas ici d'efforts ingénieux; procédez selon vos propres règles. —Que le plus long s'étende de tout son long; vous autres, arrachez le gazon tout autour; comme on fit pour nos pères, creusez un carré long! Du palais dans l'étroite demeure, voilà en somme pourtant la sotte fin des choses.

Aveugle, il poursuivra ses projets créateurs avec plus d'instance, de force, de résultat, et son application ne courra plus la chance de se laisser distraire par le spectacle varié des phénomènes extérieurs. Dans l'obscurité des yeux, l'âme y verra plus clair. Ici apparaît l'idée toute chrétienne de la vie nouvelle (*vita nuova*). Faust, après avoir passé par tous les degrés du bonheur terrestre, reconnaît dans sa vieillesse, comme Salomon, que tout est vanité. Les souffrances, les peines (les quatre Femmes) sont des acheminements vers une existence supérieure; le Souci (pour son salut éternel) le rend aveugle, afin que, mort à la terre, il tende à de plus hautes destinées et se tourne vers l'Éternel dont il pressent l'approche, grâce à cette force intuitive qui le pénètre et sert d'intermédiaire à son apothéose finale.

[1] Spectres familiers, sorte de revenants auxquels l'antiquité donne l'apparence de squelettes, et dont les superstitions du moyen âge ont formé les Esprits de l'air que la science évoque et se soumet. (Horat. *epist. II*; Apulée, *de Deo Socratis*, p. 110. — Lessing, *sous quelle forme les anciens se représentaient la mort*, S. 222. —Theophrastus Paracelsus, *Philos. sagax*, lib. I, 89.) Goethe, dont le génie plastique se révèle jusque dans les moindres détails, a recours ici, pour exprimer l'idée de la servitude, à des squelettes dont les membres s'agitent et travaillent par un mouvement mécanique et borné, que ne règlent plus désormais ni l'action de l'âme exhalée, ni les appétits de la chair tombée en poussière. Quelle objectivité plus vraie donner au néant de la servitude!

LES LEMURES, *creusant la terre avec des gestes agaçants.*

Lorsque je vivais et j'aimais,
Dans ma jeunesse, je trouvais
Que c'étaient de bien douces choses.
Partout où fleurissaient les roses,
Où de joyeuses voix chantaient,
Mes pieds lascifs se remuaient.

Depuis, la vieillesse fatale
De sa béquille me toucha ;
Au tombeau mon pied trébucha.
Pourquoi la porte sépulcrale
Fut-elle ouverte ce jour-là?

FAUST, *sortant du palais, tâtonnant entre les piliers de la porte.* Que le cliquetis des bêches me transporte! c'est la multitude qui travaille pour moi. La terre, alliée avec elle-même, assigne aux flots une limite, et contient la mer en d'étroites barrières.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.* C'est pour nous que tu travailles avec tes digues et tes quais; tu prépares à Neptune, le démon des eaux, un grand festin. De toute façon, vous êtes perdus ; — les éléments sont conjurés avec nous[1], tout marche à la destruction.

FAUST. Inspecteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Me voici!

FAUST. Autant que possible, que par tes soins les ouvriers affluent; encourage par la récompense et le châtiment, paie, attire, presse! Chaque jour je veux qu'on me rapporte comment vont les travaux de notre fossé.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à mi-voix.* Si j'en crois ce qu'on m'a dit, il n'est pas question de fossé, mais de — fosse.

FAUST. Un marais s'exhale au pied de la montagne, infectant le bien déjà conquis. Dessécher l'étang pestilentiel, là serait la conquête suprême. J'ouvre des espaces à des myriades pour qu'on y vienne habiter, non dans la sécurité sans doute, mais dans la libre activité de l'existence. Des campagnes vertes, fécondes! L'homme et les troupeaux, à l'aise sur le nouveau sol, s'installent le long de la colline, où se rue une population hardie, industrieuse. A l'intérieur, ici, c'est un paradis. Que le flot tempête à l'extérieur jusqu'au bord ; s'il lui prend fantaisie d'abattre avec violence, de toutes parts la foule se presse pour fermer la brèche. Oui, je me sens voué tout entier à cette idée, fin dernière de toute sagesse. Celui-là seul est digne de

[1] Les éléments haïssent l'œuvre formée par la main des hommes.
(Schiller's *Glocke.*)

« Mon cœur se navre à l'aspect de cette force dévorante qui réside dans le sein de la nature. La nature n'a rien fait qui ne consume à la longue son voisin, qui ne se consume soi-même ; et lorsque, dans le vertige de mon inquiétude, je contemple le ciel et la terre et leurs forces infatigables, je ne vois rien qu'UN MONSTRE QUI ENGLOUTIT ÉTERNELLEMENT, ET QUI ÉTERNELLEMENT RUMINE. » (Goethe, *Werther's Leiden*, Th. I.)

la liberté comme de la vie, qui sait chaque jour se la conquérir. De la sorte, au milieu des dangers qui l'environnent, ici l'enfant, l'homme, le vieillard, passent vaillamment leurs années. Que ne puis-je voir une activité semblable, vivre sur un sol libre, au sein d'un peuple libre! Alors je dirais au moment : Attarde-toi, tu es si beau! La trace de mes jours terrestres ne peut s'engloutir dans l'OEone. — Dans le pressentiment d'une telle félicité sublime, je goûte maintenant l'heure ineffable.

(Faust tombe, les Lemures le prennent et le couchent sur le sol.)

Méphistophélès. Aucune volupté ne le rassasie, aucun bonheur ne le satisfait; — il poursuit, dans sa démence, d'insaisissables formes; le dernier moment, pitoyable et vide, le malheureux s'efforce de le retenir; celui qui me résista si vaillamment, le temps l'emporte; le vieillard gît là sur le sable, — l'horloge s'arrête. —

Le choeur. Elle s'arrête! elle se tait au coup de minuit!

Méphistophélès. Elle se tait, tout est consommé!

Le choeur. Tout est fini.

Méphistophélès. Fini! parole stupide! — Pourquoi fini? fini et rien, c'est exactement la même chose! — Que signifie l'éternelle création, si tout ce qui est créé doit aller au néant? — Là tout est fini! — Qu'en doit-on conclure? C'est aussi bien que si ça n'avait jamais été, et cependant cela s'agite et se remue comme si c'était quelque chose. Ma foi! j'aime encore mieux mon vide éternel.

CHANT FUNÉRAIRE.

LEMURE (*solo*).

Qui m'a fait ce logis malsain,
A grands coups de pioche et de pelle?

LES LEMURES (*chœur*).

La maison est encor trop belle
Pour l'hôte au vêtement de lin,

LEMURE (*solo*).

Quelle atmosphère morne et sombre!
Où sont les meubles de l'endroit?

LES LEMURES (*chœur*).

On vous prêtait; — le terme échoit,
Et les créanciers sont en nombre.

Méphistophélès. Le corps gît, et dans le cas où l'esprit prétendrait s'échapper, vite, exhibons notre titre écrit avec du sang. Hélas! on possède à l'heure qu'il est tant de ressources pour soustraire les âmes au diable! Sur l'ancienne route, on se cogne; sur la nouvelle, nous ne sommes guère bien vus; jadis j'eusse fait l'affaire à moi seul, maintenant il me faut des aides.

Tout va mal, tout dégénère ; droit coutumier, vieux droit ; impossible de se fier désormais à rien. Jadis avec le dernier souffle l'âme sortait ; je la guettais, et, comme une souris, vlan, je l'attrapais dans mes griffes. Aujourd'hui elle hésite et s'obstine à ne vouloir pas quitter le sombre logis, la nauséabonde demeure que lui offre le triste cadavre, jusqu'à ce que les éléments qui se haïssent finissent par l'expulser honteusement. Et quand je me mettrais des jours et des heures à la torture ! Quand ? comment ? où ? Voilà la question. La vieille Mort a perdu sa force instantanée ; est-il même bien vrai qu'on meure ? J'ai souvent lorgné d'un œil de convoitise des membres fort roidis : apparence ! le mouvement ne tardait pas à revenir.

(Gestes de conjuration fantastique, à la manière des tambours majors.)

Maintenant, alerte ! et qu'on double le pas ! Seigneurs de la corne droite et de la corne croche, vrais diables de vieille roche, apportez-moi vite ici les gueules de l'enfer. A vrai dire, l'enfer a plus d'une gueule, et sait engloutir chacun selon sa convenance et sa dignité. Cependant, même en ce jour suprême, l'avenir finira par perdre aussi tout préjugé.

(La gueule effroyable de l'enfer s'ouvre à gauche.)

Les mâchoires s'entre-bâillent ; de la voûte du gouffre ruisselle avec fureur la lave ardente, et dans les vapeurs du fond j'aperçois l'éternel embrasement de la cité de feu. Le rouge incendie souffle et gronde jusqu'aux dents ; les damnés, implorant leur salut, arrivent à la nage ; mais l'hyène colossale se referme, et les voilà replongés dans leurs sentiers brûlants. Dans les coins on ferait encore bien des découvertes. Tant d'effroyables choses en un si étroit espace ! Vous faites bien, en vérité, d'épouvanter les pécheurs, pour qu'ils traitent ensuite tout cela de mensonge et de fantasmagorie.

(Aux diables obèses de la corne courbe et droite.)

Vous, marouffles pansus aux joues de feu, qui si bien flambez, engraissés que vous êtes du soufre de l'enfer, épais lourdauds à la nuque engourdie, épiez là-dessous si vous voyez luire un brin de phosphore ; c'est l'âme, la Psyché ailée ; plumez-la, soudain il ne restera plus qu'un vilain ver. Je la timbrerai de mon estampille ; puis, en route avec elle dans les tourbillons de feu !

Guettez les régions inférieures, grosses outres, c'est votre affaire. Dire qu'elle habite là, on n'en est pas encore bien sûr ; cependant il lui arrive de se loger volontiers dans le ventre ; ainsi prenez garde qu'elle ne vous échappe de ce côté.

(Aux diables efflanqués de la corne longue et courbe.)

Vous, escogriffes, gigantesques tambours-majors, fouillez l'espace, travaillez sans répit des bras et des griffes, afin de la saisir au vol ; il n'y a pas de doute qu'elle est mal à son aise dans sa vieille masure : le génie tend à s'élever aux régions supérieures.

LA TROUPE CÉLESTE.

Saintes phalanges,
Frères des anges,

Blonds messagers,
Portez la vie
Aux affligés
Dont le cœur prie!
Glissez, fuyez
D'un vol agile;
Vivifiez
La froide argile,
Blonds envoyés!
Et dans l'espace
Laissez la trace
De vos ardeurs;
Versez la grâce
Dans tous les cœurs!

Méphistophélès. J'entends un bruit discordant, des sons désagréables; cela descend d'en haut, en même temps qu'un rayon détesté. C'est cette race hermaphrodite que les sacristains affectionnent. Vous savez comme dans nos élucubrations scélérates nous méditons la ruine du genre humain, et tout ce que nous avons jamais imaginé de plus infâme, votre piété s'en accommode. Ils viennent en tapinois, les drôles; ils nous ont ainsi filouté plus d'une âme, et nous combattent un peu avec nos propres armes, car ce sont des diables, eux aussi, seulement encapuchonnés.— Perdre la bataille ici, ce serait vraiment pour vous une honte éternelle; approchez-vous du tombeau et tenez ferme.

CHOEUR DES ANGES, *semant des roses.*

Roses ardentes,
Incandescentes,
Pures, flottantes
Au gré des airs,
Immaculées,
Roses ailées
De bourgeons verts;
Roses de flamme
Qui donnez l'âme
Et le désir;
Épanouies,
Tombez en pluies,
Allez fleurir!

Qu'un printemps pousse
Vermeil et frais;
Il dort en paix.
Jonchez la mousse
De vos débris;
Portez-lui, roses,
Toutes les choses
Du paradis!

Méphistophélès, *aux diables.* Pourquoi vous baisser et tressaillir? Est-ce donc là la coutume de l'enfer? Allons, tenez ferme, et laissez-les faire. Cha-

que compère à sa place! Ils pensent peut-être qu'avec cette averse de fleurs, ils vont enneiger les diables ardents. Patience! à votre haleine tout ceci va fondre et se racornir. Donnez du vent, soufflets de forges; assez, assez! les vapeurs que vous exhalez font soudain pâlir tout l'essaim. Pas si fort, donc! fermez vos mufles et vos narines. Vraiment! vous avez soufflé trop fort; ne comprendrez-vous rien à la mesure? Les feuilles, qui ne devaient que se rider, noircissent, sèchent et se consument. Voilà l'averse qui flotte vers nous dans les plis de ces flammes empoisonnées. Allons, marchez à l'encontre, serrez ferme vos rangs! Oh! leur force s'évanouit, leur courage s'en va! les diables ont flairé la trace d'une flamme étrangère.

LES ANGES.

Fleurs lumineuses,
Flammes heureuses,
Tout à l'entour
Portez l'amour!
Le cœur se pâme
Verbe de l'âme,
Éther de flamme.
Partout le jour!

MÉPHISTOPHÉLÈS. Malédiction! honte à de semblables brutes! Voilà maintenant les diables qui marchent sur la tête; les lourdauds font la roue et tombent en enfer le derrière en avant! Allez, et que le bain de feu vous tienne en joie! vous ne l'avez pas volé. Quant à moi, je demeure à mon poste.

(Se débattant au milieu d'un déluge de roses.)

Arrière, feu follet! Oui, va, brille, brille plus fort, je te tiens, glu visqueuse et frivole. Eh bien! qu'a-t-il à voltiger encore? Veux-tu bien déguerpir! Malheur! il me presse la nuque; c'est de la poix et du soufre.

LES ANGES (*chœur*).

N'allez, ô frères,
Que vers la sphère
Qui vous convient.
Gardez-vous bien
De toute chose
Qui trouble et cause
L'ennui morose
Au cœur chrétien;
Et s'il arrive
Par force vive
Qu'elle entre en vous,
C'est à nous autres,
Anges, apôtres,
D'y veiller tous.

Au saint empire
Des firmaments,
L'amour n'attire
Que les aimants!

Ma tête est en feu ; mon cœur, tout mon sang brûle ; élément fait pour dompter les diables! plus pénétrant que les flammes de l'enfer! Ah! voilà donc pourquoi vous gémissez si lamentablement, infortunés amoureux qu'on dédaigne, et qui vous donnez des torticolis à guetter un coup d'œil de l'objet adoré!

Et moi, pareille chose va-t-elle m'arriver? Qui donc attire mon regard par-là? ne suis-je pas en guerre ouverte avec tout ce côté? De tout temps leur vue cependant me fut odieuse ; un principe étranger m'aurait-il donc pénétré? En effet, il me semble que j'ai plaisir à les contempler, ces chers enfants. Quel pouvoir m'empêche de maudire? et si je me laisse ensorceler, qui sera le fou désormais? Les drôles que je hais, je les trouve par trop charmants!

Dites, beaux enfants, n'êtes-vous pas, vous aussi, de la race de Lucifer? Vous êtes si gentils! D'honneur, je vous embrasserais, et m'est avis que vous venez à propos : je me sens si bien, si naturellement bien en votre compagnie, qu'il me semble vous avoir déjà vus mille fois; et puis j'ai de secrets désirs de chatte en amour. Plus je les considère et plus je les trouve beaux. Approchez-vous; oh! de grâce, un regard [1]!

(Les anges se répandent partout dans l'espace.)

LES ANGES.

D'où viens que tu t'enfuis devant notre cortége?
Nous approchons de toi, reste donc si tu peux!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *refoulé jusque sur le proscenium.* Vous nous traitez d'esprits damnés ; mais vous êtes, vous, les vrais maîtres sorciers, car vous ensorcelez l'homme et la femme. Maudite aventure! C'est donc là l'élément de l'amour! Tout mon corps est en feu, à peine si je sens que ma nuque brûle. Vous voltigez de-ci et de-là. Abaissez-vous un peu; laissez prendre à vos membres suaves des airs un peu plus profanes. Certes, le

[1] Goethe insiste sur cette humeur lascive du chat, qu'il attribue à Méphistophélès. Déjà, dans la première partie, il en était question : « Je me sens comme la chatte efflanquée, qui se frotte encore contre les gouttières en glissant le long des murs; en tout bien tout honneur, au moins; envie de larron et chaleur de matou. » Méphistophélès est ici le vrai diable de la légende catholique; il n'a rien autour de son front de ce ténébreux bandeau, de ce signe de fatalité que le beau Lucifer de Milton emprunte au paganisme des Grecs. Il n'intéresse pas, il ne séduit pas, il n'attire pas les âmes vers l'abîme par une sorte d'influence sympathique ; il les y pousse avec rudesse et puissance. Méphistophélès, c'est la force du mal subissant la nécessité d'une incarnation inférieure et grossière, le génie de l'ange déchu empêtré dans le matérialisme de la brute. Sans cela, sans cette bestialité qui l'accable, le mal régnerait seul sur le monde ; il envahirait le ciel ; il serait dieu. Heureusement, et cela dans ses plus audacieuses tentatives, sa nature basse et dégradée perce toujours par quelque point : c'est le pied de cheval, la puanteur du bouc, la luxure du chat, etc.

sérieux vous sied à ravir; mais j'aimerais tant à vous voir sourire, ne fût-ce qu'une fois! vrai, j'en aurais une extase éternelle! J'entends cette moue que font les amoureux qui clignent : un léger pli à la bouche; voilà. Toi, surtout, grand gaillard, je t'aime; seulement cette mine de sacristain n'est pas à mon gré; voyons, regarde-moi d'un œil légèrement lascif. Vous pourriez fort bien moins cacher vos formes, sans blesser les convenances; cette longue chemise qui vous enveloppe me paraît ultra-morale. Ils se tournent. Vus ainsi, les fripons sont aussi par trop appétissants.

CHOEUR DES ANGES.

Vive étincelle
Du pur amour,
Tourne ton aile
Vers le séjour
De la lumière!
Que sur la terre,
Dans l'univers,
La voie honnête
Seule rachète
Le cœur pervers;
Qu'il se délivre
Du Tentateur,
Afin de vivre
Dans le grand chœur!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *revenant à lui*. Que se passe-t-il donc en moi? — Comme Job, je ne suis qu'ulcères; je me fais horreur à moi-même; mais comme lui je triomphe au spectacle de mes infirmités. Je veux ne compter que sur moi-même et ma race. Les parties nobles du diable sont intactes. Cette folle étincelle d'amour n'a touché que la peau; déjà les damnées flammes sont consumées, et, comme il me convient, je vous maudis tous ensemble tous tant que vous êtes.

CHOEUR DES ANGES.

Ardente extase!
Celui qu'enfin
Ton souffle embrase
Se sent divin.
Tous en phalanges
Montez vers Dieu!
Que vos louanges
Brûlent du feu
D'un saint délire!
Le ciel est bleu,
L'âme respire!
(Ils s'élèvent emportant la partie immortelle de Faust.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *regardant autour de lui*. Là! comment? où sont-ils passés? Race d'enfants, tu m'as dupé! Ils s'envolent vers le ciel avec leur proie. Voilà donc ce qui les affriandait autour de cette fosse. Un grand

trésor, un trésor unique m'est ravi. L'âme sublime qui s'était liée à moi, ils me l'ont traîtreusement soufflée. A qui me plaindre, maintenant? qui me rendra mon bien? Ils t'ont trompé dans tes vieux jours, mais aussi conviens que tu méritais l'accident qui t'arrive. J'ai agi comme un maître sot, et perdu honteusement ma peine. Un désir vulgaire, une absurde amourette prendre ainsi le diable bardé de poix! et qu'avec tant d'expérience un compère de mon espèce donne dans de pareils enfantillages! en vérité, cela peut s'appeler finir par une bonne folie.

RAVINS, BOIS, ROCHERS, SOLITUDE.

SAINTS ANACHORÈTES,

DISPERSÉS SUR LE HAUT DES MONTAGNES ET CAMPÉS DANS LES CREVASSES DU GRANIT.

LE CHOEUR ET L'ÉCHO.

Au gré des vents qui tourbillonnent
Les bois flottent sur le granit
Où les racines se cramponnent;
Les grands arbres qui le couronnent
Montent épais jusqu'au zénith.
L'onde s'émeut et cherche l'onde;
La caverne s'ouvre profonde,
Et le lion silencieux
Rôde paisible et solitaire,
Honorant le sacré mystère,
Mystère d'amour de ces lieux!

PATER EXTATICUS, *flottant de haut et d'en bas.*

Ardeur de la flamme divine,
Liens d'amour, liens de feu,
Apre douleur de la poitrine,
Écumant appétit de Dieu!
Flèches, traversez-moi!
Lances, transpercez-moi!
Chênes, écrasez-moi!
Éclairs, foudroyez-moi!
Que l'élément périssable et funeste
Tombe sans retour,
Et que de mon être il ne reste
Que l'étoile ardente et céleste,
Noyau de l'éternel amour!

PATER PROFUNDUS. — *Région basse* [1].

Ainsi que la roche éternelle
Pèse sur l'abîme profond,

[1] Peut-être aussi faut-il voir dans ces indications, *région basse, région intermédiaire*, une allusion aux habitudes de certains ordres religieux qui s'établissent de préférence dans les vallées ou sur les hauteurs.

Bernardus valles, Benedictus colles amabat.



Comme le flot au flot se mêle
Pour l'affreuse inondation,
Comme le chêne magnifique
Se porte dans l'air tout d'un coup
Par sa propre force organique,
Tel l'amour puissant, sympathique,
Qui forme tout et nourrit tout.

Autour de moi j'entends un bruit sauvage, immense,
Comme si les forêts et les granits géants
Ondulaient dans les cieux, pareils aux océans!
Et pourtant au milieu du fracas, l'abondance
Des flots tumultueux avec amour s'avance
Au vallon, appelée à féconder les champs.
La cascade qui tombe, et le divin tonnerre
Qui sillonne l'espace et purge l'atmosphère
Des pesantes vapeurs qui nous voilaient le jour,
Que sont-ils donc, sinon des messagers d'amour?
Ils annoncent à tous cette force profonde
Qui, toujours en travail, enveloppe le monde.
Oh! qu'elle embrase donc mon sein, où mon esprit,
Triste, inquiet, glacé, souffre et s'appesantit,
Misérable, enfermé dans l'étroite barrière
Des sens, et tout meurtri des chaînes de la terre!
Apaise mes pensers, Seigneur! que ta clarté
Illumine mon cœur en sa nécessité!

PATER SERAPHICUS. — *Région intermédiaire.*

Quelle vapeur purpurine
Ondule dans les cheveux
Des sapins de la colline!
Ah! je pressens, je devine :
Ce sont les enfants bienheureux
Qui flottent dans la lumière,
C'est le jeune chœur des Esprits!

CHOEUR DES ENFANTS BIENHEUREUX.

Où donc allons-nous? Oh! dis,
Dis-nous qui nous sommes, Père!
Nous sommes heureux; à tous,
A tous l'être est si doux!

PATER SERAPHICUS.

O vous qu'attirent les lumières,
Enfants nés à minuit, Esprits
Et sens à peine épanouis,
Perdus aussitôt pour vos mères,
Aux anges aussitôt acquis;
Vous sentez donc le voisinage
D'un être plein d'amour? Eh bien!
Approchez vous, ne craignez rien.
Heureux enfants, morts avant l'âge,
Vous n'avez aucun sentiment
Des rudes sentiers de la terre.
Descendez tous dans ma paupière,
Petits, et mettez librement

Mes organes à votre usage
Pour contempler ce paysage!

(Il les prend en lui [1].)

Voici des arbres et des monts,
Voici des pics couverts de neige,
Le torrent qui roule, et s'abrége
Les âpres chemins par ses bonds.

LES ENFANTS BIENHEUREUX, *du fond de son cerveau.*

C'est beau, mais quelle morne place!
Quel lieu sauvage et plein d'horreur!
Nous avons froid, nous avons peur;
Bon père, oh! laisse-nous, de grâce,
Prendre notre vol dans l'espace!

PATER SERAPHICUS, *leur donnant la volée.*

Montez vers les plus hauts séjours,
Aux derniers cercles de lumière;
Croissez à votre insu toujours,
Selon l'éternelle manière,
Attirés plus haut, dans le bleu,
Par l'émanation de Dieu;
C'est la nourriture de l'âme
Qui flotte dans l'éther en flamme,
La sainte révélation
De l'éternelle effusion
Qui seule prépare le vase
Où doit se répandre l'extase.

CHOEUR DES ENFANTS BIENHEUREUX, *tourbillonnant autour des plus hauts sommets.*

Joignez vos mains
Pour une ronde,
O troupe blonde!

[1] Il s'est rencontré, au dernier siècle, un homme d'un grand fonds d'érudition et d'expérience, qui rêvait tout éveillé des habitants des planètes et des étoiles. Il tenait commerce avec les Esprits, et parlait avec eux une langue idéale. Ceux-ci voyaient à travers ses yeux (car autrement, ainsi qu'il le dit lui-même, ils ne pourraient rien voir des choses de ce monde). Il sentait leur présence dans telle ou telle partie de son corps, principalement dans son cerveau. Il vécut trente ans de la sorte. Je veux parler d'Emmanuel Swedborg (qui reçut, en 1719, avec des titres de noblesse, le nom de Swedenborg), fils d'un évêque suédois, et né en 1619. Dès son enfance, on disait déjà de lui qu'il causait avec les anges. Lui-même, il a décrit l'état dans lequel il se trouvait au moment de ses visions. Il y en avait de trois espèces : la première (qu'on pourrait appeler la vision ordinaire, paisible), pendant laquelle il s'entretenait avec les Esprits, qui lui apparaissaient ou qui venaient se loger dans quelque partie de son corps; la seconde, moins commune, pendant laquelle tous ses sens s'émouvaient progressivement jusqu'à l'enthousiasme prophétique; la troisième enfin, la plus rare, lorsque, ravi par l'Esprit, il traversait en un clin d'œil, avec la rapidité de l'éclair, des sujets et des régions innombrables. Qui ne reconnaît, dans cet illuminé du dernier siècle, le type de ce personnage mystique de Goethe qui prend dans son cerveau les Enfants de Minuit, et leur fait voir le monde qu'ils ignorent, à travers le miroir de ses yeux, puis leur donne la volée vers les limbes? Symbole merveilleux de l'amour qui s'oublie lui-même, et dans son abnégation sublime s'efforce d'élever les autres! Voilà comment, grâce à ce sens que Goethe possède à un si haut degré, et que je nommerais volontiers le sens de la localité, la poésie tire profit des plus étranges écarts de la raison humaine. En effet, les actes de la folie ne sont guère que des actes déplacés. Tirez-les du centre où ils s'accomplissent, pour les transporter dans une catégorie régulière, et vous les verrez subitement changer de face. Nul au monde n'a jamais mieux compris que Goethe cette impassibilité du grand poëte, assis au fond de son Olympe, et qui prend çà et là, dans le chaos, des éléments qu'il classe et coordonne.

Chantez sans fin
Des chœurs divins.
De joie immense
Tressaillez tous!
Instruits d'avance,
Confiez-vous!
Le roi des anges
Qu'en vos louanges
Vous célébrez,
Tous, dans sa grâce,
Ravis, en face
Vous le verrez!

LES ANGES, *flottant dans une atmosphère supérieure, emportent la partie immortelle de* FAUST.

Salut et gloire! il ressuscite,
L'hôte du monde des Esprits!
Celui qui sans cesse milite,
Nous pouvons l'absoudre à ce prix;
Et si la grâce sollicite
Pour son salut du haut des cieux,
La phalange des Bienheureux
Prend son vol dans l'ardente nue,
Et célèbre sa bienvenue,
La joie au cœur et dans les yeux.

LES ANGES NOVICES.

Ces fraîches roses dispersées
Par vos mains, blanches trépassées
Que l'amour a canonisées,
Nous ont aidés, nous Chérubins,
A ravir vers les pures flammes
Cette âme, le trésor des âmes,
Que nous portons au Saint des Saints.
Elles ont vaincu les armées
Des anges rebelles au Ciel;
Au lieu d'un brasier éternel
Et des peines accoutumées,
Les noirs démons ont, à leur tour,
Senti le tourment de l'amour.
En son indifférence feinte,
Satan en a subi l'atteinte,
Frères, et sa dernière plainte
Roule au sein des gouffres profonds.
Alleluia! nous triomphons!

LES ANGES ACCOMPLIS.

Nous avons un terrestre reste,
Pénible à porter dans l'azur;
Serait-il même d'asbeste,
Il est impur.
Quand la puissance profonde
De l'Esprit qui crée et fonde
Attire à soi pour un monde
Les éléments,
Nul ange des firmaments
Ne peut rompre d'aventure
L'étroite et double nature,

Ni la dissoudre à plaisir :
L'amour éternelle et pure
Peut seule tout désunir.

LES ANGES NOVICES.

Parmi les vapeurs du nuage,
Tout autour du pic des granits,
Je sens comme un essaim d'Esprits
Qui s'émeut dans le voisinage.
Mais le brouillard devient plus clair,
Et j'aperçois la troupe agile
Des Enfants Bienheureux qui file
Dans le liquide azur de l'air.
Libres des terrestres cilices,
Groupés en chœurs,
Ils se baignent avec délices
Dans la rosée et les prémices
Des mondes supérieurs.
Et d'abord laissons-LE, mes frères,
Au début de l'ascension,
Traverser les premières sphères,
Confondu dans leur légion.

(Ils passent la partie immortelle de Faust aux Enfants Bienheureux, qui se chargent de l'initiation.)

LES ENFANTS BIENHEUREUX

Nous recevons avec joie
Cette chrysalide en proie
A son travail glorieux ;
C'est un gage précieux
Que votre amour nous envoie.
Délivrez-le des flocons
Qui l'environnent encore ;
Déjà la céleste aurore
L'éclaire de ses rayons.

DOCTOR MARIANUS [1], *dans la cellule la plus élevée et la plus pure.*

D'ici la vue est profonde,
L'esprit flotte entre le monde
Et l'Éternel.

Mais, dans la nuée en flammes,
J'aperçois de saintes femmes
Qui vont au ciel.

J'en vois une qui rayonne,
Au milieu, sous sa couronne
D'astres en fleur :

C'est la patronne divine,

[1] Doctor Marianus, né en Écosse en 1022 ; à dater de 1051, moine allemand. Il écrivit une chronique du monde depuis la création jusqu'en l'an 1083, en trois livres, et passa sa vie, en véritable reclus, au fond d'une cellule isolée, sans entrer en commerce avec les autres moines, absorbé par l'étude et les exercices de piété. Il fonda le cloître de Saint-Pierre-des-Bénédictins à Reyensbourg, et la légende raconte qu'un soir, la lumière étant venue à lui manquer, comme il continuait d'écrire dans les ténèbres, les trois doigts de sa main que le travail de la plume ne tenait pas occupés se mirent aussitôt à resplendir comme trois chandelles, et toute la chambre en fut aussitôt éclairée. On l'appelle aussi DOCTOR SUBTILIS, l'apologiste subtil de l'Immaculée Conception.

La Reine, je le devine
A sa splendeur.

(Dans le ravissement.)

Souveraine Immaculée
De l'univers,
Sous la coupole étoilée
Des cieux ouverts,
Laisse-moi, dans la lumière
Du ciel en feu,
Lire ton divin mystère,
Mère de Dieu !

Consacre la tendresse austère
Qui met tous les cœurs en émoi,
Et, dans l'extase et la prière,
Les entraîne au-devant de toi.
Notre courage est indomptable
Quand tu règnes dans notre sein.
A ta voix, déesse ineffable !
Notre courroux s'endort soudain
Comme la vague sur le sable.
Vierge dans le sens le plus beau !
Pure et sainte, Mère adorable !
Souveraine au royal bandeau
Choisie entre les Bienheureuses,
Qui, dans les sphères lumineuses,
Avec Dieu marches de niveau[1] !

Autour d'elles flottantes,
Tremblotent des vapeurs :
Ce sont les légers chœurs
Des blondes pénitentes
Qui, buvant l'air si doux
De l'espace,
A ses genoux
Demandent grâce.

Reine de pureté !
Vierge impeccable et sainte,
Tu peux laisser sans crainte
Venir à ton côté
Ces douces pécheresses
Aux faciles faiblesses,
Qui se hâtent vers toi
Avec amour et foi !

Succombant à leur convoitise,
Leur instinct n'a pas résisté.

[1] Voir, comme pendant à cet hymne du docteur catholique, l'admirable *canzone* de Pétrarque :

Vergine saggia, e del bel numero una
Delle beate Vergini prudenti ;
Anzi la prima, e con più chiara lampa :
O saldo scudo dell' afflite genti.
Contra colpi di morte e di fortuna,
Sotto 'l qual si trionfa, non pur scampa :
O refrigerio al cieco ardor, ch' avvampa
Qui fra mortali sciocchi, etc.

Nul de ses propres mains ne brise
Les liens de la volupté.
Le pied, hélas! tourne sans peine
Sur le sol glissant et lustré;
Un regard flatteur nous enchaîne!
Le cœur est bientôt enivré
Au feu d'une brûlante haleine!

MATER GLORIOSA plane dans l'atmosphère.

CHOEUR DES PÉNITENTES.

Des plus hauts cieux,
De l'Empyrée,
Vierge adorée,
Entends nos vœux,
Toi, sans pareille,
Rose vermeille,
Lys glorieux!

MAGNA PECCATRIX.

(Sancti Lucæ, VII, 36.)

Par l'amour qui, de larmes pures,
Comme d'un baume saint, couvrit
Les pieds divins de Jésus-Christ,
En dépit des folles injures
De ce Pharisien maudit;
Par l'urne abondante et profonde
Qui versa les parfums ambrés,
Par la chevelure qui, blonde,
Essuya ses membres sacrés; —

MULIER SAMARITANA.

(Sanct. Johann, IV.)

Par la citerne froide et creuse
Où le vieil Abraham, jadis,
Paissait ses troupeaux de brebis;
Par le vase dont l'onde heureuse
Mouilla les lèvres de ton fils;
Par la source vive et féconde
Qui de là jaillit aussitôt,
Et depuis arrose le monde
Toujours nette et pure en son flot;

MARIA ÆGYPTIACA [1].

(Acta Sanctorum.)

Par la sanglante et froide pierre
Où l'on posa le saint martyr;

[1] Cette Marie Égyptienne ne se rencontre pas dans les saintes Écritures; c'est sans doute dans les légendes (*Acta Sanctorum*) que Goethe l'aura trouvée. On la fête d'ordinaire le même jour que saint Zosime, surtout dans l'église catholique grecque. C'est elle qu'on appelle encore quelquefois en Occident Marie la Noire, à cause de son origine égyptienne et des longues années qu'elle passa dans le désert. Plusieurs l'ont confondue avec la Mère du Christ; de là cette tradition ridicule qui veut que la Vierge soit noire ou tout au moins cuivrée, et prétend faire une négresse de la plus harmonieuse, la plus blonde, et la plus idéale conception qui nous soit jamais venue des cieux dans les vapeurs d'un nuage éthéré. — Voici comment la légende raconte sa rencontre avec Zosime, dans le désert; je cite ici le texte de Sophronius, évêque de Jérusalem, traduit par le célèbre Paulus Dia-

Par le bras qui, pour m'avertir,
Me repoussa du sanctuaire ;
Par le terrible repentir
Qui dura, profond et sincère,

connus, du grec en latin, au temps de Charlemagne. Il est aussi question de cette légende dans les *Probatis sanctorum historiis*, du frère Laurentius Surius (*Carthusianus*, *Col. Agripp.* 1578 ; fol. tom. II, p. 662-72) ; et dans un manuscrit du XVe siècle, enrichi de merveilleuses enluminures : « Dans un couvent de la Palestine, vivait un homme de mœurs irréprochables, de foi sublime et d'une austérité sans égale, nommé Zosime. Dès son enfance Zosime avait suivi cette vocation, et maintenant accomplissait sa cinquante-troisième année. Un jour, il lui vint tout à coup la pensée qu'il pouvait bien être arrivé au plus haut point de la science et de l'activité, et n'avoir plus rien désormais à apprendre sur cette terre. Mais une voix lui cria aussitôt de sortir et de changer de pays ; car la perfection n'est pas de ce monde, et le combat fatal est toujours devant nous, même à notre insu. Il sortit donc, et, sous la conduite de Dieu, se dirigea vers un cloître situé sur le bord du saint fleuve Jourdain. Là, il fut reçu comme un hôte, et trouva en vigueur les plus âpres austérités de l'existence : le jeûne et la prière, les saints cantiques le jour et la nuit, et l'inexorable mépris des biens de la terre. Jamais les portes du cloître ne s'ouvraient, si ce n'est une fois dans l'année, vers les premiers temps du Carême, époque à laquelle chacun s'efforçait de se préparer par des macérations plus rigides encore aux voluptés du saint jour de Pâques. Alors ils chantaient tous en chœur : « Le Seigneur est mon étoile et mon salut ; qui puis-je craindre ? » Et, munis de quelques minces provisions, ils s'enfonçaient, chacun de son côté, dans le désert, et priaient et jeûnaient. Cependant, avant le dimanche des Rameaux, tous étaient de retour, et nul n'interrogeait son frère sur l'emploi qu'il avait fait de son temps et sur les lieux qu'il avait parcourus. Ainsi faisait Zosime : il cheminait les jours entiers, dormait sur les sables de feu, et, vivant dans la ferveur et la prière, demandait au ciel la grâce de rencontrer une âme qui lui portât une édification plus haute. Or, le vingtième jour de son pèlerinage et vers la sixième heure, il aperçut tout à coup à sa droite comme une forme humaine. D'abord il tressaillit d'épouvante ; car il crut à quelque illusion venue de l'enfer pour le tenter ; cependant, après avoir fait un signe de croix, il reprit courage et suivit le fantôme, qui filait dans l'air du côté de l'Orient. O miracle ! c'était une femme, le corps noirci par les ardeurs du soleil, et les cheveux crépus et blancs comme une laine autour de sa nuque. Alors Zosime se réjouit de rencontrer une créature humaine, après tant de jours passés sans voir seulement un animal, un oiseau traverser ces mornes solitudes, et désira savoir quelle était cette femme. Mais elle s'enfonçait dans le désert avec plus d'ardeur et de rapidité à mesure que le vieillard rassemblait ses forces pour la suivre. « Que peux-tu craindre d'un vieillard débile, pour fuir ainsi ? s'écriait-il. Arrête, et me donne une prière et ta bénédiction en Dieu, qui ne repousse aucun pécheur. » Alors ils firent halte au bord d'une source tarie, le vieillard en deçà, la forme flottante au delà. « Abbé Zosime, dit-elle, pardonne-moi au nom du Seigneur ; car je ne puis me montrer à tes yeux, étant femme et dépouillée de tout vêtement ; jette-moi ton manteau, afin que j'en couvre ma nudité et me rende à ta prière. » Zosime, étonné de s'entendre appeler par son nom, lui jeta son manteau en arrière. Alors elle lui dit : « Que veux-tu d'une femme pécheresse ? » A ces mots, il tomba à terre et lui demanda sa bénédiction ; elle aussi tomba sur ses genoux et lui demanda la sienne. — Longtemps après, elle reprit : « Zosime, il te convient de donner ta bénédiction et ta prière, car tu es prêtre et sers l'autel divin. » Mais il lui répondit : « La grâce du Seigneur est au-dessus de toi, qui sais mon nom sans m'avoir jamais vu ; ainsi, daigne me bénir. » Alors elle le bénit, et tous deux se levèrent. Ensuite elle se tourna vers l'Orient, et, tendant ses mains au ciel, priait sans remuer les lèvres ; et Zosime s'étonnait de la voir dans l'extase flotter dans l'air une coudée au-dessus de la terre, et la crainte et l'épouvante s'emparant de lui, il tomba la face contre terre, en s'écriant : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Car il pensait que c'était un Esprit, et non une créature humaine. Alors, la forme se retourna. « Qui te porte scandale ? dit-elle ; je ne suis point un Esprit, mais une femme pécheresse, baptisée au nom du Seigneur. » Alors le vieillard, s'étant remis, lui demanda de nouveau qui elle était et comment elle était venue dans cette solitude. Et elle ne refusa pas de lui dire son histoire, non pour sa plus grande gloire, mais au contraire pour sa plus grande humilité, car elle n'était qu'un vase d'impureté sur lequel la grâce du Seigneur avait fait des miracles.

« Je suis née en Égypte. A douze ans, je quittai mes parents et vins à Alexandrie. Je ne te dirai pas comment je perdis mon innocence, et passai, de vice en vice, dans la plus honteuse débauche ; je rougis encore à la pensée des insatiables désirs auxquels j'étais en proie. Pendant dix-sept ans et plus je menai cette vie infâme. Je ne vendis pas mon innocence pour de l'or, je n'acceptai même jamai

Quarante ans sans se démentir;
Par les adieux que sur la terre
J'écrivis avant de partir; —

A TROIS.

Toi qui jamais aux pécheresses
Ne refusas l'accès des cieux,

rien des présents q'on voulait me faire, car, dans la rage effrénée qui me poussait, je pensais augmenter de la sorte le nombre de mes amants. Je vivais dans la pauvreté, me nourrissant de quelques racines d'arbres, et cependant me trouvant riche et heureuse dans la plénitude de la volupté. Un jour, au moment de la marée, je vis une grande multitude de Lesbiens et d'Égyptiens rassemblés sur le port. « Où vont ces hommes? » demandai-je au premier venu. Il me répondit : « Ils vont à Jérusalem pour assister aux fêtes de l'Élévation de la sainte Croix. » Je lui demandai : « Penses-tu qu'ils consentent à m'emmener, si je veux partir avec eux? » Et lui reprit : « Si tu as de l'argent pour payer ton passage, personne n'y mettra d'obstacle. » Je lui dis : « Je n'ai pas d'argent pour payer mon passage, et cependant je veux partir, et monter un de ces vaisseaux, et il faudra bien qu'ils m'entretiennent même malgré leur volonté; je me livrerai à eux, et ma beauté sera la monnaie avec laquelle je paierai mon passage. » Pardonne, digne vieillard, et ne me force pas de confesser tous les désordres de ma vie. Dieu sait comme je tremble, car ces discours t'offensent et souillent l'air que l'on respire ici. » Cependant Zosime la supplia de poursuivre, et elle : « Le jeune homme s'éloigna en riant. Je jetai ma quenouille et courus sur le rivage, où se trouvaient rassemblés une dizaine de jeunes gens qui me semblèrent faits tout exprès pour mes desseins; et, m'élançant au milieu d'eux sans pudeur : « Prenez-moi avec vous, en quelque pays que vous alliez, et je ne serai pas ingrate. » Je tins encore d'autres paroles impudiques, et tous éclatèrent de rire, et nous gagnâmes de la sorte le vaisseau, qui ne tarda pas à s'éloigner du rivage. Quelle langue pourrait dire, quelle oreille entendre ce qui se passa pendant cette traversée! J'inventai des artifices pour séduire ceux même qui ne voulaient pas de moi; je leur enseignai les plus honteux mystères. Je me demande encore comment fit la mer pour porter de si monstrueux scandales, et la terre pour ne pas s'entr'ouvrir et m'engloutir toute vivante dans ses abîmes. Mais le Seigneur est plein de miséricorde et ne veut pas la mort du pécheur. Ce fut ainsi que nous arrivâmes à Jérusalem; là, mes jours se passèrent de même jusqu'à la fête, je vécus dans tous les honteux scandales du vaisseau, dans de pires peut-être, attirant dans mes piéges les étrangers et les naturels. Cependant, le saint jour de l'Élévation de la Croix venu, je me rendis dès le matin au temple, où le concours du peuple était grand. Je poussai les autres et fus poussée, et pénétrai de la sorte dans le vestibule jusqu'à la porte. Mais, ô prodige! tandis que les autres entraient, une force divine me retenait toujours et semblait vouloir m'interdire l'accès du sanctuaire, et chaque fois que je venais pour franchir le seuil à mon tour, un bras de fer s'appesantissait sur moi, tellement que je demeurai seule dans le vestibule. Alors je me retirai dans un coin, et me mis à chercher dans mon esprit la cause de ce miracle, et pourquoi je ne pouvais jouir du spectacle de cette Croix qui donne la vie. Et je descendis alors dans les abîmes de ma conscience, et de profonds soupirs s'élevèrent de ma poitrine, et mes yeux fondirent en larmes. J'aperçus dans le lieu où j'étais, tout en haut, au fond de sa niche, une image de la Mère de Dieu; et, lui tendant les bras, je m'écriai d'une voix lamentable : » Vous êtes la plus pure des vierges, et moi je suis dans la fange du péché. Ah! prenez pitié d'une malheureuse, et faites que pour mon salut je puisse adorer la croix de votre divin Fils. » Aussitôt mon âme fut apaisée, et je me mêlai à la foule du peuple. Aucune force ne me retint plus, et j'entrai dans le sanctuaire comme portée sur les flots. » C'est à ce trait de la légende que Goethe fait allusion dans ces vers :

Par la sanglante et froide pierre
Où l'on posa le saint martyr;
Par le bras qui, pour m'avertir,
Me repoussa du sanctuaire.

Alors la pécheresse se répand en actions de grâces aux pieds de la Mère de Dieu, qui vient de l'éclairer sur les scandales de sa vie, et reçoit d'elle l'avertissement de se retirer dans le désert. Elle prend trois pains dans un sac, et se rend sur les bords du Jourdain, où elle passe quarante-

Qui, du repentir généreux,
Augmentes encor les richesses;
Sainte patronne, accorde ici
A cette âme douce et ployée,
Qui s'est une fois oubliée
Sans croire qu'elle avait failli;
Accorde un pardon infini!

UNA POENITENTIUM, *autrefois nommée* GRETCHEN, *s'humiliant.*

Daigne, ô glorieuse,
Vers moi bienheureuse,
Tourner ton front propice en ce beau jour!
Celui que j'aimai sur la terre,
Libre de toute peine amère,
Est de retour.

LES ENFANTS BIENHEUREUX, *s'approchant en légers tourbillons.*

En vertu surnaturelle
Il nous passe tous déjà.
Sans doute de notre zèle,
En frère digne et fidèle,
Il nous récompensera.
Certes, nous pouvons le dire,
Aux chœurs du terrestre empire
Bientôt nous fûmes ravis;
Il a, lui, beaucoup appris,
Il va nous instruire.

LA PÉCHERESSE, *nommée autrefois* GRETCHEN.

Entouré du chœur des Esprits,
Le Novice heureux croit qu'il rêve.
Dans l'Éther, il monte, il s'élève;
Il entre à peine au paradis,
Et déjà ressemble aux Archanges.
Comme de ses terrestres langes
Il se dépouille peu à peu!
Comme en sa jeunesse première,
Il vient d'apparaître au milieu
De son vêtement de lumière!
Oh! laisse-moi, céleste Mère,
L'instruire dans le pur amour,

sept ans dans la plus âpre solitude, s'infligeant d'affreuses pénitences, et pénétrant le sens des saintes Écritures par l'inspiration divine.

Par ce terrible repentir
Qui dura, profond et sincère,
Quarante ans sans se démentir.

C'est là que saint Zosime la rencontre. Elle le supplie de ne découvrir sa retraite à qui que ce soit au monde, et de la venir visiter tous les ans. Un jour que le saint homme était assis sur les bords du Jourdain et pensait à se rendre auprès d'elle, il la vit venir à lui portée sur les eaux. Trois ans après, Zosime étant allé dans le désert, il la trouva morte, et lut enfin sur le sable son nom, qu'elle n'avait jamais voulu lui dire pendant la vie.

Par cet adieu que sur la terre
J'écrivis avant de partir.

Alors il commença de l'ensevelir. Mais la terre était dure, et ses pauvres forces allaient l'aban-

Car le rayon du nouveau jour
Éblouit déjà sa paupière!

MATER GLORIOSA.

Monte toujours plus haut vers la sphère divine;
Il te suivra, s'il te devine.

DOCTOR MARIANUS, *la face contre terre et priant.*

Cherchez ses regards sauveurs,
Pour mieux préparer vos cœurs,
Tous avec gratitude,
A recevoir les ardeurs
De la béatitude,
Et que chaque sens meilleur
Vers toi se convertisse!
Vierge, Mère, Impératrice,
Déesse, sois-nous propice
Dans ta splendeur.

CHORUS MYSTICUS.

Le Temporel, le Périssable,
N'est que symbole, n'est que fable:
L'Insuffisant arriva jusqu'ici.
L'Inexplicable
Est accompli,
L'Inénarrable!
Le FÉMININ ÉTERNEL,
Nous attire au ciel.

donner, lorsqu'il aperçut à ses côtés, étendu sur le sable, un lion puissant, et qui le regardait d'un air calme. Le vieillard alors conjura la bête fauve avec un signe de croix, et, lui ordonnant de creuser la terre avec ses ongles, ensevelit Marie. Quand ils eurent fait, le lion s'enfonça dans le désert, et Zosime retourna au cloître, et raconta tout aux frères, qui célébrèrent aussitôt les miracles de Dieu. Pour Zosime, il vécut dans le cloître jusqu'à cent ans, et s'endormit ensuite dans la paix du Seigneur.

FINIS.

ÉTUDE

SUR

LA MYSTIQUE.

Les paroles étranges du CHŒUR MYSTIQUE éveillent l'attention de l'intelligence et la conduisent de pensée en pensée jusqu'au dernier cercle de la contemplation théologique. Il y a donc un sexe chez les âmes? Quel est cet être féminin? ce *Weibliches-Wesen*, auquel Goethe attribue une si haute influence sur le développement, les tendances finales, et la transformation, non de Faust seulement, mais de l'homme? Essayons de pénétrer cette dernière énigme, profonde sans doute, explicable pourtant comme bien d'autres, dont une spéculation persévérante ne peut manquer de se rendre compte dans ce fameux second Faust, le livre aux Sept-Cachets, *Das Buch mit sieben Siegeln*, comme on dit encore en Allemagne. Elevons-nous, sur cette échelle radieuse de Jacob que Goethe nous tend, élevons-nous vers les régions supérieures où le mystère se consomme dans une atmosphère incandescente, dans cet éther si bleu, si limpide, si subtil, que la poitrine humaine le respire péniblement, et qu'il ne vivifie que les pures intelligences, pareil à ces vents du pays de Grèce dont parle M. de Humboldt, d'après un ancien scoliaste : « La statuaire a sa patrie en Grèce, parce que là soufflent les vents les plus purs et les plus subtils. Le sol de l'Attique est aride et stérile, et cette atmosphère, peu favorable aux produits de la terre, est salutaire aux âmes des Athéniens. » Lançons-nous sur la trace de Goethe, à travers ces régions au sein desquelles nous trouverons sans doute de ces contrées semblables à l'Attique, où les vents, s'ils ne conviennent pas aux plantes, sont salutaires aux âmes des Athéniens.

On ne peut s'occuper de ces questions sans penser aussitôt à Dante. L'idée seule d'un principe féminin intercédant au ciel, d'une DONNA mystique, symbole de grâce et d'amour, évoque sur-le-champ le souvenir de l'amant de Béatrix, de

ce noble esprit qu'une femme conduit à travers toutes les périodes de son développement grandiose. Ecoutez, au début de la VITA NUOVA, les paroles dans lesquelles le poëte décrit l'impression première que fit sur lui l'aspect de Béatrix : « Elle m'apparut vêtue de la plus splendide couleur, modeste et décente, ceinte de pourpre, et parée selon qu'il convenait à son jeune âge. Au même instant, je le proclame en toute vérité, l'esprit de ma vie, qui demeure dans la plus secrète chambre de mon cœur, se mit à tressaillir si violemment, que cela se manifesta d'une formidable façon dans les moindres artères ; et il prononça tout tremblant ces mots: ECCE DEUS FORTIOR ME VENIENS DOMINABITUR MIHI. Au même instant aussi, l'esprit de la sensation, qui demeure dans la chambre où tous les esprits des sens apportent leurs perceptions, commença de s'étonner puissamment, et, parlant avant tous les autres aux esprits de la face, dit ces mots: APPARUIT JAM BEATITUDO NOSTRA. »

Parcourez l'œuvre entière d'Alighieri, et dites si, dans cette magnifique succession d'idées, dans ce monde surnaturel, où le divin et le terrestre se rencontrent avec tant d'appareil et de puissance, dites si vous ne trouvez point à chaque pas l'influence irrésistible de ce principe de faiblesse et d'amour que Goethe exprimait déjà d'une façon sublime, lorsqu'il disait, bien longtemps avant de songer au chœur mystique : « Dans le plus pur de notre sein habite un désir qui tend à se donner librement, et par reconnaissance, à quelque être plus haut, plus pur, inconnu, à se dévoiler celui qu'un mystère éternel enveloppe; nous appelons cela piété. » — Or, cette piété, cette quiétude sereine, cette pure satisfaction, quand on en vient à réfléchir sur la propriété des sexes, on se demande si elle ne serait point par hasard le partage absolu, exclusif du principe féminin. Consultez les langues, ces expressions involontaires de la philosophie des peuples, et vous verrez qu'à peu d'exceptions près, toutes s'accordent là-dessus. N'est-ce point sous l'apparence féminine qu'elles produisent la plupart des éternelles idées de bien et d'amour, blondes étoiles dont la lumière baigne chastement le cœur de l'homme, et le dirige à travers les erreurs sans nombre de la vie? Prenons, par exemple, la vérité, la beauté, la décence, la grâce, la ferveur, l'inspiration; qui jamais a songé à se représenter ces idées sublimes autrement que sous le voile de flamme et l'auréole d'or, autrement que sous les traits de vierges saintes ou de mystiques dames? Et la chevalerie au moyen âge! qu'est-ce donc, sinon l'introduction dans les mœurs, la sécularisation pour ainsi dire de ce culte de la femme, de cette influence médiatrice et bienheureuse qui se personnifie en la Reine des anges, en cette Marie à la fois vierge et mère, symbole de domination intellectuelle, symbole de cette quiétude intime et profonde qui n'exhale autour d'elle que fraîcheurs et bénédictions, et s'épanche comme un baume divin sur les blessures du cœur de l'homme entraîné dans la mêlée des passions, ou sur les souffrances de la femme embarrassée dans les nécessités d'un développement inférieur; de cette quiétude toute féminine dans le plus haut sens de l'expression?

Au moyen âge, le rejeton de la souche barbare se greffe sur le tronc à moitié pourri de la civilisation gréco-romaine; aussitôt l'arbre se transforme comme par enchantement; des racines au faîte, une vie nouvelle y circule ; les bourgeons naissent ; de toutes parts de rudes touffes s'étendent, à l'ombre desquelles une régénération se prépare, une régénération qui aura pour terme la reconnaissance féminine, la chevalerie, et sa glorification dans l'œuvre des plus no-

bles poëtes, dans l'épopée de Dante, dont la voix sublime n'hésite pas à proclamer l'esprit d'une femme un être plus fort qui s'avance pour le dominer : « ECCE DEUS FORTIOR ME VENIENS DOMINABITUR MIHI. » Et, chose étrange! c'est justement dans cette époque de tumulte et d'orages où les forces de l'humanité semblent plus que jamais se porter au dehors, dans un temps où les passions émues se rencontrent journellement pour les plus effroyables catastrophes, où le torrent d'une activité qui déborde paraît devoir entraîner les dernières mœurs dans son cours, que le sens épuré de l'amour, de la véritable destination de l'individualité féminine prend naissance et donne ses plus belles fleurs de poésie! Nous parlions de Marie : — quel plus doux représentant l'abandon ineffable en Dieu, la grâce, la dévotion, l'amour, auraient-ils pu trouver? Le principe éternel que Goethe exalte au dénoûment de son poëme est partout dans l'harmonie universelle ; l'antiquité l'adore aussi, mais vaguement ; l'antiquité, dans son panthéisme incomplet, ne distingue que les instincts : le beau moral lui échappe ; elle a Cybèle, Isis, Junon, c'est-à-dire le principe de la fécondité, la MÈRE. Elle ignore la VIERGE. Pour que les deux éléments se rencontrent dans cet ÉTERNEL FÉMININ, idéal de Dante et de Goethe, il faut qu'un Dieu intervienne et que le christianisme se révèle. — Qu'on ne s'y trompe pas, c'est dans cette grâce divine, dans cette inépuisable clémence, partage de l'IDÉAL FÉMININ des temps nouveaux, que repose le secret du culte de Marie. Marie a gagné plus d'âmes au ciel que tous les membres de la Trinité catholique. Principe de douceur, d'amour, de résignation, il n'y a point de lutte à engager avec elle. Faust et don Juan peuvent abdiquer à ses pieds ; quand nous avons résisté à Dieu et aux hommes, quand nous avons tout bravé, tout insulté, tout flétri, il n'est plus qu'un dominateur capable de triompher de nous : la faiblesse ! Marie préside aux conversions ; elle entraîne à sa suite les âmes égarées à travers les ardents labyrinthes du ciel. Le moyen âge, à vrai dire, n'adore qu'elle ; au sein de sa gloire qui l'enveloppe, à peine si vous apercevez son divin Fils, qu'elle berce dans les langes de son éblouissante auréole. Ces barbares en font la rose mystique de leurs prairies, l'étoile de leur firmament ; son nom devient topaze, diamant, lis de flamme, au jardin poétique des litanies. Aujourd'hui encore n'est-elle pas le dernier refuge, la dernière religion du misérable qui a tout blasphémé ? Voyez le bandit des Abruzzes, le contrabandista espagnol, le vagabond sans foi ni loi ; devant qui s'agenouille-t-il? à qui vient-il porter son hommage ou ses fleurs? Superstition, dites-vous. Non, mais vague pressentiment d'une mansuétude ineffable, d'une autorité médiatrice qui s'interpose entre le crime et le châtiment ; attraction irrésistible du principe féminin avec lequel il entre en rapport par un reste d'amour, impérissable clarté qui tremble encore au fond des consciences les plus envahies de ténèbres.

Elle est l'idée et la forme nouvelle, elle est tout ; sans elle vous n'avez point d'art, vous n'avez ni Dante, ni Raphaël, ni Dürer. Puisque nous venons de prononcer le nom du peintre allemand, disons notre pensée à son égard. Dürer est le seul qui ait compris le sens mystique de la Vierge chrétienne, le seul qui se soit efforcé de rendre le double principe de vie et d'amour incarné dans cette nature idéale. Le divin Raphaël, tout imbu de la tradition antique, possède sur le beau dans l'art d'ineffables secrets que le peintre de Nüremberg ignore ; mais si vous laissez un moment la ligne pour l'idée ; si, rapprochant ces deux émanations d'un même type, vous vous attachez à découvrir laquelle a conservé les

plus vives senteurs du mysticisme originel, nul doute que vous n'inclinez vers Dürer. Ici se manifeste ouvertement l'influence du génie du Nord, moins préoccupé, comme on sait, de la forme que de l'idée, de l'être extérieur que du sens qui se cache dessous. La Vierge de Raphaël a plus de grâce, d'harmonie et de beauté; celle d'Albert, plus d'existence réelle, de signification, comme on dit en Allemagne; l'une est l'idéal de la femme, l'autre est le Verbe. Encore une fois, nous ne discutons pas ici la question d'art; nous ne sommes point assez épris du paradoxe pour vouloir prouver que Dürer est un plus grand peintre que Raphaël, à Dieu ne plaise! Ce que nous soutenons seulement, ce qu'on ne saurait nous contester, c'est que le peintre de Nüremberg est allé plus avant dans l'interprétation de l'idée nouvelle. Les Allemands réfléchissent et combinent, les Italiens chantent: l'harmonie au Nord, la mélodie au Sud. Cette idée du christianisme, ce double principe, Dürer est le seul qui l'ait compris dans cette royale femme que des anges et des enfants entourent au sein d'une prairie harmonieuse. Il n'y a pas jusqu'à ces détails minutieux reproduits partout dans ses tableaux avec une naïveté si charmante, qui n'aient leur intention bien évidente. Comment, en effet, se méprendre sur le sens de ces beaux lis épanouis, de ces petits ruisseaux dans les herbes en fleur, de ces lézards, de ces couleuvres, de ces lapins amoureux qui foisonnent, de toute cette opulente nature dont les artistes italiens semblent ne pas tenir compte, et que le peintre allemand groupe avec tant de soin autour de la Vierge-Mère, du principe d'amour et de vie, du FÉMININ ÉTERNEL, comme dit Goethe?

On l'aura remarqué, la rudesse des mœurs, l'âpreté sauvage du climat, loin d'être des obstacles à ce culte d'un IDÉAL FÉMININ, deviennent chez les peuples des conditions qui le favorisent. Ici encore apparaît dans toute sa vigueur la loi souveraine des contrastes. Pour que l'âme entraînée dans le torrent de la vie, l'âme qu'une activité fatale éperonne, soit attirée irrésistiblement par cette force douce et profonde qui repose dans le calme d'une béatitude sereine, il faut bien que celle-ci ait en elle comme une mystérieuse faiblesse, comme un vague sentiment d'indulgence préconçue pour cette passion énergique et puissante qui tend vers elle à travers le trouble et la mêlée. Du reste, ce principe, dont la vierge chrétienne est l'idéal suprême, n'existe-t-il pas sur la terre? chacun ne l'a-t-il pas rencontré dans sa vie? Vous le reconnaissez tous, et lui rendez hommage incessamment dans la personne de quelque femme élevée et supérieure qui vous attire et vous domine, malgré vous quelquefois, presque toujours à votre insu; à qui rien ne résiste dans sa sphère d'activité, qui règne en même temps sur l'homme hautain que le joug impatiente, et sur la femme d'un développement moins avancé, d'une nature moins complète; et cela sans effort et sans brigue, par un sourire des lèvres, un air du visage, par l'indicible émanation de sa présence; être harmonieux qui, sans éveiller jamais les passions, les apaise, les modère ou les dompte; et devant lequel il faut s'écrier avec Épiménide: « La force douce est grande. »

Maintenant Goethe, qui vécut toujours au sein d'une société de nobles femmes, et se tenant loin de l'amour en tant que passion capable de le distraire des travaux de sa pensée, n'en savoura que mieux les douceurs honnêtes de l'intimité; Goethe ne pouvait méconnaître l'influence puissante qu'a de tout temps exercée l'individualité de la femme sur le développement de l'humanité. Et dans cet œuvre d'un demi-siècle, dans cette étude si vaste et si pro-

fonde d'une âme que le mouvement dévore, d'une âme en travail incessant de lutte et de transformation, l'action féminine devait nécessairement occuper une place marquée. Recherchons maintenant de quelle manière cette action se révèle dans *Faust*, et comment elle arrive à ses fins.

Et d'abord étudions la cause, comme dit Shakspere ; tâchons de nous rendre compte de ce trouble incessant de Faust, de cet état de misère et de désespoir dans lequel il nous apparaît dès le début du poëme ; tâchons de nous expliquer cette tristesse immense qui dévore l'humanité dans cet esprit puissant. Car Faust, c'est l'humanité ; qui en doute ? L'allégorie commence avec la pièce ; allégorie profonde, auprès de laquelle toutes celles que nous avons rencontrées depuis ne sont que fantaisies charmantes et jeux d'esprit ; d'autant plus réelle qu'elle ne doit rien aux combinaisons ingénieuses de l'art, au caprice du moment ; d'autant plus vivante qu'elle est pour ainsi dire involontaire chez le poëte. Ici nous nous arrêtons pour citer les paroles de l'apôtre, ces splendides paroles que Goethe incruste comme autant de topazes et de saphirs à la croix mystique de son édifice, et qui d'en haut rayonnent à flots de lumière sur les points les plus obscurs et les plus ténébreux : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et le langage des anges mêmes, si je n'ai point l'amour, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante ; et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes choses ; quand j'aurais encore toute la foi possible, jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai point l'amour, je ne suis rien ; et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point l'amour, tout cela ne me sert de rien. L'amour est *patiente*, *elle* est *douce* et *bienfaisante ;* l'amour n'est point envieuse ; elle n'est point tumultueuse et précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point dédaigneuse, et ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne s'aigrit point, *non irritatur*. »

Et c'est justement cette amour, ineffable source de toute paix intérieure, de bonheur, c'est cette amour qui manque à Faust au milieu des innombrables choses qu'il possède. De là sa misère. Faust, ainsi qu'on se le figure, doué d'un esprit de feu, d'un génie productif sous plus d'un rapport, a grandi parmi les livres et les parchemins, où sa jeunesse s'est consumée dans l'atmosphère humide et sombre des salles d'étude, au lieu de se développer au soleil, en plein air, dans le commerce des jeunes hommes et des belles filles. L'abstrait, ou plutôt l'abstrus de l'école offusque son cerveau ; et pour diversion à cette activité gourmande de la tête, pour contre-poids nécessaire, il n'a rien dans le cœur, rien de cette vie concrète, fraîche et rayonnante de la vie humaine, en un mot. Son esprit a fini par évoquer autour de lui un monde, un chaos de connaissances, de sensations, de formes ; connaissances sans application salutaire, sensations qui ne mènent qu'au désespoir, formes inertes où manque la pulsation vitale, la chaleur :

Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se serre avec angoisse dans ta poitrine ? pourquoi une douleur inexplicable arrête en toi toute pulsation vitale, toi qui dans la fumée et dans la moisissure, au lieu de la nature vivante au sein de laquelle Dieu créa les hommes, n'as autour de toi que squelettes d'animaux et ossements humains ?

Ce cri d'angoisse que Faust pousse du fond de ses entrailles nous est un garant

infaillible de l'élévation de sa nature. Il sent le vide infini de son existence ; une ardeur spontanée, un désir inconnu l'entraînent tout d'abord vers un état dont il ne peut se rendre compte encore. Dès la première scène, les caractères se dessinent ; le génie et la sottise, le sens supérieur et le sens bourgeoïs, Faust et Wagner, se trouvent en présence, et l'irréconciliable contraste se manifeste par l'agitation inquiète, le doute affreux, la misère de l'un et la sérénité pacifique de l'autre. Le sens vulgaire s'accommode à merveille d'une condition vulgaire ; l'esprit bourgeois se complaît dans la médiocrité ; il s'y prélasse sans que jamais une plus haute inspiration vienne le distraire de sa bénévole quiétude. Il n'en est pas ainsi des nobles natures : l'insuffisance de l'existence ne saurait les satisfaire ; elles sentent l'imperfection de leur développement ; elles en souffrent jusqu'à en mourir, et ce martyre douloureux est presque toujours la cuve où s'élabore l'espérance et le pressentiment d'un état plus pur et plus digne. Lorsque le drame s'ouvre, cette espérance est loin de s'être révélée à Faust :

Il veut du ciel les plus belles étoiles, et de la terre chaque sublime volupté, et, de loin comme de près, rien ne saurait apaiser l'insatiable aspiration de sa poitrine.

Maintenant, si cette amour de Dieu et des hommes, si cette amour intime et profonde est le seul port de salut où puisse se réfugier cette âme incessamment ballottée entre toutes les tempêtes du désespoir, comment Faust atteindra-t-il ce port ? quelle main dirigera le gouvernail ? quel vent favorable enflera la voile ? — Ici encore les souvenirs de la VITA NUOVA nous reviennent à l'esprit, et s'il nous fallait trouver la solution de ces mystères, nous la chercherions dans ce grand livre où se révèlent à chaque page tant de phénomènes obscurs de la conscience humaine.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on comprendra que cette amour dont nous parlons est ce qu'il y a au monde de plus opposé à toute espèce d'égoïsme, quel qu'il soit, et que si l'homme n'y atteint que si rarement et si péniblement, c'est que sa personnalité l'en empêche. Il faut donc qu'il dépouille le sens individuel, qu'il en sorte, qu'il se place pour ainsi dire en dehors de lui-même, pour se retrouver dans un objet plus pur, dans une nature plus complète ; il faut qu'il brise le lien qui l'attache à lui-même et voile à son âme les délices d'une contemplation plus haute. — Il le faut ; en même temps se fait sentir ici la nécessité d'une intervention supérieure. Le bouton ne brisera son enveloppe, la fleur ne s'ouvrira dans sa gloire qu'à la condition qu'un rayon de soleil descendra du ciel pour hâter le phénomène de l'épanouissement. L'action souveraine d'une apparition dominatrice, et devant laquelle tout sentiment d'égoïsme s'efface, est donc indispensable ici. Gardons-nous d'oublier jamais ces paroles de Dante, prosterné devant Béatrix : ECCE DEUS FORTIOR ME VENIENS DOMINABITUR MIHI. » Bien entendu que la manière dont l'âme épouvantée, émue dans ses profondeurs, détachée presque d'elle-même, se développe ensuite sous cette influence supérieure, varie à l'infini, selon chaque individualité.

Le développement de l'idée d'amour, tel qu'il s'accomplit chez l'homme, tel que Goethe le comprend dans son poëme, me semble un développement fatal, un développement qu'on pourrait presque appeler organique. Si j'étais peintre d'allégories, d'arabesques, et si je voulais enluminer quelque mystique parchemin d'une vignette en harmonie avec le texte, je représenterais le développement dont nous parlons sous la forme d'un arbre, d'un arbre puissant, étrange,

mystérieux, sorti d'une invisible semence. La semence se partage entre les racines et les feuilles radicales enfouies sous terre; là travaille dans sa délicatesse extrême le germe de la tige ascendante. La végétation se fait, d'heure en heure, plus hardie, plus variée, plus riche; d'abord les rameaux tout verdoyants de feuilles tendres, puis les fleurs d'azur, puis les fruits de pourpre et d'or; et tout en haut, dominant le faîte le plus élevé de l'arbre, la rose mystique, point suprême de l'épanouissement général, la fleur sans étamine, au-dessus de laquelle, — semblable à ces lueurs que la fille de Linnée voyait jaillir du lis de feu, — rayonne une étoile incandescente, symbole de l'idée éternelle, de l'idée incessamment levée au-dessus des agitations de la vie.—De même l'amour, en travail de croissance, en état d'épuration, va de métamorphose en métamorphose, jusqu'à ce qu'enfin, semblable à cet arbre merveilleux, elle unisse à l'apogée de son développement le ciel et la terre par ses rameaux, qui plongent dans le sol et s'y nourrissent, et par l'étoile mystique de cette amour en Dieu, qui relève des mystères les plus profonds de l'âme.

Comme tout cela est admirablement compris dans l'œuvre de Goethe! Le principe du mal, tout en travaillant à la perte de Faust, lui fournit involontairement un moyen infaillible de salut. Tandis que Méphistophélès s'efforce d'irriter les désirs sensuels, il ne se doute pas que les germes qu'il dépose dans la poitrine de Faust contiennent aussi les éléments d'une rédemption éternelle. Au moment où Faust met le pied dans la chambre de Marguerite, un monde nouveau se révèle à lui; son âme s'épanouit et se dilate à cette atmosphère de candeur et de virginité. Lui, le vagabond, le maudit, lui partout à l'étroit sur la terre, il respire, il s'apaise; pour la première fois, le sentiment d'un bonheur infini le pénètre, et c'est dans cet espace borné que la révélation s'opère :

Salut, doux crépuscule, ô suave lumière,
Qui de tes purs rayons dores ce sanctuaire !
Saisis mon cœur enfin, douce peine d'amour,
Qui vis en languissant de la tiède rosée
De l'espoir. — Comme ici tout respire à l'entour
Un sentiment de calme et d'ordre, une pensée
De frais contentement! En cette pauvreté,
Que d'abondance, ô Dieu! que de félicité
Dans ce cachot ! . . . .

Mais ce sentiment ressemble à ces premiers soleils d'avril lorsque l'atmosphère n'est pas encore faite à l'intensité de la chaleur; les émanations de la terre se condensent en épais nuages où s'élaborent les explosions électriques, et bientôt le givre et la neige ramènent les froides impressions de l'hiver. Ainsi de Faust. Sa liaison avec Marguerite ne saurait provoquer chez lui une métamorphose accomplie. Cette créature douce et charmante, pleine de grâce et d'ingénuité enfantine, qui, par les trésors de l'âme et les richesses de sa conscience, l'emporte de beaucoup sur Faust, demeure, au point de vue intellectuel, dans une sphère trop inférieure pour pouvoir exercer sur lui une action définitive. De nouveaux horizons viennent de s'ouvrir aux yeux de Faust. Son regard a plongé dans des régions jusque-là étrangères. Mais il en est de ce regard unique comme du coup d'œil furtif que le voyageur égaré sur le haut d'une montagne jette dans la vallée en fleurs, à travers une mer orageuse de nuées qui ne se déchire un moment que pour se refermer aussitôt, plus épaisse et plus sombre. Bientôt l'impulsion fatale,

inexorable, de son être, l'entraîne de nouveau. La douce apparition dont une idée d'amour consacre à jamais l'existence, est saisie par le tourbillon qui l'enveloppe et la brise, du moins quant au temps. Faust s'aperçoit qu'il n'en peut être autrement, et s'écrie au désespoir :

Viens, démon, m'abréger le temps de l'angoisse! que son destin s'écroule sur moi, et que je l'entraîne avec moi dans l'abîme!

Et ces paroles s'accomplissent ! En vain il s'efforce de porter secours à sa manière là où désormais il n'y a plus rien à sauver. Le coup tombe. Foudroyé par cette épouvantable catastrophe, une désolation sincère et profonde le pénètre ; et comme dans la vie physique d'importants développements organiques résultent souvent d'un état de maladie et de crise, sa douleur morale l'étend sur le carreau ; douleur immense, où viendraient échouer toutes les forces humaines, et dont la cure réclame l'intervention d'une grâce plus haute.

En effet, la grâce divine laisse tomber un de ses rayons sur l'athlète abattu dans l'herbe ; elle évoque autour de lui les Esprits des rosées, et, sous les traits d'Ariel, leur donne à son égard de salutaires instructions :

Tempérez les ardeurs de son âme inquiète,
Du reproche cruel éloignez l'affreux dard
Qui brûle et qui déchire, — et de sa conscience
Balayez les terreurs de l'humaine existence!

Maintenant, si l'on nous demandait pourquoi cet homme terrassé se relève, pourquoi Faust en rappelle si hardiment de la chute à l'action, à la vie, lorsque tant d'autres, en pareil cas, demeurent anéantis sans retour, nous dirions que c'est là tout simplement un mystère dont il faut chercher l'explication dans les paroles de l'apôtre, dans cette ineffable miséricorde de Dieu dont parle saint Paul : « Il prend en pitié qui il lui plaît. » D'ailleurs, si l'on y réfléchit, toute bénédiction, toute force, toute chose vivifiante et lumineuse ne découle-t-elle pas de la grâce dans le monde éthéré où cette discussion nous transporte? Prenez ce qu'il y a de plus pur et de plus sacré, ce que chacun admire et glorifie, le développement d'une conscience immaculée : qu'est-ce autre chose, après tout, sinon la grâce échue en partage à cette âme de marcher sans trouble à son but éternel et de s'élever à la vérité, libre de toute influence funeste, dans la plénitude de la foi et la santé de l'être intérieur?

Ainsi, peu à peu, cet homme abattu par sa propre faute renaît à la lumière ; une vie plus variée, plus riche l'enveloppe, élargissant le cercle de ses idées et de ses perceptions, jusqu'au moment où l'Empereur en vient à demander la conjuration d'Hélène. — Ici commence une métamorphose nouvelle. — Faust, étonné, comprend que la puissance du principe fâcheux dont il s'est acquis les services ne peut suffire désormais ; il comprend qu'il s'agit de pénétrer dans les profondeurs intellectuelles, sans réalité, dans le royaume des types de tout être avant toute existence sensible, dans le royaume des idées de Platon ; et que s'il veut se rendre compte de cette apparition sublime, que dis-je ! l'évoquer, il faut qu'il s'approprie l'idée du beau, et s'identifie avec elle. — Les choses ont leur cours. — Mais selon le précepte de Platon, qui dit que toute philosophie doit commencer par l'étonnement, un frisson mystérieux, frisson d'étonnement et de stupeur, saisit Faust, qui, loin d'en méconnaître le sens, s'écrie avec transport :

Le saisissement est la meilleure partie de l'humanité; si cher que le monde fasse payer à l'homme le sentiment, SAISI, il sent à fond l'immensité du prodige.

Ainsi préparée, l'apparition a lieu, l'idée du beau se manifeste sous la forme classique d'Hélène; car, on le sait, l'antiquité grecque est, dans la vie de l'humanité, la période où L'IDÉE de BEAUTÉ s'incorpore; comme plus tard, au temps du christianisme, L'IDÉE de MISÉRICORDE et D'AMOUR, le VERBE; comme il est peut-être réservé désormais à L'IDÉE de VÉRITÉ pure de se révéler dans une troisième période et de se développer aux yeux de tous.

Pour la première fois Faust éprouve, non plus le charme, mais la force, la puissance, la domination souveraine de la Beauté; cette idée grandiose, en entrant dans la vie, agit sur lui comme la foudre; il se sent, pour la première fois, embrasé d'une passion effervescente qui l'entraîne, non plus vers un objet inférieur ou même égal à lui, mais vers quelque chose de sublime et de divin. Cet amour d'un objet supérieur, inaccessible, ce sentiment qui ne manque jamais de développer chez l'homme les plus hautes facultés, le saisit de toute sa puissance, et sur-le-champ, une époque nouvelle s'ouvre. — Foudroyé d'abord par sa tentative sacrilége de faire descendre l'idéal, le sublime, dans le cercle de la vie commune, il revient à la charge, il met le pied sur le sol antique, et comprend, dans le paroxysme de la passion, que ce n'est qu'au sein d'une existence poétique qu'il est donné à l'homme d'évoquer la pure apparition de l'idée de beauté et de se confondre en elle. — De là le mystérieux hyménée. De cette union avec la Beauté, union qui ne laisse pas d'avoir trait à la productivité intellectuelle, sort un génie poétique, un être tout amour et tout feu, que l'impatience, l'emportement de sa nature, son ardeur effrénée, héritage du père, vont consumer au début de sa course. A peine l'esprit de Faust a-t-il trouvé le calme dans la possession entière de la Beauté, que d'autres métamorphoses l'attendent, et nous entendons Hélène s'écrier avant de disparaître :

Une antique parole se justifie, hélas! par mon exemple. Le Bonheur et la Beauté ne restent pas longtemps unis ensemble; le lien de la vie comme de l'amour est brisé; je les déplore, et leur dis un douloureux adieu.

De la magnifique apparition Faust ne retient que le voile, nuage éthéré qui porte à la contemplation de la nature, plus calme, plus dispos, transfiguré, l'homme dont le développement vient de s'épanouir sous l'influence de L'ÊTRE FÉMININ. En effet, appliquons-nous à nous rendre compte de sa direction nouvelle, et nous verrons que ses rapports avec Hélène ont eu pour résultat immédiat le réveil dans l'âme de Faust de cette aspiration vers une activité pratique, militante, ininterrompue, jalouse de s'exercer dans les choses de la vie humaine; ne l'entendons-nous pas, lui, l'homme de la pensée et de la contemplation intérieure, lui à qui toute activité tournée en dehors répugnait si profondément, ne l'entendons-nous pas s'écrier désormais :

Le cercle de ce monde offre encore de l'espace pour les grandes actions. Quelque chose de sublime doit s'accomplir; je me sens en force pour une audacieuse tentative: je veux me conquérir le pouvoir, la propriété : l'action est tout; la gloire, rien!

Cependant, à tout prendre, cette activité n'est encore que soif de mouvement, fièvre chaude, expansion égoïste qui n'a d'autre but que lui-même; le trouble originel règne encore dans son âme jusqu'au moment où, — semblable à ces

rayons de feu qui percent aux heures de l'occident le ciel tout noir et obscurci de nuages, — éclate en sa conscience épouvantée à l'approche du soleil, le pressentiment de l'autre idée du royaume divin, le pressentiment de L'IDÉE du BIEN. L'amour, qui d'abord s'est enflammée chez lui pour le BEAU, s'enflamme cette fois pour le BIEN. Un désir énergique de porter secours à l'humanité, de fonder le salut et le bonheur de toute une peuplade, anime et passionne son être ; la volupté de l'amour sociale, de l'amour véritable, embrase sa poitrine, et, dans un enthousiasme précurseur de l'extase éternelle, il se répand en ces magnifiques paroles :

Là serait la plus haute conquête ! J'ouvre des espaces à des millions d'hommes pour qu'ils y viennent habiter, non dans la sécurité, sans doute, mais dans la libre activité de l'existence. Des campagnes vertes, fécondes, l'homme et les troupeaux à l'aise sur le nouveau sol, s'installent le long de la colline où se rue une population hardie, industrieuse. . . . .

. . . .

Oui, je me sens voué tout entier à cette idée, fin dernière de toute sagesse : celui-là seul est digne de la liberté comme de la vie, qui sait chaque jour se la conquérir. De la sorte, au milieu des dangers qui l'environnent, l'enfant, l'homme, le vieillard, passent vaillamment leurs années. Que ne puis-je voir une activité semblable, vivre sur un sol libre, au sein d'un peuple libre ! Alors je dirais au moment : Attarde-toi, tu es si beau ! La trace de mes jours terrestres ne peut s'engloutir dans l'Œone. — Dans le pressentiment d'une telle félicité sublime, je goûte maintenant l'heure ineffable.

Mais ce moment est aussi le dernier de son existence terrestre, le moment de sa mort !

On se demande comment il se fait que cette organisation ne s'élève pas plus haut que le pressentiment de l'amour sociale, comment il se fait qu'il ne lui soit donné qu'au delà des limites de cette vie d'atteindre cette activité souveraine et de la mettre en œuvre. Il y aurait bien quelque chose à dire là-dessus, mais une discussion semblable nous entraînerait sans doute trop avant dans le domaine de la théologie, et le lecteur nous saura gré de ne pas insister davantage. Contentons-nous d'émettre ici nos idées sur le développement ultérieur du personnage, sur ce développement suprême, le plus beau entre tous, qui, selon que le poëte l'a voulu, se laisse pressentir au moment où Faust subit la métamorphose de la mort. Là, en effet, s'ouvre une nouvelle période dans laquelle l'existence de L'ÊTRE IDÉAL FÉMININ ne pouvait manquer de jouer un rôle solennel.

Ici commence le mystère. Je comparerais volontiers cette partie du *Faust* à quelqu'un de ces anciens livres de chorals pour l'orgue, où le compositeur se contente de noter la marche de la mélodie, laissant à l'organiste le soin d'improviser l'harmonie et les variations selon son propre génie et selon les connaissances qui résident en lui des lois du contre-point et des ressources de son art. — En effet, celui dont l'intelligence ne surprend pas la vie chez ces pieux anachorètes, la vie plus palpitante encore dans ces cavernes granitiques que dans les peintures du Campo-Santo de Pise ; celui qui ne saisit pas dans toutes ses transfigurations ultérieures l'idée d'une personnalité envolée aux sphères de l'esprit, qui ne comprend pas qu'une idée, une monade, après avoir rejeté la forme accidentelle, puisse commencer une autre vie, et revêtir, auréole échappée à la mort, un nouvel état dans lequel les épreuves de l'existence accomplie n'apparaissent plus (toute conscience antérieure étant effacée) que comme de laborieux acheminements vers le bien ; — celui-là est un organiste vulgaire et qui fera bien de se tenir loin du choral de Goethe ; car dans cette conception extraordinaire, unique sans doute

depuis le *Paradis* de Dante, il ne verrait, lui, qu'un tissu de formes arbitraires, abstruses, et ne s'élèverait jamais à la contemplation de ce magnifique spectacle.

Au contraire, celui que l'étoile de poésie, l'étoile sonore illumine, celui qui saura évoquer dans sa pensée la symphonie glorieuse contenue dans le texte de Goethe, celui-là verra tout un monde éthéré s'ouvrir à lui, celui-là plongera dans le mystère de chaque vision, et comprendra le sens des Enfants Bienheureux et la portée que Goethe donne à la transmission entre leurs mains de la partie immortelle de Faust :

Nous recevons avec joie
Cette chrysalide en proie
A son travail glorieux.
C'est un gage précieux
Que votre amour nous envoie.
Délivrez-le des flocons
Qui l'environnent encore ;
Déjà la céleste aurore
L'éclaire de ses rayons.

Cependant un principe manque là encore, principe supérieur dont l'influence bien connue doit attirer l'âme vers un développement plus pur, plus spontané, plus individuel. — Une vision nouvelle commence :

Mais dans la nuée en flammes
J'aperçois de saintes femmes
Qui vont au ciel ;
J'en vois une qui rayonne
Au milieu, sous sa couronne
D'astres en fleur :
C'est la Patronne divine,
La Reine, je le devine
A sa splendeur.

Et maintenant voici venir au sein des plus hautes régions, dans la lumière la plus pure, glorieux et transfiguré, cet être dont l'innocence et la candeur paisible éveillèrent chez Faust, pour la première fois, le pressentiment de la satisfaction suprême, cet être qui ne faillit que par amour, et dont l'amour racheta la faute. — Et quand on y réfléchit, n'était-ce point à cet être jadis nommé Gretchen, — qui déjà dans la vie terrestre possédait plus de vraie science que le docteur dans sa fastueuse érudition, qu'il appartenait de conduire, comme Béatrix Dante, la personnalité de Faust en travail de transformation, vers la dernière de ces trois idées primordiales : BEAUTÉ, BONTÉ, VÉRITÉ, vers la connaissance de la vérité divine et suprême ? d'autant mieux que Marguerite, en tant que FÉMININ épuré, glorieux, éternel, est le symbole de cette amour sans l'opération de laquelle l'homme, dans le domaine de l'art, de la science ou de la vie, ne saurait accomplir rien de remarquable ou d'imposant, non plus que s'élever à l'intelligence de l'idée de Dieu.

Ineffable sympathie ! ascension éternelle ! Marguerite attire Faust ; la Vierge Marie, la Reine des Anges, attire Marguerite :

Monte toujours plus haut vers la sphère divine,
Il te suivra, s'il te devine.

Échelle de Jacob, échelle d'amour!

On le voit, tout le secret de l'énigme, s'il y a énigme, est dans ce mot d'AMOUR, dans ce Verbe qui plane avec MATER GLORIOSA aux plus pures régions de l'air. Si vous avez cette révélation, vous êtes initié. Il n'en faut pas davantage pour s'élever sur la trace du poëte, et le suivre à travers les divagations lumineuses jusqu'à ce chœur mystique, dernière topaze placée si haut dans la vapeur et le bleu, et dont l'œil de l'intelligence, accoutumé par degrés, aborde sans être ébloui la transparence incandescente.

Essayons, en terminant, d'analyser mot pour mot ce chœur mystique, expression de l'œuvre tout entière, mystérieuse et dernière essence de ce magnifique Lotus qui s'est épanoui de nos jours sur le Rhin, et qu'on nomme le poëme de Faust. — ALLES VERGÄNGLICHE (*tout ce qui passe*) ; la vie, l'action humaine, la terre avec ses voluptés n'est qu'un SYMBOLE (*ein Gleichniss*), une image de la toute-puissance divine, de l'amour et de la fécondation universelles. L'homme a beau se creuser l'esprit, tous ses efforts n'aboutissent qu'à des résultats qui ne sauraient le satisfaire, qu'à l'INSUFFISANT (*das Unzulängliche*). La nature et la vie ne peuvent conduire à la certitude ; le symbole nous élève jusqu'à l'entité philosophique, jusqu'au souverain bien, à Dieu. L'INÉNARRABLE (*das Unbeschreibliche*), l'union de l'âme avec Dieu, le dernier but de toute activité, est atteint ; ce que l'intelligence ne peut comprendre, ce que la langue ne peut exprimer vient de s'accomplir par un miracle et par l'effet de cette amour dont le FÉMININ SUPRÊME (DAS EWIG-WEIBLICHE) est l'auguste symbole, de cette amour qui seule peut conduire l'homme à la plénitude de l'être, à l'intelligence complète des idées de BEAUTÉ, de BONTÉ, de VÉRITÉ, qui seule développe en nous le sentiment de l'harmonie, et nous fait voir dans la création ce magnifique spectacle, cette divine Comédie dont le Seigneur parle aux Archanges dans le prologue.





TROISIÈME PARTIE.

PARALIPOMÈNES.

Cette troisième partie sert, dans la pensée de Goethe, de complément aux deux autres : c'est là moins un livre qu'un appendice. Ces fragments, composés pour la plupart à bâtons rompus, se rattachent chacun à quelque scène importante du grand œuvre, qu'ils développent et commentent. En ce sens, les lecteurs sérieux nous sauront gré d'avoir découvert ces *Paralipomènes*, dernier mot de Goethe sur *Faust*, et dont on avait jusqu'à présent ignoré même l'existence. Cet esprit de suite et d'ordre, cette persévérance immuable dans l'idée, qui sont les éminentes qualités du génie de Goethe, ont atteint, comme on le sait, leur dernier terme dans la confection du poëme de *Faust*; c'est bien là l'œuvre de Goethe, l'élaboration de toute sa vie. Lorsqu'il s'agit de *Faust*, Goethe ne se contente plus de faire, il veut parfaire, comme on disait au temps de Charles IX : de là ces fragments ajoutés, ces idées explétives, ces notes au crayon en marge d'une scène. On remarquera les développements donnés au caractère de Méphistophélès, le personnage auquel Goethe revient toujours avec le plus de complaisance, et cette phrase où le diable finit par rougir de lui-même et se désavouer en tant qu'Esprit du mal. Nous appellerons aussi l'attention du lecteur sur la scène de la conférence, ébauche où la vie universitaire en Allemagne est touchée à si grands traits, sur l'exécution fantastique de Marguerite au Brocken. Le

titre de *Paralipomènes* que Goethe donne à cette partie vient de la Bible. C'est un fait, du reste, assez curieux, que cette préoccupation de l'Ancien et du Nouveau Testament qui règne dans le *Faust*, dans le second livre surtout. Les réminiscences abondent à tout instant, les allusions renaissent d'elles-mêmes. L'intention de Goethe se laisse deviner. La forme éternelle des livres saints consacre ici l'esprit des temps nouveaux. Nous appelions, dans notre Essai, *le Poëme de Faust* l'Évangile du panthéisme; c'est la Bible que nous aurions dû dire.

LE CABINET D'ÉTUDE DE FAUST.

Méphistophélès. Pourvu que tu sois doué à l'extérieur, tout s'empressera vers toi; un garçon qui n'a pas son grain de vanité peut aller se pendre sur l'heure.

Méphistophélès. Voyez, d'après moi, comment on se présente chez les gens : suis-je galamment troussé, aussitôt tous les cœurs de venir à ma rencontre; je ris, chacun rit avec moi. Suivez mon exemple, ne vous en fiez qu'à vous-même, et croyez qu'il y a quelque chose à tenter ici; car les femmes, au besoin, pardonnent qu'on leur manque de respect, pourvu qu'on y mette des formes. Foin des baguettes enchantées et des mandragores! la meilleure magie est dans la bonne humeur; si je suis d'accord avec tous, je ne vois pas ce qu'on peut prendre en mal. A l'œuvre donc, et n'hésitons pas; les préparatifs me répugnent.

CONFÉRENCE.

La moitié du chœur. L'autre moitié. Tutti des Étudiants exprimant l'état des choses. Presse, tumulte, flux et reflux d'assistants.

Wagner, opposant. — Il fait une révérence. Voix isolées. Le Recteur au Pédelle[1]. Les Pédelles commandent le silence.

L'Étudiant voyageur s'avance. Il critique l'assemblée. Voix des Étudiants, en partie, en chœur. Le chœur bafoue le répondant. Celui-ci se désiste.

Faust — prend la parole, attaque sa vantardise. Le somme d'articuler.

1 Surveillant d'université.

Méphistophélès le fait, mais tombe aussitôt dans le panégyrique du vagabondage, et de l'expérience qui en résulte.

Chœur, en partie.

Faust. — Description défavorable du vagabond.

Chœur, en partie.

Méphistophélès. — Connaissances qui manquent aux savants de l'école.

Faust. — γνωθι σεαυτον dans le beau sens. Il somme son adversaire de poser des questions sur l'expérience, se chargeant, lui, Faust, de répondre à toutes.

Méphistophélès. — Les glaciers. Le feu de Bologne. Fata Morgana. L'animal. L'homme.

Faust — riposte par cette question : Où existe le miroir créateur?

Méphistophélès — fait une révérence. La réponse à une autre fois.

Faust — ferme la séance. Congédie son monde.

Chœur. Majorité et minorité des auditeurs.

Wagner. — Sa sollicitude. Une idée le travaille. Les Esprits pourraient bien révéler ce que l'homme croit ne dire qu'à lui-même.

AUDITOIRE.

CONFÉRENCE.

Étudiants, *du dedans*. Laissez-nous sortir ! nous n'avons pas mangé. Celui qui parle oublie de boire et de manger ; celui qui doit écouter finit par s'épuiser.

Étudiants, *du dehors*. Laissez-nous entrer, nous venons de jouer des mâchoires ; la communauté nous a repus. Laissez-nous entrer, nous voulons digérer ici ; le vin nous manque, et l'esprit est ici.

L'Étudiant voyageur. Sortir ! entrer ! Eh ! pas tant de tapage ! Que vous pressez-vous sur ce seuil ? Ici au dehors faites place, laissez sortir ceux qui sont dedans, puis vous occuperez la salle vide.

Étudiants. Celui-là est de l'espèce vagabonde. Il beugle, mais au fond il n'a pas tort.

Méphistophélès. Qui parle de doute ? que je l'entende ! Quand on veut douter on n'enseigne pas ; quand on veut enseigner on accorde quelque chose.

Méphistophélès. Fais ton profit une bonne fois de cet aphorisme, le plus sage de tous : Il n'y a pas de secret pour toi dans le total, mais il y en a un grand dans les fractions.

RUE.

Méphistophélès. Le jeune maître n'est, à vrai dire, pas facile à mener; mais, en gouverneur expérimenté, on doit tenir son gibier. Quant à moi, rien ne m'affecte plus ; je le laisse aller à son caprice pourvu que je puisse faire au mien. Je crie beaucoup et le laisse agir. S'il arrive une affaire par trop extravagante, je mets en avant ma sagesse, et je l'en tire par les cheveux. Mais en même temps qu'on répare le mal, on donne sujet à des folies nouvelles.

NUIT DE WALPÜRGIS.

MONTAGNES DU HARZ.

Faust. A mesure qu'on avance vers le nord, on trouve plus de suie et de sorcières.

Méphistophélès. De la musique ici ! et quand ce ne serait qu'une cornemuse ! Nous sommes comme plus d'un noble compère, nous avons beaucoup d'appétit et peu de goût.

Méphistophélès. Le cher virtuose de Hameln, mon vieil ami ! cet excellent preneur de rats ! comment cela va-t-il?...

Le preneur de rats de Hameln. Très-bien, pour vous servir ; vous voyez un homme bien nourri, patron de douze vierges philanthropes, en outre...

MONTAGNE DU HARZ.

RÉGION SUPÉRIEURE.

Après l'intermède. Solitude. Vide. Éclats de trompettes. Éclairs. Tonnerre d'en haut. Trombes de feu. Fumée horrible. Un roc en sort d'un jet. Peuple immense à l'entour. Obstacle. Moyen de

se faire jour à travers la foule. Danger. Cris. Chant. Ils sont dans le cercle le plus proche. On y peut à peine tenir, tant il fait chaud. Qui est le plus proche dans le cercle. Discours de Satan. Présentation. Investitures. Minuit. Disparition de la fantasmagorie. Vulcain. Rumeur et tumulte inouïs. Éclat et tempête.

SUR LE PINACLE DU BROCKEN.

Satan sur son trône. Peuple immense à l'entour. Faust et Méphistophélès dans le cercle le plus proche.

SATAN, *parlant du haut de son trône.*

A droite les boucs !
A gauche les chèvres!
Les chèvres. . . .
Les boucs. . . .
Et quoique les boucs
. . . .
Cependant la chèvre
Ne peut se passer du bouc.

CHOEUR.

Dans une onction profonde
Honorez tous le Seigneur ;
Il instruit les peuples du monde,
Et les instruit de grand cœur.
Écoutez sa voix dans l'espace,
Il vous montre la trace
De la vie en sa profondeur,
Et de de la nature. O bonheur!

SATAN, *tourné à droite.*

Deux choses vous sont réparties,
Splendides, grandes, infinies,
Double trésor précieux,
L'or sonore, l'or qui brille ;
. . . .
L'une procure, l'autre pille.
Heureux
Qui les possède toutes deux !

UNE VOIX.

Que dit notre maître auguste ?
Je suis loin, et n'ai pas toujours,
Toujours bien compris au juste
Son magnifique discours ;
Je n'ai rien d'aventure
Saisi de ses paroles d'or ;
La trace m'est pourtant obscure,
Je ne vois pas la vie encor
De la profonde nature.

SATAN, *tourné à gauche.*

Deux choses splendides pour vous,
Deux choses sans prix, l'or qui brille
. . . .
C'est pourquoi sachez tous
Rassasier d'or vos femmes.
. . . .
. . . .

CHOEUR.

Prosternés, voilant nos traits,
Aux pieds de la sublime idole!...
Heureux celui qui se tient près
Et peut recueillir la parole!

UNE VOIX.

Je suis loin pour mon tourment,
Et j'ai beau tendre l'oreille,
Dans tout mon recueillement
J'ai perdu plus d'une merveille.
Qui m'éclaircira la leçon?
Où trouver qui me révèle
Vos traces, vie éternelle,
Et vous, nature sans fond?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à une jeune fille.*

Qué pleures-tu, mon doux petit trésor?
Les pleurs ici ne sont pas à leur place;
On te pousse, on te presse, on t'écrase.

LA JEUNE FILLE.

Ah! de grâce!
Si merveilleusement le maître parlait d'or
Et de...... C'était si doux, si tendre!...
Mais les grands sont les seuls à pouvoir bien comprendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ne pleure pas, mon doux enfant;
Et si tu veux savoir ce que le diable entend
Par. . . . .
. . . .

SATAN, *de face.*

Vous, mes filles, vous voilà
Là,
Juste au milieu de ce monde.
Salut à vous à la ronde,
Qui venez de loin, de près,
A cheval sur des balais!
Au jour, vous êtes gentilles,
. . . .
. . . . De cette façon
Vous remplirez, ô mes filles,
Toute votre mission!

AUDIENCES PARTICULIÈRES.

Le maitre des cérémonies. . . . .
. . . .
X . . . . et si je puis, comme je l'ai sollicité, régner sans partage sur le royaume, je te baise, quoique démocrate de race, je te baise, en ma reconnaissance, les griffes, à toi tyran !

Le maitre des cérémonies. Les griffes! c'est bon pour une fois; il faut te décider à plus encore.

X. Qu'exige donc le rituel?

Le maitre des cérémonies. Vous plaît-il, messire, de baiser...?

X. La proposition ne me déconcerte pas. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Que puis-je davantage?

Satan. Vassal, te voilà éprouvé; à cette heure, nous t'octroyons des droits sur un million d'âmes; et qui peut louer... du diable aussi bien que tu l'as fait, ne sera jamais à court de belles flagorneries.

UNE AUTRE PARTIE DU BROCKEN.

RÉGION INFÉRIEURE.

FANTASMAGORIE D'EXÉCUTION.

Foule. Ils grimpent sur un arbre. Propos du peuple. Sol ardent. Le Spectre nu, les mains derrière le dos.

Où le sang humain coule à flots,
La chaude exhalaison aide à toute magie ;
La grise et noire confrérie
Y puise une nouvelle vie
Pour des chefs-d'œuvre nouveaux.
Ce qui parle de sang attire notre race ;
Nous aimons ce qui le répand.
De feu, de sang, entonrez cette place !
C'est dans le feu qu'il faut verser le sang.
La fille fait l'œil doux et cligne,
Et l'ivrogne boit, — c'est bon signe ;
Voilà du sang à souhait !
Le regard, le breuvage enflamme,

Le poignard montre sa lame,
Sa lame nue, et c'est fait!
Source de sang jamais seule ne coule,
D'autres ruisseaux viennent s'y joindre en foule ;
Ils serpentent et vont d'un champ à l'autre champ,
Et le torrent entraîne le torrent.

La tête tombe. Le sang jaillit et éteint le feu. Nuit. Bruissement. Bavardage de goîtreux. Faust apprend.

Faust, Méphistophélès. Pour échapper à la suie des sorcières, faisons voile vers le sud. Mais là tu peux t'attendre à te trouver avec les curés et les scorpions.

Doux petit air, souffle-nous devant, souffle-nous à l'encontre, car tu nous as réjouis dans les sentiers de la jeunesse!

GRANDE ROUTE.

Une croix sur le chemin ; à droite, sur la colline, un vieux château ; dans l'éloignement, une cabane de paysan.

Faust. Qu'y a-t-il, Méphisto? quelle hâte! Pourquoi baisses-tu les yeux devant la croix?

Méphistophélès. Je le sais bien, c'est un préjugé ; mais, une fois pour toutes, cela m'est en aversion. Personne ne doit sonder ma conscience ; j'ai souvent honte de ma race. Ils pensent, quand ils ont dit diable, avoir dit quelque chose de propre.

A LA COUR DE L'EMPEREUR.

THÉATRE.

(L'acteur qui joue le Roi paraît être épuisé.)

Méphistophélès. Bravo, vieux Fortinbras! vieille chouette! te voilà mal disposé ; je te plains du fond du cœur. Allons, du courage! Encore deux mots, nous n'entendrons pas de sitôt un roi parler.

Le chancelier. Aussi n'en avons-nous que plus souvent le bonheur d'ouïr les sages paroles de Sa Majesté l'Empereur.

Méphistophélès. C'est tout autre chose; Votre Excellence n'a que faire de protester. Ce que nous disons, nous autres sorciers, c'est parfaitement sans conséquence.

Faust. Chut! chut! il se ranime.

L'acteur. Va, cygne antique! va! sois béni pour ton chant suprême et tout ce que tu as dit de bon. Le mal que tu as dû faire est peu de chose...

Le maréchal. Ne parlez pas si haut, l'Empereur dort. Votre Majesté ne semble pas bien.

Méphistophélès. Sa Majesté n'a qu'à ordonner si nous devons cesser. Les Esprits n'ont, du reste, plus rien à dire.

Faust. Pourquoi roules-tu les yeux autour de toi?

Méphistophélès. Non; je cherche où les sagouins peuvent s'être fourrés; je les entends toujours parler.

C'est comme je le disais tout à l'heure, un...

L'évêque. Ce sont des idées païennes; j'en ai trouvé de la sorte dans Marc-Aurèle. Ce sont des vertus païennes.

Méphistophélès. Vices fastueux! d'où je conclus qu'il est juste que les prisonniers soient condamnés en masse.

L'Empereur. Je trouve cela un peu dur; que dites-vous, Évêque?

L'Évêque. Sans prétendre éluder la sentence de notre Église infaillible, il me semble cependant que...

Méphistophélès. Pardonner! des vertus païennes! Je les aurais volontiers punis; mais puisqu'il en est ainsi, pardonnons. — Sois absous, toi, d'abord, et rentre dans le droit.

(Ils disparaissent sans puanteur.)

Le maréchal. Sentez-vous quelque chose?

L'évêque. Moi, non.

Méphistophélès. Ce genre d'Esprits ne pue pas, messieurs.

A LA COUR DE L'EMPEREUR.

SCÈNE POSTÉRIEURE.

Méphistophélès. Un médecin de cour doit être bon à tout; nous avons commencé par les étoiles, et nous finissons par les œils de perdrix.

Méphistophélès. Cette race élégante de la cour est au monde pour notre malheur; qu'il arrive par hasard à un pauvre diable d'avoir raison, vous pouvez être sûr que le roi n'en saura rien.

NUIT CLASSIQUE DE WALPÜRGIS.

Faust. Aiguise les rayons de tes yeux, ta vue est faible dans ces plaines; il n'est pas question de diables ici, mais partout de dieux!

Méphistophélès. L'œil reclame ses droits. Quel sens ont tous ces païens nus? A tant faire que d'aimer, j'aime à avoir quelque chose à déshabiller.

Méphistophélès. Si la sagesse pouvait se concilier avec la jeunesse, s'il pouvait exister des républiques sans vertu, le monde serait bien près de toucher à ses plus hautes fins.

Méphistophélès. Fi! tu devrais rougir de te consumer après la renommée; il n'y a qu'un charlatan pour avoir de pareils besoins. Ne saurais-tu donc faire un meilleur usage de tes facultés que de te rengorger vainement devant les hommes? Après un peu de bruit la renommée s'endort, et le même oubli enveloppe le héros et le sacripant. Le plus grand roi ferme les yeux, et le dernier chien p..... sur son trou. Sémiramis n'a-t-elle pas tenu dans la balance de la paix, de la guerre, la destinée de la moitié du monde? Et dans son dernier moment ne fut-elle pas aussi grande qu'au premier jour de sa domination? Cependant, à peine elle succombe aux coups imprévus de la mort, aussitôt des insectes immondes arrivent de tous côtés par milliers, et couvrent son cadavre. Celui qui a l'intelligence des choses décentes et convenables s'entend aussi à rechercher une modeste couronne dans son temps; mais qu'un siècle ait passé sur ta gloire, et nul homme ne saura que dire de toi.

Méphistophélès. Et quand vous vous emportez, quand vous dites que j'en use trop grossièrement avec vous . . . .

. . . .

Car celui qui vous dit aujourd'hui la rude vérité, vous la dit pour des milliers d'années.

Méphistophélès. Va! tente la fortune, et quand tu te seras bien prostitué dans une lâche hypocrisie, reviens épuisé et perclus. L'homme

ne comprend guère que ce qui le flatte. Parle, avec les dévots, des récompenses de la vertu ; parle avec Ixion, du nuage ; avec les rois, de la majesté de la personne ; parle avec le peuple égalité et liberté.

Faust. Cette fois encore tu ne m'en imposes pas avec ta profonde rage acharnée à détruire, ton œil de tigre et ta face puissante ; sache-le donc, si tu ne l'as jamais entendu : L'humanité a l'ouïe fine ; une parole pure inspire de belles actions ; l'homme ne sent que trop ce qui lui manque, et se rend volontiers aux conseils sérieux. Avec ce point de vue je me sépare de toi, je reviens bientôt, et triomphant.

Méphistophélès. Oui, va, avec tes belles facultés ! Je me réjouis de voir un fou se tourmenter pour d'autres fous. Il n'y en a pas un qui ne croie avoir en soi sa part suffisante de sagesse ; ils sentent plutôt quand l'argent leur manque.

Méphistophélès. La chose qui vous préoccupe et vous travaille est insipide d'ordinaire. Par exemple, notre pain quotidien n'est pas ce qu'il y a de plus délicat ; est-il aussi rien de plus insipide que la mort, et rien de plus commun ?

DEVANT LE PALAIS.

Méphistophélès. Vous épiloguez de plus en plus sur la vie qui s'envole si vite, et cependant quand on voit les choses au grand jour, sa durée, à la fin, vous suffit bien.

Méphistophélès. Repose donc à ta place ; ils consacrent le lit de parade, et avant que la petite âme se dérobe et s'aille procurer un corps nouveau, j'annonce là-haut que j'ai gagné mon pari. Maintenant je me réjouis de la grande fête, comme le Seigneur l'a donné à entendre.

Méphistophélès. Non, cette fois il ne s'agit ni de différer ni de rester. Le Grand-Vicaire [1] trône d'en haut ; lui et les siens je les connais déjà ; ils savent me chasser, comme moi les rats.

[1] Le Christ.

FIN.

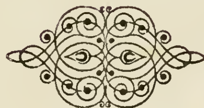
TABLE.

Pages

Dédicace. 1
Essai sur Goethe. 3
Avant-Propos du Traducteur. 91

FAUST.

Dédicace. 93
PROLOGUE SUR LE THÉATRE. 95
PROLOGUE DANS LE CIEL. 99
LA TRAGÉDIE. — première partie. 103
LA TRAGÉDIE — deuxième partie.. 193
ÉTUDE SUR LA MYSTIQUE. 351
LA TRAGÉDIE. — Paralipomènes. 363



3 Gœthe. Le Faust de Gœthe. Traduction revue et complète, précédée d'un essai sur Gœthe par M. Henri Blaze. Edition illustrée par Tony Johannot. *Paris Dutertre et Lévy*, 1847, gr. in 8. demi-maroq. vert à long grain, dos orné de fil. dor., tr. jasp. 65 fr.

Premier tirage des 13 gravures de T. Johannot, tirées sur chine, hors texte. Quelques très légères rousseurs.



